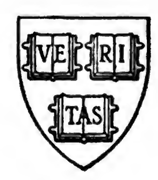

WIDENER LIBRARY
HX H2XH X


VE
RI
TAS

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME XIV.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

ET CONTINUÉE

Marie Félicité

PAR M. BROSSET Jne.

TOME XIV.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXIII.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE LXXIV.

I. Changement à la cour. II. Expulsion des fils de Romain. III. Suite de la vie de ces deux princes. IV. Conduite de Romain dans le monastère. V. Mort de Romain. VI. Sort des autres enfants de Romain. VII. Fin malheureuse de ceux qui avaient détrôné Romain. VIII. Caractère de Constantin. IX. Il remet les sciences en vigueur. X. Son habileté dans les arts. XI. Sa justice. XII. Son humanité. XIII. Son amour pour sa famille. XIV. Ses défauts. XV. Ses ministres. XVI. Naissance extraordinaire. XVII. Expéditions diverses. XVIII. Diverses ambassades. XIX. Ambassade de Liutprand à Constantinople. XX. Présents et festins de l'empereur. XXI. Libéralités de l'empereur. XXII. Second mariage de Romain. XXIII. Guerre des Sarrasins. XXIV. Hongrois convertis. XXV. Hardiesse d'un prêtre. XXVI. Mauvais succès de Bardas Phocas. XXVII. Ses fils lui succèdent. XXVIII. Nicéphore battu. XXIX. Mort de Théophylacte. XXX. Sarrasins vaincus sur mer. XXXI. Autres guerres en Sicile et en Italie. XXXII. Succès de Marien en Italie. XXXIII. Exploits de Nicéphore. XXXIV. Prise de Samosate. XXXV. Malheureuse expédition en Crète. XXXVI. Constantin empoisonné par son fils. XXXVII. Les Hongrois repoussés. XXXVIII. Mort de Constantin. XXXIX. Les Basiliques. XL. Commencements de Romain. XLI. Sa conduite particulière. XLII. Il chasse ses sœurs du palais. XLIII. Bérenger, roi d'Italie, ennemi des Grecs. XLIV. Commencement de la guerre

---

CONSTANTIN VII, *dit* PORPHYROGÉNÈTE, second de ce surnom. ROMAIN II, *dit* LE JEUNE.

An 944.

I. Changements à la cour.

Cedr. p. 631. Zon. t. 2, p. 193. Leo. p. 507, 509. Incert. contin. p. 267, 268, 271. Sym. p. 491, 494. Georg. p. 591, 592, 593. [Tchamtch. II, 830 seqq. 840. Le même, Abrégé, p. 249 et seqq. Samuel d'Ani.]

Le hasard sert quelquefois la superstition populaire, qui aime à trouver dans les accidents naturels des pronostics des événements politiques. Après l'expulsion de Romain on remarqua que, peu de jours auparavant, des balcons élevés dans le cirque, étant abattus par un vent violent, avaient brisé par leur chute les degrés et les balustres qui environnaient le lieu où s'asseyait l'empereur. Tout changea dans le gouvernement. Porphyrogénète ou plutôt ses agents, et principalement Basile l'Oiseau, avaient eu l'adresse de jeter sur les deux fils de Lécapène tout l'odieux de la révolution; ils eurent encore celle d'en faire recueillir tout le fruit à Porphyrogénète. Ce fut lui qui se trouva le maître du palais, quoique ses deux beaux-frères partageassent avec lui le titre d'empereur. Il commença par chasser toutes les créatures de Romain, pour établir ses courtisans dans les premières dignités. Bardas Phocas fut fait grand-domestique, et en cette qualité commandant général des troupes de terre. Il était frère de ce Léon Phocas, qui avoit été rival de Romain dans le dessein

d'usurper l'empire. Bardas s'était distingué par sa valeur dans toutes les guerres. Son fils Nicéphore, qui fut dans la suite empereur, fut fait préfet d'Orient; son second fils Léon, gouverneur de Cappadoce; le troisième, qui portait le nom de Constantin, préfet de Seleucie. Constantin Gongyle fut nommé amiral; Basile l'Oiseau, capitaine de la garde étrangère; Marien Argyre, débarrassé de l'habit monastique, fut revêtu de la charge de connétable; Manuel Curtice eut le commandement de la garde de nuit. C'était, pour les trois derniers, la récompense d'avoir arraché la couronne à Romain. Mais nous les verrons dans la suite subir un sort plus funeste que celui de ce prince. [Nous réunirons ici quelques faits qui ont rapport à l'histoire religieuse de la Grèce et de l'Arménie. Abas, roi Bagratide d'Arménie, avait fait construire à Cars une église patriarcale, et était sur le point d'en faire la dédicace; Ber, roi des Abkhazes géorgiens, ramassa une grande armée, et, campé sur la rive nord du Cour, il envoya dire à Abas qu'il venait pour consacrer cette église d'après le rit géorgien. Abas consulta son clergé, qui lui répondit qu'il suivait, dans ce cas, les traditions de l'apôtre de l'Arménie, et ne méritait aucun reproche. Ber ne se contentant point de cette explication, George, l'un des officiers d'Abas, s'offrit pour aller le surprendre et le mettre à la raison. Il traverse le fleuve à la faveur des ténèbres, et fond sur les Abkhazes. Ceux-ci, d'abord étourdis de cette attaque imprévue, repoussent eux-mêmes les Arméniens, et traversent le fleuve à leur tour. Mais Abas, à la tête des siens, les reçoit courageusement. Ber est pris, et amené les mains liées dans l'église de Cars. « Regarde-la

« bien, lui dit Abas, pour la dernière fois; » et il lui fait crever les yeux. Ce fut à prix d'or que les Abkhazes obtinrent la liberté de leur roi. A ce sujet, les Grecs s'imaginant que les Arméniens méprisaient leurs cérémonies, il s'éleva, en 943 ou 944, de graves dissensions dans la portion de l'Arménie qui relevait de l'Empire. Les Grecs persécutaient les Arméniens comme partisans d'Eutychès; ceux-ci, leurs adversaires comme sectateurs de Nestorius. Des deux côtés on employait tous les moyens de se faire des prosélytes, et l'on se croyait obligé de rebaptiser les nouveaux convertis; on donnait aux prêtres une nouvelle consécration; on s'excommuniait réciproquement. Enfin, la chose en vint au point que Grecs et Arméniens ne parlaient plus les uns des autres qu'avec l'expression du plus profond mépris. Durant cette guerre, envenimée par les haines nationales, beaucoup d'Arméniens s'enfuirent dans la haute Arménie, sur les territoires de Chirak et du Petit-Vanand. En 945, le patriarche arménien Vahanic adopta la foi du concile de Chalcédoine, et se réunit au rit grec et géorgien. Mais la nation se souleva contre lui; il fut déposé, et s'enfuit dans le Vaspouracan. Le 16 août 944, fut apportée à Constantinople l'image du Sauveur, avec la lettre qu'il avait écrite au roi Abgar. Ces précieuses reliques, conservées à Édesse, étaient depuis long-temps l'objet de la convoitise de l'empereur Romain. Les ayant inutilement demandées aux habitants d'Édesse, qui les regardaient comme leur palladium, il s'était adressé à Souléiman, prince arabe de cette ville, lui offrant trois cents prisonniers sans rançon, et une somme de douze mille dahégans; mais plus il offrait, plus l'émir deve-

nait exigeant. Il fallut, pour obtenir ce qu'il désirait, que Romain s'engageât solennellement à ne jamais faire la guerre aux quatre villes d'Édesse, de Haran, de Sroudj et de Samosate, et à ne point en ravager les environs. A ce prix, Romain eut satisfaction. On raconte que les habitants désespérés, ayant désiré qu'un miracle leur prouvât que Dieu autorisait cette translation, le vaisseau qui devait emporter la relique au-delà de l'Euphrate, quitta de lui-même le rivage aussitôt qu'il eut reçu son précieux fardeau. La lettre de J.-C. fut traduite en grec et en arabe; rendue plus tard aux habitants d'Édesse, elle fut reprise avec la ville, en 1030, par Romain III; elle disparut de Constantinople lors des troubles de 1325. Quant à l'image du Sauveur, elle fut portée à Rome à une époque que que l'on ne précise point. — B.]

An 945. II. Expulsion des fils de Romain. Cedr. p. 634, 635, 644, 646. Leo, p. 509, 510. Zon. t. 2, p. 192, 193, 198. Manass. p. 114. Joël. p. 180. Georg. p. 593, 594. Sym. p. 494, 495. Incert. contin. p. 271 et seqq. Liutpr. Hist. l. 3, c. 9, l. 5, c. 11. Ducange, Fam. Byz. p. 147.

Il était difficile que les fils de Romain, qui n'avaient pu vivre sous le commandement de leur père, vécussent long-temps en société avec un beau-frère qui les éclipsait par l'avantage de sa naissance et par l'affection des peuples. Étienne, le plus ambitieux des deux, voulait même rester seul maître de l'empire. D'un autre côté, Hélène, leur sœur et femme de Porphyrogénète, princesse altière, aimait mieux régner seule avec un mari qu'elle gouvernait, que de partager la puissance avec des frères qui n'étaient pas d'humeur à lui obéir; et il y a grande apparence qu'elle fut le premier mobile de la nouvelle révolution. On inspira des soupçons à Porphyrogénète contre ses collègues, et il n'eut pas de peine à croire qu'il ne devait nullement compter sur la foi de deux perfides, pour qui les droits mêmes de la nature n'avaient rien de sacré. Ainsi, sur

le premier avis qu'on lui donna d'une conjuration formée contre sa personne, les ayant invités à souper, il les fit prendre à sa table, et transporter dans une île voisine. On leur donna aussitôt la tonsure cléricale, pour leur ôter l'espérance de remonter sur le trône, en les consacrant au service de l'église. Ils n'avaient régné que trente-neuf jours, depuis le 20 décembre 944 jusqu'au 27 janvier de l'année suivante.

III. Suite de la vie de ces deux princes.

Ils obtinrent la permission d'aller voir leur père dans l'île de Proté. Dès qu'ils l'aperçurent sous l'habit de moine, ils ne purent retenir leurs larmes. Le vieillard les embrassa en disant ces paroles d'Isaïe : *J'ai mis des enfants au monde; je les ai élevés en honneur, et ils m'ont méprisé.* Après quelques moments d'entretien, on les obligea de se séparer. Étienne fut conduit dans l'île de Proconèse, ensuite à Rhodes, et enfin à Mitylène. Il soutint son malheur avec courage, et vécut encore dix-neuf ans. Ce ne fut pas sans donner de l'inquiétude à la cour. Dans la troisième année de son exil, Porphyrogénète découvrit un complot formé pour l'enlever et le ramener à Constantinople. Les principaux conjurés furent punis. Étienne, qui peut-être même n'était pas instruit de leur dessein, ne reçut aucun mauvais traitement. Mais peu de temps après la mort de Romain II, fils de Porphyrogénète, Étienne devint suspect à Théophano, veuve de Romain, et à Joseph Bringas, qui disposait de tout dans l'empire. Le samedi saint, comme il sortait de la sainte table, il tomba mort subitement, sans aucune cause apparente de maladie. On ne douta pas que Théophano, exercée à l'usage des poisons, dont elle avait déja fait périr son beau-père et son mari, ne l'eût fait empoisonner. Son

frère Constantin fut d'abord relégué à Ténédos, ensuite en Samothrace. Plus impétueux qu'Étienne, quoiqu'il eût auparavant paru plus modéré, après avoir plusieurs fois tenté de s'enfuir, il crut enfin s'échapper en tuant l'écuyer Nicétas, chargé de le garder. Mais les autres gardes vengèrent la mort de leur capitaine en le massacrant lui-même. C'était la seconde année de son exil. Il fut enterré avec honneur dans le monastère que son père avait fait bâtir, et dans lequel Hélène, sa première femme, avoit reçu la sépulture. Il laissait un fils nommé Romain, qui vivait encore sous le règne de Zimiscès.

IV. Conduite de Romain dans le monastère.

Liutprand, auteur contemporain, mais un peu romanesque, raconte d'une manière plus agréable l'entrevue de Romain et de ses deux fils. Il dit que Romain apprenant leur arrivée, rendit graces à Dieu, et qu'étant allé au-devant d'eux, il les reçut à bras ouverts, les traitant de confrères par raillerie, et leur offrant de partager avec lui son eau fraîche et ses légumes, comme il avait autrefois partagé l'empire avec eux. Tous les auteurs conviennent que ce prince détrôné vécut gai et tranquille. Il répétait souvent aux moines ses confrères, qu'il régnait plus véritablement en servant humblement les serviteurs de Dieu, qu'il n'avait regné en commandant avec hauteur à des sujets aussi méchants que lui. Comme il était fort ignorant, sa dévotion ne pouvait manquer d'être superstitieuse. Frappé d'un songe effrayant, la nuit même de la mort de son fils Constantin, qu'il avait vu précipiter en enfer, il envoya des exprès jusqu'à Jérusalem et à Rome pour demander des prières, et dépêcha des courriers à tous les monastères du voisinage, pour inviter les

moines à se rendre auprès de lui. Il en vint trois cents. A la messe du jeudi saint, lorsque l'officiant en était à l'élévation, Romain se dépouilla de sa tunique, et se tenant debout en chemise au milieu de l'église, il lut à haute voix un écrit qu'il tenait à la main; c'était sa confession générale. A tous les articles, qui devaient être nombreux, les moines versant des larmes s'écriaient: *Seigneur, ayez pitié de lui.* Cette lecture achevée, Romain alla demander à tous les moines, l'un après l'autre, l'absolution de ses péchés, en s'inclinant profondément devant eux. Après l'avoir reçue, il communia; et s'étant retiré avec les moines pour prendre le repas ordinaire, tandis que les autres se mettaient à table, il se faisait fouetter les jambes par un petit garçon, qui avait ordre de crier : *Mets-toi à table, méchant vieillard.* Il ne s'assit qu'après les autres, en pleurant et en gémissant. Non content de cette confession publique, il en envoya des copies scellées de son sceau aux caloyers qui ne s'étaient pas trouvés présents, avec de riches aumônes, les conjurant de prier Dieu pour le salut de son ame. L'anonyme contemporain qui rapporte cette pieuse scène, y ajoute des miracles, sans doute possibles à Dieu, mais qui, pour mériter d'être placés dans l'histoire, auraient besoin d'une autorité plus grande que la sienne.

v. Mort de Romain.

Malgré cette ferveur de pénitence, il y a cependant grande apparence que ce n'était qu'un accès passager. Du moins voit-on que l'ambition vivait encore sous la cendre monastique, et se ralluma par les sollicitations de son fils le patriarche Théophylacte, du chambellan Théophane et de deux grands officiers du palais, George et Thomas. Ils conçurent le des-

sein de le remettre sur le trône, et n'eurent pas de peine à l'y faire consentir. Mais tandis qu'ils attendaient le moment favorable, ils furent découverts, et punis de flagellation et d'exil. Il paraît cependant que Théophylacte fut épargné, et que l'empereur lui pardonna une entreprise formée en faveur de son père. Romain, peu sensible à ce mauvais succès, ne perdit rien de sa gaîté ordinaire, et mourut paisiblement dans son île, le 15 juin 948. Son corps fut rapporté à Constantinople, et enterré dans le monastère dont il était fondateur.

VI. Sort des autres enfants de Romain.

Zon. t. 2, p. 193. Joël. p. 180. Ducange, fam. Byz. p. 147.

Ce prince, auquel l'élévation de sa famille avait coûté tant de travaux, et même des crimes et des perfidies, en vit périr une partie de son vivant; le reste s'éteignit bientôt après lui sans laisser de trace. Romain, fils de Christophe, était mort avant son père. Michel, son autre fils, qui avait reçu le privilége de porter la robe impériale, en fut dépouillé et réduit au rang des clercs. Leur mère Sophie, déja chassée du palais, fut enfermée dans un cloître. On fit eunuque Romain, fils d'Étienne, aussi bien que Basile, bâtard de Lécapène. Ce fut ce Basile qui vécut le plus longtemps, et qui se distingua davantage. Il survécut à Romain surnommé Mosèle, fils de Constantin Lécapène; ce Romain accompagna Zimiscès dans son expédition de Russie. Le patriarche Théophylacte, le plus jeune des fils de Romain Lécapène, continua encore pendant huit ans à déshonorer la mémoire de son père, et à profaner le siége de Constantinople par ses déréglements.

VII. Fin malheureuse de ceux qui

L'histoire n'a pas oublié d'observer que tous ceux qui avaient prêté leurs mains à la violence exercée

avaient détrôné Romain.

Incert. contin. p. 272, 273.

contre Romain, eurent une fin tragique. Nous verrons sous le règne du fils de Porphyrogénète, Basile l'Oiseau, principal auteur d'une conjuration, mourir misérablement dans l'île de Proconèse. Marien fut écrasé sous une planche qu'une femme lui jeta du haut d'une fenêtre. Le général Diogène fut tué par deux nègres qui étaient au service d'un de ses ennemis. Curtice fit naufrage en allant en Crète, et fut englouti dans les eaux. Cladon, Philippe et plusieurs autres eurent le nez et les oreilles coupés pour s'être engagés dans une révolte.

VIII. Caractère de Constantin.

Cedr. p. 635, 636.

Zon. t. 2, p. 193.

Glycas, p. 302.

Incert. contin. p. 277 et seqq.

Constantin, âgé de quarante ans, régnait depuis trente-quatre ans, si l'on fait commencer son règne à la mort de son père. Mais on peut dire que, jusqu'à l'expulsion de Romain, ce prince avait été perpétuellement en tutelle, et qu'il n'avait porté que le nom d'empereur. D'abord son oncle Alexandre, ensuite sa mère Zoé et une foule de tuteurs, presque tous aussi méprisables qu'elle, avaient abusé de son enfance pour déchirer et piller l'Empire. Il n'avait encore que quinze ans, quand Romain Lécapène s'empara du trône. Ce collègue hautain et jaloux le tint comme captif, sans lui donner aucune part aux affaires; en sorte que, devenu seul empereur, il se trouva sans expérience, dans l'âge où tous les talents ont leur énergie et toutes les vertus leur maturité. Son inutilité s'étai tournée du côté de l'étude. La géométrie, l'astrono mie, la musique, remplirent les moments qui devaier être consacrés à s'instruire de l'art de régner. Dans u temps où le goût des lettres était presque entièremei éteint, il embrassa tout le système de la littératur Après avoir rassemblé une bibliothèque nombreus

qu'il rendit publique, il travailla lui-même, et fit travailler sous ses yeux à extraire de cette multitude d'ouvrages ce qu'il y avait de plus utile. C'est à ses soins et à ses ordres qu'on est redevable des livres d'agriculture intitulés *Géoponiques*, des traités de la médecine vétérinaire nommés *Hippiatriques*. Mais l'ouvrage le plus considérable qui ait paru sous son nom, est le grand recueil où il avait rassemblé, sous cinquante-trois titres, tout ce qu'il avait trouvé de plus mémorable dans les anciens sur les différentes matières. On aurait pu nommer ce recueil les *Pandectes historiques*. Il n'était extrait que des auteurs grecs; car les écrits des Latins n'eurent jamais de cours parmi les Grecs, qui n'estimaient que leur langue et leurs productions. Il ne nous reste de ce recueil que deux articles, le vingt-septième, qui traite des ambassades, et le cinquantième, des vertus et des vices. Le reste a subi le même sort que les originaux qu'il a fait perdre; et c'est en général le mauvais service que ces abrégés rendent à la littérature; l'ignorance paresseuse trouve dans ces ouvrages de quoi satisfaire une vanité superficielle qui aime à s'instruire à peu de frais, pour discourir de tout sans rien savoir. Il n'est pas certain que Constantin soit lui-même l'auteur de tous ces écrits; mais ceux qui lui appartiennent comme sortis de sa plume, et qui sont parvenus jusqu'à nous, sont les deux livres qui contiennent la description géographique des provinces de l'Empire, tel qu'il était alors (ces provinces se nommaient *Thèmes*); et le traité de l'administration de l'Empire, qui, entre beaucoup de réflexions sensées, se ressent cependant de la superstition et de l'ignorance de son siècle :

l'origine, le génie, les forces des nations voisines y sont développés avec assez d'étendue, quoiqu'avec quelque confusion, et l'on y trouve des traits qu'on chercherait vainement ailleurs. On a encore de lui une vie de son aïeul l'empereur Basile, une histoire peu critique de la fameuse image d'Édesse, un fragment de tactique, dont le manuscrit complet se trouve dans la Bibliothèque du roi, aussi bien qu'un discours sur la translation du corps de saint Jean-Chrysostome. Zonaras lui attribue des ouvrages de poésie, dont il paraît par son style que la perte n'est pas beaucoup à regretter.

IX. Il remet les sciences en vigueur.

Son premier soin, lorsqu'il se vit maître de l'Empire, fut de relever les sciences et les arts. Il choisit les plus habiles maîtres de philosophie, de rhétorique, de géométrie et d'astronomie, et il donna l'inspection de ces études aux premiers personnages de l'Empire. Persuadé que l'habileté des maîtres, lorsqu'elle n'est pas secondée par l'ardeur des disciples, ne produit pas plus de fruit qu'une bonne semence jetée dans une terre froide et ingrate, son attention descendait jusqu'aux moyens d'inspirer l'émulation aux élèves. Il encourageait par des louanges et des récompenses ceux qui se signalaient par leurs succès, il les faisait même quelquefois manger à sa table. Leurs études achevées, il leur conférait des places honorables, il les admettait au sénat; il choisissait entre eux ses secrétaires; il en élevait quelques-uns à l'épiscopat. Ces faveurs distribuées à propos échauffèrent les esprits, et firent en peu de temps refleurir les sciences, dont la racine semblait être desséchée par la barbarie. Il admirait les écrits de saint Jean-

Chrysostome, il en faisait son étude; mais son génie ou celui de son siècle lui refusa le talent d'atteindre à ce grand modèle.

Il possédait les arts plus qu'il ne convenait à un souverain. Devenu, sans maître, le plus habile peintre de son temps, il n'était pas moins connaisseur en architecture, en sculpture, dans la fonte et la fabrique des métaux, dans tous les ouvrages que le luxe met en honneur. Outre plusieurs palais qu'il fit bâtir avec magnificence, il épuisa l'art de la décoration dans ceux qu'il trouva bâtis. Plusieurs églises brillèrent d'une nouvelle splendeur. Jamais il n'entra dans Sainte-Sophie sans y déposer quelque précieux ornement. Il s'entendait parfaitement à la construction des vaisseaux, jusqu'à dessiner la coupe, la forme, la proportion de leurs diverses parties. Il aimait la musique, et s'y était rendu si intelligent qu'il composait lui-même les chants de l'église. Les fêtes solennelles prirent sous son règne plus d'éclat et de célébrité. Il y rassemblait les plus habiles musiciens; il présidait les chœurs, et y joignait sa voix. C'était, en un mot, un caractère subalterne, admirable pour l'exécution, incapable d'élévation. Il eût été un grand artiste, il fut un très-médiocre empereur; il péchait même dans les actions louables par la petitesse des détails. X. Son habileté dans les arts.

Il est cependant une partie du gouvernement, où le détail fait le grand objet du souverain. Rien n'est petit dans ce qui concerne la justice. Les regards du prince doivent descendre jusqu'aux derniers de ses sujets; et ce fut le plus grand mérite de Constantin. Il apprit que, depuis long-temps, les hommes puissants XI. Sa justice.

dans les provinces abusaient de leur pouvoir pour e
vahir les biens de ceux qui n'étaient pas en état
leur résister. Tantôt ils s'en emparaient à force o
verte, tantôt ils se les appropriaient par des chicane
quelquefois ils contraignaient les possesseurs à vendre
vil prix. Indigné de ces usurpations, il fit faire p
édit la révision de tous les titres de possession post
rieurs à la mort de son père, et ordonna que tout
les acquisitions qui se trouveraient tachées de quelq
injustice fussent annulées, et que les anciens propr
taires rentrassent dans leurs biens sans être obligés
aucun remboursement. Tous ses sujets trouvaient a
près de lui un accès facile; il écoutait leurs plaint
recevait leurs requêtes, et ne manquait pas d'y fa
droit lorsque l'impératrice n'y mettait pas d'obstac
Il prenait souvent place dans les tribunaux, éclair
la conduite des juges, réprimait l'avidité des pra
ciens, qui savent ruiner le bon droit ou éterniser
affaires par des procédures superflues. Les plaide
injustes, redoutant la sentence de l'empereur, aimai
mieux la prévenir en renonçant à leurs prétentions

XII. Son humanité.

Les libéralités de Romain s'étaient bornées à l'
ceinte de Constantinople; ce prince n'était sensi
qu'à la misère qui frappait ses yeux : Constan
étendit sa générosité à tout l'Empire. Les Sarras
de Tarse tenaient dans les fers grand nombre de p
sonniers. L'empereur ayant fait trève avec eux, l
envoya le brave Curcuas, qu'il avait rappelé à la co
Le rachat se fit sur les bords du fleuve Lamus en
cile, avec une égale bonne foi de part et d'autre.
provinces étaient misérables. Outre les impôts d
elles étaient surchargées, Romain, qui les négliges

les avait laissées en proie à l'avidité insatiable des officiers de guerre et de justice. Constantin entendit leurs cris, et résolut de les délivrer d'oppression. Il y envoya les plus sages et les plus désintéressés d'entre les patrices, qui s'occupèrent de cette commission salutaire, autant que les protections de cour purent le permettre. L'empereur visitait quelquefois les prisons en personne; il s'instruisait des causes de détention, et faisait sortir sur-le-champ ceux qu'il jugeait innocents. Un incendie ayant détruit un grand nombre de maisons à Constantinople, il les fit rebâtir à ses dépens et au profit des propriétaires. Il soulagea par d'abondantes aumônes tous ceux que cet accident avait affligés. Quoiqu'il ne prodiguât pas ses finances, il se piquait de magnificence dans les festins d'étiquette qu'il donnait à sa cour, et ne renvoyait les convives qu'après leur avoir fait des présents dignes de sa générosité.

XIII. Son amour pour sa famille.

L'instruction de son fils Romain fit la principale occupation de ses dernières années. Ce fut pour lui qu'il composa le traité de l'administration de l'Empire, dont j'ai parlé, et qui contient des avis politiques. Une réflexion que fait naître la lecture de ces instructions paternelles, c'est qu'elles tournent presque toujours à l'honneur des pères, et à la censure des enfants. Ces fils de souverains, auxquels les pères ont laissé de si beaux préceptes, en ont très-peu profité. Romain-le-Jeune ne suivit pas mieux les maximes de Constantin Porphyrogénète, que Léon, dit le Sage, n'avait suivi celles de Basile-le-Macédonien. D'où il me semble qu'on peut conclure, que ces princes auraient mieux fait de former eux-mêmes leurs enfants par une pratique ha-

bituelle d'actions nobles et vertueuses, que de lé en donner des leçons par écrit. Constantin, réglé da ses mœurs, aima sans partage sa femme Hélène ; il e été plus grand prince, s'il lui eût laissé prendre moi d'empire, et qu'il eût osé faire malgré elle le bi qu'elle ne traversait que trop souvent. Il chérissait : trois filles, Zoé, Théodora et Agathe. Mais les tendı soins d'Agathe, et sa capacité dans la conduite des a faires, lui inspiraient pour elle une prédilection ma quée. Il partageait avec elle le détail du gouverr ment ; c'était par son ministère qu'il faisait passer s ordres au sénat et aux magistrats.

XIV. Ses défauts.

Avec beaucoup de bonnes qualités, Constantin sera jamais mis au rang des grands princes. Plus o cupé de ses études que de ses affaires, plus versé da la connaissance des livres que dans celle des homme il donna souvent les magistratures, les gouvernement le commandement des armées à des hommes de néar quelquefois même déja déshonorés. Sa femme et s chambellan Basile vendaient toutes les places, qui sont jamais achetées que par ceux qui en sont ind gnes. Quoique faible et sans vigueur, il était du violent dans la colère, inexorable aux moindres fa tes, qu'il punissait sévèrement, tandis qu'on arracha de lui l'impunité des plus grands crimes. Il aimait vin et la bonne chère. Ce mélange de vices, en pe nombre, à la vérité, mais capitaux et pernicieux da un prince, fut un levain qui altéra tout ce qu'il ava de louable.

XV. Ses ministres. Incert. contin. p. 275,

Les graces et les dignités se distribuaient au g d'Hélène, et c'est pour cette raison que, dans l'espa de quatorze ans que Constantin régna seul, on voit

fréquents changements dans la magistrature. Basile le bâtard eut d'abord tout le crédit. La place de grand-chambellan lui donnait un libre accès auprès de l'impératrice. Il était discret, parlait bien, et s'acquittait avec dextérité et avec grace de toutes ses fonctions. Son adresse le soutint quelque temps. Le prince le combla de faveurs, le fit patrice et chef du sénat; mais il fut supplanté par un courtisan encore plus habile; c'était Joseph, surnommé Bringas, qui, sous une apparence de vertu, cachait une ambition démesurée. Joseph, se conformant à tous les goûts de son maître, ne respirait que piété, charité, amour de l'étude. D'abord trésorier du prince, il parvint ensuite à la charge de grand-amiral. Enfin l'empereur se reposa sur lui du soin de toutes les affaires, et lui communiqua tout son pouvoir. Son adroite politique le maintint dans cette élévation, et il sut conserver sous le règne du fils l'autorité qu'il s'était acquise sous celui du père. La préfecture de Constantinople était une place importante. Celui qui la possédait était non seulement chargé de toute la police de cette capitale de l'Empire, mais encore de toutes les affaires civiles et criminelles, il était le chef de la justice. Théophile, revêtu de cette charge, ne manquait pas de lumières, mais de probité et de désintéressement. Un accident acheva de le faire connaître. La terre s'ouvrit sous plusieurs maisons de la ville; et tous les meubles contenus dans ces édifices furent précipités dans cette espèce d'abîme. Constantin, affligé de voir la fortune de tant de personnes ensevelie en un instant, donna ordre à Théophile de faire déterrer ces effets et de les rendre aux propriétaires. Ce magistrat chargea de l'exécution deux su-

276, 277, 287. Sym. p. 495. Manass. p. 115.

balternes, qui ne connaissaient d'intérêt au-dessus (celui de leur maître, que le leur propre. Ils travaill rent avec activité à retirer toutes les richesses englo ties, et mirent entre les mains de Théophile tout (qu'ils ne purent s'approprier à son insçu. Ce fut po Théophile une mine d'or. Il s'empara de tout, à l'e ception d'une très-petite partie qu'il restitua aux po sesseurs légitimes, pour couvrir le vol du reste. U friponnerie de cette espèce méritait un châtime exemplaire. Ce n'était pas la première dont Théophi se fût rendu coupable. Sa vie tout entière n'éta qu'un tissu de fraudes et de noirceurs. Avare, ins tiable, hardi ravisseur, mais insinuant, flatteur, con plaisant pour le prince, et surtout pour l'impératric il faisait rejeter les plaintes de ses injustices, comn le cri de la calomnie. Hypocrite consommé, il affe tait une droiture sans égale, un zèle ardent po l'équité. Tout lui réussissait, et le peuple qui le co naissait mieux que le prince, s'était imaginé qu'u succès si peu mérité était le fruit d'un pacte avec diable. L'aveuglement de l'empereur fut tel, que, n pouvant le laisser dans une place où il s'était renc l'horreur du public, il lui conféra une dignité sup rieure, et l'approcha de sa personne en le faisant s questeur. Il lui donna pour successeur Constantin, u de ses premiers écuyers. L'empereur ne fut pas tromp cette fois. Constantin méritait la préfecture par s connaissances, par son intégrité et par la décence (ses mœurs. Il ne la garda pas long-temps. On v dans cette place, avant la fin de ce règne, Théodo Belonas, auquel les historiens donnent les mêmes élog qu'à son prédécesseur.

Sous le règne de Romain, on avait apporté d'Arménie à Constantinople deux enfants mâles, bien formés de tous leurs membres, qui tenaient ensemble par le bas-ventre. Après qu'ils eurent été pendant un assez long temps un objet de curiosité, on fut obligé de les remporter par ordre de Romain, qui s'effrayait de cet accident naturel comme d'un présage funeste. Ils revinrent au commencement du règne de Constantin; et l'un des deux étant mort, les chirurgiens entreprirent de conserver l'autre en le séparant du cadavre. Toute leur adresse fut inutile; le second mourut trois jours après l'opération. [Léon le diacre dit avoir vu souvent ces deux enfants, nés en Cappadoce, ainsi attachés l'un à l'autre depuis les aisselles jusqu'au bas des côtes, qui, en 974, avaient déja atteint leur 30e année. Du reste bien conformés, ils s'appuyaient une main sur le cou l'un de l'autre pour marcher, s'asseyaient comme les femmes sur la selle du cheval, et étaient doués d'une douceur remarquable. B.]

XVI. Naissance extraordinaire. Cedr. p. 631. Leo, p. 508. Zon. t. 2, p. 192. Incert. contin. p. 268. Sym. p. 492. Georg. p. 591. [Leo Diac. 165.]

Le jour de Pâques de l'année 948, l'empereur donna la couronne impériale à son fils Romain, âgé de neuf ans. Le patriarche Théophylacte, auquel l'expulsion de son père ne paraît pas avoir causé plus de douleur que de changement dans la fortune et dans les mœurs, fit la cérémonie. L'histoire parle de plusieurs expéditions faites en ce temps-là, mais elle n'en donne aucun détail. Une troupe de Hongrois vint par mer ravager les côtes de l'Apulie, et pénétra jusqu'à Otrante. En Orient, les Sarrasins [sous la conduite de Séïf-Eddaulah Hamdanide], étant entrés sur les terres de l'Empire, furent arrêtés par une armée qui les battit, les poursuivit bien avant en Syrie, prit Marath [ou

An 948. XVII. Diverses expéditions. Cedr. p. 635. Joël, p. 180. Elmacin. Abou'-lféda. Abou'-lfaradj, Chron. ar. p. 205. Ducange, fam. Byz. p. 143. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 705.

Marach], qu'elle abandonna après l'avoir pillée, a taqua, mais sans succès, Alep et Tarse. Je ne sais cette expédition est la même que celle dans laquel Léon Phocas s'avança jusque sur l'Euphrate, où il a siégea Sura. Mais il fut contraint de lever le siége av perte d'un grand nombre de soldats, qui restèrent pı sonniers entre les mains des Sarrasins.

XVIII. Diverses ambassades. Lambert. Schafnab. Cardonne, Hist. d'Afrique et d'Espagne, t. I, p. 324, 332, 333.

Constantin aimait à recevoir et à envoyer des an bassadeurs. Othon, empereur d'Allemagne, en reçut d sa part, qui arrivèrent la veille de la Toussaint c l'an 948. Ils apportaient des présents considérable Mais on ne dit rien du sujet pour lequel ils étaient er voyés. Les empereurs grecs entretenaient correspor dance avec les califes Ommiades, établis en Espagne parce qu'ils étaient également ennemis des califes d Bagdad. Léon, père de Constantin, avait envoyé a calife Abdoullah une perle fameuse par sa beauté e par sa grosseur. Constantin, apprenant que le calif Abdoulrahman faisait construire un superbe palais dan sa nouvelle ville de Zahra, qu'il avait fait bâtir à un lieue de Cordoue, lui envoya cent quarante colonne du plus beau marbre. Elles avaient été taillées à Con stantinople; et la plupart des figures d'or, qu'on voyai en grand nombre dans ce riche palais, étaient l'ouvrag des plus habiles artistes grecs. L'ambassadeur, qui ac compagnait ce présent, fut reçu à Cordoue avec ma gnificence.

XIX. Ambassade de Liutprand à Constantinople. Liutprand. Hist. l. 6, c. 1 et seqq. Pagi ad Bar.

Les cérémonies introduites par la vanité grecque dans la cour de Constantinople, avaient quelque chos de plus étrange et de plus bizarre que tout ce qui s pratiquait chez les nations que les Grecs traitaient d barbares. On en peut juger par l'ambassade de Liut-

prand qui en a fait lui-même le récit. Romain, fils de Constantin, avait épousé Berthe, sœur de Lothaire, roi d'Italie. Bérenger, marquis d'Ivrée, s'étant rendu maître du gouvernement, disposait de tout en Lombardie et ne laissait à Lothaire que le nom de roi, qu'il se préparait à lui ravir. L'empereur, touché du sort de ce prince, écrivit à Bérenger pour lui recommander la personne du jeune roi; il l'assurait de son amitié, et lui faisait entendre qu'il recevrait avec plaisir des ambassadeurs de sa part. Bérenger, craignant de s'attirer de nouveaux ennemis, fit choix de son secrétaire Liutprand pour l'envoyer à Constantinople. Liutprand, parti de Pavie le 1er août, rencontra à Venise un chambellan de l'empereur, qui conduisait à la cour des ambassadeurs d'Espagne et de Saxe. Étant arrivé le 17 octobre, il fut reçu dans le palais de Magnaure. Devant le trône de l'empereur était un arbre de cuivre doré; divers oiseaux de même métal, perchés sur les branches, rendaient chacun le ramage propre de leur espèce. Le trône était fort large; deux lions dorés en formaient les deux bras. Liutprand fut porté à l'audience sur les épaules de deux eunuques. A son approche, les lions se mirent à rugir et les oiseaux à faire leur ramage. Le trône se haussait et se baissait par ressorts. Liutprand se prosterna aux pieds de l'empereur, qui était d'abord fort peu élevé de terre. Comme il demeura quelque temps en cette posture, selon l'ordre du maître des cérémonies, lorsqu'il releva la tête, ne voyant plus rien devant lui, il aperçut le prince revêtu d'autres habits, et guindé avec le trône jusqu'aux lambris de la salle. L'empereur ne dit mot; la distance aurait ajouté le ridicule de la conversation à celui du

mécanisme. Mais le chancelier, qu'on nommait alors questeur, interrogea Liutprand sur la santé de Bérenger. Après la réponse, le chancelier fit signe à Liutprand de se retirer; il fut conduit à l'auberge qu'on lui avait préparée.

XX. Présents et festins de l'empereur.

Les autres ambassadeurs avaient fait à l'empereur les présents de leurs maîtres. Bérenger, fort avare, n'avait donné à Liutprand qu'une lettre; encore était-elle pleine de mensonges. Le beau-père de Liutprand était fort riche et l'aimait tendrement. Bérenger lui avait proposé d'envoyer son beau-fils à Constantinople pour y apprendre les lettres grecques : *Il ne lui manque*, disait-il, *que cette connaissance pour être un savant du premier ordre, et afin qu'il soit mieux reçu, je le revêtirai du caractère d'ambassadeur.* Le beau-père, flatté de procurer à Liutprand un titre si honorable, lui avait fait un bel équipage, et lui avait mis entre les mains une grande somme d'argent avec des présents pour l'empereur. Liutprand, honteux de n'avoir rien à donner de la part de son maître, présenta au nom de Bérenger ce qu'il devait offrir en son propre nom. C'étaient neuf belles cuirasses, sept boucliers, deux coupes de vermeil, des épées, des lances, des javelots, des esclaves, dont quatre étaient entièrement mutilés, sortes d'eunuques de grand prix, dont les marchands de Verdun faisaient alors grand commerce en Espagne. Trois jours après, l'empereur le manda, s'entretint avec lui, le fit manger à sa table, lui fit des présents ainsi qu'à sa suite. Liutprand assista au repas du jour de Noël. Il se donnait dans une grande et magnifique salle; on y dressait dix-neuf lits, et la salle en portait le nom. Les convives mangeaient

couchés selon l'usage antique. On n'y servait qu'en vaisselle d'or. Au dessert, on apportait le fruit dans trois grands vases d'or très-pesants et portés sur des brancards. On passait dans les anses de ces vases des anneaux d'or, attachés au bout de trois cordes dorées qui tombaient de la voûte. Une machine placée sur le toit amenait ces vases sur la table et les y déposait. On ajoutait à cet appareil des jeux et des tours de bateleurs, pour le divertissement des convives.

An 949.

XXI. Libéralités de l'empereur.

La veille du dimanche des Rameaux, l'empereur distribuait des présents aux officiers de sa cour. Liutprand, qui était encore à Constantinople, fut témoin de cette cérémonie, qu'il décrit en ces termes. On dressait une table de quinze pieds de long sur six de large; on la couvrait de pièces d'argent, dans des boîtes étiquetées de la somme qu'elles contenaient. L'empereur se plaçait au bout de la table. Un officier appelait, l'un après l'autre, ceux qui devaient recevoir. Le premier appelé fut le grand-maître du palais. On lui mit non pas dans les mains, mais sur l'épaule, sa boîte avec quatre de ces manteaux qui couvraient tout le corps, et que les gens de guerre portaient en temps de pluie. Ensuite vinrent le grand-domestique, qui commandait les troupes de terre, et le grand-amiral. Ils reçurent le même présent, parce que leur dignité était égale à celle du grand-maître. Après eux entrèrent vingt-quatre maîtres, qui eurent chacun vingt-quatre livres d'or et deux manteaux. Ils furent suivis des patrices, auxquels on donna douze livres d'or et seulement un manteau. Enfin parut à la file un grand nombre d'écuyers et d'autres officiers, qui marchaient selon leurs grades et recevaient un présent propor-

tionné. L'utilité de cette cérémonie mérite qu'on pardonne ce qu'elle avait de ridicule. Elle fut abc du temps de Constantin Monomaque.

XXII. Second mariage de Romain. Cedr. p. 637. Zon. t. 2, p. 194. Manass. p. 114. Glyc. p. 302. Incert. contin. p. 285, 286.

Berthe, mariée depuis six ans avec Romain, éta morte en 949, ce jeune prince, devenu éperdûm amoureux d'une fille de cabaretier, qui était d'u beauté éblouissante, résolut de l'épouser. Quoiqu'il fût encore que dans sa onzième année, ses passic étaient déja dans toute leur force; et son père, qui n vait pas moins de faiblesse, eut celle de se rendre a prières et aux larmes d'un enfant qu'il craignait perdre. On crut déguiser l'origine de cette épouse lui donnant le nom de Théophano, au lieu de ce d'Anastasie qu'elle portait auparavant. Ce changeme de nom et de fortune ne put corriger la bassesse cœur qu'elle tenait de sa naissance. Elle sut elle-mêı punir son mari de son mauvais choix; et après l'avc déshonoré, elle se défit de lui comme nous le verro dans la suite. Malgré le témoignage unanime des autı historiens, un anonyme, dont l'ouvrage est parveı jusqu'à nous, donne à cette fillle la plus illustre oı gine. Mais il écrivait dans le temps qu'elle bouleversa l'Empire.

AN 950. XXIII. Guerre des Sarrasins. Elmacin. Abou'-lféda. Abou'-lfaradj, Chron. arab. p. 205. Lup. protosp.

Pendant que la cour de Constantinople ne s'occ pait que de divertissements, la guerre était allumée c côté de la Syrie. Hamdan, que les Arabes nomme Séïf-ed-Daulah, émir d'Alep et d'Émèse, ravagea pendant deux mois, les provinces voisines, et fit graı nombre de prisonniers. Il alla chercher les troupes c l'Empire jusqu'en Cappadoce. Il y eut une grande b taille, où furent tués trente mille Grecs, et deux mil faits prisonniers; mais peu de jours après le général gr

eut sa revanche. S'étant emparé des gorges du mont Amanus, qu'on nommait encore le détroit de Cicéron, il tomba sur les Sarrasins au passage, leur enleva leur butin et les tailla en pièces. Peu échappèrent. Les vainqueurs entrèrent en Syrie, massacrèrent cinq mille hommes, et en emmenèrent trois mille. Le reste des habitants avait pris la fuite. Les Grecs eurent encore quelques succès en Italie. Ils assiégèrent et prirent Ascoli en Apulie.

XXIV. Hongrois convertis. Cedr. p. 636. Zon. t. 2, p. 194.

Les Hongrois, partagés en plusieurs hordes sous différents princes, mais qui se réunissaient pour ne composer qu'un seul corps de nation, ne cessaient d'inquiéter par leurs courses la Germanie, la France, l'Italie et les provinces de l'Empire. Un de leurs princes, nommé Bulogud, vint à Constantinople demander le baptême. Il reçut de l'empereur la dignité de patrice, et s'en retourna avec de riches présents. A son exemple, un autre prince hongrois, nommé Gylas, vint aussi se faire chrétien et fut traité avec les mêmes honneurs. Il emmena dans son pays un saint moine, appelé Hiérothée, auquel Théophylacte conféra l'épiscopat. Hiérothée convertit un grand nombre de Hongrois. Mais des deux princes Gylas seul demeura fidèle à la religion qu'il avait embrassée. Il s'abstint de faire des courses sur les terres de l'Empire; il protégeait même les chrétiens, qu'il rachetait des autres princes pour leur donner la liberté. La conversion de Bulogud fut de peu de durée. Il apostasia et continua ses courses et ses cruautés. Il fut enfin pris et pendu en Germanie.

An 952. XXV. Hardiesse d'un prêtre. Cedr. p. 637.

Deux ans après l'expédition de l'émir d'Alep, celui de Tarse s'étant mis en campagne, vint piller une bourgade de la frontière. Le curé du lieu, nommé Themel,

Glyc. p. 302. Abou'-lféda. disait alors la messe. Au bruit des cris qu'il ent à l'arrivée des Sarrasins, il descend brusquement l'autel sans quitter ses habits pontificaux, s'arme marteau qui servait de cloche dans plusieurs égl d'Orient, va fondre sur les ennemis étonnés de c apparition, blesse, fracasse, assomme tout ce qu'il r contre, et met les autres en fuite. Après ce coup main, que son évêque trouva peu canonique, se voy interdit sans pouvoir obtenir de grace, il va se je entre les Sarrasins, et, devenu apostat, tourne son c rage contre les chrétiens, désole la Cappadoce, rem de carnage les provinces voisines, et pénètre bien av dans l'Asie-Mineure, laissant partout des marques s glantes de sa rage barbare.

An 953. XXVI. Mauvais succès de Bardas. Cedr. p. 637.

Bardas Phocas s'était fait de la réputation dans guerre, tant qu'il n'avait eu qu'un commandement balterne. Dès qu'il fut commandant en chef, il per toute sa gloire. Il parut peu capable de diriger les o rations d'une armée; son avarice le rendit odieux. A première occasion qu'il fut attaqué par Hamdan, soldats l'abandonnèrent, et il n'aurait pu éviter d'ê pris, si sa garde particulière ne l'eût sauvé en perç les escadrons sarrasins dont il était enveloppé. Il re au front une large et profonde blessure, dont il po la cicatrice le reste de sa vie.

An 954. XXVII. Ses fils lui succèdent. Cedr. p. 637, 638. Incert. contin. p. 286, 287, 288. Sym. p. 495, 496.

On attribua ce mauvais succès à sa vieillesse, avait glacé son ancienne valeur, et qui le mettait h d'état de supporter les travaux. Constantin voulant donner un successeur, sans causer de chagrin à homme dont il avait éprouvé la fidélité et le zèle, passer la charge de grand-domestique sur la tête son fils Nicéphore. Léon son second fils, gouverne

de Cappadoce, partagea avec son frère le commandement des armées; et Constantin, le troisième, préfet de Séleucie, fut fait lieutenant-général de ses deux frères. Ces trois guerriers surpassaient leur père en capacité et en valeur, et, loin de lui ressembler en avarice, ils s'étaient attaché le cœur des soldats par leur générosité et leur douceur, qui ne dégénérait pas en faiblesse. Léon fut le premier à donner des preuves de ses talents militaires. Hamdan avait mis sur pied deux armées. Il marchait en personne à la tête de l'une, et s'avançait sur la frontière. Il avait donné le commandement de l'autre à son parent Abou'-lachaïr, renommé entre les Sarrasins pour son courage. Léon marcha contre Abou'-lachaïr; il le défit, et l'envoya prisonnier à Constantinople. L'empereur, qui n'avait pas encore de nouvelle de l'autre armée, se pressa trop de triompher. Il entra dans la ville sur un char, dans lequel Abou'-lachaïr était couché sous les pieds du prince. Léon fut magnifiquement récompensé de cette brillante victoire.

Abou'-lféda. Abou'-lfaradj. Chron. arab. p. 206.

XXVIII. Nicéphore battu.

Le début de Nicéphore ne fut pas si heureux. [Ayant perdu son fils dans la guerre précédente, pour le venger] il avait assemblé une grande armée composée de Grecs, de Russes et de Bulgares, et s'était chargé de combattre Hamdan. La bataille fut sanglante et la victoire long-temps disputée. Enfin elle demeura aux Musulmans. Constantin Phocas, qui servait sous son frère, fut pris et conduit dans Alep[1]. Hamdan ayant fait tous ses efforts pour l'engager à se faire mahométan, et le trouvant inébran-

[1] Abou'-lfaradj, *loc. cit.*, dit que le gendre et le fils de la fille de Nicéphore furent faits prisonniers.— B.

lable, le fit mourir par le poison. Cette triste n velle causa au père tant de douleur et de colère, q obtint du prince la permission de faire massa tous les parents de Hamdan qui se trouvaient à C stantinople entre les prisonniers. L'empereur ne pas long-temps sans se repentir de sa cruelle con cendance. Ayant envoyé après la fin de la campa un de ses officiers, nommé Paul Monomaque, p faire à Hamdan des propositions de paix, l'é chassa le député de sa présence, en protestant q n'entendrait à aucun accommodement que tous parents ne fussent vengés.

An 956.
XXIX.
Mort de Théophylacte.

Le patriarche Théophylacte scandalisait depuis p de vingt ans l'église de Constantinople. Dans une valcade, ce qui faisait son occupation ordinaire, s'ét froissé rudement contre une muraille, il fut p d'une violente hémorragie. Après deux ans de mala pendant lesquels il continua son commerce simo que, il mourut hydropique en 956 le 27 février. P réparer le mal qu'avait fait ce mauvais prélat, l'e pereur nomma patriarche Polyeucte, né à Consta nople. Ses parents, par un esprit de dévotion fort entendu, mais assez ordinaire en ce temps-là, destinant à la vie monastique, l'avaient fait nuque dès l'enfance. La vocation qu'ils lui avai donnée, se trouva par bonheur être la sienne. Il l'exemple des monastères, et devint aussi éclairé d la science du salut qu'il était vertueux et détaché tout intérêt. L'évêque d'Héraclée, qui devait sacre patriarche, étant alors dans la disgrace de l'empere Polyeucte fut ordonné par le métropolitain de Cé rée, auquel cette fonction appartenait au défaut

celui d'Héraclée. Cette circonstance commença à indisposer contre le nouveau prélat plusieurs évêques, qui regardèrent son ordination comme irrégulière. Polyeucte augmenta ce mécontentement en insérant dans les diptiques le nom du patriarche Euthymius, qui avait admis à la communion l'empereur Léon, excommunié par Nicolas après ses quatrièmes noces. Il se forma un schisme, mais qui fut de courte durée par complaisance pour l'empereur, et qui rendit ces prélats également ridicules par la cause de leur séparation, et par la légèreté de leur réconciliation. Polyeucte, moins courtisan qu'évêque, perdit bientôt lui-même les bonnes graces de l'empereur par la liberté qu'il prit de lui faire des remontrances sur les malversations de ses proches, qui pillaient l'église et l'Empire. Théodore, évêque de Cyzique, homme puissant en intrigues, souleva une partie du clergé, et l'empereur, séduit par ces cabales, cherchait l'occasion de déposer Polyeucte, lorsque la mort fit échouer ce mauvais dessein. Dans ce temps, on reçut à Constantinople, avec grande solennité, une relique qu'on disait être une main de saint Jean-Baptiste. Un diacre nommé Job l'avait subtilement enlevée de l'église d'Antioche. La superstition commençait alors à autoriser ces pieux larcins, et les églises, par une fausse dévotion, se dérobaient mutuellement les objets respectables de leur culte.

XXX. Les Sarrasins vaincus sur mer. Incert. contin. p. 282.

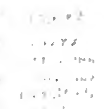
Constantin, vers la fin de son règne, remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins, tant en Orient qu'en Italie et en Sicile. Basile, né à Hexamile, qui était l'ancienne Cardie à l'entrée de la Chersonèse de Thrace, s'était élevé de bonne heure par son mérite à

la dignité de patrice. L'empereur lui avait donné la préfecture de Cibyre, place importante à cause de son voisinage de Tarse, dont les Musulmans étaient maîtres. Il avait sous son commandement une petite flotte pour la défense des côtes, sans cesse infestées par les pirateries des Sarrasins. Il apprit que les ennemis avaient mis en mer dans le port de Tarse un grand nombre de navires bien équipés, qui venaient porter le ravage sur les côtes de Pamphylie et de Lycie. Il rassemble aussitôt le peu qu'il avait de vaisseaux, vogue au devant des Sarrasins, les attaque, et après un choc violent, voyant sa petite flotte prête à succomber sous le nombre, il se jette au milieu des ennemis, s'attache à l'amiral sarrasin, l'embrase de feu grégeois, et vomissant la flamme de toutes les parties de son bord, qui semblait être une fournaise ardente, secondé du reste de sa flotte, il prend, ou brûle, ou coule à fond toute la flotte ennemie. Les Musulmans les plus distingués furent épargnés et conduits à Constantinople, où l'empereur se donna encore les honneurs du triomphe, traînant à la suite de son char les prisonniers chargés de chaînes.

An 957. XXXI. Autres guerres en Sicile et en Italie. Incert. contin. p. 283. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 389, 391. Abrégé de l'Hist. d'Ital. p. 706, 715. Cedr. p. 652, 653.

Le traité de paix conclu par Zoé avec le calife d'Afrique en 916, et confirmé par Romain en 923 subsistait en son entier, malgré quelques infractions de part et d'autre. La guerre recommença cette année et voici quelle en fut l'occasion. Les Sarrasins de Cyrène, révoltés contre le calife d'Afrique, lui faisaient une guerre opiniâtre, et ravageant tout le pays, ils réduisaient leurs ennemis à une extrême disette. Pascal Crénitas, gouverneur de Calabre, homme fort avare, saisit cette conjoncture pour s'enrichir. Il for

les Calabrois à lui vendre à très-bas prix tout le blé de la province, et le revendit fort cher aux Sarrasins. L'empereur, averti de ce cruel monopole, rappela Crénitas, le dépouilla de sa fortune si injustement acquise; et ce misérable ne retira d'autre fruit de ses vexations que la honte et l'indigence. Pendant la durée de cette guerre civile entre les Sarrasins, les Grecs cessèrent de payer le tribut, et ne se firent aucun scrupule de recevoir chez eux les déserteurs; les Sarrasins n'osèrent s'en plaindre, pour ne pas se priver des secours de vivres qu'ils recevaient d'Italie. Mais la guerre étant finie, il redemandèrent le tribut et les transfuges; et sur le refus des Grecs, ils vinrent infester la Calabre. L'empereur envoya le patrice Malacène avec des troupes de terre; Macrojean commandait la flotte qui devait agir de concert. Ces deux généraux, arrivés en Italie, y firent plus de ravages que les ennemis. Abhorrés des habitants, qui les trahissaient en toute rencontre, ils furent taillés en pièces dans la première bataille, et n'échappèrent eux-mêmes qu'avec peine. L'empereur, consterné de cette défaite, envoya le secrétaire Jean Pilate pour faire aux Sarrasins des propositions de paix. Il n'en put obtenir qu'une trêve de quelques mois, et dès qu'elle fut expirée, Ammar, général sarrasin, passa d'Afrique en Sicile. Au printemps suivant il descendit en Calabre. Pendant qu'il la ravageait, Basile, devenu célèbre par sa victoire, fut envoyé en Sicile, pour s'opposer de ce côté-là aux entreprises des Sarrasins. A son arrivée, il prend Taormine, et s'étant avancé dans le pays, il va chercher Assan, que le calife d'Afrique avait revêtu du domaine de la Sicile en fief souverain. Il le trouve rangé en bataille dans la



vallée de Mazare. Le combat se livra aussitôt, et Ass
fut entièrement défait. Après cette victoire, Basile
rembarque et vogue au-devant d'une flotte qui parta
des côtes d'Afrique pour venir au secours de la Sicil
Il la rencontre en pleine mer, et profitant d'un ve
favorable, il fond dessus avec la rapidité d'un oise
de proie, brise et coule à fond la plupart des vai
seaux.

An 958.
XXXII.
Bons et mauvais succès de Marien en Italie.

Marien Argyre, qui commandait en Italie, travai
lait à réduire plusieurs villes d'Apulie et de Calabr
qui, ayant secoué le joug de l'Empire, s'appuyaient
l'alliance des Sarrasins. Les Napolitains mêmes, ju
qu'alors fidèles quoique presque indépendants, s'étaie
déclarés ennemis des Grecs, dont ils ravageaient l
terres et attaquaient les places. Marien mit le sié
devant Naples par terre et par mer; il ruina et brû
tous les environs du côté de la terre, et ferma par m
toute entrée aux secours et aux convois. Les habitar
réduits à la famine furent obligés de demander gra
On leur permit d'envoyer à l'empereur pour implor
sa clémence. L'exemple de leur soumission fit rentr
dans le devoir les autres villes révoltées, et Marien
félicitait de cet heureux succès, lorsqu'un revers
cheux vint flétrir toute sa gloire. Assan, joint à s
frère Ammar, qui amenait d'Afrique une nouve
flotte, surprit près d'Otrante celle de Marien, qui p
honteusement la fuite. La flotte victorieuse, retoı
nant au mois de septembre en Sicile, périt presc
tout entière dans une tempête. Cette vicissitude
bons et de mauvais succès fatigua également les de
nations. La paix fut renouvelée et subsista jusqu
règne de Nicéphore.

Hamdan était alors l'ennemi le plus redoutable. Presque toujours vainqueur, son nom seul jetait la terreur dans l'armée grecque, et elle était à demi vaincue avant que d'être attaquée. Nicéphore avait éprouvé les effets de cette impression funeste, et il attribuait sa défaite beaucoup plus à la lâcheté de ses soldats qu'à leur faiblesse. Il résolut de réparer son honneur, et se persuada que pour mettre ses troupes en état de vaincre, il s'agissait moins de les multiplier que de les former à la discipline. Rien n'était plus commun que les désertions; les soldats se débandaient sans cesse, sur les terres de l'Empire pour piller, dans le pays ennemi pour fuir; et dans un jour d'affaire, l'armée se trouvait réduite à la moindre partie. Il réforma ce désordre, plus encore en se faisant aimer qu'en se faisant craindre. La récompense marchait de pair avec le châtiment; et la sévérité était si raisonnable, que ceux mêmes qui l'éprouvaient n'osaient s'en plaindre. En peu de temps il fit tomber la terreur et inspira le courage. Hamdan, émir d'Alep, Karamon, émir de Tarse, Izeth, émir de Tripoli, furent battus en plusieurs rencontres; ils virent prendre et brûler quelques-unes de leurs places. Quantité de Sarrasins furent faits prisonniers.

XXXIII. Exploits de Nicéphore. Cedr. p. 640. Zon. t. 2, p. 195. Incert. contin. p. 287, 288. Elmacin.

Tandis que Nicéphore faisait la guerre en Syrie, son frère Léon pénétrait jusqu'à l'Euphrate, et attaquait Samosate. Le chambellan Basile était venu joindre cette armée; et c'en est assez à un historien flatteur et vendu à la cour, pour attribuer à cet eunuque accrédité tous les succès de Léon, dont il ne cite pas même le nom. La ville était riche, bien fortifiée, très-peuplée. Toutes les forces des Sarrasins se réuni-

XXXIV. Prise de Samosate.

rent pour la défendre, et Hamdan y accourut pour le commander. Il fut battu, la ville fut prise, et les fugitifs répandirent en Mésopotamie et jusqu'au delà d Tigre la terreur de leur défaite. Ce fut dans cett expédition que Jean Zimiscès, depuis empereur, donn les premières preuves de son courage et de ses talen militaires. Il était de la même famille que ce brav Curcuas dont j'ai raconté les exploits. Ce fut lui qu fut chargé de la poursuite des fuyards, il en prit u grand nombre, et rentra dans Constantinople suivi d dix-sept cents cavaliers sarrasins, bien montés bien armés, qu'il amenait prisonniers.

Malheureuse expédition en Crète. Cedr. p. 640, 641. Zon. t. 2, p. 195. Leo. Diac. p. 7.

Ces avantages furent balancés par un grand éch que l'Empire reçut dans l'île de Crète. Les Sarrasi Crétois faisaient de fréquentes incursions sur les côt de la Grèce et de l'Asie. L'empereur équipa u grande flotte, et y fit embarquer assez de troup pour former une armée de terre; il voulait reconqu rir cette île importante. L'intrigue rendit cet arm ment inutile, par le choix du général : c'était le Paphl gonien Constantin Gongyle, homme de cour, nou à l'ombre, perdu de mollesse, et peu instruit des o rations militaires. Il aborda en Crète, et ce fut tout qu'il fit de la commission dont il s'était fait charg Campé sur le rivage, il ne prit soin ni de se retra cher, ni d'envoyer à la découverte pour n'être p surpris. Aussi le fut-il bientôt. Les insulaires vinr l'attaquer pendant la nuit : ils ne trouvèrent point résistance, tout fut taillé en pièces ou mis en fuite. général lui-même aurait péri, sans la bravoure de gardes, qui le transportèrent dans un vaisseau. Il vint à Constantinople couvert de honte; mais com

il était en faveur [et décoré du titre éminent de patrice], il ne manqua pas d'apologistes.

Le mauvais succès de cette entreprise des Grecs sur l'île de Crète ne rassura pas les autres Sarrasins, battus sur mer et sur terre par Nicéphore et Léon Phocas en Orient, par Basile l'Hexamilite en Occident. Le calife d'Afrique écrivit à l'empereur pour demander son alliance; celui de Bagdad lui envoya des ambassadeurs pour le même sujet. L'empereur accepta leurs propositions. Tout était en paix dans l'Empire, lorsque Constantin, au milieu de sa famille, courut un plus grand risque de sa vie que s'il l'eût exposée à la tête de ses armées. Théophano, qui, de la plus vile poussière, se voyait élevée si près du trône, brûlait d'impatience d'y monter. Maîtresse de l'esprit de son mari, elle lui inspira sa fureur, et ce fils, que son père avait pris soin de former par tant d'instructions, conçut l'affreux dessein de s'en défaire. Constantin légèrement indisposé devait prendre médecine. On gagna à force d'argent le maître-d'hôtel Nicétas; on lui donna un poison que ce malheureux mêla avec la liqueur médicinale. Par un bonheur extraordinaire, l'empereur, tenant en main la coupe empoisonnée, fit un faux pas, et en répandit la plus grande partie. Ce qu'il en but n'eut pas assez de force pour lui ôter la vie, mais le fit tomber dans une langueur dont il ne put guérir. Dans le même temps que Romain voulait faire périr son père, il lui naquit un fils, qu'il nomma Basile.

XXXVI. Constantin empoisonné par son fils. Cedr. p. 641. Zon. t. 2, p. 195, 196. Manass. p. 114. Incert. contin. p. 283, 284. Sym. p. 496.

L'année suivante, une armée de Hongrois traversa la Thrace, et traînant après elle une foule de prisonniers, elle parut le jour de Pâque, qui tombait le

An 959. XXXVII. Les Hongrois repoussés.

Incert. contin. p. 288, 289. Sym. p. 496.

avril, à la vue de Constantinople. Pothus Argyre, commandant de la garde, ayant rassemblé tout ce qu'il y avait de troupes dans la ville et aux environs, attaqua leur camp pendant la nuit, les tailla en pièces, reprit tout le butin et les prisonniers. Ceux qui échappèrent du carnage retournèrent dans leur pays, couverts de honte et de blessures.

XXXVIII. Mort de Constantin.

Cedr. p. 641, 642. Zon. t. 2, 196. Leo, p. 488. Glyc. p. 303. Joël, p. 181. Incert. contin. p. 233, 289 et seqq. Sym. p. 472, 496. Georg. p. 565. Pagi ad Bar.

La mauvaise santé de l'empereur lui fit naître l'envie d'aller passer quelque temps au mont Olympe en Bithynie. Ses médecins lui conseillèrent ce voyage, et la dévotion y eut aussi quelque part. Cette montagne était célèbre par un fameux monastère, et par un grand nombre de cellules d'anachorètes renommés pour leur sainteté. On soupçonna encore un motif secret qui n'était rien moins que religieux, mais que la passion croit concilier avec la religion; c'était de voir, comme en passant, Théodore de Cyzique, et de prendre avec lui des mesures pour chasser du siége de Constantinople le saint patriarche Polyeucte, qui lui était devenu très-odieux. Il passa sur la galère impériale au port de Prénète près de Nicomédie, d'où il se rendit à Nicée, et de là au mont Olympe. On dit que l'abbé du monastère, qui n'était rien moins que courtisan, lui mit sous les yeux un diplôme de son père Léon qui déclarait, qu'étant venu en ce lieu pour obtenir un fils par les prières des saints religieux, l'abbé Pierre lui avait prédit que ses vœux seraient exaucés, et que le fils qui devait naître viendrait lui-même au mont Olympe sur la fin de sa vie. On ajoute que Constantin, ayant reconnu l'écriture de son père, loin d'être alarmé de cette prédiction, répondit avec courage qu'il en sentait la vérité. Après avoir visité par des sentiers rudes et diffi-

ciles les cellules des anachorètes, dispersées dans les retraites les plus escarpées de la montagne, il descendit à Pruse, où il se baigna dans les sources d'eau chaude, qui passaient pour fort salutaires. Mais elles ne purent le guérir d'une douleur d'intestins et d'une fièvre ardente qui le consumait. Sentant sa fin approcher, il retourna une seconde fois au monastère, mangea avec les moines, se recommanda à leurs prières et regagna son vaisseau. Son mal, qu'il avait caché avec soin, ne pouvant plus se déguiser, il se vit, dans ce retour, environné des larmes et des sanglots de ses domestiques, qui le pleuraient déja comme mort. Il ne lui restait qu'un souffle de vie lorsqu'il rentra dans Constantinople. Il eut cependant assez de force pour recommander à son fils le soin de l'Empire, et à Joseph Bringas, son principal ministre, celui de la personne de son fils. Il expira le 15 novembre 959 au milieu des pleurs de sa famille, et ceux mêmes qui lui donnaient la mort se distinguèrent sans doute par des démonstrations de douleur : car on soupçonna son fils d'avoir achevé, par une seconde dose de poison, le crime que la première avait commencé. La mort de ce prince, tout médiocre qu'il était, fut amèrement pleurée de ses sujets, le peuple, par une sorte de sympathie, aimant à s'attendrir en faveur d'un prince faible, quand sa faiblesse ne lui est point onéreuse. Le récit des historiens nous apprend quelques particularités des cérémonies funèbres alors en usage à l'égard des empereurs. Le corps fut d'abord exposé, la face découverte, dans la salle qu'on nommait *des dix-neuf lits*, où se faisait le festin de la fête de Noël. Après y avoir chanté des psaumes, on

le transporta dans le vestibule du palais nommé Chalcé. Là, le patriarche, suivi du clergé, les grands officiers de l'Empire, les patrices et tout le sénat, vinrent lui faire la révérence et lui donner le baiser. Ce qui étant achevé, le maître des cérémonies cria à haute voix : *Sortez, empereur; le roi des rois, le seigneur des seigneurs vous appelle*. Il prononça par trois fois ces paroles, qui furent, à chaque fois, suivies des cris lamentables de tous les assistants. On leva ensuite le corps, qui fut porté en grande pompe à l'église des Saints-Apôtres, où le chambellan Basile l'ayant de ses propres mains enveloppé d'un suaire, le déposa dans le tombeau de son père Léon. Il était âgé de cinquante-cinq ans; il en avait régné quarante-huit; treize mois avec son oncle Alexandre, sept ans sous la tutelle de sa mère Zoé, vingt-cinq ans comme en esclavage sous le règne de Romain, et quinze ans seul, mais toujours gouverné par sa femme et par ses ministres. Il aurait conservé quelque estime par ses écrits, s'il n'eût pas été fait pour gouverner les hommes, plutôt que pour les instruire. Il avait paru une comète à sa naissance; il s'en montra une à sa mort, et le rapport de ces deux phénomènes donna grand sujet de discourir. On rapporte encore que, peu de temps avant sa mort, on entendit pendant plusieurs nuits le bruit d'une grêle de pierres qui tombaient sur l'appartement où il était couché; qu'il fit faire sentinelle autour du palais pour découvrir les auteurs de cette insulte; que cette grêle continua aux yeux des surveillants, mais qu'ils ne virent personne : ce qui fit croire qu'elle partait d'ailleurs que de la main des hommes. On peut ici, sans témérité, nier l'effet ou la cause.

Celui des ouvrages de ce prince qui convenait le plus à un souverain, était, outre ses Novelles, le recueil des Basiliques. Il travailla de nouveau sur ce grand corps de lois, qu'avaient données son grand-père et son père. Il le corrigea, y fit des changements considérables, et ordonna que sa collection fût substituée aux premières Basiliques, et qu'elle fût seule autorisée en Orient. C'est ce qu'on appelle les Basiliques postérieures. En effet, elles ont toujours été considérées comme la base de la jurisprudence grecque, tant que cet Empire a subsisté. On en fit ensuite un abrégé sommaire, sous le nom de *Synopse*, que quelques auteurs attribuent à son fils Romain.

XXXIX. Les Basiliques.

Giann. Hist. Nap. l. 7, c. 2.

Ce prince, surnommé le Jeune pour le distinguer de Romain Lécapène, était âgé de vingt-un ans. Le plus grand avantage de son règne, fruit détestable d'un parricide, fut d'être de courte durée. Il commença par augmenter les pensions des chambellans et des autres officiers de son père, comme pour récompenser leur service; mais ce ne fut que pour les en exclure; il les fit bientôt sortir du palais, et mit à leur place les compagnons de ses débauches. Mais il conserva dans le ministère Joseph Bringas, déja grand-amiral, qu'il fit grand-chambellan, et lui abandonna le soin de tout l'Empire. Il lui donna pour second un moine eunuque, nommé Jean Chérina; c'était un scélérat, autrefois clerc du palais, que Constantin avait chassé pour ses crimes, et contraint à se faire moine, selon l'usage absurde établi depuis long-temps. Dès que Romain se vit le maître, il le tira du cloître, et le fit chambellan. Le patriarche voulut en vain s'y opposer; l'empereur prétendit que Jean n'était lié par

An 960.

XL. Commencements de Romain.

Cedr. p. 642, 644, 645. Zon. t. 2, 196. Manass, p. 115. Glyc. p. 303, 304. Incert. contin. p. 293 et seqq. Sym. p. 496, 497.

aucun vœu, et que son changement d'habit n'était qu'un déguisement forcé. Ce moine apostat, soutenu par Bringas, triompha du patriarche. Honoré de la dignité de patrice et de commandant de la garde étrangère, il fut un des principaux agents du ministère jusqu'à la mort de Romain. Il reprit alors l'habit monastique, sans changer de mœurs. La place importante de préfet de Constantinople fut mieux remplie que celles de la cour; et il faut croire que l'empereur et ses ministres furent trompés lorsqu'ils firent un si bon choix. Il tomba sur Sisinius, qui avait été écuyer et trésorier du prince. Cette charge fit connaître sa vertu et ses talents. Aussi éclairé que juste et incorruptible, il eut soin de se donner pour assesseurs des magistrats semblables à lui; et dans une cour si corrompue, il se fit tellement respecter, que sans brigue et sans cabale, après avoir été fait patrice, il fut élevé à la dignité de grand-trésorier de l'Empire, sans rien perdre de sa réputation. On lui substitua dans la place de préfet Théodore Daphnopate, dont on ne sait que le nom.

XLI. Sa conduite particulière.

L'empereur s'étant déchargé de toutes les affaires sur Bringas, n'en eut point d'autres que ses plaisirs. Il passait sa vie avec des femme perdues, et avec des hommes encore plus méprisables. Des comédiens, des bouffons faisaient sa compagnie ordinaire. Sa plus sérieuse occupation était la chasse. Rarement dans son palais, il vivait dans ses maisons de campagne, ou dans les forêts au milieu de ses chiens, toujours à la poursuite des bêtes. Voici le détail d'une de ses journées, selon le récit d'un panégyriste. Le matin, il présida aux jeux du cirque; il dîna ensuite avec le sé-

nat, distribua des présents aux convives, joua à la paume avec les plus habiles joueurs, et gagna plusieurs parties; passa le Bosphore, tua à la chasse quatre grands sangliers, et les rapporta le soir à son palais. L'historien ne peut s'empêcher d'admirer une activité si infatigable, et le royal usage que ce prince savait faire de tous ses moments. Cet auteur prête son imbécillité à tout l'Empire; il prétend que tout était en admiration, et principalement, dit-il, la ville de Constantinople, que l'empereur avait grand soin de maintenir dans l'abondance.

XLII. Il chasse ses sœurs du palais.

Sa femme Théophano ne voyait pas de bon œil la mère et les sœurs de son mari. La comparaison de ces princesses avec elle tournait trop à son désavantage. Elle résolut de les éloigner. L'empereur, qui lui accordait tout pourvu qu'elle lui passât ses débauches, envoya ordre à sa mère et à ses sœurs de se retirer dans un monastère. A cette nouvelle inattendue, Hélène, fière et impérieuse, court à son fils, elle l'accable de reproches; ses plaintes amères, ses menaces, ses imprécations contre un fils dénaturé l'intimidèrent tellement, qu'il lui permit de demeurer dans le palais. Mais il fut inflexible à l'égard de ses sœurs. Elles étaient cinq, Zoé, Théodora, Agathe, Théophano et Anne. Elles se séparèrent de leur mère, le désespoir dans le cœur, avec des larmes et des gémissements mutuels, et furent enfermées dans le même monastère où Sophie, veuve de Christophe, aussi affligée qu'elles, vivait à regret depuis trente ans. L'abbé du monastère de Stude leur donna l'habit monastique. Mais à peine fut-il sorti, qu'elles le jetèrent, sans jamais vouloir le reprendre. Elles secouèrent le joug de la règle, et l'empereur fut

obligé de plier à leur volonté. Il leur assigna le même entretien qu'elles avaient eu dans le palais. Hélène, inconsolable de la retraite de ses filles, ne survécut pas long-temps; elle mourut le 20 septembre de l'année suivante. Son fils sut gré sans doute à la nature d'avoir épargné un crime à sa femme, et il s'empressa de lui faire de magnifiques funérailles.

XLIII. Bérenger, roi d'Italie, ennemi des Grecs. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 346.

Romain, dans les premiers jours de son règne, écrivit au roi des Bulgares et à tous les princes d'Occident, pour leur annoncer son avénement au trône et leur demander leur amitié. Il en reçut des lettres obligeantes. Bérenger, roi d'Italie, fut le seul qui ne fit point de réponse. Depuis la mort de Lothaire II, il avait rompu tout commerce avec les Grecs, qu'il savait être mieux disposés en faveur de l'empereur Othon, son ennemi. Comme les messages d'Italie et d'Allemagne arrivaient en Grèce par la voie de Venise, il obtint du doge, Pierre Candiano IV, une défense à tous les navigateurs vénitiens de porter aucune lettre d'Allemagne et d'Italie aux Grecs ni à leur empereur. Le jour de Pâque, Romain fit couronner son fils Basile, qui n'avait encore que deux ans.

XLIV. Commencement de la guerre de Crète. Cedr. p. 642, 643. Zon. p. 196, 197. Manass. p. 115. Glyc. p. 304. Incert. contin. p. 296 et seqq. Sym. p. 497, 498.

L'empereur grec ne contribua en rien de lui-même à la gloire de son règne; mais deux grands généraux qu'il trouva à la tête des armées le rendirent célèbre par leurs exploits. C'étaient Nicéphore Phocas [domestique des classes, ou commandant des armées de l'Orient], et Léon son frère. Le prince n'eut que le mérite de ne les avoir pas écartés. Les Sarrasins, maîtres de Crète depuis cent trente-cinq ans, infestaient de leurs pirateries la Méditerranée et l'Archipel. Établis dans une île si grande, si peuplée, si fertile, ils y avaient formé

un puissant état, et l'entreprise de Constantin Gongyle, pour la recouvrer, n'avait produit à l'Empire que de la honte. Il est vrai qu'elle tombait tout entière sur l'incapacité du général, et Nicéphore se crut en état de la réparer. Il en fit la proposition dans le conseil du prince; elle fut combattue par plusieurs courtisans, qui, rappelant le peu de succès des tentatives précédentes, exagéraient les dangers de la mer, les forces et les ressources des ennemis, appuyés de toute la puissance des Sarrasins d'Afrique et d'Espagne. Quelques-uns même employaient la superstition et le mensonge pour donner de l'inquiétude au prince; ils lui parlaient de je ne sais quelle prédiction, suivant laquelle le conquérant de Crète se rendrait maître de l'empire. L'autorité de Bringas, alors favorable à Nicéphore, l'emporta sur ces contradictions que dictait la jalousie, et l'expédition fut résolue.

Leo. Diac. p. 7 et seqq. Pagi ad Bar. [Theodosii acroas. 263-306.]

XLV. Siége de Candie.

Les préparatifs se firent avec une extrême diligence. On rassembla des troupes d'Asie, de Thrace et de Macédoine. On y joignit des corps de Russes et d'Esclavons, qui étaient à la solde de l'Empire. On mit en mer une grande flotte, accompagnée de quantité de brûlots et de barques chargées de vivres, de machines et de toutes sortes d'armes. Nicéphore leva l'ancre au mois de juillet, et fit route vers le port de Pygèles, au-dessous d'Éphèse : c'était le rendez-vous de la flotte. Lorsqu'elle y fut rassemblée, il envoya sur la côte de Crète des barques légères pour enlever quelques gens du pays, qui l'instruiraient de l'état où l'île se trouvait alors. Il apprit, par ce moyen, qu'on venait de recevoir en Crète la nouvelle de son embarquement, et que tout y était en alarme et en désordre. Il part aussitôt, et

faisant force de voiles et de rames, au travers des Sporades, il aborde à la vue des ennemis, rangés en bataille à quelque distance du rivage. Ils n'osent l'attaquer au débarquement. Il partage son armée en trois corps, et s'avance en bon ordre, faisant porter devant lui l'étendard de lá croix. Il charge les Sarrasins, qui prennent la fuite presque sans résistance. On en fait un grand carnage. Il marche aussitôt à Candie, capitale de l'île. Tout fuyait devant lui; les campagnes étaient couvertes d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, chassant devant eux leurs troupeaux et emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, se sauvaient dans la ville ou gagnaient les forêts et les montagnes. Quelques-uns même, et c'étaient les descendants des anciens chrétiens, venaient se jeter entre les bras de Nicéphore. Arrivé à la vue de Candie, il distribue ses troupes en différents postes pour bloquer la ville, et envoie des détachements [et entre autres, une troupe d'élite, aux ordres de Nicéphore Pastilas, général des Thracésiens[1], homme d'une bravoure remarquable] à la poursuite de ceux qui s'étaient sauvés dans les montagnes. On découvre leurs retraites, et on les amène au camp avec leurs bestiaux et leurs effets. L'armée grecque était campée dans un délicieux paysage, et les tentes, environnées d'arbres et couronnées de leurs fruits, semblaient être des pavillons dressés pour le plaisir. Mais le général maintenait la discipline que les charmes de ce lieu auraient pu corrompre. [Cependant l'inexécution de ses ordres amena l'entière destruction du détachement de Pastilas,

[1] C'était le pays appelé anciennement Asie-Mineure qui formait le thème des Thracésiens, Const. Porph. *de them.* cité par le savant éditeur de Léon-le-Diacre, p. 408, éd. in-8°, Bonn, 1828.

et la mort même de ce brave chef. Ses soldats furent surpris par l'ennemi qui les épiait, au milieu de l'ivresse, et massacrés jusqu'au dernier. Pastilas lui-même, renversé de son cheval, fut tué après une vigoureuse résistance.] Nicéphore procurait à ses soldats la joie et l'abondance, sans négliger le soin de la sûreté. Avant que de quitter ses vaisseaux, il avait pris la précaution de les mettre hors d'insulte, et les avait distribués sur la côte pour arrêter les convois. Son dessein était d'affamer la ville, et durant ce séjour, il ne cessait de détacher des troupes, pour aller de proche en proche attaquer les villes et les châteaux; en sorte que, pendant le siége de la capitale, on fit la conquête de l'île presque entière.

XLVI. Les Crétois ont en vain recours aux autres Sarrasins.

L'émir Curupe, enfermé dans la ville, désespérant de forcer un camp si bien gardé et si bien défendu, eut recours à des ressources étrangères. Il dépêcha en Afrique et en Espagne pour demander un prompt secours. Les deux califes, avant que de risquer leurs troupes, envoyèrent à Candie des exprès, pour reconnaître l'état du siége. Ces envoyés ayant fait diligence, abordèrent de nuit au pied des murs battus des eaux de la mer, et étant montés sur la muraille à l'aide d'une corde qu'on leur jeta, ils se convainquirent par leurs propres yeux qu'il n'y avait aucune espérance de faire lever le siége. En vain Curupe et les habitants, les embrassant à leur départ, et se jetant à leurs pieds, les conjuraient avec larmes de ne les pas abandonner. Ils rapportèrent à leurs maîtres que tous leurs efforts seraient en pure perte; que la flotte grecque, très-nombreuse et très-avantageusement postée, rendait l'accès impraticable du côté de la mer; que l'armée de

terre était invincible, et par le nombre et par le courage des troupes, et plus encore par la vigilance et l'habileté du général, qui, plein de confiance dans l'assistance divine, ne négligeait cependant aucune des précautions humaines. Sur ce rapport, les califes abandonnèrent les Crétois à leur mauvaise fortune.

AN 961. XLVII. Suite du siége.

La ville paraissait imprenable. Elle était d'un côté défendue par la mer, de l'autre par un roc inaccessible sur lequel elle était bâtie. Les murailles, construites de terre pétrie avec du poil de chèvre et des soies de porc, étaient très-hautes, assez larges pour deux charriots de front, et bordées de deux fossés profonds. Nicéphore environna la ville d'une forte palissade, qui s'étendait d'un rivage à l'autre, pour fermer tout passage aux habitants, et demeurer lui-même maître de combattre, quand il le jugerait à propos.

[Un historien raconte que Nicéphore, ayant appris qu'une armée de quarante mille Arabes, postés sur une montagne dans l'intérieur de l'île, devait l'attaquer au premier moment favorable, la surprit lui-même par un coup de main hardi, la lune étant dans son plein, et la tailla en pièces. Par ses ordres, toutes les têtes furent coupées, et rapportées par les soldats dans des sacs, plantées le lendemain sur des lignes de pieux, à la vue des remparts, ou lancées dans la ville par les machines. Les soldats arméniens se distinguèrent dans cette sanglante exécution.] L'hiver étant survenu, Nicéphore passait le temps à exercer ses troupes, et à préparer les machines nécessaires dans une attaque. Les assiégés qui avaient été surpris, sans avoir le temps de faire des provisions, sentaient déja la famine, mais les assiégeants n'en étaient pas exempts. Tout ce

qu'ils avaient apporté de vivres était consommé : on ne peut comprendre qu'un territoire si vaste et si abondant, dont ils étaient maîtres, se trouvât épuisé. Cependant les grains, le bétail, les fourrages, mal ménagés sans doute, commençaient à leur manquer. Les soldats, glacés de froid sous leurs habits trempés par des pluies continuelles, dont leurs tentes presque détruites ne pouvaient les mettre à couvert, murmuraient et demandaient à retourner dans leurs foyers. Les officiers mêmes perdaient courage, et Nicéphore ne les contenait qu'avec peine, en les traitant avec une bonté paternelle et en partageant leurs travaux. « Montre-« rons-nous donc, leur disait-il, moins de courage que « nos ennemis? Ils souffrent de plus grands maux sans « aucune espérance. Pour nous, nous attendons des « vivres que l'empereur ne peut différer de nous en-« voyer. Je l'ai averti de notre disette. Des chrétiens, « que le ciel et la terre protégent, se laisseront-ils « vaincre en patience par des Sarrasins, qui ne peu-« vent attendre de secours ni de Dieu ni des hommes ?» Ces paroles et d'autres encore, que lui suggérait son éloquence militaire, ranimèrent les plus braves de l'armée; ils s'écrièrent : *Nous sommes prêts à tout souffrir et à mourir avec vous.* Mais la famine aurait peut-être bientôt étouffé ces sentiments généreux, s'il ne fût arrivé de Constantinople un grand convoi de vivres, quoique le blé et l'orge, par l'effet d'un funeste monopole, y fussent montés cette année à un prix excessif. Bringas fit, en cette occasion, le devoir d'un ministre juste et désintéressé. Il envoya dans tout l'empire des commissaires fidèles et incorruptibles pour arrêter les pratiques meurtrières des monopoleurs, confisquer

au profit du public les grains qu'ils exportaient et les vaisseaux d'exportation, et ouvrir les greniers de ces avares impitoyables qui avaient fait des magasins pour affamer les peuples et leur vendre bien cher le soutien de leur vie. En peu de temps l'abondance revint, et cette opération d'humanité valut à ce ministre l'oubli de ses autres injustices.

XLVIII. Prise de Candie.

Il y avait plus de dix mois que Candie était bloquée. Enfin Nicéphore apprit des déserteurs, qui passaient en grand nombre dans son camp, que la plupart des habitants étaient morts de faim; que les autres, réduits aux abois, n'auraient pas la force de soutenir une attaque, mais qu'ils étaient cependant résolus de mourir plutôt que de se rendre. Sur ces avis, il crut qu'il était temps de donner l'assaut. Le 7 mai, dès le point du jour, il fait prendre les armes à ses troupes. On comble les fossés, on met les machines en batterie, on fait tomber dans la ville une pluie de feu; les balistes lancent des pierres et des javelots. On sape les murs; ils s'éboulent en plusieurs endroits. Les Crétois, pâles et décharnés, plus semblables à des fantômes qu'à des hommes vivants, se traînent sur la brèche; la plupart tombent en combattant, les autres sont repoussés et fuient dans les rues. Les Grecs les poursuivent, les massacrent. Quelques-uns, jetant leurs armes, se précipitent du haut des murs. Nicéphore ordonne de faire quartier à ceux qui mettraient les armes bas, et il a bien de la peine à se faire obéir du soldat acharné au carnage. Il réserve au prince les plus précieuses dépouilles, et abandonne le reste aux troupes. La ville était remplie de richesses, acquises par la piraterie. Après le pillage, Nicéphore fait raser les murs. Il bâtit

une forteresse sur une hauteur voisine et de difficile accès. Il y met garnison et la nomme Téménos. Il laisse ses brûlots dans le port au pied de la forteresse, pour la défendre d'insulte du côté de la mer. La plupart des autres villes avaient été prises pendant le siége de Candie par différents détachements. Le général ne sortit de l'île qu'après avoir soumis celles qui restaient à prendre [1]. Il retourna ensuite à Constantinople avec un riche butin et grand nombre de prisonniers. Il triompha dans le cirque, au milieu des acclamations du peuple, qui admirait l'or, l'argent, les étoffes précieuses, les tapis de pourpre, les pierreries, les armes enrichies d'or, et la multitude des captifs, tous revêtus de robes blanches. On remarquait, entre les autres,

[1] Un certain Théodose-le-Diacre, dont on ne sait rien de plus, a composé un poëme en cinq acroases, ou chants, dédié à Nicéphore, mais écrit du vivant de Romain, où il célèbre avec un enthousiasme, souvent de mauvais goût, les exploits de Nicéphore-Phocas en Crète. On y voit d'abord (ch. I) le débarquement des Grecs, le soin qu'ils prennent de se fortifier, une sortie des Crétois, heureuse d'abord, puis repoussée; enfin le massacre des prisonniers par ordre de Nicéphore. On comble les fossés, le bélier s'ébranle (ch. II), l'émir se prépare à une sortie; mais Nicéphore qui en est prévenu par ses affidés, du haut des remparts, range ses troupes en bataille; les assiégés sont surpris par des troupes placées dans quatre embuscades; et Nicéphore lui-même perce de sa lance un guerrier remarquable par son audace et sa haute stature. Les Crétois de l'intérieur attaquent (ch. III) les Grecs durant la nuit, et après un court succès, sont encore taillés en pièces; on mine les remparts, et, pour insulter à la misère des assiégés en proie à la famine, on leur lance un âne, par le moyen d'une catapulte. Karamyntis, général crétois, vient (ch. IV) attaquer les Romains occupés à des travaux de fortifications; Nicéphore envoie contre lui les soldats thracésiens; le chef crétois est tué, et l'émir Karamyntis obligé de se réfugier dans une caverne. Le poëme est terminé par la peinture des calamités d'une ville prise d'assaut, et par des félicitations à la Crète redevenue province de l'empire. Karamyntis est sans doute l'altération du nom de Karamon (v. ci-dess., p. 33), comme Chandas (ch. V, v. 27), celle de Chamdan ou Hamdan. Voy. à la suite de Léon-le-Diacre, p. 260-306, le poëme de Théodose. — B.

Curupe et son fils Anémas, dont la valeur féroce et opiniâtre étincelait encore sur leur visage, et semblait ennoblir leurs chaînes. Curupe passa le reste de sa vie à Constantinople, et par estime de sa valeur, l'empereur lui assigna une pension considérable; il lui donna des terres à cultiver, et l'aurait même honoré de la dignité de sénateur, s'il eût voulu recevoir le baptême. Depuis près d'un siècle et demi que les Musulmans étaient établis en Crète, les insulaires avaient embrassé la religion de leurs maîtres. Nicon, moine d'Arménie, que l'Église a mis au nombre des saints, les ramena au christianisme; et cette île célèbre demeura au pouvoir des chrétiens jusqu'au siècle passé, dans lequel les Turks s'en emparèrent, après y avoir répandu des fleuves de leur sang.

XLIX. Succès de Léon Phocas. [Cedr. p. 643. Zon. t. 2, p. 197. Glyc. p. 304. Incert. contin. p. 299, 300. Leo. Diac. p. 18, seqq. 418. Pagi ad Bar. Abou'-lfaradj, Chron. ar. 206.]

Pendant que Nicéphore assiégeait Candie, Léon son frère [domestique de l'Occident, ou général des forces d'Europe, déja célèbre par ses victoires contre les Huns trans-danubiens] faisait la guerre en Asie, où il avait été envoyé pour arrêter les courses des Sarrasins. Seïf-eddaulah [1], également nommé Aboul'hassan-Âli hamdanide, suivi d'une grande armée, avait traversé la Cappadoce, et approchait des frontières de Galatie. Léon, qui n'avait à sa suite qu'un petit nombre de troupes légères, prenant toujours des postes avantageux, se contentait de côtoyer les ennemis, de les harceler dans leur marche, de les attendre dans les défilés, où il surprenait toujours quelque corps séparé. Enfin ayant trouvé une occasion favorable, près d'Adarasse ou

[1] Le nom de ce prince, diversement défiguré par les Byzantins, qui l'appellent Chambdan, Chabdan, Chabadan, etc., est rectifié ici d'après une note de M. Hase sur Léon-le-Diacre, p. 415. — B.

Andrasse en Galatie, il tombe sur eux [dans le défilé de Kylindros], les taille en pièces, fait quantité de prisonniers. Hamdan ayant eu son cheval tué sous lui, allait être pris, si son écuyer, qui était un chrétien renégat, ne l'eût sauvé aux dépens de sa vie en lui donnant sa propre monture [1]. On vit long-temps dans ces campagnes un monument de la grandeur de cette défaite; elles étaient couvertes de monceaux d'ossements. Léon paya la valeur de ses soldats en leur abandonnant la plus grande partie du butin. Il mit en liberté les prisonniers chrétiens qu'il trouva dans le camp des barbares, leur donnant à chacun de quoi faire le voyage de leur pays. Il conduisit à Constantinople les Sarrasins captifs, qui se trouvèrent en assez grand nombre pour fournir d'esclaves la ville et les campagnes d'alentour. Léon reçut, comme son frère, les honneurs du triomphe.

1. Divers événements. Cedr. p. 642, 643, 644. Zon. t. 2, p. 197. Glycas, p. 304. Incert. contin. p. 296, 299. Sym. p. 497, 498. [Tchamt. II,

Il naquit cette année à l'empereur un second fils, qu'il nomma Constantin, et qu'il fit couronner peu de temps après. On découvrit au mois de mars une conjuration, dont l'auteur était ce même Basile l'Oiseau qui avait si bien servi le père de l'empereur. Cet homme intrigant et hardi, ne se trouvant pas assez bien payé de ses services, séduisit plusieurs patrices mécontents, et convint avec eux d'assassiner Romain le jour des jeux du cirque, au sortir de son palais. On devait en même temps proclamer Basile empereur. Un Sarrasin nommé Joannice, qu'on avait fait entrer dans ce complot, alla le révéler à Bringas, qui fit aus-

[1] Léon-le-Diacre raconte que Hamdan se sauva en faisant semer sur la route par où il fuyait une partie de ses trésors, et que par là il réussit à distraire l'attention des soldats attachés à sa poursuite, p. 23.—B.

sitôt arrêter les coupables. Convaincus de leur crime, ils furent punis de divers supplices; mais l'empereur, naturellement porté à la clémence, ne permit pas de leur ôter la vie. Il se contenta de les conduire comme en triomphe derrière son char le jour de la célébration des jeux, et de les reléguer dans des monastères éloignés; encore leur permit-il quelque temps après de revenir à Constantinople. Pour Basile, il devint fou au moment où il fut découvert. On le transporta dans l'île de Proconèse, où il mourut peu après. Dans ces jeux, on vit un de ces prodiges de force et d'adresse, qui ont paru plusieurs fois depuis, et qui ne sont pas rares en Perse, au rapport des voyageurs. Un domestique de Romain Mosèle, nommé Philorée, debout sur un cheval très-vite à la course, fit plusieurs fois le tour du cirque, courant à bride abattue [1], tenant à la main une épée nue, qu'il agitait en tout sens; et dans des mouvements si violents et si rapides, on ne le vit ni fléchir ni chanceler. Depuis le règne de Romain Lécapène, il s'était répandu sur les bœufs une maladie contagieuse qui régnait dans toute l'étendue de l'Empire. Elle fit cette année de grands ravages. On n'y trouvait point de remède, elle continua encore quelque temps, mais avec moins de fureur. Le peuple, à son ordinaire, donnait à ce fléau une origine ridicule. Lécapène faisant jeter les fondements d'un palais, on avait trouvé en terre une tête de bœuf de

[1] Lebeau ajoutait : sans selle ni housse que son habit, dont il avait couvert le cheval. Cette phrase doit être retranchée d'après la traduction faite par M. Hase (Leo Diac., p. 421); les mots grecs traduits ici sur le latin de Xilander signifient : *Debout sur la selle*; circonstance indiquée plus haut.—B.

marbre, et l'on en avait fait de la chaux. C'était là, disait-on, le commencement et la cause de cette maladie. [La même année 961, nous voyons le prince arménien Davith, seigneur de la province de Taïk, décoré du titre de curopalate, comme qui dirait bey. B.]

AN 962.
LI. Nouveaux exploits de Nicéphore.
Cedr. p. 645. Zon. t. 2, p. 197. Sym. p. 498. Leo. Diac. p. 29 et seqq. Pagi ad Bar. Elmacin, l. 3, c. 4. Abou'-lféda. Abou'-lfaradj, Chron. syr. p. 197 et seqq.; Chr. ar. 206.

La perte de l'île de Crète n'abattit point le courage de Hamdan. Il alla de nouveau ravager la frontière. A cette nouvelle, Nicéphore se dispose à marcher contre cet indomptable ennemi, et si l'on en croit les auteurs arabes, l'Empire fit un effort extraordinaire. Elmacin dit que Nicéphore avait deux cent mille hommes, dont trente mille étaient cuirassés. Car depuis la décadence de la milice romaine, l'usage des cuirasses était devenu plus rare, et la mollesse, toujours prête à fuir le danger, mais sans prudence pour le prévoir, se déchargeait peu à peu du poids des armes défensives. Selon le même auteur, l'armée était suivie de quarante mille mulets chargés de chausses-trapes, que Nicéphore avait coutume de semer autour de son camp. Tout ce récit est sans doute exagéré pour sauver l'honneur des Musulmans qui succombèrent alors, et qu'Elmacin ménageait quoiqu'il fût chrétien. Nicéphore marcha vers la Syrie. Les Sarrasins fuyaient de toutes parts, et se renfermaient dans leurs forteresses. Hamdan, trop faible pour tenir tête à de si grandes forces, battait en retraite; il se conduisait avec Nicéphore, comme Léon s'était conduit avec lui-même l'année précédente, et il attendait la même occasion, que le général grec ne lui donna pas. Rien ne résistait à Nicéphore; il emportait d'emblée les places

moins fortes, et les autres en peu de jours. Il en prit et en ruina dans cette campagne plus de soixante [1]. Il s'avança jusqu'à l'Euphrate, s'empara en chemin de Doluc, autrefois nommée Doliché, et surprit Membig : c'était l'ancienne Hiérapolis. Les deux villes dont la prise fit le plus d'honneur à ses armes, furent Anazarbe et Alep. Anazarbe se rendit à composition, et il n'en coûta la vie qu'à un très-petit nombre de Sarrasins. Mais, pour arriver devant Alep, il fallut passer sur le ventre à Hamdan, et à son armée, [et traverser à la nage, avec la cavalerie, un fleuve [2] dont les gués étaient défendus par les troupes musulmanes.] C'était la résidence de ce vaillant émir. Il s'y était retiré avec toutes ses forces, et ne s'attendait pas à y être attaqué. Surpris par la diligence du général grec, il fait prendre les armes à tous les habitants qu'il joint à ses soldats, et partageant son armée en deux corps, il envoie l'un, sous la conduite de Naga son lieutenant, au devant de l'ennemi, pour l'arrêter au passage des montagnes, et demeure avec le reste campé à quelque distance de la ville. Les Grecs évitent la rencontre de Naga, et tombent sur Hamdan, dont l'armée est taillée en pièces et mise en fuite. Nicéphore avait pris de si justes mesures, qu'il coupa aux fuyards le chemin de la ville, et Hamdan fut obligé de chercher retraite ailleurs. Nicéphore, maître de la campagne, s'empare du

[1] Cinquante-cinq seulement d'après Abou'-lfaradj, *Chron. syr.*, 198, cité par M. Hase, Leo Diac. 423. — B.

[2] M. Hase croit que ce fleuve est le Kowaïc ou Caïc qui arrose le territoire de Berrhée, Leo Diac. 425. B.

palais, qui était hors d'Alep. Il y trouve trois cents outres remplies d'argent, quatorze mille mulets, un amas prodigieux d'armes. Il attaque aussitôt Alep : repoussé par les assiégés, il se retire sur une montagne voisine. Cependant la discorde se met entre les habitants et la garnison, qui avait fait quelque pillage. La sédition s'allume; on en vient aux mains. Les soldats qui gardaient la muraille quittent leur poste pour courir au secours de leurs camarades. Les Grecs s'en étant aperçus, reviennent, enfoncent les portes, passent tout au fil de l'épée, enlèvent plus de deux mille enfants des deux sexes, font un butin immense, et n'ayant pas assez de bêtes de charge pour tout emporter, ils brûlent le reste. Alep ayant été prise en trois jours, Nicéphore assiége la citadelle, très-forte et bien défendue. Le huitième jour du siége, apprenant qu'Alis, émir de Damas, s'étant joint à Naga, venait au secours à la tête d'une grande armée, il lève le siége, emmenant avec lui grand nombre de chrétiens délivrés d'esclavage. Il traversa le territoire d'Alep sans faire aucun mal, ordonnant aux habitants des villages d'ensemencer et de cultiver leurs terres, qu'il viendrait, disait-il, moissonner l'année suivante. Pendant ce même temps, les Hongrois s'étaient jetés dans la Thrace. Ils furent défaits par Marien Argyre, préfet d'Occident, qui leur fit vider le pays.

An 963.
LII.
Mort de Romain.
Cedr. p. 645.
Zon. t. 2, p. 197.
Manass. p. 115.
Glyc. p. 305.

Pendant que Nicéphore était en chemin pour retourner à Constantinople, un faux bruit qui se répandit de la mort de l'empereur, lui fit suspendre sa marche. Il avait tout à craindre de Bringas, devenu son ennemi depuis la conquête de l'île de Crète. Cet eunuque gouvernait la cour; et la légèreté de l'impé-

Joël, p. 181. Sym. p. 496. Ducange, Fam. Byz. p. 144. Pagi ad Bar. [Leo Diac. p. 30.] Abou'-lfaradj, 207.

ratrice, qui ne prenait à cœur que ses plaisirs, ne rassurait pas Nicéphore, quoiqu'il eût sujet de penser qu'il n'en était pas haï. Il prit donc le parti de rester en Asie, et pour ne donner aucun soupçon, il congédia son armée. Il apprit bientôt que l'empereur vivait; mais craignant toujours de tomber entre les les mains de Bringas, plus puissant que l'empereur, il passa l'hiver sur ses terres en Asie. Romain, épuisé de débauche, languissait depuis plusieurs mois, et l'on croit que sa criminelle épouse, à laquelle il avait sacrifié son honneur et celui de l'Empire, en la prenant pour femme, accéléra sa mort par le même poison qu'elle lui avait mis entre les mains pour faire périr son père. Il mourut le 15 mars à l'âge de vingt-quatre ans, après trois ans et quatre mois [1] de règne. Ce prince était très-bien fait; il avait de l'esprit, du courage, de la douceur et de l'humanité. C'eût été un prince estimable, si dès sa première jeunesse des officiers corrompus, et ensuite des ministres perfides n'eussent pris à tâche d'étouffer toutes ses bonnes qualités, et de le rendre incapable, pour être eux-mêmes maîtres des affaires. Ils le plongèrent dans la débauche, et lui firent contracter un mariage honteux qui l'éleva au trône par un parricide, pour l'en précipiter bientôt par un crime pareil. Il laissait deux fils, Basile et Constantin, déja revêtus l'un et l'autre du titre d'empereur. En mourant, il les nomma tous deux pour ses successeurs, et défendit d'ôter à Nicéphore le commandement des armées. Il avait deux filles; l'une, nommée Théophano comme sa mère, fut

[1] Léon-le-Diacre, p. 31, dit trois ans et *cinq* mois.

mariée à l'empereur Othon II; l'autre, appelée Anne, ne vint au monde que deux jours avant la mort de son père. Elle épousa dans la suite Volodimir, prince de Russie, qu'elle convertit au christianisme, mais sans pouvoir adoucir la férocité de ses mœurs.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

LIVRE LXXV.

I. Gouvernement de Théophano. II. Ruse de Nicéphore pour échapper aux mauvais desseins de Bringas. III. Nicéphore déclaré général. IV. Il est proclamé empereur. V. Il vient à Constantinople et reçoit la couronne. VI. Son mariage avec Théophano. VII. Manuel battu en Sicile. VIII. Victoire de Zimiscès en Cilicie. IX. Expédition de Nicéphore en Cilicie. X. Prise de Mopsueste et de Tarse. XI. Nicéphore en Syrie. XII. Prise d'Antioche. XIII. Nicéphore se rend odieux. XIV. Affaires d'Occident. XV. Ambassade envoyée à Nicéphore. XVI. Liutprand à Constantinople. XVII. Marche de l'empereur à Sainte-Sophie. XVIII. Proposition du mariage de la jeune Théophano avec le fils d'Othon. XIX. Insultes faites à Liutprand. XX. Exploits de Nicéphore en Orient. XXI. Suite de l'ambassade de Liutprand. XXII. Avarice de Nicéphore. XXIII. Perfidie de Nicéphore. XXIV. Guerres en Bulgarie. XXV. Conspiration contre Nicéphore. XXVI. Assassinat de Nicéphore. XXVII. Éloge de Nicéphore. XXVIII. Zimiscès proclamé empereur. XXIX. Couronnement de Zimiscès. XXX. Basile Scamandrin succède à Polyeucte sur le siége de Constantinople. XXXI. Guerre des Sarrasins. XXXII. Guerre des Russes. XXXIII. Bataille d'Andrinople. XXXIV. Révolte de Bardas Phocas. XXXV. Expédition de Bardas Sclérus contre Bardas Phocas. XXXVI. Mariage de Zimiscès. XXXVII. Guerre contre les Russes. XXXVIII. Zimiscès marche en Bulgarie. XXXIX. Première action de Zimiscès. XL. Prise de Parasthlava. XLI. Attaque et prise du palais. XLII. Bataille contre les Russes. XLIII. Siége de Dristra. XLIV. Activité de Venceslas. XLV. Nouveau complot de Léon et de son fils. XLVI. Bataille de

---

BASILE II, CONSTANTIN VIII, NICÉPHORE II *dit* PHOCAS, JEAN ZIMISCÈS.

BASILE et Constantin, l'un âgé de cinq ans, l'autre de deux, furent reconnus pour successeurs de leur père, sous la tutelle de Théophano. Jamais l'Empire n'avait été soutenu sur des appuis si fragiles. Deux enfants presque encore au berceau, gouvernés par une mère voluptueuse et d'un caractère aussi bas que sa naissance, étaient faciles à renverser. Heureusement pour cette faible famille, ceux que leur ambition porta sur le trône pendant la minorité de ces princes furent assez hardis pour usurper le pouvoir suprême, mais trop peu pour vouloir le posséder seuls. Ils se contentèrent d'en envahir la réalité, et en partagèrent le titre, sans l'arracher aux légitimes possesseurs. L'île de Crète reconquise, la prise d'Alep, le saccagement d'une partie de la Syrie, couvraient de gloire Nicéphore Phocas. Le grand pouvoir de Bringas, son ennemi, l'avait déterminé à se tenir éloigné de la cour, depuis son retour de Syrie. A la nouvelle de la mort de l'empereur, il crut le ministre devenu moins

An 963.
I.
Gouvernement de Théophano.
Cedr. p. 645 et seqq.
Zon. t. 2, p. 197 et seqq.
Manass. p. 115, 116, 117.
Glycas, p. 305.
Joël, p. 181.
Leo. Diac. p. 32, 37.
Ducange, Fam. Byz. p. 150.
Fleury, hist. ecclés. l. 56, art. 8.
Abou'-lfaradj, Chron. ar. 207.
Samuel d'Ani.

puissant, et ses craintes firent place aux conseils de son ambition. Il était aimé de l'impératrice; cette princesse lui en avait donné des preuves, dont, à vrai dire, elle n'était pas avare. Il se persuadait que le crédit de Bringas ne prévaudrait pas sur l'autorité de la régente. En effet, malgré les oppositions du ministre, Théophano manda Nicéphore à Constantinople. Il s'y rendit aussitôt, et son entrée fut brillante par les acclamations du peuple et par l'empressement des sénateurs à le féliciter. Il triompha dans le cirque, et fit porter devant son char les dépouilles d'Alep et de la Syrie.

II. Ruse de Nicéphore pour échapper aux mauvais desseins de Bringas.

L'impératrice et toute la cour tremblaient cependant encore devant Bringas, appuyé d'un grand nombre de créatures. Il ne fut pas long-temps à soupçonner la liaison intime de Nicéphore avec la princesse, et il en appréhenda les suites. Pour les prévenir, il résolut de faire crever les yeux à Nicéphore, et de l'envoyer en exil. Le général en fut averti, et pour conjurer cet orage, il usa d'un stratagème dont son hypocrisie pouvait favoriser le succès. Car, libertin en secret, il affectait l'extérieur d'une dévotion angélique, et, dans son triomphe, il avait eu grand soin de faire porter en pompe une vieille pièce d'étoffe, qu'il disait être un morceau de l'habit de saint Jean-Baptiste, trouvé dans le saccagement d'Alep. Il se couvrit d'un cilice sous ses habits, et accompagné d'un seul de ses gardes, il alla trouver Bringas. Après un salut froidement rendu, il le tire en particulier, et se découvrant la poitrine : « Il y a long-temps, lui « dit-il, que, dégoûté des plaisirs et des grandeurs de « ce monde, je songe à consacrer à Dieu, dans un

« monastère, le reste de mes jours. C'est un dessein « que j'aurais déja exécuté, si mon zèle pour nos deux « derniers empereurs ne m'eût retenu à leur service. « Leur mort a rompu ma chaîne. Votre prudence « saura bien me remplacer avec avantage. Je me tien- « drai bien récompensé de mes travaux, si vous me « conservez votre amitié. Ce que vous voyez confirme « la sincérité de mes paroles. C'est une épreuve de « noviciat que je me suis imposée depuis long-temps, « et je me sens capable d'en supporter de plus rudes. » A cette vue, Bringas demeure saisi d'étonnement; toute sa ruse l'abandonne; il condamne ses soupçons, et tombe aux pieds de Nicéphore; il lui demande pardon de l'avoir trop peu connu, et lui proteste qu'il n'ajoutera plus de foi à la calomnie, qui ne respecte pas les plus saints personnages.

III. Nicéphore déclaré général.

Nicéphore ayant ainsi gagné du temps, feint de faire les préparatifs de sa retraite. Il communique au patriarche les mauvais desseins de Bringas. Polyeucte aimait Nicéphore. Sa vertu [née plutôt de son caractère que de sa position, car il était eunuque], son mépris des richesses et de la faveur, sa vieillesse même, le rendaient intrépide. Échauffé par le discours de Nicéphore, il le mène avec lui au palais, et ayant convoqué le sénat, auquel Bringas se rendit lui-même : « Il n'est pas juste, dit-il aux sénateurs assem- « blés, que ceux qui ont exposé leur vie pour le ser- « vice de l'Empire, ne reçoivent que des affronts au « lieu des honneurs qu'ils méritent. Il y a quelqu'un « parmi vous qui n'entend que trop bien ce que je « veux dire. Si vous approuvez mon zèle, voici l'oc- « casion de montrer le vôtre. De concert avec tout

« le peuple, nous avons reconnu nos jeunes princes « pour empereurs; c'est l'héritage de leurs ancêtres. Mais « pour leur conserver l'Empire, attaqué par les nations « barbares qui l'environnent, il nous faut un général « aussi capable que fidèle. Et en qui trouverez-vous ces « qualités dans un degré plus éminent, que dans celui que « je présente à vos yeux? Les victoires de Nicéphore « font preuve de sa science militaire et de sa valeur. « Vous l'admirez vous-mêmes. Faites-lui jurer qu'il « n'entreprendra rien contre nos princes ni contre le « sénat, et confiez-lui les armées d'Asie. C'est un « emploi dont l'a revêtu notre défunt empereur, et « qu'il lui a confirmé par son testament. » Le sénat applaudit à cette proposition avec tant d'ardeur, que Bringas lui-même, confus et déconcerté, n'osa la contredire. On fit jurer Nicéphore, et le sénat fit serment à son tour, que jusqu'à la majorité des princes Nicéphore serait le maître de la nomination, de la promotion, de la destitution des principaux officiers, et que le sénat ne déciderait rien sur les affaires de la guerre que de concert avec lui. On le déclara général des troupes d'Asie, avec une autorité souveraine. Peu de jours après [les fêtes de Pâque[1]], il alla en Cappadoce; il y assembla ses troupes, et prit soin de les exercer aux évolutions militaires. Son dessein était d'aller attaquer Hamdan et les Sarrasins de Tarse.

IV. Il est proclamé empereur.

Cependant Bringas était dévoré de mortelles inquiétudes. Il se repentait de n'avoir pas fait périr Nicéphore, tandis qu'il le tenait sous sa main. Il savait

[1] Voyez l'auteur anonyme cité dans les notes sur Léon-le-Diacre, p. 428. — B.

que ce général entretenait avec l'impératrice un commerce de lettres fort assidu; et il n'ignorait pas jusqu'à quel point la passion pouvait emporter cette princesse. Il résolut donc de le perdre. [Il s'ouvrit d'abord au patrice Marien Apambas, général d'Italie, lui promettant de le faire empereur s'il le secondait. Celui-ci refusa pour lui-même, mais lui proposa l'expédient suivant.] Dans l'armée de Nicéphore étaient deux officiers de grand mérite, et très-accrédités parmi les soldats. C'étaient Jean Zimiscès [patrice, et général de l'armée d'Orient], le plus brave capitaine de l'Empire, et son cousin Romain Curcuas, en qui la valeur était héréditaire. Bringas entreprit de les tenter par de magnifiques promesses. S'ils réussissaient à le défaire de Nicéphore, l'un devait être général des troupes d'Orient, l'autre de celles d'Occident. Ces deux officiers ayant reçu les lettres de Bringas, vont les montrer à Nicéphore, auquel ils étaient sincèrement attachés. Ils l'exhortent à s'affranchir une bonne fois de la persécution de ce méchant eunuque, ils le pressent d'accepter le titre d'empereur, et lui répondent de la bonne volonté des troupes. Comme Nicéphore, usant de sa dissimulation ordinaire, paraissait se refuser à leur empressement [car il craignait de compromettre les jours de son épouse, et plus encore ceux de son fils mortellement blessé], ils vont jusqu'à le menacer de le tuer, s'il s'obstine à résister. Nicéphore se rend enfin, et le second de juillet, toute l'armée d'Orient, excitée par ces deux officiers, le proclame empereur.

La nouvelle de ce soulèvement porte le trouble dans Constantinople. Bringas, que son insolence ren- V. Il vient à Constantino-

ple et reçoit la couronne.

dait odieux au peuple, ne trouve aucune ressource. Nicéphore, suivi de son armée, qui faisait tout retentir de vœux et d'acclamations, arrive le neuvième d'août à Chrysopolis. La première idée de Bringas fut de faire nommer par le sénat un autre empereur, pour l'opposer à Nicéphore. Mais il ne sait sur qui jeter les yeux, et le sénat ne lui paraît pas disposé à entrer dans ses vues. Au premier bruit de cette révolution, Bardas, père du nouvel empereur, se trouvant alors à Constantinople, s'était réfugié dans l'asyle de Sainte-Sophie. Léon, frère de Nicéphore, quoique gardé à vue, s'était échappé [à la faveur d'un déguisement] et était allé joindre son frère. Bringas ne savait quel parti prendre. Sa dureté naturelle le rendait incapable de gagner le peuple par des caresses, et, dans une conjoncture si critique, au lieu d'employer la douceur, voyant un grand nombre d'habitants courir à Sainte-Sophie, il ne voulut mettre en œuvre que la terreur. *Sujets rebelles,* s'écriait-il, *vous vous plaignez de la cherté des vivres : pour punir votre audace, je les ferai monter si haut, que vous pourrez porter en blé, dans un pan de votre robe, le prix d'une pièce d'or.* Des menaces si atroces révoltèrent le peuple, et donnèrent occasion à Basile-le-Bâtard, [fils de Romain Lécapène et d'une étrangère, ancien] chambellan [de l'empereur] Constantin[1], et mortel ennemi de Bringas, de faire éclater sa haine.

[1] Lebeau disait : *Chambellan du jeune Constantin.* Le texte porte : Τῷ τοῦ παρακοιμωμένου καὶ αὐτὸς ἐπὶ τῶν τοῦ αὐτοκράτορος Κωνσαντίνου καιρῶν ἐνδιέπρεψεν ἀξιώματι, νόθος υἱός..... τῷ παλαιοτάτῳ...., Ῥωμανῷ. Le savant traducteur s'exprime ainsi : *Constantini imperatoris temporibus, cubicularii dignitate et ipse decoratus fuerat, Romani senioris... nothus.* Leo Diac. p. 46.—B.

Le soir du même jour, il assemble ses amis, ses parents, ses domestiques, et se met à leur tête. Cette troupe armée court par toute la ville, fait main basse sur tous ceux qu'on soupçonne d'être attachés à Bringas, abat et rase leurs maisons. Dans ce massacre général furent enveloppés quantité de citoyens tranquilles, qui ne prenaient aucun parti. Des scélérats profitèrent de la conjoncture pour venger leurs inimitiés particulières. Le nom de Nicéphore se faisait entendre de toutes parts; on célébrait ses vertus, ses victoires. Bringas, qu'on cherchait, échappa cependant à la fureur [populaire]. Il se réfugia tout tremblant dans l'église de Sainte-Sophie, au moment que Bardas en sortait avec assurance. Basile s'empare des vaisseaux qui se trouvaient dans le port; et monté sur la galère impériale, que suivait toute la flotte, il passe à Chrysopolis, amène Nicéphore à l'hebdome, et de là, suivi d'une foule de peuple, au milieu des acclamations, au son des trompettes et des cymbales, il le conduit dans la ville par la porte dorée. Nicéphore se rend à Sainte-Sophie, où le patriarche Polyeucte lui met sur la tête la couronne impériale. C'était le dimanche seizième d'août, cinq mois après la mort de Romain. Nicéphore était âgé de 51 ans.

VI. Son mariage avec Théophano.

Toujours dissimulé, il continuait de cacher son intrigue avec Théophano. Pour donner le change à ceux qui en avaient quelque soupçon, il la fit sortir du palais, sans doute de concert avec elle, et transporter dans une maison éloignée, sur le bord du golfe. Il donna la charge de curopalate à son frère Léon, et le commandement des troupes d'Orient à Zimiscès. Bringas n'attendait que la mort; Nicéphore se con-

tenta de le reléguer en Paphlagonie, et peu de temps après il le fit enfermer dans un cloître, où ce puissant ministre, dévoré de chagrin, de honte et de remords, mourut après avoir langui deux ans. Bardas, père de l'empereur, reçut le titre de César. Enfin Nicéphore se voyant affermi sur le trône, jeta le masque, et ne songea plus qu'à se satisfaire. Il épousa Théophano. La cérémonie se fit dans la chapelle du palais; et comme l'empereur voulait ensuite entrer avec le patriarche dans le sanctuaire, où était le trône impérial, Polyeucte l'arrêta : *Prince*, lui dit-il, *vous ne pouvez passer au-delà ; il vous faut même pendant une année entière vous abstenir de l'entrée de l'église : c'est la peine canonique des secondes noces.* Cette opposition irrita l'empereur, et tant qu'il vécut, il ne le pardonna pas au patriarche. Mais une autre contradiction vint encore bientôt troubler la joie de son mariage. Stylien, grand-aumônier du palais, rappela un événement qui paraissait oublié. Nicéphore avait tenu sur les fonts de baptême un des fils de Théophano. C'était un empêchement dirimant, qui, selon la discipline de l'église grecque, ne pouvait être levé par aucune dispense. Polyeucte, informé de cette affinité spirituelle, va représenter à l'empereur que son mariage est nul, et qu'il faut ou se séparer de Théophano, ou demeurer exclus de l'église. Nicéphore, alarmé d'une déclaration si révoltante, fait assembler les évêques qui se trouvaient à Constantinople et les principaux sénateurs. On décida, contre toute vérité, que cet empêchement était une invention de Copronyme, et qu'on ne devait aucun égard aux constitutions d'un prince hérétique. Les prélats signèrent une formule d'absolution. Mais comme

Polyeucte ne se rendait pas à cette décision de courtisans, on entreprit de démentir le fait. Bardas protesta que son fils n'avait jamais tenu d'enfant de Théophano. Stylien, auteur lui-même de cette difficulté, voulut bien nier avec serment en présence des évêques et des sénateurs, qu'il eût jamais rien vu ni rien dit de pareil. On ne tenait point de registre des baptêmes; et Polyeucte, quoique bien persuadé du parjure de Stylien, n'osa résister à cette apparence de preuve. Il cessa d'inquiéter Nicéphore sur la validité de son mariage, et perdant courage sur le reste, il n'exigea pas même la pénitence imposée aux secondes noces. Ce fut dans le festin nuptial que Nicéphore rompit le vœu qu'il avait fait de s'abstenir de viande le reste de sa vie. Il avait pris cette résolution dans la douleur que lui avait causée la mort d'un fils. Ce jeune homme s'exerçant à cheval avec un de [ses cousins, nommé Pleusès], en reçut par mégarde un coup de lance dont il mourut. On dit que ce fut par le conseil des moines ses directeurs, que Nicéphore devenu empereur renonça à cette abstinence. Ils jugèrent qu'il ne pourrait soutenir à la cour une si grande austérité, et le dispensèrent. C'était le moyen le plus sûr de le mettre au-dessus de la tentation.

VII. Manuel battu en Sicile. Cedr. p. 653, 654. Zon. t. 2, p. 200. Leo, Diac. p. 66. Liutpr. legat. Abou'-lféda. Ducange, fam. Byz. p. 149.

Les victoires remportées par Nicéphore, quand il n'était que général, faisaient espérer des succès encore plus grands depuis qu'il était maître et des généraux et des armées. Les Sarrasins tenaient l'Empire enveloppé de toutes parts, excepté du côté du septentrion. Maîtres de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, ils disputaient à l'Empire le peu de terrain qui lui restait dans la partie méridionale de l'Italie. Établis en Syrie et en Cilicie, ils le resserraient du côté de l'o-

Pagi ad Bar. [Tchamtch. II, 843.] rient, et travaillaient sans cesse à lui enlever ce qu'il possédait encore en Asie. Nicéphore, indigné de se voir assujetti à un tribut honteux, porta d'abord ses vues sur la Sicile. Il y envoya une grande flotte sous le commandement du patrice Nicétas, renommé pour sa probité et son courage. Les troupes de débarquement, consistant la plupart en cavalerie, étaient commandées par Manuel, fils naturel de Léon Phocas, oncle de l'empereur. C'était un jeune homme plus soldat que capitaine, téméraire jusqu'à l'emportement, et tout à fait incapable de conseil. On aborda le 5 novembre, et l'on prit d'emblée Syracuse, Himère, Taormine et Léonce. Les Sarrasins, désespérant de pouvoir résister à de si grandes forces, abandonnent les villes et se retirent dans les forêts et les montagnes. Manuel, au lieu de jeter garnison dans les places, et de se rendre maître de la campagne pour ôter toute subsistance aux Sarrasins et les réduire par famine, va les chercher dans leurs retraites. Ses troupes, surprises dans des embuscades, sont taillées en pièces. Il est pris lui-même; on lui tranche la tête, qu'on attache ensuite à un gibet. Les vainqueurs courent au rivage où la flotte était à l'ancre. Ils s'emparent de plusieurs vaisseaux. Nicétas est fait prisonnier, et parce qu'il était eunuque, on lui laisse la vie par mépris, et on l'envoie au calife pour être vendu comme esclave. Cette défaite coûta vingt mille hommes à l'Empire. Les Sarrasins, profitant de leur victoire, passent en Italie, prennent et brûlent la ville de Cosence. [1]

Zimiscès fut plus heureux en Cilicie, où Nicéphore

[1] Léon-le-Diacre place la guerre de Sicile en 967, après celle de Bulgarie, p. 68.—B.

l'avait envoyé. Il rencontra l'armée des Sarrasins près d'Adanes. C'était l'élite de leurs troupes. Il leur livra bataille et les mit en fuite. Dans la déroute, cinq mille cavaliers sarrasins ayant quitté leurs chevaux, gagnent le haut d'une colline escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Cette hauteur étant inaccessible à des cavaliers, Zimiscès mit pied à terre à la tête de son infanterie, et monta hardiment aux ennemis. Ils l'attendirent de pied ferme; pas un d'eux ne tourna la dos; ils périrent tous en combattant; et leur sang, dont la terre fut trempée, fit donner à ce lieu le nom de *Colline de Sang*. Cette victoire éleva Zimiscès au-dessus de tous les généraux de l'Empire.

VIII. Victoire de Zimiscès en Cilicie.

AN 964.

IX. Expédition de Nicéphore en Cilicie.

Cedr. p. 654. Zon. t. 2, p. 200. [Leo Diac. 154 et seqq.]

Les premiers soins du gouvernement, et peut-être encore la passion de Nicéphore pour sa nouvelle épouse, le retenaient depuis près d'un an dans son palais. La gloire que venait d'acquérir Zimiscès réveilla son humeur guerrière. Pour ne pas perdre sur le trône la réputation qui l'y avait élevé, il assembla une grande armée, à laquelle il joignit des troupes venues d'Arménie et d'Ibérie. Il partit au mois de juillet et marcha en Cilicie, accompagné de sa femme et des deux jeunes empereurs. Arrivé sur la frontière, il les mit en sûreté dans un château bien fortifié, et s'avança dans la province, où il prit Adanes, Anazarbe et grand nombre de forteresses. [Un auteur arménien, presque contemporain, Mathieu d'Édesse, dit qu'aussitôt après l'installation de Nicéphore, Zimiscès craignant pour les deux fils de Romain, Constantin et Basile, les intrigues de Théophano, les envoya à Vasacavan, dans la province d'Antzith de la quatrième Arménie, auprès d'une princesse nommée Spramik]. On s'étonnera sans doute de voir dans cette histoire la même ville

prise plusieurs fois par la même nation dans un intervalle de peu d'années, sans voir comment elle avait repassé au pouvoir de ceux qui l'avaient perdue. Nicéphore lui-même avait déja pris Anazarbe deux ans auparavant. Mais dans ces guerres avec les Sarrasins, les garnisons des frontières faisaient sans cesse des courses, et dès que les armées étaient retirées, souvent les conquêtes de la campagne précédente se perdaient pendant l'hiver. C'étaient des entreprises continuelles, dont l'histoire ne rend aucun compte. Nicéphore passa le mont Amanus, et entra dans la contrée de la Syrie qui a quelquefois été comprise dans la Cilicie. Il ravagea tout le contour du golfe d'Issus, et pénétra jusqu'à Rhosus, dont il s'empara. Les approches de l'hiver l'empêchèrent d'entreprendre le siége de Tarse et de Mopsueste. Il retourna en Cappadoce, où il donna des quartiers à ses troupes.

An 965.
x.
Prise de Mopsueste et de Tarse.
Cedr. p. 654, 655.
Zon. t. 2, p. 201.
Leo Diac. p. 52 et seqq.
Abou'-lféda.
Elmacin.

Au retour du printemps, il alla rejoindre son armée [forte de 400,000 hommes], qu'il divisa en deux corps. Il envoya l'un faire le siége de Tarse sous les ordres de son frère Léon, et marcha lui-même à Mopsueste, nommée dès lors Massisa. Elmacin rapporte que dès les premiers jours, avant que Léon fût devant Tarse, les Sarrasins de cette dernière ville vinrent au secours de Mopsueste; qu'il y eut un sanglant combat, dans lequel les Sarrasins perdirent cinq mille hommes et en tuèrent un grand nombre aux Grecs. La marche de Léon les obligea de retourner à la défense de leur patrie. Mopsueste était peuplée de vingt mille habitants, mais mal pourvue de vivres. Cet inconvénient, joint à la vigueur des attaques, rendit en peu de temps l'empereur maître de la partie de la ville en-deçà du fleuve Pyrame qui la traverse. Les Sarrasins après

avoir mis le feu à ce qu'ils abandonnaient, se retirèrent dans l'autre partie. Ils y furent bientôt forcés; tous furent passées au fil de l'épée, ou faits prisonniers. Léon trouvait à Tarse une plus forte résistance. Il avait envoyé au fourrage un grand corps de troupes sous la conduite d'un de ses meilleurs capitaines; les assiégés, sortant de nuit, tombèrent sur les fourrageurs, et en tuèrent un grand nombre avec le capitaine. Pour réduire cette place importante, qui rendait les Sarrasins maîtres de tout le pays, Nicéphore alla joindre son frère. A son arrivée, les Sarrasins sortirent comme pour combattre et se rangèrent en bataille. Nicéphore accepta cette sorte de défi. Il se mit à l'aile droite, à la tête de sa cavalerie; Zimiscès commandait l'aile gauche. On n'attendait que le signal, lorsque les Sarrasins, soit qu'ils fussent épouvantés de la contenance des Grecs, soit pour quelque autre raison inconnue, rentrèrent dans la ville sans tirer l'épée. L'empereur, jugeant la place imprenable par la force, résolut de l'affamer. C'était le défaut des Sarrasins de manquer de prévoyance : toutes leurs places, d'ailleurs bien fortifiées, étaient mal pourvues de munitions. Tarse fut bientôt réduite aux abois, et les Sarrasins demandèrent à capituler. Ils ne purent obtenir que la vie sauve, avec la permission d'emporter chacun leur charge de leurs effets; l'empereur s'engagea à les faire conduire jusqu'aux portes d'Antioche. Il abandonna aux soldats le reste du butin. Trois jours après la capitulation, une grande flotte venant d'Égypte, chargée de blé et d'autres provisions pour le secours de la ville, parut à la vue du rivage. Les vaisseaux grecs qui bordaient la plage, lui donnèrent la chasse; ils en coulèrent à fond une partie; le reste périt dans une tempête. Ni-

céphore détruisit les mosquées, et repeupla la ville de nouveaux habitants. Les Sarrasins qui voulurent embrasser le christianisme, eurent la liberté de demeurer dans leurs maisons. On mit le feu aux autres places dont on s'était emparé en Cilicie, et l'empereur rentra au mois d'octobre à Constantinople, apportant avec lui les portes de Tarse et de Mopsueste, qu'il fit suspendre, l'une aux murs de la citadelle, l'autre à la porte dorée. Il rapporta et plaça dans l'église de Sainte-Sophie les croix qui avaient servi d'enseignes dans l'armée de Stypiote, quatre-vingt-dix ans auparavant, et que les Sarrasins avaient prises dans la défaite de ce mauvais général. Cédrène rapporte à cette année le recouvrement de l'île de Cypre, dont il ne donne aucun détail. Ce fut, dit-il, le préteur Chalcuzès qui en chassa les Sarrasins.

An 966. XI. Nicéphore en Syrie. Cedr. p. 655 et seqq. Zon. t. 2, p. 201 et seqq. Glycas, p. 306, 307. Leo. Diac. 70, 74. Abou'-lféda. [Abou'-lfaradj, Chron. ar. 207.]

La Cilicie conquise ouvrait l'entrée de la Syrie. Les Sarrasins, abattus par tant de pertes, se tenaient renfermés dans leurs villes, et Nicéphore, éclatant de gloire, semblait être conduit par la main de Dieu même, pour rendre à l'Empire son premier éclat, et ses anciennes limites sur les bords du Tigre. Il n'attendit pas le printemps pour entrer en Syrie; dès les premiers jours de mars, il se montra aux portes d'Antioche. [1] Cette ville autrefois si puissante, quoiqu'elle eût perdu une partie de sa splendeur depuis trois cent vingt-huit ans que les Sarrasins, peuple destructeur, s'en étaient mis en possession, conservait encore le premier rang dans la Syrie. Nicéphore, se flattant que la terreur de

[1] Léon rapporte à l'époque de cette expédition celle de la translation à Constantinople de l'image miraculeuse du Sauveur empreinte sur une brique conservée religieusement à Édesse, depuis la visite de l'apôtre S. Thaddée au roi Abgar. Leo, p. 71. Voyez un récit relatif à un événement semblable, l. 74, § 1.—B.

ses armes suffirait pour la réduire, et que la conquête du reste de la Syrie entraînerait celle d'Antioche, passa outre sans l'attaquer, et alla se rendre maître des places situées dans le Liban, et depuis les côtes de Phénicie jusqu'à l'Euphrate. Tout tombait devant lui. Laodicée et Membig firent peu de résistance. Il se présenta devant Alep : un esclave de l'émir s'en était emparé en chassant son maître; il abandonna la ville, et se sauva dans la citadelle. Après un siége de quelques jours, il consentit à payer un tribut annuel, et donna des otages. Nicéphore se retira et laissa la ville aux anciens habitants. Tripoli et Damas même se rachetèrent du pillage en se soumettant à payer tribut. Arca, remplie de richesses, fut prise en neuf jours; on brûla Émèse, qu'on trouva déserte. Au mois de décembre il retourna se présenter devant Antioche. Il y trouva plus de difficulté qu'il ne s'y était attendu. Les Sarrasins, forcés d'abandonner les autres places, s'y étaient retirés comme dans leur dernier asile. Le pays dévasté ne fournissait plus de subsistances à l'armée grecque, et les pluies continuelles avaient tellement détrempé la terre, que les chemins et les approches de la ville étaient devenus impraticables. Nicéphore se vit donc obligé de faire retraite. [1] Mais en passant le mont Maurus, il y bâtit un fort et y posta le patrice Burzès avec

[1] « La date de cette guerre en Syrie, et celle de l'expédition contre les Bulgares, sont sujettes à de grandes difficultés, dit le savant éditeur de Léon-le-Diacre. Ce n'est pas sans une apparence de raison que Léon rejette en 968 la guerre de Syrie, et reporte à 966 celle contre les Bulgares, puisque déja en 967 on voit les Russes entrer en Bulgarie. Engel Schlozer et Pagi, contrairement à Cédrénus, ont adopté la chronologie de Léon. Mais ce qui tranche la difficulté, c'est le témoignage de Liutprand, qui, au mois d'août 968, vit Nicéphore partir pour son expédition de Syrie. » Leo Diac., p. 440. Ces raisons exigent incontestablement que la chronologie de Lebeau soit ici réformée.—B.

un corps de troupes pour masquer toutes les issues d'Antioche et empêcher les Sarrasins de ravitailler la ville. Il distribua son armée sur la frontière de Cilicie sous le commandement de l'eunuque Pierre Phocas, son neveu, fils de Léon le curopalate, avec ordre de se tenir dans ses quartiers, sans rien entreprendre sur Antioche jusqu'à son retour au printemps prochain. Ce prince avide de gloire voulait se réserver celle de réduire cette cité fameuse. De retour à Constantinople, il traita avec le calife d'Afrique, et lui fit présent de l'épée de Mahomet, qu'il avait prise dans une ville de Phénicie. En reconnaissance, le calife lui renvoya tous les prisonniers grecs, et entre autres le patrice Nicétas qui avait été pris en Sicile.

XII. Prise d'Antioche. Après le départ de l'empereur, Burzès, ne cessant d'inquiéter par ses courses les habitants d'Antioche, brûlait d'envie de s'en emparer, malgré la défense du prince. Sa vigilance et son activité infatigable interceptait tous les convois. Il s'approchait souvent des murs, pour exhorter les Sarrasins à se rendre; mais il n'en recevait que des insultes. Il trouva moyen de gagner par argent un Sarrasin, qui lui donna la mesure exacte de la hauteur d'une des tours. Sur cette instruction, il fait faire des échelles, et profitant d'une nuit obscure et d'une neige épaisse, il escalade la tour à la tête de trois cents hommes, massacre la garde, et s'empare de même de la tour voisine. Il mande aussitôt son succès à Pierre, et le prie d'accourir promptement avec ses troupes; que la prise de la ville est infaillible. Pierre balançait entre la défense de l'empereur et l'invitation de Burzès. Celui-ci dépêchait courrier sur courrier pour lui dire que, s'il n'était au plus tôt secouru, il allait succomber sous les efforts

d'une multitude d'ennemis. En effet, les habitants accouraient de toutes parts, lançant des traits enflammés, battant les deux tours avec toutes leurs machines, mettant en œuvre pour les renverser la sape, le feu, les coups de bélier. Enfin la crainte de laisser périr tant de braves guerriers l'emporta sur celle de déplaire à l'empereur. Pierre vint avec toutes ses troupes. Il y avait trois jours et trois nuits que Burzès se défendait, et il avait presque perdu toute espérance. A l'arrivée de Pierre les habitants prennent l'épouvante. Burzès, trouvant quelque relâche, descend de la tour, abat une porte à coups de hache, et donne entrée à l'armée de Pierre. La ville est abandonnée au pillage. On fait main basse sur les Sarrasins qui ne peuvent se sauver; et les Grecs rentrent en possession de cette célèbre cité, autrefois très-supérieure à Byzance, et long-temps rivale de Constantinople. Pendant l'attaque d'Antioche, le commandant des Sarrasins, transporté de rage contre le saint patriarche Christophe, qu'il croyait bien aise de changer de maître, l'ayant rencontré dans la ville, le tua d'un coup de lance. Les Grecs l'honorent comme martyr.

XIII. Nicéphore se rend odieux. Cedr. p. 658 et seqq. Zon. t. 2, p. 201 et seqq. Glyc. p. 306, 307.

Une conquête si importante et qui n'avait pas coûté une goutte de sang, semblait mériter les plus glorieuses récompenses. L'empereur au contraire, irrité qu'on n'eût pas suivi ses ordres, fait revenir Pierre et Burzès, il leur reproche leur désobéissance, leur ôte le commandement, et leur donne leur maison pour prison. Cette punition, qui aurait paru trop douce dans l'austérité de l'ancienne discipline romaine, révolta tous les esprits. On en murmura comme de l'effet d'une basse jalousie et d'un orgueil tyrannique. Nicéphore,

malgré ses exploits, se rendait de plus en plus odieux à ses sujets. Généreux lorsqu'il n'était que subalterne, mais devenu avare depuis qu'il était empereur, on ne pardonnait pas à ses victoires la misère publique. Plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, il permettait tout aux gens de guerre, qui, abusant de cette licence, vivaient à discrétion aux dépens de leurs compatriotes. Les plaintes qu'on lui portait de leurs pilleries n'étaient pas écoutées. Il se divertissait même de leur insolence, et les citoyens qui avaient montré le plus de zèle pour lui mettre la couronne sur la tête, n'étaient pas plus épargnés. A ces mécontentements se joignaient la surcharge des impôts de toute espèce et le retranchement des pensions sous prétexte des besoins de la guerre. Il s'emparait des rentes constituées au profit des églises et des monastères par la piété de ses prédécesseurs. Il fit une loi qui défendait de léguer des immeubles aux églises, apportant pour raison que ces biens, destinés au soulagement des pauvres, ne servaient qu'à entretenir le luxe des évêques, tandis que ceux qui versaient leur sang pour le salut de l'État manquaient du nécessaire. Il se rendit maître de la nomination des évêques, ce qui causa pour lors un grand scandale, et ne fut approuvé que des prélats de cour. Ceux qui refusèrent de souscrire à ces nouveaux réglements furent exilés. Son but était de mettre en sa main tous les revenus ecclésiastiques. A la mort d'un évêque, il envoyait à sa place un économe, auquel il assignait une pension, se réservant tout le reste des revenus de l'évêché. Ne connaissant de vertu que le mérite militaire, il lui vint en pensée, comme autrefois à Phocas, de faire

mettre au nombre des martyrs ceux qui mouraient à la guerre. Plusieurs prélats, soutenus du patriarche, s'y opposèrent avec force, lui mettant sous les yeux le canon de saint Basile, qui, loin de canoniser les armées, conseille à ceux qui même en guerre auront tué un ennemi, de s'abstenir pendant trois ans de la participation aux saints mystères. Pour achever de ruiner ses sujets, il fit battre de la monnaie dans laquelle il n'entrait qu'un quart de fin or. Il se faisait payer les impositions en pièces de bon aloi, et ne payait lui-même qu'en fausse monnaie. Depuis le commencement de l'Empire, la monnaie frappée au coin des empereurs ne cessait d'avoir cours sous les princes suivants, sans diminution de valeur, pourvu qu'elle n'eût rien perdu de son poids. Il décria toutes les monnaies de ses prédécesseurs, pour donner cours à la sienne : ce qui fit hausser les marchandises à un prix excessif. Des accidents fâcheux, auxquels il n'eut aucune part, contribuèrent encore à augmenter la haine qu'il avait d'ailleurs méritée. Un jour de Pâque, il s'éleva une querelle sanglante entre les soldats de la flotte et la garde arménienne. Il y eut de part et d'autre un grand carnage. Le patrice Sisinius, préfet de Constantinople, qui voulut apaiser le tumulte, courut risque de la vie. Le bruit se répandit que l'empereur s'en prenait à toute la ville, et qu'il avait dessein de la punir tout entière. Quelques jours après, il donna des jeux dans le cirque, et pour divertir le peuple, il voulut lui faire voir l'image d'un combat de cavalerie. Dès que les cavaliers, partagés en deux corps, eurent tiré l'épée, les spectateurs qui n'étaient pas prévenus, s'imaginant que c'était le moment de la vengeance, et qu'on

allait fondre sur eux, prennent l'épouvante, et se sauvent en confusion ; hommes, femmes, enfants, tous se pressent, tous s'écrasent les uns les autres dans les passages étroits; il en tomba un grand nombre, qui furent foulés aux pieds; et il en aurait péri davantage, si la contenance pacifique et les cris de l'empereur, qui tâchait de calmer cette alarme, n'en eussent retenu une partie. Cependant les parents de ceux qui avaient perdu la vie en cette rencontre, ne purent être désabusés; ils continuèrent d'imputer à l'empereur la perte de leurs proches; et le jour de l'Assomption, comme il accompagnait une procession solennelle, ils l'accablèrent d'injures, l'appelant un cruel homicide, un monstre altéré du sang de ses sujets; ils le suivirent ainsi à coups de pierres jusqu'à la place de Constantin; et c'en était fait de sa vie, si les principaux citoyens, s'attroupant autour de lui, n'eussent écarté cette multitude insolente, et ne l'eussent reconduit à son palais. Une insulte si audacieuse lui fit sentir à quel excès se pouvait porter la haine de ses sujets. On lui avait prédit qu'il serait assassiné dans son palais : pour se préparer une retraite plus assurée en cas de révolte, il fit abattre tous les édifices voisins, entre lesquels il y en avait de magnifiques, qui faisaient un des plus grands ornements de Constantinople. Il fit construire à leur place une citadelle, dont la vue seule annonçait la tyrannie. C'était une place de défense, qui commandait toute la ville; elle fut abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour s'y maintenir. Tandis qu'on y travaillait, on entendit pendant une nuit, du côté de la mer, une voix qui criait : *Nicéphore, Nicéphore, tu t'environnes de hautes*

murailles; fais-les monter jusqu'au ciel; ta destinée s'y renferme, tu ne l'éviteras pas. On fit en vain les plus exactes recherches de l'auteur de ces paroles. L'événement fut conforme à la prédiction, toute hasardée qu'elle était. Trois ans après, Nicéphore fut assassiné le jour même que, l'édifice étant achevé, on lui en remit les clefs entre les mains. Son frère Léon, devenu aussi avide que lui, ternissait toute sa gloire passée par les plus honteux monopoles. Tous deux se rendaient maîtres de tout le blé de l'empire, et le faisaient vendre par leurs commis à un prix excessif. Tout était rempli de placards injurieux, et le désespoir des malheureux fit souvent essuyer au prince de sanglantes railleries. Un jour qu'il faisait la revue de ses troupes, un vieillard à cheveux blancs se présenta pour s'enrôler. L'empereur lui demandant de quoi il s'avisait à son âge : *Prince*, répondit-il, *il faut que je sois bien plus fort qu'autrefois. Dans ma jeunesse il me fallait deux ânes pour porter une charge de blé que j'achetais une pièce d'or : mais depuis votre heureux règne, je porte aisément sur mes épaules ce qui me coûte le double.* L'empereur eut du moins le mérite de ne pas sévir contre ce mauvais plaisant; il fit semblant d'en rire, et lui tourna le dos.

Il se préparait à retourner en Orient, à dessein de pousser ses conquêtes en Mésopotamie. Mais ayant appris qu'Othon, roi d'Allemagne et depuis peu revêtu du titre d'empereur, songeait à étendre son domaine aux dépens des Grecs, il fit marcher des troupes vers l'Occident. Un député d'Othon les rencontra en Macédoine, et les ayant engagées non sans peine à suspen-

An 967. XIV. Affaires d'occident. Cedr. p. 646, 660. Zon. t. 2, p. 198, 205. 206. Leo. Diac. Liutpr. legat.

Lup. protosp. Ducange, Fam. Bulgar. p. 313, 314. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 425.

dre leur marche, il continua sa route en diligence vers Constantinople. Il était chargé de protester à Nicéphore que son maître n'avait nul dessein d'attaquer les Grecs, et qu'il voulait vivre avec eux en bonne intelligence. Pour s'en assurer davantage, Nicéphore fit partir à son tour des députés. Ils furent honorablement reçus à Ravenne; Othon les combla de caresses, et n'oublia rien pour leur persuader qu'il ne désirait rien tant que d'entretenir une concorde inaltérable entre les deux états. Il souhaitait même, disait-il, cimenter cette union par une étroite alliance entre les deux familles impériales. Mais ce n'étaient que de belles paroles. Othon, déja maître d'une grande partie de l'Italie, songeait sérieusement à dépouiller les Grecs de ce qu'ils y possédaient encore. Nicéphore, de son côté, prétendait que l'Italie lui appartenait tout entière; il voyait avec indignation que les papes se fussent arrogé le droit de faire des empereurs; ce titre, donné d'abord par le pape Léon III à Charlemagne et à ses successeurs, attaché depuis peu par le pape Jean XII à Othon et aux souverains d'Allemagne, lui semblait être une usurpation. Mais il ne se sentait pas assez de forces pour entreprendre de reconquérir l'Italie. Depuis l'invasion des Lombards, une expérience de quatre cents ans lui faisait connaître qu'il était plus facile aux Grecs de regagner cent lieues de pays du côté de l'Orient, qu'un pouce de terre en Occident. Leurs généraux étaient sans cesse aux prises, tantôt avec les princes lombards, tantôt avec les Sarrasins, souvent avec les uns et les autres unis ensemble. C'était une guerre de chicane. La moindre bicoque prise, perdue, reprise, perdue encore, coûtait plus de soldats qu'elle ne con-

tenait d'habitants. L'année précédente, le gouverneur de Pouille et de Calabre ayant fait construire grand nombre de barques dans le port de Bari, où il résidait, les Sarrasins de Rossano étaient venus les brûler à ses yeux. A peine Nicéphore eut-il rappelé ses troupes, qu'il lui survint de plus près un autre sujet d'inquiétude. Il fut averti que les Hongrois menaçaient d'une irruption. Il alla donc au mois de juin visiter les villes de Thrace, pour les mettre en état de défense. Les Bulgares pouvaient servir de barrière contre les incursions des peuples du Nord. Il écrivit au roi des Bulgares, pour le prier d'empêcher les Hongrois de passer le Danube. Quelque temps auparavant, Pierre, exposé au même danger, avait eu recours à l'empereur, qui, tout occupé pour lors des guerres d'Orient, ne lui avait donné aucun secours. Il usa donc de représailles, et répondit à Nicéphore, que, se voyant abandonné, il avait été contraint de faire la paix avec les Hongrois; qu'il n'avait aucune raison de la rompre, et de faire pour l'Empire ce que l'empereur avait refusé de faire pour lui. Une réponse si fière irrita Nicéphore. Mais toutes ses vues étant tournées vers l'Orient, et ne jugeant pas à propos d'entreprendre une nouvelle guerre, il prit le parti de susciter à Pierre d'autres ennemis. Venceslas, que les Grecs nomment Sphendosthlabe, et les Russes Swiatoslaw, régnait alors en Russie. C'était un prince guerrier jusqu'à la férocité. L'empereur lui envoya le patrice Calocyr, fils du préteur de Cherson, pour l'engager, à force d'argent, à se jeter en Bulgarie. Calocyr n'eut pas de peine à lui faire prendre les armes. Pendant les deux années suivantes, les Russes ne cessèrent de ravager la Bulgarie; ils ruinèrent

quantité de villes et de châteaux, et enlevèrent un butin immense. La nuit du 2 septembre de cette année, un violent tremblement de terre détruisit plusieurs villes dans l'Honoriade et la Paphlagonie [entre autres Clandiopolis. Léon rapporte à l'an 967 une querelle qui eut lieu entre les soldats arméniens et les habitants de Byzance, le jour de l'Ascension, où ces derniers furent fort maltraités, et fait un grand éloge du sang-froid de Nicéphore en cette occasion.—B.]

An 968.

XV. Ambassade envoyée à Nicéphore, Liutpr. legat. Idem, Hist. l. 6, c. 6. Cedr. p. 661, 662. Ducange, Fam. Byz. p. 143. Pagi ad Bar. Giann hist. Nap. l. 8, c. 16. Murat. an. d'Ital. t. 5, p. 423. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 830 et suiv.

Les députations réciproques n'avaient point établi la confiance entre Othon et Nicéphore. Le prince saxon, le plus grand politique ainsi que le plus grand guerrier de son siècle, élevé à l'empire par les mêmes voies que Charlemagne, dont il possédait les éminentes qualités, employait les intrigues avec autant de succès que les armes pour étendre sa puissance. Jean XII, dont il avait reçu la couronne impériale, s'étant révolté contre lui, avait entrepris d'attirer en Italie toutes les forces de l'Empire d'Orient. On arrêta dans Capoue l'évêque Léon et le cardinal Jean, qu'il envoyait à Constantinople. Les débauches scandaleuses de ce pape, jointes à sa révolte, l'ayant fait déposer dans un concile, et son successeur Léon VIII n'ayant siégé que deux ans dans des troubles continuels, Jean XIII, placé sur le saint siége par la faveur d'Othon, éprouva bientôt l'inconstance des Romains. Enfermé d'abord dans le château Saint-Ange, et ensuite chassé de Rome, il ne fut rétabli que par les armes d'Othon, qui étant venu à Rome pour châtier les séditieux, fit pendre les uns, crever les yeux ou trancher la tête aux autres; il en exila un grand nombre, et réduisit à l'obéissance ce peuple rebelle, par une sévérité

qui fut taxée de cruauté. Cependant Bérenger II, roi d'Italie, ennemi et enfin prisonnier d'Othon, étant mort, son fils Adalbert, qui portait aussi le titre de roi, s'était retiré avec son frère Conrad auprès de Nicéphore. Il se vantait d'avoir laissé en Italie un puissant parti, tout prêt à se joindre aux troupes que l'empereur grec y ferait passer. Nicéphore, indigné que les princes de Bénévent et de Capoue, qu'il regardait toujours comme vassaux de l'Empire grec, eussent fait hommage à Othon, prêtait l'oreille à ces bravades. Ce fut dans ces conjonctures qu'Othon envoya une célèbre ambassade à Constantinople. Il espérait gagner par un mariage la Pouille et la Calabre, qu'il ne pouvait emporter par les armes sans répandre beaucoup de sang. Théophano, fille de Romain-le-Jeune, et de même nom que sa mère, épouse de Nicéphore, devait, à ce qu'il espérait, apporter ces provinces à son fils. Tels étaient les projets de l'empereur d'Allemagne. Pour les exécuter, il choisit Liutprand, évêque de Crémone, prélat éloquent, qui se chargea de cette négociation épineuse, et qui nous en a laissé le détail. Mais il s'en faut bien que sa relation, altérée par la haine nationale et par le ressentiment personnel d'une réception peu favorable, ne mérite une entière croyance. Ce n'est pas sur le portrait satirique qu'il fait de Nicéphore, mais sur les actions de ce prince, qu'on doit juger de son caractère.

XVI. Liutprand à Constantinople.

Liutprand arriva le 4 juin à la cour de Constantinople, dans de fâcheuses conjonctures, et il s'en aperçut aussitôt. On le logea dans un hospice, qu'il dépeint comme une prison. Les gardes, qu'on lui avait donnés comme par honneur, étaient autant de geôliers qui en interdisaient l'entrée et la sortie. Les pourvoyeurs

de la cour, chargés de son entretien, s'en acquittaient fort mal, et ne songeaient qu'à gagner sur sa dépense. Peu de jours après son arrivée, il eut une vive contestation avec Léon [curopalate], frère de l'empereur, qui voulait qu'Othon ne prît que le titre de roi [*rex*, et non *Basileus*, ce dernier titre étant réservé aux empereurs de Constantinople, disait-il]. Le 7 du [même] mois, jour de la Pentecôte, il en eut une encore plus sérieuse avec l'empereur[1]. Nicéphore reprochait à Othon l'usurpation de l'Italie et surtout de la ville de Rome : *De quel droit*, disait-il, *Othon a-t-il envahi les états dont Bérenger et Adalbert étaient légitimes possesseurs sous la protection de l'Empire? De quel droit ravit-il à l'Empire ses anciens vassaux, tels que les princes de Bénévent et de Capoue?* Il traitait Liutprand d'espion, et son maître de tyran, qui avait désolé Rome par une cruauté barbare. Liutprand, peu sensible aux injures qui lui étaient personnelles, ne songeait qu'à justifier son maître. « Prince, » disait-il, « si le nom d'usurpateur convient à Othon, il faut le « donner aux plus grands princes. C'est par une élec« tion libre que l'Italie et les Romains l'ont couronné, « pour les délivrer de la tyrannie de Bérenger, d'Adalbert « et des courtisanes qui, sous le nom d'un pape dissolu, « régnaient dans Rome et y faisaient régner avec elles « la plus scandaleuse débauche. Les empereurs grecs se « sont-ils mis en devoir de remédier à ces maux? C'est ce « qu'a fait Othon; il a chassé de Rome les impies; il a

[1] Parmi les présents offerts par Liutprand à l'empereur, étaient quatre esclaves entièrement mutilés, sorte d'eunuques de très-grand prix. La ville de Verdun était en possession de ce commerce. Daru, Hist. de Ven., I, 75, éd. in-8°.—B.

« rétabli les successeurs des apôtres ; et s'il a été forcé « d'user de sévérité, il n'a fait que suivre les lois de « Théodose, de Valentinien et de Justinien contre des « ravisseurs, des assassins et des rebelles. Si Adalbert « prétend disputer à Othon ses droits sur l'Italie, j'offre « le duel de la part de tous les chevaliers qui m'accom- « pagnent. Et sur quel titre, qui ne soit pas suranné « et anéanti, les empereurs grecs peuvent-ils appuyer « leurs prétentions sur ce pays ? Les Lombards en ont « fait la conquête, l'empereur Louis l'a retiré des mains « des Sarrasins. Les princes de Bénévent et de Capoue « en possèdent une grande partie par le droit des armes. « Il ne reste aux Grecs que quelques places dans la « Pouille et dans la Calabre ; possessions plus onéreuses « qu'utiles, et dont il serait de leur intérêt de se défaire. « C'est pour terminer toutes ces querelles, que mon « maître vous propose le mariage de son fils avec la « princesse Théophano ; alliance aussi honorable qu'a- « vantageuse aux deux nations. J'attends de votre « bouche les conditions auxquelles nous pourrons l'ob- « tenir. » L'empereur, peu accoutumé à la franchise germanique, se voyant serré de si près, se tira d'embarras en remettant la réponse à une autre audience, sous prétexte qu'il [1] était temps d'aller à l'église, pour solenniser la fête.

XVII. Marche de l'empereur à Sainte-Sophie.

Si l'on en croit Liutprand, la marche solennelle de l'empereur n'était qu'une pompe ridicule qui étalait la misère de l'Empire. Du palais à Sainte-Sophie, les rues étaient bordées à droite et à gauche d'un rang de

[1] Qu'il devait aller à une procession, dit le texte. En général, tout le discours précédent et toute cette histoire de l'évêque de Crémone sont traduits avec beaucoup de latitude. — B.

marchands et d'artisans, armés de fragments de boucliers et de javelots rouillés ou rompus. Le peuple marchait pieds nus pour honorer le prince. Les seigneurs qui l'accompagnaient n'étaient vêtus que de manteaux usés; c'étaient leurs habits de cérémonie. Point d'or, point d'argent ni de pierreries que sur le seul Nicéphore, dont la parure formait un assortiment bizarre avec sa mauvaise mine [et sa taille, plus petite que celle de l'empereur sur qui on avait pris autrefois mesure]. Pendant la marche on chantait ses louanges; on le nommait en musique *l'étoile du matin*, *le soleil levant*, *le fléau des Sarrasins. Nations, adorez-le; pliez le cou sous sa puissance; longues années au prince de tous les princes, longues années à son auguste père le César Bardas.* Bardas avait cependant plus de cent ans, dit Liutprand, et il en paraissait bien cent cinquante. Il est très-vraisemblable que la haine de Liutprand a étrangement chargé les autres circonstances de cette description, mais qu'il rend les acclamations avec assez d'exactitude. Du moins s'accordent-elles avec la vanité grecque; et d'ailleurs, les nations qui sentent leur décadence sans vouloir en convenir, cherchent à couvrir leurs pertes réelles par l'hyperbole des titres; et le dernier monarque d'un grand empire fut toujours le plus chargé d'éloges fastueux.

XVIII. Proposition de mariage de la jeune Théophano avec le fils d'Othon.

Basile et Constantin, empereurs par le droit de leur naissance, mais qui ne portaient qu'un titre inutile, suivaient Nicéphore, et se prosternèrent devant lui, lorsqu'il fut arrivé à Sainte-Sophie. Après l'office, il y eut, selon la coutume, un grand festin, où Liutprand fut invité: on ne le fit asseoir qu'à la quinzième place.

Pendant le repas, Nicéphore l'interrogea sur l'état de la milice d'Othon, qu'il tourna en ridicule, traitant les Italiens de Lombards, avec un air de mépris. Liutprand répondit hardiment par un parallèle des Lombards et des Grecs, dans lequel les Grecs n'avaient pas l'avantage. Nicéphore irrité le fit sortir et conduire à son hospice. L'ambassadeur y souffrit toutes sortes d'incommodités. Ennuyé de ces mauvais traitements, il demanda une dernière audience et son congé. Léon le fit venir, et l'entretien roula sur le mariage de la princesse. Mais ils étaient bien éloignés de s'accorder. Liutprand demandait pour dot de Théophano la Pouille et la Calabre; le prince grec, au contraire, voulait faire acheter une si haute alliance par la restitution de Rome, de Ravenne et de tout ce que l'Empire avait possédé en Italie. Il ajoutait que, quand même Othon se contenterait de l'amitié des empereurs grecs sans prétendre à leur alliance, il ne pourrait l'obtenir qu'en remettant Rome en liberté; l'intention de Nicéphore étant de rendre aux papes tous leurs droits sur la ville de Rome, pourvu que l'empereur grec en conservât la souveraineté. Comme Liutprand défendait les droits d'Othon sur Rome, et ceux de l'église romaine sur les églises de Grèce, de Macédoine et d'Illyrie, il fut renvoyé avec risée.

XIX. Insultes faites à Liutprand.

On le manda de nouveau le jour de la fête des Saints Apôtres, et l'office fut encore suivi d'un repas auquel Nicéphore retint l'ambassadeur. Liutprand, voyant qu'on plaçait au-dessus de lui les députés des Bulgares, arrivés depuis peu à Constantinople, sortit de la salle pour ne pas déshonorer son maître. On court après lui, on lui représente qu'on ne peut lui donner d'autre

place, parce que dans le temps du mariage de la princesse Marie avec Pierre, roi des Bulgares, il avait été stipulé que les ambassadeurs de cette nation auraient le pas sur toutes les autres. Comme il ne se rendait pas à ces raisons, on lui signifia qu'il n'y avait plus de logement pour lui dans l'hospice, mais qu'il logerait dans une auberge, où il serait servi avec les domestiques de l'empereur. Les Bulgares étant partis, Nicéphore fit venir Liutprand à sa table. Le patriarche s'y trouva avec plusieurs évêques; on lui proposa des questions de théologie, sur lesquelles il répondit avec beaucoup de liberté, faisant voir que presque toutes les hérésies étaient nées en Orient, et avaient été condamnées en Occident. On lui donna encore plusieurs audiences, dans lesquelles Nicéphore ne cessait de demander qu'Othon renonçât au titre d'empereur, et qu'il lui mît entre les mains Bénévent et Capoue, dont il traitait les princes d'esclaves rebelles. Pendant tout ce temps-là, Liutprand était gardé dans son auberge, sans avoir la liberté de parler à personne. Enfin Nicéphore fit mettre en mer une flotte de vingt-huit voiles [dont deux russes et deux françaises]. Adalbert, qui était retourné en Italie, mandait qu'il avait huit mille hommes bien armés, et qu'avec l'assistance des Grecs il était sûr de battre Othon. Comme il demandait aussi un secours d'argent, Nicéphore, que cette demande mettait de mauvaise humeur, donna ordre au commandant de la flotte de mettre cet argent entre les mains de ce prince, supposé qu'il eût le nombre de soldats qu'il marquait; autrement, qu'il eût à se saisir de sa personne et à le renvoyer prisonnier à Constantinople. La flotte sortit du port le 19

juillet et se tint à la rade. On ne dit pas ce qu'elle devint, si elle passa en Italie, ou si un contre-ordre la retint à Constantinople. On voit seulement qu'Othon, instruit des dispositions de l'empereur, entra dans la Pouille avec son armée, et vint mettre le siége devant Bari, sans attendre le retour de son ambassadeur. Ce qui mettait Liutprand en grand danger, si les Grecs, malgré leur animosité, n'eussent respecté le droit des gens, et si Liutprand n'eût par ses lettres obtenu de l'empereur qu'il se désistât de cette entreprise. Nicéphore, en partant pour l'Orient, lui promit de le faire conduire jusqu'au port d'Ancône avec sa suite, composée de vingt-cinq personnes.

XX. Exploits de Nicéphore en Orient.

L'empereur n'avait pas perdu de vue le dessein qu'il avait formé de rendre à l'Empire tout ce que les Sarrasins lui avaient enlevé en deçà du Tigre. [Le motif déterminant de cette expédition était, selon Liutprand, la confiance qu'ajoutait Nicéphore à certains livres de *visions*, qui prophétisaient que, de son temps, les Sarrasins ne pourraient résister aux Grecs; que ceux-ci auraient pendant sept ans une puissance prépondérante : après quoi l'empereur mourrait, et aurait pour successeur un homme bien inférieur à lui en capacité. On pense bien que cet oracle sibyllin était écrit en style assez obscur. Aussi Liutprand expliquait à l'honneur de ses maîtres ce peu de mots qui le contenaient : Le lion et le lionceau extermineront l'onagre]. Nicéphore se mit en marche le 22 juillet. Il s'arrêta à six lieues de Constantinople, où il fit venir Liutprand pour lui demander encore qu'Othon abandonnât absolument les princes de Bénévent et de Capoue, qu'il allait faire attaquer par ses troupes comme des sujets

rebelles. Liutprand répondit que ces princes étant vassaux de son maître, Othon ne pouvait se dispenser de les défendre s'ils étaient attaqués, et que l'empereur s'exposait à perdre ce qui lui restait au-delà de la mer. Nicéphore le retint à dîner, et pendant le repas Léon et un autre seigneur de la cour n'épargnèrent pas les injures contre Othon, contre les Latins, contre la nation teutonique. Mais ensuite ils en firent faire secrètement des excuses à Liutprand, comme n'ayant parlé si indécemment que par ordre de l'empereur. L'armée de Nicéphore était de quatre-vingt mille hommes. Liutprand, qui ne trouve rien à son gré dans l'Empire grec, parle de ces troupes avec beaucoup de mépris. C'étaient, dit-il, des misérables, si l'on en excepte quelques corps auxiliaires venus de Venise et d'Amalfi. Il paraît cependant que Nicéphore n'eut pas à s'en plaindre. La conquête de la Syrie avait causé aux Sarrasins une douleur mêlée de rage : soupçonnant l'évêque de Jérusalem d'intelligence avec les Grecs, ils l'avaient brûlé vif. Ils avaient détruit par les flammes l'église du Saint-Sépulcre. Lorsqu'ils apprirent que Nicéphore avait passé l'Euphrate, ils se renfermèrent dans leurs places fortes, sans oser paraître en campagne. L'empereur pénétra jusqu'à Nisibe, qu'il attaqua sans succès. Il ne fut pas plus heureux à l'attaque d'Amid. Ce fut là que deux frères, princes de Taron, vinrent se donner à lui, et le reconnurent pour leur souverain. Il leur donna en récompense la dignité de patrice et des terres d'un grand revenu. Il s'avança jusqu'à Malazkert, en Arménie, qu'il ruina : c'était l'ancien *Mauro-castrum*. A son retour, il brûla Édesse, et repassa l'Euphrate après avoir ravagé la Mésopotamie, où il laissa

quelques troupes. Tout le fruit de cette expédition se réduisit à donner une grande idée de sa puissance, et à faire trembler le calife jusque dans Bagdad.

XXI. Suites de l'ambassade de Liutprand.

Après le départ de Nicéphore, Liutprand ne fut pas mieux traité. Il reçut le 27 juillet la permission de partir. Mais l'eunuque Christophe, qui gouvernait en l'absence de l'empereur, le retint sous divers prétextes. Dans cet intervalle, il eut beaucoup à souffrir. Le jour de l'Assomption, arrivèrent deux légats du pape pour appuyer la demande d'Othon et engager Nicéphore à s'allier avec ce prince. Le titre d'*universel,* que le pape prenait dans la suscription de ses lettres, et celui d'*empereur auguste des Romains* qu'il donnait à Othon, mirent les Grecs dans une grande colère. Les légats furent mis en prison, et l'on envoya leur dépêche à Nicéphore, en Mésopotamie. Au retour du courrier, Christophe mande Liutprand au palais; il se répand en invectives contre le pape; il prétend que Nicéphore est seul empereur des Romains; que Constantin en quittant Rome, n'y a laissé que des esclaves, des misérables et des bâtards, et qu'il a transporté dans sa nouvelle ville tout ce qu'il y avait de Romains. Liutprand excuse le pape : *Il a pensé*, dit-il, *que vous aviez renoncé au nom de Romains, comme vous en avez quitté l'habit et le langage.* Liutprand avait acheté pour Othon des étoffes de pourpre; on les lui ôta, par la raison que de pareils ornements ne convenaient pas à des Barbares tels que les Occidentaux. On le chargea de deux lettres : l'une pour Othon de la part de l'empereur; elle était écrite en caractères d'or [et scellée d'une bulle pareille] : l'autre pour le pape, en caractères d'argent [et scellée de même], de la part de Léon,

frère de Nicéphore; le pape n'était pas digne d'en reçevoir de l'empereur. Cette dernière contenait beaucoup de menaces, si l'évêque de Rome ne rentrait dans son devoir. On ne voulut fournir à Liutprand et à sa suite que les chevaux de monture; on n'en donna point pour ses bagages. Enfin l'ambassadeur partit le 2 octobre, après avoir tracé sur les murailles de sa chambre d'assez mauvais vers de sa façon pour se venger des Grecs. Nicéphore, ennemi de l'Église latine, fit donner par le patriarche Polyeucte le titre d'archevêque à l'évêque d'Otrante, avec le pouvoir de consacrer les évêques de Pouille et de Calabre, dont l'ordination avait jusqu'alors appartenu au pape. Il défendit de faire l'office en langue latine. Ainsi se termina cette ambassade, qui ne servit qu'à dévoiler plus manifestement que jamais l'orgueil insensé des Grecs, et leur animosité contre les Latins.

XXII. Avarice de Nicéphore. Liutpr. legat. Leo Diac. 64, 69.

Constantinople fut affligée cette année de divers fléaux. Au mois de mai, des vents brûlants et pestilentiels corrompirent et desséchèrent les fruits de la terre, [et une multitude de rats dévora le surplus], d'où s'ensuivit une grande disette. L'empereur profita de la misère de ses sujets pour accroître ses trésors. Il envoya de Mésopotamie du blé acheté à bas prix, qu'il fit vendre le double du prix ordinaire. [On l'avait déja vu, en une autre occasion, lui et son frère le curopalate, affamer la ville par un indigne trafic sur ses subsistances.] Loin de rougir de cette sordide et cruelle avarice, il en tirait vanité, comme d'un admirable secret de politique. Un [vendredi] du mois de juin, il tomba pendant trois heures, sur le soir, une pluie si prodigieuse, que les rues de Constantinople devinrent au-

tant de torrents qui entraînèrent à la mer tous les animaux. Elle fut suivie d'une autre sorte de pluie mêlée de cendres dont la chaleur était sensible. C'était sans doute l'éruption de quelque volcan, que les vents avaient portée sur cette ville. Le 22 décembre, il y eut une éclipse totale de soleil.

An 969.

XXIII. Perfidie de Nicéphore.

Sigeb. Chr. Giann. hist. Nap., l. 8, c. 1. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 838, 840, 842. Abrégé de l'hist. d'All. t. 2, p. 103.

Othon s'était flatté de réussir dans la demande qu'il faisait pour son fils, et dans cette vue il l'avait fait couronner empereur. Nicéphore entretenait ce prince dans son espérance, et au même temps qu'il traitait si mal son ambassadeur à Constantinople, il lui en envoyait un pour l'assurer qu'il consentait au mariage, et que Théophano se rendrait incessamment en Calabre. C'était un rafinement de haine, pour rendre plus sanglant l'affront qu'il faisait à Othon par son refus. Othon, trompé par ces promesses, fait partir ses principaux seigneurs avec une magnifique escorte, pour recevoir la princesse. A peine sont-ils arrivés en Calabre, qu'enveloppés dans une embuscade, les uns sont massacrés, les autres pris et conduits à Constantinople. Othon, justement irrité d'une si horrible perfidie, envoie en Calabre deux généraux, Gonthier et Sigefroi, avec une armée. Les princes de Bénévent et de Capoue secondent la vengeance d'Othon. Ils mettent tout à feu et à sang. Les Grecs, quoiqu'appuyés du secours des Sarrasins, sont taillés en pièces. On en fait prisonniers un grand nombre, que les Allemands renvoient à Constantinople, après leur avoir coupé le nez. Ces événements se passèrent peu après le retour de Liutprand. Dès les premiers jours de l'année suivante, Pandulf, surnommé *Tête-de-Fer*, prince de Bénévent et de Capoue, marche à l'attaque de Bovino. Les Grecs

renfermés dans la ville font une vigoureuse sortie; Pandulf est pris et conduit à Constantinople. Les vainqueurs profitent de leur succès, entrent dans l'État de Bénévent, prennent Avellino, ravagent tout le pays, et vont camper devant Capoue. Après quarante jours de siége, Eugène, leur général, effrayé du bruit qui se répandait qu'Othon était en chemin avec une grande armée, décampe en diligence et regagne la Pouille. Othon ne trouvant plus les Grecs devant Capoue, va faire le siége de Naples; mais n'espérant pas y réussir, il retourne sur Avellino, qu'il reprend et qu'il rend aux Bénéventins. Il s'avance ensuite dans la Pouille, et rencontre près d'Ascoli une armée grecque, commandée par le patrice Abdila. Eugène avait révolté contre lui toute la province, et ses propres soldats, lassés de ses cruautés, s'étaient saisis de sa personne, et l'avaient fait conduire à Constantinople chargé de fers. Il y eut une bataille sanglante et opiniâtre, où les Grecs furent vaincus. Othon ravage le pays jusqu'aux portes de Naples, prend Bovino, et retourne à Ravenne avec un grand butin.

XXIV. Guerres en Bulgarie. Leo Diac. p. 62. Ducange, fam. Bulg. p. 314.

Dans ce même temps, il se formait un autre orage contre l'Empire du côté de la Bulgarie. [Des députés de ce pays étant venus demander au nom de leur maître les subsides qu'ils disaient leur être dus, Nicéphore, d'ailleurs assez modéré, leur reprocha avec fureur leur insolence, et les renvoya chez eux, après les avoir indignement traités.] Calocyr, chargé [alors] par Nicéphore d'exciter les Russes à tomber sur les Bulgares, n'avait que trop bien réussi. Depuis deux ans, la Bulgarie était en proie à ce peuple barbare, et Calocyr, fier du succès de sa commission et s'attribuant

tout l'honneur de la guerre, portait son ambition jusqu'au trône impérial. Il se figurait qu'il pourrait y parvenir avec le secours des Russes. Il s'ouvrit de ce dessein à Venceslas, et lui persuada de s'établir en Bulgarie, lui promettant que, s'il l'aidait à se rendre maître de Constantinople, il lui ouvrirait le trésor de l'Empire, et le rendrait le plus riche monarque de la terre. Venceslas, aussi avide d'argent que de sang et de carnage, se prépare à la conquête de la Bulgarie. Cependant Nicéphore, informé des pernicieux projets de Calocyr, prend le parti de se réconcilier avec les Bulgares. Il envoie demander à Pierre ses deux filles pour les deux jeunes empereurs fils de Romain, afin d'établir entre les deux peuples chrétiens une alliance solide et durable. Pierre accepte cette proposition avec joie; on met les princesses sur un chariot, selon la coutume des Bulgares; leur père les embrasse avec larmes: *Je vous confie*, dit-il aux envoyés, *ce que j'ai de plus cher; mais dites à votre maître qu'étant désormais uni avec nous par cette alliance sacrée, il lui serait honteux de nous laisser à la merci d'un peuple idolâtre et féroce; qu'il se joigne à nous pour nous délivrer du joug des Russes*; *rien ne résistera à ses armes toujours victorieuses*. Venceslas marchait alors en Bulgarie à la tête de soixante mille hommes, avec Calocyr, qu'il avait adopté pour son frère. Il passe le Danube. Les Bulgares viennent à sa rencontre au nombre de trente mille hommes, et sont battus au bord du fleuve. Ils se renferment dans Dristra. Le roi bulgare, désespéré de sa défaite, est pris du mal caduc, et meurt peu de jours après. A cette nouvelle, Nicéphore envoie en Bulgarie les deux fils

de Pierre, Borisès et Romain, qu'il avait jusqu'alors retenus à Constantinople. La Bulgarie, envahie par les Russes, était encore déchirée par une guerre civile. Quatre frères, profitant du désordre de ce malheureux pays, avaient formé un parti pour s'emparer de la couronne : leur ambition forcenée voulait régner sur des débris et sur des ruines. Cependant les légitimes possesseurs, devenus les plus forts, se mirent en devoir de repousser les Russes. Ils furent battus, faits prisonniers, et mis aux fers dans Parastlava, capitale de Bulgarie, dont les Russes s'étaient emparés.

XXV. Conspiration contre Nicéphore. Cedr. p. 662, 663. Zon. t. 2, p. 207, 208. Manass. p. 118, 119. Glyc. p. 308. Joël, p. 181. Leo Diac. Ducange, fam. byz. p. 150.

L'empereur, affligé du désastre de ses nouveaux alliés, se disposait à marcher en Bulgarie, lorsqu'il fut arrêté par un incident extraordinaire. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, vint lui présenter une lettre, par laquelle il était averti qu'il mourrait au mois de décembre. Le porteur de la lettre s'éclipsa aussitôt, sans qu'il fût possible de le découvrir. Frappé de cet avis, il tomba dans une profonde mélancolie; il renonça à toute la pompe impériale, et ne voulut plus coucher que sur la terre en habit de moine. Quoique ce prince fût d'un tempérament assez froid et peu enclin à l'amour, il avait aimé Théophano avec passion. Mais depuis quelque temps, soit par dégoût, soit par un effet de son indifférence naturelle, il s'était éloigné du commerce de la princesse[1]. Cette femme ardente et voluptueuse avait formé une intrigue secrète avec Zimiscès, aussi bien fait que vaillant; et

[1] Abou'-lfaradj qui cite ce fait d'après Mar-Michael, le croit peu probable, et pense que Théophano fit périr son mari, parce que celui-ci aurait voulu rendre eunuques les fils de cette femme et de Romain. Leo Diac., p. 383.—B.

comme elle avait toujours conservé son empire sur l'esprit de son mari, elle s'en servit pour faire rappeler son amant, tombé en disgrace. Zimiscès, le plus brave guerrier de l'Empire, avait donné de la jalousie à Léon, frère de l'empereur, qui vint à bout, à force de calomnies, de lui faire ôter le commandement des troupes. Il ne se crut pas dédommagé par la charge d'intendant-général des postes, et le mécontentement qu'il témoigna de cet emploi peu assorti à son humeur guerrière, le fit exiler dans ses terres. Il n'y séjourna pas long-temps. Théophano, ennuyée de son absence, obtint pour lui la permission de venir à Chalcédoine, mais avec défense de rentrer dans Constantinople. Le trajet du Bosphore n'était pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimiscès le passait pendant la nuit, et s'introduisait chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Enfin, lasse de cette contrainte, elle le pressa de se faire lui-même empereur, et s'offrit à le servir de tout son pouvoir. Zimiscès était mécontent et ambitieux. Chéri des troupes, parmi lesquelles il avait passé sa vie, il avait des amis aussi déterminés que dévoués à son service : il fit passer chez l'impératrice les plus hardis d'entre eux, qu'elle cacha dans une chambre obscure. Le soir du 10 décembre, un clerc du palais vint mettre entre les mains de l'empereur, un écrit qui portait que l'empereur devait être assassiné la nuit prochaine, et que s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice, on y trouverait les assassins. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite; celui-ci, soit par trahison, soit par une funeste négligence, visita tout, excepté la chambre qui recelait les conjurés.

XXVI. Assassinat de Nicéphore.

La nuit suivante, Zimiscès aborde au port de Bucoléon au pied de la muraille du palais. Il amenait avec lui Burzès, celui qui avait pris Antioche et qui en avait été si mal payé de l'empereur, Léon surnommé [*Balanès*, ou] *Valens*, c'est-à-dire *le Fort*, Théodore-le-Noir et deux autres capitaines. Les femmes de l'impératrice, qui les attendaient, leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur. Ceux qu'on avait tenus cachés dans la chambre obscure, se joignent à eux. Théophano avait pris toutes les mesures nécessaires pour leur faciliter l'accès sans être aperçus. Ne le trouvant pas dans son lit, ils se croient découverts ; ils allaient prendre la fuite et se précipiter du haut des murs, si un petit eunuque, sortant de l'appartement des femmes, ne les eût conduits au lieu où reposait Nicéphore. Il s'était retiré dans la forteresse dont j'ai parlé, qui communiquait avec le palais, et qui venait d'être achevée le jour précédent. Ils le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Il venait de s'endormir et ne les entendit pas entrer. Zimiscès le réveille d'un coup de pied; et comme il levait la tête en s'appuyant sur son coude, Léon lui fend le crâne d'un coup d'épée. On le traîne aux pieds de Zimiscès, qui l'accable d'injures et de reproches, lui arrache la barbe, lui fait briser les mâchoires avec le pommeau des épées. Nicéphore endurait ces horribles traitements sans dire autre chose sinon, *Mon Dieu, ayez pitié de moi.* Enfin Théodore-le-Noir l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Comme les gardes, avertis par le bruit, accouraient au secours, et qu'une foule de peuple s'assemblait au dehors, on

coupe la tête au prince expirant, et on la montre par une fenêtre à la lueur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite, et Zimiscès demeure maître du palais. On dit que, sur l'avis que Nicéphore avait reçu le soir précédent, il avait mandé à son frère Léon de venir promptement au palais avec une escorte bien armée; que Léon, qui jouait alors, et qui était passionné pour cet amusement, remit la lecture de la lettre après sa partie; que l'ayant lue alors, il se mit en devoir d'exécuter l'ordre de son frère, mais qu'en passant près du cirque il entendit parler de l'assassinat et proclamer empereur Zimiscès; que, saisi d'effroi, il ne songea qu'à se sauver avec son fils dans l'église de Sainte-Sophie. Le cadavre de Nicéphore demeura tout le jour en plein air, couché sur la neige, et ne fut enterré que le soir.

XXVII. Éloge de Nicéphore.

Ce prince était âgé de cinquante-sept ans; il en avait régné six et quatre mois cinq jours, à compter du jour de son couronnement. Si l'on en croit les historiens de l'Empire, c'était l'homme le plus vaillant et le plus vigoureux de son temps; savant dans l'art de la guerre, actif, infatigable, insensible aux plaisirs; d'une ame élevée, aussi grand dans le gouvernement civil que dans la conduite des armées, juste et plein de droiture, pieux et exact à s'acquitter des devoirs de la religion. Mais ce portrait est démenti en plusieurs points par le récit de ses actions. A en juger par cette règle, la moins sujette à erreur, il est à craindre que sa piété ne fût qu'hypocrisie. Ses amours avec Théophano ne font pas l'éloge de la pureté de ses mœurs et de son éloignement des plaisirs même les plus criminels. Son avarice inhumaine, ses

monopoles suffiraient pour effacer toutes ses bonnes qualités. Sa perfidie à l'égard d'Othon est seule capable de déshonorer la plus belle vie. Aussi les historiens grecs l'ont-ils passée sous silence, et ce trait si honteux ne se trouve que dans les historiens occidentaux. Il serait à souhaiter, pour l'honneur de Nicéphore, que ceux-ci eussent été mal informés; ce qu'il est difficile de croire. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à ce prince d'avoir été le plus grand guerrier de l'Empire depuis Théodose, et ses conquêtes sur les Sarrasins donnent lieu de conjecturer que, s'il eût vécu plus long-temps, il aurait rendu à l'Empire, du moins du côté de l'Orient, toute sa gloire et son ancienne puissance [1].

XXVIII. Zimiscès

Aussitôt après l'assassinat de Nicéphore [le sa-

[1] Remercions le savant éditeur de Léon-le-Diacre de nous avoir fait connaître le premier cette belle épitaphe en vers iambiques, composée pour être gravée sur la tombe de Nicéphore par Jean, métropolite de Mélitène:

« Cet homme naguère plus redou« table que le glaive, est tombé « sous le fer du vil agent d'une fem« me, maître tout à l'heure du monde « entier, où il n'occupait cependant « qu'une petite place: celui que sem« blaient respecter les êtres les plus « farouches, son épouse, cette autre « moitié de lui-même, l'a massacré. « Spectacle douloureux! il est con« damné à l'éternel sommeil, celui « qui connaissait à peine le repos « des nuits. Lève-toi, prince, au« jourd'hui! Éveille tes fantassins, « tes escadrons, tes archers, ton ar« mée, tes phalanges, tes bataillons; « des nuées de Russes, les nations « de la Scythie, avides de carnage, « se précipitent sur nous; ils déso« lent ton peuple, ta capitale, eux « qu'autrefois faisait trembler la vue « seule de ton nom sur les portes « de Byzance. Non, tu n'y seras pas « insensible: arme-toi de la pierre « qui te couvre, pour écraser ces « sauvages agresseurs; et qu'ensuite « elle serve d'inébranlable soutien à « nos pieds affermis. Mais si tu ne « veux quitter la tombe pour un « moment, fais-leur entendre un « seul des éclats de ta voix; à ce « bruit seul ils se disperseront. Si cela « même t'est refusé, reçois-nous « tous dans ton asile; car du sein « de la mort, tu suffiras pour sauver « le monde chrétien; toi qui vain« quis tout, hors une femme.» Ὢ πλὴν γυναικός, τὰ δ' ἄλλα Νικηφόρος. Leo Diac., p. 453.—B.

medi 11 décembre], quatre heures avant le jour, les conjurés s'emparent de la personne des deux princes, et courent avec eux toutes les rues et les carrefours de la ville, proclamant empereur Jean Zimiscès[1]. Ce surnom lui avait été donné d'un mot de la langue arménienne, à cause de sa petite taille. Mais il avait la force d'un géant et le courage d'un héros. Il était agé de quarante-cinq ans. Issu par son père d'une des plus nobles familles de l'Orient, cousin de Nicéphore par sa mère, il était neveu de ce Curcuas, si célèbre par ses grandes actions et par sa disgrace sous le règne de Lécapène, et petit-fils de Théophile, frère de ce Curcuas et son égal en valeur. Héritier de la gloire de ses ancêtres et brillant de ses propres exploits, il méritait la couronne, s'il eût pu l'acquérir sans crime.

proclamé empereur.

Cedr. p. 663, 664, 665. Zon. t. 2, p. 208, 209. Manass. p. 120. Glycas, p. 308. Joël. p. 181. Leo Diac. p. 93, 100. Ducange, Fam. byz. p. 153. [Tchamtch. II, p. 826 et seqq., 843 et seqq. Samuel d'Ani.]

[Voici comment l'historien de l'Arménie raconte l'origine de Zimiscès.

Il y avait alors (936) un gouverneur de la haute Arménie pour les Romains, nommé Vardan, résidant à Baberd avec deux princes de sa nation, Tadjat de Baberd, et Adrianos de Sper, beau-père de l'empereur Constantin fils de Romain; il leva des troupes et se révolta. Mais un autre officier de l'Empire, Armé-

(1) *Zimiscès*, dit Léon-le-Diacre, signifie la même chose que μουζακίτζης. Sur ce dernier mot, Ducange nous apprend que c'est une mauvaise leçon, et qu'il faut lire μοιρακίτζης avec le sens de *adolescentulus*. En arménien *Zimiscès* s'écrit *Tchemchkik*, mot qui n'a pas de sens connu : notre savant M. Et. Quatremère et M. Levaillant de Florival partagent cette opinion. Il est bien vrai seulement que la terminaison *kik* marque un diminutif; et l'on pourrait croire que l'autre partie est le mot persan *tchemch* (*taille majestueuse*). En effet, Léon-le-Diacre, p. 96, nous représente Zimiscès comme *petit* de corps, mais ayant un air *noble* et imposant. Quant aux assertions de M. Cirbied (Léon-Diac., p. 454), elles paraissent inexactes de tout point. Voyez *Mém. sur l'Arménie*, I, p. 95. — B.

nien de nation, nommé Jean Gourgen, fondit à l'improviste sur Baberd, et étouffa la révolte. Cependant Tadjat, qui s'était enfui, se laissa attirer à Constantinople, où on le retint prisonnier, mais avec beaucoup d'égards pour sa personne. Repris comme il cherchait à se sauver, on lui brûla les yeux. Pour Vardan, on l'enferma dans un monastère. Jean Gourgen fut fait général de l'Orient et s'illustra par sa bravoure. Théophile, son frère, devint gouverneur de Chaldée, et Jean Tchemchkik (Zimiscès), petit-fils de ce dernier, arriva au trône impérial. Tout ceci est conforme aux traditions grecques. Un historien arménien contemporain ajoute que Zimiscès était né dans la ville d'Hiérapolis ou Khozan dans la Quatrième Arménie, qui, depuis lors, porta le nom de Tchemchkadzag, *patrie de Zimiscès* : ce nom lui est resté.] Dès qu'il se vit maître de la ville, il déclara, comme avait fait Nicéphore, qu'il ne voulait être que le collègue des deux jeunes empereurs, l'un âgé de onze ans, l'autre de huit, et qu'il leur tiendrait lieu de père. [Il les tira même de leur asile de Vasacavan, et les déclara ses collègues.] L'eunuque Basile, fils naturel de Lécapène, avait été grand-chambellan de Nicéphore, qui, satisfait de ses services, avait créé pour lui la dignité de *Proèdre*, c'est-à-dire, président de la cour. C'était un homme vaillant, souple, adroit, mais très-méchant. Il s'était signalé dans les guerres contre les Sarrasins, et avait joué un grand rôle dans la révolution qui avait mis Nicéphore sur le trône. Il fut le premier à l'abandonner, et à faire sa cour au meurtrier de son prince. Zimiscès qui estimait ses talents, et qui avait été plus d'une fois témoin de son courage, crut avoir

besoin de son expérience; il le choisit pour ministre; et ce fut dans ce prince un aveuglement funeste que de donner sa confiance à un homme plus attaché à sa fortune qu'à ses maîtres. Dès que Basile fut à la tête des affaires, il écarta tous les serviteurs de Nicéphore. Léon le curopalate fut exilé à Lesbos; son fils Nicéphore, grand-maître de la garde-robe, à Imbros; Bardas Phocas, son second fils, gouverneur de Chaldée et de Colonée, eut ordre de ne pas sortir d'Amasie: son troisième fils, Pierre Phocas, fut épargné, peut-être parce qu'il était eunuque. Basile dépouilla les autres de tout emploi civil et militaire; il leur substitua ses amis et les partisans de Zimiscès. Au contraire il rappela tous ceux que Nicéphore avait bannis, et surtout les prélats exilés pour avoir refusé de souscrire aux innovations que Nicéphore avait introduites dans le gouvernement ecclésiastique. Il ne fallut que sept jours pour rétablir l'ordre, et la tranquillité troublée par la révolution.

XXIX. Couronnement de Zimiscès.

La première fois que Zimiscès sortit du palais, ce fut pour aller à Sainte-Sophie se faire couronner selon l'usage. Comme il approchait, le patriarche Polyeucte vint au devant de lui, pour lui déclarer qu'il ne pouvait lui donner entrée dans l'église, tandis qu'il avait encore les mains toutes fumantes du sang de son prédécesseur et de son parent; qu'il fallait auparavant expier ce forfait, chasser du palais l'impératrice qui avait ourdi cette trame criminelle, déclarer et punir le meurtrier, et remettre entre les mains du synode le décret porté contre l'Église. Zimiscès promit d'obéir à tout, et tint parole, sacrifiant à sa couronne les ministres de son crime, et Théophano même dont

la passion meurtrière l'avait fait empereur. Il jura qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore; que les assassins étaient Léon Valens[1] et Théodore-le-Noir; il les bannit avec leurs complices, et tous périrent misérablement. Théophano fut reléguée dans l'île de Proconèse; elle trouva moyen, peu après, de revenir secrètement à Constantinople, et se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile l'en ayant fait tirer de force, la fit transporter en Arménie, dans un monastère que Nicéphore avait fondé. Mais avant que de sortir de Constantinople, ayant obtenu de parler à Zimiscès, elle éclata contre lui avec fureur, lui reprochant ouvertement tout ce qu'elle aurait dû cacher; et voyant son fils Basile auprès du prince, elle lui sauta au visage, et l'accabla de coups de poing, l'appelant un Scythe, un Barbare. Elle l'eût étranglé si on ne l'eût arraché de ses mains. On exila sa mère à *Mantineum* en Cappadoce. L'empereur déchira publiquement l'édit de Nicéphore injurieux à l'Église, et déclara qu'il remettait la discipline ecclésiastique en son premier état. Il promit encore, pour l'expiation de son crime, de distribuer aux pauvres tout ce qu'il avait possédé de biens avant d'être empereur. Après qu'il eut rempli ces conditions, il reçut la couronne, le jour de Noël, des mains du patriarche, et retourna au palais suivi des acclamations des soldats et du peuple. Après quelques jours de repos, il fit deux parts de ses biens : il était riche de patrimoine, et l'était devenu encore davantage par

[1] On lit Λέων Βαλάντης, qui est traduit *Leo Balantes*, p. 99 et 457. On trouve les noms de Michael Bourtzès et de Atzypothéodoros, comme complices du précédent. Leo Diac. — B.

les libéralités des empereurs, qui l'avaient comblé de largesses en récompense de ses exploits militaires. Il en donna une part pour être distribuée aux habitants des campagnes voisines de Constantinople; il employa l'autre à doter et agrandir une léproserie située vis-à-vis de la ville, au-delà du Bosphore. Il y allait souvent lui-même, il distribuait des aumônes aux malades; il les pansait de ses propres mains; il oubliait la majesté du trône et le faste de la pourpre pour secourir les malheureux. Zimiscès possédait ces qualités enchanteresses qui font oublier les grands crimes; il n'avait que les vices que les peuples pardonnent aux princes qui les rendent heureux. Doux, affable, libéral, il ne savait point refuser de grace, à moins qu'elle n'allât au détriment de ses sujets; aussi content, aussi gai lorsqu'il donnait, que ceux mêmes qui recevaient. [Il affranchit d'impôts le thême des Arméniaques d'où il tirait son origine], et si son ministre Basile n'eût arrêté sa générosité, elle aurait en peu de temps épuisé les trésors que l'avarice de Nicéphore avait accumulés. Mais il aimait la table, et se livrait aux excès de la débauche, autant qu'elle ne pouvait nuire aux affaires de l'Empire.

An 970.

XXX. Basile Scamandrin succède à Polyeucte sur le siége de Constantinople.

Cedr. p. 665, 666. Zon. t. 2, p. 209. Joël. p. 181. Leo Diac. p.

Polyeucte ne survécut que 23 jours à la cérémonie du couronnement. Il mourut le 16 janvier suivant, et eut pour successeur Basile, moine du mont Olympe, renommé pour sa sainteté. Basile fut ordonné le premier dimanche de carême, 13 de février. On lui donna le surnom de Scamandrin, à cause d'un monastère qu'il bâtit au bord du Scamandre. Depuis la mort du patriarche Christophe, tué par l'émir Sarrasin, Antioche était sans pasteur. L'empereur

101, 102. Oriens Christ. t. 1, p. 255, 256. [Abou'-lfar. Chr. ar. p. 207.]

nomma pour remplir ce siége, un saint ermite de Colonée près de l'Arménie-Mineure, nommé Théodore. Il avait prédit à Zimiscès qu'il serait élevé à l'Empire, et l'avait exhorté à attendre le moment où il pourrait y parvenir sans crime, l'avertissant que, s'il écoutait les conseils de l'ambition, il avancerait le terme de ses jours. Quoique Zimiscès n'eût pas suivi ses conseils, il avait conservé pour lui beaucoup d'estime. Théodore fut ordonné par Polyeucte, qui vivait encore. Il obtint de l'empereur de transférer en Occident, dans quelque contrée déserte, les manichéens, qui infectaient tout l'Orient du venin de leur hérésie. On les rassembla par l'ordre du prince, et on les fit passer en Thrace, à Philippopolis, d'où cette secte contagieuse se répandit en Occident.

XXXI. Guerre des Sarrasins.

Le changement de maître avait augmenté les troubles de l'Empire. Tout était en mouvement sur les frontières. Du côté de l'Orient, les conquêtes de Nicéphore étaient sur le point d'échapper. Ce prince n'avait pas laissé de troupes suffisantes pour retenir dans le devoir tant de villes prises en Cilicie, en Phénicie, en Célésyrie. En Occident, les Russes, armés contre les Bulgares, menaçaient de tourner leurs armes contre les Grecs, qui les avaient imprudemment attirés en Bulgarie. Il était encore à craindre que quelque révolte intérieure ne se joignît aux périls du dehors : depuis trois ans la famine désolait l'Empire, et le murmure était général. Zimiscès commença par remédier au mal le plus prochain. Il acheta des blés dans toutes les contrées voisines ; et fort différent de Nicéphore, il les fit vendre à bas prix. Il se crut bien dédommagé de cette dépense par l'affection de ses

peuples; et après les avoir soulagés, il songea à se faire respecter au dehors. Il tourna d'abord ses armes du côté des Sarrasins. Tous les peuples mahométans, Égyptiens, Perses, Arabes, Africains, consternés de la perte d'Antioche et d'une aussi grande étendue de pays, s'étaient ligués ensemble, et, réunissant leurs forces, ils avaient formé une armée de cent mille combattants. A la tête de cette ligue étaient les Sarrasins de Carthage, qui passaient pour les plus habiles dans les guerres de terre et de mer. Le commandement général fut donné à l'Africain Zohar, capitaine d'une grande réputation. Cette armée formidable alla mettre le siége devant Antioche. A la première nouvelle qu'en eut l'empereur, il envoya ordre au gouverneur de Mésopotamie de rassembler en diligence toutes les troupes du pays et de courir au secours. Il fit marcher en même temps ce qu'il avait de soldats à Constantinople et dans le voisinage; et ayant ainsi formé une armée, il mit à la tête le patrice Nicolas, un de ses eunuques, dont il connaissait les talents militaires. Nicolas s'étant joint aux troupes de Mésopotamie, quoique très-inférieur en nombre, livra bataille aux ennemis, et les défit entièrement, avec autant de bonheur que de courage. Il ne fallut que cette action pour dissiper la ligue musulmane.

XXXII. Guerre des Russes.

Cedr. p. 666 et seqq. Zon. t. 2, p. 209, 210. Leo Diac. p. 103 et seqq.

Délivré de crainte de la part des Sarrasins, il lui restait à éloigner de la Thrace la nation des Russes. Calocyr les excitait à retenir dans les fers Borisès et Romain, fils du dernier roi, à demeurer maîtres de la Bulgarie, dont le climat était plus doux et le sol plus fertile que celui de leur pays natal, et à lui prê-

ter leurs forces pour se placer lui-même sur le trône de Constantinople, leur promettant une cession en forme de la Bulgarie, une alliance perpétuelle et un tribut annuel tel qu'ils le voudraient fixer. Ces propositions plaisaient fort à la nation et au roi; et Zimiscès, instruit de la trahison de Calocyr, fit dire à Venceslas, qu'ayant reçu de Nicéphore la récompense promise pour l'expédition de Bulgarie, et les conventions étant remplies de part et d'autre, il ne lui restait plus que de retourner dans son pays. Venceslas ayant dit fièrement qu'il irait porter sa réponse à l'empereur dans Constantinople, Zimiscès ne tarda pas à se préparer à la guerre. Il fit passer en Occident quelques troupes d'Asie, et en donna le commandement à Bardas Sclérus, dont il avait épousé la sœur, morte avant qu'il fût empereur [et au patrice Pierre]. Il lui ordonna de former un cordon sur les frontières de Bulgarie pour couvrir la Thrace, et d'y passer le reste de l'année et l'hiver suivant. Mal instruit de la situation des Russes, il ne craignait que quelques courses, et ne pensait pas qu'il y eût d'action générale avant le printemps prochain. Il avait dessein d'aller lui-même alors se mettre à la tête de ses troupes. Mais les Russes étaient déja en état d'agir, et dès qu'ils apprirent que les Grecs étaient en marche, ils débouchèrent par les défilés du mont Hémus avec une armée de trente mille hommes, composée de Russes, de Bulgares, de Patzinaces et de Hongrois. Après avoir traversé la Thrace qu'ils mirent à feu et à sang, il vinrent camper près d'Andrinople, où Sclérus s'était enfermé.

Comme il n'avait que dix mille hommes, il résolut

de suppléer par la ruse à ce qui lui manquait de forces. Il feint de trembler à la vue des ennemis qui le défiaient sans cesse; il ne répond rien à leurs bravades, et laisse brûler à ses yeux toutes les campagnes d'alentour, sans faire aucun mouvement. Les Barbares, persuadés que la crainte le tenait enchaîné dans la ville, courent librement sans précaution et sans discipline; plus d'ordre, plus de garde devant le camp. Ils passent les jours à insulter les assiégés, les nuits à boire et à danser au son des flûtes et des cymbales. Sclérus, les voyant dans cette sécurité, répand pendant la nuit ses troupes en diverses embuscades; et au point du jour il fait sortir de la ville [Jean Alacas] un de ses lieutenants, homme de tête et de main, avec un corps de cavalerie. Il lui donne ordre d'approcher de l'ennemi comme pour le reconnaître, de faire quelque résistance lorsqu'il serait attaqué, mais de tourner le dos au bout de quelques moments, en bon ordre, toujours au petit pas, et battant en retraite, tournant visage de temps en temps, et faisant ferme, pour attirer par ce manége l'ennemi dans les embuscades; qu'alors il rompît ses rangs, et prît la fuite en désordre à toute bride. Les Barbares formaient trois camps, les Russes et les Bulgares campaient ensemble, les Hongrois et les Patzinaces chacun à part. Le hasard voulut que l'officier eût d'abord affaire aux Patzinaces. Il exécuta ponctuellement ses ordres, et dès que les ennemis se furent débandés pour s'abandonner à la poursuite des fuyards, Sclérus, qui se trouvait en personne en ce lieu, sort de l'embuscade et se montre en bataille. Pendant qu'ils se rallient, Sclérus les attaque avec furie; en même temps un autre corps vient les charger par derrière; ils sont envelop-

XXXIII. Bataille d'Andrinople.

pés et taillés en pièces. Il n'en échappe qu'un très-petit nombre, qui va porter l'alarme dans le camp de leurs alliés. Sclérus, sans perdre un moment, marche aux Russes, qui s'étaient unis avec les Hongrois. Quoique la défaite des Patzinaces eût jeté l'effroi parmi eux, ils s'encouragent les uns les autres et s'avancent vers l'ennemi, la cavalerie en première ligne. Elle plie bientôt sous l'effort de celle des Grecs, et se rejette sur l'infanterie, qui la soutient sans se rompre. Les Barbares reprennent courage, et le succès devient douteux. Sclérus, sur un cheval vigoureux, parcourait le front de son armée, animant ses gens par la voix, par le geste et par l'exemple. Un Russe d'une taille gigantesque s'élance hors des rangs, court à lui le sabre haut, et lui décharge sur la tête un fendant terrible. La force du casque résiste au coup; Sclérus riposte d'un revers, et son sabre, de meilleure trempe, fend la tête au Barbare, et la fait tomber en deux parts sur ses épaules. En ce moment un autre Russe courait au secours de son camarade, et allait tomber sur Sclérus; Constantin, son frère, d'une force de corps extraordinaire, se jette au-devant de l'ennemi, qui évite le coup que lui portait Constantin; et s'il en faut croire l'historien grec, le sabre tombe sur le cou du cheval avec tant de violence qu'il lui abat la tête. Le Russe étant renversé par terre avec sa monture, Constantin saute sur lui, l'égorge, et remonte à cheval pour continuer de combattre. Ces deux prodiges de force et de valeur embrasent les Grecs d'un nouveau courage, et le font perdre aux ennemis. Les Barbares prennent la fuite, ils se laissent massacrer sans se défendre. On fait encore plus de prisonniers, et il n'en serait pas échappé un seul, si la

nuit n'eût fait cesser la poursuite. Une si grande victoire ne coûta la vie qu'à vingt-cinq soldats [cinquante-cinq suivant Léon-le-Diacre]; mais presque tous furent blessés. Les barbares perdirent plus de vingt mille hommes.

A peine Sclérus avait eu le temps de remettre l'épée dans le fourreau, qu'il reçut ordre de revenir en diligence à Constantinople. Dès qu'il est arrivé, on lui donne un corps de troupes légères, pour aller chercher en Asie un nouvel ennemi. Bardas Phocas, relégué dans Amasie, avait tramé un complot de révolte avec Léon son père et Nicéphore[1] son frère, exilés l'un à Lesbos, l'autre à Imbros. S'étant sauvé du lieu de son exil, il s'était rendu maître de Césarée de Cappadoce avec le secours de quelques mécontents, dont les principaux étaient deux fils du patrice Théodule, Diogène Adraleste, et le patrice Syméon Ampélas. Son crédit et celui de ses partisans lui ayant formé une petite armée, il prit le diadème et se fit proclamer empereur par ses soldats. Cependant Léon son père, et son frère Nicéphore, prenaient des mesures secrètes pour passer en Thrace, où ils avaient un parti. Leur dessein fut découvert par l'évêque d'Abyde, qu'ils avaient fait entrer dans leur complot. Ce prélat, arrêté sur quelques soupçons et convaincu, évita le supplice en révélant toute l'intrigue. Léon et Nicéphore furent pris et juridiquement condamnés à mort. L'empereur modéra la sentence, et les condamna seulement à l'aveuglement et

XXXIV. Révolte de Bardas Phocas.

Cedr. p. 669, 670, 671. Zon. t. 2, p. 210, 211. Joël. p. 181. Leo Diac. p. 112. Ducange, fam. Byz. p. 150, 151, 153.

[1] Léon-le-Diacre dit : « Avec ses frères Théodore, Bardas et Nicéphore, nommés Parsacuténiens, du nom de Parsacuta leur patrie; » p. 112. M. Hase pense que la révolte de Bardas doit être reportée à l'an 971, et l'expédition de Zimiscès contre les Russes à l'an 972. Leo Diac., p. 467.

à un exil perpétuel. On dit même que, par un excès de clémence, il fit dire aux exécuteurs de ne leur pas crever les yeux, mais d'en faire seulement le semblant, comme si c'eût été de leur part un trait d'humanité, sans en avoir reçu l'ordre. Ils furent renvoyés à Méthymne, dans l'île de Lesbos.

XXXV. Expédition de Bardas Sclérus contre Bardas Phocas.

Zimiscès avait recommandé à Sclérus de mettre tout en œuvre pour éviter une guerre civile. Arrivé à Dorylée en Phrygie, Sclérus envoya solliciter Phocas et les autres conjurés de rentrer dans le devoir, leur promettant non-seulement l'impunité, mais des graces singulières de la part de l'empereur. Ces avances ne firent qu'augmenter l'insolence des rebelles. Phocas répondit que l'empire lui appartenait à plus juste titre qu'à un assassin qui avait égorgé son maître dans son lit. Il fallut donc marcher contre eux. Mais leur audace ne se soutint pas. A l'approche de l'armée impériale, ils prirent l'épouvante, et, préférant les graces qu'on leur promettait à une opiniâtreté qui pourrait leur être funeste, d'abord Diogène Adraleste, ensuite Ampélas et les deux fils de Théodule, enfin tous les officiers et tous les soldats passèrent de nuit dans le camp de Sclérus.

[Léon-le-Diacre ajoute que cette dispersion des partisans de Bardas eut lieu dans un endroit nommé précédemment Bardaetta, *Défaite de Bardas*, et que Sclérus fit crever les yeux à ceux qu'il surprit après la fuite du chef de la révolte; dans un autre lieu déja nommé Typhlovivaria, *Vivier des Aveugles*. Il cite enfin la singulière coïncidence du nom Oïléon, *Malheur à Léon*, et du supplice que subit, dans le lieu ainsi nommé, le grand-oncle paternel de Bardas, Léon Pho-

cas, qui, après la mort de Léon VI, disputa l'empire à Romain Lécapène, et fut aveuglé. Dans la langue des peuples ce dernier nom devenait Goléon. — B.]
Phocas, resté seul avec ses domestiques, plein de dépit et de désespoir, maudissant les traîtres qui l'avaient eux-mêmes engagé à la révolte, monte à cheval avec sa maison et s'enfuit vers un château nommé Tyropée [1], qui n'était pas loin sur une hauteur. Sclérus envoie après lui des cavaliers, qui l'atteignent au pied de la montagne. Leur capitaine, nommé Charon, l'ayant reconnu, fait faire halte, et voulant avoir seul l'honneur de tuer ou de prendre Phocas, il devance ses gens de bien loin, et court à lui la pique baissée, le chargeant d'injures et le défiant de l'attendre. Phocas, qui le connaissait, fait volte-face, et le regardant avec indignation, *Lâche que tu es*, lui dit-il, *au lieu de m'insulter, tu devrais plaindre le fils d'un curopalate, le petit-fils d'un César, le neveu d'un empereur, devenu le jouet de la fortune. Je fus ton général, je suis malheureux, et tu viens m'accabler.* En disant ces mots, il prend en main une masse d'armes qui pendait à l'arçon de sa selle, et s'élançant sur l'ennemi, il lui en décharge un coup si terrible, qu'il le jette mort en bas de son cheval, et continue de fuir. Les cavaliers, arrivés au lieu du combat, voyant le cadavre de leur capitaine, prennent l'effroi et tournent bride. Sclérus marche au château avec son armée, et avant que de l'attaquer il emploie encore les voies de la douceur. Il promet avec serment au rebelle de le servir de tout son crédit, et de lui obtenir le pardon de sa

[1] Ou Tyrannon Castron, suivant Léon-le-Diacre, p. 122.—B.

révolte, s'il veut s'en remettre de bonne foi à la clémence de l'empereur. Sclérus était allié de Phocas, dont la sœur Sophie avait épousé Constantin, frère de Sclérus. La proposition fut écoutée, et Phocas se soumit après avoir reçu par serment l'assurance de ne point éprouver de traitement rigoureux. L'empereur se contenta de le faire mettre au rang des clercs, et de le reléguer dans l'île de Chio. Ainsi fut éteinte cette rébellion, qui aurait pu réveiller tous les amis du défunt empereur et allumer une grande guerre.

xxxvi. Mariage de Zimiscès.

L'hiver suivant se passa en fêtes, à l'occasion du mariage de Zimiscès. Ce prince, veuf de Marie, sœur de Bardas Sclérus, épousa, par le conseil du chambellan Basile, Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète et sœur de Romain-le-Jeune. Tout au contraire de Théophano, elle n'était pas belle, mais chaste et vertueuse. Ce mariage fut très-agréable aux Grecs, qui conservaient à la famille de Constantin la tendresse qu'ils avaient eue pour ce prince.

An 971. xxxvii. Guerre contre les Russes. Cedr. p. 671 et seqq. Zon. t. 2, p. 211 et seqq. Leo Diac. p. 126, 128, Ducange, fam. p. 153, 314. [Tchamtch. II, p. 844].

La défaite des Russes n'avait pas achevé la guerre; ils demeuraient maîtres de la Bulgarie; et le dessein de Zimiscès [1] était de les en faire sortir, et de rendre ce pays à l'Empire. La nature du terrain hérissé de forêts et la férocité de cette nation barbare rendaient cette expédition difficile. Zimiscès encouragea ses troupes par ses largesses, par le choix qu'il fit des officiers les plus braves et les plus expérimentés, et par le soin qu'il prit de pourvoir aux subsistances en établissant des magasins. Il avait passé l'hiver à mettre en état une

[1] Voyez les raisons qui peuvent faire reporter cette guerre à l'an 972, d'après Léon-le-Diacre, discutées par M. Hase. Leo Diac., p. 473.—B.

flotte, dont il donna le commandement à Léon, qui fut ensuite protovestiaire, c'est-à-dire grand-maître de la garde-robe; il lui donna ordre de se poster à l'embouchure du Danube[1], pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire. Ces dispositions étant faites, il partit de Constantinople au commencement du printemps, sous l'étendart de la croix, après avoir imploré le secours du ciel pour la prospérité de ses armes, et donné les ordres nécessaires pendant son absence. Lorsqu'il fut arrivé à Rhédeste, on lui présenta deux Russes; c'étaient, sous le nom de députés, deux espions qui venaient reconnaître l'état de l'armée. Ils se disaient envoyés pour se plaindre des hostilités. Mais personne ne s'y trompa. L'empereur, pour montrer son assurance, les fit conduire par tout le camp, et leur laissa considérer en liberté le nombre, la qualité et la bonne discipline des troupes. Il les congédia ensuite en leur disant qu'ils allassent rendre compte à leur maître, en attendant qu'il lui donnât le même spectacle. C'était l'armée la plus belle et la plus leste qu'on eût mise sur pied depuis long-temps, formidable non par le nombre, mais par le choix des troupes. A la tête marchait le corps des immortels, gens d'élite, armés de toutes pièces. Suivaient dix mille cinq cents[2] fantassins et treize mille cavaliers. L'arrière-garde, qui

[1] Léon-le-Diacre émet ici la singulière assertion que l'Ister ou Danube est le Phison du Paradis terrestre; que, de l'Orient, passant sous la terre, par un effet de la puissance céleste, il ressort par les monts Celtiques, et après avoir traversé l'Europe, se jette dans la mer par cinq embouchures. D'autres, selon lui, pensent que le Phison est le Gange, où se trouve l'émeraude. Leo Diac., p. 130. — B.

[2] Léon dit 15,000, p. 132; Cédrénus, cité par M. Hase, p. 475, dit 4,000. — B.

8.

conduisait les bagages, les valets, les machines obsidionales, marchait lentement sous les ordres du chambellan Basile. Après avoir traversé sans obstacle les défilés du mont Hémus [1], Zimiscès prit le devant avec cinq mille hommes de pied et trois mille chevaux, laissant ordre à Basile de le suivre avec le reste, sans fatiguer les troupes par trop de diligence. Il entre dans le pays ennemi plutôt que les Russes ne s'y attendaient, et campe près de Parastlava, ville alors grande et puissante qui ne subsiste plus aujourd'hui.

XXXVIII. Zimiscès marche en Bulgarie.

Cette campagne, digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne république, donne une grande idée de la science militaire et de la bravoure personnelle de Zimiscès. A son approche, Calocyr, auteur de tous ces maux, et qui se trouvait alors dans la place, ne jugea pas à propos de l'attendre; saisi d'effroi, il sortit secrètement de la ville la nuit suivante, et alla porter l'alarme dans le camp de Venceslas [à Dorystole ou Drista]. Ce prince, trompé par la diligence de l'empereur, était éloigné de quelques journées, et comptant sur la force de la place, et sur le nombre et le courage des Russes qui la gardaient, il ne se hâta pas de se mettre en marche, persuadé qu'il aurait meilleur marché des ennemis, lorsqu'il les trouverait affaiblis et harassés par les fatigues d'un siége, qui devait être long et meurtrier.

XXXIX. Première action de Zimiscès.

Zimiscès arrive à la vue des murailles, et débouche dans la plaine au son des trompettes, des cymbales et des tambours. Les Russes sortent à sa rencontre au

[1] M. Hase pense que Zimiscès, parti d'Andrinople, traversa l'Hémus et arriva dans le vallon de Panyse, où étaient les villes de Probate et de Scopèle. Leo Diac., 475.—B.

nombre de huit mille cinq cents, poussant des cris affreux. Ce n'était que de l'infanterie; la cavalerie russe, peu exercée aux évolutions, n'était guère employée que dans les courses, et se hasardait rarement à combattre. Après une assez vive résistance, ne pouvant soutenir les décharges des javelots, ils prennent la fuite, laissant sur la place grand nombre de leurs gens. Tous les habitants de Parastlava étaient soldats; à la vue des fuyards, ils sortent en foule pour les secourir, armés de ce que chacun trouve sous sa main. Cette multitude confuse ne tint pas long-temps contre des troupes réglées et bien commandées. Mais pendant le combat la cavalerie grecque leur avait coupé le retour; ensorte que, ne pouvant rentrer dans la ville, ils se dispersèrent dans la campagne, où les vainqueurs en firent un grand carnage. La nuit mit fin à la poursuite. Les Russes perdirent plus de huit mille hommes dans cette première action [1]. Sphagel [ou Sphengel], le plus distingué de la nation après Venceslas, commandait dans la ville; il se met en état de soutenir le siége; il barricade les portes, et garnit le haut des murs d'un amas de javelots et de pierres.

XI. Prise de Parastlava.

Le lendemain, 13 avril, jour du jeudi saint, Basile joignit Zimiscès au point du jour avec le reste de l'armée. Son arrivée augmenta la joie de la victoire, et pendant que toutes les troupes réunies prenaient leur poste autour de la ville, l'empereur, monté sur une éminence pour se faire voir aux Russes, les fit sommer de se rendre, plutôt que de s'exposer aux désastres

[1] Suivant Léon, p. 133, la bataille fut livrée le jour même où l'armée avait franchi les montagues, et sous les yeux de Zimiscès. 8,500 Russes y furent tués. — B.

inévitables à une ville prise d'assaut. Les assiégés ne répondent que par des insultes. Les Grecs, embrasés de colère, abattent à coup de traits ceux qui paraissent sur les murs, plantent les échelles, et montent à l'assaut avec fureur. Un soldat [d'Anatolie, nommé Théodose Mésonyctès], emporté par son courage, se couvrant de son bouclier, au travers des traits et des pierres qui pleuvaient de toutes parts, atteint le haut du mur, tue, écarte, renverse tout ce qu'il y rencontre, et par des prodiges de force et de valeur se maintient dans le poste dont il s'est emparé. Ses camarades le joignent et achèvent de nettoyer la muraille. A cet exemple toutes les échelles sont couvertes d'assaillants; les Russes sont partout précipités. Dans ce désordre, plusieurs soldats sautent dans la ville, ouvrent les portes et donnent entrée à toute l'armée. On massacre les hommes, on fait prisonniers les femmes et les enfants. On trouva dans une maison Borisès [ou Boris], roi des Bulgares, avec sa femme et ses deux fils. Quoique captif, il portait encore les marques de la royauté. On l'amène à l'empereur, qui le reçoit avec bonté, lui donnant le titre de roi, et lui disant qu'il n'est l'ennemi que des Russes, et qu'il est venu pour délivrer les Bulgares de leur tyrannie. Il fait mettre en liberté les prisonniers bulgares, et leur permet de se retirer où ils voudraient.

XLI. Attaque et prise du palais.

Cependant environ huit mille Russes s'étaient retirés dans le palais. C'était une place forte où ils espéraient se défendre. Comme ils s'y tenaient cachés, et qu'ils avaient laissé une porte ouverte pour ne pas donner de soupçon, ils tombaient sur les soldats que le désir du pillage y attirait et les égorgeaient. L'empe-

reur, averti de ce massacre, rallie ses troupes et les conduit en ce lieu. La porte fut fermée à l'instant, et les Russes se préparaient à vendre bien cher leur vie. Comme les Grecs, déja fatigués et occupés du pillage, se portaient mollement à cette nouvelle attaque, l'empereur, couvert de ses armes, se met à pied à leur tête. A cette vue les soldats s'animent d'un nouveau courage; chacun veut devancer l'empereur, et le couvrir de son corps. Ils montent à grands cris à ce nouvel assaut, et trouvant une vive résistance, ils mettent le feu en plusieurs endroits. Les Russes demi-brûlés sautent en bas des murailles; les uns sont la proie des flammes, les autres périssent dans leur chute; le reste est tué ou pris. [Il y eut, entre autres, une colonne de sept mille Russes, qui, ayant essayé de se faire jour, fut cernée et massacrée par les Grecs sous les ordres de Bardas Sclérus.] La conquête de cette grande ville ne coûta que deux jours. Zimiscès la rétablit, et changea son nom en celui de Joannopolis. Il y mit une forte garnison et la fournit abondamment de toute sorte de subsistances. Il y célébra la fête de Pâque, et partit le lendemain pour marcher à Dristra [1]. C'était l'ancienne Dorostole, que quelques géographes nomment aujourd'hui *Silistrie*. Le grand Constantin l'avait relevée depuis les fondements, et en avait fait une belle et grande ville.

XLII. Bataille contre les Russes.

Cette nouvelle affligea d'autant plus Venceslas, qu'il s'attendait à une longue résistance. Cependant loin de perdre courage, il anime ses gens par les motifs de l'honneur et de la vengeance. Il donne ordre à tout,

[1] *Drista* ou *Dorystole*, suivant Léon-le-Diacre, 134. Dristra, p. 140, voyez Banduri *Imp.*, *or.* II, 456.—B.

et comme il soupçonnait quelques Bulgares de s'entendre avec l'ennemi, il en fait égorger trois cents. Il part ensuite pour aller chercher les Grecs. L'empereur en marchant à Dristra prenait toutes les places qui se trouvaient sur son passage: il en abandonnait le pillage aux soldats et y laissait garnison. [Pliscouva et Dinia lui ouvrirent leurs portes.] Ses coureurs étant venus lui dire que les Russes approchaient, il envoie au-devant trois cents cavaliers choisis, sous la conduite de Théodore, avec ordre de prendre connaissance du nombre des ennemis et de les harceler dans leur marche. Ils rencontrent bientôt l'avant-garde des Russes, composée de sept mille hommes de pied; ils l'attaquent résolument, et, poussant leurs chevaux au travers des rangs, ils en abattent à coups de javelots, ils en foulent aux pieds un si grand nombre, que le reste effrayé se débande et se disperse dans les montagnes et les forêts voisines, d'où ils courent s'enfermer dans Dristra. L'armée de Venceslas était de soixante-dix mille hommes; il campe à quatre lieues de Dristra, où il attend l'ennemi. Les Grecs, encouragés par leurs succès récents et comptant sur la protection du ciel, ne respirent que le combat. Dès que les armées sont en présence, les deux chefs animent leurs soldats par les motifs les plus pressants, que les circonstances leur suggèrent. On donne le signal, et la cavalerie grecque fondant avec fougue sur l'ennemi, y jette le désordre et abat des rangs entiers. Les Russes se rallient et font un nouvel effort. Le succès se balance jusque vers le soir, que les Grecs, s'excitant les uns les autres, se jettent avec fureur sur les Patzinaces qui formaient l'aile gauche, les enfoncent et renversent tout devant eux. Les Russes les

font soutenir par un corps de réserve; l'empereur, de son côté, détache une partie du reste de l'armée, se met à la tête, et animant les siens par des paroles pleines de feu, il court pique baissée au plus fort de la mêlée. Le combat devient terrible en cet endroit; on repousse, on est repoussé diverses fois avec une rage opiniâtre. Les uns et les autres, dans un flux et reflux perpétuel, s'acharnent à tuer ou à périr. On dit que dans cette bataille l'avantage passa douze fois d'une armée à l'autre. Enfin les Russes plient, et prennent la fuite. On les poursuit; on en fait un grand carnage; ceux qui peuvent s'échapper se sauvent à Dristra.

XLIII. Siége de Dristra.

Zimiscès rend à Dieu des actions de graces, et fait hommage de sa victoire au martyr saint George, dont l'église faisait la fête ce jour-là. Le lendemain il campe devant Dristra, attendant sa flotte pour commencer l'attaque. Il craignait de laisser aux Russes la liberté du fleuve, par où ils pourraient lui échapper. Venceslas, toujours en défiance des Bulgares, qui étaient au nombre de vingt mille, les fait mettre aux fers et se dispose à soutenir le siége. Dès que la flotte est arrivée, l'empereur dresse ses attaques et repousse vivement les sorties des assiégés. Il y en eut une entre autres qui coûta beaucoup de sang aux Russes. Un jour, sur le soir, tandis que les Grecs soupaient dans leur camp, les Russes, partagés en deux corps, sortent en même temps par la porte orientale, où Pierre était de garde avec les troupes de Thrace et de Macédoine, et par la porte occidentale, où Bardas Sclérus avait son poste avec les troupes d'Orient. L'infanterie russe était mêlée de cavaliers, ce qui n'était pas ordinaire. On les repoussa vigoureusement, mais avec peine. Enfin ayant laissé

par terre un assez grand nombre de leurs gens, et surtout de cavaliers, ils rentrèrent dans la ville. Les Grecs ne perdirent que trois chevaux et pas un seul homme. Pendant le reste de la nuit, on entendit les cris lamentables des Barbares, qui pleuraient la mort de leurs camarades. Au point du jour, ils rappelèrent tous leurs soldats, répandus aux environs pour la garde des places, et les firent entrer dans la ville, qui n'était pas environnée de tous côtés. Voyant la flotte grecque qui descendait le Danube, avec un grand nombre de brûlots [et craignant les atteintes du feu *humide* ou *médique* [1], dont ils se souvenaient qu'avait été brûlée autrefois la flotte d'Ingor, père de Venceslas], ils ramassent leurs barques et les retirent à l'abri des murs, d'où ils lançaient sans cesse des traits et des pierres, pour écarter les vaisseaux ennemis. L'empereur rangea son armée en bataille dans la plaine, pour attirer les Russes au combat; mais ils se tinrent renfermés. Ce jour-là même, il vint au camp des Grecs des députés de Constantia et de plusieurs places au-delà du Danube, qui apportaient à l'empereur les clefs de leurs villes. Zimiscès en fit prendre possession et les pourvut de garnisons. A l'entrée de la nuit, les Russes sortent par toutes les portes en plus grand nombre qu'auparavant; ils ont d'abord l'avantage; mais la perte du brave Sphagel, qui commandait la sortie, rallentit leur audace. Ils demeurent cependant sur le champ de bataille toute la nuit, et le jour suivant jusqu'à midi, combattant par intervalles. Mais s'apercevant que l'empereur détachait de ses troupes pour leur couper la retraite, ils pren-

[1] *Hygron pyr*, feu grégois. Leo Diac., 144.—B.

nent l'épouvante, et trouvant le chemin de la ville occupé par les Grecs, ils se répandent dans la campagne, où la plupart trouvent l'ennemi et la mort.

XLIV. Activité de Venceslas.

La nuit suivante, Venceslas, résolu de soutenir le siége jusqu'à l'extrémité, fit travailler toutes ses troupes à élargir le fossé autour des murailles; et comme Zimiscès, n'osant attaquer une place défendue par une grande armée, se tenait assez loin de la ville, qu'il espérait prendre par famine, ce travail dura plusieurs nuits sans qu'il en eût connaissance. Les Russes avaient beaucoup de blessés et peu de vivres, les Grecs interceptant les convois. Pour prévenir une entière disette, Venceslas profite d'une nuit ténébreuse, dont l'horreur était encore augmentée par un violent orage de pluie et de grêle, mêlées d'éclairs et d'un bruit affreux de tonnerre. Il se jette dans des bateaux avec deux mille hommes pour aller chercher des vivres. Après avoir recueilli tout ce qu'il put enlever de blé, de millet et d'autres subsistances, il se rembarque et remonte vers Dristra. Dans le retour, les Russes aperçoivent sur le bord du fleuve grand nombre de valets de l'armée grecque, les uns abreuvant leurs chevaux, les autres coupant du bois ou faisant du fourrage. Ils abordent, tombent sur eux, en tuent une partie, font fuir l'autre, et se rembarquent avec les chevaux et la charge des fuyards. L'empereur, honteux de cet échec, fait de vifs reproches aux commandants de la flotte d'avoir manqué de vigilance, et les menace de mort s'ils y retombent. Il resserre le blocus de la ville; il coupe tous les chemins par des tranchées; il place des postes dans tous les passages, et prend toutes les mesures possibles

pour affamer la place, qu'il tenait assiégée depuis plus de deux mois.

XLV. Nouveau complot de Léon et de son fils.

Pendant que Zimiscès demeurait campé devant Dristra, il courut risque de perdre Constantinople. Léon, curopalate, et son fils Nicéphore, moins reconnaissants de la grace qu'on leur avait faite [1], que tourmentés par leur ambition, ayant corrompu leurs gardes à Méthymne, se disposaient de nouveau à la révolte. Après s'être assurés de plusieurs partisans, ils se jettent dans une barque, abordent secrètement vis-à-vis de Constantinople [se cachent dans le monastère de Pilamys], et font avertir leurs amis. On les fait entrer dans la ville pendant la nuit; ils se tiennent cachés dans une maison particulière. A peine y sont-ils enfermés, qu'un de leurs domestiques va en donner avis à l'amiral Léon et au chambellan Basile, que Zimiscès avait renvoyés à Constantinople pour y commander en son absence. Léon, à la tête d'une troupe ramassée à la hâte, court attaquer la maison; les coupables s'échappent et se sauvent dans Sainte-Sophie. On les en arrache par force; on les transporte à l'île de Calonyme, dans la Propontide, et l'on envoie prendre les ordres de l'empereur. Il ordonne de leur crever les yeux, sans les épargner cette fois, et de confisquer leurs biens.

XLVI. Bataille de Dristra.

La famine commençait à se faire sentir dans Dristra, et les Grecs ayant dressé leurs batteries dans des lieux élevés, lançaient sans cesse des pierres qui cau-

[1] On a vu plus haut, § 28, qu'ils avaient été exilés; Léon-le-Diacre dit (p. 145) à Lesbos le père et le fils : il ajoute que Léon, condamné à être aveuglé, n'avait eu que les paupières brûlées, grace à la pitié de l'exécuteur.—B.

saient beaucoup de dommage. Une machine surtout incommodait fort les assiégés. Ils résolurent de la détruire et firent sortir, pour cet effet, un corps de soldats choisis mêlés de troupes légères. Jean Curcuas, cousin de l'empereur, qui commandait dans ce poste, court à la défense avec ses meilleurs soldats, et se jetant au milieu des ennemis, il est porté à terre et tué d'un coup de lance. Le reste de ses gens accourt et repousse les Russes. Le lendemain, vingtième de juillet, Venceslas résolut de tenter le hasard d'une bataille, tandis qu'il avait encore la plus grande partie de ses forces, qu'il voyait diminuer de jour en jour par la disette et les maladies. Il sort avec toutes ses troupes, se met à la tête d'une des deux ailes, et donne le commandement de l'autre à Icmor, brave capitaine, qui de la plus basse naissance s'était élevé aux premiers grades militaires, sans autre recommandation que celle de sa valeur. Depuis la mort de Sphagel, il tenait après le prince le premier rang dans l'armée. Le combat étant engagé, un des gardes de l'empereur, nommé Anémas, fils de l'émir Curupe, qui avait si bien défendu Candie contre les Grecs sous le règne de Romain-le-Jeune, voyant Icmor tantôt voler entre les rangs des siens dont il animait le courage, tantôt au milieu des escadrons des Grecs, où il portait la terreur et la mort, court à lui sans s'effrayer de sa grande stature et de sa force. Brûlant d'ardeur de l'atteindre, il le suit quelque temps, le joint enfin, et lui décharge un si furieux coup de sabre, qu'il lui abat la tête avec l'épaule gauche. Il rejoint aussitôt sa troupe. Les Grecs poussent un cri de joie, et les Russes de désespoir. Ceux-ci perdent courage, et, accablés de honte autant que de douleur, ils

tournent le dos. Il en périt plus dans la fuite que dans l'action même, s'étouffant les uns les autres dans les passages étroits, ou tombant sous le fer ennemi. Venceslas même allait être pris, si la nuit qui survint ne l'eût dérobé à la poursuite. Pendant toute la nuit on entendit les cris des Barbares, qui pleuraient la perte d'Icmor [et ensevelissaient les corps de leurs compatriotes]. Sur leur tombe ils sacrifièrent plusieurs prisonniers grecs des deux sexes, et étouffèrent dans les eaux du Danube des enfants à la mamelle et plusieurs coqs. Car, soit qu'ils l'aient appris d'Anacharsis, leur concitoyen, ou de l'un des compagnons d'Achille, ils ont, dit Léon-le-Diacre, la coutume grecque des sacrifices sur les tombes des morts. Il ajoute, d'après un passage, inconnu d'ailleurs, du périple d'Arrien, qu'Achille, fils Pélée, était né à Myrmécion, petite ville près du Palus-Méotides; que les Scythes l'ayant chassé à cause de la dureté de son caractère, il était venu s'établir en Thessalie; et que la preuve de son origine asiatique se trouve dans son manteau à agrafes, dans ses cheveux roux et ses yeux bleus [1]. Le lendemain, les Grecs dépouillant les morts sur le champ de bataille, trouvèrent entre les cadavres plusieurs femmes déguisées en hommes, qui avaient combattu avec leurs maris.

XLVII. Embarras des Russes.

Les Russes toujours battus commençaient à perdre courage. Ils n'espéraient aucun secours des Barbares voisins, qui craignaient d'attirer sur eux les forces des Grecs. La flotte qui gardait les bords du Danube fermait le passage aux convois, et leur ôtait même l'espérance de pouvoir se sauver par le fleuve. Ils étaient réduits à une extrême disette. Les Grecs, au contraire,

[1] Leo Diac., p. 150, et note p. 485. — B.

jouissaient de l'abondance; ils recevaient tous les jours de nouveaux renforts de troupes. Dans une si triste conjoncture, Venceslas assemble son conseil. Tous les officiers s'accordaient à dire qu'il fallait finir une guerre si ruineuse; mais ils se partageaient sur la manière de la terminer. Les uns étaient d'avis de se retirer pendant la nuit, et d'abandonner Dristra; d'autres de demander la paix, sans laquelle ils ne pourraient s'en retourner en sûreté. Le découragement était général. Le seul Venceslas, se roidissant contre la mauvaise fortune, les exhortait à tenter encore le hasard d'une bataille. *Il ne nous reste*, disait-il, *que deux partis à prendre, ou de vaincre, ou de préférer une mort glorieuse à une vie déshonorée. Flétrirons-nous notre gloire passée par une fuite honteuse, qui nous rendra méprisables aux nations qui tremblaient au bruit de nos armes?* Ces paroles firent passer dans le cœur des Russes le courage dont il était animé. Tous lui promettent de faire les derniers efforts. [Jamais, dit Léon-le-Diacre, on ne vit les Tauroscythes, ou Russes, se livrer à leur vainqueur. Parce qu'ils sont persuadés que ceux qui sont massacrés dans les combats deviennent, après la mort, les esclaves de leurs meurtriers. Pour prévenir ce malheur, ils se passent eux-mêmes l'épée au travers du corps. — B.]

Le lendemain, 25 juillet, ils sortent tous de la ville. Venceslas fait fermer les portes, pour ôter aux fuyards tout moyen de se sauver. Le combat s'engage; on paraît de part et d'autre résolu à vaincre ou à mourir. Sur le midi, les Grecs, fatigués du poids de leurs armes et de la chaleur du jour, dévorés d'une soif ardente, commençaient à perdre leurs forces. L'empereur qui s'en

XLVIII. Seconde bataille de Dristra.

aperçoit vole à la tête de son armée avec les troupes de sa maison, soutient par sa valeur les attaques de l'ennemi, tandis qu'on apporte derrière lui des outres pleines d'eau et de vin pour désaltérer et rafraîchir les soldats. Ranimés par ce soulagement, ils retournent à la charge avec une nouvelle vigueur; les Russes résistent avec un égal courage, et l'avantage est longtemps douteux. On combattait aux portes de la ville sur un terrain serré, coupé de coteaux et de ravines, favorable à l'infanterie russe, mais où la cavalerie grecque ne pouvait se déployer. L'empereur ordonne à ses gens de tourner bride, et de gagner à petits pas la plaine qui s'étendait à quelque distance; et lorsqu'ils y auraient attiré l'ennemi, de faire volte-face et de le charger avec ardeur. On exécute ses ordres; les Russes, persuadés que les Grecs fuient, s'encouragent mutuellement et les poursuivent à grands cris. Dès que les Grecs ont atteint le lieu marqué, ils retournent sur l'ennemi. Théodore combattait à la tête de la cavalerie; son cheval étant percé d'un coup de lance, il tombe par terre; le combat devient furieux autour de lui; les Russes et les Grecs font les plus grands efforts, les uns pour le tuer, les autres pour le défendre. Théodore était d'une force extraordinaire; embarrassé sous son cheval, il saisit un Russe par la ceinture, et le présentant devant lui comme un bouclier, il pare les coups qu'on lui porte. Enfin les Grecs repoussent les Russes et le tirent de danger. La victoire balançait encore; les deux armées, fatiguées d'un combat si long et si rude, s'éloignent de quelques pas comme de concert, pour reprendre haleine. Dans ce moment, Zimiscès voyant l'opiniâtreté des Russes, et voulant épar-

gner le sang de ses sujets, envoie proposer à Venceslas un combat singulier : *Qu'il était plus raisonnable de vider leur querelle par la mort de l'un ou de l'autre, que de faire périr des nations entières pour l'avantage d'un seul homme.* A ce défi Venceslas répond, *qu'il n'a point de conseil à prendre de son ennemi; que si l'empereur grec s'ennuie de la vie, il y a quantité de moyens d'en sortir, et qu'il en peut choisir tout autre qu'il jugera à propos.* Sur cette réponse, l'empereur, résolu de terminer la guerre dans ce combat, par la destruction entière de l'armée russe, envoie Bardas Sclérus se poster entre la ville et le champ de bataille, pour couper la retraite aux vaincus. Il commande au patrice Romain, petit-fils de Lécapène, et au général Pierre de tomber sur l'ennemi avec toutes leurs troupes. Le combat se rallume, et la victoire est encore incertaine. Anémas, voulant enfin la décider par un exploit hardi, se fait jour au travers des bataillons, court droit à Venceslas, et d'un terrible coup de sabre il l'abat de son cheval. Ce prince ne dut la vie qu'à la force de son casque. Anémas fut aussitôt enveloppé; accablé de traits de toutes parts, admiré des ennemis mêmes par des prodiges de valeur, il succombe enfin sous le nombre. Les Russes, animés par sa mort, repoussent les Grecs. L'empereur voyant ses troupes plier, court à leur tête, se jette sur les Russes, et entraîne les siens par son exemple. Il s'élève en même temps un vent violent, mêlé de pluie et de poussière, qui donne dans les yeux des Russes. Mais une autre circonstance plus étonnante et par conséquent moins croyable, quoique l'antiquité en ait plusieurs fois fait usage pour illustrer les grandes batailles,

c'est qu'on vit à la tête de l'armée grecque un cavalier inconnu, monté sur un cheval blanc, qui jetait le désordre et l'épouvante dans l'armée des Barbares. Ce jour était consacré à la mémoire de saint Théodore, et l'on crut que c'était ce célèbre martyr qui, ayant été soldat toute sa vie, était venu combattre pour Zimiscès. Enfin les Russes, forcés de céder aux efforts redoublés des Grecs, fuient vers la ville se précipitant les uns sur les autres. Mais trouvant les passages fermés par Sclérus, ils se dispersent dans la campagne, et la cavalerie grecque en fait un horrible carnage. Du côté des Russes il périt quinze mille cinq cents hommes. Les Grecs n'en perdirent que trois cent cinquante; mais presque tous furent blessés. Zimiscès, pour accréditer le miracle, fit rebâtir depuis les fondements, avec beaucoup de magnificence, une église de Saint-Théodore dans la ville d'Euchanie, voisine de Constantinople. Il changea même le nom de cette ville en celui de Théodoropolis.

[Zimiscès avait avec lui dans cette guerre, au rapport d'Asolik, auteur arménien, un grand corps de fantassins de sa nation. Ce furent eux qui, dans une bataille où les deux ailes de la cavalerie étaient enfoncées, soutinrent le choc de l'ennemi, défendirent la personne de l'empereur, et assurèrent la victoire [1].]

XLIX. Paix avec les Russes.

Venceslas, voyant tous ses projets ruinés sans ressource, résolut enfin de faire la paix. Il demanda par ses députés à l'empereur d'être reçu sous la foi publique ami et allié de l'Empire. Il offrait de rendre

[1] Abou'-lfaradj remarque que l'infanterie arménienne se distingua également dans l'expédition de Nicéphore en Syrie, l. 74, § 52, voy. Exc. ex *hist. ar.*, Leo Diac., p. 381.—B.

Dristra avec tous les prisonniers, et de sortir de la Bulgarie, à condition que les Grecs lui laisseraient la retraite libre, qu'on lui fournirait des vivres, et qu'il serait permis aux Russes de venir faire le commerce à Constantinople, comme auparavant. L'empereur, las d'une guerre si meurtrière, accepta ces propositions. Il fit mesurer à chaque Russe deux boisseaux de blé. De soixante mille Russes qui étaient venus en Bulgarie, il n'en restait que vingt-deux mille. Après la conclusion du traité, Venceslas demanda une entrevue avec l'empereur; ce qui lui fut accordé. À sa prière, Zimiscès députa aux Patzinaces Théophile, évêque d'Euchaïtes, pour les prier de donner aux Russes le passage libre par leur pays. Il leur demandait encore qu'ils se déclarassent amis et alliés de l'Empire, et qu'ils s'engageassent à ne jamais passer le Danube pour piller la Bulgarie. Ils consentirent à tout, excepté au passage des Russes. Malgré ce refus, Venceslas, s'étant hasardé à traverser leur pays, fut surpris et tué dans une embuscade avec tous ses gens. Les Patzinaces ne pouvaient lui pardonner d'avoir fait la paix avec les Grecs sans leur participation. Il eut pour successeur Volodimir, son fils naturel, qui prit pour femme Anne, sœur du jeune empereur Basile. Cette princesse acheva d'établir la religion chrétienne en Russie.

L. Retour de Zimiscès à Constantinople.

Après le départ des Russes, l'empereur ayant passé quelque temps à fortifier les places le long du Danube, reprit le chemin de Constantinople. Il trouva en-deçà des murs le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple, qui le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de victoire. Les uns lui présentaient des couronnes, les autres des

sceptres d'or enrichis de pierreries; il recevait ces présents et en faisait de plus riches encore. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs; au lieu d'y monter, il y fit mettre les ornements royaux des princes bulgares, et au-dessus une statue de la sainte Vierge, qu'il apportait de Bulgarie; il la fit triompher à sa place. Il suivait sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadême. Il traversa ainsi toute la ville, dont les rues étaient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre, avec des guirlandes de laurier. Après avoir rendu graces à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, il y fit suspendre une magnifique couronne qui avait servi aux rois bulgares, et se retira au palais. Il y fit venir Borisès, roi de Bulgarie, et lui fit ôter les ornements royaux; c'étaient la couronne d'or, la tiare de fin lin, et les brodequins de couleur de pourpre. L'ayant ainsi dépouillé de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de la milice. Romain, son frère, fut fait eunuque. Le royaume de Bulgarie revint ainsi pour quelque temps à l'Empire, et fut soumis à Zimiscès tant qu'il vécut. Zimiscès célébra sa victoire par un trait de bonté paternelle, plus utile aux peuples et plus glorieux aux princes, que tous les monuments de la vanité. Il déchargea ses sujets d'un impôt onéreux, qu'on nommait l'impôt de la fumée, établi sur chaque cheminée depuis plus de cent cinquante ans par le méchant prince Nicéphore, premier du nom.

An 972.

LI. Théophano envoyée à Othon.

Le mariage de Théophano, fille de Romain-le-Jeune, qui fut enfin conclu et célébré au commencement de l'année suivante, ne causa pas moins de joie dans l'Empire d'Allemagne. Othon continuait ses progrès

dans la Pouille; et outre l'embarras que cette guerre continuelle causait à Zimiscès, il souffrait avec peine d'avoir pour ennemi ce grand prince, qu'il était forcé d'estimer. Pour gagner son amitié, il commença par tirer des fers Pandulf, prince de Bénévent et de Capoue, prisonnier depuis trois ans à Constantinople. Il lui donna la liberté, après lui avoir fait promettre qu'il engagerait Othon à retirer ses troupes de la Pouille. Pandulf tint parole. Il persuada même à Othon de faire la paix avec Zimiscès, qu'il représentait comme un prince généreux et digne de l'alliance du premier monarque d'Occident. On reprit avec chaleur la négociation du mariage. Plusieurs seigneurs allemands blâmaient cette alliance, comme déshonorante pour l'Allemagne après l'insigne perfidie de Nicéphore. Mais Othon, plus politique, pensait que ce mariage ajouterait, en faveur de son fils, un nouveau droit aux prétentions qu'il avait déja sur la Pouille et la Calabre. Il en fit donc de nouveau la demande, à laquelle Zimiscès ayant consenti, Othon envoya une célèbre ambassade, dont l'archevêque de Cologne était le chef. Accompagnée d'un brillant cortége, la princesse vint à Rome le 14 avril 972, jour du dimanche de *Quasimodo*. Le pape Jean XIII célébra le mariage, la couronna et lui donna le nom d'Auguste. Elle n'avait de Théophano, sa mère, que le nom et la beauté. Chaste, spirituelle, très-habile dans le gouvernement, son ame élevée et son caractère viril soutint la dignité de sa couronne pendant les neuf ans de la minorité de son fils, Othon troisième. Elle savait également se faire aimer et se faire obéir. On ne lui reproche qu'un peu trop de hauteur. Elle

Anon. Salern. Lamb. Schaf. p. 157. Chron. German. p. 104. Pagi ad Bar. Ducange, fam. Byz. p. 143. Giann. Hist. Nap. l. 8, c. 1. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 435 488.

fit par ses vertus l'honneur de l'Empire d'Allemagne, tandis que sa mère déshonorait l'Empire d'Orient par ses débauches et ses forfaits. Elle mourut en 990, et fut enterrée à Cologne dans l'église de Saint-Pantaléon.

An 973.

LII. Guerres contre les Sarrasins.

Abou-'lféda. Elmacin. Abou-'lfaradj. Murat. ann. d'Ital. t. 5, p. 435. [Tchamtch. II, p. 845. Abou-'lfaradj, Chron. ar. p. 207.]

Zimiscès, devenu tranquille du côté de l'Occident, tourna ses vues sur les Sarrasins d'Orient. Il pensait à tirer Jérusalem des mains des infidèles, et à leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Syrie et en Mésopotamie. Le dessein de ce prince prévint de plus de cent ans celui des croisades. Les droits anciens de l'Empire, toujours soutenus par les armes, quoique sans succès, suspendus quelquefois par des traités, mais jamais abandonnés, légitimaient son entreprise, plus sans doute que les motifs de la religion, qui ne mit jamais le fer entre les moyens de s'établir. Il paraît que les projets de Zimiscès ne furent pas inconnus en Occident; et ce fut sans doute pour les favoriser que les Vénitiens, qui faisaient seuls alors en Europe le commerce d'Orient, défendirent sous peine de la vie ou de cent livres d'or, de porter aux Sarrasins ni fer, ni bois, ni aucune espèce d'armes, rien en un mot dont ils pussent faire usage contre les chrétiens; défense, dit Muratori, souvent renouvelée et toujours violée par l'avarice. Le début de cette campagne fut brillant et heureux. Une belle armée, sous la conduite du grand-domestique [de l'Orient, nommé Mleh [1]], ayant traversé l'Asie-Mineure, passe l'Eu-

[1] Au lieu de ces paroles, Lebeau disait : *que l'histoire ne nomme pas.* Tchamtchian le nomme *Mleh Demeslicos* : je ne doute nullement que ce dernier mot ne soit l'altération de domesticos. Voyez Leo Diac., notes, p. 488.—B.

phrate, et jette partout l'épouvante. Elle ravage le territoire d'Édesse, prend Nisibe, s'empare de Diarbekir [ou Dgranakert], l'ancienne Amid, couvre de carnage tout le Diarbekir, entraîne après elle un peuple de prisonniers.

[Comme les Romains bloquaient Amid, un vent violent qui s'éleva tout à coup bouleversa leur camp, et entraîna leurs tentes dans le Tigre. Tandis que d'épais tourbillons de poussière les aveuglaient, profitant de leur désordre et d'un intervalle de calme, 400 hommes sortent de la ville l'épée à la main, et en font un grand carnage. A cette nouvelle, Zimiscès part de Constantinople; il veut venger en personne l'honneur de ses armes. Déja il se disposait à marcher sur la Mésopotamie, lorsque des insinuations perfides le firent tourner vers l'Arménie persane. Il pénétra dans le Taron, et campa en vue du fort d'Aidziatsberd. Là quatre-vingt mille Arméniens faisant bonne contenance s'opposèrent à son passage. Mais le roi Achot III Chahiarmen, et ses alliés, Achot, roi de Vaspouracan, ainsi que ses frères, entamèrent avec l'empereur des négociations. Le résultat en fut un traité d'alliance, et la prestation d'un corps de troupes arméniennes.—B.]

Tous les habitants de la contrée l'abandonnent, fuient à Bagdad, et portent l'alarme dans cette grande ville. Tout y était dans le plus grand désordre. Depuis quelque temps, les khalifes n'avaient conservé de leur ancienne autorité que le nom et la prérogative d'être nommés les premiers dans les prières publiques. Toutes les forces du gouvernement étaient entre les mains des émirs. Bokhtiar, alors émir suprê-

me, ne s'occupait que de la chasse et de ses débauches. Le peuple, alarmé, s'assemble autour de son palais, et demande à grands cris qu'il fasse partir ses troupes, qu'il écarte le danger qui menace l'Empire. Il promet de chasser les ennemis, et demande au calife les sommes nécessaires pour cette expédition. C'est en vain que le calife Al-Mothi s'écrie qu'on exige de lui ce qu'il ne peut donner; que ses trésors ne sont plus entre ses mains, Bokhtiar le force de vendre ses meubles; il en retire une grande somme, qu'il dissipe dans ses plaisirs sans songer à la guerre. Cependant l'armée grecque avançait vers les sources du Tigre. Elle pillait le territoire de Miafarekin, autrefois Martyropolis. Abu-Taglab, brave Sarrasin, gouverneur de cette contrée, rassemble ce qu'il peut de troupes, les encourage et marche aux Grecs. Le grand-domestique, fier de ses succès et de la supériorité de ses forces, méprise ce faible ennemi, et s'engage sans précaution dans un défilé impraticable aux chevaux. Taglab l'attaque en ce moment, taille en pièces son armée, et le fait lui-même prisonnier. Cette défaite emporte la perte de toutes les conquêtes de cette campagne. L'infortuné général, enfermé dans une prison, étant tombé malade au bout d'un an, mourut d'une potion empoisonnée que son vainqueur lui fit prendre pour médecine.

An 974

LIII. L'empereur marche en Mésopotamie.

Leo Diac. Elmacin. [Tchamtch. II, 845 et seqq.]

L'empereur, peu accoutumé à de pareils affronts, se met lui-même en campagne au printemps suivant. Il passe l'Euphrate; tout fuit devant lui. Il entre dans Nisibe, qu'il trouve déserte, les habitants ayant pris la fuite. Après avoir ravagé tout le pays d'alentour, il attaque Amid, que les Sarrasins avaient re-

prise; il la force à se rendre et tire des habitants des sommes immenses. Il marche ensuite à Myctarsis (ville ainsi nommée par Léon-le-Diacre, et qui m'est d'ailleurs inconnue); c'était, dit-il, la plus riche de la province; elle se rendit et se racheta du pillage. Il voulait aller à Ecbatane [ou Tauris], où il espérait trouver d'immenses richesses. Cette ville passait encore en ce temps-là pour la plus opulente de l'univers; tous les trésors s'y rendaient de toutes parts, et jamais elle n'avait été pillée. Mais il fallait traverser un pays désert, coupé de montagnes, sans eau et sans fourrage. Il retourna donc à Constantinople avec une prodigieuse quantité d'or, d'argent, d'étoffes précieuses [fabriquées par les Sères], et d'aromates [tous présents que lui avaient offerts les Sarrasins]. Il fit porter toutes ces richesses dans son triomphe, qui fut célébré avec de grandes acclamations. Il faut qu'il y ait eu en cette occasion quelque négociation avec le calife de Bagdad. Car je trouve dans Elmacin que douze ans après, le calife payait un tribut annuel à l'empereur grec.

[Cependant le patriarche Vahanic, dont il a été question (page 4), poursuivait du fond de sa retraite du Vaspouracan, son projet de réunion avec l'Église grecque, et demandait à l'empereur de s'intéresser à lui; mais celui-ci, considérant, quant au dernier point, que la déposition de Vahanic avait eu lieu dans un concile, refusa de s'immiscer dans cette affaire. Ce ne fut qu'en 976, sous les empereurs Basile et Constantin, fils de Romain, que le traité d'union fut conclu, peu avant la mort de Vahanic. — B.]

Zimiscès, couvert de gloire, venait chercher dans son

LIV. Déposition

du patriarche Basile.
Cedr. p. 683.
Zon. t. 2, p. 214.
Joël. p. 181.
Leo Diac. p. 163.
Herm. contr. Chron.
Baronius. Oriens Christ. t. 1, p. 256.
Fleury, hist. ecclés. l. 56, art. 50.

palais le repos qui lui était dû après tant de fatigues. Il n'y trouva que la cabale et la malice armées contre la vertu, dont le vainqueur des Sarrasins ne sut pas se défendre. Le patriarche Basile, dont l'austérité ne plaisait pas à quelques prélats, fut accusé auprès de l'empereur de former des complots pour lui faire ôter la couronne. Cette calomnie ne trouva que trop de crédit auprès d'un prince jaloux de son pouvoir, et qui voyait croître à ses côtés ses maîtres légitimes. Il cita donc Basile à son tribunal. Le prélat refusa d'y comparaître, prétendant qu'un patriarche ne pouvait être jugé que par un synode. Sur ce refus, l'empereur le relégua au monastère que Basile lui-même avait fait bâtir au bord du Scamandre. Il fit ordonner à sa place Antoine, du monastère de Stude, dont on loue la sainteté et la science même dans les lettres humaines. Dans ce temps-là Rome produisait grand nombre de scélérats, et Constantinople en était le refuge. Boniface, surnommé Francon, cardinal-diacre, mais très-méchant homme, ayant fait étrangler en prison le pape Benoît VI, et s'étant lui-même placé sur le saint siége, fut chassé au bout d'un mois, et s'enfuit à Constantinople avec les trésors du Vatican.

An 975.
LV.
Zimiscès en Syrie.
Cedr. p. 683.
Zon. t. 2, p. 215.
Glyc. p. 309.
Leo Diac. p. 165.
Lup. protosp.
Elmacin.
[Samuel d'Ani.]

A peine l'empereur était-il de retour, qu'il apprit que tant de places conquises dans la campagne précédente, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'au-delà du Tigre, étaient retournées au pouvoir des Sarrasins. l'Empire n'avait plus assez de forces pour en fournir à la garde de tant de pays. Ce n'était plus ce grand arbre qui étendait de fortes branches, des bords de l'Océan Britannique aux frontières de la Perse. Tronqué de toutes parts, à peine lui restait-il assez de vi-

gueur pour soutenir ce que les Barbares ne lui avaient pas encore enlevé. Zimiscès fit donc réflexion que ces expéditions lointaines avaient plus d'éclat que de solidité; qu'elles passaient comme un éclair, sans laisser aucune trace. Il pensa que, pour recouvrer l'ancien domaine de l'Empire, il fallait procéder de proche en proche; que les premières conquêtes devaient ouvrir et appuyer les suivantes; et que les corps politiques s'agrandissaient comme les corps naturels, par des accroissements successifs et continus. Rempli de ce projet, il part au printemps et entre en Syrie. Il attaque et prend [Membig, où étaient conservées les sandales du Sauveur et la chevelure de saint Jean-Baptiste], Apamée, Émèse, Balbec; il marche à Damas. L'émir Aftekin, suivi des habitants, vient au-devant de lui avec de riches présents, pour acheter la paix; l'empereur lui impose un tribut, et traverse le Liban. Il emporte d'assaut la forte place de Borzo, assise sur un des sommets les plus hauts et les plus escarpés de cette montagne. De là il descend en Phénicie, s'approche de Sidon, qui se rachète du pillage, et s'arrête devant Tripoli, la plus forte place de cette côte. Elle était située sur une colline de difficile accès, environnée d'une épaisse muraille du côté de la terre, défendue de l'autre par la mer même, qui formait au bas de la ville un port assuré. Comme le siége devait être long, il y laisse une partie de son armée, et part avec l'autre pour réduire les places maritimes. Il prend Balanée au nord de Tripoli, et Béryte vers le sud. Le siége durait depuis quarante jours, lorsque Zimiscès, qui partageait toutes les fatigues de ses soldats, tomba malade : ce qui l'obligea de lever le siége, et de pren-

dre le chemin d'Antioche, où il espérait trouver une retraite. Les habitants d'Antioche, presque tous Sarrasins, n'obéissaient que par force; ils étaient disposés à secouer le joug à la première occasion. Voyant Zimiscès hors d'état de les forcer, ils lui ferment leurs portes. Irrité de cette révolte, il ravage le territoire et coupe tous les arbres des environs. Mais sa maladie augmentant, il laisse devant cette ville Burzès, qui l'avait déja prise une fois, et continue sa route vers Constantinople. Burzès s'en rendit encore maître peu de temps après la mort de Zimiscès.

[Dans cette expédition, Zimiscès, au dire des historiens arméniens, pénétra jusqu'à Jérusalem, d'où il adressa au roi arménien Achot III le récit de ces événements et un présent de 2000 esclaves et de 1000 chevaux; il engagea à venir à sa cour le diacre Léon, et Sempat de Thorhn, que ce prince lui avait envoyés comme négociateurs lors de son entrée dans l'Arménie. Ces deux personnages se rendirent à l'invitation, et furent décorés, le premier du titre de rabounapet et de philosophe; le deuxième de celui de magistros ou de protospathaire. — B.]

LVI. Mort de Zimiscès.

L'empereur traversa la Cilicie, et comme il passait près d'Anazarbe et de Podande, voyant des campagnes fertiles [de Longias et de Dryzé], couvertes de troupeaux et de tous les trésors que produit la terre, il demanda quel était le maître de toutes ces richesses. On lui répondit que c'étaient les domaines de Basile, conquis sur les Sarrasins par Nicéphore et par lui-même, et abandonnés à ce grand-chambellan, qui en jouissait. Le prince, indigné de voir tout le fruit des conquêtes englouti par un seul homme, *C'est donc*

pour enrichir cet eunuque, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, *que les peuples s'épuisent*, *que les armées essuient tant de fatigues*, *que tant de braves gens reviennent couverts de blessures*, *et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'Empire?* Basile était ministre; il était mieux servi que l'empereur, et il fut bientôt instruit de ce discours. Mais bien assuré d'en prévenir les suites, il ne fit qu'en rire avec ses amis. Zimiscès, arrivé au pied du mont Olympe, alla loger chez Romain, petit-fils de Lécapène [1]. Un de ses eunuques, gagné par Basile, lui servant à boire, versa dans sa coupe un de ces poisons qui ne donnent la mort qu'avec lenteur. Dès le lendemain, Zimiscès devint perclus de tous ses membres. Il s'éleva sur ses épaules des pustules pestilentielles; il lui sortait quantité de sang par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Sentant ses forces diminuer à chaque instant, il se hâta d'arriver à Constantinople, et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisait construire dans l'église du Sauveur. Il respirait à peine lorsqu'il entra dans la ville, et la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissements. Comme il sentait sa mort prochaine, il fit ouvrir son trésor particulier, et en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tombaient du mal caduc, pour lesquels il avait toujours eu plus de compassion. Il fit la confession de ses fautes à Nicolas, évêque d'Andrinople, en versant beaucoup de larmes. Il implora à haute voix le secours de la sainte Vierge, la priant de l'assister dans

[1] Léon-le-Diacre dit : *le patrice romain Sébastophore*, p. 177.—B.

le jugement redoutable qu'il allait subir. Pénétré de contrition, il expira le 10 janvier de l'année suivante, âgé de 51 ans, dont il avait régné six et un mois [1]. Prince digne d'éloge, si les actions les plus glorieuses pouvaient effacer l'horreur d'un affreux assassinat. Depuis qu'il fut sur le trône, il ne montra de faiblesse que dans la confiance qu'il donnait à l'astrologie judiciaire. Cinq mois avant sa mort, il parut une comète qui se fit voir quatre-vingts jours de suite. Il consulta ses astrologues, entre lesquels était Étienne évêque de Nicomédie. Ils lui promirent, en bons courtisans, les plus brillantes prospérités, une heureuse vieillesse, une longue suite d'éclatantes victoires. Il mourut tristement au bout de cinq mois. Les armes des Grecs avaient eu cette année d'heureux succès en Italie. Zacharie, leur général, battit les Sarrasins et les chassa de Bitonte.

[1] L'historien arménien Mathieu d'Édesse raconte ainsi l'événement : « Zimiscès, ne pouvant se pardonner le meurtre de Nicéphore, rassembla les grands de l'Empire, plaça de sa main la couronne sur la tête de Basile, fils aîné de Romain, et vécut retiré dans un coin du palais, ou dans un monastère. Mais il y fut empoisonné par son maître-d'hôtel et son chambellan. » — B.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

LIVRE LXXVI.

I. Basile et Constantin seuls empereurs. II. Changement à la cour. III. Révolte de Sclérus. IV. Il rejette les propositions de paix. V. Bataille de Lycande. VI. Léon marche contre Sclérus. VII. Victoire de Sclérus. VIII. Divers succès de Sclérus. IX. Bardas Phocas défait par Sclérus. X. Défaite de Sclérus. XI. Fin de la rébellion de Sclérus. XII. Diverses expéditions en Italie. XIII. Commencement de la guerre des Bulgares. XIV. Première expédition de Basile en Bulgarie. XV. Guerre d'Othon en Italie. XVI. Défaite d'Othon. XVII. Othon pris et sauvé. XVIII. Puissance des Grecs en Italie. XIX. Nicolas Chrysoberge, patriarche de Constantinople. XX. Guerre de Bardas Phocas contre le calife. XXI. Grand tremblement de terre. XXII. Disgrace du ministre Basile. XXIII. Nouvelle révolte de Bardas Phocas. XXIV. Aventures de Sclérus. XXV. Ruse de Sclérus. XXVI. Phocas fait emprisonner Sclérus. XXVII. Défaite de Calocyr, lieutenant de Phocas. XXVIII. Mort de Phocas. XXIX. Réconciliation de Sclérus avec l'empereur. XXX. Affaires d'Italie. XXXI. Voyage en Macédoine. XXXII. L'Ibérie donnée à l'Empire. XXXIII. Relations des Vénitiens avec l'Empire. XXXIV. Expédition en Phénicie. XXXV. Othon III demande en mariage une princesse grecque. XXXVI. Sisinnius patriarche. XXXVII. Affaires d'Italie. XXXVIII. Succès en Bulgarie. XXXIX. Dyrrachium livré à l'empereur. XL. Intelligences avec les Bulgares. XLI. Marie, sœur d'Argyre, mariée au fils du doge de Venise. XLII. Basile en Bulgarie. XLIII. Succès de ses généraux. XLIV. Prise de plusieurs places. XLV. Arabes vaincus. XLVI. Samuel battu. XLVII. Basile se rend odieux par ses exactions. XLVIII.

Guerre en Italie. XLIX. Violences exercées sur les chrétiens à Jérusalem. L. Froid excessif. LI. Défaite et mort de Samuel, roi des Bulgares. LII. Défaite de Théophylacte. LIII. Ravages de la Bulgarie. LIV. Autre expédition en Bulgarie. LV. Perfidie de Ladislas. LVI. Acquisition de la Khazarie, LVII. et de la Médie. LVIII. Attaque inutile du château de Pernic. LIX. Exploits en Bulgarie. LX. Réduction de la Bulgarie. LXI. Traitement fait à Nicolize, LXII. et à Ibaze. LXIII. Triomphe de l'empereur. LXIV. Sirmium pris par trahison. LXV. Révolte de Nicéphore Phocas et de Xiphias. LXVI. Guerre en Abasgie. LXVII. Prise d'une forteresse en Arménie. LXVIII. Entreprise des Russes. LXIX. Efforts du patriarche de Constantinople pour obtenir le titre d'œcuménique. LXX. Mort de Basile.

BASILE II, *dit* BULGAROCTONE. CONSTANTIN VIII.

An 976.

I. Basile et Constantin seuls empereurs.

Cedr. p. 684. Zon. t. 2, p. 215. Manass. p. 120. Glyc. p. 309. Joël. p. 181, 182. Pagi ad Bar.

DE tous les guerriers de l'Empire, Bardas Sclérus était le plus capable de remplacer Zimiscès. Fameux par une ancienne réputation de valeur, il avait eu part à toutes les victoires des deux derniers empereurs, et il en avait, seul, remporté de mémorables. Il ne manquait pas d'ambition, et personne n'était plus persuadé que lui-même qu'il était digne de régner. Il avait même été convaincu sous le règne de Zimiscès d'avoir formé le dessein de s'élever au trône, et ce prince lui avait pardonné. Mais le chambellan Basile, chef du ministère et arbitre de la cour, craignait un maître qu'il ne gouvernerait pas; il aimait mieux ne voir au-dessus de lui que des souverains dont la jeunesse lui

promettait, sous leur nom, une autorité absolue. Basile et Constantin, les deux princes légitimes, étaient alors âgés, l'un de dix-huit ans, l'autre de quinze. Élevés sous des usurpateurs, qui croyaient faire assez en leur faveur que de leur laisser la vie et un titre inutile, ils avaient rampé jusqu'alors sur les degrés du trône qui leur appartenait; et leur éducation négligée les laissait sans aucune connaissance ni de l'Empire ni d'eux-mêmes, avec les seules qualités que leur avait données la nature. Basile en avait reçu un esprit vif, une ame active et courageuse; les exploits de Nicéphore et de Zimiscès avaient allumé dans son cœur l'amour de la gloire. Mais l'ignorance à laquelle on l'avait abandonné, altérait ses principes d'honneur et de vertu. Sa vivacité, son courage dégénéraient en opiniâtreté et en audace impétueuse. Le chambellan, qui voulait régner, prit soin de tenir ce jeune lion enchaîné dans les liens de la volupté : il le plongea dans toutes les débauches, dont son âge et son tempérament ne le rendaient que trop susceptible. Basile, par la vigueur naturelle de son ame, secoua ces chaînes honteuses : mais Constantin son frère, d'un caractère plus foible et plus indolent, ne s'en affranchit jamais, et passa toute sa vie, qui fut longue, avec le nom d'empereur, sans en faire aucune action.

II. Changement à la cour. Cedr. p. 684, 685. Zon. t. 2, p. 216. Joël, p. 181.

Le ministre avait contribué plus que personne à l'exil de Théophano. Craignant l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de ses fils, il se fit un mérite de la faire rappeler. Elle revint à la cour; mais il prit sans doute des mesures pour lui ôter tout pouvoir, et la laisser languir dans le silence d'une vieillesse voluptueuse. Depuis ce moment, il n'est plus parlé d'elle. Il crai-

gnait bien davantage Bardas Sclérus. Ce guerrier commandait les troupes d'Orient, et sa réputation le mettait en état d'en disposer à son gré. Basile, pour lui enlever les moyens de nuire, l'éloigna des armées, et le fit passer en Mésopotamie avec le titre de duc, pour arrêter les courses des Sarrasins. Burzès avait voué ses services à Sclérus; pour l'en détacher, Basile le fit duc d'Antioche, et le chargea de la conservation de cette ville, qu'il avait conquise. A la place de Sclérus, il donna le commandement des troupes d'Orient à Pierre Phocas, que Nicéphore, son oncle, avait avancé aux premiers grades. Sclérus, indigné de cette préférence, se répandit en invectives contre le ministre; il déplorait le sort de l'Empire abandonné aux caprices d'un homme sans jugement comme sans honneur, qui ne payait les services que par des disgraces. Il plaignait le jeune prince, dont Basile corrompait le cœur par des leçons d'injustice et d'ingratitude. Le ministre, averti de ces discours, fit dire à Sclérus, que s'il n'était pas content de son nouvel emploi, on le déchargerait de toute fonction publique, et qu'on lui procurerait une vie douce et tranquille dans quelqu'une de ses terres, où il pourrait murmurer sans être entendu de personne.

III. Révolte de Sclérus.

Cedr. p. 685 et seqq. Zon. t. 2, p. 216 et seqq. Manass. p. 121. Leo Diac. p. 169. Anna Comn. l. 11, p. 311. Elmacin. Abou'-lféda.

Plus irrité qu'intimidé de cette menaçante ironie, Sclérus part promptement de Constantinople et va rejoindre son armée. Chéri des troupes, au milieu desquelles il vivait en soldat, il n'eut pas de peine à leur inspirer le mépris du gouvernement, et le désir de voir leur chef sur le trône. Son fils Romain était resté à Constantinople; il envoya un de ses officiers nommé Anthès, pour le tirer des mains de Basile. Anthès, homme adroit et propre à faire toute sorte de rôles,

feint d'avoir abandonné Sclérus, dont il soupçonne les mauvais desseins. Il déclame contre lui en toute rencontre, et ayant ainsi écarté toute défiance, il enlève Romain et le conduit à son père. Alors Sclérus lève l'étendard de la révolte; [il marche du côté de Dchahan et de Mélitène, où il s'adjoint un corps de cavaliers arméniens]; il prend le diadême, et se fait proclamer empereur par son armée. Il manquait des fonds nécessaires pour soutenir la guerre; il se saisit des deniers publics, et fait arrêter les plus riches du pays, auxquels il vend chèrement la liberté. Quelques-uns même, dans l'espérance d'être largement récompensés, viennent lui offrir toute leur fortune. Il se voit bientôt en état de fournir aux dépenses. Il établit sa place d'armes dans un fort de Mésopotamie; il le met hors d'insulte par de nouvelles fortifications et par une garnison nombreuse. Il en fait son trésor, son magasin, son refuge en cas d'infortune. Il traite avec les Sarrasins d'alentour, et s'allie même avec eux par des mariages. Les émirs de Diarbékir et de Miafarekin lui fournissent des secours d'argent et de troupes. Il prend à sa solde trois cents cavaliers arabes. La nouvelle de sa rébellion attire en foule sous ses enseignes tous les mécontents, tous les bandits, tous ceux qui espèrent tirer avantage des troubles de l'état.

Abou'-lfaradj. Ducange, fam. Byz. p. 161. [Tchamtch. II, p. 848.]

Plein d'espérance, il se met en marche [suivi des seigneurs arméniens Grégoire et Bagrat, fils d'Achot, prince de Taron, de Romain son frère, et d'Afranik de la province de Mok]. L'alarme se répand à Constantinople. On envoie ordre à Pierre Phocas de s'opposer aux progrès du rebelle. On rassemble à Césarée toutes les troupes qui étaient demeurées fidèles.

IV. Il rejette les propositions de paix.

Pour étouffer cette révolte naissante, on dépêche à Sclérus l'évêque de Nicomédie, prélat sage et vertueux, qui lui représente les horreurs d'une guerre civile, les dangers auxquels il s'expose lui-même, et qui tâche de l'ébranler par tous les motifs capables de rappeler au devoir l'ame la plus dure et la plus féroce. Sclérus, enivré d'ambition, lui montre sa jambe couverte du brodequin de pourpre, tel que le portait l'empereur. *Pensez-vous*, lui dit-il, *qu'on puisse aisément quitter cette chaussure, quand on l'a prise à la face de tout l'Empire? Allez dire à ceux qui vous envoient*, *que je n'ai point de paix à faire avec eux*, *qu'ils ne m'aient reconnu pour leur maître. Je leur donne quarante jours pour délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre*. Au retour de l'évêque, Basile mande à Pierre de ne pas commencer les hostilités, mais de fermer avec soin tous les chemins, et de se tenir sur la défensive. Sclérus, qui n'avait donné quarante jours de trève que pour endormir les ennemis, envoie ses coureurs du côté de Césarée, pour les reconnaître, et pour nettoyer les passages. Ils rencontrent dans un défilé un corps de l'armée impériale, ils l'attaquent, et trouvent une vive résistance. Le combat durait depuis long-temps avec une égale opiniâtreté, lorsque Anthès, qui commandait le détachement de l'armée de Sclérus, se jetant témérairement au travers des escadrons ennemis, est abattu de son cheval et tué sur la place. Ses gens prennent la fuite. [Les prisonniers arméniens furent les plus maltraités de tous par les Grecs]. Cette première action était d'un triste augure pour Sclérus; et déja le commandant des Sarrasins auxiliaires songeait à changer de parti. Sclérus en étant averti se

contente de lui faire une sévère réprimande : mais il instruit secrètement les Sarrasins de cette trahison. Ces Barbares, plus attachés à Sclérus qu'à leur capitaine, environnent celui-ci en plein jour, comme il passait au milieu d'eux, et le percent de coups.

V. Bataille de Lycande.

Pierre Phocas, informé de la marche de l'ennemi, s'était rendu maître de tous les passages; et Sclérus, embarrassé, demeurait en arrière, sans oser s'engager dans ce pays de montagnes. Un capitaine de l'armée impériale, nommé Sacace, ayant déserté pour quelque mécontentement, vient se donner à lui, l'encourage, lui représente que son inaction lui attire le mépris, et qu'en se figurant le progrès impossible, il le rend tel en effet. Il s'offre à le conduire par des chemins qui ne sont pas gardés. Sclérus se rend à son avis, et arrive en trois jours près de Lycande [1] sur la frontière de Cappadoce. Pierre, instruit de son approche, marche toute la nuit et vient camper à sa vue. Les deux armées demeurent quelque temps en présence, sans livrer bataille. L'un et l'autre général attendait une occasion favorable. Enfin Sclérus s'avisa d'un stratagème. Il fit dresser des tables dans son camp, et faire les préparatifs d'un grand festin, qu'il voulait, disait-il, donner le lendemain à ses troupes. Il fallait que Pierre fût bien malhabile pour être la dupe d'une pareille ruse. Au lieu de profiter de cette occasion pour tomber sur l'ennemi, craignant apparemment que ses soldats ne fussent jaloux, il prend le même jour pour les régaler, et dès le matin il leur fait distribuer le vin et les viandes en abon-

[1] Suivant Léon-le-Diacre, p. 170, cette bataille eut lieu à Lapara sur les frontières de l'Arménie : le patrice Pierre y fut tué.—B.

dance. Pendant qu'ils ne songeaient qu'à faire bonne chère, Sclérus, qui leur avait préparé un autre festin, fond sur eux, les enveloppe, en massacre un grand nombre, et met le reste en fuite. Burzès, duc d'Antioche, fut le premier à se rendre, et l'on crut qu'il avait agi d'intelligence avec Sclérus, auquel il était toujours secrètement attaché. Il le mit en possession d'Antioche, où Sclérus envoya pour gouverneur un Sarrasin nommé Abdalla Muntasir, qui s'était donné à lui, et sur la fidélité duquel il comptait. Le vainqueur, maître des bagages, se trouva en état de continuer long-temps la guerre. Il s'enrichit encore par la prise de Zamande, ville voisine, située sur un roc escarpé, qui se rendit dès qu'elle vit l'ennemi. Cette victoire fit passer dans le parti de Sclérus un grand nombre de ceux qui, jusqu'alors, étaient demeurés fidèles aux empereurs. Outre Burzès, le patrice Andronic Ducas, surnommé Lydus, se rendit dans le camp du vainqueur avec ses deux fils. Les empereurs avaient une flotte dans le port d'Attalie; l'équipage, de concert avec les habitants, se révolta, mit le commandant aux fers, et fit assurer Sclérus que la flotte était à ses ordres. Il envoya pour la commander Michel Curtice, qu'il chargea de faire la guerre à ceux de Cibyre.

VI. Léon marche contre Sclérus.

La défaite des troupes impériales mit en alarmes la cour de Constantinople. Pour réparer ce malheur, on choisit Léon le protovestiaire, et on lui donna pour conseil le patrice Jean, d'une capacité reconnue dans la conduite des grandes affaires. Le nouveau général fut revêtu du plein pouvoir d'agir selon sa prudence, de disposer de tous les emplois dans l'armée, d'attirer, par telles récompenses qu'il jugerait à propos,

les officiers et les soldats qu'il pourrait ramener à l'obéissance. Léon, muni d'une autorité si étendue, alla camper à Cotyée en Phrygie, où il trouva Pierre Phocas avec les débris de son armée. Sclérus, qui avait suivi Pierre à la trace, n'était pas éloigné de ce lieu. Il campait à Dipotame, château de la même province. Léon, par des émissaires secrets, qui s'insinuaient dans le camp des rebelles, faisait tous ses efforts pour les détacher de Sclérus. Ses offres étaient méprisées; on les regardait comme une preuve de sa faiblesse. Léon, n'espérant pas réussir par ce moyen, décampe pendant la nuit, et, laissant Sclérus derrière lui, il avance vers l'orient. Cette marche fit plus d'effet que toutes ses sollicitations. Les soldats de Sclérus, tirés la plupart de la Cappadoce et des contrées voisines de l'Euphrate, se voyant en danger de perdre leurs biens et leurs familles, désertaient par bandes, et s'allaient jeter entre les bras de Léon; en sorte que Sclérus était à la veille de voir dissiper son armée comme un monceau de poussière. Pour prévenir ce désastre, il fait partir Burzès et Romain le Taronite, à la tête d'un corps de troupes légères, avec ordre de s'opposer aux progrès de Léon, de le harceler dans sa marche, de lui disputer tous les passages, d'empêcher les fourrages, mais surtout d'éviter une action générale. Ce dernier ordre, le plus important de tous, fut le plus mal exécuté. Burzès apprit que les Sarrasins d'Alep étaient en route pour porter à Constantinople leur contribution annuelle, et qu'un certain jour ils devaient passer entre les deux armées par un château nommé Oxylithe. C'était une riche proie, et le partage en était déja arrêté entre les officiers et les soldats. Au jour mar-

qué, ils se rangent en bataille, et attendent avec impatience l'escorte sarrasine qui accompagnait le trésor. Mais, avant qu'elle fût arrivée, Léon qui, au premier avis du mouvement des ennemis, avait rebroussé chemin, tombe sur eux, les taille en pièces, et ne fait aucun quartier, surtout aux Arméniens, en vengeance de ce qu'ils avaient été les premiers à prendre le parti de Sclérus.

VII. Victoire de Sclérus.

A la nouvelle de cet échec, Sclérus part en diligence, et va camper à la vue des ennemis, attendant l'occasion de réparer son honneur par une bataille générale. Pendant que les deux armées s'observaient, les désertions se multipliaient dans le camp de Sclérus, où la défaite de Burzès avait répandu la terreur. Aussi les plus sages et les plus expérimentés conseillaient à Léon de différer, l'ennemi s'affaiblissant de jour en jour de telle sorte qu'on pourrait le réduire sans tirer l'épée. Mais les jeunes officiers, fiers de leur succès récent, brûlaient d'impatience de combattre; et Léon, se laissant entraîner à leurs instances, marcha vers le camp de Sclérus en ordre de bataille. Le rebelle ne l'attendit pas dans ses retranchements; il s'avança en bon ordre avec son armée divisée en trois corps. L'infanterie formait le centre; Sclérus était à la tête; les deux ailes, composées de la cavalerie, étaient commandées, l'une par son frère Constantin, l'autre par Constantin Gabras. Au signal donné, la cavalerie de Sclérus tombe avec furie sur l'ennemi et le met en fuite. Ce n'est plus qu'un affreux carnage. Le patrice Jean, Pierre Phocas et les principaux officiers y laissent la vie. Léon est fait prisonnier avec beaucoup d'autres; on les met aux fers. Le vainqueur fait crever les yeux,

en présence de toute l'armée, à deux frères, Théodore et Nicétas, pour les punir d'avoir passé du côté de Léon au mépris de leur serment.

Divers succès de Sclérus.

Cette victoire changea la face des affaires. Au lieu qu'auparavant on abandonnait Sclérus par des désertions fréquentes, tout se déclarait pour lui, et son armée croissait tous les jours. Sa flotte, commandée par Manuel Curtice, avait mis à contribution toutes les îles; elle avait pénétré dans l'Hellespont, et s'était emparée d'Abyde. Maîtresse de la mer, elle arrêtait tous les vaisseaux marchands, et coupait les vivres à Constantinople. Le ministre Basile équipe promptement la flotte impériale; il en donne le commandement à Théodore Carantène, qui entre dans l'Hellespont, et livre un sanglant combat à Curtice à la hauteur de Phocée. Curtice est vaincu; sa flotte se retire dans le port d'Abyde; les brûlots de la flotte impériale vont l'y chercher et la consument par les flammes. Abyde est forcée, et la garnison passée au fil de l'épée. La capitale est hors de crainte du côté de la mer. Mais, du côté de la terre, les progrès rapides de Sclérus y jettent de vives alarmes. Il était déja sur la frontière de Bithynie, et toutes les places qui se trouvaient sur son passage lui ouvraient leurs portes. On craignait pour Nicée. Basile y envoya Manuel Comnène, préfet d'Orient. C'était un personnage estimé pour sa vertu et pour sa valeur; illustre par une ancienne noblesse, il le devint encore davantage par l'éclat de sa postérité. Sclérus, après avoir ravagé tout le voisinage, s'approche de la ville, et l'attaque de toutes ses batteries. Il trouve dans Comnène un adversaire actif, courageux, infatigable, qui faisant pleuvoir le feu gré-

geois du haut des murailles, réduit ses machines en cendres, et rend l'assaut impraticable. Sclérus renonce aux attaques, et prend le parti de réduire la ville par famine. En vain Comnène lui fait des propositions de paix : comme on lui offre tout, excepté le diadème, le rebelle, résolu de ne le pas déposer, rejette toute autre condition. Les habitants commençaient à manquer de vivres, lorsque Comnène, hors d'état de tenir plus long-temps, s'avisa d'un stratagème. Il fait remplir de sable les magasins de Nicée, et couvrir de blé la surface, en sorte que le sable ne paraissait pas. Il y fait ensuite promener un prisonnier et le renvoie à Sclérus, avec ordre de lui dire, qu'en vain espère-t-il d'affamer une ville pourvue de blé pour plus de deux ans; qu'il ne peut pas davantage espérer de la prendre de force; que cependant, pour le tirer d'embarras, Comnène son ancien ami consent à sortir, pourvu que Sclérus lui fasse serment de le laisser aller où il jugera à propos, avec ceux qui voudront le suivre. Sclérus ne tarda pas d'accepter la proposition, ni Comnène de l'exécuter. Il sort avec sa garnison, ses bagages, et la plupart des habitants qui emportent avec eux leur fortune. Ils se retirent à Constantinople. Sclérus, qui s'attendait à faire de cette ville un magasin pour la subsistance de ses troupes, se voyant pris pour dupe, l'abandonna, y laissant cependant une forte garnison sous le commandement de Pégase. Il continue sa marche vers le Bosphore.

[On ne peut se faire une idée des maux que cette lutte si prolongée faisait souffrir au pays. Une famine affreuse, dit Asolik, témoin oculaire, désola l'Orient; et, plus malheureux que les morts, les vivants avaient

à se défendre des attaques des loups, qui, à défaut de cadavres, se jetaient même sur les passants.]

Les succès de Sclérus mettaient l'Empire dans le plus grand danger. Il approchait de Constantinople; et, après la mort de Pierre et la défaite de Léon, fait prisonnier, il ne restait plus de général qu'on pût lui opposer. Le ministre Basile n'imagina de ressource que dans Bardas Phocas. C'était l'ennemi personnel de Sclérus. Révolté lui-même contre Zimiscès, Sclérus avait été employé à le réduire; abandonné de ses troupes et forcé à se rendre, il était depuis six ans relégué dans l'île de Chio, sous l'habit de clerc. Basile crut que sa valeur, animée par la haine et la vengeance, le rendait plus propre que personne à terminer cette guerre. Il le rappelle d'exil, le dépouille du masque de cléricature, et lui donne le commandement de l'armée. C'était un jeu singulier de la fortune : ces deux généraux avaient ensemble changé de rôle : Phocas, autrefois rebelle et poursuivi par Sclérus, était employé à poursuivre Sclérus devenu rebelle à son tour. L'armée impériale était à Césarée. Eustathe Malin et Burzès qui, après le combat d'Oxylithe, étaient rentrés dans le parti de l'empereur, avaient rassemblé tous ceux qui avaient échappé de la dernière bataille. Ils avaient joint à ces troupes les garnisons des villes voisines. Il fallait que Phocas se rendît à Césarée; mais Sclérus étant près du Bosphore, Phocas ne pouvait sans risque prendre cette route. Il se jette dans une barque, et fait voile vers Abyde pour passer en Asie. Romain, fils de Sclérus, à la tête d'une nouvelle flotte, fermait l'entrée de l'Hellespont, et Phocas fut obligé de retourner à Constantinople. Il se hasarda donc à passer le Bosphore pendant

IX. Bardas Phocas défait par Sclérus.

la nuit, et fut assez heureux pour n'être pas aperçu. Il continua sa route jusqu'à Césarée, ne marchant que de nuit; et s'étant mis à la tête des troupes, il s'approche d'Amorium. A cette nouvelle, Sclérus est saisi d'une double inquiétude; il voyait qu'il allait avoir affaire à un guerrier habile et expérimenté, fort supérieur en capacité aux généraux qu'il avait eus jusqu'alors à combattre; de plus, il allait se trouver pris entre le Bosphore et l'armée ennemie, qui venait l'attaquer par derrière, tandis que toutes les troupes de la maison impériale et tout ce qui restait à Constantinople le chargeraient de front. Pour se tirer d'une position si dangereuse, il retourna en arrière, et marcha vers Amorium. Dès qu'il arrive à la vue de l'ennemi, il livre bataille. L'armée de Phocas, déja deux fois vaincue, recule dès le premier choc. Phocas, voyant ses soldats tourner le dos, vole à la queue de son armée; et pour leur épargner la honte d'une fuite précipitée, il tourne visage de temps en temps vers l'ennemi, battant en retraite, en sorte qu'il perdit peu de soldats, et que le reste put se retirer en bon ordre à petits pas, comme si c'eût été par le commandement du général. Dans cette action, digne d'un capitaine aussi sage que vaillant, il courut le plus grand risque. Constantin Gabras, qui le poursuivait, brûlant d'envie de le faire prisonnier, court à lui de toute la vitesse de son cheval. Phocas, averti par le bruit qu'il entend derrière lui, tourne bride, vole à la rencontre de Constantin, et lui décharge sur le casque un si rude coup de masse d'armes, que l'ennemi sans connaissance tombe de cheval; et tandis que ses gens le relèvent et ne s'occupent que du soin de sa vie, Phocas s'éloigne et se met en sûreté

dans le fort de Charsiane. Il y fait camper son armée, et se prépare à une nouvelle action. Il anime les siens par des récompenses, et attire par des promesses les habitants du voisinage. Sclérus, qui n'avait cessé de le suivre, se trouve bientôt en présence. Il défie Phocas, qui ne refuse pas le combat. Cette bataille fut plus opiniâtre. Phocas, armé de sa masse d'armes, donnait l'exemple à ses soldats, volant au travers des escadrons ennemis sans ménager sa vie, et abattant par de terribles coups tout ce qu'il trouvait devant lui. Malgré ces prodiges de valeur, ses soldats se laissèrent encore vaincre, et prirent la fuite.

x. Défaite de Sclérus.

Désespéré de cette nouvelle défaite, et n'osant plus se fier à des lâches qui se croyaient eux-mêmes incapables de vaincre, il court en Ibérie demander du secours à David [1], roi de ce pays. Il avait fait amitié avec ce prince, dès le temps qu'il était gouverneur de Chaldée. Il en reçut un grand corps de troupes, et les ayant jointes à ce qui lui restait de son armée, il alla chercher son ennemi campé au bord du fleuve Halys, dans

[1] Pour mettre fin à cette guerre, Basile implora l'assistance de David, prince arménien, curopalate de la Taïk, promettant de lui livrer, ce qu'il fit en effet, plusieurs villes dépendantes de l'Empire, Khaltoïarhintch, Tchormaïri, Karin, Basian, Sévouk, au pays de Mardal, et les provinces de Hark et d'Apahouni. David, avec une armée d'Arméniens et de Géorgiens, marcha contre Sclérus, et lui fit éprouver de grandes pertes.

Les annales géorgiennes donnent, il est vrai, un roi nommé David vers cette époque; mais d'abord, on ne peut citer qu'avec beaucoup de méfiance les listes géorgiennes : les quatre que nous possédons ne s'accordent point entre elles. Au 51e n° de Deguignes, on trouve David I, courat palati, précédé de Bagrat I, et suivi de Gourgen I, fils d'Adranassé. Guldenstädt et M. Klaproth omettent ce roi David; mais on le trouve régnant de 945 à 975, dans l'*Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, par le colonel Rottiers. D'ailleurs Asolik est formel : *David, prince arménien*; ainsi Lebeau paraît devoir être corrigé par l'auteur cité ici, Tchamtch II, 848. — B.

une plaine étendue et favorable à la cavalerie. Sclérus, de son côté, avait envoyé des présents à l'émir d'Alep pour l'engager à lui donner du secours, et l'émir avait fait partir ses troupes : mais elles arrivèrent trop tard; et trouvant l'affaire décidée, elles s'en retournèrent sans avoir tiré l'épée. Les deux armées, embrasées d'une animosité mutuelle, ne se voient pas plus tôt qu'elles s'attaquent avec fureur. La victoire balança quelque temps; enfin Phocas, voyant les siens faire leur mouvement ordinaire pour prendre la fuite, se détermine à périr plutôt que de se déshonorer par une troisième défaite. Il se fait passage au travers des ennemis, et court droit à Sclérus, qui l'attend d'un air intrépide. On s'écarte de toutes parts, et les escadrons rangés autour d'eux laissent un grand espace où les deux rivaux de gloire vont combattre, comme en champ clos, et terminer cette guerre sanglante par la mort de l'un des deux. Ils fondent l'un sur l'autre, et Phocas ayant esquivé avec adresse le cimeterre de Sclérus, lui décharge un si rude coup de masse d'armes, que Sclérus tombe abattu sur le cou de son cheval. Aussitôt Phocas perce les escadrons qui l'environnent, et gagne une hauteur où il rallie ses troupes. Les gens de Sclérus le voyant dangereusement blessé, le portent à une source voisine pour lui faire reprendre ses esprits, et laver le sang qui coulait de sa plaie. Ils croyaient Phocas mort au milieu de tant d'ennemis dont il était environné. Cependant le cheval de Sclérus s'étant échappé, court au travers de l'armée, tout couvert de sang, portant avec lui l'épouvante et des marques presque certaines de la mort de son maître. A cette vue tous se débandent, tous fuient sans être poursui-

vis. Aveuglés par la terreur, ils se précipitent dans les eaux de l'Halys, où la plupart trouvent la mort. Phocas, témoin de ce désordre, descend de la hauteur avec ceux qu'il avait rassemblés ; il taille en pièces ceux qui s'étaient arrêtés au bord du fleuve. Sclérus, revenu à lui, voyant son armée entièrement détruite, se sauve au-delà de l'Euphrate, et se réfugie à Miafarekin [ou à Ecbatane, suivant Léon-le-Diacre]. Il envoie Constantin, son frère, au khalife de Bagdad, pour lui offrir son alliance et lui demander du secours. Comme le khalife, ou plutôt l'émir qui le gouvernait, incertain de ce qu'il devait faire, ne donnait pas de réponse décisive, et que Constantin tardait à revenir, Sclérus, ne voyant pas d'autre ressource, dans son désespoir, prend le parti d'aller lui-même à Bagdad avec trois cents compagnons de sa fortune. Le khalife le reçut bien, et lui promit de le mettre incessamment à la tête d'une armée, pour réparer ses pertes et faire valoir ses prétentions.

Dès que l'empereur fut instruit de la retraite de Sclérus, il envoya de riches présents à l'émir de Bagdad, lui promettant de mettre en liberté tous les prisonniers musulmans, s'il lui livrait Sclérus. L'émir répondit qu'il était prêt à le satisfaire, s'il voulait rendre, avec les prisonniers, toutes les places que les Grecs avaient prises sur les Musulmans ; qu'autrement il protégerait Sclérus, et l'aiderait d'argent et de troupes. Basile fit aussitôt partir Nicéphore Urane, pour entrer en négociation. Il le chargea de deux lettres. L'une était adressée au khalife : il lui représentait qu'*il serait de mauvais exemple de protéger un rebelle ; que la cause des princes était commune, et que c'était agir*

XI. Fin de la rébellion de Sclérus.

contre eux-mêmes que de se montrer favorables à ceux qui manquaient de foi à leur souverain. Par l'autre lettre, qui devait être rendue secrètement, il exhortait Sclérus à rentrer dans son devoir; il lui promettait le pardon, s'il se soumettait à son maître légitime. Le khalife était assez porté à traiter avec l'empereur; mais Sclérus eut l'adresse de lui persuader que Urane venait pour l'empoisonner. L'ambassadeur fut arrêté avant même son arrivée à Bagdad; on se saisit de ses dépêches; on y trouva la lettre adressée à Sclérus; il fut enfermé dans une prison, où il demeura dix ans. On se défia de Sclérus même; on craignit qu'il n'acceptât la grace que lui offrait l'empereur, et qu'il ne fît usage de sa liberté contre les Sarrasins. Il fut donc aussi mis en lieu de sûreté avec ses compagnons. Quoique le khalife tînt Urane dans les fers, il ne voulut pas rompre une négociation qui se présentait avec tant d'avantage. Il envoya donc un ambassadeur à Constantinople pour se justifier de la détention d'Urane, et pour traiter de l'affaire de Sclérus. Cette ambassade, qui n'eut aucun succès, n'est remarquable que par une circonstance. Les empereurs grecs, loin de rabattre de leur faste à mesure qu'ils perdaient de leurs forces, l'avaient encore porté plus haut, comme pour couvrir leur faiblesse. On avertit l'envoyé sarrasin qu'en entrant à l'audience il fallait se prosterner devant l'empereur et baisser la tête. Il refusa fièrement de se soumettre à un cérémonial si humiliant. Pour l'y obliger, l'empereur fit tellement abaisser la porte de la salle d'audience, qu'on ne pouvait y passer sans se courber. Arrivé à cette porte, le Sarrasin tourna le dos, et étant entré à reculons, il se retourna ensuite du côté

de l'empereur, qui fut ainsi la dupe de sa ridicule vanité. Lorsque Burzès était rentré dans son devoir en quittant l'armée de Sclérus, il n'avait pu ramener à l'obéissance la ville d'Antioche, dont il était gouverneur. Abd-allah l'avait toujours maintenue dans le parti de Sclérus ; et, même après sa défaite, il continuait de lui être fidèle. Le patriarche Théodore étant mort dans ce temps-là, Agapius, évêque d'Alep, qui s'ennuyait de vivre sous la domination des Sarrasins, alla trouver l'empereur, et lui promit de lui livrer Antioche, s'il voulait l'en faire patriarche. Basile accepta cette proposition avec joie, et lui donna le pouvoir de faire avec Abd-allah telle convention qu'il jugerait à propos, pour l'engager à rendre la ville. Agapius était adroit; il avait beaucoup d'amis dans Antioche. Déguisé en moine, il s'y introduisit, vint à bout de gagner Abd-allah, et fut nommé patriarche. Pendant que Sclérus était en prison chez les Sarrasins, ses partisans, qui se trouvaient libres, s'emparèrent de plusieurs châteaux en Phrygie, en Lydie et en Carie. Ils continuèrent encore quatre ans d'inquiéter l'Empire par des courses et des ravages. Ils se soumirent enfin sur la parole du patrice Nicéphore Parsacuténien, qui leur promit et leur obtint l'impunité.

An 977.

XII. Diverses expéditions en Italie.

Tandis que Sclérus occupait en Orient les forces de l'Empire, Abou'-lcassim, émir de Sicile, fit plusieurs descentes en Italie. Il enleva dans la Calabre un nombre prodigieux de bestiaux. Voyant ensuite que ce butin embarrassait l'armée, il fit égorger toutes ces bêtes. Il assiégea Gravina, qu'il ne put prendre. L'année suivante, ayant encore passé sur le continent, il pénétra jusqu'à la presqu'île d'Otrante, et mit le feu à

la ville d'Oria, dont il transporta les habitants en Sicile. Cependant le général grec, ayant repris Brindes et Tarente, les soumit, même pour la discipline ecclésiastique, à l'empire grec; et ces deux villes reçurent leurs prêtres du patriarche de Constantinople, jusqu'à la conquête des Normands, qui rendirent au pape le gouvernement de ces deux églises.

An 981.

XIII. Commencement de la guerre des Bulgares.

Cedr. p. 694, 695, 696. Zon. t. 2, p. 219, 220. Ducange, fam. Byz. p. 314. 315. Banduri not. ad Const. de adm. imp. p. 111. [Leo Diac. p. 171.]

A la guerre civile, terminée par la fuite de Sclérus et par la soumission de ses partisans, on vit succéder une guerre plus glorieuse à l'Empire, qui réveilla Basile endormi jusqu'alors entre les bras de la volupté. Après la mort de Zimiscès, les Bulgares qu'il avait subjugués se révoltèrent, et choisirent pour les gouverner quatre frères, David, Moïse, Aaron et Samuel, fils d'un comte bulgare qui avait tenu dans la nation le premier rang après le roi. Les Grecs, rentrés en possession de la Bulgarie, y avaient aboli la royauté, en retenant à Constantinople l'aîné des fils du dernier roi, nommé Borisès, comme je l'ai déjà raconté. Le cadet, nommé Romain, avait été fait eunuque. La mort de Zimiscès fit concevoir à ces princes l'espérance de remonter sur le trône. Ils partirent secrètement de Constantinople. Borisès, habillé à la grecque, traversant une forêt, fut massacré par un Bulgare, qui le prit pour un Grec. Romain gagna la Bulgarie, mais renonçant à ses droits, il se soumit à ceux qu'il trouva maîtres du pays. Des quatre frères élus pour commander, David mourut presque aussitôt. Moïse, assiégeant la ville de Serres en Macédoine, fut tué d'un coup de pierre. Aaron, soupçonné de favoriser les Grecs, ou plutôt de vouloir régner seul, fut assassiné par son frère Samuel, qui fit aussi périr ses enfants. Il n'en échappa que deux,

Ladislas, que Radomir, fils de Samuel, sauva de la fureur de son père, et Alusien, encore enfant, qui fut secrètement porté à Constantinople, où il vécut longtemps inconnu. Samuel, resté seul, prit le titre de roi. Ardent et belliqueux, il profita de la guerre civile allumée dans l'Empire pour faire des courses en Thrace, en Macédoine, en Thessalie. Il poussa ses conquêtes jusqu'en Dalmatie, où il acheva de ruiner la ville de Dioclée, patrie de Dioclétien, déja détruite par les Esclavons. On en voit encore les vestiges et quelques monuments de marbre, sous les eaux du lac près duquel elle était bâtie. Il pénétra ensuite dans le Péloponnèse, prit plusieurs places, entre autres Larisse, capitale de Thessalie; il en transporta les habitants en Bulgarie, et fit entrer dans ses troupes ceux qui étaient en état de porter les armes.

XIV. Première expédition de Basile en Bulgarie.

Basile, né pour la guerre, commençait à se reprocher son inaction. Il rougissait de languir comme un eunuque dans la molle oisiveté d'un palais; il résolut de se mettre à la tête de ses armées, et d'aller chercher Samuel, qu'il ne regardait que comme un rebelle. Ainsi, malgré son ministre, qui sentait que ce jeune prince allait lui échapper, et à l'insçu de Bardas Phocas, son général, jaloux du commandement, qui était pour lors en Orient, il assemble des troupes, remonte le long de l'Èbre, et traverse le mont Rhodope pour entrer en Bulgarie. Il laisse derrière lui Léon Mélissène pour garder le défilé; et s'étant approché de Sardique, nommée alors Triadize [ou Tralitza], dont les Bulgares étaient maîtres, il se dispose à l'assiéger. Samuel campait sur les montagnes voisines, dans le dessein d'éviter le combat, et de surprendre les Grecs dans quelque

embuscade. Tandis que Basile s'occupait des préparatifs du siége, Contostéphane, un de ses généraux, aussi méchant qu'ambitieux, fit réflexion que, si l'empereur réussissait dans cette première expédition, il prendrait du goût pour la guerre, qu'il voudrait désormais conduire ses armées, et que les généraux perdraient beaucoup de leur pouvoir et de leur considération. Il résolut donc de faire échouer l'entreprise. Il était ennemi juré de Léon Mélissène ; il vient trouver l'empereur à l'entrée de la nuit, et lui dit *Que Léon est un traître qui veut se faire couronner; qu'il a quitté son poste, et qu'il court en diligence à Constantinople; que l'empereur n'a point de temps à perdre pour le prévenir.* Alarmé de ce discours, Basile décampe aussitôt, et retourne sur ses pas. Samuel, averti de cette retraite précipitée, tombe avec grand bruit sur l'armée des Grecs, y jette la terreur et le désordre, se rend maître du camp, des bagages, et même des ornements impériaux. L'empereur gagne Philippopolis avec beaucoup de fatigue et de péril ; il est étonné de trouver Léon tranquille dans son poste. Léon n'est pas moins surpris de son retour. Basile, ayant reconnu la perfidie de Contostéphane, lui en fait de sanglants reproches, et comme cet imposteur payait d'effronterie, l'empereur, emporté par la colère jusqu'à l'indécence, le prend par la barbe et par les cheveux, le jette par terre et le foule aux pieds. Mais l'occasion était perdue, et il fallut retourner honteusement à Constantinople [1]. Ce mauvais succès rallentit pour

[1] Léon-le-Diacre, témoin oculaire, attribue à la disette des vivres la retraite de Basile, p. 172. — B.

quelques années l'ardeur naissante du jeune empereur. Contostéphane méritait la mort; mais, depuis longtemps, on négligeait à Constantinople les deux plus puissants ressorts du gouvernement, les récompenses et les peines; et comme on péchait sans crainte, on n'était excité à bien faire par aucun motif d'espérance.

An 982.

XV. Guerre d'Othon en Italie.

Chron. Salern. et ibi not. Pelleg. Herman contract. Chron. Germ. Sigeb. chron. Abou'-lféda. Lamb. Schaf. Lup. protosp. Leo ostiens. Ditmar. l. 3. Arnulf. Hist. mediol. Sigon de regno Ital. l. 7. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. Giann. Hist. Nap. l. 8, c. 23. Abrégé de l'Hist. d'Ital. t. 2, p. 858 et suiv.

Pendant que l'Empire perdait de nouveau la Bulgarie recouvrée par Zimiscès, la puissance des Grecs se relevait en Italie. Othon II avait succédé à son père dans l'empire d'Allemagne, en 973. Sa femme Théophano, sœur de Basile, désirant avec ardeur d'accroître les états de son mari aux dépens même de ses frères, l'exhortait sans cesse à faire valoir les prétentions qu'elle lui avait portées par son mariage sur la Pouille et la Calabre. Il vint donc en Italie dans l'automne de 980, et passa l'hiver à Ravenne. L'année suivante, il commença ses entreprises contre les Grecs par le siége de Salerne, qui relevait de l'empire d'Orient. S'étant rendu maître de cette ville, il en laissa la possession à Pandolfe, à condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'empire d'Allemagne. Il espérait s'emparer de toute l'Italie jusqu'au détroit de Sicile. Basile, instruit de ses projets, lui envoya des ambassadeurs pour l'en détourner. Mais leurs représentations ayant été inutiles, il eut recours aux Sarrasins d'Afrique, d'Égypte et de Sicile, leur promettant une solde avantageuse. Les Sarrasins, toujours prêts à servir ceux qui payaient leurs services, mirent en mer une puissante flotte, commandée par le fameux Abou'-lcassim, et vinrent au secours des Grecs. Othon marchait à la tête d'une grande armée d'Allemands, à laquelle se joignirent les troupes de Bénévent,

de Capoue, de Salerne, de Naples, et de plusieurs autres peuples d'Italie, quoique jusqu'alors vassaux de l'empire grec.

XVI. Défaite d'Othon. Avec des forces si redoutables, il marcha, dès le mois de février, au-devant des Sarrasins, qui avaient débarqué à Crotone pour aller joindre l'armée des Grecs. Abou'lcassim, vainqueur dans trois combats, fut vaincu dans le quatrième, et l'empereur pénétra jusqu'à Rhége, dont il se rendit maître, ainsi que de plusieurs autres villes. Il se rapprocha ensuite de Tarente, qu'il prit en peu de jours, dans le mois de mars. Une seconde flotte de Sarrasins vint recueillir les débris de la première armée, et apporta de nouveaux secours. Elle aborda dans le golfe de Tarente, et les Sarrasins, joints aux Grecs, allèrent présenter la bataille, qu'Othon accepta sans balancer. Il les mit en fuite, mais sans abattre leur courage. Ils revinrent peu de jours après offrir de nouveau le combat. La victoire fut plus opiniâtrément disputée; mais, après un grand carnage, Othon demeura encore vainqueur. Tandis que son armée, pleine de confiance, ne songeait qu'à recueillir les dépouilles, les Grecs et les Sarrasins s'étant ralliés, se partagent en deux corps; l'un va pendant la nuit se cacher dans les montagnes; l'autre, en petit nombre, se montre sur le rivage dans une contenance mal assurée. Othon, méprisant de si faibles ennemis, se contente d'aller à eux avec peu de troupes, comme pour achever leur défaite. A peine est-il à la portée du trait, qu'il se voit enveloppé d'une multitude d'ennemis qui, sortant des gorges des montagnes, fondent sur lui avec fureur, et taillent en pièces tout ce qui l'environne. En vain le reste de ses troupes accourt pour le secourir; le succès

enflamme le courage des ennemis, tandis que la terreur et la fuite des vaincus jette dans toute l'armée d'Othon l'épouvante et le désordre. Tout fuit, tout se disperse. Les vainqueurs les poursuivent sans relâche. Il périt dans cette occasion, avec grand nombre de soldats, quantité de seigneurs du premier rang, des archevêques, des évêques, des abbés, qui, selon la coutume barbare de ces temps-là, étaient plus jaloux de se signaler dans la guerre que dans les fonctions pacifiques de leur ministère. L'évêque de Verceil fut long-temps prisonnier dans Alexandrie, et enfin racheté.

Cette bataille fut livrée près de Tarente, le 15 juillet. Othon, voyant son armée défaite, se sauva du côté de la mer, et apercevant une galère grecque qui n'était pas éloignée du rivage, il poussa son cheval dans l'eau, et gagna le navire, où il fut reçu par un soldat esclavon qui le reconnut. S'étant fait secrètement connaître au capitaine, il obtint de lui la permission de dépêcher un exprès à sa femme Théophano, qui ne manquerait pas d'envoyer une riche rançon. Elle était à Rossano, et n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de l'état où était son mari, qu'elle fit sortir de la ville une troupe de mulets chargés. La qualité d'Othon n'avait pu demeurer long-temps secrète, et tout l'équipage de la galère savait déja qu'ils avaient entre leurs mains la personne de l'empereur. Voyant arriver ces mulets sur le rivage, ils ne doutèrent pas que ce ne fût l'or de la rançon. Thierri, évêque de Metz, se jette dans une barque, comme pour aborder la galère, et traiter avec les Grecs. Il était escorté de plusieurs autres barques pleines de soldats déguisés en matelots. A leur approche, Othon, conduit sur la proue de la galère, se voyant près de

XVII. Othon pris et sauvé.

ses gens, et se fiant sur son habileté à nager, saute dans la mer; et comme un Grec voulait le retenir par un pan de son habit, un soldat allemand lui abat le bras d'un coup de sabre, ce qui épouvanta tous les autres, en sorte que l'empereur gagna le bord à la nage, environné de ses barques. Les Grecs le voyant à terre, s'éloignèrent, sans remporter autre chose que la honte de se voir frustrés d'une si riche proie. Quelques auteurs ont orné ce récit de circonstances romanesques; et, selon le judicieux auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, le récit tout entier pourrait bien n'être qu'un roman. Quoi qu'il en soit, Othon s'étant retiré à Rome, passa l'année suivante à rassembler toutes les forces de ses États. Il devait, au printemps, retourner dans la Calabre, et se flattait même de conquérir la Sicile. Sa mort, arrivée le 7 décembre, renversa ces projets.

An 983. XVIII. Puissance des Grecs en Italie.

La défaite d'Othon remit les Grecs en possession de presque tout ce qu'ils avaient perdu dans la Pouille et dans la Calabre depuis plus de cent ans. Toutes les villes dont Othon s'était emparé retournèrent à leurs anciens maîtres. Ils prétendirent même que les princes lombards leur rendissent hommage comme à leurs souverains. Ils fortifièrent diverses places, pour se défendre tant contre Othon que contre les Sarrasins, plus souvent leurs ennemis que leurs alliés. Ces Barbares, cantonnés dans ce coin de l'Italie qu'environne le mont Gargan, infestaient le pays par de fréquentes incursions. Pour contenir les peuples de ces contrées sujets de l'Empire, mais mal affectionnés, et toujours prêts à recevoir les Lombards ou les Sarrasins, les Grecs établirent un magistrat, auquel ils donnèrent le

nom de *catapan*, ce qui signifie dans leur langue un homme chargé de tout, parce qu'il était préposé aux affaires civiles et militaires. Son pouvoir était absolu; il agissait sans attendre les ordres de la cour de Constantinople. Il faisait sa résidence à Bari, comme l'avaient faite avant lui les commandants généraux nommés *stratiques :* ce qui rendit cette ville la plus considérable de la Pouille.

XIX. Nicolas Chrysoberge patriarche de Constantinople. Cedr. p. 694. Zon. t. 2, p. 219. Pagi ad Bar. Oriens Christ. t. 1, p. 256.

Antoine le Studite, patriarche de Constantinople, avait abdiqué le patriarcat en 879, après l'avoir tenu six ans. Le respect qu'on avait pour sa vertu empêcha de lui donner un successeur de son vivant. On espérait l'engager à reprendre le gouvernement de son église. Ainsi le siége demeura vacant pendant quatre ans et demi. Enfin ce prélat étant mort en 983, on mit à sa place Nicolas, surnommé Chrysoberge, qui tint le siége pendant douze ans et demi.

An 986. XX. Guerre de Bardas contre le khalife. Elmacin.

Bardas Phocas était à la tête des troupes d'Orient. Quoiqu'il fût déja mécontent, il servait encore fidèlement l'Empire. Ayant appris que le khalife refusait le tribut qu'il devait payer tous les ans pour Alep, il passa l'Euphrate, assiégea et prit Dara, dont il emmena les habitants prisonniers. Le khalife, pour s'en venger, fit une irruption sur le territoire d'Antioche, pilla un monastère nombreux, et fit passer tous les moines au fil de l'épée. Il fit prisonniers quantité de chrétiens, qui furent conduits dans Alep. Cependant, après ces ravages, la paix fut rétablie, et le khalife permit à l'émir d'Alep de payer le tribut ordinaire de quarante mille écus de notre monnaie actuelle.

XXI. Grand tremblement

Au mois d'octobre de cette année 986, on ressentit un violent tremblement de terre, qui ruina grand

de terre. Cedr. p. 696. Glycas, p. 309.

nombre de maisons et d'églises à Constantinople, à Nicomédie, et des villes entières en Laconie. Une partie du dôme de Sainte-Sophie fut abattue. Les empereurs le firent réparer, et l'on dit qu'il en coûta, seulement pour l'échafaudage, mille livres pesant d'or.

An 987. XXII. Disgrace du ministre Basile. Cedr. p. 696 et seqq. Zon. t. 2, p. 220 et seqq. Leo Diac. Elmacin. Du Cange, fam. Byz. p. 151. Pagi ad Bar. Oriens. Chr. t. I, p. 753. [Tchamtch. II, p. 850, 873.]

Depuis l'expédition de Bulgarie, la cour de Constantinople était peuplée de mécontents. Les généraux voyaient avec chagrin, non pas que l'empereur eût si mal réussi dans sa première campagne; ils auraient désiré qu'il eût été assez maltraité pour se dégoûter entièrement de la guerre : ce qui causait leur dépit, c'était qu'il eût paru à la tête de son armée, et qu'il eût commencé à manier les armes. Ils craignaient que le prince, s'accoutumant à commander en personne, ils ne perdissent l'autorité qu'ils avaient sur les troupes, et les occasions de s'enrichir par les extorsions, les rapines et les pillages. Le ministre Basile, qui voulait tenir éternellement son maître en tutelle, murmurait plus haut que les autres; il souffrait impatiemment que l'empereur voulût connaître ses états et régner par lui-même. Couvrant son ambition du voile d'une tendre affection pour le prince, il ne cessait de lui représenter *Qu'un monarque met tout l'État en péril quand il expose sa personne aux hasards de la guerre; qu'il se dégrade lorsqu'il descend aux détails du gouvernement; que, tranquille au sein de la gloire qui l'environne, il ne doit que goûter les plaisirs de la souveraineté, et laisser le travail aux subalternes qu'il a choisis pour en mouvoir les ressorts.* L'empereur, importuné de ces conseils perfides dont il pénétrait le motif, persuadé d'ailleurs que cette ame corrompue était capable des plus noirs forfaits, l'éloigna de la cour,

et lui donna ordre de se tenir renfermé dans sa maison. Apprenant ensuite que cet esprit inquiet et audacieux tramait de sourdes intrigues pour recouvrer son pouvoir, il le relégua au-delà du Bosphore, et le dépouilla de la plus grande partie de ses biens, pour lui ôter les moyens de nuire. S'étant fait rendre compte de tout le ministère de Basile, il cassa la plupart de ses opérations. Il poussa même le ressentiment jusqu'à ruiner un monastère que Basile avait fondé. Ce fier ministre, incapable de supporter une disgrace si humiliante, tomba dans une langueur dont il mourut peu après. Ce ne fut qu'après ce coup d'autorité que Basile se crut vraiment empereur. Il changea entièrement de conduite. Tout occupé des affaires du gouvernement, il renonça aux plaisirs, à la magnificence des habillements, des équipages. Il devint sobre, vigilant, laborieux; mais en même temps hautain, triste, défiant, inexorable dans sa colère, ne laissant à son frère que le nom et la parure d'empereur, avec une garde modique et assez mal entretenue. Mais Constantin, énervé par la mollesse, consentait volontiers à n'être compté pour rien, pourvu qu'il eût la liberté de se livrer à la débauche. La compagnie des libertins, qui composaient sa cour, le dédommageait du mépris de ses sujets qu'il ne connaissait pas, mais dont il était connu; et l'unique sentiment que lui inspirait la supériorité de son frère, était de le plaindre d'être chargé du pesant fardeau d'un empire.

XXIII. Nouvelle révolte de Bardas Phocas.

De tous les mécontents, le plus vivement piqué, comme aussi le plus dangereux, était Bardas Phocas. Il commandait les troupes d'Orient. Fier d'avoir désarmé un guerrier tel que Sclérus, il ne pouvait di-

gérer l'affront qu'il prétendait avoir reçu, non seulement de d'être pas employé contre les Bulgares, mais de n'être pas même consulté sur cette expédition. Quantité d'autres officiers qui croyaient aussi avoir à se plaindre de l'empereur, entre autres Léon Mélissène, son frère Théognoste, Eustathe Malin, se rendirent auprès de Phocas. Ils s'aigrissaient mutuellement par leurs murmures; et enfin, s'étant assemblés le 15 août à Charsiane en Cappadoce, dans la maison de Malin, ils proclamèrent Phocas empereur, et lui ceignirent le diadème. On leur vint en même temps annoncer que Sclérus, échappé de Bagdad, était déja sur les terres de l'Empire, et qu'il approchait de la Cappadoce.

XXIV. Aventures de Sclérus.

Ce guerrier, détenu pendant plusieurs années dans les prisons de Bagdad, oublié par le khalife, et manquant de secours, avait beaucoup souffert des incommodités de cet affreux séjour, et de la brutalité de ses gardes, lorsqu'une conjoncture heureuse lui rendit enfin la liberté. Les Perses, qui ne s'étaient jamais accoutumés au joug des Sarrasins, soupiraient après une occasion de s'en affranchir. Inarge, un des plus nobles et des plus renommés pour sa valeur, méprisant l'indolence et l'incapacité du khalife, soulève toute la nation et se met à la tête. Il prend à sa solde vingt mille Turks orientaux, tombe sur les Sarrasins, égorge tous ceux qu'il rencontre, sans épargner même les enfants. Le khalife marche contre ce rebelle; il lui livre plusieurs combats, tantôt en personne, tantôt par ses généraux; il est toujours battu. Réduit au désespoir, et voyant que le seul nom des Perses faisait trembler ses troupes, il se souvient de Sclérus et des Grecs qu'il

tenait prisonniers. L'audace de Sclérus, qui avait disputé l'Empire à son maître, les honneurs que lui rendaient, même dans les fers, les autres prisonniers, qui le traitaient encore comme leur empereur, donnaient au khalife une grande idée du mérite de ce guerrier. On le tire de prison avec les autres Grecs; on travaille, par les soins les plus officieux, à leur rendre la santé et les forces; enfin le khalife les invite à le servir dans la guerre contre les Perses. Sclérus voyait dans cette proposition une lueur de liberté; mais pour masquer ses intentions, il feint d'abord de refuser, sous prétexte que de malheureux captifs, après avoir langui si long-temps, ne sont pas en état de porter les armes. Le khalife n'en est que plus ardent à le solliciter; il le prie d'oublier les mauvais traitements dont il saura bien le dédommager par des bienfaits; il lui offre de grandes sommes d'argent, avec le commandement d'une armée nombreuse et magnifiquement équipée. Sclérus se rend enfin à ses instances, mais il ajoute *Qu'il ne veut ni Sarrasins ni Arabes; qu'il ne sait commander que des Grecs; que les prisons du khalife sont remplies de bons soldats; qu'il n'est besoin que de leur donner des armes, et qu'à leur tête il promet de lui rendre bon compte des rebelles.* Son avis fut suivi, et ces soldats tirés des cachots composèrent une troupe de trois mille hommes. Il n'en fallut pas davantage à Sclérus pour marcher aux rebelles. Il savait si bien la guerre, et il sut inspirer tant de courage à sa petite armée, que, dès la première bataille, les Perses furent défaits sans ressources. Inarge y perdit la vie. Les vainqueurs [au nombre de 3000], au lieu de retourner à Bagdad, pri-

rent le chemin de l'Empire. A la nouvelle de leur retraite, le khalife fit partir en diligence un grand corps de cavalerie pour les ramener. Mais quoique ce corps fût très-supérieur en nombre, il fut battu par les Grecs, qui continuèrent leur route et atteignirent bientôt la frontière. D'autres disent qu'ils revinrent à la cour du khalife, qui les récompensa généreusement; et que, peu de jours après, ce prince étant près de mourir, recommanda fortement à son fils de les faire reconduire dans leur pays avec une bonne escorte. Cette aventure a beaucoup de rapport avec ce qui est raconté de Manuel sous le règne de Théophile; et je serais tenté de croire que les historiens grecs en ont emprunté plusieurs circonstances pour embellir leur récit. Quoi qu'il en soit, Sclérus ayant passé l'Euphrate, surprit Malatia, où commandait le patrice Basilisque. Il se saisit de sa personne, s'empara de l'argent, des armes, des chevaux, des équipages; et apprenant que Phocas s'était fait proclamer empereur, il se fit donner le même titre par ses soldats.

XXV. Ruse de Sclérus.

C'était une démarche qui lui attirait sur les bras deux puissants ennemis, l'empereur et Phocas. Il se sentait trop faible pour combattre l'un des deux; et sa fierté, ni même sa sûreté, ne lui permettait pas de se soumettre à l'un ni à l'autre. Après avoir long-temps délibéré sur le parti qu'il devait prendre, il résolut de les tromper tous deux, et de se ménager une retraite auprès de celui qui demeurerait vainqueur. Il écrivit donc à Phocas qu'il était prêt de se joindre à lui contre l'empereur, et de convenir d'un partage qu'ils feraient de l'Empire, lorsque leurs forces réunies les en auraient mis en possession. En même temps il envoya

son fils Romain à Constantinople, pour se mettre entre les mains de l'empereur, comme s'il eût abandonné son père, dont il détestait la rébellion. Sclérus, par ce double artifice, croyait se mettre en sûreté. Si Phocas restait le maître, il partageait avec lui la souveraine puissance, et en ce cas son fils ne courait aucun risque; si au contraire l'empereur écrasait le parti de Phocas et le sien, son fils, accrédité auprès de Basile par le sacrifice qu'il semblait lui faire des intérêts paternels, en obtiendrait aisément la grace de son père. Romain se rend donc à la cour de Basile sous l'apparence de transfuge; il en est reçu avec joie, et pour le récompenser de cet éclatant témoignage de fidélité, l'empereur le comble d'honneurs, l'admet dans sa familiarité la plus intime, et ne forme aucune entreprise sans le consulter. Romain était adroit et insinuant; il s'était déja fait de la réputation dans la guerre; l'empereur qui venait de se défaire de son ministre, et qui cherchait alors dans un autre les talents de Basile, avec la probité que Basile n'avait pas, crut ne pouvoir faire un meilleur choix; il se reposa sur Romain de tout le détail du ministère.

XXVI. Phocas fait emprisonner Sclérus.

Cependant Phocas, qui ne voulait pas avoir Sclérus pour collègue, mais encore moins pour ennemi, usant de dissimulation, lui manda qu'il acceptait sa proposition; il lui promettait avec serment de lui céder, après la victoire, Antioche, la Phénicie, la Cœlésyrie, la Palestine, la Mésopotamie; il se réservait le reste.

Sclérus parut content de ce partage, et se fiant au serment de Phocas, il vint le trouver en Cappadoce, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs. Ces deux ambitieux se jouaient l'un l'autre; Sclérus,

après le succès, ne s'en serait pas tenu à ce partage inégal : mais Phocas prit les devants. Dès qu'il eut Sclérus en son pouvoir, il le dépouilla des ornements impériaux, et l'envoya sous bonne garde au château de Tyropée.

[Asolic rapporte à l'an 988 que, d'après un ordre de l'empereur, beaucoup d'Arméniens, sujets de l'Empire, furent forcés d'émigrer en Macédoine, et d'y établir leur demeure. Ils se révoltèrent, et passèrent en Bulgarie. Parmi eux Samuel et Manuel, issus d'une grande famille de la province de Derdchan, firent tant de belles actions qu'ils devinrent souverains du pays qui leur avait donné l'hospitalité. L'empereur en conçut un si vif mécontentement contre la nation arménienne, que les métropolites de Sébaste et de Mélitène se crurent, par là, autorisés à la persécuter. Ils représentèrent à l'empereur les Arméniens comme souillés de l'hérésie d'Eutychès, et firent tous les efforts imaginables pour attirer à la communion grecque le patriarche Khatchic : mais ils ne purent y réussir. D'un autre côté, les haines étaient si acérées entre les deux nations, pour les différences de croyances, que l'on vit, en 977, saint Grégoire de Narec, persécuté par ses propres co-religionnaires, pour avoir été soupçonné de tendre à une réconciliation.]

An 989. XXVII. Défaite de Calocyr, lieutenant de Phocas.

L'année suivante se passa en négociations inutiles, et en préparatifs de guerre de part et d'autre. L'empereur, allié de Volodimir, prince des Russes, auquel il avait donné en mariage sa sœur Anne, en tira des secours considérables. Enfin, dès les premiers jours de l'an 989, Phocas se mit en marche vers Constantinople. Son armée était nombreuse; elle fut partagée en

deux corps. Il donna l'un au patrice Calocyr Delphinas, avec ordre d'aller camper à Chrysopolis vis-à-vis de Constantinople : il conduisit lui-même l'autre devant Abyde, espérant par ce moyen affamer la capitale, à laquelle il fermait d'un côté le passage de l'Hellespont, de l'autre celui du Bosphore. L'empereur essaya d'abord de détacher Calocyr du parti de Phocas. Cette tentative n'ayant pas réussi, il fait embarquer les Russes pendant la nuit, dans sa flotte qu'il tenait appareillée, et ayant passé le détroit à l'insçu de l'ennemi, il tombe sur le camp des rebelles, les taille en pièces, prend Calocyr, et le fait pendre dans le lieu même où sa tente était plantée. On trouva dans ce camp Nicéphore l'aveugle, frère aîné de Phocas. Il fut mis dans les fers. Les autres prisonniers furent condamnés à diverses peines, et l'empereur retourna victorieux à Constantinople.

XXVIII. Mort de Phocas.

Phocas attaquait Abyde de toutes ses forces, et la ville se défendait avec la même vigueur. Cyriaque, amiral de l'Empire, s'était jeté dans la place, et encourageait les habitants. Après la défaite de Calocyr, l'empereur Constantin, que le bruit d'une guerre si proche semblait réveiller, s'embarqua sur la flotte, et son frère Basile le suivit pour aller combattre Phocas. Ils prirent terre près de Lampsaque. A cette nouvelle, Phocas laisse devant Abyde une partie de son armée pour continuer le siége, et marche avec le reste à la rencontre des deux empereurs. Déja les deux armées étaient en présence; on n'attendait que le signal pour commencer une bataille qui devait décider du sort de l'Empire. Alors Phocas, décidé à vaincre ou à périr dans cette journée, voyant de loin Basile voler entre

ses escadrons, dont il formait les rangs et animait le courage, persuadé que la mort de ce prince lui donnerait une victoire assurée, pique son cheval et court à lui la pique baissée, avec tant de furie qu'il semblait que rien ne pourrait l'arrêter. Il approchait des ennemis, lorsqu'au grand étonnement des deux armées, on le vit tourner bride, gagner une éminence voisine, descendre de cheval, et s'étendre sur la terre. On y court, on le trouve rendant les derniers soupirs. La cause d'une si prompte mort est diversement rapportée [1]. Les uns disaient qu'il avait été percé d'une flèche, et l'empereur Constantin se vanta que le coup était parti de sa main; mais on ne trouva sur son corps aucune blessure. D'autres attribuaient sa mort à une apoplexie subite. L'opinion qui s'accrédita davantage, fut qu'il avait été empoisonné. C'était l'usage de Phocas de boire un verre d'eau fraîche toutes les fois qu'il allait combattre; et l'on disait que Syméon, le plus affidé de ses domestiques, corrompu par l'argent de l'empereur, lui avait en cette occasion fait avaler un poison mortel, qui ne devait opérer qu'au bout de quelques moments. Un événement si étrange jeta l'effroi dans son armée. Tout se débanda; on fit plus de prisonniers que de carnage. Les officiers pris furent distingués des autres par une plus grande ignominie. L'empereur, de retour à Constantinople, les fit promener dans le cirque sur des ânes, le visage

[1] « Surpris de la prompte arrivée de Basile et du ravage causé par ses brûlots, Phocas fond sur le camp impérial : mais il tombe de cheval, et sa tête est coupée, promenée sur une lance dans les rues de Constantinople, et ensuite renvoyée en Asie, pour décourager ses partisans. » Ainsi s'exprime Léon-le-Diacre, qui, du reste, place cette révolte immédiatement après la guerre de Bulgarie, p. 173, seqq. — B.

tourné vers la queue. Il n'exempta de cet affront que Léon Mélissène, à cause du respect qu'il avait conservé pour ses maîtres légitimes, au milieu même de la rébellion. Dans le temps que Phocas rangeait son armée en bataille, Théognoste, frère de Léon, parlant des deux empereurs en termes injurieux, Léon l'avait réprimandé fortement; et comme l'autre continuait ses discours outrageants, il l'avait fait taire en lui déchargeant plusieurs coups du bois de sa pique. Cette action avait été rapportée à Basile. Le corps d'armée qui était demeuré au siége d'Abyde se dispersa. On trouva dans le bagage de Phocas une lettre d'Agapius, patriarche d'Antioche, qui approuvait sa conduite et l'exhortait à persister dans la révolte. C'était Basile qui, douze ans auparavant, avait placé ce prélat. Pour punir une si noire ingratitude, il se contenta de le faire amener à Constantinople, et enfermer dans un monastère.

XXIX. Réconciliation de Sclérus avec l'empereur.

La mort de Phocas n'éteignit pas entièrement la rébellion. Sa femme, maîtresse du château de Tyropée, mit Sclérus en liberté pour susciter de nouveaux embarras à l'empereur. En effet, tous les partisans de Phocas vinrent se ranger auprès de Sclérus, et il se trouvait en état de continuer la guerre. Mais las de tant de traverses, et désirant trouver enfin quelque repos dans sa vieillesse, après une vie si agitée, il employa son fils auprès de l'empereur pour obtenir le pardon du passé, et l'assurance d'un traitement honorable pour l'avenir. L'empereur ne se rendit pas difficile. Il fit dire à Sclérus *Qu'il était temps de cesser de répandre le sang des chrétiens, dont il rendrait compte au tribunal de leur maître; qu'il devait*

enfin reconnaître la volonté de l'arbitre souverain des empires, qui donnait la victoire à ceux qu'il avait choisis pour empereurs; que pour lui, loin de le punir de sa révolte, il lui conférerait la dignité de curopalate, s'il rentrait de bonne foi dans son devoir. Sclérus, après avoir fait tant d'efforts inutiles pour parvenir à la première place de l'Empire, se trouva trop heureux de s'asseoir à la seconde, que l'empereur voulait bien lui offrir. Il se mit en chemin pour aller faire sa soumission au prince.

[Les princes arméniens Bagrat, Grégoire, Romain et Afranik se soumirent en même temps. Mais un certain Tchortovanel, magistros, Géorgien d'origine arménienne, de la province de Taïk, l'un de ses partisans, se révolta du côté de Derdchan, dans le Taron; Jean, général des troupes de Basile, après une première défaite, le vainquit, et le tua dans la plaine de Bagaridj. Par là Basile se trouva empereur sans rivaux.]

Basile était assis sous une tente, qu'il avait fait dresser sur le rivage. Voyant venir Sclérus qui marchait avec peine, appuyé sur deux écuyers, à cause de sa vieillesse et de la pesanteur de son corps (quelques-uns disent même qu'il était devenu aveugle dans ce voyage), il se tourna vers ses courtisans : *Voilà donc*, leur dit-il, *celui qui nous donnait tant d'alarmes. Vanité de l'ambition! Hier cet homme se croyait en état de gouverner l'Empire; aujourd'hui il a besoin de deux conducteurs.* Sclérus avait quitté les ornements impériaux; mais il avait oublié de se défaire de la chaussure de couleur de pourpre. L'empereur l'ayant remarqué, détourna les yeux, et lui fit refuser l'entrée jusqu'à ce qu'il s'en fût dépouillé. Alors il se leva pour le recevoir, lui présenta

la main, s'entretint avec lui, le fit asseoir à sa table et boire dans la même coupe. Au sortir du repas, il le revêtit de la dignité de curopalate. Non-seulement il fit grace à tous ceux qui avaient servi Sclérus, il leur conserva même les biens et les titres qu'ils en avaient reçus. Sclérus mourut peu de temps après.

Pendant le cours de cette guerre, l'émir d'Akhlat, [près du lac de Van, nommé Bad[1], qui gouvernait les provinces de Hark et d'Apahounik, ayant relevé les fortifications de Manazkert détruites par Bardas Phocas, fondit sur la province de Taron, s'empara de Mouch par famine, et exerça de grands ravages. Asolik dit avoir vu sur les murs de l'église du Sauveur, dans cette dernière ville, les traces du sang des prêtres que ce barbare y fit massacrer. De leur côté,] les Sarrasins de Sicile firent plusieurs descentes en Italie. Dans Bari, le peuple, soulevé contre Sergius, protospate, c'est-à-dire premier capitaine, le massacra. Les Sarrasins, profitant de ces troubles, vinrent dépeupler le territoire de cette ville, et emmenèrent les prisonniers en Sicile. Deux ans après, le patrice Jean Ammiropule, envoyé par l'empereur, entra dans la ville, et, pour punir la révolte sans répandre trop de sang, il ne fit mourir que trois des principaux habitants, qui se trouvèrent les plus coupables. Au bout de quelque temps, le comte Aston, apprenant que les Sarrasins étaient descendus près de Tarente, marcha contre eux avec des troupes levées dans Bari. Sa hardiesse ne fut pas heureuse; il

XXX. Affaires d'Italie. Lup. protosp. Chron. Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 481, 485. [Tchamtch. 850, 873.]

[1] C'est ce Bad, dont parle Abou'lfaradj, Chr. ar., p. 212, qui, l'année suivante, marcha sur Moussoul, avec une armée de Courdes, et fut tué dans un combat.—B.

perdit la vie dans le combat, et sa petite armée fut taillée en pièces.

An 990.
xxxi.
Voyage en Macédoine.
Cedr. p. 701.
Zon. t. 2, p. 223.
Ducange, Fam. Byz. p. 173, 315.
[Tchamtch. II, 874.]

Basile, délivré des inquiétudes d'une guerre civile, s'occupa de la défense de ses états contre les Barbares. Il songea d'abord à réprimer les Bulgares. Le mauvais succès de la première expédition avait accru leur audace, et, pendant les troubles de l'Empire, ils n'avaient cessé de faire des courses en Thrace et en Macédoine, jusqu'aux portes de Thessalonique. Basile alla visiter ces provinces, pour en assurer la tranquillité et mettre les places en état de défense. Arrivé à Thessalonique, il rendit ses hommages au saint martyr Démétrius, patron de cette ville, auquel il avait une singulière dévotion; et après avoir réparé les fortifications de cette place importante, il y laissa pour gouverneur Grégoire le Taronite. C'est ainsi qu'on nommait les descendants de ces princes de Taron qui, sous les règnes précédents, avaient fait présent aux empereurs des domaines qu'ils possédaient entre l'Euphrate et le mont Taurus, et étaient venus s'établir à Constantinople, où ils fondèrent une famille illustre par ses dignités et par ses alliances. Quelques Taronites avaient suivi le parti de Sclérus; mais l'empereur, persuadé de la bonne foi de ceux auxquels il avait pardonné, comme ils le furent aussi de la sienne, ne craignit pas de les employer, et jamais il n'eut occasion de s'en repentir. Ils ne se souvinrent de leur faute que pour la réparer par leurs services.

[Les récits des auteurs arméniens relatifs à la guerre de Bulgarie, diffèrent trop des Byzantins (voy. § 13, 26), pour n'être pas cités séparément. Asolik, témoin ocu-

laire, dit que Basile vint de nouveau faire la guerre au roi des Bulgares, nommé Court [1], le prit et s'en retourna à Constantinople. Mais le prince arménien Samuel, ci-dessus mentionné, se fit roi en sa place et chassa de Bulgarie les troupes impériales. Comme l'empereur lui proposait la paix, il y mit pour condition son mariage avec une sœur de Basile. Au lieu de sa sœur, celui-ci lui envoya une des suivantes de la princesse, sous la conduite du métropolite de Sébaste. Samuel, pour se venger de la ruse, fit brûler vif le malheureux prêtre. Basile accourut pour le punir; mais les troupes de Samuel, composées de Bulgares et d'Arméniens, le prévinrent dans des défilés, où ils lui firent essuyer de grandes pertes. Le 15 août 989, avant la fin de cette guerre, parut une comète; un tremblement de terre renversa Sainte-Sophie, et ce fut un architecte arménien qui donna aux Grecs les moyens d'en réparer les murs.

L'année d'après, Basile retourna en Bulgarie, conduisant avec lui Grégoire, magistros, son fils Achot, et Sahac, prince d'Handzith, fils d'Abel. Le reste n'offre plus que de légères différences avec ce qu'on verra plus bas, § 38 et suiv. — B.]

An 991. XXXII. L'Ibérie donnée à l'empire. [Tchamtch. II, 873 et seqq.]

L'année suivante fournit un événement mémorable. David, roi d'Ibérie, qui portait selon l'usage le titre de curopalate de l'Empire, étant près de mourir, légua par testament ses états à l'empereur. Basile se transporta dans le pays pour en prendre possession. David ne laissait point de fils : mais George, son frère, n'était

[1] Samuel d'Ani (ms. arm., n° 96) le nomme *Cout*, ou Alusien. Il place la 1re guerre de Bulgarie en 995, et la 2e deux ans après. — B.

pas content d'une disposition qui lui enlevait une couronne. Basile jugea plus à propos d'entrer en accommodement avec lui, et de céder une partie, que d'exposer le tout au hasard d'une guerre. Il lui abandonna l'Ibérie septentrionale, à condition qu'il n'entreprendrait rien sur le reste; et, pour sûreté du traité, il reçut en otage le fils du nouveau roi.

[Ce récit change bien de forme dans les historiens arméniens. David, le même dont il est mention au § 10, prince arménien de la Taïk, et non roi d'Ibérie, après avoir affermi sa domination par plusieurs guerres heureuses contre les émirs musulmans du Vaspouracan et de l'Ararat, devint, pour les autres seigneurs, un objet d'envie. Arrivé à une extrême vieillesse, et n'ayant pas d'enfants, ceux qui convoitaient son héritage l'empoisonnèrent par le pain eucharistique. Mais il lui resta assez de temps pour démêler leur noirceur, et faire un testament par lequel il cédait ses états à son bienfaiteur Basile. Celui-ci apprit à Tarse en Cilicie la mort de David et ses dernières volontés, et se porta en toute hâte vers l'Arménie. Sur sa route, le clergé arménien vint se plaindre à lui des vexations du métropolite de Sébaste, dont il a été parlé plus haut; et Basile, sensible à leur misère, révoqua tous les arrêts qui les gênaient dans leur culte, entre autres la défense qui leur avait été faite de sonner les cloches. A Érez, dans le canton d'Archamouni, l'émir de Népherkert vint lui faire hommage, et Basile ordonna aux princes arméniens de le secourir toutes les fois qu'il le requerrait.

Bagrat, roi des Abkhazes, et son père Gourgen, roi d'Ibérie, étant venus le joindre près du mont Had-

jitch, il honora le premier du titre de curopalate, et l'autre de celui de magistros. Les seigneurs de Taïk lui présentèrent au même lieu leurs soumissions. Un soldat russe de son escorte se prit de querelle avec un Géorgien qui voulait lui ravir le fourrage destiné à son cheval. Les autres soldats des deux nations défendirent leurs camarades; mais les Géorgiens, moins nombreux, furent taillés en pièces; et, parmi eux, le général de la Taïk, Jean et Gabriel, fils d'Otchopentir, et un Tchortovanel, fils d'Abouharp, tous personnages de distinction.

Au départ de Basile, Abas, roi arménien de Cars, accourut sur son passage avec toute sa maison, ainsi que Sénékérim, roi du Vaspouracan, et Gourgen, son frère : il les combla tous de présents et d'honneurs. Il alla ensuite, par la province de Hark, à Bagrévand, où il attendit en vain la visite de Gagic I, roi d'Ani; mais Abousahl, neveu de ce dernier, en ayant pris occasion de lui nuire auprès de l'empereur, il envoya son fils Jean ravager les provinces de Cogovit et de Dzalcot, qui étaient dans sa dépendance.

Cependant Gourgen, roi d'Ibérie, mécontent de n'avoir que le titre de magistros, bien inférieur à celui de curopalate, qu'il se croyait dû, vint ravager la Taïk, où il prit plusieurs places. Basile lui opposa le général Cankel, qui eut bien de la peine à le réduire. Enfin, un traité fut signé dans un village près de la montagne de Médzob, au pays de Basen, au moyen de la cession d'une partie de la Taïk aux Géorgiens. Gourgen étant mort peu après, Bagrat, roi des Abkhazes, son fils, lui succéda. A la mort de ce dernier, en 1015, l'Ibérie et l'Abkhazie eurent pour roi Giorgi, fils de Bagrat.

C'est sans doute durant ce voyage en Arménie qu'il faut placer l'occupation des villes d'Akhlath, de Malazkert et d'Ardjich par Basile, dont parle l'histoire arabe. — B.]

XXXIII. Relation des Vénitiens avec l'empereur. Murat. Hist. d'Ital. t. 5, p. 489, 492.

La république de Venise, quoique jouissant de tous les droits de souveraineté, entretenait toujours avec l'Empire une correspondance respectueuse. Tribuno Memmo, doge de Venise, ayant fort à cœur de faire désigner pour son successeur son fils Maurice, mais sentant bien qu'il n'était pas assez aimé pour y réussir, l'envoya faire sa cour à l'empereur, dans l'espérance qu'il en reviendrait décoré de quelque titre, et que ce serait pour lui une recommandation auprès de ses concitoyens. La mort du père prévint le retour du fils et mit en défaut toute cette politique. Pierre Urséolo, successeur de Memmo, fut plus heureux dans sa négociation avec l'empereur. Il en obtint la bulle d'or, qui contenait quantité d'exemptions et de priviléges accordés aux Vénitiens dans toute l'étendue de l'Empire d'Orient.

AN 992. XXXIV. Expédition en Phénicie. Cedr. p. 701, 702. Zon. t. 2, p. 223. Abou'-lféda, Chr. ar. p. 218. Elmacin.

Depuis l'affaiblissement de la puissance du khalife, les émirs qui gouvernaient les villes de son Empire, s'étaient rendus presque indépendants. Ils faisaient la guerre, ils contractaient des alliances selon leur volonté, comme s'ils eussent été souverains. L'émir d'Alep, assiégé par Aziz, soudan d'Égypte, demanda du secours aux Grecs; on lui envoya quelques troupes, qui furent battues. L'année suivante, comme le siége durait encore, l'émir députa de nouveau à l'empereur; il lui représentait qu'Alep était la clef de l'Empire, du côté de la Syrie, et que la prise de cette ville ouvrirait au soudan un passage dans l'Asie-Mineure. Basile, tou-

ché de ces raisons, y marchait en personne avec une nombreuse armée, lorsque l'Égyptien leva le siége et se retira. L'empereur, après avoir reçu de l'émir de riches présents, se voyant à l'entrée de la Syrie, résolut de se venger des insultes qu'il avait reçues des Sarrasins pendant la guerre civile. Les émirs de Syrie et de Phénicie s'étaient réunis pour attaquer Antioche; ils avaient tué dans un combat le gouverneur Damien, et peu s'en était fallu qu'ils ne s'en rendissent maîtres. Basile marcha vers l'Oronte; il assiégea, prit et pilla Schizar, l'ancienne Larisse. Il en fit autant à Émèse, où grand nombre de Musulmans furent massacrés. La terreur de ses armes lui soumit les émirs de Damas, de Tyr et de Béryte. Enfin il assiégea Tripoli, la plus forte place de ces contrées. Mais après des attaques redoublées pendant quarante jours, il fut obligé d'abandonner le siége, et reprit le chemin de Constantinople avec les otages que les émirs lui avaient mis entre les mains. Comme il passait par la Cappadoce, Eustache Malin, dont les domaines s'étendaient dans une grande partie de cette vaste province, le reçut chez lui avec sa cour, et défraya splendidement toute son armée. Le prince parut aussi satisfait qu'étonné d'une si magnifique dépense. Mais faisant ensuite réflexion qu'une si énorme opulence dans un sujet est onéreuse à l'état, dangereuse au prince, et qu'elle ne peut s'établir sans faire un grand nombre de misérables, il emmena Malin à Constantinople, et l'y retint pendant le reste de sa vie, le laissant jouir de ses revenus, mais sans lui permettre de retourner sur ses terres. Après sa mort, il confisqua ses biens, fruits malheureux de la rapine et de l'injustice. Il défendit même par une loi expresse les

acquisitions immodérées; Romain Lécapène et Constantin Porphyrogénète avaient déja fait cette défense, souvent renouvelée et toujours violée par l'insatiable avidité des richesses, plus forte que toutes les lois.

An 995.

XXXV. Othon III demande en mariage une princesse grecque.

Ducange, Fam. Byz. p. 144, 145. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 497, 505, 506, 509.

L'histoire ne donne point d'enfants à Basile; elle ne dit pas même qu'il ait jamais été marié. Son frère Constantin avait demandé en mariage Hadwige, fille de Henri, duc de Bavière, frère d'Othon-le-Grand; elle refusa cette alliance, et fut mariée à Burchard, duc de Souabe. Après ce refus, Constantin épousa Hélène, fille du patrice Alype, distingué par ses richesses. Il en eut trois filles, Eudocie, Zoé et Théodora : Othon III, empereur d'Allemagne, fils de leur tante Théophano, souhaita d'en avoir une en mariage. On ne dit pas laquelle des trois. L'admiration qu'avaient excitée les éminentes qualités de Théophano, morte en 990, faisait désirer à toute l'Allemagne une impératrice sortie de la même famille. Deux ambassadeurs furent envoyés à Constantinople pour en faire la demande : c'étaient Jean Philagathe, dit le Calabrois, et Bernuvard, tous deux archevêques, l'un de Plaisance, l'autre de Wirtzbourg. Les aventures de Philagathe sont un exemple des jeux de la fortune. Il était Grec, né en Calabre, dans une condition servile. S'étant présenté d'abord à l'empereur Othon II en habit de mendiant, il obtint de la charité de l'impératrice une pension alimentaire. Une hypocrisie bien soutenue, une humilité contrefaite, un détachement affecté des biens de ce monde, moyens des plus heureux pour les acquérir, lui concilièrent peu à peu la bienveillance du prince, qui ne cessa jusqu'à sa mort de le combler de faveurs. L'enfance d'Othon III, et la tendre piété de

Théophano, lui furent favorables pour le maintenir en crédit. L'archevêché de Plaisance étant venu à vaquer, il s'y fit nommer par le prince, au préjudice d'un sujet canoniquement élu. Arrivé à la cour de Constantinople, il exposa sa commission. La proposition fut bien reçue. A son départ, l'empereur le fit accompagner de plusieurs députés, qui devaient régler avec Othon les conditions de l'alliance. Mais en passant par Rome, il y trouva une occasion de fortune, qui l'arrêta. Crescence, tyran de Rome, avait chassé le pape Grégoire V, cousin et ami de l'empereur Othon. Il crut voir dans le Calabrois les talents nécessaires pour servir son ambition. Il le plaça sur le trône pontifical, à condition qu'il se contenterait de l'autorité spirituelle, et qu'il lui laisserait le gouvernement absolu du temporel, sous la protection et souveraineté des empereurs grecs. Il est probable que les ambassadeurs grecs trempaient dans ce complot. Othon, outré de colère, vint à Rome, rétablit Grégoire V, fit trancher la tête à Crescence, crever les yeux et couper le nez et la langue à Philagathe, qui eut lieu de se repentir d'avoir quitté sa chaumière de Calabre. La perfide ambition de ce traître rendit son ambassade inutile. Quelque temps après, Othon envoya de nouveau à Constantinople, pour le même sujet, Arnulfe, archevêque de Milan, avec un superbe cortége. Le mariage était arrêté, lorsque la mort d'Othon en rompit le projet. Une lettre de Hugues Capet, devenu roi de France, adressée aux empereurs Basile et Constantin, pourrait faire croire que c'était cette même princesse sur qui ce monarque avait jeté les yeux pour la faire épouser à son fils Robert. Elle n'est désignée dans cette lettre que par le nom de *fille du saint*

Empire romain. Si c'était Eudocie, l'aînée des filles de Constantin, j'ajouterai qu'elle ne fut jamais mariée. Les tristes impressions de la petite vérole la défigurèrent tellement, qu'elle se renferma dans un cloître, où elle passa le reste de ses jours.

An 996.
XXXVI. Sisinnius patriarche.
Cedr. p. 701. Zon. t. 2, p. 223. Joël. p. 182. Oriens Christ. t. 1, p. 257.

Pendant ces négociations le patriarche Nicolas mourut, et eut pour successeur Sisinnius, revêtu de dignités séculières. On voit que, malgré l'improbation des papes, les Grecs continuaient d'élever des laïcs à l'épiscopat. Sisinnius était estimé pour sa vertu et son savoir. Dans la sombre ignorance dont toute l'Europe était alors obscurcie, on conservait encore quelques traits de lumière à Constantinople.

XXXVII. Affaires d'Italie.
Lup. Protosp. Chron. Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 520. Giann. Hist. Nap. l. 8, c. 3.

La Calabre et la Pouille étaient un théâtre de guerres, où les Grecs, les Lombards, les Sarrasins, tantôt unis deux nations contre une, tantôt séparément, se déchiraient par de continuelles attaques. Les Sarrasins prirent sur les Grecs la ville de Matera, après trois mois de siége. Smaragde, homme puissant et hardi, soupçonné de mauvais desseins contre l'Empire, et pour cette raison exilé de Bari sa patrie, leva l'étendard de la révolte. Étant entré dans Oria, il tua Théodore, qui commandait pour l'empereur. S'étant ensuite livré aux Sarrasins, il leur offrit de les mettre en possession de Bari par intelligence. Busith, officier sarrasin, le suivit avec quelques troupes. Smaragde força une des portes, et pénétra dans la ville. Mais n'étant pas secondé par ses partisans secrets, il eut le bonheur d'en sortir sans y perdre la vie. Les Sarrasins se retirèrent. Grégoire Tracomote, le premier qui paraisse dans l'histoire avec le titre de catapan, rétablit pour quelque temps les affaires des Grecs. Il prit Smaragde, fit le siége de Gra-

vina, dont il se rendit maître, et recouvra une grande partie de la Pouille.

XXXVIII. Succès en Bulgarie.

Cedr. p. 702, 703, 704. Zon. t. 2, p. 223. 224.

Les Bulgares étaient des ennemis plus voisins et plus redoutables. Leur roi Samuel marcha vers Thessalonique; et ayant partagé le gros de ses troupes, qu'il posta en diverses embuscades, il en envoya un corps peu nombreux faire une course jusqu'aux portes de la ville. Le gouverneur Grégoire le Taronite chargea son fils Achot de les aller reconnaître, sans s'engager dans un combat. Ce jeune homme, emporté par son ardeur, fond sur eux, les met en fuite, les poursuit sans précaution, et tombe dans une embuscade. Grégoire, alarmé du danger de son fils, court à son secours; il est lui-même enveloppé, et meurt en combattant avec courage. L'empereur, à la nouvelle de cet échec, fait partir Nicéphore Urane, qui s'était sauvé des prisons du khalife dans le même temps que Sclérus. Il lui donne un grand corps de troupes légères. Urane, arrivé à Thessalonique, apprend que Samuel, fier de sa victoire, avait pénétré dans la Grèce, et qu'ayant passé le fleuve Pénée et traversé la Thessalie, il approchait des Thermopyles, à dessein de porter le ravage dans l'Achaïe, et jusque dans le Péloponnèse. Il va le chercher, entre en Thessalie, et ayant laissé ses bagages à Larisse pour faire plus de diligence, il passe le fleuve Apidane, traverse les plaines de Pharsale, et va camper sur le bord du Sperchius, vis-à-vis des ennemis campés sur l'autre rive. Le fleuve, grossi par les pluies, était alors débordé, en sorte que le passage semblait être impraticable. Cependant Urane, après l'avoir fait sonder au-dessus et au-dessous, trouva un endroit guéable; il y fait passer son armée pendant la nuit, attaque sur-

le-champ les Bulgares qui dormaient tranquillement, et les massacre sans résistance. Samuel et son fils, dangereusement blessés, n'évitent d'être pris qu'en se couchant comme morts entre les cadavres; ils y demeurent tout le jour suivant, et se sauvent la nuit dans les montagnes d'Étolie, d'où ils gagnent le mont Pindus, et enfin la Bulgarie. Urane, après avoir dépouillé les morts et pillé le camp, où il trouva un grand nombre de prisonniers grecs qu'il mit en liberté, retourna chargé de butin à Thessalonique.

An 997. XXXIX. Dyrrachium livré à l'empereur.

Achot était prisonnier à la cour du roi bulgare. Jeune, bien fait et galant, il se fit aimer de la fille du prince. Elle en fut si vivement éprise, que, sur le refus que faisait son père de consentir à son mariage, elle menaçait de se livrer au dernier désespoir. Il fallut donc que Samuel acceptât pour gendre le jeune prisonnier; et pour se l'attacher par une marque de confiance, il lui donna le gouvernement de Dyrrachium, et l'envoya dans cette ville avec sa fille. Cette place importante, prise depuis quelque temps par les Bulgares, les rendait maîtres de la navigation dans une grande partie du golfe Adriatique. Samuel fut mal récompensé de sa complaisance; il perdit sa fille et la meilleure ville de ses États. Achot ayant inspiré ses sentiments à sa femme, ne fut pas plus tôt dans son gouvernement, qu'il la fit passer avec lui sur des vaisseaux grecs qui côtoyaient le rivage, et tous deux ensemble se transportèrent à Constantinople, où le mari fut honoré de la dignité de maître des offices, et la femme de celle de dame d'atours de l'impératrice Hélène. Achot apportait une lettre de Chrysèle, le plus puissant habitant de Dyrrachium, qui promettait aux empereurs de leur livrer la ville,

s'ils voulaient lui conférer à lui et à ses deux fils le titre de patrice. La condition fut acceptée; le patrice Eustathe Daphnomèle alla prendre possession de la place, et y fit entrer une bonne garnison.

An 998.
XL.
Intelligences avec les Bulgares.

Tandis qu'Achot trahissait son beau-père par affection pour l'Empire, d'autres Grecs trahissaient l'Empire pour favoriser les Bulgares. On accusa d'intelligence avec eux Paul-le-Bègue, le premier citoyen de Thessalonique, et Malacin, protospathaire, renommé pour son savoir et son éloquence. Le premier fut amené à Constantinople, d'où il eut défense de sortir; l'autre exilé au fond de la Thrace. Cette découverte donna l'alarme à plusieurs habitants d'Andrinople, des plus distingués. Ils savaient qu'on les soupçonnait de la même perfidie. Pour en éviter la punition, ils levèrent le masque et passèrent dans le pays des Bulgares.

An 999.
XLI.
Marie, sœur d'Argyre, mariée au fils du doge de Venise.
Cedr. p. 704. Petr. Damian. epist. 14, l. 7. Ducange, fam. Byz. p. 155. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 517. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 924.

Le désir qu'avait Basile de subjuguer cette nation, et de chasser les Sarrasins de l'Italie et de la Sicile, resserrait les liens de l'amitié que l'Empire entretenait de tout temps avec les Vénitiens. Il espérait en tirer de grands secours pour l'exécution de ses projets. Il fit venir à Constantinople Jean Urséolo, fils du doge, collègue et désigné successeur de son père; il le combla d'honneurs et lui fit épouser Marie, sœur de Romain Argyre, qui fut depuis empereur. Les noces furent célébrées à Constantinople avec autant de magnificence qu'auraient pu l'être celles de Basile même. Le patriarche couronna les deux époux d'une couronne d'or, et Jean reçut le titre de patrice. C'est le seul doge de Venise qui ait été décoré de cette dignité. Pierre Damien raconte des choses incroyables de la vie molle de cette princesse. Entre autres raffinements de

volupté, il rapporte que, dédaignant les eaux des rivières et des fontaines, elle se faisait préparer des bains de rosée. Il ajoute qu'en punition de sa mollesse, elle fut affligée d'une maladie qui lui fit tomber les membres en pourriture, et qu'il ne lui resta qu'une seule de ses femmes assez forte pour soutenir l'odeur infecte qui s'exhalait de son corps. Il paraît que cet auteur, dont la sainteté mérite du respect, et le style même quelque estime, n'était guère plus réservé sur l'hyperbole que les autres écrivains de son siècle. C'était ce qu'on appelait éloquence en ces temps-là.

XLII. Basile en Bulgarie. Cedr. p. 704. Zon. t. 2, p. 223. Joël. p. 182. Oriens Christ. t. 1, p. 257.

Basile, après avoir pris part aux réjouissances de ce mariage, s'occupa de soins plus sérieux. Il voulut s'instruire par lui-même de l'état de la Bulgarie, et marcha vers Philippopolis avec quelques troupes. Il s'approcha de Triadize, ruina les châteaux d'alentour; et après avoir laissé le patrice Théodorocane dans Philippopolis pour la garde de cette frontière, il reprit le chemin de Constantinople. Deux ans après, Théodorocane se défit de cet emploi à cause de son grand âge, et Nicéphore Xiphias fut mis à sa place. Le patriarche Sisinnius mourut cette année 999, après trois ans d'épiscopat, et eut pour successeur Sergius II.

XLIII. Succès de ses généraux.

L'année suivante, qui était la dernière du dixième siècle, l'empereur envoya une grande armée au-delà du mont Hémus, sous la conduite de Nicéphore Xiphias. Il le fit joindre par Théodorocane. Ces deux généraux entrèrent en Bulgarie, firent le dégât jusqu'aux bords du Danube, sans qu'il paraisse que Samuel ait osé les arrêter. Ils prirent les deux plus grandes villes de ces contrées, Pliscova et Parasthlava, dont les Bulgares s'étaient de nouveau emparés depuis la mort de

Zimiscès, et rapportèrent un riche butin à Constantinople.

Basile était trop jaloux de gloire, pour la laisser tout entière à ses généraux. Se reprochant à lui-même de leur avoir abandonné les succès de la campagne précédente, il se mit à la tête de ses troupes, et se rendit à Thessalonique. Les Bulgares occupaient presque toute la Macédoine. Dobromir commandait dans Berrhée; il en ouvrit les portes à l'empereur, et reçut en récompense la dignité de proconsul. Nicolize défendit long-temps le château de Serres; mais cette place fut enfin forcée. Basile en fit sortir les Bulgares, y mit garnison, et, retournant à Constantinople, il emmena Nicolize. Loin de le traiter en ennemi prisonnier, il le fit patrice en considération de sa valeur. Mais le Bulgare, préférant sa patrie et le service de son maître naturel à toutes les dignités de Constantinople, s'enfuit secrètement, retourna trouver Samuel, et lui persuada qu'il pourrait aisément reprendre Serres. Samuel alla donc l'assiéger. Mais il ne put s'en rendre maître avant le retour de l'empereur, qui, étant accouru en diligence, l'obligea de lever le siége. Nicolize fut pris, mis dans les fers, et enfermé dans une prison à Constantinople. Basile passa en Thessalie, rétablit les places que Samuel avait ruinées, emporta de force celles dont les Bulgares étaient encore possesseurs. Il repasse ensuite en Macédoine, et prend d'assaut le château de Bodène bâti sur un roc escarpé, au pied duquel se prolongeait l'eau d'un marais, qui, ressortant du côté opposé, s'allait décharger dans le fleuve Érigon. L'empereur, laissant dans Bodène une forte garnison, retourne à Thessalonique. Tous les prisonniers bulgares furent trans-

An 1001.

XLIV. Prise de plusieurs places.

portés dans une place forte, nommée Bolère, sur les terres de l'Empire. Basile estimait le courage et l'honorait même dans ses ennemis vaincus. Draxan, qui s'était signalé à la défense de Bodène, eut la liberté de vivre à Thessalonique. Il y épousa la fille d'un citoyen distingué. Après en avoir eu deux enfants, il s'enfuit pour retourner en Bulgarie. Ayant été arrêté sur la frontière, il obtint son pardon à la prière de son beau-père. Une seconde évasion lui fut encore pardonnée: mais deux ans après, une troisième fut punie de mort.

XLV. Arabes vaincus.

Depuis l'expédition de Basile en Phénicie, les Sarrasins se tenaient en repos, craignant d'irriter ce prince belliqueux. Mais deux tribus d'Arabes, sorties du désert, vinrent ravager la Cœlésyrie, et firent des courses jusqu'aux murs d'Antioche. Urane, qui en était gouverneur, se trouvait alors à Thessalonique, dont l'empereur lui avait confié la garde après la mort de Grégoire. Il reçut ordre d'aller défendre son gouvernement, et David l'Arianite fut mis à sa place dans Thessalonique. Urane, arrivé en Syrie, défit en plusieurs combats Cistrinète, chef de ces Arabes, et l'obligea de s'aller cacher dans ses déserts.

An 1002.

XLVI. Samuel battu. Cedr. p. 705, 706. Zon. t. 2, p. 224.

Les succès de l'année précédente inspiraient à Basile une nouvelle ardeur. Dès les premiers jours du printemps, il retourna en Bulgarie et assiégea Bidyne, ville forte et bien défendue, qu'il ne prit qu'au bout de huit mois. Pendant qu'il était occupé à ce siége, Samuel, à la tête d'un corps de troupes légères, alla surprendre Andrinople le jour de l'Assomption, pilla la ville et en emporta un riche butin. L'empereur, après avoir enfin pris Bidyne, en répara les fortifications qu'il avait détruites, et reprit la route de Constantinople par les

montagnes de Dardanie, s'emparant de toutes les places qui se trouvaient sur son passage. Arrivé près de la ville de Scupes, au bord de l'Axius, nommé pour lors Bardarius, il aperçut de l'autre côté le camp des Bulgares, qui se croyaient en sûreté à cause de la profondeur du fleuve, extrêmement grossi par les pluies. Cependant Basile ayant découvert un gué hors de la vue des ennemis, y fit passer une partie de ses troupes; et le roi bulgare, vivement attaqué lorsqu'il s'y attendait le moins, n'eut que le temps de se sauver en désordre, laissant à l'ennemi ses tentes et ses bagages. Romain, fils du dernier roi et frère de Borisès, dont nous avons raconté les aventures, commandait dans Scupes. Il livra cette ville à Basile, dont il reçut, en récompense, la dignité de patrice et le gouvernement d'Abyde. Après cet heureux succès, l'empereur essuya un affront devant le château de Pernic, qu'il attaqua long-temps. Il y perdit grand nombre de soldats. La place était imprenable par sa situation, par la force de sa garnison et de ses remparts, et plus encore par la valeur et l'intégrité du commandant, le plus brave et le plus incorruptible de tous les officiers bulgares. Il repoussa tous les assauts, rejeta toutes les offres que lui fit l'empereur pour le séduire, et l'empereur fut obligé de lever le siége.

XLVII. Basile se rend odieux par ses exactions. Cedr. p. 706. Zon. t. 2, p. 224, 227. Glyc. p. 310. 311. Pagi ad Bar.

Une guerre continuelle épuisait les finances de Basile, et Basile était avare. Le moyen le plus raisonnable pour se tirer d'embarras eût été de faire la paix. Samuel, toujours malheureux, l'eût volontiers acceptée à des conditions avantageuses pour l'Empire. Mais l'empereur aimait la gloire autant que l'argent. Il avait résolu d'illustrer son règne par la réduction de la Bul-

garie. Il usa donc du droit que se font les monarques, de satisfaire leurs passions aux dépens de leurs sujets. Il avait déja augmenté la taxe par tête; mais cet accroissement accablait une partie de l'Empire, et la rigueur de l'exaction en avait presque tari la source. Pour ne rien perdre au milieu de la misère publique, il s'avisa de rejeter sur les riches le fardeau que les pauvres ne pouvaient plus porter, et par ce moyen, au lieu de soulager les pauvres, il accabla les riches, et réduisit l'Empire à une indigence universelle. On dressa des rôles, où chaque personne aisée était associée à un certain nombre de misérables, pour lesquels elle répondait et payait d'avance; et comme en matière d'imposition il n'est besoin que d'un nom honnête pour la rendre légitime en apparence, on qualifia celle-ci d'un nom qui signifiait l'engagement de plusieurs débiteurs qui répondent solidairement l'un pour l'autre. Nous l'appellerons le tribut du *remplacement*. En vain le patriarche Sergius, appuyé des plus honnêtes gens du conseil, lui représenta *Que cette exaction était inouïe et aussi funeste au prince qu'aux sujets, puisqu'elle aliénait de lui le cœur de ses peuples, où réside le véritable trésor du souverain; que les répondants en auraient bientôt besoin eux-mêmes, écrasés par la foule des misérables qui pesaient sur eux; qu'un prince ne pouvait manquer de devenir pauvre, quand il voulait être seul riche dans ses états; que son avidité ressemblait à la rage de ces malheureux qui dévorent leurs propres membres.* Tout ce qu'on put obtenir de Basile, fut de promettre que cet impôt finirait avec la guerre des Bulgares. Mais il ne tint pas parole. Après avoir goûté du sang de ses peuples, il

ne put s'en désaltérer. L'impôt dura tout le temps de son règne, et ne fut pas même aboli par son successeur. Ce prince illustre par ses victoires, orné de tous les talents et de toutes les graces qui pouvaient le faire chérir de ses peuples, aima mieux s'en faire redouter; il les traita en tyran. Sans égard aux lois et aux coutumes auxquelles les législateurs mêmes ont donné force de lois, il ne consulta que ses caprices. Plein de mépris pour les sciences et pour les savants, qu'il regardait comme des hommes inutiles, il n'employait dans le conseil et dans le maniement de ses affaires que des gens sans nom comme sans connaissances, auxquels il dictait des ordres mal conçus et mal digérés. Après avoir rempli son trésor, il en fit fermer les issues, et boucher les sources de ces ruisseaux, qui font couler dans toutes les veines de l'État la force et la vie. Les gens de guerre n'étaient pas mieux traités que les autres sujets. On dit qu'il laissa en mourant deux cent mille talents d'or en espèces, qui font neuf cents millions de notre monnaie, sans compter une prodigieuse quantité de vases et de meubles précieux, de perles, de pierreries, et qu'après avoir comblé de richesses les magasins de son palais, il fit pratiquer sous terre une sorte de labyrinthe pour enfouir le reste, se punissant ainsi lui-même de ses exactions injustes, et se rendant par le non-usage aussi misérable que ses sujets qu'il appauvrissait.

An 1003.

XLVIII. Guerres en Italie.

Lup. protosp. Chron. Bar. Ducange, fam. Byz. p. 153,

Les historiens de l'Empire ne fournissent aucun détail pour les exploits de Basile en Bulgarie pendant les douze années suivantes. Ils se contentent de dire qu'il ne cessa point d'y faire la guerre, jusqu'à la destruction de ce royaume. Tout cet intervalle se passa sans doute en courses, en ravages, en prises de villes

154, 156. Morat. ann. d'Ital. t. 5, p. 13, 31, 36, 37. Giann. Hist. Nap. l. 8, c. 3. Leo Ost.

et de châteaux, qui n'ont point mérité de place dans l'histoire. Les écrivains occidentaux nous instruisent de plusieurs faits concernant les affaires des Grecs en Italie, dont nous allons rendre compte. En 1002, les Sarrasins, conduits par un renégat nommé Fasi, tinrent Bari assiégé depuis le commencement de mai jusqu'au milieu d'octobre. Alors Pierre Urséolo, doge de Venise, vint avec une flotte au secours de la ville, et s'étant joint au catapan Grégoire, il battit les Sarrasins dans une sanglante sortie et les obligea à lever le siége. Les Grecs possédaient en ce temps-là presque toute la Pouille; ils étaient maîtres d'Ascoli et de toute la côte de la mer Adriatique, excepté de Siponte et du mont Gargan, qui dépendaient de la principauté de Bénévent, mais dont les Sarrasins s'étaient emparés. Les Grecs étaient aussi en possession de la plus grande partie de la Calabre, et conservaient encore la souveraineté, ou du moins quelque autorité sur Naples, Amalfi, Gaëte. C'était ce qu'ils appelaient Lombardie. Environnés d'ennemis, ils avaient le plus grand intérêt à ménager les naturels du pays; ils les traitaient cependant avec cruauté et insolence, les accablant d'impôts, pillant leurs biens, enlevant leurs femmes et leurs filles. Les Russes et les autres Barbares du Nord, dont ils avaient grand nombre dans leurs troupes, leur avaient communiqué leurs mœurs. Enfin les habitants de Bari, rebutés de tant de violences et d'injustices, perdirent patience. En l'année 1010, Mél, le plus distingué d'entre eux, leur mit les armes à la main. Les uns le font Lombard d'origine, les autres prétendent qu'il sortait d'une branche de la famille des Argyres, qui était venue de Constantinople s'établir en

Italie. Il portait en effet le surnom d'Argyre. C'était un homme aussi avisé que vaillant. Il se joignit à Dat, son beau-frère, et tous deux ensemble animèrent leurs concitoyens contre les Grecs. Le catapan Curcuas mourut dans cette conjoncture, et peut-être fut tué dans la sédition. C'est ce que les chroniqueurs de ce temps-là n'éclaircissent pas. Les habitants de Bari choisirent Mel pour leur chef, et chassèrent les Grecs. L'empereur envoya des troupes commandées par Basile Argyre et par Contoléon, gouverneurs l'un de Samos, l'autre de Céphallénie. Mel leur livra bataille, et un simple particulier défit entièrement deux généraux de l'Empire. Mais l'année suivante, Basile Argyre ayant reçu un renfort considérable, avec le titre de catapan d'Italie, assiégea Bari. Le peuple, toujours inconstant, après deux mois de siége, traitait secrètement de se rendre et de livrer Mel aux Grecs. Mel en ayant eu connaissance, abandonna la ville avec Dat, compagnon inséparable de sa fortune, et se réfugia dans Ascoli, qu'il avait aussi fait révolter. S'y voyant poursuivi et encore assiégé, il s'enfuit à Bénévent, ensuite à Salerne, enfin à Capoue, toujours rempli du dessein de délivrer sa patrie, et ne cessant d'agir auprès des princes lombards pour les engager à la secourir. Ses lâches compatriotes, pour regagner la bienveillance des Grecs, arrêtèrent sa femme et son fils, et les envoyèrent à Constantinople. Mel n'en devint que plus implacable. Nous le verrons bientôt se venger des Grecs par les armes d'une troupe de héros étrangers, dont la valeur fit, dans cette partie de l'Italie, une révolution imprévue.

XLIX. Violences exercées sur

L'Occident commençait alors à se mettre en mouvement pour la conquête de la terre sainte. Les Juifs

les chrétiens de Jérusalem. Cedr. p. 706. Zon. t. 2, p. 225. Glaber. l. 3, c. 7. Guill. Tyr. l. 1, c. 6.

occidentaux et les Sarrasins d'Espagne en donnèrent avis aux Sarrasins orientaux. Cette nouvelle, portée au khalife de Bagdad, fit naître une persécution cruelle. La Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte virent de nouveaux martyrs. La crainte de la mort et l'horreur des tourments firent grand nombre d'apostats. Aziz, khalife d'Égypte, avait épousé une chrétienne, nommée Marie; elle avait deux frères. Aziz fit l'un patriarche de Jérusalem, l'autre d'Alexandrie et du Caire. Hakim, fils et successeur d'Aziz, qui s'était rendu maître de la Syrie, vint à Jérusalem, détruisit l'église du Saint-Sépulcre, fit abattre quantité d'autres églises et de monastères, et n'épargna pas même le patriarche son oncle, qui souffrit la mort avec courage. Les chrétiens prirent la fuite et se dispersèrent dans tout l'Orient. Cependant lorsque ce violent orage fut calmé par le retour de Hakim en Égypte, Marie, sa mère, fit travailler à rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, des aumônes des fidèles. La reconstruction de cet édifice, continuée par Romain Argyre, ne fut achevée que sous le règne de Constantin Monomaque. Les Juifs jaloux de l'affluence des pélerins qui se rendaient de toutes parts à Jérusalem, avaient signalé leur haine dans cette persécution. On s'en vengea dans l'Occident. Les chrétiens conjurés contre eux les chassèrent des villes, plusieurs furent massacrés, d'autres noyés; quelques-uns, réduits au désespoir, s'arrachèrent eux-mêmes la vie. L'esprit des croisades, qu'une piété guerrière formait depuis quelque temps, s'animait de plus en plus, et préparait ces fameuses entreprises, qui firent pendant deux siècles couler des flots de sang en Syrie, en

Palestine, en Égypte. L'Europe entière balançait déja pour se jeter sur l'Asie.

Tous les accidents extraordinaires furent regardés, après l'événement, comme ayant été des pronostics de cette grande révolution. Dans l'hiver de l'année 1011, le froid fut si excessif, que la mer fut couverte de glaçons. Au mois de janvier, on ressentit à Constantinople et dans les provinces un tremblement de terre, dont les secousses multipliées durèrent jusque dans le mois de mars. Le 9 de ce mois, il éclata violemment avec un bruit terrible. Plusieurs édifices s'écroulèrent; plusieurs églises furent abattues à Constantinople, et réparées par l'empereur. L. Froid excessif.

La Bulgarie éprouvait tous les ans les ravages de Basile. Ce prince toujours armé attaquait ce malheureux pays avec une ardeur opiniâtre; et le roi Samuel, quoique plein de valeur et de prudence, épuisé par des efforts continuels, ne pouvait plus résister à un si puissant ennemi. Sa dernière ressource fut de faire tirer un large fossé, bordé d'une forte palissade, au débouché d'un défilé nommé *Zetunium*, par lequel Basile avait coutume d'entrer en Bulgarie. Il garnit ce nouveau rempart d'un grand nombre de troupes, et se transporta sur le lieu pour disputer le passage. Basile y étant arrivé, trouve une forte résistance. Les Bulgares, postés sur la croupe des montagnes, accablaient de pierres et de traits ceux qui s'avançaient au bord du fossé; et l'empereur, désespérant de franchir cet obstacle, songeait à se retirer. Xiphias, gouverneur de Philippopolis, lui conseilla de ne pas quitter prise, et de faire mine de vouloir forcer le passage : *Donnez-moi seulement*, lui dit-il, *un détachement, et permettez-*

LI. Défaite et mort de Samuel, roi des Bulgares.

Cedr. p. 707 et seqq. Zon. t. 2, p. 225, 226, 227. Glyc. p. 310. 311. Ducange, fam. Byz. p. 315, 316. Pagi ad Bar. M. Danville, Mém. de l'Académie, vol. 31, p. 287 et suiv. de l'hist.

moi d'exécuter ce que j'ai dans l'esprit; j'espère vous ouvrir bientôt le chemin, pourvu que vous occupiez ici l'ennemi. L'empereur, qui connaissait l'intelligence et la valeur de Xiphias, y consentit. Xiphias, à la tête d'un grand corps d'infanterie, tourne une haute montagne qui flanquait le camp de Samuel du côté du midi, et va tomber par derrière sur les Bulgares qui, saisis d'effroi à cette attaque imprévue, abandonnent le retranchement et prennent la fuite. On en fait un massacre horrible. L'empereur passe le fossé, détruit la palissade, et poursuit le reste des ennemis, dont il fait un grand nombre prisonniers. Samuel se sauve avec peine par la valeur de son fils, et gagne une forteresse voisine. Basile, maître de la campagne, ravage le pays et prend plusieurs places. Mais il ne se crut pas assez fort pour entreprendre le siége de la forteresse où Samuel s'était renfermé. C'était la meilleure place de la Bulgarie. Il traînait après lui quinze mille prisonniers, qui l'embarrassaient dans sa marche. Pour s'en défaire, il usa d'un moyen moins sanglant à la vérité qu'un massacre général, mais aussi barbare, et qui montrait une cruauté froide et réfléchie. Il partagea ces malheureux en compagnies de cent hommes, leur fit crever à tous les deux yeux, à l'exception d'un seul par centaine, auquel il ne fit arracher qu'un œil, afin qu'il servît de guide à ses camarades. Il les renvoya en cet état à Samuel. A ce spectacle déplorable, ce prince, percé d'une douleur mortelle, et frappé d'horreur, tomba évanoui, et ne reprit ses sens qu'avec un battement de cœur si violent, qu'il en mourut au bout de deux jours. Il eut pour successeur son fils Romain ou Radomir, nommé

aussi Gabriel, né d'une captive de la ville de Larisse, plus fort de corps que son père, mais plus faible de tête. Il ne régna qu'un an, et fut tué à la chasse par le même Ladislas, fils d'Aaron, auquel il avait sauvé la vie.

LII. Défaite de Théophylacte.

Pendant que Basile attaquait le rempart qui fermait l'entrée de la Bulgarie, Samuel avait envoyé un de ses principaux officiers nommé Nestorize, avec un grand corps de troupes, pour surprendre Thessalonique. Théophylacte Botaniate, qui commandait dans cette ville, averti de leur approche, sortit au-devant d'eux avec sa garnison, les tailla en pièces, et alla rejoindre l'empereur avec un grand butin et beaucoup de prisonniers. Après la défaite de Samuel, l'empereur parcourant la Bulgarie, prit le chemin de Thessalonique. Mais sachant que les Bulgares avaient coupé cette route par des tranchées et des palissades, il chargea Théophylacte de lui nettoyer le chemin, et de revenir ensuite lui rendre compte de sa commission. Les Bulgares le laissèrent passer sans opposition. Mais au retour, lorsqu'ils le virent engagé dans ces gorges étroites, dont ils avaient fermé les issues, se montrant de part et d'autre sur le penchant des montagnes, où ils s'étaient tenus cachés, ils l'accablèrent de pierres et de flèches, sans qu'il pût faire usage de ses soldats pressés et entassés les uns sur les autres. Il y resta enseveli avec toute sa troupe.

LIII. Ravages de la Bulgarie.

L'empereur sensiblement affligé de cette perte, n'osant s'engager plus avant, se retira vers le mont Hémus, où les Bulgares possédaient la forteresse de Mélénic, bâtie sur un roc très-élevé, et bordée de précipices. C'était une place de refuge, où la crainte

avait rassemblé tous les habitants des campagnes voisines. Ils s'y croyaient en sûreté. En effet l'empereur, n'espérant pas l'emporter de force, y envoya un de ses chambellans nommé Serge, pour les engager à se rendre. Cet homme adroit et persuasif en vint à bout. L'empereur les traita favorablement, mit garnison dans la place, et se retira dans Mosynople. C'était une ville alors considérable, aujourd'hui inconnue, en Macédoine. Ce fut là qu'il apprit la mort de Samuel. Devenu plus hardi par cette nouvelle, il reprit la route de Thessalonique, d'où ayant traversé une grande partie de la Macédoine, il pénétra jusqu'en Pélagonie, sur la frontière de la Dardanie. Il brûla en chemin un palais des rois bulgares, s'empara de plusieurs châteaux, passa le fleuve Zerna sur des radeaux et des outres enflées, s'arrêta quelques jours à Bodène, et revint le 9 janvier à Thessalonique, d'où il retourna passer le reste de l'hiver à Constantinople.

An 1015.
LIV.
Autre expédition en Bulgarie.

La garnison de Bodène s'était révoltée. Basile vint l'assiéger au commencement du printemps. Les rebelles, qui ne pouvaient tenir long-temps, eurent recours à sa clémence. Il leur pardonna, et les fit transporter au château de Bolère en Thrace. Après avoir fait bâtir deux forteresses pour tenir en bride cette contrée, il se rendit à Thessalonique. Là, Radomir lui députa un Grec nommé Chirotmète, attaché depuis long-temps au service des rois bulgares, pour lui demander son amitié et lui promettre obéissance. Basile, se défiant de la sincérité de ces offres, se mit en état de forcer ce prince à les réaliser. Il fit partir Xiphias et Constantin Diogène, successeur de Théophi-

lacte au gouvernement de Thessalonique, et les envoya dans la Moglène avec des troupes. C'était une partie de l'ancienne Émathie, dont Édesse de Macédoine était la capitale. Après avoir ravagé le pays, ils mirent le siége devant Édesse. L'empereur s'y rendit en personne; on détourna le cours de la rivière qui baignait les murs de la ville, et après avoir miné la muraille, on mit le feu aux étais; ce qui ouvrit une large brèche. La garnison, se voyant à découvert, se rendit à discrétion. Basile leur accorda la vie, mais la ville fut abandonnée au pillage. Les soldats et les officiers, entre lesquels se trouvaient des seigneurs du plus haut rang, furent transportés en Orient, dans le pays qu'on nommait alors Vaspouracan; c'était l'ancienne Médie. L'empereur fit brûler un château voisin, qui tenait lieu de citadelle à la ville d'Édesse.

LV. Perfidie de Ladislas.

Cinq jours après, Chirotmète revint au camp des Grecs avec une lettre de Ladislas, auquel il s'était attaché après l'assassinat de Radomir. Ce prince perfide mandait à l'empereur, qu'étant devenu roi de Bulgarie par le droit de sa naissance, il était prêt d'effectuer les promesses de soumission et d'obéissance que Radomir avait faites sans avoir intention de les accomplir. L'empereur lui adressa un acte scellé de son sceau, qui contenait les conditions qu'il exigeait de lui. Ladislas, à son tour, lui envoya son acte de soumission signé de sa main et de celle des seigneurs bulgares. Il y eut même un des principaux d'entre eux qui passa au service de l'empereur. Malgré des engagements si solennels, l'empereur fut averti que Ladislas n'agissait pas de bonne foi, et qu'il formait de nouvelles entreprises contre l'Empire. Aussitôt Basile,

qui avait repris la route de la Thrace, retourne sur ses pas, ravage tout le pays jusqu'en Pélagonie, fait crever les yeux à tous les Bulgares qui tombent entre ses mains, et s'avance jusqu'aux murs d'Achride. C'était le nom que les Bulgares, maîtres de presque toute la Macédoine, avaient donné à l'ancienne Lychnide. Elle était située sur une colline entre Dyrrachium et Thessalonique, près du lac Lychnitès, d'où sort le Drin, qui va se décharger près du château d'Ilisse dans la mer Adriatique. Plusieurs auteurs la confondent avec la première Justinienne, qui en était éloignée de quarante lieues. Les Bulgares en avaient fait leur capitale; les rois y avaient déposé leur trésor. Basile en ravagea le territoire, et se disposa aussitôt à marcher vers Dyrrachium, dont il craignait de perdre la possession. Samuel, roi de Bulgarie, avait donné le gouvernement de la Servie et des contrées voisines de Dyrrachium à son gendre Vladimir; et tant que ce seigneur, d'un caractère pacifique et ami de la justice, avait vécu, cette ville avait joui du repos. Mais après l'assassinat de Gabriel, Ladislas ayant attiré Vladimir par ses parjures et l'ayant tué en trahison, Dyrrachium se vit sans cesse attaquée tantôt par les généraux bulgares, tantôt par Ladislas en personne. L'empereur était sur le point de partir pour mettre en sûreté cette ville importante, lorsqu'un contre-temps vint traverser son dessein. Il avait laissé derrière lui un corps de troupes commandé par deux de ses lieutenants, avec ordre de faire le dégât en Pélagonie. Les Bulgares, sous la conduite d'Ibaze, distingué par sa noblesse et par sa valeur, avaient surpris dans une embuscade et massacré ce détachement, sans qu'il en res-

tât un seul homme. Basile, affligé de cette perte, retourna en Pélagonie pour en tirer vengeance. Il poursuivit Ibaze, qui fuyait devant lui. Mais n'ayant pu l'atteindre, et la saison étant trop avancée pour rien entreprendre, il se retira dans Thessalonique. Pendant le reste de l'année, il employa deux de ses généraux à prendre quelques châteaux. Xiphias s'avança jusque dans la plaine de Triadize, où il s'empara de toutes les places.

An 1016.

LVI. Acquisition de la Khazarie.

Cedr. p. 710. 711. Ducange, fam. Byz. p. 161. [Tchamtch. II, 901.] Abou'-lfaradj. Chron. arab. p. 220.

Basile avait une étendue de génie capable des plus grands desseins, assez de courage pour les entreprendre, et de vigueur pour les exécuter. Tandis qu'il forçait les barrières qui resserraient l'Empire du côté de l'occident, il méditait de l'étendre du côté de l'orient, et l'on peut dire que, s'il eût trouvé dans ses sujets cette héroïque valeur qui animait encore les soldats de Trajan, nul empereur n'aurait illustré son règne par de plus brillantes conquêtes. De retour à Constantinople au mois de janvier, il équipa une flotte et l'envoya en Khazarie (c'est la Crimée d'aujourd'hui), sous le commandement de Bardas Ducas, surnommé Mongus, fils d'Andronic Ducas, qui avait embrassé le parti de Sclérus. Cet Andronic était mort dans la révolte; mais ses fils, après avoir pendant quelque temps suivi son exemple, s'étaient rendus à l'empereur; et ce prince savait pardonner de si bonne grace, qu'il n'avait point de sujets plus zélés et plus fidèles que ceux qui, après l'avoir offensé, avaient obtenu leur pardon. Sphinge, frère de ce Vladimir que Ladislas avait fait assassiner, s'était mis au service de l'empereur. C'était un guerrier habile et vaillant. Ducas joint avec lui défit entièrement, dès la première bataille, George Zule,

prince de Khazarie, le fit prisonnier, et se rendit maître de tout le pays.

LVII. Et de la Médie. Une partie de l'ancienne Médie, nommée alors Vaspouracan, appartenait depuis quelque temps à l'Empire. Les conquêtes de Nicéphore, celles de Zimiscès, et les alliances des petits princes qui partageaient ce pays, y avaient donné entrée aux Grecs; ils y possédaient des places, ils y tenaient des garnisons. Mais la Médie supérieure était occupée par un prince nommé Sénakérim.

[Cependant[1] des nuées de Turks, accourus des bords du Sihoun et du Djihoun, fondirent sur les frontières de l'Arménie. Avant qu'ils pénétrassent dans le canton des Rhechtouniens, Sénakérim, qui résidait à Van, ou, selon d'autres à Ostan, ordonna à Sapor, son général, de marcher contre eux. L'aspect étrange de ces peuples aux longues chevelures, aux arcs d'une grandeur démesurée, effraya d'abord les Arméniens, mais cependant ils firent bonne contenance, et, s'ils éprouvèrent de grandes pertes, ils restèrent toutefois vainqueurs. David, fils du roi Sénakérim, s'exposa lui-même au plus fort de la mêlée, et ne dut son salut qu'à la bonté de son armure et au zèle courageux de Sapor. Revenus à Ostan, les Arméniens informèrent leur roi des particularités relatives à ces nouveaux ennemis. Sénakérim, désespérant sans doute de les vaincre seul, et se rappelant une prophétie de saint Nersès, crut en voir l'accomplissement, et résolut de

[1] Ici Lebeau disoit : Attaqué sans cesse par les Sarrasins maîtres des contrées voisines, et trop faible pour leur résister, il prit le parti d'abandonner ses états à l'Empire, et de passer en deçà de l'Euphrate avec sa famille.

prévenir sa perte. Pour cet effet, il assembla ses grands, et leur communiqua son projet de se jeter dans les bras de l'empereur Basile. Son fils David, accompagné de l'évêque des Rhechtouniens Élisé, vint à Constantinople avec une escorte de 300 chevaux chargés de présents. Sa personne et ses propositions furent bien accueillies, et Basile adopta même David à Sainte-Sophie. Sénakérim livrait mille bourgs, situés en terrain fertile, 72 forteresses et 10 villes. Il n'exceptait de la donation que les couvents et leurs terres. Cependant beaucoup de moines le suivirent dans son émigration; et il emmena avec lui une population de 400,000 ames, qui se bâtit des villes, entre autres Akn sur l'Euphrate, et Arabker. Ce fait s'accomplit en 1021 : Samuel d'Ani le place un peu plus tôt, et ne parle que de huit villes livrées aux Grecs. B.]

L'empereur fit Sénakérim patrice et gouverneur de Cappadoce. En échange de ses domaines, il lui donna en propriété Sébaste, deux autres villes et de grandes terres. Il envoya le patrice Basile Argyre pour gouverner le Vaspouracan. Mais Argyre s'y comporta si mal, qu'il révolta tout le pays, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Il lui donna pour successeur Nicéphore Comnène, qui, moitié de gré, moitié de force, vint à bout de soumettre la province.

LVIII. Attaque inutile du château de Pernic.

L'empereur s'était réservé la guerre contre les Bulgares. Jamais il ne les perdit de vue, jusqu'à leur ruine entière. Xiphias avait réduit toutes les places du territoire de Triadize, à l'exception du château de Pernic, que l'empereur avait inutilement attaqué quatorze ans auparavant. Basile y retourna cette année et le tint assiégé pendant trois mois. Il fut encore obligé de le-

ver le siége, après avoir perdu grand nombre de soldats, et se retira dans Mosynople, où il passa l'hiver.

An 1017. LIX. Exploits en Bulgarie. Cedr. p. 711, 712.

Au retour du printemps, il rentra en Bulgarie, prit un château très-fort nommé Long, et y mit le feu. Il envoya David et Diogène en Pélagonie, d'où ils ramenèrent quantité de bétail et de prisonniers. L'empereur fit trois parts du butin; il en donna une aux Russes auxiliaires, qui étaient en grand nombre dans son armée; une autre aux troupes grecques; il se réserva la troisième. Il alla ensuite assiéger Castorie, où il trouva une forte résistance. Pendant ce siége, il apprit que les Patzinaces passaient le Danube pour se joindre aux Bulgares, et que les deux nations réunies se disposaient à se jeter en Thrace. Il décampe aussitôt pour courir à la défense de l'Empire. Il emporte en passant plusieurs châteaux, auxquels il met le feu. Trouvant la ville de Berrhée en mauvais état, il donne ses ordres pour en réparer les fortifications. Apprenant que les Patzinaces n'avaient pu s'accorder avec les Bulgares, et qu'ils avaient repassé le Danube, il s'arrête et s'empare du château de Sétène, dont le roi Samuel avait fait un magasin pour la subsistance de ses armées. Il y met le feu après l'avoir abandonné au pillage. Sur la nouvelle que Ladislas venait à lui et qu'il n'était pas éloigné, il fait partir un détachement de troupes légères pour l'aller reconnaître, sous la conduite de Diogène. Le Bulgare, instruit de leur marche, les attendait en embuscade. L'empereur, averti de ce péril, monte aussitôt à cheval, et sans donner d'autre ordre que de dire : *Quiconque a du cœur me suive,* il court vers l'embuscade. Les coureurs de Ladislas le voyant venir, retournent à toute bride, en

criant : *Sauvez-vous, c'est l'empereur.* Ce mot porte la terreur dans toute l'armée des Bulgares. Ladislas est le premier à fuir. Diogène les poursuit, en fait un grand carnage, pille le camp ennemi, où il trouve les chevaux et les équipages de Ladislas, qui se retire dans les montagnes. Les frimas de l'hiver, très-rigoureux en ces contrées, ne permirent pas de le poursuivre. L'empereur ramena son armée chargée de butin, et rentra dans Constantinople le 9 janvier.

An 1018.
IX.
Réduction de la Bulgarie.
Cedr. p. 712 et seqq.
Zon. t. 2, p. 226, 227.
Glyc. p. 311.
Ducange, fam. Byz. p. 316, 317.
Pagi ad Bar.

Ladislas profita de son éloignement pour attaquer Dyrrachium. Fier du succès de ses crimes, l'affront qu'il venait de recevoir n'avait rien rabattu de son audace. Il se flattait de se voir bientôt maître de cette ville importante, lorsqu'il fut tué dans une sortie. Sa mort offrait à l'empereur une occasion favorable pour achever la conquête de la Bulgarie. Tout y était en mouvement ; les Bulgares, fatigués d'une guerre sanglante et opiniâtre qui durait sans relâche depuis vingt ans, ne voyaient d'autre remède à leurs maux que de se soumettre à l'empereur. *Étaient-ils donc plus libres sous des princes, la plupart affamés de biens et prodigues du sang de leurs peuples, qu'ils ne le seraient en devenant sujets de l'Empire?* Basile, instruit de ces dispositions, en vit bientôt les effets. Dès qu'il eut appris la mort de Ladislas, il se mit en marche. Il n'était encore qu'auprès d'Andrinople, que le gouverneur de Pernic vint lui rendre hommage, et lui livrer cette place qui avait si long-temps résisté à ses efforts. Il lui remit en même temps trente-cinq châteaux qui dépendaient de son gouvernement. L'empereur, pour attirer les autres Bulgares, le combla d'honneurs, et lui conféra la dignité de patrice. Arrivé à Mosyno-

ple, il y reçut des députés de Pélagonie, qui lui apportaient la soumission de cette province. A mesure qu'il avançait, il trouvait les chemins bordés d'une foule de peuple qui, se prosternant devant lui avec acclamation, le reconnaissait pour maître. Tous les gouverneurs venaient lui présenter les clefs de leurs places, et remettre leurs prisonniers entre ses mains. Ils recevaient en récompense le titre de patrice. On lui rendit à Serres le patrice Jean, pris autrefois par Samuel, et retenu dans les fers depuis vingt-deux ans. A Strumpize, David, archevêque de Bulgarie, apporta une lettre de Marie, veuve de Ladislas, qui promettait de sortir du pays à certaines conditions. L'empereur fit son entrée dans Achride, capitale du royaume, au milieu des cris de joie de tous les habitants. Il se fit ouvrir les trésors des rois bulgares, dans lesquels il trouva de grandes sommes d'argent, des couronnes de pierreries, des habits précieux, et dix mille livres pesant d'or, dont il fit largesse à ses troupes. Il laissa pour gouverneur Eustathe Daphnomèle, avec une forte garnison. S'étant retiré dans son camp hors de la ville, il vit arriver la veuve de Ladislas, accompagnée d'une nombreuse famille. Basile la reçut avec bonté, mais il lui donna des gardes. Tous les commandants vinrent à la tête de leurs troupes lui prêter serment de fidélité, et changèrent de maître sans changer de fortune. Pour s'assurer de la ville d'Achride, il fit bâtir deux forteresses, l'une sur une colline qui la commandait, l'autre dans le lac Lychnite, nommé alors le lac Prespa. Trois fils de Ladislas, n'ayant pas encore perdu l'espérance de recouvrer le royaume paternel, n'avaient pas voulu se joindre à leur mère, pour se soumettre à Ba-

sile, et s'étaient réfugiés entre les monts Cérauniens. L'empereur envoya des troupes qui les tinrent longtemps assiégés. Ils se rendirent enfin, et reçurent un traitement honorable. Prusien, l'aîné, fut revêtu de la dignité de maître de la milice; les deux autres de celle de patrice.

LXI. Traitement fait à Nicolize.

Tout était soumis en Bulgarie, à l'exception de deux braves guerriers qui, conservant dans leur cœur toute l'ancienne fierté des Bulgares, se tenaient fermes au milieu des ruines de leur nation, et refusaient de plier sous le joug de l'empereur. C'étaient Nicolize et Ibaze, tous deux renommés pour les avantages qu'ils avaient remportés sur les Grecs. Nicolize, pris autrefois dans le château de Serres, et comblé de graces par l'empereur qui l'avait honoré du titre de patrice, mais plus attaché à ses maîtres naturels qu'à toutes les dignités étrangères, était retourné en Bulgarie, et avait continué de servir ses princes avec valeur. Dans le désastre de sa patrie, il rassembla ce qu'il put de ses compatriotes, et se retira entre les montagnes, pour y attendre une occasion de rétablir l'indépendance de son pays. On le poursuivit dans sa retraite avec des forces supérieures, et bientôt, de ceux qui l'avaient suivi, les uns furent pris, les autres l'abandonnèrent. Se voyant seul et sans ressources, il aima mieux se livrer lui-même, et aller au-devant de la mort, s'il fallait la subir, que de l'attendre ou d'être traîné en esclavage. Il vint de nuit au camp des Grecs, et s'étant annoncé par son nom, il demanda à être conduit à l'empereur. Basile, irrité du mépris que Nicolize avait fait de ses faveurs, refusa de le voir, et l'envoya prisonnier à Thessalonique.

LXII. Et d'Ibaze.

Le sort d'Ibaze fut plus malheureux. Il s'était réfugié sur une montagne de difficile accès, nommée Pronistas, sur le sommet de laquelle s'élevait une maison de plaisance des rois de Bulgarie, embellie de tous les agréments d'une délicieuse retraite. Là, rassemblant les fugitifs qui se rendaient auprès de lui, il avait dessein de recommencer la guerre, et se flattait même de l'espérance de se faire roi. Sa bravoure, connue par plusieurs exploits, donnait de l'inquiétude à l'empereur, qui résolut de le désarmer, soit par persuasion, soit par force. Il alla camper au pied de la montagne, et lui écrivit d'abord pour lui représenter la témérité de son entreprise. Ibaze, qui cherchait à gagner du temps, amusa l'empereur par des réponses équivoques pendant près de deux mois. Basile séchait d'ennui dans une bicoque voisine, n'osant s'éloigner pour ne pas laisser Ibaze en liberté de soulever la Bulgarie, et ne pouvant le forcer dans un poste si peu accessible. Eustathe, gouverneur d'Achride, entreprit de tirer l'empereur de cet embarras. Ibaze, selon la coutume, avait invité le voisinage à un grand festin pour le jour de l'Assomption. Eustathe prit avec lui deux de ses domestiques, dont il connaissait la fidélité et la hardiesse, et se rendit au mont Pronistas la veille de la fête. Arrêté par les sentinelles, il fit dire au Bulgare qu'il était venu pour se réjouir avec lui. Ibaze, surpris d'une visite si peu attendue, le reçoit avec joie et l'embrasse avec amitié. Il ne doute pas qu'Eustathe, pour quelque mécontentement, ne vienne s'associer avec lui. Le lendemain, à la sortie des matines, tous les autres s'étant retirés, Eustathe aborde Ibaze : *J'ai*, lui dit-il, *des choses importantes à vous communiquer*,

mais il nous faut du secret. Ibaze écarte ses domestiques, et prenant Eustathe par la main, il le conduit dans un verger si couvert et si peuplé d'arbres, que la vue n'y pouvait pénétrer. Eustathe se trouvant seul avec lui, le saisit au dépourvu, le jette par terre, et lui appuyant le genou sur la poitrine, il lui ferme la bouche, et appelle ses domestiques, qui attendaient le signal. Ils accourent, et prêtant main-forte à leur maître, ils lient au Bulgare les pieds et les mains, lui arrachent les yeux, et, le laissant par terre en cet état, ils sortent du verger, montent dans une chambre haute et s'y barricadent, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. On fut bientôt instruit de cet horrible forfait. Tous les gens d'Ibaze, tous les hôtes qui étaient venus à la fête, tout ce qu'il avait de soldats, accourent en grand tumulte, armés de toutes sortes d'armes, quelques-uns même de torches ardentes, pour mettre le feu à la retraite des assassins. Tout retentissait de cris confus, *Égorgez, brûlez, assommez, hachez en pièces ces traîtres, ces perfides meurtriers; point de quartier.* Eustathe, désespérant de sa vie, exhorte ses gens à tenir bon tant qu'ils auront une goutte de sang dans les veines; que, puisqu'il fallait mourir, il valait mieux périr en combattant, que de se livrer à la rage d'une multitude furieuse. Cependant, pour tenter encore une dernière ressource, il ouvre une fenêtre, et s'adressant à cette foule d'assaillants : « Écoutez, leur dit-il; je ne « suis point personnellement ennemi de votre maître; « il est Bulgare, je suis Grec, né loin de ce pays au fond « de l'Asie-Mineure. Vous pouvez bien juger que, sans « une nécessité indispensable, je ne me serais pas pré- « cipité dans un danger évident. L'empereur m'a donné

« l'ordre; il m'a fallu obéir. Vous êtes les maîtres de « notre vie; mais vous la payerez bien cher. Nous nous « défendrons jusqu'au dernier soupir, et plusieurs d'en« tre vous périront avant nous. Les autres ne leur sur« vivront pas long-temps; ils éprouveront toute la « colère de l'empereur qui, en nous vengeant, se ven« gera lui-même de votre rébellion. Il a le bras levé « sur vous. L'unique moyen de suspendre ses coups, « serait de vous soumettre, et d'aller à notre suite an« noncer votre obéissance. Prenez votre parti; nous « avons pris le nôtre. Que ceux qui s'ennuient de vi« vre, viennent nous attaquer les premiers. » Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et menaçant, glacent d'effroi cette multitude auparavant si ardente; ils se retirent les uns après les autres. Les plus timides confèrent ensemble, et se déterminent à la soumission. Ils laissent Eustathe en liberté, et le suivent au camp de l'empereur, auquel on amène le malheureux Ibaze. L'empereur le fait mettre aux fers; et, pour récompenser Eustathe, quoique son action porte le caractère d'une détestable perfidie, il lui donne le gouvernement de Dyrrachium et tous les biens mobiliers d'Ibaze. Il s'occupa le reste de l'année à établir dans la Bulgarie le même ordre que dans les autres provinces de l'Empire, et à distribuer des garnisons et des commandements. Il laissa aux prisonniers bulgares le choix de demeurer dans le pays, ou de le suivre à Constantinople, et vint passer l'hiver à Castorie.

An 1019.
LXIII.
Triomphe de l'empereur.
Cedr. p. 716, 717.

Ce fut en ce lieu qu'on lui amena les deux filles de Samuel. Lorsqu'elles lui furent présentées, Marie, veuve de Ladislas, était assise à côté de lui. A cette vue, ces deux princesses, saisies de fureur, se jetèrent

sur elle, pour mettre en pièces la femme du meurtrier de leur frère, et l'empereur eut bien de la peine à l'arracher de leurs mains, leur promettant, pour les apaiser, une fortune conforme à leur naissance. Il envoya Marie à Constantinople avec le titre de dame d'atours de l'impératrice Hélène. Il employa Xiphias à ruiner plusieurs châteaux de la Servie, qui refusaient de se soumettre, et s'approcha lui-même du Danube. Il reçut la soumission du gouverneur bulgare de l'ancienne Singidunum, qui portait le nom de Belgrade dès le temps de Constantin Porphyrogénète. Ce commandant, par un excès de bassesse, vint en habit d'esclave se jeter à ses pieds, avec les autres officiers de sa garnison. L'empereur n'ayant plus rien à faire en Bulgarie, résolut de retourner à Constantinople, en traversant la Grèce, pour considérer par lui-même l'état de ce pays souvent ravagé par les Bulgares. En passant par *Zetunium*, où Xiphias avait fait, cinq ans auparavant, un si grand massacre des troupes de Samuel, il soupira en voyant les monceaux d'ossements dont la terre était couverte; et quoiqu'il aimât la guerre, il ne put s'empêcher de gémir sur les funestes effets de ce fléau de l'humanité. Aux Thermopyles, il admira la forte muraille qu'on y avait élevée pour fermer aux Bulgares l'entrée de l'Achaïe. Arrivé dans Athènes, il alla rendre graces de sa conquête au souverain arbitre des victoires, dans l'église célèbre de la Sainte-Vierge, qu'il enrichit de magnifiques offrandes. Il passa d'Athènes à Constantinople, où il entra en triomphe par la porte Dorée. Il portait une couronne d'or, surmontée d'une aigrette de pierreries. Devant son char marchaient la reine Marie, les filles de Samuel

Zon. t. 2, p. 227. Glycas, p. 311. Joël. p. 182. Gregoras, l. 2, c. 2. Ducange, fam. p. 317. Pagi ad Bar.

et les autres Bulgares. Ce fut dans les acclamations de ce triomphe qu'il reçut le nom de Bulgaroctone, par lequel il est distingué dans l'histoire. S'étant rendu à Sainte-Sophie, il entonna lui-même des hymnes d'actions de graces, qui furent chantées par tout le peuple. Le patriarche Sergius crut ce moment favorable pour le faire souvenir de la parole qu'il avait donnée, d'abolir, après la guerre terminée, le tribut du *remplacement*, si onéreux à ses sujets; mais il ne fut pas écouté, quoique cette action de justice eût été sans doute plus agréable au père commun de tous les hommes, que le vœu bizarre que je vais rapporter. Un auteur de ce temps-là dit que Basile, dans la guerre contre les Bulgares, avait fait vœu d'embrasser la vie monastique, s'il la terminait avec succès, et qu'en conséquence il porta jusqu'à la mort l'habit de moine sous les vêtements impériaux, qu'il garda la continence, et s'abstint de vin et de viande selon la coutume des moines grecs. La Bulgarie se trouvant ainsi réunie à l'Empire, l'ancienne antipathie qui régnait entre les deux peuples ne s'éteignit pas tout-à-fait. Nous la verrons se réveiller vingt ans après, sous le règne de Michel Paphlagonien. Constantin Monomaque, se défiant toujours de la fidélité des Bulgares, en transporta une partie au-delà du Danube, et reçut à leur place une colonie de Patzinaces. Le pays fut gouverné par des ducs jusqu'au temps d'Isaac l'Ange, contre lequel les Bulgares se révoltèrent, et se donnèrent un roi, comme nous le dirons dans la suite. Peu de temps après le retour de Basile, le patriarche Sergius mourut après vingt ans d'épiscopat, et fut remplacé par Eustathe, chef du clergé du palais.

An 1020.

LXIV. Sirmium pris par trahison. Cedr. p. 727. Zon. t. 2, p. 227. Pagi ad Bar.

Les Croates se voyant devenus limitrophes de l'Empire par la réduction de la Bulgarie, sentirent bien que leur liberté était en danger. Ils aimèrent mieux se donner volontairement, que d'attendre la conquête. Leurs princes étaient deux frères, qui allèrent se soumettre à l'empereur. Il les dédommagea de la souveraineté qu'ils lui abandonnaient, par des honneurs et des richesses. De tous les pays occupés par les Bulgares, il ne restait que Sirmium qui n'eût pas encore fléchi sous le joug de l'Empire. Un seigneur nommé Sermon en était maître. Diogène, qui commandait dans la province voisine, lui envoya dire *Qu'il désirait avoir avec lui une conférence, pour la sûreté de laquelle il lui donnait son serment; qu'il s'agissait d'affaires très-importantes; que, s'il lui restait quelque défiance; il offrait de l'aller trouver au bord de la Save, suivi seulement de trois domestiques; que Sermon s'y rendrait avec le même cortége.* Le Bulgare y consentit, et pendant la conférence, Diogène lui plonge dans le flanc un poignard qu'il avait tenu caché sous sa robe. Sermon tombe mort, ses domestiques prennent la fuite. Diogène, qui tenait près de là des troupes prêtes à le servir, marche en force à Sirmium. La veuve de Sermon, effrayée, se laisse persuader de mettre sa personne et sa ville entre les mains de l'empereur. Elle est conduite à Constantinople, où l'empereur lui fit épouser un des habitants les plus distingués. Il fit Diogène gouverneur de la place, qui ne lui avait coûté qu'un parjure et un assassinat, crimes affreux, mais que l'intérêt public justifiait, selon la détestable morale de ce siècle ténébreux.

Pendant les deux années que Basile se reposa des

An 1021.

LXV.
Révolte de Phocas et de Xiphias.

Cedr. p. 718, 719.
Zon. t. 2, p. 227.
Joël, p. 182.
[Tchamtch. II, p. 900, 907 et seqq.]

fatigues d'une guerre si longue et si pénible, il ne demeura pas oisif. Ce prince, estimable s'il n'eût été avare, s'occupa d'ouvrages publics, dans lesquels il ne considérait que l'utilité de ses peuples, et nullement une gloire vaine, encore moins ses plaisirs. Entre autres entreprises, il fit réparer l'aqueduc de Valentinien, et fit venir à Constantinople une grande quantité d'eau, dont cette ville était souvent en danger de manquer. Ces deux ans écoulés, Basile reprit les armes, qu'il ne pouvait quitter pour long-temps. George, roi de l'Ibérie septentrionale et prince des Abasges, ayant rompu le traité qu'il avait fait avec l'Empire, [et secondé par Jean Sembat, roi d'Ani,] faisait des courses dans les provinces voisines. Basile [lui envoya d'abord des députés, parce qu'il voulait éviter l'effusion du sang. Une première et une deuxième ambassade ayant été sans résultat,] il se met en marche à la tête d'une armée, et vole rapidement à l'extrémité orientale du Pont-Euxin. Il laisse à Constantinople Nicéphore Phocas et Nicéphore Xiphias, tous deux braves guerriers; Phocas, fils de ce Bardas Phocas mort en combattant contre l'empereur, près d'Abyde; Xiphias signalé par de glorieux exploits dans la guerre contre les Bulgares. Ces deux capitaines, mécontents de n'être pas employés dans la nouvelle expédition, se retirent de concert en Cappadoce, et ayant assemblé des troupes, ils déclarent leur révolte. Cette nouvelle jette l'alarme dans l'armée de l'empereur, qui était en Abasgie. On disait que Phocas et Xiphias agissaient d'intelligence avec le prince des Abasges, et que l'armée impériale allait se voir enfermée entre les ennemis et les rebelles. [Ceci se passait au printemps de l'année 1022, après la défaite

de George, dont il va être question. Les auteurs arméniens assurent que Phocas était soutenu par Sénakérim, roi arménien de Sébaste. Ils donnent aussi à Phocas le surnom de Dzraviz.] Pour se tirer de ce danger, l'empereur employa la ruse. Il écrivit séparément aux deux capitaines; il mandait à chacun d'eux qu'il le traiterait avec clémence s'il trouvait moyen de le défaire de son camarade. Le courrier avait ordre de rendre à chacun des deux, à l'insçu de l'autre, la lettre qui lui était adressée. L'ordre fut exécuté. Phocas, plein de bonne foi et de franchise, fit à son collègue lecture de la sienne; mais Xiphias, moins sincère, qui se repentait déja du parti qu'il avait pris, nia qu'il eût rien reçu de l'empereur, et, dans une conférence qu'il voulut avoir avec Phocas, dans un lieu écarté, il le fit assassiner. [Les auteurs arméniens disent qu'il fut tué en trahison par Sénakérim, ennuyé des maux de cette guerre inutile, et que sa tête fut portée à l'empereur.] Ce meurtre dissipa toute l'armée rebelle. L'empereur, instruit du succès de son artifice, envoya Théophylacte, qui se saisit de Xiphias abandonné de ses troupes, et le conduisit à Constantinople. Il le mit entre les mains de Jean le protonotaire, qui gouvernait en l'absence de l'empereur. On laissa la vie au coupable, mais il fut rasé et enfermé dans un monastère de l'île d'Antigonie.

L'empereur, délivré de crainte de la part des rebelles, [tourna ses vues vers l'Ibérie. Il ordonna de mettre à exécution militaire le château d'Ocom, dans les monts Dziraniens, et marcha sur Vanand ou Phorac. A cette nouvelle, George s'approche de la ville d'Oukhti, au pays de Vanand, et en saccage les environs, mais sans

An 1022
LXVI.
Guerre en Abasgie.

faire de mal aux habitants. Les troupes impériales] livrèrent bataille aux Abasges [près du lac Palacatsis]. Leur armée était nombreuse, fortifiée des secours de tous les peuples voisins du Caucase. Le combat fut sanglant et la victoire, [long-temps] indécise, [se fixa sous les drapeaux des Grecs. A la suite de ce combat, douze cantons de l'Ibérie [1] furent mis à feu et à sang, par ordre de Basile, qui alla prendre ses quartiers d'hiver à Marmand, sur le Pont-Euxin, et vint de là en Chaldée]. Il se livra, le 11 septembre, une seconde bataille, où les Abasges perdirent Liparit leur général et la plus grande partie de leur armée. George se sauva dans les montagnes d'Ibérie, d'où il envoya demander la paix à l'empereur. Il lui cédait une grande étendue de pays, et donnait son fils en otage. L'empereur traita ce jeune prince comme s'il fût né dans sa cour; il le fit maître de la milice. [Le roi Jean, voyant la défaite de son allié, et que la colère de Basile allait retomber sur lui, bien que, dans le fait, l'empereur restât en Chaldée, songea à lui donner de lui-même son pays, et lui envoya une lettre par laquelle il s'engageait à livrer Ani et ses dépendances, à condition d'y rester sa vie durant, et que l'empereur protégerait l'Arménie. Basile accueillit comme il devait ce message, et le patriarche Pierre qui en était porteur. Frappé d'un miracle opéré par ce saint homme, à la parole duquel s'arrêta le cours d'un fleuve dont il bénissait les eaux le jour de l'Épiphanie, il le traita avec les plus grands égards.] De retour à Constantinople, il fit faire

[1] Samuel d'Ani parle de 24 cantons de l'Ibérie ravagés dans cette guerre; il ajoute que les généraux géorgiens se nommaient Rhat et Zevat, et que le premier périt dans les marécages de Chirac. — B.

le procès à ceux qui avaient trempé dans sa révolte. Il se contenta de condamner les coupables à une prison perpétuelle et à la confiscation de leurs biens. Deux seulement furent punis de mort. Le patrice Phersas eut la tête tranchée; il s'était déclaré le premier en faveur des rebelles; il avait tué quatre officiers qui refusaient de prendre le même parti, et avait, de sa propre main, coupé la tête à un eunuque de l'empereur. Un chambellan de Basile, convaincu d'avoir voulu l'empoisonner à la sollicitation de Xiphias, fut exposé aux bêtes, qui le déchirèrent dans l'amphithéâtre. [La mort de Phocas laissa le roi d'Ibérie à ses seules forces, et Basile, vainqueur sans grands efforts, put marcher vers la Perse. Mais il essuya quelques revers, et retourna à Constantinople. Pour Sénakérim, il mourut en 1026, et eut pour successeur son fils aîné David.—B.]

LXVII. Prise d'une forteresse en Arménie. Elmacin.

Une partie de l'Arménie appartenait à l'Empire; l'autre était occupée par les Sarrasins. Il fallait traverser ce pays pour arriver en Abasgie. Les Sarrasins avaient bâti une forteresse importante, nommée la citadelle d'Ibrahim, qui n'était pas éloignée de la route que tenait l'empereur, lorsqu'après sa victoire il retournait à Constantinople. Une femme arménienne l'en rendit maître. Elle allait souvent rendre visite à une de ses parentes, qui y était détenue prisonnière. Ayant remarqué qu'il y avait peu de gardes, et que le commandant n'y veillait pas, il lui vint en pensée d'enlever cette place aux Sarrasins. Elle monta sur le mur, et s'y étant assise comme pour filer en s'entretenant avec sa parente, elle en mesura la hauteur par le moyen de son fil. Étant ensuite sortie, elle en instruisit

ses parents, et leur persuada de faire des échelles de cette hauteur. Pendant une nuit que le commandant passait à boire avec ses soldats, les Arméniens escaladent le mur, et n'y trouvant que deux sentinelles, ils les précipitent en bas. Ils vont ensuite à la maison du commandant, et le tuent avec ses gardes ivres ou endormis. Ils crient aussitôt : *Vive l'empereur Basile.* A ce cri, les Musulmans s'enfuient et laissent la place aux Arméniens, qui dépêchent un courrier à l'empereur. Il y vient lui-même, récompense les Arméniens, leur donne un commandant, et fournit la place de vivres, d'armes, et de tout ce qui était nécessaire pour la défense.

An 1023.

LXVIII. Entreprise des Russes.

Le mariage d'Anne avec Volodimir avait formé une liaison entre les Russes et l'Empire. Ils fournissaient grand nombre d'auxiliaires dans toutes les expéditions. Mais cette princesse étant morte quelque temps après son mari, les liens de cette alliance se relâchèrent, et Chrysochir, parent de Volodimir, les rompit tout-à-fait. Il vint par la mer Noire à Constantinople avec huit cents Russes bien armés, offrant ses services à l'empereur. Basile, soupçonnant quelque mauvais dessein, refusa de l'écouter avant qu'il eût désarmé sa troupe. Chrysochir, n'y voulant pas consentir, fit entrer ses barques dans la Propontide, s'approcha d'Abyde, battit le commandant de la côte maritime, qui était venu au-devant de lui avec une petite flotte, et alla mouiller à Lemnos. Il y fut attaqué par David d'Achride, préfet de Samos, et par Nicéphore Cabasilas, duc de Thessalonique. Obligé de céder à des forces supérieures, il se rendit à certaines conditions; mais elles ne furent pas observées; et, par une insigne perfidie, qui devenait

ordinaire aux Grecs, il fut passé au fil de l'épée avec tous ses soldats.

Les victoires de Basile relevaient l'empire grec, et lui donnaient un nouvel éclat. Eustathe, patriarche de Constantinople, voulut profiter de cette conjoncture pour établir l'ancienne prétention de ses prédécesseurs au titre de patriarche œcuménique de l'Orient. Ils le prenaient dans leurs actes, mais l'église d'Occident n'y avait jamais consenti. Eustathe renouvela ses sollicitations auprès du pape. Il les appuya du crédit de l'empereur, et d'une recommandation encore plus puissante; c'était celle de l'or. Ce métal corrupteur disposait de tout à Rome en ce temps-là; il faisait même les papes. Jean XIX, qui était parvenu par cette voie à la papauté, ne se rendit difficile que sur la somme. Tout était convenu. On n'était plus embarrassé que sur les moyens de cacher la simonie. Mais le secret transpira; toute l'Italie en fut indignée. Le scandale souleva le clergé de France. On écrivit au pape avec force, quoique avec respect. On lui représenta le déshonneur qui en reviendrait au Saint-Siége. La cour de Rome, n'osant braver ce murmure universel, renvoya sans succès les députés de Constantinople.

An 1024.

LXIX. Efforts du patriarche de Constantinople pour obtenir du pape le titre d'œcuménique.

Glaber. l. 4, c. 1. Pagi ad Bar. Fleury, Hist. ecclés. l. 59, art. 3.

Basile, en qui la vieillesse n'éteignait pas l'ardeur martiale, se disposait à porter la guerre en Sicile; il avait déja fait partir Oreste, un de ses eunuques, avec un grand nombre de troupes, et il se préparait à le suivre, lorsqu'il fut arrêté à Constantinople par une maladie, qui le tint au lit le reste de l'année. La mort du patriarche Eustathe précéda de quelques jours celle

An 1025.

LXX. Mort de Basile.

Cedr. p. 719. Zon. t. 2, p. 227. Manass. p. 122. Glyc. p. 311. Joël. p. 182. Pagi ad Bar.

Oriens Christ. t. 1, p. 259. de l'empereur, et ce prince eut encore le temps de lui donner un successeur. Ce fut Alexis, abbé de Stude, en qui Basile avait une confiance particulière. Comme cet abbé lui apportait le chef de saint Jean-Baptiste, pour lui procurer par cette sainte relique quelque soulagement à ses maux, Basile le nomma patriarche, et chargea Jean, protonotaire, d'installer sur-le-champ le nouveau prélat. Le soir même de ce jour, sur la fin de décembre, il expira dans sa soixante-huitième année. Il en avait régné soixante-trois; douze et demie avec Nicéphore et Zimiscès, plus de cinquante seul avec son frère Constantin, qui ne partagea jamais avec lui que le nom d'empereur. Il avait appris à vaincre, dès son premier âge, par les exemples de deux guerriers, usurpateurs généreux, qui, enlevant à son enfance la puissance impériale, lui avaient conservé et même augmenté l'Empire. Devenu seul maître, après avoir eu le courage de se défaire d'un ministre impérieux, tous ses talents se développèrent. Libertin dans sa jeunesse, dès qu'il eut goûté de la gloire des armes, cette passion étouffa toutes les autres. Grand capitaine, on lui aurait pardonné tout le sang que son humeur guerrière fit verser à ses sujets, s'il ne les eût rendus malheureux par la dureté des impositions; crime irrémissible dans les souverains, et que nul exploit, nulle vertu même ne peut faire oublier. Dévot à la manière de son siècle, il donna grand crédit au clergé. Ce fut à la sollicitation des moines et des ecclésiastiques, qu'il révoqua la loi de Nicéphore, qui, pour borner les acquisitions immenses du clergé, défendait de bâtir de nouveaux monastères et de léguer des

fonds aux églises. Le clergé lui persuada que cette loi était la source de tous les maux de l'Empire. Il avait choisi pour sa sépulture l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, dans l'Hebdome, ce qui fut exécuté.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

LIVRE LXXVII.

I. Mauvaise conduite de Constantin. II. Cruauté de Constantin. III. Divers événements. IV. Mort de Constantin. V. Portrait de Romain Argyre. VI. Premières actions d'Argyre. VII. Conspirations. VIII. Mauvais succès en Sicile. IX. Accidents fâcheux. X. Spondyle vaincu par les Sarrasins. XI. Défaite de Romain. XII. Il se sauve dans Antioche. XIII. Ruse de Maniacès. XIV. Succès de Théoctiste. XV. Argyre change de caractère. XVI. Mort de Constantin Diogène. XVII. Divers malheurs. XVIII. Édesse reprise par les Grecs. XIX. Divers succès contre les Sarrasins. XX. Intrigue criminelle de Zoé avec Michel-le-Paphlagonien. XXI. Mort de Romain Argyre. XXII. Michel IV empereur. XXIII. Famille de Romain Argyre. XXIV. Arrivée des Normands en Italie. XXV. Premiers exploits des Normands. XXVI. Nouveau passage des Normands en Italie. XXVII. Dat est cruellement mis à mort. XXVIII. L'empereur Henri fait la guerre aux Grecs. XXIX. Divers exploits des Normands. XXX. Fondation d'Averse. XXXI. Arrivée des fils de Tancrède. XXXII. Commencements de Michel. XXXIII. Mauvais desseins de Jean contre Dalassène. XXXIV. Dalassène empoisonné. XXXV. Action de justice des Varangues. XXXVI. Divers événements. XXXVII. Pénitence de Michel. XXXVIII. Incursions des Barbares. XXXIX. Ravages des Patzinaces. XL. Édesse inutilement attaquée par les Arabes. XLI. Famine. XLII. Avarice de l'évêque de Thessalonique. XLIII. Vaine tentative de Jean pour se faire patriarche de Constantinople. XLIV. Commencement de la guerre en Sicile. XLV. Premier succès en Sicile. XLVI. Prise de Messine et de Syracuse. XLVII. Grande défaite des Sarrasins. XLVIII. Maniacès vain-

queur est conduit prisonnier à Constantinople. XLIX. Les Normands se détachent des Grecs. L. Conquêtes des Normands en Italie. LI. Messine défendue contre les Sarrasins. LII. Guerre en Servie. LIII. Tyrannie du ministre. LIV. Révolte des Bulgares. LV. Succès de Dolien. LVI. Aventures d'Alusien. LVII. Alusien battu devant Thessalonique. LVIII. La Bulgarie réduite de nouveau. LIX. Maladie de Michel. LX. Sa mort.

CONSTANTIN VIII, ROMAIN III, *dit* ARGYRE, OU ARGYROPULE. MICHEL IV, *dit* PAPHLAGONIEN.

CONSTANTIN, âgé de soixante-cinq ans, se voyait seul maître de l'Empire. Quoiqu'il régnât depuis cinquante ans, il n'avait nulle idée de gouvernement, nulle connaissance des affaires, ni de la guerre. Abandonnant tous les soins à son frère, il ne s'était livré qu'à ses plaisirs. Les femmes, la table, le jeu, le théâtre, la chasse avaient fait toute l'occupation de sa vie. Accoutumé à une musique voluptueuse, le son guerrier de la trompette lui inspirait de l'effroi, et quoiqu'il fût de grande taille et d'un corps robuste, il ne pouvait supporter le poids d'une armure. Il eût été trop tard pour apprendre ce qu'il ignorait; il prit le parti de continuer de vivre comme il avait vécu, et de laisser à d'autres le soin des affaires. Mais il ne sut pas mieux choisir ses ministres, qu'il ne savait s'en passer. Au lieu de mettre en place des hommes estimables par leur naissance, leur vertu, leur expérience, il prodigua les di-

An 1026.

I. Mauvaise conduite de Constantin.

Cedr. p. 719, 720, 721. Zon. t. 2, p. 227, 228. Manass. p. 122, 123. Glyc. p. 311. Ducange, fam. Byz. p. 151, 153. Pagi ad Bar. [Daru. Hist. de Ven. 1, p. 98.]

gnités de l'Empire aux compagnons de ses débauches, à des barbares, à des eunuques sans foi et sans honneur, qui n'étaient connus que par leurs crimes. Nicolas, son premier valet de chambre, fut nommé grand-chambellan et commandant général des troupes de sa maison; Nicéphore, qui avait tenu le second rang entre ses valets, devint grand-maître de la garde-robe; Syméon, le troisième, eut la charge de capitaine de la garde de nuit, et paraît avoir été le plus avant dans la confiance du prince. Tous les trois furent décorés du titre de *proëdres*, c'est-à-dire, présidents. Eustathe, qui avait rampé entre les bas officiers de son palais, se vit à la tête de la garde étrangère; l'eunuque Spondyle fut fait duc d'Antioche; et Nicétas, né dans les montagnes de Pisidie, duc d'Ibérie; c'étaient deux scélérats, décriés pour leur méchanceté. Ces misérables, portant dans toutes les affaires le désordre et la confusion, pensèrent renverser l'Empire, que les derniers princes avaient relevé et rendu redoutable aux nations voisines. Incapables de faire respecter leur maître par la force des armes, ils le rendirent tributaire des Barbares, et les dépenses qu'il fallut faire pour acheter la paix, pour fournir aux débauches du prince, à ses prodigalités mal placées, et au pillage de ses ministres, consumèrent en moins de trois ans les immenses trésors qu'avait accumulés Basile. Tout avare qu'était Basile, il donnait du temps à ceux qui n'étaient pas en état de payer au temps marqué. Lorsqu'il mourut il lui était dû deux années de taxe. Constantin, dès la première année de son règne, exigea ces arrérages avec rigueur, et n'accorda jamais de délai; en sorte que, pendant les trois ans qu'il régna, il tira le tribut de

cinq années; ce qui acheva de ruiner les habitants de l'Empire, sans enrichir le prince, à qui ces sommes échappaient dès qu'elles étaient recueillies.

Le premier usage qu'il fit de l'autorité souveraine, fut de punir ceux qui, sous le règne de son frère, n'avaient pas encensé ses vices. Ses ministres, armés de son pouvoir, s'en servirent pour écraser ceux qu'ils haïssaient. Les personnages les plus illustres furent les victimes de ces vengeances. On en fit périr plusieurs; la plupart eurent les yeux crevés, et c'est ce qu'on appelait la *divine clémence* de l'empereur. Ce fut le traitement qu'éprouva le patrice Constantin, fils du célèbre Burzès, parce qu'il avait plusieurs fois averti Basile des actions basses et honteuses de son frère. Nicéphore Comnène, généralement estimé pour sa vertu et sa valeur, gouvernait le Vaspouracan. A son arrivée dans cette province, trouvant des soldats sans courage, qui ne savaient que fuir devant les Sarrasins, il fit tant par les reproches, par la bonne discipline, par les sentiments d'honneur qu'il sut leur inspirer, qu'il les fit rougir de leur lâcheté. Il les engagea même à promettre par un écrit signé de leur main, et par un serment accompagné d'imprécations terribles, qu'ils le serviraient fidèlement et ne l'abandonneraient jamais dans les batailles. Cette précaution innocente, qui ne tendait qu'à lier plus fortement les soldats à leur devoir, fut présentée à l'empereur comme une conspiration contre sa personne, où Comnène faisait entrer toute l'armée. Il le rappela, le fit condamner comme criminel de lèse-majesté, et le punit de la perte de la vue. Il fit accuser du même crime et punir du même supplice plusieurs officiers distingués et aussi innocents

II.
Cruauté de Constantin.

que Comnène : entre autres, le patrice Bardas, petit-fils de Bardas Phocas. Le patrice Basile, fils de Romain Sclérus, et petit-fils du célèbre Bardas Sclérus, avait épousé la sœur de Romain Argyre, et ce mariage lui donnait une grande considération. Il prit querelle avec le Bulgare Prusien, fils de Ladislas, gouverneur de Galatie. Ils en vinrent à se battre, et c'est le premier duel dont il soit parlé dans l'histoire de l'Empire. Cette fureur n'avait jusqu'alors été connue que des peuples barbares. L'empereur se comporta sagement en cette rencontre; il les exila tous deux dans deux îles de la Propontide. Mais peu de temps après il fit aveugler Sclérus, qu'on accusait sans preuve d'avoir voulu se sauver du lieu de son exil. Prusien courut le même risque, et eut le bonheur d'échapper à la cruauté du prince. En cette année 1026, Othon Urséolo, doge de Venise, déposé par une faction puissante, fut exilé à Constantinople. Cinq ans après, on le rappela, pour renvoyer à sa place Pierre [Centranigo] Barbolani, qui lui succédait dans son exil, comme il lui avait succédé dans sa dignité. Mais Urséolo mourut avant que de retourner dans sa patrie.

An 1027. III. Divers événements.

Les provinces, abandonnées à l'avidité des gouverneurs, qui partageaient leur proie avec les ministres, n'avaient aucune justice à espérer de l'empereur. Naupacte, aujourd'hui Lépante, en Étolie, avait pour gouverneur George, qu'on appelait par dérision *Morogeorge*, c'est-à-dire George l'extravagant. Les habitants ne pouvant suffire aux exactions continuelles de ce tyran, se révoltèrent contre lui, le tuèrent, et pillèrent ses biens. L'empereur, non content de punir les auteurs du meurtre, fit arracher les yeux à l'évêque de la ville,

qui n'avait eu aucune part à la sédition. Les Patzinaces étant entrés en Bulgarie, portèrent de toutes parts le ravage, et taillèrent en pièces les troupes employées à la garde du pays. Diogène, gouverneur de Sirmium, eut ordre de passer en Bulgarie. Il donna la chasse à ces pillards, les défit en bataille rangée, et les obligea à repasser le Danube. Une flotte de Sarrasins vint insulter les Cyclades; George Théodorocane, gouverneur de Samos, joint à celui de Chio, nommé Beriboës, alla les attaquer, prit douze vaisseaux, et dissipa le reste.

An 1028. IV. Mort de Constantin. Cedr. p. 722. Zon. t. 2, p. 229. Manass. p. 123. Glyc. p. 311, 312 Joël. p. 182. Leo Ost. l. 2, c. 38. Ducange, fam. Byz. p. 156. Pagi ad Bar.

Constantin n'eut aucune part à ces exploits. Renfermé dans le cercle de ses plaisirs, il n'apprenait ce qui se passait dans les diverses parties de l'Empire, que comme des nouvelles peu intéressantes, et tout-à-fait étrangères à sa personne. Enfin ce vieillard imbécile tomba malade le 19 novembre de la troisième année de son règne. Épuisé par ses débauches, il fut aussitôt désespéré des médecins. N'ayant point d'enfants mâles, on l'avertit de songer à se donner un successeur. Il jeta d'abord les yeux sur Constantin Dalassène, qui était alors sur ses terres dans la Petite-Arménie. Il lui députa Ergodote, le plus fidèle de ses eunuques, pour lui ordonner de se rendre au plus tôt à Constantinople. Le dessein de l'empereur était de lui faire épouser une de ses filles, et de le nommer César. C'était le meilleur choix qu'il pût faire, aussi n'eut-il pas d'exécution. Plus Dalassène était capable de régner, moins il plaisait aux ministres. Syméon, ami du patrice Romain Argyre, fit changer de pensée à l'empereur. On dépêcha un courrier pour ordonner à Dalassène de retourner sur ses pas, sans avancer plus loin, au moment qu'il recevrait l'ordre. On amène Romain

au lit de l'empereur, qui lui offre le titre de César avec une de ses filles. Romain était marié; et comme il paraissait balancer sur une proposition si imprévue, le vieillard, encore dur et féroce au lit de la mort : *Je vous laisse le choix*, lui dit-il, *de perdre les yeux ou d'accepter ma fille et l'empire. Consultez-vous, et rendez-moi réponse avant la fin du jour.* Romain, de retour en sa maison, paraissait disposé à sacrifier ses yeux plutôt qu'une épouse tendrement aimée. Mais Hélène, se jetant à ses pieds et fondant en larmes, le conjura de consentir à leur séparation; et pour le déterminer, elle se fit couper les cheveux en sa présence et prit l'habit monastique : *Plus heureuse*, disait-elle, *de sauver les yeux et peut-être la vie à son époux, que de partager avec lui la couronne impériale.* Eudocie s'étant enfermée dans un cloître, il ne restait à Constantin que deux filles, Zoé et Théodora. C'était à Théodora, la plus jeune, que ce prince destinait l'empire, et elle en était la plus digne. Mais elle refusa d'épouser un homme dont la femme vivait encore. Zoé, plus ambitieuse, et moins délicate sur l'observation des lois et des bienséances, accepta volontiers le parti; elle avait déja quarante-huit ans, et brûlait encore des feux de la jeunesse, que l'âge ne put jamais éteindre, comme on le verra dans la suite. Ceux des courtisans qui voulaient rompre le projet de ce mariage, prétendaient qu'il y avait parenté entre Romain et Zoé, apparemment du côté d'Hélène, mère de la princesse. L'examen de cette difficulté fut renvoyé au patriarche et au clergé, qui prononcèrent qu'il n'y avait nulle raison d'empêchement. Les noces furent célébrées sans délai, et Romain couronné empereur.

Cette importante affaire fut résolue et terminée dans les trois derniers jours de la vie de Constantin. Il mourut le 21 novembre, à l'âge de soixante-huit ans, après avoir régné seul trois ans moins un mois. Sa femme Hélène se retira dans un monastère, où elle vécut encore quatre ans.

V. Portrait de Romain Argyre. Manass, p. 123. Pagi ex Psel.

Le nouvel empereur apportait sur le trône cet extérieur avantageux qui impose au peuple et lui fait concevoir de hautes espérances. Il était grand, bien fait, et d'un air majestueux. Il ne manquait pas d'éloquence. Il avait cette teinture des lettres qui sied à un souverain, quand il ne s'en pique pas. Mais la vanité déparait toutes les bonnes qualités d'Argyre. Il se croyait grand guerrier, profond littérateur, et se flattait de réunir en sa personne Auguste, Antonin et Marc-Aurèle. Cependant il ne fit jamais preuve de capacité ni de valeur dans la guerre, et il n'eut des lettres qu'une connaissance très-superficielle. Aussi n'y avait-il alors, même parmi les Grecs, que très-peu de savants. Le savoir se bornait à la lecture de quelques ouvrages d'Aristote et de Platon, qu'ils n'entendaient guères; raisonneurs éternels, sans dialectique, leurs disputes s'évaporaient en subtilités frivoles; féconds en questions sur l'Écriture-Sainte, ils n'en savaient résoudre solidement aucune. Tel est le portrait que fait de ses contemporains Michel Psellus, l'homme le plus instruit de son siècle.

An 1029. VI. Premières actions d'Argyre. Cedr. p. 722, 723, 724. Zon. t. 2, p.

Je ne sais pourquoi Guillaume de Tyr donne à Romain Argyre le surnom d'Hiérapolitain. Sa famille, peut-être originaire d'Hiérapolis, était illustre à Constantinople dès le temps de Michel fils de Théophile. Le nom d'Argyropule, que lui donne Zonaras, ne si-

229, 230. Glycas, p. 312. Joel. p. 182. Guill. Tyr. l. 1, c. 6.

gnifie que fils d'Argyre, selon le langage grec de ce temps-là, déja fort altéré dans la bouche du peuple. Il commença son règne par soulager ses sujets, que les deux derniers empereurs avaient réduits à la misère. Comme il avait été économe de Sainte-Sophie, il savait que le clergé de cette grande église n'avait pas de quoi subsister; les rétributions annuelles furent augmentées de quatre-vingts livres d'or, qui se tiraient du trésor impérial. Il étendit sa libéralité à tout l'Empire en abolissant le tribut du remplacement, qui faisait maudire la mémoire de Basile. Il fit tirer des prisons ceux qui n'étaient enfermés que pour dettes; et, non moins juste que généreux, en leur remettant ce qu'ils devaient au prince, il paya ce qu'ils devaient aux particuliers. Les prisonniers qui étaient entre les mains des Patzinaces, furent rachetés. Les siéges d'Éphèse, de Cyzique et d'Euchaïtes, étaient vacants; ils furent remplis par des prélats vertueux et savants. Jean le protonotaire, qui avait été ministre de Basile, las de la cour et des grandeurs, avait embrassé l'état monastique; Romain le tira du cloître, le fit syncelle du patriarche, et le chargea de veiller sur la conduite de Théodora. Il n'aimait pas cette princesse, et la soupçonnait sans raison de quelque engagement secret, parce qu'elle avait refusé de l'épouser. Les indigents, et surtout les personnes consacrées à Dieu trouvaient dans sa charité une ressource assurée. Il répandit de grandes aumônes pour le salut de l'ame de Constantin, son beau-père, et se fit un devoir de dédommager par des places honorables et par des libéralités ceux que ce prince avait maltraités. Basile Sclérus, son beau-frère, avait été justement exilé, injustement aveuglé; il le fit maître du

palais. Xiphias, relégué par Basile dans l'île d'Antigonie, était enfermé dans un monastère : sa rébellion aurait sans doute mérité un traitement plus rigoureux. Cependant, en considération des services signalés qu'il avait rendus à l'État, dans la guerre des Bulgares, Romain le rappela. Mais Xiphias, de retour à Constantinople, se retira volontairement dans le monastère de Stude. Il avait trouvé plus de paix et de douceur dans le silence du cloître que dans le tumulte de la cour et des armées.

Tant d'actions de bonté et de clémence devaient attacher au nouveau prince le cœur de tous ses sujets. Mais la clémence et la bonté ont l'air de faiblesse, lorsqu'elles ne sont pas soutenues dans un souverain par un caractère de vigueur et de force qui concilie le respect. Il paraît que les bienfaits de Romain ne le mirent pas à couvert du mépris. Dès la première année de son règne, il se forma contre lui deux conjuriatons. Prusien, le Bulgare, fut accusé d'aspirer à l'empire : on prétendit que Théodora était complice. Il fut arrêté et mis en prison dans un monastère. On instruisit son procès, et sur les preuves qui en résultèrent contre lui, mais à la décharge de Théodora, il fut condamné à perdre les yeux, et enfermé dans un cloître. Marie, sa mère, qui avait eu l'emploi de dame d'atours auprès de l'impératrice Hélène, fut chassée de Constantinople. A peine cette conjuration était-elle étouffée, qu'on en découvrit une plus dangereuse. Constantin Diogène était comblé d'honneurs ; il avait épousé la fille de Pulchérie, sœur de l'empereur, et avait été transféré du gouvernement de Sirmium à celui de Thessalonique, qui lui donnait le titre de duc et le comman-

VII. Conspiration.

dement de la Macédoine, de la Bulgarie et de toute la Grèce. Oreste le fit secrètement accuser de complot contre le prince. Pour rompre ses mesures, on l'éloigna d'abord de sa province, et on le fit passer en Lydie, avec le titre de commandant, afin de lui ôter tout soupçon. Après des informations secrètes, on le crut coupable; il fut amené à Constantinople et enfermé dans une tour. On le transféra quelque temps après au monastère de Stude, où il fut obligé de prendre l'habit de moine. Ses complices étaient les personnages les plus distingués de l'Empire, Jean, autrefois protonotaire, alors syncelle, Eustathe Daphnomèle, gouverneur d'Achride, deux petits-fils de Burzès, et plusieurs autres de même rang. Ils furent fouettés publiquement, promenés par toute la ville, et bannis. On enveloppa encore dans la même accusation l'infortunée Théodora, qui fut chassée du palais, et reléguée dans une maison à l'extrémité de la ville. D'après l'idée que l'histoire nous donne des caractères de Zoé et de Théodora, je crois pouvoir soupçonner que Zoé cherchait à faire périr sa sœur, dont la vertu et les graces allumaient sa jalousie, et qu'elle trouvait assez de calomniateurs pour l'impliquer dans toutes les conjurations. Il n'était pas difficile de la rendre coupable aux yeux de Romain. Le dernier jour d'octobre, les Sarrasins battirent, sur les côtes de Syrie, la flotte commandée par Spondyle, gouverneur d'Antioche, aussi mauvais guerrier que méchant homme.

VIII. Mauvais succès en Sicile.

Il y avait trois ans que Basile, ayant terminé la guerre de Bulgarie, avait envoyé l'eunuque Oreste en Sicile avec des troupes, à dessein de le suivre incessamment, et de chasser les Sarrasins de cette île im-

portante. La maladie dont il fut attaqué dans cette conjoncture, et qui dura jusqu'à sa mort, le retint à Constantinople. Oreste, qui attendait l'empereur en Italie, ayant appris sa maladie et sa mort, revint à Constantinople sans avoir rien entrepris. Constantin, la dernière année de son règne, voulant suivre le projet de son frère, fit partir Andronic avec une nombreuse armée, composée des troupes de tous les peuples barbares qui fournissaient des secours à l'Empire. Andronic prit Rhège, où il passa l'hiver. Mais il n'eut pas le même succès en Sicile. Ses soldats sans discipline, se livrant à la débauche, et se remplissant sans discrétion des vins et des fruits de ce pays, furent affligés de dyssenteries, qui, en peu de temps, en emportèrent plus qu'il n'en aurait péri dans une sanglante bataille. Ce fut en cet état qu'ils furent attaqués par les Sarrasins, qui en firent un grand carnage. Andronic fut trop heureux de se rembarquer et de regagner l'Italie.

An 1030.
IX.
Accidents fâcheux.

Des pluies continuelles, depuis la fin d'octobre jusqu'au mois de mars, firent déborder toutes les rivières et inondèrent les terres, où les eaux séjournèrent si long-temps que toutes les semences périrent, et presque tous les animaux. Il s'ensuivit une famine universelle. Les malheurs publics éveillèrent la superstition. On crut entendre en Lydie, au pied du mont Cuzinas, sur le bord d'une fontaine, une voix lamentable comme d'un femme, qui pleurant et sanglotant, criait sans cesse jour et nuit, *malheur! malheur!* ce qui dura depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin. Lorsqu'on approchait pour voir d'où partaient ces gémissements et ces cris, la voix, dit-on, s'éloignait et se faisait entendre d'ailleurs. Ce prodige, débité par les

gens du pays, trouva croyance dans tout l'Empire. Après l'événement, on s'imagina qu'il annonçait le malheur qui arriva vers ce temps-là en Cœlésyrie.

x. Spondyle vaincu par les Sarrasins. Cedr. p. 724 et seqq. Zon. t. 2, p. 230, 231. Glyc. p. 312. [Tchamtch. I, p. 845.]

Nicéphore avait reconquis une grande partie de la Syrie et de la Phénicie. Zimiscès avait remporté de nouveaux avantages sur les Sarrasins, et, par la valeur de ces deux princes guerriers, les bornes de l'Empire s'étendaient jusqu'à Damas. Basile avait fait une excursion en Syrie, et ce prince belliqueux était capable d'en achever la conquête, si, après les guerres civiles qui occupèrent les commencements de son règne, il n'eût porté tous ses efforts sur la Bulgarie. La réputation de ses armes avait contenu les Sarrasins. Mais après sa mort, le mépris que méritait son successeur réveilla leur hardiesse; ils se remirent en possession des villes d'Orient qu'on leur avait enlevées, et taillèrent en pièces les garnisons. L'émir d'Alep inquiétait Antioche et les environs par des courses continuelles. Constantin vivait encore, lorsque Spondyle, gouverneur de cette ville, aussi présomptueux qu'ignorant, se mit en tête de faire un grand exploit. Il marcha contre l'émir, fut battu, et s'enfuit honteusement. Il n'avait pas plus de prudence que d'habileté militaire. Un Arabe, nommé Musaraph, était depuis long-temps prisonnier dans Antioche. Ayant reconnu combien il était facile d'en faire accroire au gouverneur, il entreprit de se tirer des fers, et de servir en même temps ses compatriotes. Il fait dire à Spondyle qu'il a conçu le projet le plus infaillible pour mettre les Grecs en état de repousser tous les efforts des Sarrasins. Spondyle l'ayant fait venir, l'Arabe lui montre une colline qui dominait sur la plaine : *Voyez-vous*, lui dit-il, *cette éminence :*

il ne s'agit que d'y construire un fort, et si vous en confiez la garde à un homme de cœur, vous ne verrez plus les Sarrasins aux portes d'Antioche. Si ce poste semble trop périlleux, je m'offre à le maintenir. Il ne me manque que la liberté, pour être aussi fidèlement attaché au service de l'Empire que le plus zélé de tous les Grecs. Le trop crédule Spondyle l'embrasse avec transport, le délivre de ses fers, fait aussitôt construire le fort, qu'il nomme Ménic, et y place une garnison de mille hommes, sous le commandement de Musaraph. A peine l'Arabe y est-il établi, qu'il fait savoir à l'émir de Tripoli, et à Tusber, général des troupes de l'Égypte, que le fort est à eux, et qu'il les attend pour les en rendre maîtres. Sur cet avis, ils approchent en diligence, et sont bientôt dans la place, dont ils massacrent la garnison. Ce poste leur donna une grande supériorité, et depuis ce moment les Sarrasins ne cessèrent de faire tous les jours de nouvelles entreprises en Syrie.

XI. Défaite de Romain.

Romain ayant rappelé Spondyle, envoya pour lui succéder Constantin Carantène, un de ses beaux-frères, et le suivit bientôt pour aller en personne combattre les Sarrasins. Il n'était encore qu'à Philomelium en Phrygie, aujourd'hui Filgoun en Caramanie, lorsqu'il vit arriver des ambassadeurs d'Alep, qui lui apportaient des présents et lui demandaient pardon, promettant de lui payer fidèlement, à l'avenir, le tribut annuel auquel ils s'étaient engagés sous le règne de Nicéphore. Les officiers les plus distingués et les plus habiles conseillaient à l'empereur d'accepter leur soumission, et de ne pas hasarder son armée à périr en Syrie pendant les chaleurs de l'été : *Que toutes les sources*

y tarissaient en cette saison ; qu'il ne pourrait tenir contre des Arabes presque nus, qui supportaient facilement des ardeurs intolérables à des troupes pesamment armées. Romain n'écouta point ces sages conseils. Jaloux de la gloire de Nicéphore et de Zimiscès, et se flattant d'une capacité encore supérieure, il entra en Syrie, et alla camper près d'Azaz, à deux journées d'Alep. Il envoie Léon Chœrosphacte, commandant des gardes de nuit, avec sa troupe, reconnaître l'ennemi et choisir un lieu propre au campement du lendemain. Dès que Léon est assez éloigné du gros de l'armée pour ne pouvoir être secouru, les Arabes dispersés dans la plaine fondent sur lui de toutes parts, l'enveloppent et l'accablent de leur nombre. Ils vont ensuite se poster en embuscade autour du camp des Grecs, massacrent tous ceux qui en sortent pour aller chercher de l'eau et du fourrage; en sorte que les hommes et les chevaux mouraient de soif, ou périssaient par l'épée des ennemis. Pour les écarter, Constantin Dalassène sort sur eux avec un grand corps de cavalerie. Mais les Arabes, montés sur des chevaux aussi vites que les aigles, attaquant tout à la fois en tête, en flanc, en queue, fuyant, revenant sans cesse, hachent en pièces hommes et chevaux, et obligent Dalassène de prendre la fuite, laissant sur la place une grande partie de ses cavaliers, et ramenant les autres sanglants et défigurés par d'horribles blessures. Cette vue jette l'effroi dans le camp, tandis que le succès enhardit les ennemis. Ils accourent aux retranchements avec de grands cris, et comme ils paraissaient en plus grand nombre qu'ils n'étaient en effet, parce que, dispersés sans ordre autour du camp, on les voyait de toutes parts arracher

les palissades, toute l'armée prend la fuite avec épouvante; l'empereur, saisi d'effroi jusqu'à ne plus se reconnaître, et abandonné de ses gardes, eût été pris, si un cavalier ne l'eût enlevé sur son cheval et ne l'eût sauvé du carnage. Les Grecs fuyaient sans ordre, et les Arabes, étonnés eux-mêmes de la terreur qu'ils inspiraient, ne les poursuivirent pas. Ils se jetèrent dans le camp, où ils trouvèrent encore quelques officiers, que la maladie ou les blessures avaient retenus. Ils les firent prisonniers, pillèrent le camp et surtout la tente de l'empereur, dont le luxe et la magnificence revinrent alors à leur véritable usage, qui est d'enrichir l'ennemi. Après avoir chargé tout le butin sur leurs chameaux, ils disparurent aussi rapidement qu'ils étaient venus.

XII. Il se sauve dans Antioche.

C'était le neuvième d'août, et la chaleur était extrême. Les fuyards s'étant ralliés après la retraite des ennemis, prennent ensemble le chemin d'Antioche. L'empereur marchait au milieu d'eux, et voyait tomber autour de lui quantité de ses officiers et de ses soldats, les uns mourant de soif, les autres tourmentés de violentes coliques pour avoir bu de mauvaises eaux. On commençait à découvrir Antioche, lorsque les ennemis reparurent, et vinrent de nouveau fondre sur cette malheureuse armée. Elle était déja vaincue. Tout fuit; les uns sont pris sans se défendre, les autres tombent et sont écrasés sous les pieds des chevaux. L'empereur n'eût pas échappé cette seconde fois, sans la valeur qui se ranima dans le cœur de ses gardes. Se reprochant de l'avoir abandonné une fois, ils le couvrent de leurs corps, et combattant avec fureur pour effacer leur honte, ils le conduisent enfin dans

Antioche. En cette rencontre, un eunuque de la chambre du prince fit voir combien il eût été facile de vaincre ces Arabes, et le succès de son courage fit rougir tous les officiers de l'armée. Voyant les ennemis piller ses bagages et emmener ses valets, il court à eux de toute la vitesse de son cheval, en abat plusieurs, écarte les autres à coups de sabre, regagne ses équipages, et revient triomphant avec ses valets.

[Basile, avant de mourir, avait désiré qu'on lui présentât un Arménien digne d'être chargé d'une mission délicate. Kyracos, chef de l'hospice patriarchal, lui ayant été amené, il lui remit le titre de la donation d'Ani dont il a été parlé au livre précédent, § 66, avec ordre de le rapporter au roi Jean Sembat. Cependant Romain monta sur le trône, et donna sa fille en mariage au roi d'Arménie. Dans l'expédition qu'il entreprit la deuxième année de son règne contre les Musulmans, étant arrivé à la montagne Noire, en Caramanie, il insulta les solitaires arméniens, et ordonna de les enrôler dans ses troupes. Mais la défaite que lui fit éprouver un parti d'ennemis, tombant sur lui à l'improviste, lui fit comprendre qu'il fallait plus que des soldats pour gagner les batailles].

XIII. Ruse de Maniacès.

C'est surtout dans les désastres publics que les hommes de cœur se font connaître. On les distingue mieux, parce qu'ils restent debout, quand tout tombe autour d'eux. Huit cents Arabes qui retournaient après la défaite de l'armée impériale, fiers de leur victoire et chargés de butin, arrivèrent au soir devant une petite ville occupée par les Grecs, que Cédrène nomme Teluch. Un officier inconnu jusqu'alors, nommé George Maniacès, y commandait. Ils s'arrêtèrent et envoyè-

rent dire au commandant, que l'empereur étant pris et son armée entièrement défaite, il eût à sortir de la place; que, s'il partait sur-le-champ, on le laisserait aller avec sa garnison et ses bagages; mais que, s'il attendait jusqu'au jour, on ne lui ferait point de quartier. Maniacès répondit qu'il était prêt à obéir, mais qu'il les priait de lui accorder la nuit pour recueillir ses équipages; et afin de les mieux tromper, il leur envoie quantité de vins et de rafraîchissements, pour les désennuyer, disait-il, et les refaire de leur fatigue. Les Arabes reçoivent ces présents comme les prémices de leur butin; ils se livrent à la joie et passent la nuit à boire, bien assurés qu'au point du jour ils seront maîtres de tout le reste. Lorsque Maniacès sut qu'ils étaient ivres et la plupart endormis, il sort avec sa petite garnison, et en fait un massacre général. Il trouva dans leur camp deux cent quatre-vingts chameaux, chargés des dépouilles de l'armée grecque; il les fit conduire à l'empereur, qui, ne s'étant arrêté qu'une nuit dans Antioche, était déja retourné en Cappadoce. Pour adoucir un peu le chagrin du prince par une plaisanterie militaire, il lui envoya en même temps le nez et les oreilles des Arabes tués en cette occasion. L'empereur, pour récompenser son courage, lui donna le gouvernement de toutes les villes qui appartenaient à l'Empire, le long de l'Euphrate.

XIV. Succès de Théoctiste.

En quittant la Syrie, Romain y avait laissé Nicétas et Syméon, l'un en qualité de gouverneur d'Antioche, l'autre pour commander les troupes. Il les avait chargés de reprendre le fort de Ménic, pour ôter aux Sarrasins la facilité que cette place leur donnait d'infester tout le territoire d'Antioche. Ils se mirent en devoir

d'exécuter leurs ordres, et allèrent attaquer Ménic. Ce ne fut qu'un jeu pour Musaraph de se défaire de ces deux ennemis, plus propres aux intrigues de cour qu'aux exploits militaires. Étant sorti pendant la nuit, il les battit, brûla leurs machines, et leur fit lever le siége. L'empereur, piqué de cet affront, fit partir, pour reprendre cette bicoque, une armée aussi nombreuse que pour une conquête importante, et il en donna la conduite à Théoctiste, premier écuyer, commandant de la garde étrangère, et le plus fidèle de ses officiers. Il lui laissa plein pouvoir d'agir comme il le jugerait à propos. Pinzarach, émir de Tripoli, s'était révolté contre le khalife d'Égypte, et savait que le Turk Tusber, général des troupes du khalife, marchait à lui avec une grande armée. Hors d'état de lui résister, il demandait du secours à l'empereur, et offrait de le reconnaître pour souverain. Romain ne crut pas devoir rejeter des offres qui lui ouvraient, du côté de la mer, une entrée dans le cœur de la Syrie. Il ordonna donc à Théoctiste de se joindre à l'émir, et d'emporter en passant le fort de Ménic. Théoctiste s'acquitta heureusement de ses ordres. Tusber n'osant se mesurer avec de si grandes forces, rebroussa chemin, et retourna en Égypte. Musaraph s'enfuit et fut tué dans les montagnes où il s'était réfugié, près de Tripoli. Son neveu rendit la place à Théoctiste, qui prit encore un autre fort, nommé le fort d'Argyre, situé sur un roc escarpé. Il reprit ensuite le chemin de Constantinople, où il conduisit le fils de Pinzarach, que l'empereur honora du titre de patrice. L'émir lui-même, peu de temps après, se rendit à la cour, conduit par Nicétas. Il ramena avec lui Léon Chœrosphacte, qui avait été prisonnier entre

ses mains. L'empereur lui fit l'accueil le plus honorable; l'ancien traité fut renouvelé, et l'émir s'engagea de nouveau à payer un tribut annuel. Il partit de Constantinople chargé de présents et de bienfaits.

An 1031. Argyre change de caractère. Cedr. p. 729. Zon. t. 2, p. 231 Vérif. des faits, p. 376.

Le succès de Théoctiste ne fit qu'augmenter, dans le cœur d'Argyre, le dépit que lui causait sa propre défaite. Il tomba dans une mélancolie dont le peuple ressentit les tristes effets. Il ne s'occupa plus que de constructions, de réparations, d'embellissements d'églises et de monastères, détruisant sans cesse ce qu'il venait de bâtir, soit pour en changer la forme, soit pour l'agrandir ou l'élever davantage. Ces ouvrages, d'une dévotion mal entendue, ruinaient ses sujets par des impositions nouvelles pour fournir aux dépenses, et par les corvées dont on les fatiguait, les employant à voiturer des pierres et d'autres matériaux. Compatissant et généreux au commencement de son règne, il devint un dur exacteur. Quantité de familles se trouvèrent de nouveau surchargées et réduites à la misère; tandis que l'empereur enrichissait des moines, et que, leur abandonnant en propriété des villes et des provinces entières, les plus riches et les plus fertiles de l'Empire, il aidait à les corrompre par l'opulence, qui faisait succéder à l'austérité régulière une vie molle et voluptueuse.

An 1032. XVI. Mort de Constantin Diogène. Cedr. p. 729. 730. Zon. t. 2, p. 232.

L'ambitieuse Zoé profitait de la faiblesse de son mari pour se rendre maîtresse des affaires. Elle écartait du palais toute la famille d'Argyre. Ce fut à sa sollicitation que l'empereur maria ses deux nièces, filles de Basile Argyre, l'une à Bagrat, fils de George [1], roi [d'Ibérie et] d'Abasgie, l'autre à un petit prince d'Armé-

[1] Nous trouvons ici le moyen de fixer d'une manière plus sûre une

nie. Mais sa jalousie poursuivait surtout sa sœur Théodora. Cette princesse vivait retirée dans une maison où elle avait été reléguée, au bord du golfe de Céras. Zoé ne l'y laissa pas long-temps tranquille. L'empereur s'étant mis en tête de retourner en Syrie, pour effacer l'affront qu'il y avait reçu, s'était arrêté à Mésanacte en Phrygie. Pendant qu'il y séjournait, Théophane, évêque de Thessalonique, vint donner avis à Zoé que Constantin Diogène, enfermé depuis trois ans dans le monastère de Stude, avait formé le dessein de se retirer en Illyrie, et d'y prendre le titre d'empereur. Il accusa deux évêques d'avoir trempé dans ce complot. Zoé n'oublia pas d'y faire entrer Théodora. On se saisit de Diogène et des deux prélats, on les conduisit enchaînés au palais. Le préfet de la ville fut chargé de faire les informations. Mais Diogène apprenant qu'on se préparait à lui donner la question, et craignant que la rigueur des tourments ne le forçât à révéler ses complices, se précipita du haut d'une fenêtre, et s'étant tué par cette chute, fut traîné au lieu

série de huit règnes mal indiquée sur les listes géorgiennes. D'après Tchamtchian, 1° Adranasé II, premier roi bagratide de Géorgie, petit-fils d'Achot Ier, roi bagratide d'Arménie. Il est couronné roi par Sembat I en 899. 2° Il a pour successeur son fils David II. 3° Gourgen I, neveu de David. 4° Bagrat II, fils de Gourgen. 5° Gourgen II, fils du premier lit de Bagrat, lui succède en 998. 6° Bagrat III, fils de Gourgen, en 1008. 7° Giorgi Ier, fils de Bagrat, en 1015. 8° Bagrat IV son fils, qui épouse une nièce de Romain III, en 1031.

Quant au titre de roi des Abkhazes, il ne fut pas toujours sur la tête d'un prince d'Ibérie. Nous voyons bien un Gourgen en 915, qui porte le titre de prince ou grand prince des Abkhazes, neveu de David; un Bagrat son fils, ensuite roi d'Ibérie, en 958; mais on rencontre aussi à la même époque un Thothos, ou Thewdat, au temps du premier roi Gourgen, mentionné dans l'alinéa précédent, et un Ber, roi de l'Abkhazie géorgienne en 927, dont il est parlé, liv. 74, § 1, Tchamtch. II, 408, 707, 761-776, 828, 870. — B.

où l'on jetait ceux qui s'étaient eux-mêmes donné la mort. Les deux évêques furent conduits à Mésanacte, et mis en liberté par l'empereur, qui ne voulut pas les trouver coupables. Mais Zoé força Théodora de prendre le voile dans un monastère, sous prétexte que c'était l'unique moyen de la mettre hors d'état de tramer des intrigues dangereuses.

De fâcheuses nouvelles qui venaient de l'Occident arrêtèrent la marche de l'empereur. Tandis que les Arabes infestaient de leurs courses toute la Mésopotamie jusque vis-à-vis de Malatia, les Patzinaces ayant passé le Danube ravageaient la Mésie; et les Sarrasins d'Afrique, après avoir pillé les côtes du Péloponèse, faisaient le dégât dans l'île de Corfou. Les Arabes et les Patzinaces ne trouvèrent point d'obstacle, et s'en retournèrent avec leur butin. Mais la flotte sarrasine fut battue par le patrice Nicéphore, fils de Carantène, gouverneur de Nauplia, aujourd'hui Napoli de Romanie, sur le golfe d'Argos. Les ennemis perdirent dans le combat la plus grande partie de leurs vaisseaux; le reste périt au retour, dans une tempête sur la mer de Sicile. Dans ce même temps, la famine et la peste désolaient la Cappadoce, la Paphlagonie, la Petite-Arménie, et l'Honoriade. Des nuées de sauterelles dévoraient toutes les semences et les fruits de la terre. Ce ne fut qu'après trois ans de ravages qu'un vent violent enleva ces insectes destructeurs, dans le détroit de l'Hellespont, d'où les eaux les jetèrent sur les côtes. Si l'on en croit Cédrène, elles y restèrent endormies par monceaux pendant deux ans; s'étant réveillées au bout de ce temps-là, elles recommencèrent leurs ravages, et ayant encore dévoré pendant

XVII. Divers malheurs.

trois autres années toutes les productions de la Lydie et de la Phrygie, elles périrent près de Pergame. Les habitants de ces malheureuses provinces, après avoir vendu leurs enfants dans l'excès de leur misère, abandonnaient leur pays, et allaient chercher des demeures en Thrace. L'empereur, en revenant de Mésanacte, rencontra une grande troupe de ces fugitifs. Il leur fit distribuer à chacun trois pièces d'or, et les obligea de retourner dans leur patrie. Ils trouvèrent encore plus de secours dans la charité de Michel, évêque d'Ancyre, qui n'épargna ni soins ni dépenses pour sauver tant de misérables du double fléau de la peste et de la famine. L'empereur, en rentrant dans Constantinople, répandit d'abondantes aumônes pour procurer des prières à sa première femme Hélène, qui venait de mourir. Il trouva toute la ville alarmée d'un grand tremblement de terre qui avait détruit, au-delà du Bosphore, les léproseries et les hôpitaux, où l'on recevait ceux qui étaient attaqués du mal caduc. Il s'empressa de les relever.

An 1033.

XVIII. Édesse reprise par les Grecs.

Cedr. p. 730, 731, 732, 737. Zon. t. 2, p. 232. [Abou-'lfaradj. p. 225.]

Le même accident se renouvela le sixième de mars de l'année suivante, pendant qu'une comète très-brillante, surmontée d'un arc de flammes, traversait l'horizon, du septentrion au midi, avec un bruit effrayant. Elle se fit voir depuis le 18 février jusqu'au 15 mars. Les Sarrasins d'Afrique, battus l'année précédente, revinrent, avec mille barques montées de dix mille soldats, ravager les côtes et les îles de la Grèce. Ils furent deux fois attaqués et mis en fuite par le même Nicéphore, qui fit sur eux onze cents prisonniers. Maniacès, gouverneur des villes situées sur les bords de l'Euphrate, résidait à Samosate. Il forma le dessein

de s'emparer d'Édesse. Le turc Salaman y commandait sous les ordres d'Apomerman [1] [ou Nasr'eddaulah Ebnmerwan], émir de Miafarekin. Salaman, gagné par argent, livra pendant une nuit trois tours de la ville, où Maniacès s'étant établi, soutint avec courage l'attaque des habitants, en attendant qu'il lui vînt des secours suffisants ponr se rendre maître du reste. Cependant Ebnmerwan, averti de ce qui se passait dans Édesse, accourt avec un grand corps de troupes et forme l'attaque des tours. Vigoureusement repoussé, n'espérant pas déloger Maniacès, il prend le parti de prévenir l'ennemi, en saccageant lui-même la ville. Il pille les maisons, enlève tout ce qu'il y avait de précieux dans les églises, charge ce butin sur ses chameaux, met le feu aux édifices et reprend la route de Miafarekin. Après son départ, Maniacès travaille à éteindre les flammes; et c'était un spectacle singulier de voir l'ennemi s'efforcer de sauver une ville que le défenseur avait tâché de détruire. Les Grecs en demeurèrent possesseurs; Maniacès y fixa sa résidence; et l'empereur en tirait tous les ans cinquante livres d'or. Sous le règne de Michel-le-Paphlagonien, Maniacès fut transféré dans le Vaspouracan, en qualité de gouverneur, et Léon Lépendrène lui succéda dans le gouvernement d'Édesse.

XIX. Divers succès contre les Sarrasins.

Les exactions de l'empereur avaient tellement aliéné le cœur des peuples, qu'on ne lui savait aucun gré de quelques bienfaits passagers. Le mécontentement était général, et ce prince n'avait point d'amis dans sa pro-

[1] Abou'-lfaradj place ce fait en 1030 (421 de l'hégire), et la mort de Romain en 1033 (425 de l'hégire). — B.

pre famille. Il semblait même qu'on pouvait être sans honte ingrat à son égard. Basile Sclérus, son beau-frère, qu'il avait rappelé d'exil et comblé d'honneurs, conspira contre lui, et le complot étant découvert, il fut chassé de Constantinople avec sa femme, sœur de l'empereur. C'était encore par un effet de la haîne publique qu'il ne lui revenait aucune gloire des exploits de ses généraux. On voit cependant qu'il savait les choisir, et presque tous ceux qu'il employa ne trompèrent pas ses espérances. Pinzarach [ou Ebnzairac], émir de Tripoli, succombant aux attaques du khalife d'Égypte, vint se réfugier à Constantinople. L'empereur chargea Théoctiste de le rétablir dans ses états, et cette entreprise eut tout le succès désiré. Il fit même attaquer l'Égypte par une puissante flotte, que commandait Tecneas ; elle aborda près d'Alexandrie, battit la flotte égyptienne, et revint à Constantinople avec plusieurs vaisseaux ennemis et un riche butin. La fortune qui accompagnait ses armes fit trembler le khalife jusque dans Bagdad. Le Sarrasin Alim, commandant de Percrin, près de Babylone, se révolta contre le khalife, et se déclara vassal de l'Empire [1]. Il fit porter à Romain, par son fils, les clefs de sa forteresse, dans l'espérance d'obtenir du prince grec la dignité de patrice et quelques présents. Le Bulgare Nicétas Chrysel alla prendre possession de Percrin, au nom de l'empereur ; mais le fils d'Alim ne recevant aucun accueil à Constantinople, et ne pouvant même avoir audience du prince, alors malade, s'en retourna

[1] Je pense que cet événement est le même que celui qui sera raconté plus bas, § 40, d'après les auteurs arméniens. — B.

fort mécontent, et excita son père à se défaire de ces maîtres ingrats. Percrin était une place importante, et Chrysel y avait fait entrer six mille hommes. Alim, ayant formé un complot secret avec les Perses du voisinage, s'empara pendant une nuit de la forteresse, par la faute du commandant, qui manquait de vigilance. La garnison fut massacrée. Argyre, dont la santé dépérissait, eut encore le temps d'y envoyer Nicétas Pogonite avec un grand corps composé de Grecs et de Russes. Pogonite assiégea la place, et l'emporta en peu de jours. Alim et son fils eurent la tête tranchée. La réputation que ces bons succès donnaient à l'Empire, s'étendait du côté du Nord. George, roi d'Abasgie, étant mort, Alda, sa veuve, se soumit à l'empereur, et lui mit entre les mains le château d'Anacuph [ou Anaqoph], la plus forte place de ses états. En récompense, son fils Démétrius fut honoré de la dignité de maître de la milice (c'était apparemment le frère puîné de Bagrat, auquel l'empereur avait marié sa nièce Hélène).

AN 1034.

XX. Intrigue criminelle de Zoé avec Michel-le-Paphlagonien.

Cedr. p. 732 et seqq. Zon. t. 2, p. 232 et seqq. Joël, p. 182, 183. Glyc. p. 314. Manass. p. 123. Pagi ex Psel.

Argyre était âgé de soixante ans lorsqu'il monta sur le trône. Cependant, comme si la couronne impériale avait la vertu de forcer les lois de la nature, il se promettait bien de régner long-temps, et de laisser un fils pour successeur, quoique Zoé qu'il épousait approchât de cinquante ans. Sa froideur naturelle, augmentée par les glaces de l'âge, lui faisait employer toutes les ressources de la charlatanerie et de la superstition, et il trouvait sur cet article beaucoup de docilité dans sa femme, dont le tempérament, tout contraire au sien, s'accordait avec ses désirs. Enfin, ayant perdu toute espérance de postérité, il s'éloigna de l'impératrice,

qui se croyant méprisée et le méprisant elle-même, conçut pour lui une aversion mortelle. Toujours brûlante des ardeurs de la volupté, elle ne chercha pas long-temps à se satisfaire. Romain, avant que d'être empereur, avait à son service un eunuque paphlagonien, nommé Jean, qui, devenu grand-chambellan, jouissait de toute la confiance du prince. Jean avait quatre frères; Michel et Nicétas, qui faisaient ouvertement le métier de changeurs, et secrètement celui de faux monnoyeurs; Constantin et George, eunuques comme lui, et charlatans de profession. Le chambellan leur procura les bonnes graces de l'empereur, qui leur conféra des emplois honorables. Michel était dans la fleur de sa jeunesse, et d'une beauté rare. Dès la première vue, il toucha vivement le cœur de l'impératrice, et cette impression devenait tous les jours plus profonde. Elle tenait sans cesse auprès d'elle le chambellan, qu'auparavant elle ne pouvait souffrir; elle se plaisait à l'entretenir, et c'était toujours sur le compte de son frère. L'eunuque qui connaissait la princesse, devina bientôt ce qu'elle avait dans le cœur, et, en homme de cour, il exhorta Michel à courir au-devant de la fortune qui lui tendait les bras. Michel sut si bien contrefaire l'homme passionné, que Zoé feignit d'en avoir pitié; et leur liaison secrète ne fut bientôt un mystère que pour l'empereur. C'était l'entretien de la cour et de la ville. Pulchérie, honteuse de voir son frère devenu la fable de l'Empire, l'avertit de ces bruits scandaleux. Cet avis fit sur lui peu d'impression. Il se contenta de faire venir Michel, et de lui demander, sur sa foi, s'il était vrai qu'il fût aimé de l'impératrice; et lorsque Michel eut juré qu'il n'en était rien, Romain

resta persuadé que tout ce qu'on en disait n'était qu'une calomnie populaire. Ce qui le confirma dans cette opinion, c'est qu'il fut témoin d'un accès d'épilepsie dont Michel fut attaqué; il plaignit ce malheureux, et ne crut pas qu'un homme frappé d'un mal si effrayant fût en état de se faire aimer. Quelques-uns disaient cependant que Romain était instruit de leur commerce; mais que, connaissant le tempérament de sa femme, il faisait semblant de n'en rien voir, et qu'il voulait bien lui permettre un galant, fort content qu'elle ne s'en permît pas davantage.

XXI. Mort de Romain Argyre.

Cette intrigue criminelle ne dura pas long-temps sans produire de funestes effets. L'empereur tomba malade; son visage devint pâle, livide, enflé; il ne respirait qu'avec peine; les cheveux lui tombèrent; en peu de jours ce n'était plus qu'un cadavre. Zoé, impatiente de couronner l'objet de sa passion, s'était empressée de se défaire de son mari; elle avait cru cacher son forfait par le moyen d'un poison lent, qui le réduisit à un état si déplorable, que ce malheureux prince, déchiré de cruelles douleurs, ne désirait que la mort. La force de sa complexion le soutenait encore. Le 11 avril, jour du Jeudi-Saint, après avoir distribué aux officiers du palais les présents qu'il était d'usage de leur faire aux approches de la fête de Pâques, il se fit porter dans le bain. C'était là que Zoé devait consommer son crime. Les eunuques qui le servaient, mais qui n'obéissaient plus qu'à Zoé, lui plongèrent la tête dans l'eau, et l'y retinrent si long-temps, qu'ils l'en retirèrent presque sans vie. On le porta sur son lit; il n'avait plus de voix ni de sentiment. Cette nouvelle assembla autour de lui tout le palais. L'impéra-

trice, jouant l'épouse désolée, accourut, et, bien assurée qu'il allait mourir, elle se retira les larmes aux yeux et la joie dans le cœur. Quelques moments après, il rendit les derniers soupirs, avec une partie du poison qui lui donnait la mort. Il avait régné cinq ans et demi; malheureux d'être monté sur le trône, plus malheureux encore d'avoir eu Zoé pour femme.

XXII. Michel IV empereur.

Pendant que Romain expirait, l'impératrice tenait conseil avec ses favoris. Ils lui conseillaient de différer quelque temps la proclamation de Michel, pour ne pas confirmer les soupçons. Mais Jean lui représenta que le moindre retardement pourrait les perdre tous, en donnant le temps de découvrir toute l'intrigue. Cet avis était plus conforme à l'emportement de l'impératrice. Elle fait sur-le-champ revêtir Michel des ornements impériaux, le place sur le trône, et s'étant assise à côté de lui, elle le fait saluer empereur par tous ceux qui étaient présents. C'était la nuit du Jeudi-Saint, et l'on chantait déja dans l'église, selon l'usage d'alors, les matines du vendredi. Elle envoie chercher le patriarche Alexis, de la part de l'empereur. Alexis, qui n'était pas encore instruit de la mort de Romain, est fort étonné de le trouver sans vie, et Michel à sa place. Zoé lui montre son nouveau maître, lui déclare qu'elle prend Michel pour époux, et lui ordonne de procéder sur-le-champ à la célébration du mariage. Le patriarche interdit, et ne sachant quel parti prendre, revint à lui à la vue de cinquante livres d'or que Jean lui mit entre les mains, avec autant encore pour son clergé. Cette libéralité fixa l'incertitude du prélat. Le mariage fut célébré cette nuit même. Le lendemain, on enterra le vieil empereur; le peuple apprit sans

regret qu'il avait changé de maître; et chacun vint avec joie faire sa cour au nouveau prince, sans le connaître, et sans savoir quel vent l'avait porté sur le trône.

XXIII. Famille de Romain Argyre. Ducange, fam. Byz. p. 156, 158.

On ne sait si l'empereur Romain Argyre laissa des enfants d'Hélène, sa première femme. Mais il est certain que sa famille se conserva dans Constantinople avec honneur jusqu'à la fin de l'empire grec. On trouve encore un Démétrius Argyropule, qui se retira en Italie après la prise de Constantinople. Cette famille posséda long-temps le château de Saint-Nicolas, dans une île de l'Archipel, nommée Sainte-Antorine; et elle n'en fut chassée par les Turcs qu'en 1577. Une branche des Argyres s'établit en Candie, où elle tint un rang distingué. Il ne faut pas confondre avec ceux dont nous parlons, les Argyres d'Italie, descendants de Mel ou de son frère Léon, qui portaient aussi le surnom d'Argyre. Ces derniers n'ont subsisté que jusqu'au milieu du XII[e] siècle. Roger, roi de Sicile, fit pendre, en 1140, Jaquint Argyre, qui avait fait révolter contre lui la ville de Bari.

XXIV. Arrivée des Normands en Italie. Leo ost. l. 2. c. 38 et seqq. Herm. contr. ad ann. 1053. Guill. Appulus. Guill. Gemet. l. 7, c. 30. Order. Vital. l. 3. Gaufred. Malat. l. 1. Lup. protosp.

Tandis que le crime s'asseyait sur le trône à Constantinople, on voyait éclore en Italie une de ces révolutions qui changent la scène du monde, et qui étonnent la postérité. Elle se préparait depuis quelques années; mais comme elle fit un progrès plus sensible sous le règne de Michel-le-Paphlagonien, j'ai différé jusqu'ici d'en montrer l'origine. On va voir une petite troupe de guerriers étrangers chasser les Sarrasins et les Grecs de l'Italie méridionale, jeter les fondements d'un florissant royaume, et renouveler le miracle de la naissance de Rome. C'était le siècle des pélérinages, et

Chron. Bar. Glaber. l. 3, c. 1. Chron. Germ. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap., l. 9, c. 1, 2. Murat. annal. d'Ital. t. 6, p. 69 et seqq. Abrégé de l'Hist. d'Ital. t. 2, p. 988 et suiv.; t. 3, p. 20 et suiv.

cette sorte de dévotion, répandue alors par toute l'Europe, était surtout en grande vogue chez les Normands, nouveaux chrétiens, établis depuis cent trente ans dans la France, qu'ils avaient ravagée pendant plus de deux siècles. On voyait tous les ans des troupes de gentilshommes normands, suivis de leurs vassaux, aller soit aux saints lieux de la Palestine, soit au mont Gargan en Apulie, célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel, tuant et massacrant, pour la gloire de Dieu, les infidèles qui s'opposaient à leur passage. L'an 1016, quarante de ces gentilshommes revenant du mont Gargan rencontrèrent Mel, vêtu à la grecque, qui toujours occupé du dessein d'affranchir sa patrie, courait toute l'Italie pour former une ligue contre l'empire grec. Ils entrèrent en conversation avec lui. A la vue de ces guerriers dont l'air martial annonçait la vigueur et le courage, Mel conçoit de grandes espérances. Il leur dit qu'il est un Lombard, citoyen de Bari, exilé de sa patrie qu'il voulait soustraire à une domination tyrannique. Il leur parle de la beauté du pays, de la lâcheté des Grecs; il leur fait naître l'envie de s'emparer des possessions d'un peuple si méprisable. Les pélerins, échauffés par ses discours, lui promettent de le rétablir dans ses biens. De retour en leur pays, ils animent leurs compatriotes, en leur représentant l'Italie comme une contrée délicieuse, où il leur est aisé de se faire grands seigneurs. Ils en ramènent une troupe nombreuse d'aventuriers, qui n'avaient rien à perdre ou qui espéraient une grande fortune. Ils se rendent d'abord auprès du pape Benoît VIII, pontife guerrier, qui venait de tailler en pièces les Sarrasins en Toscane. Après avoir reçu sa bénédiction, ils marchent

en Campanie. Mel leur fait trouver des armes, se met à leur tête, et les conduit en Apulie.

XXV. Premiers exploits des Normands.

Le catapan Andronic, instruit de leur marche, et méprisant de si faibles ennemis, envoie au-devant d'eux son lieutenant Léon Pacien. C'était au mois de mai de l'an 1018. Le combat se livre près d'Arenula, sur les bords du fleuve Fertorius. Les Normands s'essaient pour la première fois contre les Grecs, et remportent la victoire. Andronic augmente ses troupes, se met lui-même à leur tête, et est battu près de Marsi. Son lieutenant Pacien y est tué. Les Normands, à leur tour, conçoivent un grand mépris pour les Grecs; ils les défont encore près de Vaccariccia. Ils remportent un grand avantage sur Ligorius, gouverneur de Bari, qui était venu les chercher près de Trani. Cependant l'empereur Basile, qui avait mis à prix la tête de Mel, rappelle Andronic, et envoie à sa place Bugien, aussi bon guerrier qu'habile politique. Mel, vainqueur en trois batailles, avait forcé les Grecs d'abandonner l'Apulie, et s'était emparé de toutes les places. Bugien, résolu de réparer tant de pertes, marche vers l'Ofanto, où Mel était campé près de Cannes, célèbre encore, depuis plus de douze siècles, par la plus sanglante défaite que les Romains eussent jamais éprouvée. Il se livre en ce lieu une bataille plus opiniâtre que les autres. Le changement de général avait changé la fortune. L'armée grecque, très-supérieure en nombre, était encore aidée de toute l'artillerie de ce temps-là. Bugien avait placé entre les rangs de ses soldats les machines à lancer des pierres et des javelots; et ces décharges meurtrières, dont on n'avait encore fait usage que dans les siéges, rendaient la bravoure presque inutile. Les trou-

pes de Mel furent donc mises en désordre, et l'on dit que, de deux cent cinquante Normands qu'il avait dans son armée, il n'en resta que dix. Cette victoire rendit aux Grecs tout ce qu'ils avaient perdu par les défaites précédentes. Bugien, pour avoir une place d'armes au centre de la Capitanate, fit bâtir la ville de Troja et plusieurs forteresses. Mel, désespérant de réussir avec les seules forces qu'il trouvait dans les mécontents du pays et dans les secours des Lombards, s'en alla implorer l'assistance de l'empereur Henri II. Ce prince, déja maître de la moitié de l'Italie, désirant s'emparer du reste, reçut Mel avec amitié, lui promit de l'aider de toute sa puissance, et lui donna d'avance le titre de duc d'Apulie. Les sollicitations de Mel étaient appuyées de celles du pape Benoît. Ce pontife, alarmé du succès des Grecs, craignait qu'ils ne rentrassent en possession du duché de Rome, bien assuré qu'ils enlèveraient aux papes la souveraineté, à laquelle ceux-ci n'avaient d'autre titre que la concession des monarques français. La conjoncture paraissait d'autant plus pressante, que les seigneurs lombards commençaient à former des liaisons avec les Grecs. Pandulf IV, prince de Capoue, non content de favoriser en secret les desseins et les efforts de Bugien, avait envoyé des clefs d'or à Constantinople, pour témoigner à l'empereur grec qu'il lui remettait le domaine suprême sur toutes ses places. Benoît ayant été mandé en Allemagne par l'empereur, employait son crédit à presser ce prince de porter toutes ses forces en Italie. L'expédition ne fut retardée que par la mort de Mel, le mortel ennemi des Grecs, et le principal moteur de toute cette entreprise. Il laissait un fils prisonnier à Constantinople.

Nous le verrons dans la suite jouer un grand rôle dans ces guerres d'Italie.

XXVI. Nouveau passage des Normands en Italie.

Cependant les Normands, trop faibles pour agir seuls, se mirent au service des princes de Capoue et de Salerne. Dans les perpétuelles discordes des princes lombards, ils se vendaient au plus offrant, servant tantôt l'un, tantôt l'autre, et se gardant bien de les rendre chacun trop puissants. Ils recevaient tous les ans grand nombre de leurs compatriotes, attirés par leur réputation et par le désir de la fortune. Une sanglante querelle, survenue entre deux seigneurs de la cour de Richard II, duc de Normandie, fit passer en Italie un nouvel essaim de guerriers. Godefroi, nommé par d'autres Osmond Drengot, et par d'autres encore Gislebert Batteric, hardi chevalier, avait tué en duel, presque sous les yeux de Richard, Guillaume Répostel, pour venger l'honneur de sa fille, dont Répostel se vantait d'avoir reçu les faveurs. Le vainqueur, craignant la colère du duc et le ressentiment de la famille, passa les Alpes avec quatre de ses frères, accompagnés de leurs amis et de leurs vassaux. Ils furent reçus avec joie par les princes lombards, qui les employèrent contre les Sarrasins et les Grecs. Les Sarrasins continuaient leurs ravages; ils venaient de prendre Bisignane; et ce malheureux pays, en proie aux Musulmans et aux Grecs, n'était pas mieux traité par les Lombards et les Normands, qui ne le défendaient qu'en le désolant eux-mêmes.

XXVII. Dat est cruellement mis à mort.

Après la défaite de Mel, Dat son beau-frère, qui avait contribué à ses succès et partagé ses travaux, s'était réfugié auprès d'Atenulf, abbé du mont Cassin et frère de Pandulf, prince de Capoue. Cet abbé, sou-

verain d'une grande étendue de terre, l'avait utilement employé à la défense de ses domaines. Le pape Benoît lui confia la garde de la tour du Garighan, dont il était maître. Dat s'y établit avec quelques Normands, qui s'étaient attachés à sa personne. Bugien, voulant se défaire de ce brave ennemi, gagna par argent l'abbé et son frère. L'abbé renonce à protéger Dat : Pandulf, lié secrètement avec l'empereur, donne passage sur ses terres pour l'aller surprendre. Bugien va faire le siége de la tour; il l'attaque si vivement, qu'au bout de trois jours il s'en rend maître. A la prière de l'abbé, il laisse aux Normands la liberté de se retirer; mais Dat, chargé de chaînes, est conduit à Bari sur un âne; et ce généreux guerrier, malheureuse victime de son zèle pour une ingrate patrie, est cousu dans un sac, comme un parricide, et jeté dans la mer.

XXVIII. L'empereur Henri fait la guerre aux Grecs.

Les succès de Bugien donnèrent de l'inquiétude à l'empereur Henri. Dans la crainte de perdre toute l'Italie, il résolut enfin de se venger et de la mort de Dat et de la trahison des deux frères. Il assemble ses troupes; les Normands se joignent à lui; il marche en personne contre les Grecs, et va les chercher dans l'Apulie. Poppon, patriarche d'Aquilée, à la tête de quinze mille hommes, prend sa route par l'Abbruze: vingt mille sous les ordres de Pilgrim, archevêque de Cologne, vont investir Capoue et le mont Cassin. A la première nouvelle de la marche de cette armée, Atenulf épouvanté abandonne son monastère, gagne Otrante pour passer à Constantinople, et, dans le trajet, il fait naufrage et périt avec toute sa suite. Pandulf, assiégé dans Capoue, craignant autant ses propres sujets que les ennemis, se rend à l'archevêque de Cologne, à condi-

tion d'être conduit à l'empereur. Il espérait tromper ce prince et se justifier de sa perfidie. Henri le fait juger par ses barons; il est condamné à mort. Ce n'est qu'à force de prières que l'archevêque obtient une commutation de la peine de mort en un exil perpétuel. Henri l'emmène chargé de fers en Allemagne, après avoir pris Troja. Cette ville faisait une vigoureuse résistance, quoique les fortifications n'en fussent pas encore achevées. L'élite des soldats grecs y était enfermée. Ils tinrent pendant trois mois contre les attaques de Henri, qui, dans un emportement de colère, jura de passer tout au fil de l'épée. Mais la ville s'étant enfin rendue, il ne se crut pas obligé d'exécuter ce serment inhumain; il se laissa fléchir par les larmes des enfants, qu'on fit sortir en procession au-devant de lui, criant miséricorde : il se contenta de faire abattre un pan de muraille, pour entrer par la brèche. Après avoir mis garnison dans Troja, il se rend à Capoue, dont il confère la principauté à un autre Pandulf, comte de Téano. Les princes de Bénévent, de Salerne et le duc de Naples avaient aussi quitté le parti des Grecs pour se soumettre à Henri, en sorte que toute cette partie de l'Italie méridionale, qui portait le nom de Lombardie, s'était détachée de l'empire grec pour relever de l'empire d'Occident. Les maladies contagieuses, que les chaleurs augmentaient de jour en jour, firent périr une grande partie de l'armée de Henri, et l'obligèrent de repasser les Alpes dès le mois de juillet. Ce prince étant mort deux ans après, Conrad-le-Salique, qui lui succéda, tenta un accommodement avec les Grecs au sujet de l'Italie. Il envoya pour cet effet Wernher, évêque de Strasbourg, en ambassade à Constantin;

qui régnait alors seul après la mort de son frère. Mais pour ne pas paraître faire la première démarche, il ordonna au prélat de feindre qu'il allait à Jérusalem en pélérinage, et de s'arrêter à Constantinople, pour sonder les dispositions de l'empereur grec et entamer une négociation. Wernher se mit en marche avec tout le faste d'un prince puissant et voluptueux. Il était suivi d'un grand cortége, et de quantité de bêtes destinées aux délices de sa table. Étienne, roi de Hongrie, prenant cette troupe nombreuse pour une armée, plutôt que pour la suite d'un ambassadeur, lui refusa le passage par ses États. Il fut obligé de s'embarquer à Venise. Arrivé à Constantinople, il ne demanda que les moyens de passer à Jérusalem. Diverses circonstances ayant en apparence retardé la continuation de ce voyage, il est à croire que ces délais furent employés à faire des ouvertures de paix. Mais avant que de parvenir à aucune conclusion, Wernher mourut, peut-être d'excès de bonne chère, et fut enterré à à Constantinople. Ainsi ce projet de conciliation fut entièrement inutile.

XXIX. Divers exploits des Normands.

Tout était en trouble dans l'Apulie. C'étaient de toutes parts des révoltes contre les Grecs. Bari fut attaqué par les rebelles, dont Bugien fit échouer l'entreprise. D'un autre côté, Pandulf, prisonnier en Allemagne, étant remis en liberté par l'empereur Conrad, rentra dans Capoue avec le secours de Bugien et des Normands, qui, dans cette occasion, se joignirent aux Grecs. Mais Conrad étant venu dans ce pays avec une armée, les Normands se rangèrent sous ses enseignes, reçurent de lui quelques terres, et se chargèrent de défendre la frontière contre les Grecs. Rien de plus intrépide que

ces guerriers, mais rien de moins assuré que leur amitié; elle tournait au gré de l'intérêt. On les voit dans tous les partis, dans toutes les armées. Leur valeur les faisait rechercher de tous; leur étendart semblait être celui de la victoire; mais le prince qui les avait à sa solde, les voyait bientôt à la solde de l'ennemi. Pandulf se servit d'eux pour chasser de Naples le duc Sergius; il les récompensa aux dépens du monastère du mont Cassin, dont il leur donna plusieurs châteaux, s'en étant emparé par trahison. Trois ans après, ces mêmes Normands prêtèrent main-forte à Sergius pour rentrer dans Naples et chasser Pandulf. Cependant Romain Argyre avait rappelé Bugien, qui s'était conduit avec beaucoup de prudence et de valeur. Outre la ville de Troja, il avait bâti celle de Melfes, à douze lieues vers le midi; et cette ville devint, sous les princes normands, la capitale de l'Apulie. Il avait reconquis une grande partie de l'ancien domaine des Grecs, s'était souvent servi de la bravoure des Normands, et les armes de l'Empire prospéraient entre ses mains. Il avait même passé en Croatie et fait prisonnière la femme du prince de ce pays avec son fils, qu'il avait envoyés à Constantinople. On ne sait pas la raison de son rappel; si ce n'est que, sous un règne faible, le mérite n'est pas un titre pour conserver la faveur. Christophe et Pothon qui lui succédèrent ne firent rien de mémorable. En 1029, les rebelles apuliens attaquèrent Pothon près de Bari, et l'on ne sait lequel des deux partis eut l'avantage. Mais il est certain que deux ans après, ce catapan, ayant livré bataille en Calabre aux Sarrasins qui venaient de prendre Cassano, fut mis en déroute et tué dans le combat.

xxx. Fondation d'Averse.

Sergius, rétabli par les Normands dans le duché de Naples, fut plus reconnaissant que les autres princes lombards. Godefroi étant mort, Rainulf, son frère, était devenu le chef de cette brave colonie. En 1030, Sergius lui fit épouser une de ses parentes, et lui donna en toute souveraineté un grand terrain très-fertile, entre Naples et Capoue. Les Normands y fixèrent leur demeure, et les habitations qu'ils y bâtirent sur les ruines de l'ancienne Atella se multiplièrent assez, en peu de temps, pour former une ville qu'ils nommèrent Averse. Sergius favorisa de tout son pouvoir cet établissement, qui servait de barrière au duché de Naples contre les entreprises des princes de Capoue. Il conféra même à Rainulf le titre de comte; et ce titre lui fut confirmé huit ans après par l'empereur Conrad, qui, en qualité de seigneur suprême, lui donna l'investiture. Ce fut le premier des Normands qui acquit une souveraineté en Italie. Les comtes d'Averse, quelques années après, réunirent à leur domaine la principauté de Capoue et le duché de Gaëte.

xxxi. Arrivée des fils de Tancrède.

L'arrivée d'une famille de héros donna un nouvel éclat aux armes de ces célèbres aventuriers. Tancrède, seigneur de Hauteville dans le Cotentin, vivait à la cour de Richard II, duc de Normandie, qui l'avait en grande estime pour sa valeur. Il était suivi, dans les armées, de dix chevaliers ses vassaux; ce qui fait voir, dit Ducange, qu'il n'était pas sorti de vavasseurs ou écuyers, comme le veulent la plupart des écrivains, mais qu'il était de l'ordre des bannerets, qui avaient droit de porter bannière en guerre, et d'avoir cri et armes. Quelques historiens le font descendre de Rollon, premier duc de Normandie. Les auteurs anciens ne nomment

pas sa première femme; ce sont les modernes qui lui donnent le nom de Morielle. Il en eut cinq fils, Guillaume qui fut surnommé *Bras de fer*, Drogon ou Dreux, Humfroi, Geofroi et Serlon. Il eut encore sept fils d'une seconde femme nommée Frédésinde ou Ermésinde. L'aîné de ce second lit fut Robert, surnommé Guiscard, *parce que*, dit un poète de ce temps-là, *ni Cicéron ni Ulysse ne furent aussi rusés que lui.* Les autres furent Guillaume, Mauger, Alverède, Herman, Humbert, et Roger le dernier de tous, qui devint le plus célèbre par la conquête de la Sicile, dont il fit un royaume. Ces douze fils de Tancrède ne vinrent pas ensemble en Italie. Les trois aînés du premier lit ouvrirent le chemin aux autres, et commencèrent la fortune de leur famille. Geofroi resta d'abord en Normandie, et fut apanagé de toutes les terres de son père. Cependant il alla dans la suite joindre ses frères déja devenus puissants, et fut comte de la Capitanate. Serlon fut le seul qui demeura dans le pays natal; il se signala dans les armées du duc Robert. Son fils, qui portait le même nom, ne put résister à l'attrait qui appelait sa famille en Italie, il passa au service de ses oncles, et acquit de grands établissements en Sicile. Les brillants succès de ces guerriers attirèrent en différents temps leurs frères du second lit, qui les secondèrent, et remplirent l'Italie et la Sicile de la renommée de leurs hauts faits d'armes. Nous allons les voir sous le règne de Michel-le-Paphlagonien et de ses successeurs, d'abord unis avec les Grecs se signaler par des services éclatants, devenus ensuite leurs ennemis, leur enlever ce qui leur restait en Italie, et leur ôter pour jamais l'espérance de reconquérir la Sicile, en s'en rendant maîtres eux-

mêmes par l'expulsion des Sarrasins. Mais nous ne suivrons leur histoire qu'autant qu'elle se trouvera liée avec celle de l'empire grec.

XXXII. Commencements de Michel.

Cedr. p. 734 et seqq. Zon. t. 2, p. 235, 236. Manass. p. 124. Glyc. p. 314, 315. Joël, p. 183. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 1045. [Tchamtch. II, p. 911.]

En plaçant Michel sur le trône, Zoé s'était flattée qu'au lieu d'un empereur et d'un mari elle n'aurait qu'un esclave couronné, qui ne ferait que prêter son nom aux volontés de sa bienfaitrice. Dans cette pensée, elle fit revenir au palais les eunuques de son père, que Romain Argyre avait éloignés. C'étaient autant de créatures très-propres à servir ses caprices. Mais trop emportée pour être politique, elle s'égara dans ses projets. L'eunuque Jean, hors d'état de prétendre à l'empire, n'y avait élevé son frère que pour régner sous son nom. Michel n'était qu'un automate, dont il réglait tous les mouvements. Ce prince, fort étonné de l'être, n'avait nulle force de résistance, sans autre mérite que la figure, sans autres vertus que celles qu'on peut appeler des vertus d'inertie, il était modeste par honte, libéral par faiblesse, indulgent par indolence. Le mal caduc, dont il ressentait souvent de violents accès, avait encore affaibli son esprit. Le peuple le croyait démoniaque, et les uns disaient que c'était en punition des crimes par lesquels il était parvenu à l'empire, les autres, qu'il s'était donné au diable pour y parvenir. L'eunuque Jean au contraire, chef et créateur de sa famille qu'il avait tirée du néant, était actif, infatigable, sobre, ne donnant rien au plaisir, tout aux affaires ; mais sombre, caché, sans humanité, aussi scélérat, mais plus habile que ses frères. Il avait été moine, et s'étant mis au service de Romain Argyre, devenu ensuite grand-chambellan et enfin ministre suprême, maître de l'Empire et de l'empereur, il garda

toujours l'habit monastique, apparemment pour en mieux imposer au vulgaire. Il commença par écarter Zoé des affaires, et c'eût été rendre à l'État un grand service, s'il ne se fût pas mis à sa place. Ayant sans peine persuadé à l'empereur qu'elle était capable de faire contre lui ce qu'elle avait fait pour lui, il la tint comme prisonnière dans le palais, lui ôta ses femmes les plus fidèles, ne mit auprès d'elle que des domestiques de sa propre famille, qui étaient autant d'espions, et se rendit tellement maître de toutes ses actions, que, pour avoir entrée chez elle, il fallait subir un interrogatoire devant le capitaine des gardes, et qu'elle ne pouvait même aller au bain sans sa permission.

XXXIII. Mauvais desseins de Jean contre Dalassène.

Le peuple qui pardonne toujours dès que la cour punit, murmurait du traitement qu'éprouvait l'impératrice. Dès les premiers jours du nouveau règne, des phénomènes extraordinaires avaient alarmé la superstition. Le jour de Pâques, sur le soir, un violent orage de grêle avait détruit les vignes, renversé les arbres, abattu des maisons et des églises, ruiné l'espérance des moissons; ce qui causa cette année une extrême stérilité. Le dimanche suivant, vers la troisième heure de la nuit, un météore enflammé avait jeté une si vive lumière, qu'il semblait que le soleil était remonté sur l'horizon. Pendant ce temps-là, Jean mandait dans toutes les provinces la mort de Romain, le nouveau mariage de Zoé, et l'élévation de Michel. Il reçut de toutes parts des protestations d'obéissance. Il n'y eut que le patrice Constantin Dalassène, qui, retiré dans ses terres, témoignait ouvertement son indignation. C'était, disait-il hautement, déshonorer l'Empire, que de lui donner un tel maître, et de préférer à tant de

personnages aussi recommandables par leur mérite que par leur naissance, un homme vil, sorti de la poussière, méprisable par les qualités de son esprit, attaqué d'une horrible maladie. Ces discours, de la bouche d'un homme généralement estimé, donnaient beaucoup d'inquiétude au ministre : c'était un flambeau de révolte, s'il ne se hâtait de l'éteindre. Il cherche donc les moyens de faire tomber Dalassène dans ses filets. Il lui envoie l'eunuque Ergodote, très-propre à de pareils messages, pour l'engager à se rendre à la cour, en lui promettant avec serment au nom de l'empereur une pleine sûreté. Dans l'intervalle, Jean travaille à gagner le sénat et le peuple, en prodiguant les dignités, les graces, les largesses. Les serments d'Ergodote n'eurent pas le crédit d'amener Dalassène à Constantinople : il lui fallait de plus fortes assurances; il les envoya demander par un serviteur fidèle, et promit d'obéir dès qu'il les aurait reçues. Rien ne coûtait au ministre. Il fit partir l'eunuque Pagizès, favori de l'empereur, avec les gages de sûreté les plus respectables que l'on connût alors; c'étaient du bois de la vraie croix; la Véronique, la lettre de Jésus-Christ au roi d'Édesse, une image miraculeuse de la sainte Vierge. Il lui aurait mis entre les mains le ciel tout entier, s'il eût été à sa disposition, pour faire réussir sa fourberie. A la vue de ces dépôts précieux, sur lesquels l'empereur avait juré, Dalassène n'eut plus de défiance. Il arrive à la cour; il est reçu avec les démonstrations de la plus tendre amitié; on l'honore de la dignité de proconsul; on le comble de présents, on le prie de ne pas abandonner le prince, qui fait grand cas de ses conseils, et de vivre librement et sans crainte dans Constantinople.

XXXIV. Dalassène emprisonné.

Ce traitement honorable n'était qu'un artifice pour l'amuser, en attendant qu'on trouvât un prétexte pour le perdre. Avec le désir qu'en avait le ministre, il ne pouvait tarder à se présenter. Le peuple d'Antioche avait assommé un financier nommé Salibas, qui, préposé à la levée des impôts, vexait les habitants par ses concussions. Nicétas, un des frères de l'empereur, y fut envoyé en qualité de duc. On le croyait armé de vengeance, et on lui ferma les portes de la ville. On ne les ouvrit que sur le serment qu'il fit d'apporter une amnistie générale. Mais dès qu'il fut entré et qu'il se vit maître d'Antioche, ne tenant aucun compte de son serment, il fit trancher la tête à cent des principaux habitants, et en choisit onze autres entre le plus nobles et les plus riches, dont il confisqua les biens, et qu'il envoya pieds et mains liés à Constantinople, écrivant en même temps à Jean son frère, comme ils en étaient sans doute convenus, que la cause du soulèvement d'Antioche n'était pas les vexations de Salibas, mais l'affection pour Dalassène, que la ville voulait avoir pour empereur. Dalassène est aussitôt saisi, condamné et relégué dans l'île de Platé. Son gendre, Constantin Ducas, qui réclamait contre cette injustice, est enfermé dans une tour. Trois sénateurs des plus distingués, qui tenaient le même langage, sont punis par la confiscation de leurs biens au profit de Constantin, un des frères de l'empereur. Syméon, grand-maître de la garde-robe, autrefois ministre de l'empereur Constantin, est pour la même raison banni de la ville. Il alla se renfermer dans un monastère qu'il avait fondé sur le mont Olympe. George, dernier frère de Jean, fut revêtu de sa charge. Peu de jours après, dans la crainte

que Dalassène ne trouvât moyen de s'échapper de son exil, Jean le fit transférer dans une des tours de Constantinople, où il était étroitement gardé.

XXXV. Action de justice des Varangues.

Tandis que les mœurs des Grecs se corrompaient de plus en plus par le relâchement, qui précipite la chute des états, et par l'exemple de leurs souverains, une milice barbare établie dans l'Empire fit une action de justice, qui montre que les principes de l'équité naturelle se conservent avec la rudesse nationale. Un corps de Varangues ou Varinges avait ses quartiers dans ce qu'on appelait alors le Thème des Tracésiens; c'était la Lydie et une partie de la Phrygie. Un d'entre eux, rencontrant une femme dans un chemin écarté, voulut la corrompre; et la trouvant rebelle à ses désirs, il entreprit de la forcer. Pendant qu'elle se défendait, elle trouva moyen de saisir l'épée du barbare, et la lui plongea dans le cœur. Le bruit de ce meurtre s'étant répandu dans le voisinage, les autres Varangues accourent, et s'étant instruits du fait, au lieu de venger leur camarade, ils prononcent qu'il a mérité la mort, couronnent la femme qui par son courage a sauvé son honneur, et lui font présent de la dépouille de ce malheureux. Ils le jugent même indigne de sépulture, et jettent son corps dans le lieu d'horreur destiné pour ceux qui se sont eux-mêmes donné la mort. Il est à propos de faire connaître cette milice, alors nouvelle, et qui a subsisté jusqu'à la fin de l'Empire. Les Varangues, Varinges ou Varéges, étaient des peuples de Scandinavie, renommés dans le Nord pour leur invincible valeur. D'abord ennemis des Russes, auxquels ils imposèrent tribut, ils se lièrent ensuite tellement avec eux, qu'ils leur donnèrent des princes, et Rurik, pre-

mier grand-duc de Russie, dans le neuvième siècle, était Varége de naissance. Il établit sa résidence à Novogorod, et attira dans cette ville grand nombre de ses compatriotes. Le commerce des Russes avec les Grecs fit connaître à ceux-ci cette nation guerrière. Les empereurs grecs en prirent à leur solde. Entre les troupes étrangères auxquelles les empereurs confiaient la garde de leur personne, les Varangues tenaient le premier rang. Ils accompagnaient l'empereur dans les expéditions. Souvent il les laissait à la garde de Constantinople, comme les plus fidèles d'entre ses soldats. Leur chef était distingué entre les principaux officiers de la cour.

XXXVI. Divers événements.

Pendant cette même année, Jérusalem éprouva un horrible tremblement de terre, qui dura quarante jours à diverses reprises. Plusieurs églises, quantité de maisons furent abattues, et grand nombre d'habitants périrent sous les ruines. Les historiens ne rapportent guère ce phénomène terrestre sans y joindre quelque météore igné qui se fait voir dans le ciel. Cette année, c'était une colonne de feu qui s'étendait d'orient en occident. Les Sarrasins pillèrent la ville de Myre en Lycie, et l'abandonnèrent ensuite. [C'est ici le lieu de placer un événement relatif à l'Arménie. Kyracos, dont on a parlé § 12, avait gardé secrètement le titre de donation de la ville d'Ani, que lui avait confié Constantin VIII; il vint le présenter à Michel, qui lui paya bien cher sa trahison, et attendit avec impatience la mort de Sembat pour entrer en jouissance de son riche héritage. — B.] Pancrace [ou Bagrat[1]], roi des

[1] Ce prince n'est point sur les listes géorgiennes. Seulement Tcham-

Abasges, apparemment pour venger la mort de Romain, dont il avait épousé la nièce, rompit la paix avec les Grecs, et se remit en possession de toutes les places qui leur avaient été cédées. Les Patzinaces passèrent le Danube, et ravagèrent la Mésie et la Macédoine, jusqu'à Thessalonique. Une flotte de Sarrasins vint piller les Cyclades. Jean se trouvait hors d'état de donner des ordres pour empêcher ces ravages. Un cancer commençait à lui dévorer la bouche, et les médecins n'y voyaient aucun remède. On lui conseilla de faire le voyage de Myre, pour implorer l'assistance de saint Nicolas. Il s'y rendit, fit ses prières au saint évêque, répara les murs de la ville abattus par les Sarrasins, et revint guéri.

An 1035. XXXVII. Pénitence de Michel. Cedr. p. 737, 738, 739. Manass. p. 124, 125. Glyc. p. 315. 316.

Ce miracle, si c'en fut un, ne changea rien dans sa conduite. Rien n'était plus commun dans ces siècles d'ignorance, que ces dévotions superficielles, qui peuvent s'allier avec tous les vices. Pour Michel, il semblait être sincèrement converti. Il se reprochait la mort de Romain, et, pour effacer ce forfait, il répandait beaucoup d'aumônes, fondait des monastères, et faisait quantité de ces bonnes œuvres qui ne coûtent à un prince que l'argent de ses sujets; comme s'il eût pu racheter ses crimes à leurs dépens. La seule chose qu'il ne fit pas, et la principale qu'il eût dû faire, était de renoncer à l'empire comme à un bien mal acquis.

XXXVIII. Incursion des Barbares.

Nicétas étant mort peu de temps après qu'il eut pris possession d'Antioche, Constantin son frère lui succéda; et, pour prévenir en sa faveur les peuples de son

tchian parle, p. 914, d'un roi des Abkhazes qui fournit 4,000 hommes à David *sans terre*, roi de Tachir contre Abou'-lséwar, émir de Tovin, en 1036. V. la note p. 249.— B.

gouvernement, l'empereur mit en liberté ces malheureux habitants qu'il tenait dans les fers à Constantinople. Les Sarrasins d'Afrique, joints à ceux de Sicile, infestaient l'Archipel et poussaient leurs pirateries jusque sur les bords de la Chersonèse de Thrace et de la Mysie. Les commandants de ces contrées s'étant réunis les défirent dans un combat naval; envoyèrent cinq cents prisonniers à Constantinople, et firent pendre les autres au bord de la mer, le long du golfe d'Adramyte. Les mêmes Sarrasins avaient encore une autre flotte qui faisait les mêmes ravages sur les côtes de Lycie et de Pamphylie. Constantin Chagé, commandant du thème de Cibyre, les combattit avec le même succès; il en envoya un pareil nombre à l'empereur; les autres furent coulés à fond avec leurs vaisseaux. Pour délivrer l'Empire de ces opiniâtres ennemis, Jean envoya en Sicile George Probatas, qui fit à l'émir Abulaphar des propositions de paix. Elles furent acceptées, et l'émir envoya son fils à la cour de l'empereur, qui, pour s'attacher plus fortement ce prince barbare, l'honora du titre de maître de la milice. Un tremblement de terre, en Galatie, engloutit cinq bourgs entiers avec leurs habitants. Un an après, on en ressentit un très-violent à Constantinople pendant une nuit du mois de décembre. L'hiver suivant, le Danube glacé donna passage aux Patzinaces, qui vinrent ravager la Mésie et la Thrace.

Attirés par le butin et par la facilité de l'enlever, ils revinrent trois fois l'année suivante; et non contents de se charger de richesses, ils se rassasièrent de sang et de carnage, massacrant tout ce qui tombait sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe. Mais les

An 1036.

XXXIX. Ravages des Patzinaces.

Cedr. p. 739. Zon. t. 2, p. 236, 237.

De Guignes, hist. des Huns, t 1, p. 367.

plus à plaindre furent ceux qu'ils réservèrent comme prisonniers. C'était pour eux un divertissement inhumain de leur faire endurer les plus horribles supplices. Du nombre de ces malheureux furent cinq généraux grecs et deux russes. On se consola cependant de ces désastres par la soumission de la Servie, qui s'était révoltée à la mort de Romain Argyre, et par la paix qui se fit avec l'Égypte. Dhaher, khalife d'Égypte, étant mort, sa veuve qui était chrétienne envoya des ambassadeurs à Constantinople, avec un de ses fils, pour demander la paix. L'empereur y consentit, et elle fut conclue pour trente ans.

An 1037.

XI. Édesse inutilement attaquée par les Arabes.

Cedr. p. 739 et seqq. Zon. t. 2, p. 237, 238. Glycas, p. 316. [Tchamtch. II, p. 915, 917, 918.]

Les Sarrasins d'orient n'en furent pas moins ennemis de l'Empire. Les Arabes de la Mésopotamie se réunirent pour attaquer Édesse; et ils l'auraient prise, Lépendrène, qui avait succédé à Maniacès dans le gouvernement de cette ville, n'étant pas en état de la défendre, si Constantin, frère de l'empereur, n'eût envoyé d'Antioche un puissant secours. Les Arabes se retirèrent. Pour récompense, Constantin fut nommé général des troupes d'orient, et le gouvernement d'Édesse fut donné à Parasbaze [ou Varazvatché], Ibérien [par sa mère, mais né d'un père arménien], qui pensa être surpris par un singulier stratagème. Douze Arabes vinrent un jour le trouver. Ils étaient suivis de cinq cents cavaliers et d'autant de chameaux, chargés chacun de deux grandes caisses. C'étaient, disaient-ils, des présents que leur nation, dont ils étaient députés, envoyait à l'empereur pour lui rendre hommage et obtenir sa bienveillance. Le gouverneur leur fait le meilleur accueil; il les invite à souper, mais il ne leur permet de faire entrer dans la ville ni leurs cavaliers ni leurs cha-

meaux. Pendant qu'ils étaient à table un pauvre Arménien va au camp des Arabes pour y chercher quelque aumône. En rôdant çà et là, il entend parler une des caisses qui s'entretenait avec sa voisine. Il va sur-le-champ faire part de sa découverte au gouverneur. Parasbaze laisse à table ses convives, et se transporte au camp avec sa garde. Les cavaliers étaient dispersés pour aller au fourrage. Il fait ouvrir les caisses [1]; on trouve dans chacune un soldat; ce qui faisait mille hommes, qui devaient sortir pendant la nuit, et, joints aux cinq cents cavaliers, s'emparer de la ville; car ils avaient espéré d'y être reçus. A l'ouverture de chaque caisse on tuait le soldat. Les cavaliers qui revenaient au camp l'un après l'autre avaient le même sort. Parasbaze retourne ensuite au festin, qu'il trouve en bonne humeur. Il fait main-basse sur les Arabes, et n'en épargne qu'un seul, qu'il renvoie après lui avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de sa députation.[David, roi Ardzrounien de Sébaste, fils de Sénakérim, étant mort sans enfants, après dix ans de règne, son frère Atom, secondé d'Abousahl son cadet, lui succéda. Mais il arriva qu'un prince arménien qui avait suivi Sénakérim dans son émigration, jaloux des honneurs dont jouissaient ses nouveaux maîtres, alla les accuser à Constantinople de vouloir se rendre indépendants de l'Empire. Cette calomnie, qu'appuyait le haut rang du calomniateur, eut tout crédit à la cour. Des troupes furent envoyées contre les deux frères, avec ordre de les combattre, ou

[1] L'auteur arménien parle de 2,000 caisses portées par 500 chameaux et 500 chevaux et mulets, et place l'événement en 1038.— B.

de les amener de bon gré à Constantinople. En vain le vieux général Sapor voulut rassurer les princes arméniens, en leur prouvant qu'il y avait encore du sang dans les veines de ses soldats; en vain leur montra-t-il qu'il ne fallait qu'un coup de cimeterre pour pénétrer les cuirasses des Grecs, ce qu'il fit sous leurs yeux, en mettant une de ces armures sur un paquet de sarments, Atom et Abousahl aimèrent mieux se livrer à la clémence de l'empereur. Ils vinrent à Constantinople, et là, sur la tombe de Basile, ils lui lurent la lettre que ce prince avait écrite à Sénakérim, en lui donnant l'investiture de Sébaste. Michel attendri les serra sur son sein, et fit mettre en prison le calomniateur. Cependant Nicolas Cavasilas ou Chrysélios, gouverneur du Vaspouracan pour les Grecs, étant parti pour reprendre la ville de Bergri, sur les bords du lac d'Aghthamar, près d'Ardjich, enlevée depuis long-temps par les Perses aux Arméniens, réussit dans son entreprise. Il fit prisonnier Khtric, prince de cette ville. Nicolas fut ensuite remplacé par un autre gouverneur, qui alla loin de là, dans la province d'Artzac, fertile en fourrages pour la cavalerie. L'émir Khtric trouva le moyen de prévenir de son départ un autre général persan, qui bloqua la ville, la prit et la pilla, et délivra Khtric. Mais un seigneur arménien, nommé Gandzi, aidé de son fils Tadjat, rassembla quelques troupes, pénétra dans Bergri par une brèche, et força tout ce qui pût échapper au glaive à se retirer dans la partie la plus haute de la citadelle. Bientôt les assiégés, faute d'eau, se trouvèrent dans la plus cruelle position. Une troupe de Grecs et d'Arméniens, qui espérait les surprendre, fut elle-même attaquée à l'improviste par d'autres mu-

sulmans, qui, informés de leur négligence par Khtric, venaient au secours de la place. Gandzi fut tué, et son fils ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Cependant Khtric, pour se venger des souffrances de sa captivité, eut la barbarie de faire creuser une fosse de la grandeur d'un homme, de la faire emplir du sang de ses prisonniers, et de s'y baigner lui-même. L'année suivante l'empereur envoya d'autres soldats en plus grand nombre, qui reconquirent la ville de Bergri. — B.]

XLI. Famine.

Une sécheresse de six mois, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie, mit la famine dans la Thrace et la Macédoine jusqu'en Thessalie. On fit à Constantinople des processions générales, à la tête desquelles marchaient les trois frères de l'empereur, portant entre leurs mains les reliques les plus respectables. Mais, au lieu de la pluie qu'on demandait, il tomba une grêle terrible, qui abattit les arbres et brisa les toits des édifices. Jean fit acheter en Grèce six cents mille boisseaux de blé qu'on distribua au peuple. A tant de maux se joignit un tremblement de terre, qui se fit sentir à diverses reprises pendant les deux derniers mois de cette année.

XLII. Avarice de l'évêque de Thessalonique.

L'empereur se trouvait à Thessalonique, dans le temps que la famine désolait le pays. On vint se plaindre à lui de l'impitoyable avarice de l'évêque Théophane, qui, loin de soulager la misère publique, l'aggravait encore en refusant au clergé la rétribution ordinaire. L'empereur le fit venir, et l'ayant en vain exhorté à faire le devoir d'un pasteur, comme Théophane se défendait par de mauvaises raisons : *Du moins*, lui dit l'empereur, *vous ne refuserez pas de m'aider dans le besoin où je me trouve. L'argent me manque;*

prêtez-moi sur ma parole cent livres d'or, que je promets de vous rendre, dès que j'en aurai reçu de Constantinople, où j'ai envoyé. Le prélat s'en excusa, prostestant avec serment qu'il n'avait que trente livres. Le prince le retint dans le palais, et envoya fouiller dans sa maison. On y trouva trois mille trois cents livres d'or. On prit sur cet amas de richesses de quoi payer le clergé, qui n'avait rien reçu depuis que Théophane était évêque. On distribua le reste aux pauvres. L'avare prélat, chassé de son siége, fut relégué dans une terre qui lui appartenait. Prométhée fut mis à sa place, et chargé de lui faire une pension alimentaire.

XLIII. Vaine tentative de Jean pour se faire patriarche de Constantinople.

L'eunuque Jean, sous le nom du prince, disposait de toutes les affaires de l'Empire. Néanmoins peu content d'un pouvoir si étendu, il voulut y réunir la puissance spirituelle. Le titre de patriarche de Constantinople flattait son ambition; il gagna des sénateurs et des évêques, qui entreprirent de déposer Alexis, sous prétexte que son élection n'était pas canonique, n'ayant été faite que par le choix de l'empeur Basile. Plusieurs métropolitains entraient dans ce complot; à leur tête était l'eunuque Antoine, archevêque de Nicomédie, parent de l'empereur, mais ignorant et stupide. On lui donnait le surnom de *Pachès*, c'est-à-dire, l'hébété. Alexis, sans s'effrayer de leurs manœuvres obscures, dont il était informé, se contenta de leur écrire que, s'il y avait abus dans son élection, il fallait déposer avec lui tous les évêques qu'il avait ordonnés pendant les douze années de son épiscopat, et déclarer nul et abusif le couronnement de l'empereur, auquel, ainsi qu'à son prédécesseur, il avait mis la couronne sur la tête. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette

cabale; tous les prélats qui la composaient étaient de l'ordination d'Alexis. Jean renonça au projet qu'une vanité insensée lui avait inspiré. L'avarice le dédommagea du peu de succès de son ambition. Il devint plus avide de pillage, et tourmenta les peuples par des exactions accablantes et insolites. Sa sœur Marie, au retour d'un voyage de dévotion qu'elle avait fait à Éphèse, s'étant avisée de lui représenter la misère des provinces, et de lui demander avec larmes le soulagement de tant de malheureux : *Vous n'êtes qu'une femme*, lui répondit-il en éclatant de rire; *il vous appartient de pleurer, mais non pas de savoir ce qu'il faut d'argent pour soutenir un empire.* Zoé même entreprit de venger les peuples, mais à sa manière, par un nouveau crime. Elle engagea le médecin de Jean à l'empoisonner. Il en fut averti, et évita le danger. Ses frères profitaient de son pouvoir pour s'enrichir à force d'injustices. Les cris que leurs vexations excitaient de toutes parts réveillaient quelquefois l'empereur; mais Jean n'avait pas de peine à le rendormir, soit en palliant les crimes de ses frères, soit en étouffant les plaintes, et en les empêchant de parvenir aux oreilles du prince indolent. Mortel ennemi de Dalassène, dont le mérite lui faisait ombrage, il le tenait, depuis trois ans, enfermé dans une tour. Jasitas,[1] roi d'Ibérie, demandant du secours contre Pancrace [ou Bagrat], roi d'Abasgie, qui le pressait vivement, Jean chargea de cette expédition son frère Constantin, avec les troupes d'orient. Constantin, qui estimait Dalassène autant que

[1] Il faut dire *gouverneur* comme plus bas, liv. 78, § 24; et, par le nom d'*Ibérie*, il faut entendre la portion de l'Arménie qui reconnaissait la souveraineté de l'empire grec.—B.

son frère le haïssait, ne consentit à se mettre en marche qu'à condition qu'on lui enverrait ce brave et prudent officier, pour l'aider de ses conseils et de son courage. Jean le promit. Mais dès que son frère fut parti, au lieu de mettre Dalassène en liberté, il exila toute sa famille, qu'il voulait détruire. Constantin, piqué de ce procédé comme d'une insulte personnelle, ne l'eut pas plus tôt appris qu'il revint sur ses pas, sans être entré en Ibérie.

An 1038. XLIV. Commencement de la guerre en Sicile.

Cedr. p. 740, 741, 743, 744, 755, 756. Zon. t. 2, p. 237, 238. Malaterra, l. 1. Guill. Appul. l. 1. Leo ost. l. 2, c. 67, 68. Lup. protosp. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 9, c. c. 1, 2. Murat. ann. d'Ital. t. 6, p. 118, 119, 122, 124, 125, 126. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 70, 74, 76, 80, 82, 86, 88, 92, 94.

Un si mauvais gouvernement, loin d'être en état de secourir ses alliés, ne pouvait se soutenir lui-même. Ce n'est pas que le ministre manquât d'habileté; mais il préférait ses intérêts à ceux de l'Empire, et ses vues particulières ne s'accordaient pas toujours avec le bien public. Pandulf, prince de Capoue, chassé de ses états par l'empereur Conrad, qui les avait donnés à Guaimar, prince de Salerne, s'était réfugié à Constantinople, et demandait un secours d'hommes ou d'argent. Il avait assez de partisans en Italie pour y exciter une révolution dont les Grecs auraient pu tirer avantage. Le ministre se laissa corrompre par les députés de Guaimar, et Pandulf fut exilé au lieu d'être secouru. Il n'obtint sa liberté qu'après la mort de Conrad, comme si l'on eût été d'intelligence avec ce prince, ennemi de l'Empire grec. On ne sut pas mieux profiter d'une occasion beaucoup plus importante. La valeur de Maniacès était sur le point de reconquérir la Sicile. L'injustice, la violence, l'incapacité de ses collègues la firent perdre de nouveau. Ce fut dans cette expédition que l'Italie apprit à connaître les fils de Tancrède. Les actions héroïques qu'on leur vit faire pour remettre l'Empire en possession de cette île, furent l'essai de leur valeur et

le prélude de la conquête qu'ils en firent ensuite pour eux-mêmes.

XLV. Premiers succès en Sicile.

Une guerre civile fit naître l'espérance de chasser de la Sicile les Sarrasins, qui en étaient maîtres depuis plus de deux cents ans. Abulaphar, allié de l'Empire, y régnait sous l'autorité du khalife d'Égypte. Son frère Abucab s'étant révolté contre lui, et ayant gagné plusieurs batailles, il eut recours à Léon Opus, qui gouvernait pour les Grecs la Pouille et la Calabre. Léon, étant passé en Sicile, battit plusieurs fois Abucab. Ses succès parurent dangereux à celui même qu'il protégeait. Abulaphar craignit que, sous prétexte de le défendre, il ne le dépouillât lui-même et ne se rendît maître du pays. Les deux frères se réunirent, et firent venir du secours d'Afrique. Léon, trop faible pour résister, repassa en Italie avec quinze mille prisonniers chrétiens, qu'il avait délivrés d'esclavage.

An 1039.

XLVI. Prise de Messine et de Syracuse. [Tchamtch. II, p. 919 et seqq.]

Un début si heureux fit redoubler les efforts. Jean mit en mer une grande flotte chargée de troupes, sous le commandement d'Étienne, son beau-frère. Docean partait en même temps pour l'Italie, avec la qualité de catapan; et Maniacès, le plus grand capitaine de l'Empire, rappelé, pour cette expédition, de son gouvernement de Vaspouracan, devait commander en Sicile. Arrivé à Rhège, Maniacès y fit venir les troupes de la Pouille et de la Calabre, pour les joindre à son armée. Mais trois cents Normands, que lui envoya le prince de Salerne, furent pour lui d'un plus grand secours que des milliers de Grecs. Les trois fils aînés de Tancrède, Guillaume, Drogon et Humfroi, marchaient à leur tête, et leur communiquaient cette ardeur martiale dont ils étaient embrasés. L'armée passe en Sicile,

et Messine est emportée d'assaut. Elle marche ensuite à Syracuse. Cette ville était défendue par un renégat nommé Arcade, qui vint au-devant des Grecs et leur présenta la bataille. La nécessité de vaincre ou de périr enflammait son courage; il portait partout la terreur, et déja les Grecs en désordre pliaient de toutes parts, lorsque Guillaume, courant pique baissée à ce redoutable ennemi, le fit tomber mort à ses pieds. L'épouvante passe du côté des Sarrasins. Guillaume, suivi de ses frères et de ses braves Normands, en fait un horrible carnage, et entre avec eux dans Syracuse. La ville est saccagée. Les Sarrasins qui échappent au massacre n'obtiennent la vie que par l'abandon de leurs biens. Les coups terribles que Guillaume avait portés aux ennemis, dans cette bataille, lui firent donner le surnom de *Bras-de-fer*.

XLVII. Grande défaite des Sarrasins.

La nouvelle de cette défaite mit en mouvement toute l'Afrique. Un renfort de cinquante mille Sarrasins vint au secours de ceux de Sicile. Il se livre une seconde bataille dans un lieu que Cédrène nomme *Remata*. Les Grecs, secondés d'un vent violent qui soufflait en face aux ennemis, et de la valeur des Normands, encore plus impétueuse, mettent les Sarrasins en déroute. Abucab, suivi d'une très-petite partie de son armée, se dérobe par la fuite à la furie des vainqueurs. Il avait fait semer dans la plaine quantité de chausses-trapes pour ruiner la cavalerie grecque; mais les chevaux étaient ferrés de manière qu'ils n'en reçurent aucun dommage, et la cavalerie fit un grand massacre des fuyards. Le fruit de cette victoire fut la soumission de treize villes, qui se rendirent au vainqueur. [D'importants événements s'accomplissaient dans l'Arménie.

Jean Sembat, roi d'Ani, et son frère Achot, roi de Tachir, étant morts à peu de distance l'un de l'autre, il y eut un interrègne d'environ deux ans. Les grands ne pouvaient s'entendre sur le choix du successeur de Sembat, mort sans enfants, et il y avait un parti qui voulait l'exclusion de Gagic, fils d'Achot, qui n'avait que quatorze ans. Cependant Sargis *Vestès* [1], de Siounie, intendant du dernier roi, profitant du désordre général, pille les trésors du palais, se retire dans un fort qui lui appartenait, augmente ses domaines par de nouvelles conquêtes, et revient à Ani avec l'intention de se faire roi.

Mais l'empereur Michel, faisant alors revivre ses droits à la possession d'Ani, exhibe la lettre du dernier roi, qui en faisait don à l'Empire, et en demande l'exécution. Les Arméniens désirant délivrer la capitale de leur royaume, Michel appuie sa demande d'une armée de cent mille soldats, qui, ne trouvant aucune résistance, viennent assiéger Ani. Sargis Vestès se rend en secret dans leur camp [2].

Dans cette extrémité, le courage des Arméniens se ranime ; ils accourent de toutes parts se ranger sous les drapeaux du vieux général Vahram, Pahlavounien. Celui-ci les divise en trois troupes, sort par la porte de Dzalcotsi, et tombe à l'improviste avec trente mille fantassins et vingt mille cavaliers sur l'armée grecque. Occupés qu'ils étaient à préparer leurs balistes et autres machines de siége, ceux-ci sont surpris, taillés

[1] L'auteur arménien dit que ce mot est synonyme de *Azat, noble.* —B.

[2] Cette première expédition en Arménie, sous Michel IV, n'est pas mentionnée dans les Byzantins; ils ne parlent que de la deuxième. Voy. liv. 78, § 24.—B.

en pièces, et leur sang va grossir les eaux de l'Akhourian, sur lequel était située la ville. En vain ils demandent grace, en vain Vahram supplie les soldats de mettre fin au carnage, il n'y en eut qu'un petit nombre qui put échapper.

Sargis trouva moyen de rentrer dans la ville, et de donner le change sur les motifs de son absence. Mais il excita les Grecs à recommencer l'année suivante. Michel mourut sur ces entrefaites. Sous son successeur Michel V, David-sans-Terre, roi Bagratide de l'Albanie, fondit, à l'instigation des Grecs, sur la province de Chirac; mais c'était pour son propre compte, et pour se faire roi d'Arménie. Vahram le vainquit deux fois, et obtint qu'il retournât dans ses états.

Sargis Vestès, de son côté, travaillait à se faire nommer roi d'Arménie; mais Vahram et ses alliés, entre autres son neveu Grégoire Magistros, maître de Bedchni, dans la province d'Ararat, firent si bien qu'ils mirent sur le trône Gagic, neveu du dernier roi, âgé de seize ou dix-sept ans. Ce fut un prince plein de valeur et de grandes qualités, qui sut mettre à la raison Sargis Vestès, et reprendre toutes les places envahies par les Grecs dans les guerres précédentes. Ceci se passait en 1042. Il n'entre pas dans le plan de ce livre de raconter en détail les prodiges de valeur que firent les princes du Vaspouracan, lors de la deuxième invasion des Turcs Seldjoukides dans le pays des Mares ou Mèdes et dans leur pays même. Voici ce qui se rattache à l'histoire de l'empire grec. Hassan et Djendjlouc, deux fils du prince Khatchic, qui gouvernait le Vaspouracan au nom de l'empereur, étaient venus à Constantinople

pour lui rendre leurs hommages. Ayant appris la mort de leur frère et de leur autre frère Ichkhanic, ils obtinrent la permission de retourner chez eux, et, avec un corps auxiliaire de cinq mille Grecs et Arméniens, ils allèrent camper en face des Turks, dans la province de Her. Là, ils provoquent à un combat singulier les meurtriers de Khatchic et d'Ichkhanic, les tuent, pénètrent dans le camp ennemi, et reviennent chargés de butin, après avoir fait un grand carnage. Plus tard, mourut Hassan, et l'empereur donna à son fils Apelkharip la principauté de Tarse en Cilicie, avec ses dépendances. — B.]

An 1040.

XLVIII. Maniacès vainqueur est conduit prisonnier à Constantinople.

Maniacès passa l'hiver à s'assurer de ces places, en les fortifiant et y mettant garnison. Dès que la mer fut navigable, on vit débarquer en Sicile une armée d'Africains plus nombreuse que la précédente. Ils vinrent camper dans la plaine de Dragine, très-étendue et entièrement découverte, à peu de distance de la mer. Maniacès marche droit aux ennemis sans s'effrayer de leur nombre. Il envoie ordre à Étienne de ranger sa flotte le long du rivage, et de fermer exactement le passage de la mer, pour arrêter ceux qui, après la défaite, voudraient regagner l'Afrique. Il attaque ensuite l'ennemi avec tant de furie, que, si l'on en veut croire les historiens grecs, cinquante mille Sarrasins restèrent sur la place. D'un autre côté, les écrivains normands disent que les Normands seuls, ayant Guillaume à leur tête, donnèrent sur l'ennemi, le taillèrent en pièces, et ne laissèrent aux Grecs arrivant après la victoire que la peine de dépouiller les morts. Ce dernier récit a bien l'air d'une fanfaronnade nationale. Le général sarrasin, échappé du carnage, se

sauva dans une chaloupe, et repassa en Afrique, sans être aperçu des vaisseaux qui gardaient le rivage. Irrité de cette négligence d'Étienne, Maniacès, l'accablant d'injures, le traitant de poltron, de traître, s'emporta jusqu'à le frapper du bois de sa pique. Étienne était beau-frère de Jean et de l'empereur. Outré d'une insulte si atroce, il en écrit à Jean, et comme si la vérité ne suffisait pas pour perdre son ennemi, il y ajoute la calomnie; il accuse Maniacès de vouloir se faire roi de Sicile. On envoie ordre aussitôt d'arrêter Maniacès et de l'amener à Constantinople. On le met en prison; on charge à sa place de toute l'expédition Docean, qu'on fait passer d'Italie en Sicile; on lui donne pour collègues Étienne et Basile Pédiadite. La lâcheté, la négligence, et l'avidité insatiable de ces trois généraux, firent perdre en peu de temps tout le fruit des victoires de Maniacès.

XLIX. Les Normands se détachent des Grecs.

Mais rien ne porta un coup plus mortel aux affaires des Grecs en Sicile, que la retraite des Normands, dont l'héroïque valeur avait procuré des succès si rapides. Maniacès les avait attirés sous ses enseignes par les plus belles promesses. Lorsqu'il fut question de partager le butin, ils prétendirent avec raison y avoir part. Cependant les Grecs eurent l'insolence de les exclure du partage, les traitant de mercenaires, qui devaient se contenter de leur solde. Ces guerriers, trop fiers pour souffrir un tel affront, prirent d'abord le parti de s'en plaindre à Docean. Mais, moins exercés à parler qu'à combattre, ils chargèrent de leurs plaintes un Milanais nommé Ardoin. C'était un homme de naissance, que l'amour de la gloire et la même ardeur de courage qui animait les fils de Tancrède avaient

associé avec eux. La conformité de caractère, jointe au partage des mêmes hasards, l'avait en quelque sorte naturalisé entre les Normands, et il tenait parmi eux un rang distingué. Il alla trouver Docean, et lui représenta, au nom de toute la nation, combien il était injuste de priver des fruits de la victoire ceux qui avoient eu le plus de part aux travaux et aux dangers. Docean, fier et brutal, ne répondit que par des insultes. Il fut encore choqué du refus que lui fit Ardoin d'un beau cheval qu'il avait enlevé dans la bataille à un Sarrasin. Non content de l'accabler d'injures, il le fit passer par les verges. Dès qu'Ardoin fut de retour à son quartier, les Normands, outrés de colère, voulaient courir aux armes; il les retint, et leur conseilla de dissimuler jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la Sicile. Ils le prennent pour chef, et s'étant saisis de quelques barques, ils passent à Rhège. Poursuivis par un détachement de cavaliers grecs, ils retournent sur eux, en tuent cinquante, mettent le reste en fuite, et gagnent Averse, qui appartenait à leur compatriote Ranulfe. Résolus de se venger des Grecs, et de ne se point donner de repos qu'ils ne les aient chassés de l'Italie, ils choisissent, entre les plus nobles, douze chefs qu'ils décorent du titre de comtes. Ils se partagent d'avance la Pouille et la Calabre, qu'ils avaient à conquérir.

Melfes, bâtie par Bugien, sous le règne de Basile, dans un terrain commode et fertile, était déja devenue considérable. Située au centre du pays dont les Normands espéraient se rendre maîtres, ils résolurent d'en faire le chef-lieu et le rendez-vous général de la nation. Ils y marchèrent sous la conduite d'Ardoin; et comme Docean avoit dégarni l'Italie pour grossir l'armée de

I. Conquêtes des Normands en Italie.

Sicile, ils s'en emparèrent sans résistance, le jour de Pâque. Ils prirent ensuite Ascoli, Vénuse et Lavello. Cependant Docean reçut ordre de repasser en Italie, pour exterminer cette colonie de brigands ; c'était le nom qu'on leur donnait à la cour de Constantinople; et on s'assurait tellement du succès, qu'on recommandait à Docean de ne pas les tuer tous, mais d'en envoyer quelques-uns chargés de fers, pour satisfaire la curiosité de l'empereur et du peuple. Docean, plein de confiance, va camper devant Melfes. A son arrivée, il envoie un héraut offrir aux Normands la liberté de se retirer, ou le combat pour le lendemain. Le héraut montait un beau cheval. Avant que de lui répondre, le Normand Hugues, pour apprendre aux Grecs à quels hommes ils avaient affaire, décharge un coup de poing sur le cou du cheval, et l'abat avec le cavalier. On relève le héraut avec de grandes risées, on jette son cheval dans un précipice; on lui en donne un autre plus beau, et on le renvoie avec ordre de dire à ses maîtres, qu'on accepte avec joie l'honneur de les combattre. Il n'y avait du côté des Normands que cinq cents hommes de pied et sept cents chevaux. Les Grecs étaient au nombre de soixante mille, si l'on s'en rapporte aux historiens, qui ne manquent guère d'exagérer jusqu'au prodige les premiers exploits d'une nation naissante : c'est toujours Hercule au berceau. Le combat se livre au bord du fleuve Lebento. Guillaume et Drogon étaient seuls à la tête de leurs Normands : leurs frères ne se trouvaient pas alors à Melfes. Les Grecs sont battus, tués la plupart, ou noyés dans le fleuve. Docean se sauve sur la montagne la plus élevée. Il rallie les débris de sa défaite, et fait revenir de

Sicile les troupes qu'il y avait laissées, et qui n'étaient plus en état de tenir tête aux Sarrasins. Avec ce renfort, il se croit invincible et marche vers Cannes, dans l'espérance d'y être aussi heureux que l'avait été Bugien son prédécesseur. Les Normands, de leur côté, pour attirer les Lombards dans leur parti, prennent pour chef Aténulf, frère de Pandulf, prince de Bénévent. On en vient aux mains sur les bords de l'Ofanto, et les Grecs sont taillés en pièces. Un prêtre nommé l'Ange, et Étienne, archevêque de Tarente, y perdirent la vie. Docean, abattu de son cheval, est sauvé par son écuyer. Les Grecs venaient de passer le fleuve, la plupart des fuyards y périssent, les eaux s'étant tout-à-coup gonflées pendant la bataille. Tant de mauvais succès déterminèrent la cour à rappeler Docean, dont l'incapacité déshonorait l'Empire, tandis qu'il se rendait odieux aux peuples par ses cruautés. On lui substitua Exauguste, fils de Bugien, qui avait laissé dans ce pays la réputation d'un sage gouverneur et d'un habile guerrier. On s'imaginait que le fils aurait hérité des talents de son père. On se trompa. Il amenait avec lui une nombreuse recrue de Russes, d'Esclavons et de Bulgares. Les Normands vinrent à sa rencontre près de Monte-Peleso, à huit ou neuf lieues de Melfes. La bataille fut à la vérité plus opiniâtre. Les Barbares que le nouveau général amenait, ne craignant pas des ennemis dont ils n'avaient pas encore éprouvé la valeur, combattaient avec courage; et les Normands, fatigués d'une longue résistance, commençaient à plier, lorsque Guillaume, que la fièvre avait retenu dans son camp, voyant de loin le désavantage de ses compatriotes, prend ses armes, fond

comme un lion furieux sur les ennemis, les met en fuite, abat Exauguste d'un coup de sa masse d'armes, et, lui laissant la vie, le fait conduire prisonnier à Bénévent. Les Grecs, battus en tant de rencontres, se tiennent renfermés dans les places, et laissent les Normands maîtres de la campagne. Bientôt il ne resta aux Grecs que les quatre grandes villes, qui ne pouvaient être prises que par des forces considérables, Tarente, Brindes, Otrante et Bari.

LI. Messine défendue contre les Sarrasins.

Pendant que les Normands dépouillaient les Grecs de ce qu'ils possédaient en Italie, les Sarrasins recouvraient en Sicile ce que leur avait enlevé la valeur de Maniacès. Étienne et Docean, uniquement occupés de pillage, n'avaient ni le courage ni la vigilance nécessaires pour conserver la nouvelle conquête. Abou'-laphar, aidé du secours des Africains, reprit toutes les places, à l'exception de Messine. Catacalon, surnommé Ambuste, écuyer de l'empereur, et capitaine de la garde arménienne, y commandait la garnison, qui n'était que de cinq cents hommes de pied et de trois cents chevaux. L'émir, qui ne voulait laisser dans l'île aucune étincelle propre à rallumer la guerre, avait rassemblé devant Messine tous les Siciliens en état de porter les armes, avec les troupes africaines. Catacalon ne mettait son espérance que dans la ruse et la surprise. Il tint les portes de la ville fermées pendant trois jours, et fit penser aux ennemis que la crainte le mettait hors d'état de rien entreprendre. Les Sarrasins, persuadés qu'ils n'avaient besoin d'aucune précaution contre des ennemis si tremblants, se répandaient autour de la ville, passant les jours et les nuits à boire et à se divertir. Le siége semblait être une partie de jeu et de dé-

bauche. Ils se flattaient d'emporter la ville du premier assaut. Le quatrième jour, qui était celui de la Pentecôte, Ambuste, voyant le désordre des Sarrasins, assemble sa garnison, l'encourage, fait célébrer la messe pour implorer le secours du ciel, et à l'heure du repas faisant tout-à-coup ouvrir toutes les portes, il fond sur les ennemis, la plupart ivres, les autres endormis. Il court avec ses cavaliers droit au pavillon d'Abou'-laphar; on le trouve plongé dans le vin et dans le sommeil; on le tue sans qu'il se reconnaisse. Les autres Sarrasins, chancelant d'ivresse et ne songeant pas même à se défendre, fuient de toutes parts, tombent les uns sur les autres, sont massacrés pêle-mêle; le camp, la plaine, les vallons, les fleuves d'alentour sont comblés de cadavres. Le butin fut immense en or, en argent, en pierreries, que les soldats mesuraient au boisseau. Ainsi la seule ville de Messine demeura au pouvoir des Grecs. Tout le reste de la Sicile rentra sous la domination des Sarrasins, jusqu'à ce que, vingt ans après, les Normands enlevèrent aux infidèles la possession de cette île, et aux Grecs l'espérance de la recouvrer jamais.

LII. Guerre en Servie. Cedr. p. 745. Ducange, Fam. Byz. p. 279.

L'empereur ne prêtait que son nom à toutes ces expéditions. Uniquement occupé du soin de sa guérison, il passait des nuits entières à Thessalonique, devant le tombeau de saint Démétrius. Un vaisseau qui lui portait de Constantinople mille livres d'or, fut jeté par la tempête sur les côtes d'Illyrie. Étienne Borsthlave, roi de Servie, s'en empara. La Servie, soumise à l'Empire par Basile Bulgaroctone, s'en était détachée après la mort de Romain Argyre. Elle était rentrée depuis deux ans sous la domination impériale, et l'on retenait

à la cour Étienne, qui avait sur ce pays des droits de succession. Ce prince, s'étant échappé de Constantinople, fut reconnu pour roi par les Serves et les Dalmates. Il chassa Théophile Érotique, gouverneur de ces deux provinces, dont les habitants firent main-basse sur tous les Grecs qui s'y trouvaient. Pour ne lui pas donner le temps de s'affermir, on envoya promptement contre lui une armée sous la conduite d'Harménopule, qui s'avança jusqu'au lac Zenta en Dalmatie, où il fut battu. Ce fut après cette victoire qu'Étienne, ennemi déclaré de l'Empire, se saisit du vaisseau et de l'argent dont il était chargé. L'empereur, l'ayant en vain redemandé, fit marcher ses troupes sous le commandement de l'eunuque George Probatas. Ce général ignorant s'engagea imprudemment dans des vallons impraticables, d'où il ne put se retirer qu'avec perte de presque toute son armée.

LIII. Tyrannie du ministre. Cedr. p. 745 et seqq. Zon. t. 2, p. 240, 241. 242. Glycas, p. 316. Ducange, Fam. Byz. p. 317, 318.

Les vexations que Jean exerçait sur les sujets de l'Empire n'avaient pas moins contribué à la révolte de la Servie que l'amour de la liberté. Ce ministre avare imposait à son gré des taxes sur les terres, vendait les magistratures, laissait les concussions impunies. Son imagination féconde s'épuisait en moyens de tourmenter les peuples, qui n'avaient jamais eu plus besoin de soulagement. A de violents orages, à des pluies excessives succéda une si longue sécheresse, que presque toutes les sources tarirent. Une esquinancie épidémique fit beaucoup de ravage en Orient. Jamais les tremblements de terre ne furent plus fréquents; la ville de Smyrne fut presque abîmée, et quantité d'habitants y périrent. Mais le ministre était pour l'Empire un fléau plus funeste que tous ceux qui affligeaient la terre.

LIV. Révolte des Bulgares.

Les Bulgares, nouveaux sujets, ne purent supporter un joug si pesant. Basile, après la conquête de leur pays, n'avait rien changé dans la forme des impositions : il les laissa subsister sur le pied où elles avaient été établies sous le règne de Samuel. Chaque charrue était taxée à un boisseau de blé, un de millet et une petite mesure de vin. Au lieu du tribut en nature, Jean exigea de l'argent, et la Bulgarie se révolta. Un Bulgare, nommé Pierre Dolien, esclave d'un citoyen de Constantinople, prit la fuite, traversa toute la Bulgarie jusqu'à Belgrade, sur la frontière des Hongrois, et se disant fils naturel d'Aaron, frère du roi Samuel, il souleva les Bulgares. On le proclama roi de Bulgarie. Il fut conduit comme en triomphe dans les principales villes du pays, et pour honorer son passage et son entrée dans les places, on massacrait tous les Grecs qui s'y rencontraient. Cette contrée faisait partie du gouvernement de Dyrrachium, où commandait Basile Synadène. Instruit de ce soulèvement, il lève promptement des troupes dans le pays même, et va chercher Dolien, pour étouffer le mal dans sa naissance. Pendant la marche, il prend querelle avec un de ses lieutenants, nommé Michel Dermocaïte, qui était en faveur à la cour. Ce méchant homme le quitte à moitié chemin, court à Thessalonique, où résidait l'empereur, accuse Synadène d'aspirer à l'empire. On l'envoie saisir, on le fait amener à Thessalonique, où il est mis en prison. Dermocaïte, revêtu de ses dépouilles, met tout en désordre par son incapacité et son avarice. Au lieu de marcher aux ennemis, il s'occupe à piller les sujets et ses propres soldats. Averti d'une conspiration formée contre lui, il prend la fuite. L'armée, composée de Dalmates et de Bulgares encore fidèles, redoutant le

ressentiment d'un homme que Jean protégeait, se révolte ouvertement. Elle proclame roi de Bulgarie Tichomer, simple soldat, mais estimé des troupes pour sa bravoure et son expérience. La Bulgarie se divise en deux partis ; les uns tiennent pour Tichomer, les autres pour Dolien. Celui-ci, plus rusé que son rival, l'invite à le venir joindre; il lui propose le partage de la Bulgarie, pour éviter les horreurs d'une guerre civile. Lorsque les deux armées sont réunies, Dolien les harangue : *Je mets*, dit-il, *la couronne à vos pieds: choisissez-vous un maître. Le royaume n'admet point de partage. Si vous préférez un soldat au neveu de votre roi Samuel*, *je cède à Tichomer; donnez-lui la couronne et ôtez-moi la vie. Si vous la croyez mieux placée sur ma tête*, *étouffez une semence de troubles et de division.* A ces mots, il s'élève un grand tumulte; *Vive Dolien*, *Dolien est notre roi :* c'est le cri universel. On lapide Tichomer, qui n'ayant été roi qu'en songe, perd la vie à son réveil. Dolien marche à Thessalonique.

LV. Succès de Dolien.

A cette nouvelle, l'empereur saisi d'effroi s'enfuit à Constantinople, abandonnant son trésor, sa garde-robe, ses équipages. Il en laisse le soin à Manuel Ibaze, avec ordre de le suivre en diligence. Ibaze était Bulgare, et peut-être fils de celui qui avait si long-temps résisté à Basile. Au lieu de retourner à Constantinople, il va joindre Dolien, et lui met entre les mains la dépouille de l'empereur. Dolien charge Alusien du siége de Thessalonique, et tourne ses armes du côté de l'Épire et de l'Achaïe. Il prend Dyrrachium, envoie en Achaïe Anthime, qui défait près de Thèbes Allocassée, commandant du pays. Toutes les villes de la province de Nicopolis, à l'exception de Naupacte, se

donnent aux Bulgares. Ce n'était pas tant par amour pour Dolien que par haine contre le gouvernement tyrannique de Jean le ministre. Un barbare financier nommé Cuzomite, qu'il avait envoyé pour recueillir les impôts, jeta les peuples dans un tel désespoir, qu'ils le hachèrent en pièces. Le mécontentement se répandait avec les exacteurs dans toute l'étendue de l'Empire. On découvrit à Constantinople une conjuration des principaux habitants, dont les chefs étaient Michel Cérulaire et Jean Macrempolite. Comme les conjurés n'en voulaient qu'au prince, ils en furent quittes pour le bannissement et la confiscation des biens. Il s'en formait une autre en Phrygie contre Constantin, frère du ministre et gouverneur de la province. Les conjurés étaient des officiers de marque, à la tête desquels était le patrice Grégoire Taronite. Trahis par un de leurs complices, ils furent bien plus rigoureusement punis. On leur creva les yeux. Grégoire fut cousu dans une peau de bœuf fraîchement écorché, à laquelle on n'avait laissé d'ouverture que pour la respiration et la vue. On l'envoya en cet état au ministre, et l'histoire ne dit pas à quoi se termina cette bizarre cruauté.

LVI. Aventures d'Alusien.

Un gouvernement qui n'avait de force que contre ses sujets, mais faible contre ses ennemis, aurait eu peine à faire rentrer la Bulgarie dans l'obéissance, si un Bulgare n'eût prêté son secours. Alusien, second fils d'Aaron et frère de Ladislas, dernier roi de Bulgarie, avait été sauvé du massacre que son oncle Samuel avait fait de sa famille, lorsqu'il était encore au berceau. Élevé à Constantinople par des personnes instruites de sa naissance, il n'en apprit lui-même le

secret que lorsqu'il fut en âge de le garder. Tout inconnu qu'il était, il s'éleva par ses talents, fut fait patrice, et gouverneur de Théodosiopolis en Arménie. Pour son malheur il devint riche, et ses richesses piquèrent l'insatiable avidité du ministre. Jean le fit accuser de plusieurs injustices, et pour lui accorder la permission de se justifier, il tira de lui cinquante livres d'or. Alusien n'en fut pas plus avancé. Il fallut encore abandonner à l'avarice de Jean une très-belle terre qu'il possédait en Cappadoce, du chef de sa femme. Après avoir ainsi sacrifié une grande partie de sa fortune, tout ce qu'il put obtenir, fut la liberté de loger dans un faubourg de Constantinople, mais sans entrer dans la ville, à moins qu'il n'en obtînt chaque fois la permission. Toutes les requêtes qu'il adressait au prince furent inutiles; elles n'allaient pas jusqu'à lui, et restaient entre les mains de Jean. Un traitement si injuste le mit au désespoir, et lorsqu'il apprit la révolte de la Bulgarie et les succès de Dolien, il résolut de tirer parti de la conjoncture. L'empereur était encore à Thessalonique; il se déguisa en esclave arménien, disant à tous les gardes des passages qu'il appartenait à Théodorocane, et que son maître l'avait chargé d'une commission secrète pour l'empereur. A la faveur de ce mensonge, il passa en Bulgarie sans être reconnu. Il se rendit au camp de Dolien, près d'Ostrobe. Il ne se fit pas connaître d'abord; mais, s'entretenant avec les soldats, il les félicitait d'avoir à leur tête un reste précieux de la race de leurs anciens maîtres : *Et que feriez-vous donc*, ajoutait-il, *si vous retrouviez un fils légitime d'Aaron?* On ne lui répondait que par des vœux et par des regrets. Voyant la nation ainsi dispo-

sée, il fit confidence de son secret à un ancien officier de son père. Celui-ci l'ayant considéré avec attention, le pria de lui montrer à nu son bras droit : Alusien y portait un signe de naissance, que cet officier n'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se jeta à ses pieds, et le reconnut pour son maître. Il court aussitôt publier par tout le camp cette heureuse découverte. La joie est universelle ; on s'empresse autour d'Alusien ; on le contemple, on lui rend hommage. Dolien, craignant pour lui-même, feint de prendre la plus grande part à l'allégresse publique ; il accable Alusien de caresses ; il partage avec lui l'autorité, et lui donne quarante mille hommes pour aller faire le siége de Thessalonique.

LVII. Alusien battu devant Thessalonique.

L'empereur avait laissé dans cette ville un de ses parents nommé Constantin, avec un corps de ses meilleures troupes. Alusien forme les attaques, et, pendant six jours, il bat les murs avec toutes ses machines. Il donne plusieurs assauts, et, toujours repoussé, il prend le parti de bloquer la ville, et de la prendre par famine. Au bout de quelques jours, les habitants, joints à la garnison, ayant passé une partie de la nuit en prières dans l'église de Saint-Démétrius, sortent par toutes les portes, tombent avec fureur sur le camp ennemi, où ils jettent la terreur, tuent quinze mille Bulgares et font autant de prisonniers. Alusien, couvert de honte, regagne le camp de Dolien avec les débris de son armée.

An 1041. LVIII. La Bulgarie réduite de nouveau.

Dolien, qui regardait son collègue comme un rival dangereux, n'eut pas de peine à se consoler d'une défaite qui décréditait Alusien. Il jetait sur lui des soupçons odieux, et sans oser l'accuser de trahison, il affectait d'en avoir de la défiance. Alusien, loin de

paraître s'en apercevoir, redouble de démonstrations d'amitié et de franchise; il l'invite à souper avec plusieurs de ses amis, auxquels il avait communiqué son dessein. Après l'avoir enivré, on se jette sur lui, on lui crève les yeux. Alusien reste seul maître de la Bulgarie. Michel, qui était revenu à Thessalonique, veut profiter de ces troubles, et prend pour la première fois une résolution généreuse. Quoiqu'attaqué d'une hydropisie déja formée, il se prépare à marcher en personne, et, aux instances de ses parents et des principaux sénateurs, qui lui représentent le danger où il s'expose, et le prient de ménager sa santé, il répond *Que n'ayant rien acquis à l'Empire, il veut au moins ne lui rien laisser perdre*. Il part de Thessalonique, et, sur le bord du tombeau, il devient un nouvel homme. Il se couchait tous les soirs en si mauvais état, qu'on pensait qu'il ne relèverait pas de son lit, et le lendemain, au point du jour, on le voyait à cheval à la tête de son armée. Alusien n'eut pas assez de courage pour se tenir ferme dans le poste où son ambition l'avait élevé. Effrayé de ce fantôme d'empereur, il fit savoir secrètement à Michel qu'il était prêt à se mettre entre ses mains, si on l'assurait d'un traitement honorable. Sa proposition fut bien reçue, et, sur la parole de l'empereur, il se rendit auprès de lui, et reçut le titre de maître de la milice. Dolien fut pris et conduit à Thessalonique. L'empereur pénétra dans l'intérieur de la Bulgarie; il força sans peine un passage que Manuel Ibaze avait fermé d'une palissade. Il dissipa l'armée des Bulgares, fit Ibaze prisonnier, pacifia tout le pays, y établit un gouverneur, et laissa la Bulgarie entièrement soumise. Il revint triomphant à Constantinople,

avec un grand nombre de prisonniers, entre lesquels on distinguait Ibaze, et Dolien aveugle.

LIX. Maladie de Michel.

Cedr. p. 749. Zon. t. 2, p. 239, 242, 243. Manass. p. 124, 125. Joël, p. 183. Pagi ex Psel. Ducange, Gloss. Græcit. voce Καλάφατος. [Abou'-lfaradj, Chron. ar. p. 226.]

Ce dernier effort, la seule action digne d'un prince qu'il eût faite en sa vie, épuisa le faible empereur. Les attaques d'épilepsie devinrent plus fréquentes. Il se montra plus rarement, et, dans les occasions où il était obligé de paraître en public, on tenait autour de son trône des rideaux suspendus, qu'on abattait promptement, dès qu'on apercevait sur son visage quelque altération qui annonçait un nouvel accès. Il cessa tout-à-fait de voir l'impératrice, moins par honte ou par indifférence, que par l'avis de ses directeurs spirituels, qui, entre autres mortifications, lui avaient imposé cette pénitence pour expier le crime de son commerce adultère. Tourmenté par des remords plus cruels encore que sa maladie, il avait fait, pendant son règne, de fréquents voyages au tombeau de saint Démétrius à Thessalonique. Plus il sentait sa fin approcher, plus il redoublait de dévotion. Il épuisait ses finances en bâtiments pieux. Ce n'étaient qu'églises, monastères, hôpitaux qui s'élevaient autour de Constantinople. Bizarre et maladroit jusque dans les pratiques religieuses, il portait à l'excès sa vénération pour les anachorètes; il les faisait chercher dans les déserts, dans les cavernes, et amener à son palais. Il les embrassait, leur lavait les pieds, se revêtait de leurs habits, les faisait asseoir sur son trône, reposer dans le lit impérial, et couchait à côté d'eux sur une planche, n'ayant qu'une pierre sous sa tête. Il s'abaissait aux actes de l'humilité la plus profonde, comme de panser les lépreux, de les servir dans les bains. Le peuple, qui ne le regardait auparavant qu'avec horreur, comme

un homme possédé du diable, en était venu à l'honorer comme un saint. Jean, moins dévot que lui, n'était occupé que des suites de la mort du prince. Les progrès que faisait l'hydroposie lui causaient de mortelles inquiétudes. Il craignait la vengeance de Zoé, qu'il avait tenue captive. Détesté de cette princesse, le plus doux traitement qu'il en pouvait espérer, était de se voir replonger avec sa famille dans la poussière, d'où il s'était tiré à force de crimes et d'intrigues. Pour se mettre à couvert des disgraces, il engagea son frère, qu'il tournait à son gré, à désigner pour son successeur son neveu Michel, que le peuple nommait Calaphate, à cause du métier qu'avait fait son père Étienne, calfateur de vaisseaux, avant que de devenir beau-frère d'empereur. Ce n'était pas encore assez pour calmer ses craintes. Il entreprit d'attacher Zoé à la personne de son neveu par les liens les plus forts. L'empereur, à sa sollicitation, exigea de cette princesse qu'elle adoptât le jeune Michel, et elle n'osa le refuser. Ayant donc mandé le sénat et les officiers du palais dans l'église des Blaquernes, l'impératrice, assise dans le sanctuaire, prit Michel entre ses bras, déclara qu'elle l'adoptait pour son fils, et, aussitôt après, l'empereur le nomma César, et le présenta au peuple qui était accouru en foule, et qui le salua par de grandes acclamations. Par ce double titre, dont l'un semblait corriger la nature, l'autre fixer la fortune, Jean se flattait d'avoir solidement établi la grandeur de sa famille; il ne fit qu'en précipiter la ruine, comme on le verra dans la suite.

LX. Sa mort. Michel ne survécut que peu de jours; mais c'en fut assez pour se repentir de l'honneur qu'il avait fait à

son neveu, dont il connut trop tard les mauvaises qualités. Il l'éloigna de ses yeux, et lui assigna une demeure hors de la ville, avec défense de se présenter devant lui sans un ordre de sa part. Se sentant affaiblir de plus en plus, il quitta le palais, et se retira dans un monastère qu'il avait fait bâtir aux portes de Constantinople, sous le nom des saints Anargyres : c'est ainsi que les Grecs nommaient saint Côme et saint Damien. Là, par le conseil d'un moine, nommé Zinziluc, son directeur inséparable, il se dépouilla de la pourpre, se fit couper les cheveux, et prit l'habit monastique, résolu de passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, et d'effacer par les larmes les deux crimes qui lui avaient procuré la couronne, qu'il ne regardait plus qu'avec horreur. A cette nouvelle, l'impératrice éplorée, traversant à pied toute la ville, vint au monastère pour lui dire le dernier adieu. Il refusa de la voir. Le jour même de sa mort, l'heure de l'office étant venue, il se fit conduire presque expirant à l'église. On fut bientôt obligé de le reporter dans son lit, où il mourut le 10 décembre 1041, dans les sentiments du plus amer repentir. Il avait régné sept ans et huit mois, si c'est régner qu'être assis sur un trône. Quelques historiens, charmés de sa pénitence, le louent comme un bon prince, parce qu'il ne fit jamais par lui-même de mal à ses sujets : comme si un prince n'était pas responsable à ses peuples et à la postérité de tout le mal que font ses ministres.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

LIVRE LXXVIII.

I. Commencement du règne de Michel V. II. Ingratitude de Michel à l'égard de son oncle Jean. III. Zoé chassée du palais. IV. Sédition. V. Michel déposé. VI. Règne de Zoé et de Théodora. VII. Zoé choisit un mari. VIII. Constantin Monomaque empereur. IX. Amours de Monomaque et de Sclérène. X. Caractère de Monomaque. XI. Révolte de l'île de Chypre. XII. Guerre de Servie. XIII. Maniacès en Italie. XIV. Révolte de Maniacès. XV. Succès et mort de Maniacès. XVI. Affaires d'Italie. XVII. Mort du patriarche Alexis. XVIII. Mort de Jean-le-Ministre. XIX. Disgrace d'Étienne Sébastophore. XX. Guerre des Russes. XXI. Défaite des Russes. XXII. Ils se retirent. XXIII. Sédition. XXIV. Guerre en Arménie. XXV. Guerre contre Abou'lsévar. XXVI. Catacalon envoyé contre Abou'lsévar. XXVII. Aventures de Léon Tornice. XXVIII. Il est proclamé empereur. XXIX. Il attaque Constantinople. XXX. Il s'éloigne de la ville. XXXI. Fin de la révolte. XXXII. Commencements des Turks Seldjoukides. XXXIII. Étienne vaincu par les Turks. XXXIV. Assan défait par Catacalon. XXXV. Les Turks reviennent avec de plus grandes forces. XXXVI. Attaque et prise d'Arzen. XXXVII. Bataille de Capitre. XXXVIII. Générosité du sultan. XXXIX. Vingt mille Patzinaces se réfugient sur les terres de l'Empire. XL. Cause de la guerre des Patzinaces. XLI. Les Patzinaces vaincus. XLII. Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire. XLIII. Ils passent le Bosphore à cheval. XLIV. Siége de Manzikert. XLV. Abou'lsévar réduit. XLVI. Mauvais traitement fait à Cégène. XLVII. Les Grecs battus par les Patzinaces. XLVIII. Seconde défaite des Grecs. XLIX. Troisième défaite des Grecs. L. Conjuration. LI. Massacre de

---

MICHEL V, *dit* Calafate, ZOÉ et THÉODORA. CONSTANTIN IX, *dit* Monomaque.

Quoique Zoé eût adopté Michel Calaphate, et que l'empereur, en lui donnant le titre de César, l'eût désigné pour son successeur, cependant l'impératrice, à qui l'empire appartenait par droit de naissance, ne paraissait pas disposée à mettre la couronne sur la tête de ce fils adoptif. Toute la famille de son mari lui était devenue odieuse, et le nouveau César n'avait rien qui pût le faire désirer pour maître. On lui connaissait de l'esprit et de l'activité; mais son mauvais caractère ne rendait ces qualités que plus dangereuses. Le défunt empereur, en l'éloignant de sa présence, semblait avoir révoqué l'honneur qu'il lui avait fait de le nommer César. Une disgrace si déshonorante formait contre lui un préjugé très-fâcheux, que ses oncles, qui s'attendaient à régner encore sous son nom, s'efforcèrent de détruire. Ils contrefirent une lettre du défunt empereur, qui, étant au lit de mort, le rappelait au palais et lui rendait ses bonnes graces, comme ayant été mal informé. Sur cette lettre, ils le font revenir, et le présentent à l'impératrice.

AN 1041.

I. Commencement du règne de Michel V.

Cedr. p. 749 et seqq. Zon. t. 2, p. 242 et seqq. Manass. p. 125, 126. Glycas, p. 316, 317, 318. Joël, p. 183. Ducange, Fam. Byz. p. 145. Pagi ex Psello.

Michel s'étant prosterné à ses pieds, ils conjurent la princesse de ne pas abandonner celui dont elle a bien voulu devenir la mère; ils lui protestent qu'il ne prendra de la puissance souveraine que le nom d'empereur; qu'elle en aura toute la réalité; qu'il n'agira que par ses ordres, et que, de tous ses sujets, elle n'en aura point de plus soumis et de plus prompt à suivre aveuglément toutes ses volontés. Michel, embrassant ses genoux et fondant en larmes, confirmait ces promesses par les plus terribles serments. Depuis six jours que la voluptueuse Zoé se trouvait chargée du poids des affaires, elle s'ennuyait déja de tant d'occupations qui ne laissaient point de place à ses plaisirs. Ainsi, plutôt pour se décharger d'un fardeau incommode, que par aucun autre sentiment, elle consentit à faire proclamer Michel empereur. On dit qu'au moment qu'on lui ceignit le diadême, il fut saisi d'un étourdissement dont il fut presque renversé, et qu'il fallut les odeurs les plus fortes pour rappeler ses esprits. Cette cérémonie fut accompagnée de grandes libéralités faites au sénat et au peuple.

An 1042.

II. Ingratitude de Michel à l'égard de son oncle Jean.

Le nouveau maître ne tarda pas à donner l'essor à son mauvais naturel. Plus indigne de régner par la bassesse de son cœur que par celle de sa naissance, il était fourbe, injuste, ingrat, ne connaissant ni les droits de la parenté ni ceux de l'amitié; ennemi de la vérité, qu'il ne disait jamais, jaloux des succès et de la vertu. Il avait été bas et rampant dans la vie privée, il fut hautain et emporté sur le trône. Inégal et inconstant, mais c'était pour passer du mal au pire, plutôt que pour revenir à la justice et à la raison. Il fit le premier essai de sa méchanceté sur sa propre

famille. Jean son oncle méritait l'indignation de tout l'Empire; mais, dans tout l'Empire, Michel était peut-être le seul qui fût obligé de lui pardonner ses forfaits. Jean l'avait fait empereur, et c'était un de ses crimes. Calaphate saisit cette occasion d'être ingrat, avec tout l'empressement de la reconnaissance, et, pour rendre la chute de son oncle plus sensible et plus rude, dans les premiers jours il l'éleva si haut, qu'il semblait le mettre au-dessus de sa tête. Il l'appelait son maître; il le faisait asseoir sur son trône, il déférait à ses avis avec toute la soumission de l'obéissance. Peu à peu il retrancha de ces honneurs et de ces dehors de confiance; il affectait de le contredire et de lui donner des dégoûts. Jean, qui avait contracté la fâcheuse habitude de dominer, dévorait ces affronts avec dépit; son ame sombre méditait profondément sur les moyens de détruire sa créature : il ne s'éloignait pas entièrement de l'empereur, mais il le voyait plus rarement. Une contestation survenue entre lui et un de ses frères fit éclater son ressentiment. De toute sa famille, l'empereur n'aimait que Constantin; il lui avait conféré le titre de Nobilissime. Constantin, fier de sa faveur, traita mal Jean son frère, en présence de l'empereur, qui n'en fit que rire. Outré de cette injure, Jean s'éloigna de Constantinople, et attira grand nombre de sénateurs, moins par un sincère attachement à sa personne que par politique. On pensait qu'avec les ressources de son génie il reprendrait bientôt son ancienne faveur. L'empereur, jaloux de ce que Jean dans sa retraite avait une cour plus nombreuse que la sienne, le demanda au palais. Mais quand il sut qu'il arrivait, il quitta le palais et s'en alla au

cirque. Ce fier ministre, piqué jusqu'au vif de cette marque de mépris, retourna sans le voir. L'empereur alors ne garda plus de mesure ; il lui envoya une barque avec ordre de venir lui rendre compte de sa conduite; et comme Jean approchait du port, il fit défense de le recevoir, et dépêcha une trirême qui le conduisit en exil dans un monastère au-delà du Bosphore. La colère du prince s'étendit sur toute la famille; il n'épargna que Constantin; tous les autres, même avancés en âge, mariés et pères, éprouvèrent par son ordre un traitement ignominieux et cruel; ils furent faits eunuques.

III. Zoé chassée du palais.

Le peuple vit avec assez d'indifférence cette barbarie exercée sur une famille qu'il haïssait. Mais il ne put voir sans indignation l'ingratitude de l'empereur envers Zoé, dont il tenait l'empire. On méprisait cette princesse à cause de ses vices, mais on ne la haïssait pas. Le peuple pardonne les débauches à ceux qui le gouvernent; il médit et il obéit; il ne hait que la tyrannie; c'est l'oppression qui le révolte. Zoé n'avait eu aucune part aux vexations que les sujets avaient éprouvées sous le dernier règne. Constantin, qui s'attendait à succéder à toute la puissance de Jean son frère, crut devoir écarter l'impératrice, à qui le nom de mère donnait une grande supériorité. Il ne cessait d'inspirer contre elle à l'empereur les soupçons les plus sinistres; il lui répétait sans cesse que, s'il ne la prévenait, elle emploierait bientôt sur lui les mêmes poisons dont elle avait fait l'essai sur ses deux époux. Michel, frappé de ces terreurs, désirait de s'en affranchir; mais aussi timide que méchant, il craignait l'attachement du peuple à l'héritière de la couronne. Il

résolut donc de sonder la disposition des esprits, et d'éprouver s'il pouvait se flatter d'être assez aimé pour maltraiter Zoé sans courir lui-même aucun risque. Pour s'en éclaircir, il prit le moyen le plus équivoque. Il indiqua pour le premier dimanche d'après Pâques une procession solennelle à l'église des Apôtres. Il y assista, la couronne sur la tête, accompagné du sénat, et suivi d'une foule de peuple que la curiosité attirait. Tout le chemin était tendu des plus riches tapisseries; les habitants avaient étalé sur son passage tout ce qu'ils avaient de vases d'or et d'argent; l'air retentissait d'acclamations. Ce jeune prince sans expérience, environné de jeunes courtisans, aussi novices que lui dans l'art de connaître les hommes, se persuada qu'il était adoré. Il ignorait sans doute que le peuple se plaît à se faire un spectacle, et qu'il s'étourdit lui-même à l'envi par des clameurs dont le prince n'est que l'occasion. Il crut pouvoir sans danger sacrifier tous ceux dont il voulait se défaire. Il commença par le patriarche. Dès qu'il fut rentré dans le palais, il fit venir Alexis, lui donna quatre livres d'or, et lui signifia de se retirer sur-le-champ dans un monastère au-delà du golfe, où il irait, disait-il, le trouver le lendemain pour lui donner un successeur. La nuit suivante, il fit enlever Zoé et la fit transporter à l'île du Prince, avec ordre à ceux qui la conduisaient de la raser, et de lui rapporter ses cheveux, ce qui fut exécuté.

Dès qu'il fit jour, Anastase, préfet de la ville, assembla le peuple dans la place de Constantin, et lut une déclaration de l'empereur conçue en ces termes : *J'ai éloigné de ma personne Zoé, dont j'ai décou-* IV. Sédition.

vert la perfidie, et Alexis, complice de ses mauvais desseins. Pour vous, continuez de m'être fidèles, et attendez-vous aux effets de ma bienveillance. Cette lecture achevée, il s'éleva une voix inconnue qui s'écria du milieu de la foule : *Nous ne voulons point de l'impie Calaphate; nous obéirons à Zoé notre mère, dont l'Empire est le patrimoine.* Ces paroles furent suivies d'un cri général, *la mort, la mort à Calaphate.* On s'arme de pierres, on rompt les bancs de l'assemblée; les femmes même, armées de leurs fuseaux, se jettent sur Anastase, qui n'évite la mort qu'en prenant promptement la fuite. On court au palais. Tout retentit de malédictions contre Calaphate, de vœux en faveur de Zoé. On va chercher Théodora dans son monastère; on l'amène à Sainte-Sophie, où elle trouve Alexis, qui, ayant gagné ses gardes par argent, s'y était réfugié. Après l'avoir revêtue de la pourpre impériale, on la proclame impératrice avec sa sœur Zoé. L'empereur avait d'abord méprisé ce tumulte, comme une émeute populaire, qui se dissiperait aussi promptement qu'elle s'était excitée. Mais voyant la sédition croître à chaque instant, et gagner même ses gardes, la peur le saisit; il fait ramener Zoé au palais, lui ôte l'habit monastique pour la revêtir de la pourpre, et la montrant au peuple par une fenêtre : *Romains,* dit-il, *vous devez être contents; si vous demandez quelque chose de plus, je suis prêt à vous satisfaire.* On ne lui répond que par des injures et par une grêle de pierres et de flèches. Perdant courage, il était prêt à s'enfuir au monastère de Stude, et d'y prendre l'habit de moine; mais son oncle Constantin lui reproche sa faiblesse;

il lui rappelle cette parole célèbre de Denys le Tyran, *qu'un monarque, pour descendre du trône, doit attendre qu'on le traîne par les pieds.* Il fait prendre les armes à tous ceux qui étaient dans le palais; ses propres domestiques viennent le joindre. Catacalon, guerrier intrépide, arrivé depuis peu pour apporter la nouvelle de la défense de Messine, se met à la tête des défenseurs du prince. Comme le peuple attaquait le palais par trois endroits différents, la troupe impériale se divise en trois corps : fournie de bonnes armes, contre une multitude qui n'est armée que de pierres et de bâtons, elle en fait un grand carnage : trois mille habitants y périrent. Cependant cette masse énorme d'un peuple entier, pressée par la foule et poussée par la rage, se précipitant sans ménagement sur la pointe des épées et des lances, renverse enfin les impériaux, leur marche sur le ventre, force l'entrée du palais, où elle se répand comme un torrent qui a rompu ses digues, pille l'or, l'argent, les meubles; enfonce les portes des bureaux, déchire et met en pièces les registres des impositions, et cherche Michel pour l'immoler à sa fureur. Il eut le bonheur de n'être pas découvert dans le lieu où il se tenait caché; et comme le palais donnait sur le port, s'étant jeté, la nuit suivante, dans une barque légère, avec son oncle et quelques amis, il se fit conduire au monastère de Stude, où lui et Constantin prirent sur-le-champ l'habit monastique. Ainsi se termina cette sanglante sédition, qui avait duré depuis le matin du lundi jusqu'au matin du mercredi.

Zoé qui était demeurée dans le palais, se voyant revêtue de la puissance souveraine, n'était pas dispo- V. Michel déposé.

sée à la partager avec sa sœur. Elle céda cependant aux instances du sénat et du peuple, qui chérissaient Théodora à cause de ses malheurs. Théodora vint donc au palais. Zoé, après avoir convoqué le sénat pour lui témoigner sa reconnaissance, parla du haut d'une fenêtre au peuple assemblé dans la cour; elle le remercia de son zèle, lui promit tous les biens qui dépendaient d'elle, lui souhaita toutes les faveurs du ciel, et finit par lui demander quel traitement il voulait qu'on fît à Calaphate. Tous s'écrient : *Point de grace à ce scélérat; qu'on l'attache à un gibet; qu'on lui arrache les yeux*. Zoé sentait quelque pitié; elle voulait épargner le supplice à ce malheureux. Mais Théodora, aigrie par une injuste persécution, n'eut pas l'ame assez grande pour pardonner, lorsqu'elle se vit maîtresse de se venger. Elle donne ordre au nouveau préfet de Constantinople, nommé Campanarès, d'aller sur-le-champ crever les yeux à Calaphate et à Constantin. Ce magistrat, suivi d'une foule de peuple, se transporte au monastère. A son arrivée, les deux condamnés, avertis de leur triste sort, se réfugient dans le sanctuaire de l'église. Le peuple, irrité du massacre de tant de citoyens, se saisit d'eux sans respecter l'asile, et les traîne au travers de la ville, jusqu'à la place du Sigma. Ils essuyèrent dans le chemin toutes les insultes et les outrages dont est capable une multitude qui triomphe de ses oppresseurs. A la vue des instruments du supplice, Michel, fondant en larmes, demanda en grace qu'on commençât l'exécution par Constantin, dont les conseils avaient produit tous ces maux; et Constantin la souffrit avec une fermeté digne d'une meilleure cause. Michel, au contraire,

montra sa lâcheté et sa faiblesse par des lamentations, des pleurs et des cris affreux. Ils furent ensuite enfermés en deux différents monastères, pour y passer le reste de leur vie. Leurs parents furent tous relégués en divers lieux. Cet exemple terrible de la tyrannie punie par la fureur, fut exécuté le mercredi 21 avril. Michel n'avait régné que quatorze mois et cinq jours. On rapporte que la terre trembla presque sans cesse pendant tout le temps de son règne.

VI. Règne de Zoé et de Théodora. Cedr. p. 752, 753. Zon. t. 2, p. 246, 247. Glyc. p. 318, 319. Manass. p. 126, 127. Joël, p. 183. Pagi ex Psello.

Une femme sur le trône, à côté d'un mari qui tenait les rênes, avait souvent troublé l'Empire. Que n'avait-on pas à craindre du gouvernement de deux princesses? d'autant plus qu'elles étaient entièrement opposées de caractère, et jusqu'alors ennemies l'une de l'autre. Cependant, par un miracle qu'on ne peut attribuer qu'à la courte durée de leur règne, jamais l'Empire ne fut plus heureux et plus tranquille. Tout obéissait sans murmure. Assises sur le tribunal qu'elles partagaient, au milieu de la garde impériale, environnées des respects du sénat et des magistrats, elles rendaient ensemble la justice, réglaient les affaires publiques, donnaient audience aux députés des provinces et des nations étrangères, conféraient les magistratures et les dignités, remplissaient toutes les fonctions de la royauté, et le sceptre en leurs mains ne perdait rien de son éclat ni de sa force. Les magistratures étaient vénales; elles réformèrent cet abus, ainsi que beaucoup d'autres, par des édits qu'elles firent publier dans toutes les provinces. Les finances étaient dans le plus grand désordre. Constantin le Nobilissime en avait disposé à son gré; elles le firent venir de son monastère pour l'interroger:

effrayé de leurs menaces, il déclara qu'on trouverait dans sa maison cinq mille trois cents livres pesant d'or, enfoncées au fond d'une citerne. Cette somme fut rapportée aux impératrices. Elles conférèrent à l'eunuque Nicolas, qui avait servi leur père, le commandement des armées d'Orient, et celui des armées d'Occident au patrice Constantin Cabasilas. Calaphate avait tiré de prison Maniacès ; elles lui donnèrent le titre de maître de la milice, et l'envoyèrent commander en Italie avec un pouvoir absolu.

VII. Zoé choisit un mari.

C'eût été un phénomène trop extraordinaire, que deux femmes, qui ne peuvent gouverner une famille avec un pouvoir égal, se fussent long-temps accordées dans le gouvernement d'un grand état. Zoé crut s'apercevoir que sa sœur avait sur elle la préférence dans le cœur des sujets ; et, piquée de jalousie, elle fut la première à proposer aux principaux seigneurs l'élection d'un prince, pour soutenir l'honneur de l'Empire. Elle ajouta que, pour donner un droit légitime à celui qui serait jugé digne de cet honneur, elle voulait bien se sacrifier elle-même au bien de l'état, et qu'elle consentirait à l'épouser. C'était un sacrifice qui ne lui coûtait guère, quoiqu'elle eût soixante-deux ans. La proposition parut très-raisonnable, et l'on crut qu'il ne l'était pas moins de laisser à la princesse le choix d'un mari. L'intérêt de Théodora ne fit aucune difficulté; elle était la cadette, et tellement éloignée du lien conjugal, qu'elle aimait mieux perdre un empire que de prendre un époux. Zoé songea d'abord à Constantin Dalassène, enfermé depuis huit ans dans une des tours de Constantinople. C'était le premier que son père avait eu intention de lui donner pour mari ; et,

de tous ceux qu'on pouvait mettre sur les rangs, Dalassène était celui qui convenait le mieux à l'Empire, et le moins à la princesse. Elle le manda au palais, comme si elle n'eût eu d'autre dessein que de lui rendre la liberté. Dans l'entretien qu'elle eut avec lui, elle lui trouva dans l'esprit tant de fermeté et de roideur, qu'elle sentit qu'en donnant un maître à l'Empire, elle en prendrait un pour elle-même. Elle le congédia donc sans lui faire aucune ouverture, et se tourna du côté de ses amants, entre lesquels elle avait à choisir. Elle jeta les yeux sur Constantin Artoclinès; ce n'était qu'un des derniers chambellans du palais, mais il était d'une très-belle figure; et cette qualité, dans l'esprit de la princesse, tenait lieu de noblesse et de dignité. Il avait déja une femme; c'était un obstacle qui n'avait pas arrêté Zoé, dès son premier mariage avec Romain Argyre, et la chose fut résolue. Malheureusement, la femme du chambellan n'était pas d'une humeur aussi traitable qu'Hélène, épouse d'Argyre. Déja jalouse de la princesse, qui partageait son mari avec elle, ce fut une furie quand elle sut que Zoé voulait le lui ravir. Pour lui ôter l'honneur de ce triomphe, elle fit mourir son mari par le poison.

VIII. Constantin Monomaque empereur.

Zoé en fut affligée, sans être inconsolable. Elle se ressouvint de Constantin Monomaque. C'était un homme aussi distingué par sa bonne mine que par son illustre naissance. Veuf d'une première femme, il avait épousé une nièce de Romain Argyre, qui ne vécut pas long-temps, et ce mariage ne lui avait procuré, de la part de cet empereur, qu'un libre accès auprès de sa personne. Plus assidu encore auprès de l'impératrice, dont il connaissait les penchants, il s'en était

fait aimer, et avait profité de son humeur libérale pour accroître sa fortune. Leur liaison avait subsisté sans trouble tant que Romain avait vécu ; mais Michel-le-Paphlagonien, plus jaloux que son prédécesseur, instruit de leur ancien commerce, et persuadé que Zoé était plus capable de former de nouvelles habitudes que de renoncer aux anciennes, avait relégué Monomaque à Mitylène, sous des prétextes imaginaires. Monomaque était depuis sept ans dans cet exil, lorsque Zoé le rappela pour lui donner le gouvernement de la Grèce. Ayant perdu Artoclinès, elle lui manda de se rendre à l'église de Saint-Michel, sur le bord du fleuve Athyras en Thrace, et lui envoya Étienne de Pergame, un de ses chambellans, pour lui porter la pourpre impériale et l'amener par mer à Constantinople. Dès qu'il fut arrivé, elle l'épousa. C'était pour l'un et l'autre le troisième mariage. Comme le patriarche Alexis faisait difficulté de le célébrer, à cause des canons qui défendaient les troisièmes noces, elle fit faire la cérémonie par le doyen des clercs du palais, et le lendemain, 12 juin, Alexis ne refusa pas de procéder au couronnement. Théodora, dépouillée de toute autorité par ce mariage, conserva le titre d'Auguste.

IX. Amours de Monomaque et de Sclérène.

Cedr. p. 754. Zon. t. 2, p. 247 et seqq. Pagi ex Psello.

Le scandale monta sur le trône avec Constantin Monomaque. Aussi dissolu que l'impératrice, il ne prit aucune précaution pour cacher son libertinage. Il avait débauché une jeune veuve parfaitement belle, et d'une famille très-illustre, fille de Romain Sclérus, et petite-fille de Bardas Sclérus, ce guerrier célèbre qui avait disputé l'empire à Basile Bulgaroctone. Elle se nommait Sclérène. Éprise d'une violente passion pour Monomaque, elle lui avait sacrifié son honneur et sa

fortune, renonçant à tous les avantages d'une seconde alliance. Elle l'avait suivi dans son exil, partageant ses biens avec lui, et préférant, par une bizarrerie de débauche, la qualité de maîtresse de Monomaque à celle d'épouse. Loin de s'opposer à son mariage avec Zoé, elle fut la première à lui conseiller d'accepter une main qui lui donnait l'empire; trop contente, disait-elle, si elle était assurée de tenir toujours la première place dans son cœur. Cette intrigue, connue de Zoé, ne l'avait point dégoûtée de Monomaque; l'habitude de la débauche avait émoussé en elle le sentiment de la jalousie; le mariage n'était plus dans son esprit qu'une affaire de politique; elle était disposée à passer à un mari tous ses écarts, pourvu qu'il lui laissât la même liberté. Monomaque n'eut pas de peine à obtenir d'elle de faire venir Sclérène à Constantinople; et ce fut plutôt par crainte de la censure publique, que par ménagement pour Zoé, qu'il ne lui donna pas d'abord un brillant équipage. Mais lorsqu'il eut accoutumé les yeux des habitants à la voir honorée, il fit bâtir un magnifique palais, en apparence pour lui-même, mais en effet pour elle; il lui donna des gardes et tous les officiers d'une maison souveraine, et l'environna de tout l'éclat de la majesté impériale. Enfin, du consentement de Zoé, il la logea dans son palais, et ne mit plus de différence entre elle et son épouse légitime. Elles partageaient ensemble toutes les dépouilles de l'Empire. C'était dans ce double océan que venaient se perdre les tributs, les taxes, les impositions, et tous les revenus des provinces; c'était aussi de ces deux sources que partaient également toutes les graces, qui s'achetaient à grand prix. Les dignités et les charges

redevinrent vénales. Pour achever la conformité, Sclérène fut décorée du titre d'Auguste. On rendait à ces deux femmes les mêmes honneurs. On disait que, par un traité secret, elles étaient convenues de posséder le prince en commun et par indivis. Elles l'accompagnaient à droite et à gauche quand il paraissait en public; leur appartement n'était séparé que par celui du prince. L'impératrice n'y entrait qu'après s'être informée s'il n'était pas avec Sclérène. Ce désordre avait pris une forme si régulière, qu'il semblait que la qualité de maîtresse du prince fût devenue la première dignité du palais. On ne sait si l'union de ces deux rivales, si contraire à la nature, aurait subsisté longtemps : Sclérène, arrivée par l'infamie au comble de la gloire, fut emportée par une maladie rapide dans les premières années du règne de son amant.

x. Caractère de Monomaque.

La douceur et la clémence de Monomaque lui faisaient pardonner ses déréglements. Il ne témoigna aucun ressentiment des injures qu'il avait reçues dans l'état de particulier. Mais la clémence était en lui un effet de mollesse et non de vertu. Assis sur le trône, il crut n'avoir rien à faire qu'à se reposer des traverses qu'il avait essuyées, et à s'y endormir tranquillement entre les bras de la volupté. Sa libéralité, qui ne connaissait ni raison ni mesure, n'était qu'une profusion aveugle. Elle épuisa bientôt les finances, et le mit dans la nécessité de vexer ses sujets. Les provinces frontières étaient exemptes de tributs; pour toute redevance, elles étaient obligées de défendre les passages qui donnaient entrée aux Barbares. Il abolit cet ordre sagement établi; il les assujétit aux mêmes impositions que les autres provinces; et les portes de l'Empire

furent ouvertes. C'est à ce prince qu'on doit imputer, dans l'origine, la facilité que les Barbares trouvèrent dans la suite à s'emparer de l'Orient. Il était insinuant et assez adroit à prendre chacun par son faible. Fort ignorant lui-même, il attirait les savants auprès de lui. Il admit dans le ministère le philosophe Michel Psellus, connu par un grand nombre d'ouvrages. Pour couvrir ses vices et en imposer à son siècle, il achetait des éloges à force de bienfaits; ne sachant pas sans doute que ces louanges vénales ne survivent pas aux pensions qui les ont procurées.

XI. Révolte de l'île de Chypre. Cedr. p. 757. Zon. t. 2, p. 250. Glyc. p. 319

Monomaque ne trouva pas sur le trône le repos qu'il cherchait. Son règne fut agité par des guerres continuelles, par des séditions, par des révoltes. Il croyait avoir prévenu les troubles domestiques, en éloignant Michel Calaphate et sa famille. Jean avait été transporté à Lesbos, Michel à Chio, Constantin à Samos. Mais la faiblesse du gouvernement fit naître d'autres ennemis. Théophile Érotique, chassé deux ans auparavant de Servie par Étienne Boistlave, était gouverneur de l'île de Chypre. Cet homme, d'un esprit remuant et ambitieux, apprenant la révolution qui ôtait la couronne à Calaphate, résolut de s'emparer de l'île et de s'y former un royaume. Il soulève les peuples contre le financier Théophylacte, sous prétexte d'une rigueur excessive dans l'exaction des tributs, et le fait massacrer. Toute l'île se soumet à lui comme à son libérateur. Monomaque ne tarda pas à étouffer cette révolte. Constantin Chagé, amiral de la flotte impériale, n'eut que la peine de se montrer pour ramener les Cypriotes à l'obéissance. Théophile fut pris et conduit à l'empereur, qui se contenta de confisquer

ses biens et de le faire servir de risée au peuple, en l'exposant, vêtu d'une robe de femme, au milieu du cirque, dans les jeux équestres.

XII. Guerre de Servie. Cedr. p. 754, 755. Zon. t. 2, p. 247, 248. Glycas, p. 319. Manass. p. 127.

L'empereur trouvait un ennemi plus redoutable dans le nouveau roi de Servie. Ce prince infestait par des courses continuelles l'Illyrie entière et surtout le pays des Triballes, qui faisait alors partie de la Bulgarie. Monomaque n'était pas en état de commander lui-même ses armées : tourmenté des douleurs de la goutte, il passa dans son lit la plus grande partie de son règne, alternativement occupé de ses maux et de ses plaisirs. Il ne savait pas même choisir ceux qui devaient commander. Il envoya ordre à Michel, gouverneur de Dyrrachium, de marcher contre Étienne avec ses troupes et celles qu'il aurait rassemblées des provinces voisines. Quoique Michel n'eût aucune expérience de la guerre, il obéit, et se mit en marche à la tête de soixante mille hommes. Il entra dans la Servie par des chemins rudes, montueux, et si étroits qu'à peine y avait-il place pour deux cavaliers de front. Après avoir passé ces défilés dangereux, sans songer à les faire garder, ni à prendre aucune précaution pour le retour, il fait le dégât dans la contrée, et, après s'être chargé de butin, il reprend la route de Dyrrachium. Les Serves, qui ne s'étaient pas montrés en campagne, s'étaient postés dans des forêts à droite et à gauche, au-dessus de ces gorges étroites. Dès que l'armée y est engagée, ils font rouler sur elle des rochers entiers, et pleuvoir une grêle de traits. Les Grecs, exposés à ce violent orage, ne peuvent faire usage de leurs armes ni de leurs bras; les uns restent ensevelis sous les masses de pierres qui les écrasent, les autres

tombent percés de flèches. Les vallons sont comblés de cadavres, de chevaux morts, d'armes brisées. Il y périt quarante mille hommes et sept officiers généraux. Les autres, couverts de blessures, gagnent le haut des éminences, et se dérobent à l'ennemi au travers des forêts. Ne marchant que de nuit, suivis de leur général, qui ne les commandait plus, ils rapportèrent à Dyrrachium les marques sanglantes de leur défaite.

XIII. Maniacès en Italie.

Cedr. p. 756, 757. Zon. t. 2, p. 249, 250. Manass. p. 127, 128. Glycas, p. 39. Lup. protosp. Leo ost. l. 2, c. 67. Guill. Appul. l. 1. Murat. ad Chron. Bar. Idem, annal. d'Ital. t. 5, p. 128 et seqq. Giann. Hist. Nap. l. 8, c. 2. Abrégé de l'Hist. d'Ital. t. 3, p. 100, 102, 104.

Une perte si honteuse jetait l'alarme dans Constantinople, lorsqu'on y reçut la nouvelle d'une révolte dont les suites étaient encore plus à craindre par les qualités de celui qui en était le chef. Zoé, avant que d'épouser Monomaque, avait envoyé Maniacès en Italie, pour défendre, contre les Normands et les Lombards, ce que l'Empire y possédait encore. Il y trouva les affaires des Grecs en très-mauvais état. Argyre, fils de Mel, s'étant échappé des prisons de Constantinople, était revenu en Apulie. Les Normands, mécontents d'Aténulf, qui, sans les consulter, avait profité de la rançon d'Exauguste et l'avait remis en liberté, s'étaient séparés de lui pour mettre Argyre à leur tête. La réputation qu'avait laissée son père, lui donnait parmi eux une grande considération, qu'il soutint par son mérite personnel; et sous sa conduite, ils s'étaient rendus maîtres d'une grande partie de l'Apulie. Maniacès débarqua au port d'Otrante, et livra bataille aux Normands, entre Monopoli et Matera. Elle fut sanglante, et l'avantage, long-temps disputé, demeura enfin à Maniacès. Ce général, naturellement dur et cruel, aigri par cette résistance, s'en vengea sur les deux villes qui furent le prix de sa victoire. Il ne fit de quartier ni aux femmes ni aux enfants, encore

moins aux prêtres et aux moines. Tout fut passé au fil de l'épée, à l'exception des principaux habitants, qu'il n'épargna dans le massacre que pour leur faire ensuite trancher la tête aux portes de leur patrie. Deux cents furent décapités devant Matera. Plusieurs autres villes se rendirent au vainqueur; et, par une de ces alternatives alors fréquentes en ce pays, l'Apulie allait rentrer tout entière sous la puissance des Grecs, lorsque Maniacès tourna ses armes contre l'Empire.

XIV. Révolte de Maniacès.

Ce guerrier possédait en Orient de grandes terres qui touchaient celles de Romain Sclérus, et ce voisinage donnait occasion à de vives contestations. Maniacès, d'un caractère bouillant et impétueux, avait voulu plusieurs fois tuer Sclérus, qui n'avait évité la mort que par la fuite. Lorsque Monomaque fut empereur, Sclérus, devenu puissant par le crédit de sa sœur Sclérène, se vit en état de se venger de son ennemi. Il profita de son absence pour envahir une partie de ses terres; il lui fit même l'affront le plus sensible, en débauchant sa femme; et, pour achever de le perdre, il engagea le prince à le dépouiller du commandement et à le rappeler à Constantinople. Maniacès, au désespoir de voir que ses services n'étaient payés que par des outrages, et sentant bien qu'il serait mal reçu à la cour, résolut de n'y retourner qu'en maître et les armes à la main. Il n'eut pas de peine à mettre son armée dans ses intérêts. Ses soldats regardaient l'Italie comme un exil, et désiraient ardemment de revoir leur patrie. Il ne lui fut pas si facile de gagner Argyre et les Normands, qu'il voulait attacher à son parti. Ils comprirent qu'en secondant l'entrepries de Maniacès, ils se donneraient un maître plus diffi-

cile à détruire que toutes les forces de l'Empire grec, et que l'Italie serait perdue pour eux. Ainsi, loin d'écouter la proposition du rebelle, Argyre se déclara contre lui. A la tête de sept mille Normands, il prit la ville de Juvenace, et alla mettre le siége devant Trani. Il fut obligé de le lever au bout d'un mois, quoiqu'il eût fait construire une tour de bois, de nouvelle invention, sur laquelle il comptait beaucoup pour la prise de la ville.

XV. Succès et mort de Maniacès.

Cependant l'empereur, instruit de la révolte de Maniacès, avait envoyé pour la combattre un grand corps de troupes commandé par un de ses écuyers, nommé Parde, qui n'avait d'autre mérite que celui de courtisan. Ce ne fut qu'un jeu pour Maniacès de se défaire de cet ennemi. Dès qu'il apprit son arrivée, il courut à sa rencontre, tailla ses troupes en pièces, le tua lui-même, et se saisit des grandes sommes d'argent que Parde apportait pour gagner les Normands, les Lombards et les troupes rebelles. Ce butin mit Maniacès en état de soutenir la guerre civile. Décoré du diadême et du titre d'empereur, qu'il se fit donner par ses soldats, il se présenta devant Bari, et n'y fut pas reçu. Argyre s'y était jeté pour la défendre. Il se retire à Tarente; Argyre et les Normands, joints au catapan Basile Théodorocane, l'y assiégent sans succès. Maniacès se renferme dans Otrante; les Normands viennent encore l'y assiéger. Enfin, las des chicanes de la guerre d'Italie, il se détermine à frapper un grand coup, qui ferait tomber tout le reste, et à marcher à Constantinople pour détrôner l'empereur. Il s'embarque secrètement, et, quoique Théodorocane fermât le port d'Otrante avec une flotte, il passe à

Dyrrachium et prend le chemin de la Bulgarie. L'empereur, alarmé de sa marche, lui écrit pour lui promettre, ainsi qu'à ceux qui le suivaient, l'impunité et même des récompenses, s'ils rentrent dans le devoir. Mais, se doutant bien que ces offres seraient inutiles, il assemble en même temps des troupes, dont il donne la conduite à Étienne Sébastophore. On appelait ainsi les commandants des différents quartiers de Constantinople, parce que, dans les cérémonies publiques, ils portaient à la tête de leur quartier l'image de l'empereur; et c'était une dignité considérable, souvent occupée par des patrices, quoique subordonnée au préfet de la ville. C'était cet Étienne que Zoé avait envoyé porter la pourpre à Monomaque, lorsqu'elle l'avait choisi pour époux. L'approche de cet eunuque, à qui la confiance de l'empereur n'avait pas donné la science militaire, n'intimida point Maniacès. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Ostrobe. Celle d'Étienne fut mise en déroute. Maniacès, combattant à la tête de la sienne, portait partout la terreur et la mort, lorsqu'il reçut un coup de flèche dans la poitrine. Il tomba de cheval, et expira sur la place. La fortune du combat changea aussitôt; les fuyards tournèrent visage, les vainqueurs jetèrent bas les armes et se rendirent. On coupa la tête à Maniacès. Étienne, d'autant plus enflé de sa victoire, qu'il l'avait moins méritée, revint à Constantinople. Précédé de son armée, il rentra dans la ville sur un cheval blanc, conduisant devant lui les officiers rebelles montés sur des ânes, et faisant porter au bout d'une pique la tête de Maniacès, qui fut ensuite suspendue au haut du théâtre. L'empereur voulut être témoin de la gloire de son général.

Environné de tout l'éclat de la majesté impériale, assis entre Zoé et Sclérène, dans le vestibule de l'église du Sauveur, située près de l'entrée du palais, dans la grande place, il vit défiler devant lui toute la pompe de ce triomphe.

L'opposition d'Argyre aux desseins ambitieux de Maniacès l'avait réconcilié avec l'empereur grec. Monomaque lui pardonna le passé, le fit patrice, et lui accorda Bari avec le titre de prince, auquel il joignit celui de duc de la Pouille. Ainsi, Argyre devint, par le moyen des Grecs, maître de cette même ville que Mel, son père, s'était efforcé d'enlever aux Grecs, pour la mettre en liberté. C'est ainsi que se forma la principauté de Bari. Mais, en acquérant l'amitié des Grecs, Argyre perdit celle des Normands. Ce n'était pas pour l'intérêt de l'Empire que les Normands s'étaient déclarés contre Maniacès, et Monomaque, en payant ce service, fut la dupe de leur politique. Ils reçurent ses présents, et se séparèrent d'Argyre dès qu'ils le virent uni avec les Grecs. Guaimar, prince de Salerne et de Capoue, jaloux de l'élévation d'Argyre, se donna lui-même le titre de duc de Pouille et de Calabre; et, prenant les Normands à sa solde, il alla mettre le siége devant Bari. Mais Argyre se tenant renfermé dans la place, sans risquer aucun combat, l'obligea de se retirer, après avoir fait le dégât dans les environs. Ce fut alors que les Normands, déja maîtres d'une grande partie de la Pouille, et pleins d'espérance de conquérir bientôt le reste, établirent entre eux une forme de gouvernement semblable à celui que les seigneurs lombards avaient choisi après la mort de Clef, et qui n'avait duré que dix ans. Ils

An 1043.
XVI. Affaires d'Italie.
Guill. Appul. l. 1.
Lup. protosp.
Chron. Bar.
Chr. Norm.
Ducange, fam. Byz. p. 157.
Murat. ann. d'Ital. t. 6, p. 130 et seqq.
Giann. Hist. Nap. l. 9, c. 2.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 108, 118.

se partagèrent les villes conquises, auxquelles ils attachèrent le titre de comtés; et, dans ce partage, ils n'oublièrent pas Ardoin, qui avait été l'ame de leur entreprise. Quoiqu'ils fussent indépendants l'un de l'autre, toutefois, pour éviter la confusion presque inévitable dans la pluralité des commandants, ils élurent un chef pour convoquer l'assemblée de la nation, y présider, et marcher à leur tête dans la guerre. Cet honneur était dû à Guillaume Bras-de-Fer il eut le titre de comte de la Pouille; mais ce ne fut qu'un titre d'honneur; il n'était que le premier entre ses égaux. La ville de Melfes fut choisie pour capitale; c'était là que se tenaient les assemblées générales; elle était commune à tous, et n'entrait dans le partage d'aucun des comtes. Cette forme d'aristocratie subsistait depuis trois ans, et la puissance des Normands, s'affermissant par une constitution régulière, s'étendait peu à peu par de nouvelles conquêtes, lorsqu'Argyre, content de vivre tranquille dans sa principauté de Bari, sans s'attirer sur les bras des ennemis si redoutables, fit un voyage à Constantinople. L'empereur le reçut avec distinction; mais il lui fit des reproches de son indifférence, et il exigea de sa fidélité qu'il travaillât à chasser de la Pouille une nation qui ne s'était établie qu'aux dépens de l'Empire. Ce projet occupait le conseil de l'empereur, lorsqu'on reçut une nouvelle qui prouvait la difficulté de l'exécution. Eustaise, catapan d'Italie, avait livré bataille aux Normands, près de Trani, et avait éprouvé, par une sanglante défaite, combien il était inférieur en science militaire à Guillaume Bras-de-Fer, et ses soldats, en valeur, aux troupes normandes. Mais les vainqueurs firent, peu de

jours après, une perte plus grande que celle d'une bataille. Guillaume, le héros de la première famille de Tancrède, mourut regretté des siens, admiré des ennemis mêmes, autant par sa douceur et par sa bonté que par sa brillante valeur. Il ne laissait point d'enfants. Son frère Drogon hérita de ses titres, et soutint sa haute renommée pendant le peu de temps qu'il lui survécut. Revenons à ce qui se passait à Constantinople.

XVII. Mort du patriarche Alexis. Cedr. p. 758. Zon. t. 2, p. 250. Glycas, p. 319. Joël, p. 183, 184. Oriens. Chr. t. I, p. 259, 260.

Alexis, qui gouvernait cette église depuis dix-sept ans, mourut le 20 février 1043. Les richesses qu'il laissa ne font pas son éloge. L'empereur fit enlever deux mille cinq cents livres d'or, qu'on trouva cachées dans son palais. On lui donna pour successeur, le 25 mars suivant, Michel Cérulaire, qui, ayant été banni de Constantinople trois ans auparavant, pour avoir conjuré contre l'empereur Michel-le-Paphlagonien, avait embrassé l'état monastique. Ce fut ce patriarche qui leva l'étendard de la révolte contre l'église romaine, et qui fut l'auteur du schisme des Grecs, ainsi que nous le rapporterons dans la suite.

XVIII. Mort de Jean-le-Ministre. Cedr. p. 758. Zon. t. 2, p. 251.

Jean-le-Ministre vivait au-delà du Bosphore, dans un monastère, où Calaphate l'avait fait enfermer. Monomaque ne le trouva pas assez puni; il le fit transporter à Mitylène, avec ordre de lui crever les yeux. Ce fier ministre, qui avait fait tant de malheureux, n'eut pas assez de courage pour supporter ses propres malheurs; il mourut de désespoir, le 12 mai, onze jours après son aveuglement.

XIX. Disgrace d'Étienne Sébastophore.

Deux mois après, on vit encore un exemple d'une éclatante disgrace. Étienne Sébastophore, favori de Monomaque, qui, l'année précédente, l'avait décoré du triomphe le plus brillant et le moins mérité, fut

accusé et convaincu d'avoir formé le dessein de détrôner l'empereur et d'élever à sa place le patrice Léon, fils de Lamprus, et gouverneur de Mélitine. L'ingrat Étienne était sans doute le plus coupable; il fut le moins puni. Soit par la faveur de Zoé, soit par un reste de tendresse du prince pour un homme qui lui avait porté la première nouvelle de son élévation, soit par l'effet de quelques-unes de ces intrigues de cour qui renversent l'ordre de la justice, il en fut quitte pour perdre ses biens et être relégué dans un monastère. On ne parle pas de Léon qui, apparemment, se déroba aux poursuites. Mais Lamprus, son père, ne fut pas épargné. Après de cruelles tortures, il fut promené dans la place publique, pour y essuyer toutes les insultes du peuple. Enfin on lui creva les yeux. Il ne survécut que peu de jours à ces rigoureux traitements.

XX. Guerre des Russes. Cedr. p. 614 et seqq.

Ces événements domestiques qui n'intéressaient que l'empereur, occupaient moins les esprits qu'un danger qui menaçait l'Empire. Les Grecs, environnés de Barbares, et trop faibles pour résister à tous, achetaient la paix de plusieurs de ces peuples. Ils payaient tribut aux Russes, qui leur fournissaient des troupes, et entretenaient avec eux un commerce utile aux deux nations. Des marchands russes, qui étaient toujours en grand nombre à Constantinople, ayant pris querelle avec quelques habitants, on en vint aux mains, et un seigneur russe des plus distingués fut tué dans ce tumulte. Jaroslas régnait alors en Russie. Ce prince guerrier, qui venait de vaincre les Patzinaces et de dompter les Lithuaniens, irrité de ce meurtre, fait prendre les armes à ses sujets, appelle à son secours les autres Barbares septentrionaux, assemble une ar-

mée de cent mille hommes, et la fait embarquer sur le Borysthène. Il en donne la conduite à son fils Vladimir. Tous les canots qui composaient cette flotte (car les Russes n'avaient pas d'autres navires) devaient traverser le Pont-Euxin, et se réunir à l'entrée du Bosphore, pour aller ensemble attaquer Constantinople. A cette nouvelle, l'empereur députe à Vladimir; il lui fait représenter *Qu'il n'a point de part à l'injure dont les Russes ont à se plaindre; qu'une querelle survenue entre des particuliers ne doit pas rompre une paix depuis long-temps établie entre les deux nations; et, qu'après tout, il est prêt de donner aux Russes telle satisfaction que peut exiger la plus rigoureuse justice.* Ses députés sont renvoyés avec insulte, et l'empereur, perdant toute espérance d'accommodement, se prépare lui-même à la guerre. Il commence par faire arrêter et mettre en prison tous les Russes qui étaient à Constantinople, et donne le même ordre pour toutes les provinces. Comme les vaisseaux de la flotte impériale étaient dispersés en différents parages, et que le temps manquait pour les rassembler, il fait équiper à la hâte les navires de toute espèce qui se trouvaient dans le port de Constantinople, il y fait embarquer ce qu'il y avait de soldats dans la ville, avec une ample provision de feu grégeois; il monte lui-même sur sa galère, et s'avance vers les Barbares, qui se tenaient sur les ancres à l'entrée du canal. Deux grands corps de cavalerie l'accompagnaient à droite et à gauche, et marchaient le long du rivage.

XXI. Défaite des Russes.

Les deux flottes s'observaient sans faire aucun mouvement, et chacune attendait l'attaque. Enfin l'empe-

reur, voyant que le jour se passait sans rien faire, envoie encore proposer un accommodement. Il n'est par mieux écouté que la première fois. Vladimir répond seulement que, pour avoir la paix, il faut lui payer trois livres d'or pour chacun de ses soldats. Une réponse si peu raisonnable détermine l'empereur à combattre. Il ordonne à Basile Théodorocane de prendre trois trirêmes, et d'aller harceler l'ennemi. Basile fait plus que l'empereur ne lui avait commandé; il se jette au travers de la flotte, brûle sept canots, en coule à fond trois avec leur charge, saute lui-même dans un canot russe, et tue ou jette à la mer ceux qui le montaient. Les Russes, voyant en ce moment l'empereur venir sur eux avec toute sa flotte, prennent la fuite, se font échouer contre des rochers et des bancs de sable, et gagnent le bord, où la cavalerie grecque en fait un grand carnage. On y compta ensuite près de quinze mille cadavres. L'empereur, étant demeuré deux jours en cet endroit, retourna le troisième à Constantinople, laissant à Nicolas et à Basile sa flotte bien garnie de troupes, avec ordre de garder l'entrée du canal et d'empêcher les descentes.

XXII. Ils se retirent.

Il restait encore aux Russes un très-grand nombre de canots, qui se rassemblaient dans un port voisin; et, tandis que la flotte grecque courait le long des rivages pour piller ceux qui avaient échoué, et dépouiller les cadavres que la mer jetait sur ses bords, vingt-quatre vaisseaux, détachés à la poursuite des fuyards, allèrent insulter les Russes jusque dans le port. A peine y furent-ils entrés, qu'ils se virent environnés d'une prodigieuse multitude de canots, qui les assaillaient de toutes parts comme un essaim d'abeilles.

Bientôt les vaisseaux furent investis et couverts de Russes qui montèrent à l'abordage, et les Grecs, fatigués du travail de la rame et de la poursuite, pouvaient à peine rendre quelque combat. Ils voulurent sortir et regagner la pleine mer; mais ils trouvèrent le passage fermé. Ce fut là que le patrice Constantin Caballure, commandant de la flotte de Cibyre, qui consistait en onze vaisseaux, fut tué en combattant avec courage. Quatre vaisseaux furent pris, entre lesquels était l'amiral. Tout l'équipage fut passé au fil de l'épée. Les autres échouèrent contre les rochers, où ils se brisèrent. Des soldats qui les montaient, les uns périrent dans les eaux, les autres par le fer ennemi; quelques-uns furent faits prisonniers. Ceux qui purent échapper, en grimpant sur le rivage, revinrent nus, meurtris, déchirés, rejoindre leur flotte. Les Russes, consolés de leur défaite, reprirent la route de leur pays. Comme la perte d'un grand nombre de leurs canots en obligeait une partie de retourner par terre, ils furent arrêtés près de Varna par Catacalon, gouverneur de ce pays, qui en fit un grand carnage et en envoya huit cents à Constantinople. Ce guerrier, aussi vigilant que brave et hardi, les avait déja fort maltraités à leur premier passage, lorsqu'en allant à Constantinople ils avaient fait une descente sur cette côte.

L'empereur, échappé de ce danger, pensa périr au milieu de Constantinople. L'éclat scandaleux dont brillait Sclérène éclipsait même l'impératrice, et révoltait les esprits. On craignait que cette ambitieuse maîtresse, pour régner seule, ne se défît de Zoé et de Théodora. Le 9 mars de l'an 1044, jour de la fête des quarante martyrs, il se faisait une procession solennelle, sorte de dévotion fort à la mode à Constanti-

An 1044.
XXIII. Sédition.
Cedr. p. 761. Glyc. p. 320.

nople, et à laquelle les empereurs se faisaient plus de scrupule de manquer qu'aux préceptes de l'Évangile. L'empereur à pied, accompagné de sa garde, se rendit à l'église du Sauveur, au milieu des acclamations du peuple. C'était là qu'il devait monter à cheval pour marcher avec le clergé à l'église des Martyrs. Pendant qu'il s'y préparait, il s'élève du milieu de la foule une voix qui s'écrie : *Point de Sclérène ; vivent nos princesses Zoé et Théodora ! Que Dieu les préserve du malheur qui les menace !* Ces paroles bouleversent en un moment l'esprit du peuple. Les acclamations se changent en cris de fureur; on insulte, on veut tuer le prince, auquel on souhaitait tout à l'heure mille ans de vie, et peut-être l'aurait-on mis en pièces avec toute sa maison, si les deux princesses n'eussent apaisé le tumulte en parlant au peuple du haut d'une fenêtre. Monomaque, confus et tremblant, regagna son palais sans achever la cérémonie.

An 1045.
XXIV.
Guerre en Arménie.
Cedr. p. 761 et seqq.
[Tchamtch. II, c. 39, 40.]

Une contestation de domaine qui s'éleva l'année suivante aux extrémités de l'Empire, alluma une grande guerre. Vingt-quatre ans auparavant, George, roi d'Ibérie et d'Abasgie, faisant la guerre à l'Empire, avait été secondé par un prince nommé Jobanésic ou Jean Sembat, qui possédait dans l'Arménie-Majeure un grand territoire autour de la ville d'Ani. Lorsque l'empereur Basile eut vaincu George, Jean, appréhendant le ressentiment du vainqueur, le prévint en lui mettant entre les mains sa personne et ses états. Basile, désarmé par cette soumission, non-seulement ne lui ôta rien de ce qu'il possédait, mais lui donna même pour toute sa vie le domaine usufruitier de la Grande-Arménie, à condition qu'après sa mort le territoire d'Ani, ainsi que l'Arménie, reviendrait à l'Em-

pire. Jean accepta cette condition par un acte signé de sa main. Étant mort plusieurs années après Basile, son neveu [1] Gagic lui succéda dans tous ses droits et ses domaines, dont les successeurs de Basile, peut-être par ignorance, le laissèrent jouir paisiblement. Mais l'acte original étant tombé entre les mains de Monomaque, il en demanda l'exécution. Gagic ne refusait pas de se reconnaître vassal de l'Empire; mais il prétendait conserver tout l'héritage de son père; et ce procès ne put être vidé que par les armes. Monomaque envoya une armée, dont il donna le commandement à Michel Jasitas, qu'il nommait gouverneur d'Ibérie, avec ordre de forcer Gagic à se dessaisir de ses états. Gagic, de son côté, résolut de se défendre, et le fit avec tant de courage, que Jasitas se vit obligé de demander de nouveaux secours. On lui envoya une nouvelle armée plus nombreuse que la première, sous la conduite de Nicolas [2], commandant général des troupes de la garde. L'empereur écrivit encore au Sarrasin Aplesphar [ou Abou'lséwar], émir de Tibium [ou Tovin] et de la Persarménie sur les bords de l'Araxe, pour l'engager à porter ses armes dans l'Arménie, et à faire la guerre à Gagic. Nicolas, porteur des lettres de l'empereur, y joignit les présents et les sollicitations les plus pressantes. Abou'lséwar promit de pousser Gagic à toute outrance, si l'empereur voulait s'engager par écrit à le laisser maître des conquêtes qu'il ferait sur l'ennemi. L'empereur y consentit par un acte authentique; aussitôt le Sarrasin se mit en campagne, et prit sur Gagic grand nombre de places.

[1] Lebeau disait : *son fils*; voyez livre 77, § 47.— B.

[2] Nicolas Cavasilas, mentionné liv. 77, § 40.—B.

Gagic, attaqué à la fois par les Grecs et les Sarrasins, prit le parti [1] de faire la paix avec Nicolas, et de se mettre à la discrétion de l'empereur. [Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que se termina cette importante affaire. Gagic refusait absolument de livrer son royaume. Mais Sargis-Vestès l'obsédait sans relâche pour qu'il se rendît à Constantinople. Il fallut, pour le décider, que l'empereur s'engageât, sous les plus terribles serments, à respecter sa personne et son indépendance, et que tous les seigneurs du parti grec signassent, avec le sang du Sauveur, une promesse de ne point livrer la ville en l'absence du roi. Gagic vint à Constantinople se mettre entre les mains de l'empereur; reçu d'abord très-honorablement, il ne tarda pas à être privé de sa liberté, quand on le vit opiniâtre dans ses refus. Cependant, les seigneurs arméniens ayant envoyé à l'empereur les clefs d'Ani et du palais, le roi ne voulait point encore sanctionner une trahison si manifeste. Mais Grégoire, magistros,

[1] Avant cela l'auteur arménien parle de tentatives faites pour neutraliser Abou'lséwar par le roi Gagic, qui y réussit, ainsi qu'à se débarrasser des Grecs. Il ajoute que Gagic voulait se défaire du perfide Sargis-Vestès, qu'il soupçonnait d'être l'instigateur de ses ennemis. Vestès ne parvint à détourner le coup qu'en calomniant auprès du roi, Grégoire, magistros. Celui-ci se réfugia à Constantinople, où il composa divers ouvrages tant en prose qu'en vers, fort estimés des Arméniens. Comme l'Arabe Manoutché lui reprochait la simplicité des évangiles: « La poésie du style est l'ouvrage des hommes, répondit-il, la simplicité convient à la majesté divine. » Et il s'engagea à écrire en trois jours une histoire, en mille distiques, de l'ancien et du nouveau testament, depuis Adam jusqu'au deuxième avénement de J. C. Il tint parole, et le Musulman se convertit. Ce fut pendant son séjour à Constantinople que Basile l'honora du titre de magistros. Plus tard, l'un de ses fils, Vasac, fut fait prince d'Antioche. Samuel d'Ani attribue au patriarche Pierre, conjointement avec Sargis et Grégoire magistros, la perfidie qui força Gagic à se livrer à l'empereur. Il est seul de son avis pour Pierre et Grégoire. — B.

lui donna le signal de la soumission, en livrant ses possessions de la province d'Ararat, en échange desquelles on lui donna, avec le titre de duc, un territoire dans la Mésopotamie. Gagic n'hésita plus. La lettre de cession à la main, le général Asitas se présente; mais il est vigoureusement repoussé. Enfin, mieux éclairés sur leurs vrais intérêts, les habitants ouvrirent leurs portes à l'armée grecque. Ainsi fut consommée la ruine du royaume de la Grande-Arménie et de la dynastie Bagratide. Le seul pays indépendant de l'ancienne Arménie fut celui de Cars, gouverné héréditairement par un fils d'Abas. Le roi Gagic] reçut, en récompense de sa soumission, la dignité de maître de la milice, avec de grandes terres en Cappadoce, où il vécut plus heureux dans l'opulence d'une condition particulière que dans une souveraineté contestée. [Il mourut en 1079. Ce n'était pas assez pour les Grecs d'avoir anéanti le royaume d'Arménie. Pour faire disparaître jusqu'au dernier vestige de nationalité, le patriarche d'Ani, calomnié à dessein auprès de l'empereur, reçut ordre de quitter son siége et d'aller s'établir à Arzen ou Ardzen, dans le canton de Carin, laissant pour substitut son neveu Khatchic. Mais le jour de l'Épiphanie, après la bénédiction des eaux, le patriarche Pierre fut arrêté et mis en prison au fort de Khaltoiaritch, et son neveu Khatchic, dans celui de Siavkar, le tout à l'instigation de Catacalon-le-Brûlé, gouverneur d'Ani. Cependant l'empereur, instruit de l'innocence de Pierre, le fit venir à Constantinople, et ordonna de réintégrer Khatchic. Pierre fut reçu honorablement, mais gardé à vue; on le décora, pour la forme, du titre de syncelle, ordi-

nairement attribué au successeur présomptif du patriarche de Constantinople. Après trois ans de séjour en cette ville, le prince de Sébaste et le roi exilé Gagic s'offrirent en caution pour lui, et il eut la liberté d'aller à Sébaste. Il mourut sept ans après, en 1060. —B.]

An 1046.

XXV. Guerre contre Abou'lséwar.

Ce n'était pas l'intention de Monomaque de tenir parole à Abou'lséwar et de lui laisser ses conquêtes; mais celle du Sarrasin était assurément de les conserver. Dès que Gagic eut été mis à la raison, l'empereur redemanda les places dont Abou'lséwar s'était emparé, comme faisant partie des états du vaincu; et, sur le refus, il ordonne à Nicolas de mettre ensemble les troupes grecques, ibériennes et arméniennes, et de marcher au Sarrasin, qui avait l'audace de prétendre qu'on dût tenir parole à des infidèles. Nicolas rassemble toutes les forces que l'Empire avait dans ce pays; et ne croyant pas apparemment qu'une telle expédition fût digne de lui, il en charge Jasite et un Alain, son vassal, nommé Constantin. Il leur ordonne d'aller attaquer Tovin. Abou'lséwar était beaucoup plus habile que Nicolas même. Outre sa valeur naturelle, il possédait parfaitement l'art de la guerre, et savait rompre les mesures de l'ennemi. Se sentant trop faible pour en venir aux mains, il se renferme dans sa ville, et bouche le lit de la rivière qui baignait les murs, pour inonder la plaine voisine. Il poste des archers sur les coteaux dans les vignobles d'alentour, et convient avec eux d'un signal. Ces dispositions faites, il attend l'ennemi. Les Grecs, persuadés que c'était par crainte qu'il se tenait enfermé, courent sans ordre aux murailles, les uns à pied, les autres à cheval,

bien assurés qu'ils vont emporter la ville d'emblée. Dès qu'Abou'lséwar voit les uns embourbés, les autres engagés dans les vignobles, il donne le signal, et les soldats embusqués au haut des coteaux accablent les Grecs de flèches et de pierres. La plupart y laissèrent la vie; ceux qui échappaient aux coups restaient, hommes et chevaux, enfoncés dans la terre détrempée par les eaux. Jasite et Constantin se sauvèrent avec un petit nombre et allèrent porter à Nicolas la nouvelle de leur défaite.

An 1047. XXVI. Catacalon envoyé contre Abou'lséwar. [Tchamtch. II, p. 948.]

L'empereur, ayant appris ce mauvais succès causé par l'ignorance de ses généraux, rappelle Nicolas et Jasite. Il confère le gouvernement d'Ibérie à Catacalon [1], le meilleur guerrier de l'Empire, et donne le commandement de l'armée à Constantin, capitaine de la garde étrangère. C'était un eunuque, Sarrasin de naissance, mais homme d'esprit, qui avait la confiance de l'empereur, auquel il avait rendu de grands services dans le temps de son infortune. Ces deux généraux, parfaitement d'intelligence, ne jugèrent pas à propos de commencer par le siége de Tovin, capitale des domaines d'Abou'lséwar, et en état de faire une longue résistance. Ils crurent devoir affaiblir auparavant ce prince, en lui enlevant toutes les places de moindre considération qui lui fournissaient des forces. Ils réussirent à s'en rendre maîtres, malgré leur situation avantageuse et les secours d'Abou'lséwar, qui fut battu dans toutes les rencontres. Enfin, approchant toujours de Tovin, ils vinrent mettre le siége devant

1 Tchamtch. appelle ce général grec Télarkh ou Téliarkh, II, p. 938. — B.

le fort de Chélidoine, bâti sur un roc escarpé : comme ils avaient donné le change aux habitants, en feignant d'avoir d'autres desseins, et qu'ils avaient tout-à-coup rabattu sur cette place, lorsqu'on s'y attendait le moins, elle était mal pourvue de vivres. Elle ne pouvait tenir long-temps. [Cependant Abou'lséwar, irrité de tant de pertes, vint lui-même faire des ravages sur les terres de l'Empire, jusqu'aux portes d'Ani. Toutes les églises étaient détruites, tous les captifs chrétiens obligés de choisir entre l'apostasie ou la mort. Le vieux général Wahram fut le seul qui songeât à défendre le pays. Il eut quelques succès; mais, ayant vu mourir à ses côtés son fils Grégoire, il se jeta en désespéré sur l'ennemi, fut pris et martyrisé à l'âge de 80 ans. Les auteurs arméniens font le plus grand éloge de ce dernier rejeton des Arsacides. Les choses en étaient là], lorsqu'il vint ordre à Constantin d'abandonner tout, et de revenir à grandes journées à Constantinople avec son armée, laissant Catacalon en Ibérie.

XXVII. Aventure de Léon Tornice. Cedr. p. 764, 765, 766. Zon. t. 2, p. 251, 252, 253. Manass. p. 128. Glyc. p. 720.

Une dangereuse révolte obligeait l'empereur à rassembler toutes ses forces. Léon Tornice, son parent, établi dans Andrinople, avait gagné le cœur des Macédoniens par ses qualités aimables, relevées encore par les graces de l'extérieur. Ces avantages lui donnaient déja l'empire sur les esprits, et l'on était persuadé qu'il monterait un jour sur le trône. Les devins, qui prennent tout leur savoir dans les circonstances, ne manquaient pas de le prédire. Monomaque, dévoré de jalousie, le haïssait mortellement; mais Léon était dans une grande estime auprès d'Euprépie, sœur de Monomaque. C'était une princesse généreuse, à qui la fortune de son frère convenait mieux qu'à lui-même.

L'empereur ne l'aimait pas; il ne pouvait aimer que ses plaisirs; mais il la craignait, à cause de l'ascendant que lui donnaient sa vertu et son génie. Comme elle sentait son peu de crédit, elle allait rarement au palais, et c'était toujours pour plaider la cause des peuples contre les financiers. Monomaque, jaloux de la correspondance mutuelle d'Euprépie et de Tornice, prit le parti de les éloigner l'un de l'autre. Tornice fut envoyé en Ibérie avec la qualité de gouverneur. C'était un exil honorable. Sa réputation le devança. Il trouva en Ibérie ce qu'il avait quitté en Macédoine, l'amour des peuples, que sa conduite ne fit qu'accroître. Ses ennemis désespérés résolurent de le perdre. C'était faire leur cour au prince. Il fut accusé d'aspirer à l'empire, et aussitôt condamné sans être entendu. On lui coupa les cheveux, et, après l'avoir revêtu d'un froc, on le fit revenir à Constantinople pour le renfermer dans un cloître. L'empereur le voulut voir sous ce nouvel habit; et, sans lui dire une parole, il le congédia avec de grands éclats de rire.

XXVIII. Il est proclamé empereur.

Cet accueil insultant fut plus sensible à Tornice que sa condamnation même. Les Macédoniens, dont il était chéri et qui fondaient sur lui de grandes espérances, en furent encore plus indignés. Ils vinrent l'enlever pendant une nuit et le transportèrent à Andrinople. Cette ville était remplie de gens de guerre mécontents de l'empereur; les officiers, parce qu'ils n'étaient pas employés, les soldats, parce qu'ils étaient mal payés. L'oisiveté les rendait séditieux. Ils n'aspiraient qu'après une révolution, qui leur promettait des occasions de pillage. Les amis de Tornice n'eurent pas de peine à les porter à la révolte. Ils procla-

mèrent Tornice empereur. Le désir de la vengeance lui fit accepter le diadème, et le rendit réellement coupable du crime pour lequel il avait été injustement condamné. Tous les esprits turbulents et audacieux, tous les bandits et les misérables vinrent grossir son armée. A leur tête, il marche vers Constantinople, se flattant de n'y trouver aucune résistance. Les armées étant employées aux extrémités de l'Orient, l'empereur n'avait autour de lui que sa garde ordinaire, et ne devait trouver aucune défense dans les habitants, dont il était haï. Tornice arrive le soir à la vue de la ville, et campe vis-à-vis de la porte de Blaquernes.

XXIX. Il attaque Constantinople.

Le lendemain il marche en bataille jusqu'au pied des murs, et demande qu'on lui ouvre les portes, promettant aux gardes de grandes récompenses. Comme on ne lui répondait que par des railleries, il se dispose à donner l'assaut. Cependant l'empereur fait distribuer des armes au peuple pour défendre la muraille. Il rassemble environ mille hommes, partie soldats, partie bourgeois ou valets de sénateurs; il les fait sortir par la porte de Blaquernes, et croyant opposer à l'ennemi une forte barrière, il fait planter devant eux une palissade. Argyre, qui se trouvait encore à Constantinople, et qui savait mieux la guerre que l'empereur, avait beau lui représenter *Que le meilleur parti était de se tenir dans la ville, et de repousser du haut des murs les attaques de l'ennemi; qu'exposer à des troupes aguerries et furieuses une bourgeoisie timide, qui n'avait jamais manié les armes, c'était la perdre, et peut-être la ville en même temps.* L'empereur, sourd à ces bons avis, n'écoutait que les bravades insensées de ses fa-

voris, qui prétendaient que l'empereur n'avait qu'à se montrer pour glacer d'effroi les rebelles. Monomaque, persuadé du miracle que pouvait opérer sa présence, se fit placer un siége sur un balcon avancé qui donnait sur la plaine, et vint s'y asseoir avec tout l'appareil de la majesté impériale, afin de voir l'ennemi et d'en être vu. Cet aspect, ridiculement auguste, loin d'imposer aux Macédoniens, ne lui attira que des risées. Ils se mirent à danser, chantant des chansons pleines de railleries grossières, telles que des soldats peuvent en composer sur-le-champ, et l'insultant par leurs postures. Pendant ce ballet outrageant, une de de leurs cohortes se détache, et tombe sur ce corps avancé hors des murs avec tant de furie, que, malgré la palissade, tout disparaît en un instant, les uns étant repoussés dans la ville, les autres culbutés dans le fossé; et la terreur fut si grande, que la bourgeoisie qui bordait le haut des murs se précipita en bas, et que les gardes des portes les abandonnèrent, sans se donner le temps de les fermer. L'empereur lui-même courut le plus grand risque. Une flèche, qui lui était adressée, vint frapper à côté de lui un de ses chambellans, à qui sa calotte de fer sauva la vie. Ses gardes s'enfuirent, et l'empereur n'eut rien de plus pressé que de quitter la place. On ne peut deviner la raison qui empêcha Tornice d'entrer alors dans Constantinople. Il eût été, sans coup férir, maître de la ville et de l'Empire. Mais, ébloui lui-même d'un succès si rapide, il se contenta d'avancer jusqu'au bord du fossé, et retourna sur ses pas. Les historiens grecs trouvent ici un miracle de la Providence : peut-être aussi ne fut-ce qu'un effet d'humanité dans Tornice, qui ne voulut

pas livrer Constantinople à un saccagement, toujours plus cruel et plus licencieux dans l'obscurité de la nuit, qui approchait.

XXX. Il s'éloigne de la ville. Ce moment une fois manqué ne revint plus. Pendant la nuit, l'empereur et les habitants prirent des précautions plus sages pour mettre la ville en état de défense. Le lendemain matin, lorsque Tornice s'approcha pour donner l'assaut, il trouva la muraille bordée de machines qui lançaient des pierres de plus de cent livres. Il en pensa lui-même être tué, et sa garde, ayant pris la fuite, fut suivie de toute l'armée, qui rentra dans son camp, sans oser, les jours suivants, revenir à l'attaque. Tornice fut bientôt forcé, par les désertions, de renoncer à son entreprise, et craignant de se voir entièrement abandonné et peut-être livré à l'empereur, il se replia sur Arcadiopolis, environ à trente lieues de Constantinople, avec ce qui lui restait de troupes. Toutes les villes de Macédoine et de Thrace s'étaient déclarées en sa faveur, à l'exception de Rhédeste, que l'évêque avait retenue dans l'obéissance. Le prélat était secondé par le plus distingué d'entre les habitants, nommé Vatace, constamment fidèle à l'empereur, quoiqu'il fût parent de Tornice et qu'il eût un frère, nommé Jean Vatace, qui tenait le second rang dans l'armée rebelle. Tornice envoya trois de ses meilleurs capitaines, qui tous étaient ses parents, avec un détachement considérable, pour s'emparer de cette ville. Comme ils l'attaquaient depuis plusieurs jours sans succès, Tornice s'y transporta lui-même avec toutes ses forces. Ses efforts, ainsi que ses machines, devenant inutiles par la courageuse défense des assiégés, il fut obligé de regagner Arcadiopolis.

Ce fut alors qu'arriva l'armée d'Orient. Au moment où Constantin avait reçu l'ordre de l'empereur, quoique le fort de Chélidoine fût sur le point de se rendre, il avait levé le siége et fait la paix avec Abou'l-séwar, qui s'était engagé par serment à ne jamais rien entreprendre contre l'Empire. Constantin étant parti aussitôt avait fait la plus grande diligence. Comme il était en chemin, l'empereur lui envoya ordre de venir lui-même à Constantinople, et de diviser son armée en deux corps, dont l'un passerait le Bosphore par Chrysopolis, et l'autre l'Hellespont par Abyde. Le dessein était d'envelopper les ennemis et de leur couper la retraite. Les deux corps s'étant rapprochés près d'Arcadiopolis, et tenant Tornice enfermé, l'empereur envoya Jasite pour les commander. Ce général, pour ne rien hasarder, s'abstint de livrer bataille, il espérait les réduire sans combat; et afin de les gagner par la douceur, il faisait observer à ses soldats une exacte discipline, empêchant le pillage des terres et traitant les prisonniers avec humanité. Il écrivait secrètement aux officiers, leur promettant le pardon et des récompenses, s'ils rentraient dans le devoir. L'état où se trouvaient les rebelles secondait ses insinuations. L'hiver approchait, et ils se voyaient à la veille de manquer de vivres et de fourrage, et d'avoir en même temps à soutenir le froid, la faim et l'ennemi. Ces craintes en faisaient passer tous les jours dans le camp de Jasite; et tant que ce ne furent que des soldats ou des officiers subalternes, Tornice ne perdit pas courage. Mais lorsqu'il se vit abandonné des plus distingués, et de ceux qui tenaient le premier rang après lui, il commença de songer à sa sûreté.

XXXI. Fin de la révolte.

Les passages étant fermés de toutes parts, il ne trouva point d'autre ressource que de se réfugier dans une église. Jean Vatace, son ami fidèle, l'y suivit. Le reste de l'armée se dispersa. Jasite les fit enlever de cet asile, et conduire enchaînés à Constantinople, où l'empereur leur fit crever les yeux la veille de Noël. Il accorda le pardon à ceux qui s'étaient séparés de Tornice, et leur permit de retourner chacun dans leur patrie. Mais il traita en rebelles ceux qui lui étaient restés attachés jusqu'à la fin. Ils furent ignominieusement promenés dans la grande place, et bannis ensuite, avec perte de leurs biens. C'est ainsi que l'envie triompha doublement d'un malheureux, en le rendant coupable par le ressentiment d'une injuste punition.

An 1048.

XXXII. Commencement des Turks Seldjoukides.

Cedr. p. 767 et seqq. Zon. t. 2, p. 255, 256, 257. Leuncla. Hist. Musulm. l. 1. Ducange, 16e dissert. sur Joinville. D'Herbelot, bibl. orient. au mot Thogrul-Beg. Deguignes Hist. des Huns, t. 1, p. 241; et t. 3, p. 185 et suiv.

L'année suivante, 1048, vit naître une guerre sanglante entre les Grecs et une nouvelle horde de Turks, qui, s'étant établie par l'épée, détruisit en Asie une grande partie de l'empire grec, fit la loi aux khalifes, leur enleva Bagdad même, capitale de leurs vastes états, étendit ses conquêtes dans l'espace de huit cents lieues, depuis l'Archipel et le Bosphore jusqu'à Kashgar, et qui, renversée enfin par un torrent d'autres Barbares, fit sortir de ses ruines la puissance ottomane. Cette nouvelle dynastie de Turks prit de son auteur le nom de Seldjoukides. Seldjouk, un des plus braves capitaines du Turkestan, s'étant élevé par sa valeur aux premières dignités de l'empire turk, encourut la disgrace de son prince, et se retira dans la Bukarie vers les bord du Djihon, l'ancien Oxus, avec sa famille et un grand nombre de Turks attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins, dont il ravageait les

terres, il ne quitta les armes qu'avec la vie à l'âge de cent sept ans. Son fils Mikhaïl, qui fut tué dans un combat, laissa trois fils, Bighou, Thogrul-Beg, que les Grecs nomment Tangrolipix, et Daoud, qui continuèrent de vivre en liberté aux dépens de leurs voisins, s'occupant du soin de leurs troupeaux, lorsqu'ils se reposaient de leurs courses. Campés à deux ou trois lieues de Bukara, ils en furent chassés par l'émir, qui se trouvait incommodé de leur voisinage, et retournèrent dans le Turkestan, pays de leur origine. Après avoir joui d'une grande autorité auprès du khan, ils lui devinrent suspects. Ce prince fit arrêter Thogrul. Daoud s'étant échappé, il le fit poursuivre par une armée de Turks. Daoud osa la combattre, et sut la défaire. Il profita de sa victoire pour voler au secours de son frère, qu'il tira des fers. Ces deux guerriers, devenus plus redoutables retournèrent, en Bukarie, sans que l'émir osât les inquiéter. Charmé de leurs exploits, Mahmoud, prince des Turks Ghaznévides, qui occupait le Khorasan, le Mawarennahar et une partie de la Perse, passant par la Bukarie, les emmena malgré les remontrances de ses principaux officiers, qui l'avertissaient que cette race inquiète et entreprenante, dont il espérait tirer du secours, serait le fléau de sa famille. Il ne s'aperçut de sa faute que lorsqu'elle fut irréparable. Établis près de Mérou dans le Khorasan, attirant à eux tous les aventuriers qui cherchaient à s'enrichir de brigandage, ils formaient déja une nation à part, et se trouvèrent bientôt assez forts et assez hardis pour étendre au loin leurs ravages. Divers détachements portèrent de toutes parts la terreur de leurs armes. Ispahan, Rey, Hamadan

les virent à leurs portes. Ils poussèrent leurs courses jusque dans l'Aderbidjan, où ils saccagèrent la ville de Maraga, dont ils massacrèrent les habitants. Assan, oncle de Thogrul, passa le Tigre; il pilla Miaferekin, Amid, les environs de Nisibe, Mosul, et jeta l'alarme dans toute la Mésopotamie. Les Arabes s'étant réunis l'obligèrent enfin à repasser dans l'Aderbidjan. Tandis que ces différents partis semaient l'effroi dans toute la Perse, Thogrul faisait la guerre aux Ghaznévides. Après la mort de Mahmoud, il se révolta contre Masoud, fils et successeur de ce prince, et l'ayant défait dans une sanglante bataille, il demeura maître du Khorasan, et prit le titre de sultan. Cet exemple d'ingratitude ne servit point de leçon au khalife de Bagdad. Ébloui de la réputation de Thogrul, et accablé sous le joug des émirs qui, sous le nom de ministres, régnaient dans ses états et ne lui laissaient que des honneurs stériles, il crut trouver en lui une ressource pour se tirer d'oppression. Il invita Thogrul par une ambassade à venir à son secours, et le nouveau sultan s'en fit honneur. Mais le khalife n'y gagna que de changer de maître. Thogrul le défit de ses tyrans, et en prit la place. Bientôt les Seldjoukides virent sous leur puissance toute la partie orientale de la Perse, depuis le Kharisme jusqu'à la mer des Indes, les côtes de la mer Caspienne, le Gebal, l'Irak Persique, les villes importantes de Hamadan et de Rey. Thogrul fit de cette dernière une place forte, où il mettait en sûreté son butin. Quelques auteurs ont avancé que ce fut Thogrul qui prit le premier le titre de sultan, c'est-à-dire, *rois des rois*. Mais, comme l'observe du Cange, ce titre est beaucoup plus ancien : on le trouve dans

Constantin Porphyrogénète; il est donné au prince sarrasin maître de l'Afrique sous le règne de Basile-le-Macédonien. Celui qui, sous l'autorité du khalife de Bagdad, gouvernait les provinces soumises à sa puissance, et qu'on appelait Émir-el-Omara, c'est-à-dire, *prince des princes*, prenait aussi le nom de sultan; et dans la suite la plupart des gouverneurs sarrasins, ayant secoué le joug de ce premier émir, et s'étant rendus indépendants, quoiqu'ils reconnussent toujours le khalife pour leur souverain, se qualifièrent de sultans.

[Dès l'an 1021, les auteurs arméniens parlent d'une incursion de Turks du sud-est, qui pénétrèrent au pays des Mèdes, dans le Vaspouracan, et jusqu'au canton des Rhechtouniens. Ils avaient les cheveux longs, de grands arcs, et des figures sauvages. Sous la conduite du général Sapor, les Arméniens les attaquèrent l'épée à la main, et en firent un grand carnage. David, fils de Sénékérim, roi de Vaspouracan, affronta lui-même le danger comme un simple soldat, et il fallut, pour le tirer de la mêlée, tout l'ascendant de Sapor. Thogrul-bek, à la tête de ses Turks, porta le ravage jusqu'à Nakhdchévan, vint à Tovin, et de là dans le canton de Nig; et Liparit, général géorgien qui venait à sa rencontre avec cinq mille cavaliers, jugea prudent de battre en retraite devant lui. Une partie du Vaspouracan resta entre les mains des Turks.

Cependant Vasac, maître du fort de Bedchni dans ces contrées, ayant ramassé à grand'peine cinq cents braves, vint harceler Thogrul-bek, et laissa son fils Grégoire, magistros, à la garde de sa citadelle. Il arrive

dans un village où une portion de l'armée turke assiégeait les chrétiens enfermés dans une église, tombe sur eux à l'improviste et les taille en pièces. Il encourage ses troupes, et pousse au camp des ennemis. Là un guerrier d'une taille extraordinaire le provoque à un combat singulier, qu'il accepte : il le fend en deux d'un coup de cimeterre. Les ennemis furieux fondirent alors sur les Arméniens, et, après une sanglante mêlée, où la victoire était restée indécise, Vasac s'étant retiré du champ de bataille, remerciait le ciel de sa protection, lorsqu'au milieu de sa prière une pierre lancée par un Turk lui fracassa la tête. On l'honore comme martyr. Vahram, son frère, lui succéda au titre de généralissime de l'Arménie.

Après ces victoires, Thogrul retourna en Perse, et reçut du khalife le nom de sultan.

Il n'est plus question des Turks jusqu'en 1036, où commencent les combats de David Sans-Terre, roi de l'Albanie arménienne, contre l'émir de Tovin, Abou'l-séwar, dont on a parlé précédemment.

On les voit encore revenir dans le Vaspouracan en 1042. Leur armée était campée sur les bords de la rivière Hourastan, près de Bedchni, résidence de Grégoire, magistros. Le roi Gagic rassembla ses troupes, et s'établit en deçà de la rivière, vis-à-vis des infidèles. Après deux jours de repos, il plaça en embuscade six mille hommes, et lui-même battit en retraite avec dix mille qui lui restaient. Les Turks, à cette vue, passèrent la rivière, et vinrent l'attaquer. A peine se sont-ils éloignés, que les gens de l'embuscade tombent sur eux par derrière ; Gagic se retourne, il les mène battant jusqu'à la rivière.

Beaucoup furent massacrés, beaucoup se noyèrent.

Les infidèles tournèrent alors leurs pas vers la province de Cordjaïk, où ils rejoignirent ceux des leurs qui étaient restés dans les cantons de Her et à Salmast. De là ils revinrent sur le Vaspouracan, où ils eurent à combattre Khatchic-Khoul-le-Lion, prince ardzrounien dépendant des Grecs, dans le canton de Thorévan ou Thorounavan [1]. On a vu plus haut les résultats de l'expédition de Khatchic.]

XXXIII. Étienne vaincu par les Turks.

Les progrès des Seldjoukides, qui répandaient l'alarme jusque sur les bords de l'Euphrate, commençaient à donner de l'inquiétude à l'empereur. Il envoya proposer à Thogrul un traité de paix et d'alliance, qui fut accepté et presque aussitôt rompu. Coutoulmich, cousin de Thogrul, faisait la guerre aux Arabes du Diarbek : ayant été défait dans une grande bataille près de Sin-Jar, il prit la fuite vers le Vaspouracan, et envoya demander passage au gouverneur grec, promettant avec serment de ne faire aucun dommage. Le gouverneur était Étienne, fils de Constantin Lichudès, principal ministre de l'empereur. Aussi arrogant qu'étourdi, ce jeune homme, fier de voir les Turks à ses pieds, non-seulement refusa le passage, il alla même les combattre à la tête de ses troupes, bien assuré que son père ferait valoir ce glorieux exploit. Mais le général turk lui donna une leçon, bien plus utile aux enfants de la faveur que n'aurait pu être une victoire. Il le battit, le fit prisonnier, et le vendit comme esclave en passant par Tauris. Coutoulmich, à

[1] D'après Abou'lfaradj, Thogrul-Bek s'empara du Djordan et du Tabristan en 433 (1041); Michel IV mourut la même année. En l'an 446 (1054) Thogrul envahit l'Aderbïdjan. *Chron. ar.*, p. 226.

son retour, loua beaucoup à Thogrul la fertilité du pays de Vaspouracan, qui n'était, disait-il, habité que par des femmes. Thogrul, autant par le désir de s'en rendre maître, que par le juste ressentiment de la perfidie des Grecs, fit partir vingt mille hommes sous la conduite de son neveu Assan, avec ordre de s'emparer du Vaspouracan, s'il en trouvait la conquête possible.

XXXIV. Assan défait par Catacalon.

Assan entre dans cette province, pille, brûle, massacre tout ce qu'il rencontre sur son passage, sans épargner même les enfants. Aaron, fils du Bulgare Ladislas et frère de Prusien, avait pris la place d'Étienne dans le gouvernement du Vaspouracan. Trop faible pour faire tête aux Turks, il envoie demander du secours à Catacalon, gouverneur d'Ibérie [c'est-à-dire de l'Arménie grecque voisine de l'Ibérie.] Ce brave capitaine part aussitôt, et va joindre ses troupes à celles d'Aaron-Vestès. Celui-ci ne voyait que deux partis à prendre, c'était d'aller attaquer les Turks en plein jour, ou de tomber sur eux pendant la nuit. Catacalon n'approuva ni l'un ni l'autre. Son avis fut d'abandonner le camp la nuit suivante, d'y laisser les tentes dressées, les bagages, les bêtes de charge; d'aller se poster en embuscade dans une forêt voisine, et de revenir fondre sur l'ennemi, lorsqu'il serait occupé au pillage du camp. Les deux armées étaient campées au bord du fleuve Stranga. Dès le matin, Assan se range en bataille, et ne voyant personne se présenter devant lui, il avance vers le camp des Grecs. La solitude, le silence lui persuadent que les Grecs ont pris la fuite. Il franchit le fossé, arrache la palissade, et abandonne le camp à ses troupes. Vers le soir, pendant que les

Turks ne songent qu'au pillage, les Grecs sortent de l'embuscade, tombent sur eux avec fureur, et les massacrent sur leur butin même. Les plus braves périrent avec Assan, les armes à la main; le reste se noya dans le fleuve, ou gagna les montagnes et se sauva en Persarménie [1].

XXXV. Les Turks reviennent avec de plus grandes forces.

Le sultan, honteux de la défaite de ses troupes, met sur pied une armée de cent mille hommes, dont il donne le commandement à Ibrahim [Inal, son frère, mais d'un autre lit [2]]. Les deux généraux grecs tiennent conseil. Catacalon, plein de hardiesse, lorsqu'il était à propos de courir au danger, voulait aller au-devant de l'ennemi et l'attaquer en chemin, tandis qu'il était fatigué d'une longue marche, que la plus grande partie de sa cavalerie manquait encore de chevaux, et que ceux qu'elle avait étaient déferrés. C'était aussi l'avis de toute l'armée. Mais Aaron refusait d'exposer ses troupes à des forces si supérieures, sans un ordre exprès de l'empereur; et, en attendant, il fallait, disait-il, mettre les places en état de défense, et y retirer tout ce qui pouvait être exposé au pillage. Le nom de l'empereur suffisait pour arrêter la délibération, et cet avis prévalut. On envoie un courrier à Constantinople. L'empereur ordonne d'attendre l'arrivée de Liparit, qui devait amener un secours d'Ibériens. Il

[1] Il serait bien possible que cet événement fût le même que celui dont on a parlé § 32, et que le fleuve Stranga, dont M. Saint-Martin ne pouvait indiquer la position, fût la rivière Hourast, auprès de Bedchni. Les Arméniens parlent de trois incursions des Seldjoukides, et les Byzantins n'en racontent qu'une seule. Voy. Mém. sur l'Arm., II, 203. — B.

[2] Lebeau disait *son cousin*. Cédrénus dit ἀδελφὸς ἑτεροθαλής, et les écrivains orientaux sont d'accord. Mirkond seul dit *son oncle maternel*. Voyez Mém. sur l'Arménie, II, 204. — B.

mande en même temps à Liparit, que c'est l'occasion de montrer son zèle, et que, s'il est sincèrement ami et allié de l'Empire, il le prie d'aller joindre ses forces à celles des deux généraux. Ce Liparit [1] était petit-fils de celui qui, vingt-six ans auparavant, était mort en combattant à la tête des Abasges contre les troupes de l'Empire. Établi en Ibérie, il s'était fait une haute réputation de courage et de prudence, en sorte qu'après Bagrat, roi de l'Ibérie septentrionale, il avait la plus grande considération dans le pays. Le roi, livré à la débauche, et capable de tout oser pour satisfaire ses passions brutales, fit violence à la femme de Liparit. Cet homme de cœur, irrité d'un si sanglant outrage, prit les armes, et, vainqueur de l'insolent monarque, il l'obligea de s'aller cacher dans les neiges du Caucase. Poussant lui-même la vengeance au-delà des bornes de l'honneur, il fit à la mère de Bagrat la même insulte que sa femme avait soufferte, et se rendit maître de tout le royaume. Il écrivit ensuite à l'empereur pour lui demander son amitié et son alliance, qui lui fut accordée. Quelque temps après, Bagrat, ayant traversé le pays des Souanes et la Colchide, vint à Trébizonde, d'où il envoya demander à l'empereur la permission de venir à Constantinople [2]. L'ayant obtenue, il lui reprocha en termes respectueux

[1] Lebeau disait *fils*. Des deux passages de Cédrénus où il est question de Liparit, l'un dit : *fils de Liparit*, l'autre, *fils d'Horace*, *fils de Liparit*. M. Saint-Martin pense avec raison que cette deuxième leçon est préférable, contrairement à Mathieu d'Édesse même. *Mém. sur l'Arm.*, II, 222, 223.

[2] Vardan, cité par Tchamtchian, dit que Liparit réussit à s'emparer de Bagrat, et l'envoya à Constantinople, et qu'il régna sur l'Ibérie jusqu'au retour du roi. Mais, comme l'auteur arménien place ce fait après le retour de Liparit, en 1051, M. Saint-Martin pense qu'il se trompe. *Mém. sur l'Arm.*, II, p. 223. — B.

d'avoir rompu l'alliance qui subsistait entre l'Empire et un monarque puissant, roi d'Ibérie et d'Abasgie, pour s'allier avec un sujet rebelle. L'empereur l'adoucit, en se chargeant de négocier pour lui un accommodement honorable. En effet, il engagea Liparit à se contenter d'une province nommée la Mesquie, dont il jouirait en usufruit pendant toute sa vie, et à reconnaître Bagrat pour son souverain. C'était à ce Liparit que s'adressait l'empereur.

XXXVI. Attaque et prise d'Arzen.

Pendant qu'on l'attendait, Ibrahim, arrivé dans le Vaspouracan, apprend que les Grecs, au bruit de son approche, se sont retirés en Ibérie [1]. Il se met aussitôt à les poursuivre pour les combattre avant qu'ils aient reçu le secours. Les Grecs, de leur côté, de crainte d'être forcés d'en venir aux mains, se retirent sur une hauteur bordée de précipices, et mandent à Liparit de hâter sa marche. Ibrahim, désespérant de les atteindre, tourne ses forces sur Arzen. C'est aujourd'hui la ville d'Arz-Roum; c'était alors un bourg d'une vaste étendue, très-peuplé et très-riche. Outre les naturels du pays, il était rempli d'un nombre infini de marchands étrangers de toute nation, Syriens, Arméniens, Juifs, Arabes. Leur multitude leur avait paru une assez bonne défense, pour n'avoir pas besoin de murailles. Ils avaient même préféré cette demeure à Théodosiopolis, aujourd'hui Hassan-Kala, ville grande et bien fortifiée, qui n'en était pas à deux lieues. Les Turks y étant arrivés, les habitants barricadent les rues, et, montés sur leurs toits, font pleuvoir les flèches, les pierres, et tout ce qu'ils trouvent sous leur main

[1] C'est-à-dire dans le canton d'Ardchovit aux confins de Basen et de Carin, dans l'*Arménie grecque*. — B.

propre à donner la mort. On se bat ainsi pendant six jours. A la nouvelle de cette attaque, Catacalon veut courir à l'ennemi; il presse Aaron d'aller fondre sur les Turks, tandis qu'ils ne songent qu'à se rendre maîtres du bourg. C'était, disait-il, perdre le temps que d'attendre les bras croisés un faible secours, et de manquer une occasion que toute l'Ibérie ne leur rendrait jamais. Aaron, s'obstinant à s'en tenir à l'ordre de l'empereur, Catacalon fut obligé de se taire. Ibrahim, voyant que l'opiniâtreté des habitants était invincible, sacrifie l'espérance d'un riche butin, et met le feu aux maisons. Les Arzéniens, ne pouvant résister à la fois aux flammes et à l'ennemi, prennent la fuite. On dit qu'il y périt cent quarante mille hommes par le fer ou par le feu. Il y en eut un grand nombre qui jetèrent dans les flammes leurs femmes et leurs enfants, et s'y précipitèrent eux-mêmes. Ibrahim tira des cendres de cet horrible embrasement quantité d'or, d'argent, et, ce qu'il n'estimait pas moins, beaucoup de fer, dont il manquait pour forger des armes à ses troupes et des fers à ses chevaux. Il y gagna aussi un grand nombre de chevaux et d'autres bêtes de somme. Après cet exploit, il se mit en marche pour aller chercher les Grecs.

XXXVII. Bataille de Capètre.

Liparit était arrivé [avec vingt-six mille, tant Arméniens que Géorgiens, et sept cents nobles, ses vassaux [1]], et les Grecs, descendus de leur montagne, campaient dans la plaine, au pied d'une colline sur laquelle était bâti le château de Capètre. Comme les Turks arrivaient en désordre, Catacalon conseillait de

[1] Histoire des Orbélians, *Mém. sur l'Arm.*, II, ch. 2.

les charger en ce moment. Mais Liparit s'y opposa; c'était un samedi, dix-septième de septembre, et le samedi était dans son idée un jour malheureux. Ibrahim, qui n'avait pas l'esprit blessé de la même chimère, instruit par ses coureurs de l'inaction des Grecs et du poste qu'ils occupaient, s'avance en ordre de bataille, et force les Grecs d'en faire autant. Catacalon commandait l'aile droite, Aaron l'aile gauche; Liparit était à la tête du centre. Ibrahim se posta vis-à-vis de Catacalon; c'était où devaient se porter les plus grands coups. Le combat ne s'engagea que vers la fin du jour. Catacalon et Aaron enfoncèrent les deux ailes qui leur étaient opposées, et les poursuivirent bien avant dans la nuit. Mais Liparit, ayant vu tomber à côté de lui son cousin-germain dès le commencement de la bataille, en fut tellement troublé qu'il se jeta tête baissée au travers des ennemis; et son cheval, percé de coups, étant tombé sous lui, il fut fait prisonnier [1]. Son corps d'armée prit aussitôt la fuite. Les deux autres généraux, de retour au camp, rendent graces à Dieu de leur victoire, et attendent leur collègue, ne doutant pas qu'il ne soit occupé de son côté à la poursuite des ennemis. Enfin, un soldat de Liparit, échappé de la défaite, vient leur annoncer qu'il est vaincu, et qu'Ibrahim l'emmène prisonnier avec grand nombre d'Ibériens. La nuit se passe dans

[1] Étienne Orbélian et Mathieu d'Édesse disent que ce fut un Géorgien qui coupa les jarrets du cheval de Liparit, à l'instigation du Tédéboul, lieutenant de ce prince. Le mot de *Tédéboul* répond au géorgien *Dideboul*, titre qui indique un rang supérieur à ceux de *Thawad* et *Aznaour*. A la lettre il signifie *agrandi*, *glorifié*. Étienne ajoute que Liparit fut tué. Mém. sur l'Arm., II, p. 75, 210, 224. Tchamtchian parait croire que ce fut par un soldat turk, II, 250.

l'inquiétude. On craignait que l'ennemi ne se ralliât et ne revînt à la charge. Le jour venu, on se sépare; Aaron retourne à Van, capitale de sa province, et Catacalon en Ibérie. La prise de Liparit valut à Ibrahim une victoire. Fier d'avoir fait un prisonnier de cette conséquence, il arrive à Rey en cinq jours, et envoie porter au sultan cette glorieuse nouvelle. On dit même que Thogrul en fut jaloux, et que ce sentiment, indigne d'une ame d'ailleurs grande et généreuse, jeta dans son cœur les premières semences de haine contre son frère [1].

XXXVIII. Générosité du sultan.

La prise de Liparit affligeait l'empereur; il résolut de mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il députa au sultan, George Drose, secrétaire d'Aaron, pour lui porter une riche rançon et lui demander la paix. Le sultan reçut honorablement le député, et, prenant en main la rançon qu'il apportait: *Dites à votre maître,* lui dit-il, *que je suis roi et non pas marchand; je lui rends mon prisonnier, et ne veux pas le lui vendre.* Puis, se tournant vers Liparit qu'il avait fait venir: *Je vous fais présent de ce que l'empereur envoie pour vous racheter. Souvenez-vous de ce*

[1] Comme les récits des Arméniens offrent de grandes différences, en voici le résumé rapide. En 1047 Ibrahim et Coutoulmich ravagent le Vaspouracan. L'année suivante, les troupes arméniennes sont forcées et massacrées dans le fort de Sembataberd, au pays de Carin. En 1049, Arzen est prise et saccagée. Catacalon et Grégoire, magistros, engagent à force de présents Liparit à venir les secourir, et l'attendent à Capoutrou. Liparit arrive. Dans un combat de nuit, son lieutenant et neveu Tchortovanel est tué. Liparit venge sa mort, mais il est enveloppé par les Perses, et fait prisonnier. Il reste deux ans en Perse. En 1050, les Turks montent au pays de Cars, la prennent et la pillent. Voyez, pour plus de détails, Tchamtch. II, ch. 42, et les *Mémoires sur l'Arménie,* II, 202, 222. Tous les passages des écrivains orientaux relatifs à cette guerre y sont rapportés et savamment commentés. — B.

jour, et consultez votre cœur; il vous dira si vous devez être mon ami ou mon ennemi. Il fit partir avec Drose un ambassadeur pour traiter de la paix; c'était le premier seigneur de sa cour, celui que les Turks nommaient *Chérif*, qui succédait au sultan, sans doute lorsqu'il mourait sans enfants. Le chérif, arrivé à Constantinople, rebuta l'empereur par des propositions pleines de fierté et d'arrogance. Il demandait, entre autres choses, que l'Empire se rendît tributaire du sultan. Voyant qu'on ne l'écoutait qu'avec indignation, il s'en retourna sans rien conclure. Monomaque, s'attendant à la guerre, fit travailler en diligence à fortifier les places du côté de la Perse.

XXXIX. Vingt mille Patzinaces se réfugient sur les terres de l'Empire. Cedr. p. 775 et seqq. Zon. t. 2, p. 257, 258.

Dans ce même temps, une autre nation barbare, non moins redoutable que les Turks, menaçait l'Empire du côté du septentrion. Les Patzinaces, qui couvraient d'un peuple innombrable ces vastes plaines, aujourd'hui presque désertes, entre les embouchures du Borysthène et celles du Danube, avaient, douze ans auparavant, ravagé la Mésie et la Thrace par des incursions réitérées. On avait fait avec eux un traité de paix, et les deux nations vivaient en bonne intelligence, lorsqu'une division, survenue entre ces Barbares, engagea l'Empire dans une guerre. Tyrac, distingué par sa noblesse, prince timide et ami du repos, régnait sur les Patzinaces. Il laissait la conduite de ses armées à Cégène, sorti d'une famille obscure, mais qui s'était fait connaître par sa bravoure, son activité et ses talents militaires. Les Uzes, ennemis éternels des Patzinaces et qui les avaient chassés de leurs anciennes demeures, entre le Volga et le Tanaïs, ne cessaient de leur faire la guerre. Cégène avait remporté sur eux

plusieurs victoires, tandis que Tyrac se tenait caché dans les marais voisins du Danube. Les services de ce vaillant guerrier, qui méritaient toute la reconnaissance de Tyrac, n'excitèrent que sa jalousie. Blessé des louanges qu'on donnait à son général, il le regarda comme un rival dangereux et résolut de s'en défaire. Après avoir inutilement employé l'artifice, il prit le parti de le faire assassiner. Cégène averti se sauva dans les marais du Borysthène. Du fond de sa retraite, il souleva, par des messages secrets, deux des treize tribus qui composaient la nation des Patzinaces; il eut la hardiesse de venir se mettre à leur tête, et de livrer bataille à Tyrac, qui était suivi des onze autres tribus. Malgré l'extrême inégalité des forces, la victoire balança long-temps; enfin, il fallut céder au nombre. Cégène, après avoir erré quelque temps avec les débris de son armée, ne trouva d'asile assuré que sur les terres de l'Empire. Il s'approcha donc du Danube, et passa avec les siens, au nombre de vingt mille, dans une île de ce fleuve, voisine de Dristra. Il fit aussitôt savoir à Michel, gouverneur de ce pays, son nom, ses aventures, et le désir qu'il avait de se dévouer au service de l'empereur. Michel, en ayant informé Monomaque, reçut ordre d'accueillir ces fugitifs, de leur fournir les choses nécessaires, et d'envoyer Cégène à Constantinople. Il y fut bien reçu, et, dans une conférence qu'il eut avec l'empereur, il promit de se faire baptiser, lui et toute sa suite; ce qui fut exécuté par le ministère du moine Euthymius. En récompense, l'empereur honora Cégène de la dignité de patrice, et du titre d'ami et d'allié de l'Empire. Il donna pour demeure à la nouvelle colonie trois places

au bord du Danube, avec une grande étendue de terres.

Cégène, se voyant en sûreté, ne songea plus qu'à se venger. Toujours en course, à la tête, tantôt de mille, tantôt de deux mille volontaires, il passait sans cesse le Danube, et ne donnait point de repos aux Patzinaces, ravageant leurs terres, massacrant tous ceux qu'il pouvait atteindre, enlevant les femmes et les enfants, qu'il vendait aux Grecs. C'était le fléau de la nation. Tyrac, désespéré de ces incursions meurtrières, fit dire à l'empereur *Qu'étant allié des Patzinaces, il n'aurait pas dû recevoir dans ses états un sujet rebelle, ou du moins qu'après l'avoir reçu, il ne devait pas lui permettre de vexer, par ses brigandages, un peuple ami de l'Empire : qu'il le priait donc d'arrêter l'insolence de Cégène; qu'autrement les Patzinaces seraient forcés de s'en venger sur l'Empire même.* Monomaque, choqué de ces menaces, répondit aux députés *Qu'il trouvait fort étrange que leur maître prétendît lui faire la loi, et l'obliger à trahir un homme qui s'était jeté entre ses bras, ou à l'empêcher de tirer vengeance des injures qu'il avait reçues.* Il les congédia sans autre réponse. Il manda en même temps à Michel et à Cégène de garder avec soin les bords du Danube; et, si les Patzinaces venaient avec des forces supérieures, de lui en donner avis sur-le-champ, afin qu'il eût le temps de leur envoyer un renfort de troupes capable de les aider à défendre le passage.

XL. Cause de la guerre des Patzinaces.

Tyrac, irrité du mépris que Monomaque avait fait de ses plaintes, sortit de son indolence naturelle. Il attendit l'hiver pour passer le Danube sur les glaces.

XLI. Les Patzinaces vaincus.

Au mois de décembre, le vent de nord soufflant avec violence, le fleuve se glaça jusqu'à plus de vingt pieds de profondeur, au rapport de Cédrène : la rigueur du froid ayant éloigné les Grecs de ces bords, les Patzinaces profitèrent de cette occasion, et passèrent, au nombre de huit cent mille hommes, si l'on en veut croire le même auteur, qui exagère sans doute de beaucoup plus que de moitié. Ce torrent se répandit de toutes parts, détruisant et emportant tout sur son passage. On envoie en diligence demander du secours à l'empereur. Il fait partir aussitôt les troupes de Macédoine et de Bulgarie, avec ordre de joindre Michel et Cégène pour combattre les ennemis. Toutes les troupes étant réunies, Cégène se met à leur tête et marche aux Patzinaces, qu'il se contente de harceler, sans risquer une action générale. Il connaissait ses compatriotes, et attendait que leur intempérance, plus meurtrière qu'une bataille, eût affaibli leur armée. En effet, dès qu'ils furent en deçà du fleuve, ces Barbares, qui ne vivaient, dans leur pays, que des fruits de la terre, trouvant grand nombre de troupeaux, qu'ils dévoraient sans retenue, et se remplissant avec excès de vin et d'hydromel, dont ils avaient jusqu'alors ignoré l'usage, furent attaqués de dyssenteries qui les emportaient par milliers. Ceux qui restaient, accablés de langueur et presque mourants, pouvaient à peine soutenir leurs armes. Cégène, instruit de leur état par un transfuge, résolut d'achever ce que la maladie avait commencé. Il eut beaucoup de peine à déterminer les Grecs, encore effrayés de la multitude des ennemis. Il les engagea cependant à livrer bataille. Mais il n'en fut pas besoin. Dès que les

Patzinaces aperçurent les Grecs qui marchaient à eux enseignes déployées, ils mirent bas les armes et demandèrent quartier. Tyrac et les principaux officiers furent les premiers à se rendre. Cégène voulait et demandait avec instance qu'on les passât tous au fil de l'épée, criant à haute voix *Qu'il fallait tuer le serpent pendant l'hiver, lorsqu'il était engourdi, de peur que, se réveillant au printemps, il ne reprît sa fureur avec ses forces.* Les généraux ne purent consentir à une exécution si barbare et si éloignée de leurs mœurs. Ils étaient d'avis de disperser ces malheureux dans les contrées désertes de la Bulgarie, et de leur imposer un tribut : *Que, par ce moyen, on gagnerait des sujets à l'Empire ; qu'on mettrait en valeur des terres abandonnées, et qu'on pourrait en tirer des troupes dans les guerres contre les Turks et les autres Barbares.* Après une longue contestation, Cégène fut obligé de céder. Mais, opiniâtre dans sa haine, il égorgea presque tous les prisonniers qui lui échurent en partage, ne réservant, pour être vendus, que les mieux faits et les moins malades. Les autres furent désarmés et envoyés aux environs de Sardique et de Naïsse, pour défricher les terres, et repeupler ce pays désolé par les longues guerres des Bulgares. Tyrac, avec cent quarante des principaux, fut présenté à l'empereur, qui les reçut avec bonté, les fit baptiser et leur donna des établissements à Constantinople, pour y vivre heureux et tranquilles.

An 1049.

XLII. Révolte des Patzinaces établis dans l'Empire.

Les Patzinaces établis en Bulgarie ne demeurèrent pas long-temps soumis. Cette nation guerrière, accoutumée au brigandage, ne s'occupait pas volontiers des travaux pénibles de l'agriculture. Thogrul s'était flatté

Cedr. p. 778, 779, 780. Zon. t. 2, p. 258, 259.

que la terreur de ses armes contraindrait les Grecs à lui payer un tribut annuel, pour acheter la paix : mécontent du refus, il se préparait à la guerre. L'empereur, de son côté, faisait un grand armement, et le rendez-vous des troupes qui se mettaient en marche de toutes parts était à Césarée, d'où elles devaient passer en Ibérie. Il fit prendre les armes à quinze mille Patzinaces, et mit à leur tête quatre de leurs compatriotes, Sulzum, Selté, Caraman et Catalim. Pour attacher plus fortement ces capitaines à son service, outre des gratifications considérables, il fit présent à chacun d'une très-belle armure. Ils passèrent à Chrysopolis, sous le commandement du patrice Constantin Adrobalan, qui devait les conduire en Ibérie. Dès qu'ils sont à cheval et qu'ils se voient ensemble dans les belles plaines de l'Asie, leur férocité naturelle et le regret de leur ancienne liberté s'emparent de leurs esprits. Arrivés à Damatrys, ils font halte et tiennent conseil. Les uns pensaient qu'étant au milieu des états de l'empereur, séparés de leurs camarades, trop faibles pour tenir contre toutes les forces des Grecs, et sans ressource ni place de retraite en cas de malheur, il y aurait de l'imprudence à secouer le joug de l'Empire : qu'il fallait continuer leur marche, et attendre que les Turks pussent leur donner la main et favoriser leur liberté. Les autres, plus impatients de se voir libres, voulaient s'arrêter dans les montagnes de Bithynie, s'y cantonner, et s'y défendre en cas d'attaque; qu'ils n'auraient qu'à traverser le Pont-Euxin pour regagner leur pays; au lieu d'aller se perdre au bout du monde, dans les rochers de l'Ibérie, où ils auraient à combattre et les ennemis des Grecs et les Grecs eux-mêmes. Le

seul Catalim fut d'avis de retourner sur leurs pas, et d'aller rejoindre leurs compatriotes qui étaient restés en Bulgarie. Et comme on lui demandait comment ils pourraient traverser le Bosphore, n'ayant ni barques ni bateaux : *Je vous montrerai le chemin*, répondit-il. Sa hardiesse saisit les Barbares; on cherche Adrobalan pour le tuer; il s'était dérobé par une prompte fuite, pendant qu'ils délibéraient.

XLIII. Ils passent le Bosphore à cheval.

Catalim tourne bride vers le Bosphore; on le suit, plutôt pour voir ce qu'il allait faire que dans l'espérance de trouver un passage. Lorsqu'on fut au bord de la mer, Catalim se tourna vers la troupe : *A moi*, dit-il, *tous ceux qui veulent se sauver;* en même temps il pique son cheval et s'élance dans les eaux. Les plus hardis s'y jettent après lui, et enfin toute la troupe. Le trajet était de mille pas jusqu'au monastère de Saint-Taraise, au-delà du golfe de Céras. Ils y arrivent avant qu'on en soit instruit à Constantinople. Ils traversent toute la Thrace. La promptitude de leur marche leur ouvre tous les passages. Parvenus enfin à Sardique, ils se joignent à leurs camarades, et appellent tous ceux qui se trouvaient dispersés ailleurs. Étant rassemblés, ils se font des armes de leurs cognées, de leurs faux et des autres instruments d'agriculture, marchent à Philippopolis, traversent le mont Hémus, et vont camper à l'embouchure de l'Osmus dans le Danube. Selté resta seul en Bulgarie avec une partie des Patzinaces : mais il prit la fuite à l'approche de Constantin Arianite, gouverneur de Macédoine, qui, s'étant emparé de son camp, s'en retourna sans pousser plus loin la poursuite.

Pendant ce temps-là, Thogrul s'était avancé jusqu'à

XLIV. Siége de Manzikert. Cedr. p. 780, 781.

Comium en Ibérie, mais sans avoir fait ni butin ni prisonniers, parce que les habitants avaient mis leurs effets en sûreté dans les forteresses qui étaient en grand nombre dans ce pays, et qu'ils s'y étaient retirés eux-mêmes. Apprenant que les troupes de l'Empire s'assemblaient à Césarée, et n'osant s'engager plus avant, il retourna sur ses pas, brûlant d'envie de soutenir l'honneur de ses armes par quelque grande entreprise. Arrivé dans le Vaspouracan, dont les habitants avaient pris la même précaution que les Ibériens, il résolut d'attaquer les places, et commença par Manzikert. C'était une ville très-forte, située près des bords de l'Araxe, à douze ou treize lieues au midi de Kars, environnée d'un triple mur, et bien pourvue de vivres. Elle renfermait dans son enceinte plusieurs sources abondantes. Comme les approches en étaient faciles, Thogrul se flattait d'emporter cette place sans beaucoup de peine. Il campa au pied des murs, et, pendant trente jours, il mit en œuvre toutes les machines alors en usage. Mais le patrice Basile, guerrier vaillant et expérimenté, rendait tous ses efforts inutiles, et inspirait son courage aux habitants. Thogrul, rebuté d'une si vive résistance, allait lever le siége, lorsque Alcan, chef des Khorasmiens, le pria d'attendre encore un jour, et de lui laisser le soin de l'attaque; ce qu'il obtint sans peine. Au point du jour, Alcan, à la tête des Khorasmiens, va trouver le sultan: *Je vais*, lui dit-il, *vous donner aujourd'hui un spectacle digne de vous et de moi*. En même temps il le conduit avec les principaux seigneurs turks sur une éminence vis-à-vis de la porte qu'il allait attaquer. Il met ses machines en batterie sur cette éminence, qui commandait la

ville, la muraille étant de ce côté-là plus basse et plus faible que partout ailleurs. Pendant que les pierres et les traits nettoyent le haut du mur, il s'en approche à l'abri des mantelets, pour travailler à la sape. Basile avait garni le haut du mur d'un amas de pierres, de toute sorte de traits, et de poutres armées par le bout d'une grosse pointe de fer. Il ordonne à ses gens de se tenir à couvert sans se montrer, jusqu'au moment du signal, et alors de décharger sur l'ennemi toute cette tempête. Alcan, croyant avoir abattu tous ceux qui défendaient la muraille, fait avancer ses mantelets jusqu'au pied du mur; les sapeurs et les béliers se mettent en mouvement avec une égale activité. En ce moment, Basile donne le signal, et aussitôt les traits, les pierres, les poutres tombent de toutes parts avec un horrible fracas. Le mantelet sous lequel était Alcan lui-même, crevé par une de ces poutres ferrées, laisse Alcan et ses gens à découvert. Tous sont tués à coups de pierres et de flèches. Alcan, distingué par l'éclat de ses armes, debout sur un monceau de cadavres, paraissait défier la mort, lorsque deux soldats vigoureux, sortant tout-à-coup de la place, courent à lui, le saisissent par les cheveux, et l'entraînent dans la ville. Basile lui fait sur-le-champ trancher la tête, et la jette aux Turks. Le sultan, plein de rage et de honte, décampe aussitôt, sous prétexte d'affaires pressantes qui le rappellent dans ses états, menaçant de revenir au printemps avec de plus grandes forces.

XLV. Abou'lséwar réduit. Cedr. p. 781, 782.

La retraite de Thogrul rendait inutiles les troupes qui s'assemblaient à Césarée. Il se présenta une occasion de les employer. Abou'lséwar, au mépris des conventions faites avec lui, ravageait les terres de

l'Empire. L'empereur donna ordre à l'armée de Césarée d'aller châtier sa perfidie, et, pour la commander, il envoya Nicéphore. Ce nouveau général était prêtre, et avait rendu plusieurs services à Monomaque encore particulier. Lorsqu'il le vit parvenu à l'Empire, le désir de s'élever à une haute fortune lui fit abandonner les fonctions sacerdotales. Il se sécularisa, et, dans le relâchement de la discipline ecclésiastique, il le fit impunément. On n'osa pas employer les censures contre le favori de l'empereur. Le prince, fort peu instruit des règles de l'Église qu'il méprisait, le décora du titre de grand-maître de sa maison, et de commandant général de ses camps et armées. Nicéphore se met en marche, passe l'Euphrate et le Tigre, et pénètre jusqu'à Tauris, où s'était enfermé Abou'lséwar. Il ravage les environs, et force le Sarrasin à renouveler le traité, et à lui mettre entre les mains, pour sûreté de sa parole, son neveu Artasyras. Nicéphore revint avec cet otage à Constantinople.

XLVI. Mauvais traitement fait à Cégène. Cedr. p. 782, 783.

Cependant les Patzinaces fugitifs, trouvant entre le Danube et le mont Hémus, une riche plaine qui s'étendait jusqu'à la mer, ombragée de forêts, arrosée de rivières et fertile en pâturages, s'y arrêtèrent dans un lieu nommé les Cent-Collines, d'où ils faisaient des courses continuelles. L'empereur manda Cégène, qui vint avec ses troupes camper dans la plaine de Constantinople. La première nuit, avant qu'il eût vu l'empereur, et qu'il sût pour quel sujet il était mandé, trois Patzinaces entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormait, lui portèrent plusieurs coups, dont aucun ne fut mortel; ils furent pris sur le fait par ses gardes. Baltazar, fils de Cé-

gène, allait les faire mourir; mais comme ils en appelaient à l'empereur, il met son père dans un chariot derrière lequel étaient enchaînés les assassins; il le fait escorter de toute sa cavalerie, et suivant lui-même à pied avec Gulin, son frère, il entre ainsi dans Constantinople. L'empereur était au cirque; Baltazar va se présenter devant lui avec son cortége, le peuple déja instruit de ce qui était arrivé, lui ouvrant le passage. Sur la question que lui fait l'empereur pourquoi il n'a pas sur-le-champ mis à mort les meurtriers de son père, il répond que ces malheureux en ayant appelé au prince, son respect pour ce nom auguste a suspendu sa vengeance. Monomaque alors adressant la parole aux assassins, leur demande par quel motif ils ont commis ce forfait; ils disent que leur zèle pour l'empereur leur a mis le poignard à la main; que Cégène est un traître qui avait formé le dessein d'entrer dans la ville au point du jour, d'égorger le prince et les habitants, de piller les maisons, et d'aller ensuite joindre les Patzinaces rebelles. Monomaque, sans prendre le temps d'examiner la vérité de cette déposition, ajoute foi sur-le-champ à une calomnie si peu vraisemblable, ordonne d'enfermer Cégène dans une chambre du palais, nommée la chambre d'Ivoire, sous prétexte de lui procurer du repos pour sa guérison. Il fait loger ses deux fils séparément; et les cavaliers étant retournés au camp, il y envoie quantité de vin et de viandes, comme par bienveillance, mais en effet pour enivrer les Patzinaces, et les faire prisonniers, lorsqu'ils seraient endormis et sans défense. Il donne la liberté aux assassins. Il comptait tromper les Patzinaces; mais toute

sa conduite dans cette conjoncture leur fit connaître ses mauvaises dispositions. Ils reçoivent avec de grands remercîments le régal qu'il leur envoie, témoignent être fort satisfaits de son procédé; et la nuit suivante, sans avoir donné aucun soupçon, ils décampent, marchent toute la nuit, passent le mont Hémus le troisième jour, et se réunissent à leurs compatriotes révoltés. Se trouvant en assez grosse troupe et bien armés, ils repassent l'Hémus, et viennent camper près d'Andrinople, portant partout le ravage.

XLVII. Les Grecs battus par les Patzinaces. Cedr. p. 783, 784, 785, 794.

Constantin Arianite, qui commandait dans cette ville, marche contre eux. Il a d'abord quelque avantage sur un parti de fourrageurs; mais ayant attaqué le gros de l'armée, il est entièrement défait. De retour dans Andrinople, il mande à l'empereur qu'il a besoin de nouvelles troupes, et qu'il ne peut, sans un secours considérable, faire tête à tant d'ennemis. L'empereur mande au palais Tyrac et les principaux des Patzinaces qu'il avait établis à Constantinople; il les comble de présents, et, après leur avoir fait jurer fidélité, il leur ordonne d'aller trouver leurs compatriotes pour les ramener à l'obéissance. Il rappelle en même temps l'armée d'Asie, et la fait partir avec Nicéphore. Catacalon venait d'être nommé commandant des troupes d'Orient; Monomaque l'envoie avec Nicéphore, mais en qualité de subalterne; il lui recommande d'obéir en tout à son général. Il donne les mêmes ordres à un brave capitaine normand nommé Hervé, qui s'était mis au service de l'Empire avec une troupe d'aventuriers attachés à sa fortune. Dans les intervalles que donnaient quelquefois les guerres de la Pouille, plusieurs seigneurs normands qui ne pouvaient se ré-

soudre à demeurer oisifs, quittaient l'Italie pour aller chercher de l'emploi dans les armées de l'Empire. D'autres prenaient ce parti pour n'avoir pas eu satisfaction dans le partage que leurs compagnons firent de leurs conquêtes. Hervé avait d'abord servi Maniacès dans son entreprise sur la Sicile, où il avait donné des preuves de son courage. Il était venu ensuite avec bon nombre de Français à la cour de Constantinople; les Grecs lui donnaient le nom de Francopule. C'était sans doute gratifier Hervé, que de lui procurer des occasions d'exercer sa valeur. Mais ce brave officier, ainsi que Catacalon, devaient trouver fort étrange de se voir subordonnés à un prêtre apostat, qui n'entendait pas mieux la guerre que l'empereur lui-même. Cependant, fidèles observateurs de la discipline militaire, ils ne s'écartèrent jamais de l'obéissance dans le cours de cette campagne, et ils demeurèrent aveuglément soumis même aux ignorances de leur général.

XLVIII. Seconde défaite des Grecs.

Les Patzinaces, après leur victoire, avaient repassé le mont Hémus et s'étaient retirés dans leur établissement des Cent-Collines. Nicéphore va les y chercher en diligence. Sa folle présomption l'assurait du succès, et il avait tellement inspiré sa confiance à ses soldats, qu'ils avaient fait provision de cordes et de courroies pour lier les prisonniers: précaution presque toujours funeste à ceux qui l'ont employée. Les Patzinaces, surpris par une marche si prompte, étaient divisés en plusieurs corps séparés. Catacalon voulait qu'on les chargeât en arrivant, sans leur donner le temps de se réunir, et le reste de l'armée approuvait ce conseil. Mais Nicéphore, jaloux d'ouvrir les avis, lui imposa silence : *Est-ce à vous*, lui dit-il, *de faire la leçon*

à votre général? Pour moi, je n'ai garde d'attaquer les Patzinaces tandis qu'ils sont séparés les uns des autres. Le premier corps n'aurait pas plutôt été battu, que les autres se sauveraient dans les forêts, se dissiperaient dans les montagnes. Me donnerez-vous des chiens de chasse pour les relancer dans leurs retraites? Il fallut se taire, et l'on campa vis-à-vis du premier poste des ennemis. Pendant la nuit ils se rassemblent, et au point du jour ils s'avancent en bon ordre. Les Grecs, sortis de leur camp pour marcher à leur rencontre, sont étonnés de voir à leur tête Tyrac et les principaux officiers que Monomaque leur avait envoyés pour les engager à quitter les armes. Ces pacificateurs avaient oublié leur serment, et s'étaient joints à leurs compatriotes. Les Grecs se rangent en bataille. Nicéphore se met au centre, donne le commandement de l'aile droite à Catacalon, et celui de l'aile gauche à Francopule. Dès le premier choc, toute l'armée grecque jette les armes et prend la fuite. Nicéphore n'est pas des derniers. Il ne reste sur le champ de bataille que Catacalon avec une poignée de braves gens, qui se font hacher en pièces. Catacalon tombe percé de coups. Les Patzinaces, étonnés d'une si prompte déroute, craignent quelque ruse de guerre, et n'osent poursuivre; en sorte que les Grecs ne perdirent que ce petit nombre de guerriers, qui avaient préféré la mort à une fuite honteuse. Les vainqueurs les dépouillent, ramassent les armes, pillent les bagages, et passent la nuit dans le camp des vaincus. Un Patzinace qui connaissait Catacalon l'ayant trouvé entre les cadavres, le reconnut en le dépouillant, et voyant qu'il respirait en-

core, il l'attache sur son cheval et le conduit au camp. Catacalon n'avait plus de voix et presque plus de sentiment. Il avait le crâne fendu en deux d'un coup de sabre, et la gorge percée jusqu'à la racine de la langue. Toutefois son généreux ennemi prit tant de soin de sa guérison, qu'il lui rendit la vie et la santé. Les Patzinaces, pleins de mépris pour des ennemis si prompts à fuir, pillent hardiment toute la contrée. L'empereur, affligé de cette défaite, passa l'hiver à rassembler les fuyards et à lever de nouvelles troupes pour réparer la honte qu'il avait essuyée.

Dans l'espérance d'y réussir l'année suivante, il mit ensemble toutes les forces d'Orient et d'Occident, et en donna le commandement à Constantin, capitaine de la garde étrangère, qu'il avait employé trois ans auparavant avec succès dans la guerre contre Abou'lséwar. Constantin, général prudent et circonspect, assembla son armée aux environs d'Andrinople, et s'étant retranché de manière à mettre son camp hors d'insulte, il y dressait à loisir le plan qu'il devait suivre dans cette campagne. Pendant qu'il préparait ses opérations, les Patzinaces passent le mont Hémus, et arrivent le 8 juin près d'Andrinople. Constantin assemble le conseil, pour décider s'il est à propos de combattre, ou de se tenir dans les retranchements et d'y attendre l'ennemi. La témérité d'un jeune officier déconcerta cette sage conduite. Pendant qu'on délibérait, Samuel Burzès, plein de vanité et d'audace, chargé de la garde du camp, court à l'ennemi, sans attendre l'ordre du général, à la tête de l'infanterie qu'il commandait, et va se jeter sur les Patzinaces. Il en fut si mal reçu, qu'il sentit trop tard son imprudence, et envoya

An 1050

XLIX. Troisième défaite des Grecs. Cedr. p. 785. 786.

courriers sur courriers pour demander du secours. Constantin, pour ne pas laisser périr ses troupes de pied déja en déroute, fait monter à cheval, et livre contre son gré une bataille générale. Dans ce mouvement imprévu et précipité, il n'a pas le temps de former ses rangs; et tandis que ses escadrons sont encore flottants, les Patzinaces, animés par leur avantage, fondent sur lui; les fuyards, pêle-mêle avec les ennemis, se renversent sur les cavaliers; tout se confond, tout se débande; on regagne le camp en désordre, ayant à dos les Patzinaces qui chassent tout devant eux à grands coups de sabre. Comme la retraite était proche, il y eut plus de honte que de perte. Ce n'en fut pas une que celle du patrice Michel Docéan, qui avait si mal servi l'Empire sous le règne de Michel-le-Paphlagonien; mais on regretta Constantin Arianite, qui reçut une blessure dont il mourut trois jours après. Les vainqueurs attaquent le camp; ils travaillent avec ardeur à combler le fossé; plusieurs l'avaient déja franchi, lorsque Sulzum, un de leurs généraux, atteint d'un gros javelot lancé d'une machine, tombe percé de part en part lui et son cheval. Un coup si terrible glace d'effroi les Patzinaces. En ce moment, Glabas arrive d'Andrinople avec les troupes de la garde impériale; les ennemis le prenant pour Basile, qu'on attendait avec un grand corps de troupes, s'éloignent du camp, se dispersent, et regagnent le mont Hémus.

An 1051. L. Conjuration.

Tant de mauvais succès rendaient l'empereur méprisable. Une famille nombreuse et distinguée par la naissance conspira tout entière contre lui. Le complot fut découvert, et l'empereur fit grace à tous, excepté au chef, qui se nommait Nicéphore. Il fut exilé

avec confiscation de ses biens. C'était assurément une peine légère pour la qualité du crime. Cependant comme il fut condamné sans être entendu, et qu'on n'observa en cette occasion aucune des formes judiciaires, on ne sut aucun gré à l'empereur de sa clémence : il passa pour un tyran, lors même qu'il épargnait les coupables.

LI. Massacre de Cégène. Cedr. p. 787

Après la bataille d'Andrinople, les Patzinaces se mirent à ravager sans crainte la Macédoine et la Thrace. Portant de toutes parts l'incendie et le massacre, n'épargnant pas même les enfants au berceau, ils faisaient ressentir à ce malheureux pays toutes les horreurs de la férocité la plus barbare. Un de leurs partis eut l'audace de s'avancer jusqu'à la vue de Constantinople; mais il n'en revint pas. A la garde ordinaire de l'empereur se joignirent les plus déterminés des habitants. Jean, surnommé le Philosophe, un des eunuques de Zoé, se mit à leur tête; c'était un homme aussi avisé que brave et hardi. Il tomba pendant la nuit sur ces brigands; les trouvant ivres et endormis, il les égorgea sans risque, et remplit de leurs têtes des tombereaux qu'il fit conduire à l'empereur. Comme le nom seul des Patzinaces était devenu la terreur des Grecs trois fois vaincus, l'empereur résolut d'employer contre eux des troupes étrangères. Il rassembla ce qu'il avait de Français et de Varangues : c'étaient des troupes de pied. Il tira des cavaliers de toutes les contrées de l'Orient, mit à la tête de chaque nation un des plus distingués de la nation même, et donna le commandement général de cette armée à Nicéphore Bryenne avec le titre d'ethnarque, c'est-à-dire, commandant des nations. Il joignit avec

lui pour collègue le patrice Michel Acolythe; et ces deux généraux eurent ordre d'éviter le combat, et de prendre toutes les mesures de la prudence pour arrêter les incursions. Mais se défiant toujours du succès, il eut en même temps recours à la négociation. Cégène, guéri de ses blessures, fut tiré de la prison honorable où il était détenu, et sur sa promesse d'inspirer à ses compatriotes des sentiments de paix, il fut envoyé pour en traiter avec eux. Cégène partit, résolu de servir de bonne foi l'empereur. Avant que de passer le mont Hémus, il envoya demander aux Patzinaces un sauf-conduit. Loin de le refuser, ils jurèrent qu'ils le recevraient avec amitié. Dès qu'il fut arrivé, ils le massacrèrent, et, par un excès de rage, ils hachèrent son corps en morceaux.

LII. Les Patzinaces réprimés. Cedr. p. 787, 788.

Cependant les deux généraux campés près d'Andrinople agissaient conformément à leurs ordres. Se tenant sur la défensive, sans rien hasarder, ils observaient tous les mouvements des Patzinaces, et tombaient à propos sur les partis ennemis, qu'ils taillaient en pièces. Cette prudente conduite ferma aux Barbares les passages du mont Hémus; ils n'osèrent plus ravager la Thrace, et se jetèrent en Macédoine, où ils ne s'engagèrent qu'avec précaution et par gros détachements. Les généraux grecs apprenant qu'ils étaient campés près de Chariopolis, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, décampent pendant la nuit, sans donner connaissance de leur dessein, et après une marche forcée ils arrivent à Chariopolis, et s'y renferment pour attendre une occasion favorable. Le jour suivant, les Patzinaces ne sachant pas que l'armée ennemie fût si proche, vont à l'ordinaire

piller les campagnes; ils courent jusqu'aux portes de la ville, et sur le soir ils rentrent dans leur camp, chargés de butin, et passent le reste du jour à faire bonne chère et à se divertir. La nuit étant venue, les impériaux sortent de la ville, tombent sur leur camp, et les trouvant ensevelis dans le sommeil, ils en font un grand carnage. Cette surprise rabattit l'audace des Patzinaces; et pendant le reste de cette année et la suivante, ils furent plus retenus dans leurs courses, et ne s'avancèrent dans le pays qu'avec circonspection.

LIII. Affaires d'Italie.

L'Empire se soutenait en Orient; il se défendait contre les Barbares du septentrion; mais il faisait tous les ans de nouvelles pertes en Italie. Drogon, chef des Normands, ayant succédé à son frère Guillaume Bras-de-Fer, suivait ses traces et étendait ses conquêtes. Il prit et détruisit Bovino entre Troja et Ascoli. Cette ville fut rebâtie l'année suivante, mais ruinée peu après par un incendie. Le catapan Eustaise, déjà vaincu par Guillaume près de Trani, le fut encore par Drogon sur terre et sur mer, près de Tarente. Drogon, pour affermir davantage son établissement, profita du désir qu'avait Henri, empereur d'Allemagne, de se faire des droits sur toute l'Italie. Quoique ce fût sur les Grecs et non pas sur les empereurs d'Occident que les Normands avaient conquis la Pouille, cependant Henri, à l'exemple de ses prédécesseurs, prétendait que cette province, aussi bien que la Calabre, lui appartenait comme roi d'Italie. En cette qualité, il reçut avec plaisir les marques de déférence des princes normands, et leur accorda volontiers l'investiture des comtés de Pouille et d'Averse. Irrité contre les Béné-

Leo Ost. l. 2, c. 80; l. 3, c. 16. Lup. protósp. Guill. Appul. l. 2. Malaterra, l. 1, c. 13. Chron. Bar. Chron. Norm. Lambert. Schafnab. p. 161. Marian. Scot. Ducange, fam. Byz. p. 157. Giann. Hist. Nap. l. 9, c. 2 et 3. Murat. ann. d'Ital. t. 3, p. 137, 138. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 184 et suiv. [Tchamtch. II, p. 951 et seqq.]

ventins, qui lui avaient refusé l'entrée de leur ville, il les fit excommunier par le pape; et non content de cette punition spirituelle, il s'empara d'une grande partie de leur territoire, qu'il donna encore en fief aux Normands. Monomaque apprit avec chagrin ces actes d'autorité que l'empereur d'Occident exerçait en Italie, et ces accroissements de la puissance des Normands, qui jetait tous les jours de plus profondes racines. Il renvoie dans la Pouille Argyre, fils de Mel, en qualité de catapan, avec quantité d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, pour gagner les chefs de la nation normande, et les engager à passer en Grèce sous prétexte de secourir l'Empire contre les Patzinaces et les Turks. Argyre arrive à Bari, divisée alors en deux factions, dont l'une favorable aux Normands lui fait fermer les portes de la ville. Mais au bout d'un mois, le parti fidèle aux empereurs grecs reprend le dessus et reçoit Argyre, qui se saisit des deux chefs de la faction opposée, les charge de fers et les envoie à Constantinople. Il travaille ensuite à exécuter sa commission auprès des Normands, et n'épargne ni les présents ni les promesses. Ces guerriers supérieurs aux Grecs en bravoure, égaux du moins en finesse, sentent l'artifice et refusent de sortir d'Italie. Argyre, désespéré du peu de succès de sa ruse, emploie ce qui lui reste de trésors à corrompre les principaux habitants de la Pouille, pour les porter à se défaire des Normands. Il aposte un assassin, qui tue Drogon dans une église à coups de poignard. On fit main-basse sur les Normands en plusieurs lieux de la Pouille, et ce massacre en fit périr plus que n'en avaient détruit toutes les guerres précédentes. Adraliste, chef de la

faction normande dans Bari, se sauva de la ville et s'alla jeter entre les bras de Humfroi, frère et successeur de Drogon. On se saisit de sa femme et de toute sa famille, qu'on envoie à Constantinople. Humfroi ayant rassemblé ses troupes se vengea de ces assassinats, et fit mourir les meurtriers dans les plus rigoureux supplices. Il marcha ensuite contre Argyre, qui, lui ayant livré bataille près de Siponte, perdit un grand nombre de soldats, tant grecs qu'italiens, et se sauva couvert de blessures. Il se livra un autre combat près de Crotone, ou Sicon, protospate, fut vaincu. Jean, évêque de Trani, envoyé par Argyre à Constantinople pour rendre compte à l'empereur du mauvais état des affaires en Italie, et pour demander de nouveaux secours, ne put rien obtenir. Les ennemis d'Argyre l'accusaient d'intelligence avec les Normands, et la mort de Monomaque, arrivée peu après, ne laissa point au catapan le temps de se justifier de ces calomnies. En même temps qu'il envoyait en Grèce, il avait dépêché des courriers au pape, qui était alors en Allemagne, pour le mettre dans les intérêts de l'Empire. Il lui représentait les Normands comme une nation barbare et impie, qui violait également les lois de la religion et de l'humanité. Léon IX obtint des troupes de l'empereur, et se mit à leur tête, mais avant qu'elles eussent passé les Alpes, Henry les rappela, et le pape marcha en personne contre les Normands, avec des levées d'Italiens et un petit nombre d'Allemands. La bataille se livra près de Civitella dans la Capitanate; Humfroi, soutenu de la valeur de son frère Robert Guiscard, remporta une victoire signalée. Le pape fut pris et conduit à Bénévent par les vain-

queurs, qui, lui baisant les pieds et lui demandant humblement l'absolution de leurs péchés, le retinrent prisonnier. Il recouvra la liberté l'année suivante par son traité avec les Normands, qu'il reçut au rang de vassaux de saint Pierre, leur accordant, en fiefs relevant de l'église, tout ce qu'ils possédaient déja dans la Pouille et ce qu'ils pourraient conquérir en Calabre sur les Grecs, et en Sicile sur les Sarrasins. Ainsi la mauvaise politique d'Argyre, au lieu d'affaiblir les Normands, ne fit qu'accroître leur puissance, et susciter aux empereurs grecs, dans la personne des papes, de nouveaux ennemis. Le pape accordait aux Normands des droits qu'il n'avait pas lui-même; il se faisait des vassaux, et s'érigeait en seigneur suzerain de ce qui appartenait à l'Empire. [La province de Baghin, dans la quatrième Arménie, jouissait d'une paix profonde, sous la domination de quatre frères fils d'Habel, Harpic, David, Léon et Constantin. Leur résidence était à Arki ou Arkni, place importante par sa position et la force de ses remparts. Des calomniateurs insinuèrent à Monomaque qu'ils cherchaient à se révolter contre l'Empire. Constantin envoya contre eux de nombreuses troupes sous la conduite de Péros, qui les prit au dépourvu, et somma tous les seigneurs du canton de venir à un jour fixe le rejoindre. Ceux-ci se réunissent dans un lieu inaccessible, et jurent de ne pas paraître au rendez-vous. Ils furent trahis par un des leurs, nommé Thorosac, prince de Thelpaght; mais, jouant d'adresse, ils se présentèrent tous au jour fixé, comme s'ils n'eussent jamais formé de dessein contraire. Péros les reçut avec une cordialité apparente, et marcha contre la citadelle d'Arkni. La

trouvant trop bien fortifiée pour espérer de la prendre d'assaut, il promit à quiconque lui livrerait la tête d'Harpic, les plus belles récompenses.

Dans sa frayeur, ce malheureux prince passa trois nuits sans prendre de sommeil, et, se méfiant de tout le monde, se retira avec ses plus intimes confidents dans l'endroit de la citadelle qui avait le plus besoin d'être surveillé. Là, pendant qu'il prenait un peu de repos, à la prière de ses amis, l'un d'entre eux lui coupa la tête, que Péros fit planter sur un pieu à la vue du fort. Les frères d'Harpic sont saisis de douleur, ils sortent, et versent tant de larmes sur le triste sort de leur frère, que Péros même ne put s'empêcher de compatir à leur malheur. Arki fut livrée aux Grecs, qui y laissèrent une garnison; et Péros reprit avec David, Léon, Constantin et plusieurs autres seigneurs arméniens le chemin de Constantinople.

L'année suivante, l'empereur exila, à l'insu de tous, ces infortunés dans une île; non qu'il les crût coupables, mais parce que le parti était pris à Constantinople d'anéantir la nation arménienne. Ce système, appuyé de mille vexations qui en furent la suite, affaiblit si bien l'Empire de ce côté, qu'il ouvrit aux Turks une route facile. Les princes arméniens ne furent délivrés qu'au commencement du règne de Théodora. Elle les renvoya dans leur pays, et confia le gouvernement de Baghin à Mélusien, homme aimant la paix et la justice.] B.

La conjoncture était favorable pour s'agrandir aux dépens du maître légitime. Monomaque, endormi dans les amusements, ne jetait que de faibles regards sur ce qui se passait dans ses états. Ce n'était ni la nais- An 1052.
LIV. Conjuration de Boïlas.
Cedr. p. 788. Zon. t. 2, p.

259, 260. Glyc. p. 320. 321. sance ni le mérite qui procurait sa bienveillance. Le talent de la bouffonnerie, des défauts mêmes propres à divertir le prince, faisaient fortune auprès de lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de ces goûts méprisables. Romain Boïlas, né dans une condition très-basse, semblait condamné par la nature à demeurer dans son obscurité. Il était bègue; mais loin de travailler à corriger ce défaut, il l'affectait davantage, par un mauvais goût de plaisanterie. C'était un talent précieux à la cour de Monomaque, Boïlas devint favori. Il avait ses entrées à toute heure; l'appartement des femmes lui était ouvert, comme le cabinet du prince. Ce misérable, devenu grand seigneur et comblé de richesses, s'oublia au point de se croire digne du trône, s'imaginant que pour régner il ne fallait faire que ce que faisait Monomaque; de quoi il se sentait très-capable. Il résolut donc de tuer celui qu'il faisait rire. Il fallait se former un parti; il s'adressait à ceux qu'il savait mécontents, et leur faisait entrevoir son dessein. S'ils l'approuvaient, il les échauffait par de belles promesses; s'ils paraissaient le rejeter : *Je voulais éprouver votre fidélité*, leur disait-il; *je vois qu'elle est incorruptible*, et *je vous en félicite; vous méritez toute la faveur du prince; je lui rendrai compte de votre attachement.* Il s'assura ainsi d'un bon nombre de conjurés. Comme il avait les clefs de tous les appartements, il pouvait y entrer jour et nuit, et le coup était infaillible, s'il n'eût été dénoncé par un de ses complices. Il fut pris sur le fait, lorsqu'il entrait de nuit dans la chambre du prince, un poignard à la main. Ses complices furent punis, mais ce qui caractérise parfaitement la stupide indolence de Mo-

nomaque, Boïlas en fut quitte pour une courte disgrace. L'empereur ne put se priver long-temps d'un courtisan si nécessaire; il lui rendit toute sa faveur.

LV. Incursions du sultan. Cedr. p. 788, 789. Glyc. p. 321.

Le sultan ravageait alors la Persarménie. Coultoulmisch, son frère, qui s'était révolté contre lui, ayant été battu, s'était sauvé avec six mille hommes, et avait envoyé prier l'empereur de lui donner asile. En attendant la réponse, il assiégea la ville de Kars, qui appartenait à Thogrul, et s'en rendit maître. Mais pendant qu'il attaquait la citadelle, apprenant que le sultan approchait, et qu'il était déja en Ibérie, il leva le siége, et traversant toute l'Asie, il s'enfuit au fond de l'Arabie heureuse. Thogrul, plein de dépit qu'il lui eût échappé, déchargeait sa colère sur l'Ibérie, qu'il mettait à feu et à sang. L'empereur fit partir Michel Acolythe, qui, ayant rassemblé les Francs et les Varangues dispersés en divers postes de la Chaldée et de l'Ibérie, se mit en marche pour aller joindre le sultan. Thogrul, qui n'était suivi que d'un camp volant, ne voulut point hasarder sa réputation contre des troupes réglées; il reprit la route de Tauris. Dans ce même temps, Michel, fils et successeur d'Étienne, roi de Servie, fit un traité de paix avec l'empereur, et fut reçu au rang d'ami et d'allié de l'Empire, avec le titre de protospathaire. Le soudan d'Égypte, pour entretenir l'amitié de Monomaque, lui fit présent d'un éléphant et d'un chameau moucheté, que les Grecs nommaient *camelopardalis*, et que nous nommons *girafe ;* animal rare, qui ne se trouve que dans les contrées méridionales de l'Afrique et de l'Asie.

An 1053. LVI. Trève avec

[L'année suivante, Thogrul fondit sur le Vaspouracan, s'empara de Bercri sur le lac de Van, et vint assiéger la

les Patzinaces. Cedr. p. 789, 790. Glycas, p. 321. [Tchamtch. II, c. 43.]

ville de Manazkert ou Mandzkert, gouvernée pour les Grecs par un nommé Basile, Géorgien par sa mère et descendant d'une illustre famille de la Taïk. Thogrul voyant que cette place était très-fortifiée, et que toutes ses troupes ne pourraient subsister aux environs, envoya trois divisions de son armée porter le ravage de différents côtés, et de sa personne alla dans le canton de Basen. Aussitôt après son départ, les habitants de Manazkert se hâtèrent de faire de grandes provisions de vivres et d'eau, comme pour une vigoureuse résistance. Thogrul, en revenant, voulut s'emparer d'Ardjich; les habitants, pour s'épargner les horreurs d'un long siége, lui firent entendre qu'ils associaient leur sort à celui de Manazkert, et qu'ils se rendraient avec elle.

Cependant les trois divisions de l'armée turke avaient dévasté l'Hantzitène, la Khorzène, la Chaldée, la Taïk, et s'étaient avancées jusqu'au Tchorokh, où elles s'étaient emparées de Babert: les provinces d'Ararat et de Vanand avaient éprouvé toutes les fureurs de ces barbares. Abas, roi de Kars, leur opposa seul une vive résistance. Mais son général Thathoul fut pris en combattant vaillamment, et conduit à Thogrul. Le fils d'Arsouran [1], son favori, avait été grièvement blessé. « S'il guérit, dit Thogrul au général, tu vivras. S'il meurt, c'en est fait de toi. — Si c'est moi qui l'ai frappé, répond l'Arménien, on ne survit point à mes coups. » Le jeune prince succomba; Thatoul fut massacré, et son bras droit porté à Arsouran pour lui prouver que son fils était mort de la main d'un brave.

[1] Sur la famille Suréna, voyez tome III, p. 79, la note savante de M. Saint-Martin. —B.

Le siége de Manazkert se poursuivait avec vigueur des deux côtés. Un assaut général fut donné à la place, et repoussé; l'effet des machines de siége de Thogrul fut rendu nul par l'adresse de deux ingénieurs, l'un Arménien, l'autre Français, dont nous regrettons de ne pas trouver le nom, et les mines, qu'il voulait conduire jusqu'à la place, éventées par un soldat de son armée qui, voulant se venger de quelques mauvais traitements, instruisit de tout les assiégés.

Dans son découragement, Thogrul fit venir de Baghech ou Bitlis une énorme baliste construite autrefois par l'empereur Basile, et qui était tombée entre les mains des Perses.

D'abord, l'ingénieur arménien réussit à en affaiblir les coups formidables, mais enfin il fallut y renoncer. Le gouverneur promit alors les plus magnifiques récompenses à celui qui pourrait la détruire, et à sa famille, s'il mourait. Le Français se présente, il annonce qu'il se dévoue pour la défense de la religion. Il prépare, en conséquence, trois fioles d'une matière très-inflammable, réduite en poudre; puis, couvert d'une cuirasse à l'épreuve, et d'un mauvais vêtement propre à le déguiser, une lettre à la main, il s'avance hardiment. C'était l'heure de midi, où les assiégeants prenaient un peu de repos. Les premières sentinelles le laissent passer, on ne s'étonne pas de le voir contempler, comme d'un œil stupéfait, l'énorme machine. Pour lui, prenant son temps, il verse sa poudre dans les crevasses de la charpente, et revient à la ville à bride abattue. L'incendie fut prompt, et la terrible baliste réduite en cendres. Thogrul, plein de rage, fit massacrer les gardes trop confiants, et voulut lever

le siége, qui durait depuis trente jours. Alors Aghcan, l'un de ses généraux, le supplia de rester encore, et de lui permettre de livrer un dernier assaut à la ville. Dès la pointe du jour, une grêle de traits tombe sur les remparts, des soldats s'avancent, à l'abri des mantelets, au pied des murs pour les saper; le gouverneur, qui les voit, ordonne à ses gens de se cacher, pour augmenter leur sécurité; et quand ils sont près, il donne le signal; aussitôt on accable les assiégeants de pierres énormes, de poutres pointues, de grapins de fer, qui mettent le désordre dans leurs rangs. Au plus fort de la mêlée, deux jeunes Arméniens percent jusqu'à Aghcan, le saisissent par les cheveux et l'entraînent dans la ville. Là sa tête fut coupée et lancée aux ennemis par le moyen d'une machine.

Thogrul, pour se consoler de sa défaite, alla ravager la ville d'Ardzké sur le lac des Peznouniens ou de Van, et retourna dans ses états. Mais chaque année ses troupes ne cessaient de faire des incursions dans l'Arménie. Quant aux habitants de Manazkert, l'empereur leur témoigna noblement sa reconnaissance. Basile, qui l'avait si bien défendue, fut fait prince d'Édesse. B.]

Quoique les Patzinaces fussent moins hardis depuis la surprise de leur camp, ils continuaient cependant leurs courses en Macédoine et en Bulgarie. L'empereur fit un dernier effort pour se délivrer de ces ennemis incommodes. Il réunit toutes les forces d'Orient et d'Occident, et mit à leur tête Michel Acolythe, déja vainqueur de ces Barbares. Basile eut ordre de le joindre avec les troupes de Bulgarie. Les Patzinaces, avertis de leur marche, se retranchent près de Parasthlava, environnent leur camp d'une forte palissade et d'un

fossé profond, et s'y renferment à l'arrivée des Grecs, résolus de s'y bien défendre. On les attaque sans succès; le temps se passe en efforts inutiles, et les assiégeants commençant à manquer de vivres dans un pays dévasté, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils se déterminent à la retraite, et décampent en silence à la faveur d'une nuit obscure. Tyrac, instruit de leur dessein par un transfuge, avait envoyé d'avance de gros partis se saisir des passages; et se tenant alerte avec le reste de ses troupes, il les charge au moment du départ. Surpris et déconcertés par cette attaque imprévue, embarrassés de leurs bagages, ne pouvant distinguer dans les ténèbres les amis des ennemis, ils ne songent qu'à fuir plutôt qu'à combattre. Mais en fuyant ils trouvent la mort qui les attend à tous les passages. La plupart périrent avec Basile, les autres avec Michel gagnèrent Andrinople. Monomaque lève une nouvelle armée, prend à sa solde des troupes étrangères, et se prépare à retourner contre les Barbares. Les Patzinaces, intimidés de ces grands mouvements, ont recours à la négociation; ils envoient demander la paix, et l'empereur, déja fatigué des préparatifs, retombe dans son inaction naturelle; il leur accorde une trève de trente ans : c'était apparemment ce qu'il se promettait encore de vie.

LVII. Commencement du schisme des Grecs.

Leo Ost. l. 2. c. 88. Leo Allat. de eccles. occid. orient. perp. consens. l. 2, c. 9.

Ce fut dans ce temps-là qu'éclata enfin cette division funeste qui sépare encore l'église grecque d'avec l'église latine. L'ambition des patriarches de Constantinople en avait depuis long-temps jeté les premières semences. Évêques de la ville impériale, ils prétendirent que la majesté séculière, en changeant de résidence, entraînait avec elle la hiérarchie ecclésiastique, et

Pagi ad Bar. Oriens Christ. t. 1, 260, 261. Fleury, hist. ecclés. l. 60, art. 2 et suiv.

que la capitale de l'Empire devait être celle du monde chrétien. Enivrés de cette présomption, ils s'élevèrent d'abord à la dignité patriarcale, et prirent l'essor au-dessus des autres patriarches d'Orient. Enfin parvenus au second rang, ils portèrent la hardiesse jusqu'à disputer le premier à l'église romaine, en usurpant le titre de patriarches œcuméniques. Cependant, depuis Photius, qui avait porté la fierté plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs, l'église de Constantinople, sous une suite de dix-sept évêques, était démeurée unie à l'église de Rome. Mais Michel Cérulaire, encore plus fougueux, quoique moins habile que Photius, résolut de rompre avec l'église latine. Se flattant de réussir aisément sous un prince ignorant et livré à ses plaisirs, il se fit appuyer de deux personnages de grande autorité: l'un était Léon, archevêque d'Achride, métropole de Bulgarie, le plus savant prélat de la Grèce; l'autre, Nicétas Stéthat, moine de Stude, qui prêta sa plume aux emportements de Cérulaire. Jamais schisme n'eut des prétextes si légers et des suites si étendues. Rien de plus frivole que les reproches dont les Grecs chargeaient les Latins. C'était de consacrer avec du pain azime, de manger des viandes suffoquées, de jeûner les samedis de carême, contre la coutume des Grecs, qui ne jeûnent point les samedis non plus que les dimanches, de ne point chanter l'*alléluia* pendant ce même temps. Ces pratiques étaient, à les entendre, autant d'abominations; il croyaient ne pouvoir communiquer avec des prélats coupables de tant d'horreurs. Un seul article semblait mériter une plus sérieuse attention : c'était le célibat des prêtres, auxquels les Grecs permettaient de vivre avec les femmes qu'ils

avaient épousées avant leur ordination. A ces crimes contre la discipline, et à d'autres pareils, il fallait joindre une hérésie; ils en crurent trouver l'ombre dans l'addition *filioque*, faite depuis long-temps au symbole de Constantinople, et conforme à la doctrine apostolique. On fit courir par tout l'Orient l'écrit de Nicétas qui contenait toutes ces accusations, et en conséquence les deux prélats condamnèrent publiquement l'église romaine comme entièrement corrompue dans le dogme, dans la discipline, dans les mœurs. Cérulaire défendit de communiquer avec le pape, fit fermer les églises des Latins, s'empara des monastères qui refusaient de se soumettre à ses décisions, excommunia tous ceux qui auraient recours au saint-siége, et poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avaient été baptisés par les Latins. Son prétendu zèle ne se borna pas à l'Orient et à la Grèce. Il fit à l'évêque de Trani, dans la Pouille, des reproches amers de ce qu'il adoptait les erreurs des Latins. Cette lettre ayant été communiquée au pape Léon IX qui se trouvait pour lors à Trani, il se crut obligé de justifier l'église latine; ce qu'il fit par une lettre adressée aux deux prélats auteurs du schisme. Cérulaire avait compté que l'empereur regarderait ce combat du moins avec indifférence; il se trompa. Monomaque avait alors intérêt de ménager le pape, dont il croyait le crédit nécessaire pour obtenir de l'empereur Henri du secours contre les Normands. Il écrivit donc au pape qu'il désirait ardemment l'union entre les deux églises, et il obligea le patriarche de témoigner par une lettre les mêmes sentiments. Ces lettres furent envoyées au catapan Argyre, qui les fit tenir au pape sur la fin de l'an 1053.

An 1054.
LVIII.
Le schisme consommé.

Le pape, qui souhaitait sincèrement la paix, envoya trois légats à Constantinople pour conférer avec Cérulaire, et dissiper les nuages qui s'élevaient. Mais Cérulaire fit toujours semblant de croire que ces légats n'avaient point mission du pape, et qu'ils n'étaient envoyés que par Argyre, son ennemi mortel. Ils étaient chargés de deux lettres; l'une adressée à l'empereur, l'autre au patriarche, et avaient ordre de répondre eux-mêmes plus amplement aux objections des Grecs, et de travailler avec ardeur au rétablissement de la concorde. Le pape mourut peu après le départ de ses légats. Sa mort ne refroidit point leur zèle, et ne diminua rien de leur fermeté. Le cardinal Humbert, le premier d'entre eux par sa dignité et par son savoir, répondit en détail à toutes les imputations de Cérulaire et de Léon d'Achride : il confondit si solidement Nicétas, que ce moine, qui était de bonne foi, se rétracta et anathématisa son ouvrage en présence de l'empereur, qui fit brûler publiquement cet écrit scandaleux; il demanda pardon de son attentat contre le saint-siége. Mais, comme le patriarche persistait dans son opiniâtreté, sans vouloir même voir les légats, ils se transportèrent, le 16 juillet, à Sainte-Sophie, et, après avoir déposé sur le grand autel un acte d'excommunication, en présence du clergé et du peuple, ils sortirent en secouant la poussière de leurs pieds et criant : *Que Dieu voie et qu'il juge.* Ils mirent ordre ensuite au gouvernement des églises latines de Constantinople, et prirent congé de l'empereur, qui approuvait si peu la conduite de Cérulaire, qu'il leur donna le baiser de paix et les combla de présents, tant pour l'église de Saint-Pierre que pour eux-mêmes.

Ils partirent, et deux jours après, lorsqu'ils étaient à Sélymbrie, ils furent rappelés par l'empereur, à la sollicitation de Cérulaire même, qui promettait de conférer avec eux. Mais ce prélat, aussi méchant qu'artificieux, ne les faisait revenir que pour les exposer à la fureur du peuple. Il avait falsifié l'acte d'excommunication, le traduisant de latin en grec, de manière à soulever la ville entière. A leur retour, il les fit inviter à se trouver le lendemain à Sainte-Sophie, pour tenir, disait-il, un concile. Mais l'empereur, averti de son mauvais dessein, déclara qu'il voulait y assister, et, sur le refus du prélat, il fit partir les légats. Cérulaire, outré de dépit, publie à haute voix que le prince trahit lui-même l'église grecque, qu'il est d'intelligence avec les Romains; et il excite une sédition si violente, que, pour la calmer, le timide empereur se détermine malgré lui à sévir contre les partisans des Latins, et à faire fouetter et mettre en prison ceux qui avaient servi d'interprètes aux légats. Ayant ensuite découvert la falsification de Cérulaire, il en fut tellement irrité, que, sans oser s'attaquer directement à sa personne, il chassa du palais ses parents et ses amis. Cérulaire, de son côté, publia un décret plein d'imposture, dans lequel il rendait compte à son peuple de ce qui s'était passé entre lui et les légats. La vérité y était si grossièrement défigurée, qu'il ne faudrait pas d'autre preuve de la faiblesse de l'empereur, que son silence en cette occasion. Michel, pour consommer son ouvrage, excommunie le pape à son tour; il efface son nom des diptyques, et fait tous ses efforts pour séparer de l'église romaine les patriarches orientaux, par des lettres pleines de mensonges.

Ses calomnies réussirent auprès de plusieurs évêques, mais le schisme ne fut pas encore général; et l'on voit, dans la suite, quelques empereurs en communion avec l'église romaine. Le pape Alexandre envoya Pierre, évêque d'Anagnie, en qualité d'apocrisiaire, à l'empereur Michel, en 1071, et Pierre demeura auprès de ce prince, l'espace d'un an, que vécut encore Alexandre. Le pape Grégoire excommunia Nicéphore Botaniate, parce qu'il avait détrôné Michel, qui communiquait avec les Latins.

LIX. Mort de Zoé. Zon. t. 2, p. 260. Ducange, fam. Byz. p. 145.

Zoé ne vit pas cette révolution, et d'ailleurs ce n'étaient pas les affaires de l'église qu'elle avait le plus à cœur. Cette princesse qui, depuis vingt-quatre ans, scandalisait l'Empire par le déréglement de ses mœurs, qui avait fait trois empereurs en les épousant, et les avait ensuite fait repentir d'avoir acheté trop cher la dignité impériale, était morte en 1052, âgée de soixante-quatorze ans. L'empereur, qui n'avait pas pleuré la perte de quarante mille braves soldats tués dans les défilés de la Servie, pleura très-amèrement la mort de Zoé. Ce vieillard imbécile la mettait au nombre des saintes, et prenait, dit Zonare, pour autant de miracles les champignons qui naissaient autour de son tombeau. Il ne trouva qu'un remède pour se consoler. Sclérène ne vivait plus depuis long-temps. Toujours esclave des passions de sa jeunesse, il appela auprès de lui la fille d'un prince alain, jeune et belle, qui vivait à Constantinople en qualité d'ôtage. Il la logea dans le palais, et, pour épargner à ses sujets des soupçons incertains, il lui donna des gardes avec le titre d'Auguste, et lui assigna un entretien magnifique. La crainte de blesser Théodora, et, plus encore, d'en-

courir les censures ecclésiastiques par un quatrième mariage, l'empêcha de lui mettre la couronne sur la tête. Cette concubine titrée ne jouit pas long-temps de sa fortune; tout cet éclat s'éclipsa à la mort de Monomaque; il lui fallut retourner à son premier état, qui n'était guère au-dessus de celui d'une prisonnière.

LX. Mort de Monomaque.

Cedr. p. 790, 791. Zon. t. 2, p. 260, 261, 262. Manass, p. 128. Glyc. p. 321. Joël. p. 184. Pagi ad Bar.

Ces événements causaient de grandes agitations à la cour, mais n'excitaient que la curiosité dans le reste de l'Empire. Constantinople, en particulier, sentait beaucoup plus vivement les maux dont elle était alors affligée. Outre la dureté des impôts, fléau perpétuel sous le règne de ce mauvais prince, il tomba, dans l'été de cette année, une grêle prodigieuse, qui tua quantité d'hommes et d'animaux. Un mal encore plus meurtrier désola cette ville pendant cette année et la suivante. La peste y fit de cruels ravages. Monomaque en fut exempt; mais il ne put échapper aux atteintes de la goutte, dont il n'avait cessé d'être tourmenté depuis qu'il était sur le trône. C'était le contre-poids de sa haute fortune et le supplément des disgraces qu'il avait essuyées dans l'état de particulier. Il avait tellement perdu l'usage de ses pieds, qu'il ne pouvait faire un pas sans être porté, ou du moins soutenu, par deux officiers. A cette maladie son imprudence en joignit une autre. Comme il prenait souvent des bains chauds et qu'il s'exposait ensuite à l'air froid, il lui en vint un mal de côté, d'abord léger, mais qui s'accrut en peu de temps, au point de faire désespérer de sa vie. Il avait eu, pendant une partie de son règne, un excellent ministre, qui lui avait épargné bien des fautes, et à ses sujets bien des malheurs: c'était Constantin Lichudès, d'une famille noble, d'un

génie élevé, consommé dans la science du gouvernement, et d'une probité supérieure à toute corruption. D'autant plus incapable d'une lâche complaisance, qu'il était plus sincèrement attaché aux vrais intérêts de son maître, loin de servir aveuglément ses caprices, il y résistait avec respect et le ramenait quelquefois, par ses remontrances, au parti de la justice et de la raison. Monomaque n'était pas digne d'un ministre de ce caractère. Ennuyé d'un si fidèle serviteur comme d'un censeur incommode, il s'en était défait pour donner sa confiance à un misérable eunuque nommé Jean, né dans la bassesse, et d'une ame aussi basse que sa naissance, vil flatteur, très-ignorant dans la conduite des affaires, sans autre talent qu'une pédantesque affectation de purisme, quoiqu'il parlât et qu'il écrivît mal. L'empereur le combla d'honneurs, se reposa sur lui de tout le gouvernement, le fit prince du sénat et grand logothète. Ce ministre, de concert avec d'autres courtisans, voyant que l'empereur lui-même avait perdu toute espérance, lui conseille de se désigner un successeur; il lui propose, comme le plus digne, Nicéphore, qui commandait alors en Bulgarie. On dépêche aussitôt un courrier pour le faire venir. Malgré les précautions qu'on avait prises pour cacher ce dessein à Théodora, elle en fut avertie; et sur-le-champ elle laisse l'empereur mourant dans le monastère de Mangane, où il s'était fait transporter. Elle se rend en diligence au palais, et bientôt, environnée de la garde impériale et des principaux sénateurs, qui vinrent l'assurer de leur dévouement, elle est proclamée impératrice, comme légitime héritière de la puissance souveraine. La pourpre dont elle avait été enveloppée dans son enfance,

la douceur de son caractère, et les disgraces de sa vie lui conciliaient tous les cœurs. Cette nouvelle porta le dernier coup à l'empereur. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber en délire ; il n'en revint que pour rendre les derniers soupirs. Il mourut le 30 novembre, après un règne de douze ans et six mois moins douze jours. Il fut enterré dans le monastère de Mangane, dont il était fondateur.

LXI. Résultat du règne de Monomaque.

Ce prince contribua beaucoup à précipiter la décadence de l'Empire, quoiqu'il en eût étendu les bornes du côté de l'Arménie, partie par les armes, partie par des négociations avec les seigneurs du pays. Mais l'indigence à laquelle le réduisirent ses largesses inconsidérées, l'obligea de licencier l'armée d'Ibérie, composée de cinquante mille hommes. Il s'imagina gagner beaucoup en s'épargnant l'entretien de ces troupes, et attirant à son trésor les revenus de ce pays. Mais cet argent se dissipa comme le reste en vaines dépenses, et la frontière demeura ouverte aux incursions des Turks. Quelques auteurs lui font un mérite d'une sorte de bassesse dans un souverain. Il était, disent-ils, humble et modeste jusqu'à s'abaisser dans ses lettres au-dessous du soudan d'Égypte, qui en devenait plus fier, et en prenait avantage pour s'emparer des îles qui se trouvaient à sa bienséance. Mais, pour détruire cet éloge, il ne faut que faire attention aux effets qu'ils attribuent eux-mêmes à cette vertu mal entendue. Il fit bâtir des hôpitaux, des monastères. Il augmenta les revenus de Sainte-Sophie; on n'y célébrait auparavant le saint sacrifice que les samedis et les dimanches; il y assigna des rétributions, pour le faire célébrer tous les jours. Il enrichit cette église de vases

précieux et de magnifiques ornements : actions louables en elles-mêmes, hommages très-agréables sans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppression de ses créatures, et que, pour suppléer à ces pieuses libéralités, un prince n'est pas forcé de se soutenir par des exactions injustes.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

LIVRE LXXIX.

THEODORA. MICHEL VI, *dit* STRATIOTIQUE. ISAAC COMNÈNE. CONSTANTIN X, DUCAS. EUDOCIE. ROMAIN IV, *dit* DIOGÈNE.

AN 1055.

I. Idée du règne de Théodora.

Cedr. p. 791, 792. Zon. t 2, p. 262. Glycas, p. 322. Manass. p. 128. Joël. p. 184. Hermann. contract. Chron. Norm.

THÉODORA, dans un âge avancé, entrait en possession d'un trône qu'elle avait refusé vingt-six ans auparavant. Jamais princesse n'avait éprouvé, dans le cours de sa vie, plus de révolutions diverses. Destinée d'abord à l'Empire, chassée ensuite du palais, objet et victime de la jalousie de sa sœur, jouet perpétuel de ses caprices, exilée, religieuse, impératrice, replongée au bout de trois mois dans l'obscurité d'une vie privée, elle survivait à ses persécuteurs et régnait sur leurs cendres. Que pouvait-on attendre d'une

femme plus que septuagénaire, qui ne fit choix pour ses ministres que de quatre eunuques? Elle régna cependant avec gloire. Les agitations de sa fortune n'avaient point ébranlé son esprit; et ces eunuques, dont elle ignora la méchanceté, dirigés par sa vigilance et contenus par sa fermeté, n'osèrent, tant qu'elle vécut, faire usage que de leur habileté. Il est vrai que la courte durée de son règne ne les obligea pas de se contraindre long-temps.

II. Commencements de son règne.

Son premier soin fut de prévenir les troubles. Nicéphore, que le défunt empereur avait mandé pour lui mettre la couronne sur la tête, fut arrêté à Thessalonique, et transporté en Lydie pour y être enfermé dans un monastère; tous ses partisans furent dépouillés de leurs biens et relégués. Isaac Comnène, fils de ce Manuel qui s'était distingué par sa valeur sous le règne de Basile II, commandait les troupes d'Asie; il fut rappelé, et la préfecture d'Orient fut donnée à Théodore, un des quatre confidents, avec ordre de s'opposer aux incursions des Turks. C'était chez ces Barbares une opinion populaire, fondée sur je ne sais quel oracle, que leur puissance serait détruite par une armée pareille à celle qu'Alexandre avait conduite contre les Perses. Sur la foi de cette prédiction, Monomaque avait fait passer en Asie l'armée de Macédoine, sous le commandement de Nicéphore Bryenne. Dès que Bryenne eut appris la mort de l'empereur, il ramena l'armée à Chrysopolis. Pour le punir d'être revenu sans ordre, Théodora confisqua ses biens, l'exila, et fit retourner les troupes dans les quartiers qu'elles avaient quittés.

On ne vit jamais d'empereur plus assidu à remplir

III. Sagesse de son gouvernement.

toutes les fonctions de la souveraineté. L'impératrice donnait tous les jours audience, répondait aux ambassadeurs, nommait les magistrats, rendait la justice et recueillait elle-même les opinions. Elle décidait de toutes les affaires publiques et particulières. Son règne fut tranquille; ses sujets obéissaient avec joie; l'Empire semblait n'être qu'une famille. Cette union du prince et des peuples imposait aux nations étrangères; elles n'osaient en troubler le repos. La nature même semblait respecter cette heureuse intelligence. La terre prodiguait ses fruits, et nul accident n'interrompit la prospérité publique. Quoique Henri, empereur d'Allemagne, favorisât les Normands, et qu'il se regardât comme seigneur souverain de toute l'Italie, il usait cependant de quelque ménagement à l'égard de l'Empire grec. Il avait envoyé l'évêque de Novare à Constantinople. Cet ambassadeur, adressé à Monomaque, trouva Théodora sur le trône; il en obtint la confirmation de l'alliance entre les deux états, et fut accompagné à son retour d'une députation de l'impératrice au prince allemand. Les Normands étaient les seuls en guerre avec l'Empire. Ils continuaient leurs conquêtes en Italie. Humfroi battit les Grecs près d'Oria. Robert remporta une autre victoire près de Tarente, et prit la ville d'Otrante.

An 1056. IV. Sa mort.

Agée de soixante-seize ans, Théodora, d'un tempérament sain et vigoureux, se flattait encore d'une longue vie. Rien ne l'avertissait de la vieillesse. Elle suffisait sans peine à tous les travaux du gouvernement, et des moines complaisants lui promettaient des siècles. Mais ses ministres, qui la voyaient de près, jugèrent, à des accès fréquents de colique intestinale, qu'elle

n'avait pas long-temps à vivre. Ils délibérèrent ensemble sur le choix d'un successeur, capable de maintenir l'Empire dans cet état de paix et de tranquillité dont il goûtait les douceurs. Ils crurent l'avoir trouvé dans Michel Stratiotique. C'était un vieux guerrier, connu par son ancienne valeur et par une grande réputation de probité, mais de peu d'esprit et déja caduc, très-propre à se laisser gouverner; et ce défaut, sans doute, lui tint lieu de mérite auprès des ministres. Ils prirent un moment de maladie pour persuader à l'impératrice d'associer Michel à l'empire. Elle y consentit, et après lui avoir fait jurer qu'il ne ferait rien dans les affaires publiques sans le conseil des ministres, elle lui ceignit elle-même le diadême. Elle ne survécut que peu de jours, et mourut le 22 août, après un règne d'un an et près de neuf mois.

Stratiotique ne ressemblait à Théodora que par son grand âge. Soit que les travaux de la guerre eussent usé les forces de son esprit, soit que le génie du gouvernement civil diffère absolument du commandement militaire, il ne montra sur le trône que son incapacité. Il semblait qu'il eût changé de personnage avec Théodora; la vieillesse de cette princesse avait été soutenue d'un caractère viril; celle de Stratiotique n'eut que la décrépitude d'une femme faible et capricieuse. Esclave des ministres, que Théodora savait gouverner, il ne pensait que d'après eux, et les ministres, devenus les maîtres, donnaient carrière à leur esprit tyrannique; ils prodiguaient les faveurs à ceux qui leur faisaient la cour, et n'avaient que des disgraces pour le mérite qui ne savait pas se plier à de basses complaisances. Pendant qu'ils disposaient des

V. Gouvernement de Stratiotique. Cedr. p. 792, 793. Zon. t. 2, p. 262, 263. Manass. p. 128, 129. Glyc. p. 132.

dignités et des magistratures, l'empereur s'occupait à faire nettoyer le prétoire, à publier des réglements sur la mode des coiffures et à d'autres bagatelles qui lui attiraient les railleries du peuple. Il ôta aux sénateurs le maniement des deniers du fisc, pour le confier à de simples commis. D'ailleurs, pour s'attacher également le sénat et le peuple, il n'épargnait ni les graces ni les promesses; mais, peu judicieux dans la distribution de ses bienfaits, il ne consultait, pour conférer les honneurs, ni la capacité ni les services.

VI. Révolte de Théodose.

Dès les premiers jours de son règne, le mépris qu'il s'attirait, lui suscita un rival. Théodose, cousin germain de Monomaque, s'était attendu à lui succéder. Il n'avait osé disputer l'empire à Théodora, qui avait des droits et des vertus. Mais l'incapacité du successeur encourageait l'ambition, et personne ne se croyait indigne d'un trône où l'on voyait assis Stratiotique. Théodose rassemble ses amis et ses domestiques; les esprits remuants, qui se plaisent aux révolutions sans être capables de les opérer, se joignent à lui. Suivi de cette troupe, il sort un soir de sa maison, traverse la ville et marche au palais, arrêtant ceux qu'il rencontre, et criant qu'on lui fait injustice de lui arracher une couronne qui lui appartient par droit d'héritage. En passant, il enfonce les portes des prisons, et délivre les prisonniers, dont il espère un grand secours. Au premier bruit de cette émeute, les eunuques du palais avaient fait prendre les armes aux Varangues et à toute la garde. Les soldats de marine, qui montaient la flotte impériale, étaient accourus, et tous ensemble formaient un corps considérable. Théodose, n'osant en venir aux mains avec une troupe plus nom-

breuse et plus aguerrie que la sienne, s'éloigne du palais et marche à la grande église, espérant y trouver le patriarche et le clergé disposés à le recevoir; ce qui ne manquerait pas d'attirer une foule de peuple, qui le proclamerait empereur. Il se trompa dans son attente. Les portes de l'église lui furent fermées, et, loin de se voir soutenu du peuple, ceux mêmes qui le suivaient prirent la fuite, dès qu'ils apprirent qu'une armée entière allait fondre sur eux. Abandonné de tout le monde, il se tint à genoux avec son fils, à la porte de l'église, demandant grace. On se saisit de lui; une entreprise si folle et si mal concertée devait avoir une fin funeste. Il en fut quitte pour être transporté en exil à Pergame. Ses principaux partisans eurent le même sort.

An 1057.

VII. Mécontentement des généraux.

Cedr. p. 793, 794, 795. Zon. t. 2, p. 263, 264. Manass. p. 129. Pagi ex Psel.

Cette clémence n'était qu'un effet de faiblesse. L'empereur ne payait pas mieux les services qu'il ne punissait les attentats. Catacalon, ce guerrier qui s'était signalé par son courage en tant de rencontres, guéri des blessures qu'il avait reçues dans la bataille contre les Patzinaces, était revenu à Constantinople. Monomaque, pour le récompenser de tant d'actions de valeur, lui avait conféré la dignité de duc d'Antioche. Stratiotique le rappela sous de mauvais prétextes, pour mettre en place un certain Michel, son parent, auquel il fit prendre le nom d'Urane, afin de faire croire qu'il était de la famille de ce Nicéphore Urane, distingué par sa noblesse et par ses services, sous le règne de Bulgaroctone. C'était, comme je l'ai dit ailleurs, une coutume établie, qu'aux approches de la fête de Pâques l'empereur honorât de gratifications les principaux officiers du palais et de l'Empire.

Tous les généraux se rendirent au jour ordinaire, dans la salle destinée à cette cérémonie. Isaac Comnène et Catacalon étaient à leur tête. Les libéralités dont l'empereur venait de combler quelques jours auparavant des citoyens d'un ordre et d'un mérite inférieur, ne leur permettaient pas de douter qu'ils n'allassent recevoir des marques éclatantes de sa générosité. L'empereur s'entretint quelque temps avec Comnène et Catacalon ; il leur donna de grands éloges sur leur fidélité, sur leur valeur; il loua surtout Catacalon qui, sans le secours de la naissance ni de la faveur, s'était élevé par son seul mérite. Il traita de même avec honneur les autres généraux. Mais ces belles paroles tinrent lieu de la distribution accoutumée. Il n'accorda même aucune des requêtes qu'on lui présenta. Comnène et Catacalon demandaient le titre de proëdre; il leur fut refusé. Ils se retirent chargés d'éloges, mais fort mécontents de cet honneur illusoire. Persuadés que l'empereur ne faisait que rendre la leçon dictée par ses ministres, ils vont faire une nouvelle tentative auprès de Léon Strabospondyle, le principal confident du prince. Comnène portait la parole. Avec ce respect que de braves militaires savent contrefaire par intérêt, tandis qu'ils ont l'indignation dans le cœur, Comnène représente au fier ministre, que le prince est trop équitable pour combler de biens et d'honneurs des citoyens nourris à l'ombre, et qui n'ont jamais tiré l'épée ni vu l'ennemi, et laisser sans récompense des hommes qui, depuis leur enfance, ont renoncé à leur propre repos pour en procurer aux autres, et sacrifié mille fois leur vie pour mettre à couvert celle du prince et des sujets. Il le prie de porter à l'empereur leurs

très-humbles remontrances, et de les favoriser de ce puissant crédit dont l'Empire ressentait les effets. Le ministre, encore plus malavisé que son maître, loin de les écouter avec civilité, leur répond avec une hauteur outrageante; il s'emporte d'abord contre Comnène, qu'il traite de séditieux, d'homme sans capacité et sans courage. Adressant ensuite la parole à Catacalon, que sa bravoure connue devait lui rendre respectable : *Et vous*, lui dit-il, *qu'avez-vous fait dans Antioche, que de rançonner les habitants du pays et d'abuser de votre autorité pour assouvir votre avarice?* Catacalon, surpris de ces reproches qu'il ne méritait pas, ne répondait que par des regards de colère; et, comme les autres officiers élevaient la voix pour le justifier, Léon leur imposa silence et les congédia tous avec mépris.

VIII. Bryenne en Cappadoce.

Bryenne ne partagea pas cet affront : il faisait alors ses préparatifs pour aller en Cappadoce. Un Turk, de basse naissance, mais grand homme de guerre, nommé Samukh, qui avait accompagné Thogrul dans ses incursions, était resté en Arménie avec un camp volant de trois mille hommes, et ne cessait de désoler les provinces voisines. Pour arrêter ses ravages, l'empereur avait rappelé Bryenne de son exil, et lui avait donné le commandement des troupes macédoniennes, qui servaient en Asie, avec un plein pouvoir d'agir selon les conjonctures. Mais ce prince, maladroit jusque dans ses faveurs, ne lui avait fait grace qu'à demi; il lui avait refusé la restitution de ses biens; et, sur la demande que lui en faisait Bryenne, il n'avait répondu que par un proverbe trivial : *Qu'on ne paie un ouvrier que quand il a fini l'ouvrage.*

Bryenne s'était retiré moins satisfait du bienfait qu'irrité du refus.

IX. Aventures du Normand Hervé. Cedr. p. 794, 795, 796.

Hervé, qu'on nommait Francopule, ce courageux Normand qui avait si bien servi l'Empire en Sicile, sous le commandement de Maniacès, ne fut pas mieux traité. Il demandait le titre de maître de la milice; on ne lui répondit que par des railleries. Piqué de ce mépris, mais n'étant pas instruit de la disposition des autres officiers, il ne songe qu'à sa vengeance personnelle. Il demande un congé pour quelques jours, et s'en va en Arménie, où il avait un établissement. Ayant communiqué son dessein à quelques Francs qui étaient en quartier dans ce pays, il en débauche trois cents et passe avec eux dans le Vaspouracan, où il se joint à Samukh pour faire la guerre à l'Empire. La bonne intelligence ne dura pas long-temps entre les Normands et les Turks. Hervé s'aperçut que Samukh avait de mauvais desseins; et, sans rien témoigner de sa défiance, il avertit secrètement ses compatriotes de se tenir sur leurs gardes, et de ne jamais quitter leurs armes, même pour dormir. Sa précaution ne fut pas inutile. Un jour, à l'heure du repas, les Turcs, ayant pris les armes, tombent tout-à-coup sur les Franks; ils les trouvent en défense; il fallut combattre, et les Turks, quoiqu'en nombre fort supérieur, sont taillés en pièces. Hervé conseillait à ses soldats de se retirer dans leur camp; ils n'en voulurent rien faire; et, comptant sur l'amitié de l'émir de Khleat, dont ils se croyaient assurés, ils prirent le parti d'entrer dans cette ville, nommée aujourd'hui Akhlat, au bord du lac de Van. Ils voulaient s'y reposer de leur fatigue et goûter les fruits de la victoire. En vain Hervé leur représentait que

rien n'était moins sûr que l'amitié d'un prince barbare et infidèle, qui croirait faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des chrétiens. Ne pouvant les détourner de cette fantaisie, il les suit dans la ville, les avertissant d'avoir toujours les armes à la main. Ils ne tinrent compte de cet avis; dès qu'ils furent entrés, ils ne songèrent qu'à se baigner, à faire bonne chère, à jouer ou à dormir. L'émir Apolasar, en qui ils avaient tant de confiance, de concert avec les Turks, envoie un ordre secret à tous les habitants qui logaient des Francs, de se saisir d'eux pendant qu'ils seraient endormis, et de les tuer s'ils ne pouvaient les enchaîner. L'ordre fut exécuté; les uns furent massacrés, les autres chargés de chaînes. Quelques-uns s'échappèrent en sautant du haut des murs de la ville; Hervé fut pris et enfermé dans un cachot. L'émir se fit un mérite de cette perfidie auprès de l'empereur; il lui dépêcha un courrier pour lui faire savoir qu'il l'avait défait de ces rebelles, et qu'il tenait leur chef dans les fers.

X. Conjuration. Cedr. p. 796, 797. Zon. t. 2, p. 264.

Cependant les officiers insultés étaient sortis la rage dans le cœur. Ils se rendent dans la grande église, s'animent l'un l'autre, et s'engagent mutuellement par les serments les plus horribles à se venger d'un ministre insolent et d'un prince aussi injuste qu'imbécile. Catacalon fut d'avis d'associer Bryenne à leur complot. Les troupes macédoniennes qu'il commandait pouvaient être d'un grand secours. Bryenne accourt au premier avis; rempli des mêmes sentiments, il entre avec ardeur dans la conjuration. Il s'agissait de choisir un empereur; tous jettent les yeux sur Catacalon; c'était, par son âge, par sa valeur et par son

expérience, le plus capable de porter la couronne. Alors cette ame généreuse prenant la parole : « Je vous « remercie, dit-il, de l'honneur que vous me déférez; « je m'en croirais digne, si la nature m'avait donné « son suffrage, comme vous me donnez le vôtre. La « naissance sans les talents n'est pas digne du trône, « mais elle est nécessaire avec les talents. Il faut un « noble pour commander à des nobles. Une vertu iso- « lée n'impose pas assez aux peuples. Pour les tenir « en respect, il faut qu'ils voient dans leur souverain « une longue suite d'ancêtres. Vous me nommez em- « pereur, et moi je nomme Isaac Comnène : il réunit « à son mérite personnel celui de ses aïeux. » Tous jurèrent fidélité à Comnène, et se promirent avec serment le secret le plus inviolable jusqu'au moment de l'exécution. Ils se séparèrent ensuite, et allèrent chacun en particulier demander un congé à l'empereur. Ils l'obtinrent aisément du prince, qui ne demandait pas mieux que de les éloigner.

XI. Bryenne pris et aveuglé. Cedr. p. 797. Zon. t. 2, p. 264, 265.

Bryenne, engagé par un serment, qu'il avait bien résolu d'accomplir, va joindre ses troupes en Asie. L'empereur lui avait donné pour surveillant Jean Opsaras, sous le titre de trésorier de l'armée; celui-ci était chargé de la paie des troupes. Arrivé en Cappadoce, Bryenne ordonne de payer la montre aux soldats sur un pied beaucoup plus haut qu'il n'avait été réglé par la cour. Opsaras oppose aux ordres de Bryenne le tarif arrêté par l'empereur. Le général lui impose silence et lui commande d'obéir. Sur son refus il s'emporte, le maltraite à coups de poing, le jette par terre, et le traîne par la barbe et par les cheveux jusque dans sa tente, où il le fait enchaîner. Il se sai-

sit de la caisse et fait lui-même la distribution à son gré. Le patrice Lycanthe, gouverneur de Lycaonie et de Pisidie, campait dans le voisinage avec un grand corps de troupes. Ayant appris la violence faite à Opsaras, il soupçonne un dessein de révolte, il va fondre sur Bryenne qui ne s'y attendait pas, se saisit de sa personne, et le met entre les mains d'Opsaras, qu'il délivre de ses chaînes. Opsaras fait arracher les yeux à son prisonnier, et l'envoie à l'empereur, qu'il instruit de ce qui s'était passé.

XII. Isaac Comnène proclamé empereur par les troupes d'Orient. Cedr. p. 797, 798. Zon. t. 2, p. 265.

Le traitement fait à Bryenne, loin d'étouffer la conjuration, en accélère les effets. Les principaux officiers qui attendaient sur leurs terres en Orient le moment de se déclarer, apprenant que Bryenne était entre les mains des ministres, ne doutèrent pas que, dans les tourments de la question, il ne découvrît ses complices, qui seraient arrêtés avant que d'avoir le temps de se défendre. Ils se rendent tous à Castamone en Paphlagonie, où Comnène faisait son séjour. Arrivés de nuit, ils l'éveillent, et quoiqu'il leur représente qu'il n'est pas encore temps d'éclater, et que leur précipitation pourra leur être funeste, il l'emmènent malgré lui dans la plaine de Gunarie près de la ville, où ils font appeler les soldats du voisinage. Le bruit de cette émeute s'étant bientôt répandu, toutes les troupes d'alentour accourent en diligence, chacun s'empresse de signaler son zèle. Comnène est proclamé empereur le 8 juin 1057.

XIII. Conduite réservée de Catacalon. Cedr. p. 798, 799.

Comnène campa dans cette plaine avec ce qu'il avait de troupes, résolu d'attendre les autres conjurés. Il s'étonnait du retardement de Catacalon, chef et premier moteur de l'entreprise. Tandis qu'il en cherchait

la cause, on vient lui dire que Catacalon a changé d'avis; qu'au mépris de son serment, il s'est livré à Stratiotique, et qu'il lève même des troupes pour venir combattre les conjurés. Cette nouvelle jette Comnène dans de mortelles inquiétudes; il redoute un pareil ennemi : cependant, connaissant la fermeté de Catacalon, il n'ose le croire capable d'une pareille perfidie, et se tient dans son camp en attendant des nouvelles plus certaines. Catacalon n'avait point changé; mais une imprudence de sa part le tenait lui-même dans une semblable perplexité. En partant de Constantinople, il avait rencontré un courrier de l'empereur, qu'il avait chargé d'une lettre pour Nicétas Xylinite, surintendant général des postes de l'Empire, et son ami particulier; il lui écrivait en ces termes : *Mon cher frère, vous savez comme nous avons été traités par votre maître. Puisqu'il nous a congédiés, nous partons; mais pour nous faire revenir, il lui faudra des troupes meilleures que les nôtres.* Il pensait ne courir aucun risque par cette bravade, parce qu'il s'imaginait que Comnène allait sur-le-champ déclarer sa révolte, et que la guerre serait commencée lorsque sa lettre arriverait à Constantinople. Mais voyant ensuite que Comnène ne faisait aucun mouvement, il commença à craindre que les conjurés n'eussent abandonné leur entreprise, et qu'il ne restât seul exposé à la vengeance du prince, qui pourrait être instruit de son dessein soit par sa lettre interceptée, soit même par la trahison d'un ami que sa fortune attachait à la cour. Dans cette pensée, il songeait à se mettre en état de défense. Il n'avait point de troupes, et son escorte ne suffisait pas pour commencer une

guerre. L'Orient était garni de soldats, mais il ne savait s'il pourrait les attirer à son parti. Il craignait surtout deux cohortes de Francs et une de Russes, campées dans son voisinage, qui, sur le premier soupçon de révolte, se saisiraient de sa personne et le conduiraient à l'empereur. Ces considérations le tenaient en échec, et ce délai donnait lieu à Comnène d'appréhender un repentir. Enfin Catacalon se détermine à lever l'étendard. Il se déclare d'abord à ses parents, à ses vassaux, à ses domestiques, et forme un corps de mille hommes. Pour ranger sous ses enseignes toutes les troupes du pays, il contrefait une lettre de l'empereur qui lui ordonne de mettre ensemble les Francs, les Russes, les garnisons de Colonée et de Chaldie, pour marcher contre Samukh. En conséquence il leur donne rendez-vous à Nicopolis. S'étant rendu dans cette ville, où tous se trouvaient rassemblés, il les fait sortir le lendemain de grand matin, comme pour en faire la revue; et ayant dressé une tente à quelque distance de la place où ils étaient en bataille, il mande les commandants de chaque corps. Après leur avoir exposé son dessein: *Voyez*, leur dit-il, *quel parti vous avez à prendre; il faut mourir tout à l'heure, ou me jurer fidélité.* La vue des épées nues qui les environnaient ne leur permettait pas de délibérer. Ils jurent tous et font prêter serment à leurs soldats. Catacalon dépêche aussitôt un courrier à Comnène, et se met en marche à la tête de toutes les troupes de l'Arménie-Mineure.

XIV. Comnène s'empare de Nicée. Cedr. p. 799.

Cette heureuse nouvelle rassure Comnène. Il rassemble tous les conjurés; mais pour se mettre en campagne il attend Catacalon, dont l'armée croissait

800, 801. Zon. t. 2, p. 265. de jour en jour, entraînant sur son passage, partie de gré, partie de force, tous les gens de guerre du pays. Comnène délivré d'inquiétude met entre les mains de Jean son frère sa femme, ses enfants et ses trésors, qu'il envoie au château de Pémolisse sur les bords du fleuve Halys. Il établit des contributions dans toutes les provinces de l'Asie. Il passe le Sangar avec toute son armée, et marche vers Nicée. Cette place pouvait lui servir de retraite en cas de malheur. A la nouvelle de son approche l'effroi saisit la garnison; les soldats, inquiets du sort de leurs femmes et de leurs enfants, se retirent dans leurs familles; les officiers se rendent auprès de l'empereur, qu'ils instruisent des progrès de la révolte, dont ils exagèrent les forces. Stratiotique assemble des troupes; il tâche de se les attacher par des largesses. Il met à leur tête l'eunuque Théodore, auquel il donne pour lieutenant Aaron, beau-frère de Comnène, mais son ennemi. Ces deux généraux passent à Chrysopolis et marchent à Nicomédie. Ils font couper le pont du Sangar pour ôter à Comnène cette voie de retraite, et campent au pied du mont Sophon, entre le lac et la montagne. Cependant Comnène, instruit de leurs mouvements, s'approche de Nicée, qu'il trouve ouverte. Il s'en empare, y laisse ses bagages avec une garnison, et campe à une demi-lieue de la ville du côté du septentrion.

XV. Bataille d'Adès. Cedr. p. 801, 802. Zon. t. 2, p. 265, 266. Manass. p. 129.

Les deux armées étaient encore éloignées de dix lieues. Cependant les fourrageurs de part et d'autre se rencontraient dans leurs courses, et chacun reconnaissant dans le parti contraire des parents et des amis, au lieu de se battre, ils entraient en pourparler. Ceux de l'empereur exhortaient les autres *à ne pas sacri-*

fier leur fortune et leur vie à un rebelle, qui bientôt, victime lui-même de son audace criminelle, les laisserait dépouillés de leurs biens et exposés à toutes les rigueurs d'un châtiment légitime. Les soldats de Comnène conseillaient de leur côté aux impériaux *de quitter les enseignes d'un vieillard imbécile, qui n'était empereur que de nom, esclave de ses eunuques, tyran de ses capitaines, dont il ne savait payer les services que par des mépris, des insultes et des disgraces; qu'il y aurait pour eux de l'honneur à servir Comnène, aussi recommandable par ses vertus que par sa naissance, adoré de tout l'Orient, qui le reconnaissait déja pour maître.* Ils se séparaient sans se persuader. Les généraux de part et d'autre apprenant ces conférences militaires, y envoyaient leurs officiers les plus habiles et les plus capables de manier les esprits. Enfin Comnène, s'apercevant qu'il ne gagnait rien à ces entrevues, parce que dans l'esprit de la plupart des hommes la crainte est plus forte que l'espérance, rompit ce commerce, et défendit à ses fourrageurs de s'écarter du camp. Théodore s'imaginant qu'il sentait sa faiblesse et qu'il se défiait de ses propres troupes, voulut combattre, quoique les autres capitaines ne fussent pas du même avis. Les impériaux vont camper à Pétroa, qui n'était éloigné de l'ennemi que de trois quarts de lieue. Étant ainsi à la vue les uns des autres, ils demandaient également la bataille, et les généraux ne la désiraient pas moins. Il y avait de part et d'autre des troupes macédoniennes, l'élite des deux armées. Mais du côté de Comnène c'étaient de vieilles troupes, du côté de Théodore de nouvelles levées. Comnène donne le

commandement de son aile gauche à Catacalon, celui de l'aile droite à Romain Sclérus; il se met à la tête du centre. Théodore oppose à Catacalon Basile Tarkhaniote, le plus noble et le plus expérimenté capitaine des Macédoniens; il charge du commandement de l'aile gauche Aaron, qu'il fait soutenir de Lycanthe et d'un brave Normand nommé Radulfe, décoré du titre de patrice. La bataille se livre dans un lieu nommé *Adès*, c'est-à-dire *l'enfer*. Aaron enfonce l'aile droite des ennemis, les poursuit jusqu'au camp, et fait prisonnier Romain Sclérus. Comnène prenait l'épouvante, et songeait à regagner Nicée, lorsque Catacalon renversant les escadrons qui lui étaient opposés, les poursuivit sans relâche jusqu'à leur camp, dont il força l'entrée, massacrant tout devant lui, coupant en pièces et abattant les tentes. La destruction du camp impérial, placé sur un lieu élevé, étant aperçue des deux armées, releva le courage de Comnène et abattit celui des ennemis. Ils prirent la fuite avec une grande perte, surtout de Macédoniens, dont les plus renommés capitaines se firent tuer sur la place. Un grand nombre de prisonniers restèrent entre les mains des rebelles. Au milieu de la déroute, le Normand Radulfe, entraîné par les fuyards, s'en débarrassait quelquefois pour retourner sur l'ennemi, qu'il chargeait à grands coups d'épée. Il brûlait d'envie de racheter son honneur en combattant quelque officier de marque. Il aperçut Botaniate, et courant à lui à toute bride: *Arrête*, lui dit-il, *je suis Radulfe, et je viens pour te combattre*. Botaniate tourne aussitôt vers lui, et lui tranche en deux son bouclier du premier coup de sabre. Radulfe lui décharge le sien sur la

tête; mais le casque étant à l'épreuve, le coup ne fit qu'engourdir le bras de Radulfe, et le sabre lui tomba des mains. On le fait aussitôt prisonnier. Il ne périt dans cette bataille, du côté de Comnène, qu'un petit nombre de soldats et un officier nommé Léon Antiochus.

XVI. Alarmes de Stratiotique.

Cedr. p. 802, 803, 804. Zon. t. 2, p. 266, 267. Manass. p. 129.

L'empereur, effrayé de cette défaite, avait perdu toute espérance. Il était prêt de renoncer à l'empire, si ses ministres, bien plus par intérêt et par crainte que par attachement à sa personne, n'eussent calmé ses alarmes par des discours généreux que leur suggérait leur propre timidité. Il prit donc le parti de faire bonne contenance, et se flattant d'être à couvert tant qu'il aurait pour lui le peuple de Constantinople, il s'épuisa en largesses. Cependant Comnène sortit de Nicée et entra dans Nicomédie sans trouver de résistance. A chaque pas qu'il faisait, les alarmes du vieil empereur redoublaient; enfin Stratiotique, ne pouvant plus tenir contre ses inquiétudes, députe à Comnène Constantin Lichudès, Léon Alopus et Michel Psellus. Il comptait beaucoup sur l'habileté et sur la grande éloquence de ces trois personnages, et principalement sur celle de Psellus, considéré comme le plus grand philosophe de son siècle. Ils étaient chargés de dire à Comnène, que l'empereur consentait à l'adopter et à le nommer César, avec une amnistie générale pour lui et pour tous ses partisans sans exception. Ces propositions faites en présence de l'armée excitèrent une réclamation universelle. On s'écria de toutes parts qu'on ne laisserait pas dépouiller Comnène de la robe impériale, dont tant de braves gens l'avaient revêtu. Les soldats s'étant retirés dans leurs tentes, Comnène

prit à part les députés et leur dit que, s'ils lui promettaient de rendre à l'empereur un compte fidèle, il allait leur ouvrir le fond de son cœur. Ils lui jurèrent de ne rien déguiser, et il continua en ces termes: « La « robe de César me suffit; je déposerai l'autre sans « regret; mais je demande que l'empereur s'engage « par serment à quatre choses : à ne jamais faire pas- « ser la couronne sur la tête d'aucun autre; à ne rien « ôter à ceux que j'aurai récompensés de leurs services; « à me faire part d'une portion de la souveraineté, en « me permettant de disposer des emplois subalternes « et de quelques grades militaires; enfin, et c'est l'ar- « ticle le plus essentiel, à se défaire de son principal « ministre, ennnemi mortel de ma personne et des « miens. A ces quatre conditions, je lui promets de « rentrer dans Constantinople avec un esprit de paix « et de soumission; et comme cette réconciliation « n'est pas du goût de mon armée, je vous remettrai « en présence des soldats une lettre contenant une ré- « ponse dure et fière, telle qu'ils la désirent, et en « secret, une autre qui contiendra mes véritables sen- « timents. » Tout fut exécuté selon ce projet. Stratiotique renvoya les mêmes députés avec une lettre par laquelle il accordait toutes les demandes de Comnène. Il ajoutait même qu'il l'avait déja déclaré César, et qu'il avait dessein de l'associer incessamment à l'empire, mais que certaines raisons l'obligeaient de différer quelque temps.

XVII. Catacalon s'oppose à l'accommodement.

Comnène approchait du Bosphore, et il était à Rées lorsque la réponse de l'empereur arriva. Tout le conseil de guerre en fut satisfait. La disgrace de Léon Strabospondyle portait surtout la joie dans les cœurs.

On était d'avis de mettre bas les armes; on demandait seulement que l'empereur changeât sa lettre en un diplôme authentique scellé du sceau impérial. Le seul Catacalon n'approuvait pas cet accommodement; il voulait absolument que le vieil empereur se démît de l'empire. « N'avez-vous pas juré, leur disait-il, par « les serments les plus saints, de ne plus reconnaître « Stratiotique pour votre souverain? Vous voulez donc « vous rendre coupables de parjure. Quittez les armes, « et bientôt le poison acquittera la parole donnée à « Comnène, et l'on nous arrachera les yeux à tous tant « que nous sommes. Point de paix, si le disciple de « Strabospondyle ne dépose un diadème qu'il porte « avec tant de honte. » On dit même que les députés trahirent alors leur commission; qu'ils furent les premiers à exciter secrètement Catacalon à s'opposer au succès de leur négociation, et que le philosophe Psellus se prêta de bonne grace à cette perfidie. Le rang qu'il tint ensuite auprès de Comnène ne confirme que trop le bruit qui courut alors. Plusieurs personnes dignes de foi et très-instruites du détail de cette intrigue assuraient, que Psellus avait protesté à Comnène avec serment *Qu'il était chéri et désiré de tout Constantinople; qu'il n'avait qu'à se montrer, qu'il verrait tomber aussitôt le fantôme d'empereur, et tout le peuple lui tendre les bras et courir au-devant de lui avec des cris de joie.*

XVIII. Duplicité de Stratiotique devenue inutile.

Les soupçons de Catacalon n'étaient que trop bien fondés. Tandis que Stratiotique négociait avec Comnène, il prenait des mesures pour resserrer les liens de sa propre puissance, et pour écarter à jamais celui auquel il promettait l'Empire. Après avoir préparé l'es-

prit des principaux sénateurs par une profusion de faveurs et de largesses, il les avait assemblés dans le palais, et leur avait fait jurer avec des imprécations horribles, que jamais ils ne reconnaîtraient Comnène pour empereur. Il en avait dressé un acte qu'il leur avait fait signer à tous. Comnène était encore éloigné. Mais lorsqu'on apprit qu'il approchait, et qu'il devait coucher le lendemain dans le palais de Damatrys, ceux qui s'étaient engagés par cette protestation inconsidérée ne songèrent plus qu'à s'en affranchir. Ils se rendent dès le point du jour à l'église de Sainte-Sophie ; ils appellent à grands cris le patriarche pour délibérer avec lui : *Qu'il s'agit de l'affaire la plus importante.* C'était de les relever de leur serment. Cérulaire désirait la révolution au moins autant qu'eux-mêmes : mais dans l'incertitude du succès, ce prélat rusé voulut paraître forcé et joua très-adroitement son rôle. Au bruit qu'il entendit, il fit fermer toutes les portes de son palais, et envoya deux de ses neveux pour s'informer de ce qu'on désirait de lui. Dans cet intervalle la troupe des séditieux croissait de moment en moment ; tous les mécontents, tous ceux qui avaient à se plaindre du ministre, et ils étaient en grand nombre, accouraient en foule. On se saisit des neveux du patriarche ; on menace de les étrangler, s'il ne vient lui-même. Il vient enfin, et pour donner une forme plus authentique à sa prétendue médiation, il s'était revêtu de ses habits pontificaux. On le conduit à un siége placé à la droite du sanctuaire ; on le prie d'aller trouver l'empereur et de lui redemander l'acte de protestation, qui devait être annulé, puisqu'autrement ils se rendraient coupables de parjure en procla-

mant Comnène, ou qu'ils périraient infailliblement en ne le proclamant pas. Le patriarche feignit d'abord d'être indigné de leur procédé, comme d'une violence sacrilége. Bientôt après il se radoucit, et n'écoutant, disait-il, que sa tendresse pastorale, il promit de les satisfaire.

XIX. Stratiotique détrôné. Cedr. p. 805. Zon. t. 2, p. 267, 268.

Cette condescendance du patriarche fit tomber le scrupule du serment. On crut pouvoir agir d'avance comme si la protestation était annulée, et l'on n'en parla plus. Comnène est proclamé Auguste. On déclare rebelles ceux qui refuseront de le reconnaître. Après quelques difficultés, Cérulaire donne les mains à cette décision; il la fait hautement prononcer par Étienne, doyen de Sainte-Sophie, et par Théodore, patriarche d'Antioche, qui se trouvait présent. Il dépêche aussitôt un courrier à Comnène pour le presser de se rendre à Constantinople, et pour lui demander d'avance la récompense de son zèle. Il envoie en même temps plusieurs évêques à Stratiotique, pour l'avertir de sortir du palais et de faire place au successeur. Stratiotique leur demandant ce que le patriarche lui donnait pour l'Empire: *Le royaume du ciel*, répondirent-ils. L'échange était avantageux, si le patriarche en eût été le maître. Il fallut se contenter de cette dérision, et le prince détrôné se retira dans la maison qu'il avait habitée avant que d'être empereur. Il n'en avait été absent que treize mois et neuf jours, et après ce retour il y vécut encore deux ans. Il sortit du palais le dernier jour d'août. Le 1er septembre, Catacalon vint de grand matin en prendre possession pour Comnène, qui arriva sur le soir. Le lendemain, le nouvel empereur se rendit en grande pompe à Sainte-

Sophie, où le patriarche lui mit la couronne sur la tête, le déclarant empereur des Romains. Car les souverains de Constantinople continuaient de prendre ce titre glorieux; et les Grecs, malgré leur avilissement, n'ont cessé de se qualifier de Romains jusqu'à la destruction totale de leur empire. Actuellement encore les anciennes provinces de Macédoine et de Thrace se nomment Romélie, et une partie de l'Asie turke, le pays de Roum.

XX. Divers événements. Lup. Protosp. Chron. Bar. Chron. Norm. Pagi ad Bar. Giann. Hist. Nap. l. 9, c. 4.

Pendant les trois années que régnèrent Théodora et Stratiotique, les Normands avançaient leurs conquêtes en Italie. La faiblesse et les troubles de l'empire grec leur en laissaient la liberté, et la jalousie des papes, qui leur suscitaient sans cesse de nouveaux obstacles, ne pouvait les arrêter. La mort de Humfroi, loin de nuire à leurs progrès, ne fit qu'en accélérer la rapidité. Il eut pour successeur son frère Robert Guiscard, l'aîné de la seconde branche de la famille de Tancrède, guerrier encore plus actif, et qui joignait à une héroïque valeur tous les ressorts de la plus profonde politique. Nommé tuteur d'Abailard, fils et légitime héritier de Humfroi, il s'était emparé de ses états. Le peu de troupes grecques dispersées dans le pays ne se rencontraient devant lui que pour être battues, et presque toute la Calabre le reconnaissait pour maître. En Orient le joug des Musulmans, sous lequel gémissaient les chrétiens, s'appesantissait de plus en plus. Le khalife d'Égypte, maître alors de la Syrie, fit fermer le saint sépulcre, et défendit d'y donner entrée. C'était le pélerinage le plus célèbre de l'univers, et toute la chrétienté en fut affligée. Trois cents chrétiens établis à Jérusalem en sortirent pour aller cher-

cher asile en Occident; et les peintures qu'ils répandirent de la barbarie musulmane échauffèrent les esprits et préparèrent les premiers germes des croisades.

Depuis l'extinction de la postérité masculine de Basile-le-Macédonien, le sceptre de Constantinople avait été le jouet de Zoé, qui le donnait comme un présent de noces à des hommes sans mérite, mais assez hardis pour l'épouser. Théodora, quoique plus sage, n'avait pas été plus heureuse dans le choix de son successeur. Ici commence une nouvelle race de princes, qui, après une interruption de vingt années, occupa pendant plus d'un siècle le trône de l'Empire d'Orient. Les Comnènes si connus en Occident par l'histoire des croisades, forment une époque célèbre. C'est ici le lieu d'en faire connaître l'origine. Ils la faisaient remonter jusqu'à la fondation de l'empire grec, et se mettaient au nombre des familles nobles, qui avaient suivi Constantin, lorsqu'il abandonna l'Italie. C'était une vanité commune à toutes les maisons illustres dont la source était ignorée. Le premier Comnène dont l'histoire fasse une mention honorable, est ce Manuel qui se signala sous le règne de Basile II, dans la guerre contre Bardas Sclérus. Mais ce ne fut pas sans doute le premier de sa famille qui parvint aux dignités, puisqu'il était déja préfet d'Orient, lorsqu'il sauva la ville de Nicée. Il laissa deux fils en bas âge, Isaac et Jean, qu'il recommanda en mourant à l'empereur Basile. Ce prince prit soin de leur éducation; il les fit élever dans le monastère de Stude, pour leur faire prendre de bonne heure le goût de la vertu; il leur donna d'excellents maîtres, qui les formèrent à tous les exercices convenables à leur nais-

XXI. Isaac Comnène empereur. Bry. l. 1, c. 1, 2, 3.

sance. Il les mit ensuite au nombre de ses pages; c'était l'école de la jeune noblesse; elle passait de là, les uns aux emplois civils, les autres aux grades militaires. Lorsque les deux frères furent en âge d'être mariés, Basile leur choisit des femmes dont les qualités fussent assorties à leur noblesse et à leur vertu. Il fit épouser à Isaac Catherine, fille aînée de Samuel, roi des Bulgares. Anne, que Jean épousa, était fille d'Alexis Charon, catapan d'Italie, et d'une mère sortie de l'illustre maison des Dalassènes. Elle eut de son mari cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore; et trois filles, Marie, Eudocie et Théodora. Tous ces enfants survécurent à leur père; l'un d'eux fut empereur; les autres remplirent les premières dignités de l'Empire, les fils par eux-mêmes, les filles par leurs maris. La parfaite union qui régna toujours entre les deux frères, contribua encore à leur considération et à leur puissance. C'était d'un côté une tendre affection sans hauteur, de l'autre une déférence sans jalousie.

An 1058.

XXII. Conduite du nouvel empereur.

Scylitzès, p. 807, 808. Zon. t. 2, p. 268, 269. Glyc. p. 322, 323. Joël. p. 184.

Comnène, naturellement fier, indisposa d'abord contre lui une partie de l'Empire. On trouva mauvais qu'il se fût représenté sur ses monnaies un glaive à la main, comme s'il prétendait ne devoir la couronne qu'à son épée. Cependant il récompensa tous ceux qui l'avaient servi dans la révolution; mais il les renvoya dans leurs terres, de peur que ces esprits remuants n'excitassent quelque trouble, en maltraitant ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour leur parti. Il partagea la dignité de curopalate entre son frère et Catacalon. Il nomma de plus son frère commandant général des troupes de sa maison, ce que l'on appelait *grand-do-*

mestique. Il fit revenir sa femme de Pémolisse, et lui conféra le titre d'Auguste. Par reconnaissance pour le patriarche, à qui néanmoins il ne devait pas autant qu'il le pensait, il plaça ses neveux dans les premières magistratures. Il fit plus encore; jusque-là les empereurs s'étaient réservé la nomination des deux plus grandes dignités de l'église de Constantinople, après le patriarche, celle de grand-économe et celle de garde du trésor de Sainte-Sophie; il en abandonna la collation au patriarche, disant que c'était à l'église qu'il appartenait de choisir ses ministres. Il trouvait le trésor impérial épuisé, et hors d'état de fournir au frais des guerres toujours à craindre de la part de tant de Barbares qui environnaient l'Empire. Les successeurs de Basile Bulgaroctone avaient dissipé les fonds qu'il avait amassés, soit en folles dépenses, soit en fondations de monastères, soit en largesses mal placées. Isaac se proposa de réparer ces pertes; mais il n'usa d'aucun ménagement, et pour remédier aux maux de l'état, il fit de nouvelles blessures. Il cassa la plupart des ordonnances de ses prédécesseurs, et révoqua leurs donations. Il fit revenir au domaine les terres aliénées par des libéralités, et n'épargna ni le peuple, ni le sénat, ni même les gens de guerre. Comme il prenait sur lui-même en réduisant les dépenses de sa maison, on souffrait ces changements avec assez de patience. Mais les ecclésiastiques ne lui pardonnèrent pas de toucher à leurs biens; tout ce qu'il retrancha du superflu des églises, fut regardé comme un sacrilége. Les moines surtout lui firent un crime irrémissible en cette vie et en l'autre, d'avoir osé calculer leur revenu, évaluer ce qui leur suffisait pour vivre confor-

mément à leur profession, bannir des cloîtres le luxe et la mollesse séculière, et affranchir leurs voisins des chicanes qu'ils leur suscitaient sans cesse pour envahir leurs possessions. Aussi les clameurs furent si grandes, les moines surent si bien se défendre, que la réforme demeura imparfaite. Il eût fallu pour l'achever toute la constance d'un long règne et toutes les ressources de l'autorité. Ce n'était pas qu'Isaac fût avare; en même temps qu'il remplissait le trésor, il versait sur les églises pauvres et sur les monastères indigents une partie de ce que les autres avaient de trop; sa charité s'étendait jusque sur les familles. Mais il ne voulait pas qu'on pût dire que les membres de l'église chrétienne eussent fait entre eux une espèce de partage, les uns de prêcher la charité, et les autres de la faire.

An 1059. XXIII. Exil et mort de Michel Cérulaire. Scyl. p. 808, 809. Zon. t. 2, p. 269, 270.

Il ne paraît pas que le patriarche ait pris fort à cœur les intérêts des églises et des monastères. Il ne s'occupait guère que des siens propres, demandant sans cesse à l'empereur de nouvelles graces pour lui et pour les siens, et s'échappant même en reproches et en menaces, lorsqu'il essuyait un refus. Il porta l'audace jusqu'à dire un jour à l'empereur : *Je vous ai donné la couronne, je saurais bien vous l'ôter.* Affectant en toute manière de s'égaler au prince, il prit la chaussure d'écarlate, réservée à la majesté impériale, sous prétexte que les patriarches l'avaient portée autrefois, disant même *Que s'il y avait quelque distinction à faire entre le sacerdoce et l'empire, elle était à l'avantage du sacerdoce.* Fatigué de ses insolentes bravades, l'empereur résolut de s'en délivrer; mais il n'osait faire arrêter le prélat dans son palais de Sainte-Sophie, de peur de soulever le

peuple. Il attendit la fête des archanges, que le patriarche allait célébrer hors de la ville au mois de juillet. Il le fit alors enlever et conduire avec ses neveux dans l'île de Proconnèse. Ayant ensuite fait agréer sa déposition aux métropolitains qui se trouvaient à Constantinople, il lui fit dire par leur organe que, s'il ne renonçait de lui-même au patriarcat, il aurait la honte d'être déposé dans un concile : en effet, Psellus avait préparé un grand discours, où le vrai mêlé avec le faux formait un corps de délit suffisant pour le perdre. Cérulaire ne s'effraya pas de ces menaces, et sa fermeté embarrassait fort l'empereur, lorsqu'une maladie vint à propos le délivrer de ce prélat incommode. La mort du patriarche le réconcilia avec l'empereur; le prince le pleura, ce qui était plus aisé que de le souffrir, et le fit inhumer avec honneur. Le peuple, qui aime à voir des miracles, en vit un dans la figure que prit en mourant la main de Cérulaire ; il semblait encore, disait-on, donner la bénédiction.

XXIV. Constantin Lichudès patriarche.

Constantin Lichudès fut élu à sa place par le suffrage des métropolitains, du clergé et du peuple. C'était un ancien ministre, qui avait sauvé bien des fautes à Monomaque, et que ce prince avait éloigné du ministère à cause de sa fermeté. Pour déguiser sa disgrace, il l'avait nommé proëdre, protovestiaire, économe de Mangane, et conservateur des priviléges qu'il avait attachés en grand nombre à ce célèbre monastère en le fondant. Comnène, qui se proposait de réduire toutes les maisons religieuses au droit commun, avait sollicité plusieurs fois Lichudès de lui mettre entre les mains les titres de ces exemptions; mais il n'avait pu vaincre sa résistance. Il crut en

avoir trouvé l'occasion. Dès que Lichudès se fut dépouillé de toutes ses dignités séculières pour être revêtu de celle de patriarche, l'empereur le fit venir au palais, et le prenant à part : « Vous voilà, lui dit-il, « élu pour être notre chef spirituel. Votre mérite me « persuade qu'on a fait un bon choix. Mais je vous « avertis avec douleur, qu'on vous fait des reproches « qui ne peuvent être éclaircis que dans un synode. « Ils sont de telle nature, que vous ne pouvez entrer « dans les fonctions sacrées, sans vous en être auparavant justifié. Prenez-moi pour votre défenseur. « Confiez-moi ces titres que je vous demande depuis « si long-temps, et je vous donne parole que je vous « épargnerai une discussion toujours fâcheuse, quand « elle ne tournerait pas à votre honte. » Lichudès qui avait déja renoncé à ses autres dignités, voyant qu'il courait risque d'être réduit à rien, parce que l'innocence même est en grand péril, lorsque le souverain se rend partie, sacrifia ses moines à un si pressant intérêt, et fut ensuite sacré sans difficulté.

XXV. Guerre des Hongrois et des Patzinaces.

Scyl. p. 809, 810. Zon. t. 2, p. 270, 271. Glycas, p. 323. Anna.Comn. l. 3, p. 89, 90.

Les opérations politiques de Comnène furent interrompues par les incursions des Hongrois et des Patzinaces, qui, sortant de leurs forêts, ravageaient la frontière de l'Empire. Il partit à la tête de ses troupes et s'avança jusqu'à Triadize. Là les Hongrois lui envoyèrent demander la paix, qu'il leur accorda. Les Patzinaces en firent autant, à l'exception d'un de leurs capitaines, nommé Selté, trop fier pour s'abaisser à cette soumission. Ce Barbare, qui avait plus de présomption que de forces, campé sur un roc escarpé, se crut tellement invincible, qu'il osa descendre dans la plaine pour en venir aux mains avec l'empereur. Il

ne fallut qu'un détachement de l'armée impériale pour le mettre en déroute; il échappa, mais sa retraite fut forcée et détruite. L'empereur alla camper au pied du mont Lobize. Il y était le 24 septembre, lorsqu'une pluie violente et une neige inattendue dans cette saison firent périr un grand nombre d'hommes et de chevaux. Le débordement des rivières le tint comme assiégé dans son camp pendant plusieurs jours, et un froid excessif, joint à la disette des vivres, menaçait d'achever de détruire son armée, lorsque la pluie ayant relâché de sa violence, sans cesser tout à fait, il se mit en marche pour retourner à Constantinople. En chemin, s'étant mis à couvert sous un grand arbre avec quelques-uns de ses officiers pour s'y reposer un moment, il entendit derrière lui un grand bruit, qui le fit s'éloigner promptement de quelques pas; aussitôt l'arbre s'abattit à ses pieds. Effrayé du danger qu'il venait de courir, il rendit graces à Dieu, et promit de bâtir une église sous l'invocation de sainte Thécle, parce que c'était le jour auquel les Grecs célèbrent la mémoire de cette sainte; ce qu'il ne différa pas d'exécuter dans le palais de Blaquernes.

XXVI. Jean, frère d'Isaac, refuse la couronne.

Scyl. p. 810, 811. Zon. t. 2, p. 271, 272. Glyc. p. 324. Bryen. l. 1, p. 18, 19, 20. Manass. p. 130. Ducange, Fam. Byz. p. 160, 161.

La nouvelle d'une révolte en Orient avait précipité son retour. Cette alarme s'étant trouvée fausse, il passa le Bosphore pour aller prendre en Asie le divertissement de la chasse. Comme il s'y livrait avec trop d'ardeur, il fut attaqué d'une pleurésie, qui le mit en trois jours à l'extrémité. S'étant fait rapporter au palais, il crut n'avoir assez de vie que pour se donner un successeur. Il n'avait eu qu'un fils, nommé Manuel, que la mort lui avait enlevé. Personne n'était plus propre que son frère à soutenir l'éclat de la majesté im-

périale. Doux, bienfaisant, laborieux, très-instruit des affaires, ferme dans le bien, aussi prompt à récompenser que lent à punir, il était désiré de tout l'Empire. Assis auprès du lit de son frère, il partageait ses douleurs, lorsque Isaac lui serrant la main : « Mon cher « frère, lui dit-il, je sens que je vais me séparer de « vous, et cette perte m'est infiniment plus sensible « que celle de la couronne. L'unique consolation que « je sois capable de recevoir, est de vous laisser la « place à laquelle Dieu m'avait élevé. C'est mon amour « pour mes sujets qui m'inspire cette pensée. Ils vous « aiment déja comme leur père. Régnez, mon frère, « avant que je meure. Vous savez combien de mains « s'apprêtent à saisir ce diadème au moment qu'il tom« bera de ma tête. Je vous le donne; vous le porterez « avec honneur; vous réparerez mes fautes. Votre rè« gne fera la sûreté de notre famille et la prospérité « de l'Empire. » A ces paroles Jean, fondant en larmes supplie son frère de ne pas quitter le poste où la divine Providence l'a placé, avant qu'elle l'en ait rappelé elle-même. Il s'efforce de l'encourager par d'heureuses espérances. Enfin, le voyant déterminé à renoncer à l'empire, il lui déclare avec fermeté qu'il ne l'acceptera pas, et qu'il s'exposera plutôt à toutes les suites d'une domination étrangère. En vain sa femme, plus ambitieuse, le conjure par son amour, par le danger dans lequel il va se précipiter lui et ses enfants, malheureuses victimes de la jalousie et des défiances d'un successeur. Il résiste à ses soupirs, à ses larmes, à ses reproches, et demeure inébranlable, plus grand encore par le refus d'une couronne, qui éblouit les yeux lorsqu'on la voit sur une autre tête, que ne l'était son

frère par son courage à la déposer, après en avoir senti les épines.

XXVII. Isaac la donne à Constantin Ducas.

Isaac avait un neveu, fils de sa sœur, nommé Théodore Docéan. Il avait une fille en âge d'être mariée, et dont l'Empire pouvait faire la dot. Il n'était pas embarrassé de trouver d'autres parents, qui naissent toujours en foule autour du centre des graces. Il fut sourd aux douces insinuations de la nature, et jeta les yeux sur Constantin Ducas. Ce guerrier, un de ses principaux partisans dans sa révolte contre Stratiotique, l'avait aidé de toute sa fortune, et le zèle qu'il avait toujours montré pour le servir l'avait prévenu en sa faveur. D'ailleurs sa naissance ne l'éloignait pas du trône. On doute cependant s'il était issu de cet Andronic Ducas, surnommé Lydus, qui s'engagea dans la révolte de Sclérus sous le règne de Basile Bulgaroctone. Mais s'il descendait de cet Andronic, il ne pouvait être que son petit-fils, puisqu'il y avait quatre-vingts ans que Lydus était mort, lorsque Ducas parvint à l'Empire. On doute même qu'Andronic Lydus descendît de ce Constantin Ducas, qui périt en disputant l'Empire au commencement du règne de Constantin Porphyrogénète. Zonaras prétend que toute la race de Constantin Ducas ayant été éteinte dans sa révolte, le successeur de Comnène ne pouvait tenir à la famille des Ducas que par les femmes. Mais il se trompe. Nicolas ayant échappé au désastre de sa famille, et n'étant mort que cinq ans après dans la guerre contre les Bulgares, rien n'empêche de croire qu'Andronic Lydus était fils ou petit-fils de ce Nicolas. Quoi qu'il en soit, Constantin Ducas avait recueilli le nom et la considération de cette maison illustre, et ce fut en sa faveur que Comnène se démit de la couronne.

XXVIII. Suite de la vie d'Isaac Comnène.

Il avait régné deux ans et trois mois. Ce prince avait des vertus avec un peu de hauteur. Il était brave, prompt dans l'exécution, et très-instruit de toutes les opérations de la guerre; uniforme dans sa conduite, équitable, pénétrant, accessible, ennemi des flatteurs, plus obligeant par les effets que par les paroles, qui tenaient un peu de la dureté militaire. On loue sa continence. A la fleur de son âge, pendant qu'il servait dans l'armée de l'Empire au nombre des principaux officiers, il fut attaqué d'une maladie à laquelle les médecins ne connaissaient de remède que le commerce d'une fille, ou une opération qui le mettrait hors d'état d'accroître sa postérité. Étant alors éloigné de sa femme, il préféra l'opération, disant qu'il avait assez des deux enfants que Dieu lui avait donnés, et qu'après tout on pouvait entrer dans le ciel sans postérité, mais non pas sans continence. Dès qu'il fut dépouillé de la pourpre impériale, il prit l'habit monastique, et il se fit transporter au monastère de Stude, où il recouvra la santé, sans regretter son sacrifice. Sa femme Catherine, loin de montrer plus de faiblesse, l'avait elle-même fortifié dans ce dessein pendant sa maladie, et l'y confirma dans sa convalescence. Elle se consacra elle-même à la vie religieuse avec sa fille Marie, et prit le nom d'Hélène. Son mari, qu'elle allait visiter quelquefois, lui disait en plaisantant : *Avouez que je vous avais faite esclave en vous donnant la couronne, et que je vous ai affranchie en vous l'ôtant.* Il vécut encore un an dans le monastère, rejetant absolument toute distinction, soumis aux supérieurs comme le dernier des frères, et s'abaissant aux offices les plus humiliants, jusqu'à vouloir être portier à son tour. Cet avilissement

volontaire n'empêchait pas son successeur de le traiter avec toute sorte de respect. Il lui rendait de fréquentes visites, et ne le nommait que son seigneur et son empereur, ne prenait jamais que la seconde place après lui. Il rendait le même honneur à sa femme, à sa fille et à son frère. Après la mort d'Isaac, son cadavre se fondit en peu de jours, en sorte que son cercueil se trouva rempli d'eau : ce que les moines regardèrent comme une marque de réprobation, pour avoir porté la main sur leurs revenus. D'autres, avec aussi peu de raison et plus de charité, en tiraient une preuve de sainteté; cette prompte destruction de ce qu'il avait de charnel était, disaient-ils, un indice de la pureté de son ame. Sa femme, qui lui survécut de plusieurs années, savait honorer sa mémoire d'une manière plus solide et plus sensée, en procurant à son ame des secours efficaces. Elle lui faisait célébrer un anniversaire, auquel elle invitait les moines de Stude, et répandait à cette occasion d'abondantes aumônes. La dernière année de sa vie elle doubla la somme qu'elle avait coutume de distribuer. Comme on lui en demandait la raison : *C'est*, répondit-elle, *que cette aumône sera peut-être la dernière*. Ce qui arriva en effet. Elle voulut être inhumée dans le cimetière de Stude, sans aucun ornement qui pût faire distinguer sa tombe de celles des simples religieux. Cette princesse mérite sans doute un rang éminent entre celles qui ont porté la couronne, par ce que l'on dit d'elle, et peut-être plus encore par ce que l'on n'en dit pas.

XXIX. Affaires d'Italie.

Leo Ost. l. 3, c. 16.

Avant que de commencer l'histoire du règne de Constantin Ducas, je m'arrêterai un moment à considérer l'état où se trouvait alors l'empire grec en Italie. Le

Lup. protosp. Guill. Appul. l. 2. Chron. Nor. Chron. Bar. Pagi ad Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 6. Giann. hist. Nap. t. 3. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 185, 190, 264, 288, 290, 292, 302.

malheureux Argyre, battu par les Normands et couvert de blessures, demandait en vain du secours. Les ennemis qu'il avait à la cour de Constantinople empêchaient d'entendre ses cris, et la brièveté des règnes de Théodora et de Stratiotique ne leur laissa pas le temps de jeter les yeux sur l'Italie. Enfin, après avoir épuisé toutes ses ressources, se voyant abandonné, il partit de Bari au mois d'août 1058, et se rendit à Constantinople. Isaac, irrité de son départ, le priva de toutes ses dignités, et l'envoya en exil, où il vécut encore dix ans dans le mépris et dans l'infortune, maudissant l'injustice de la cour, qui, toujours indulgente pour les coupables en faveur, punit dans les autres les mauvais succès, dont sa négligence ou ses cabales sont la cause. Les Normands continuaient d'enlever aux Grecs les villes de la Capitanate, de la Pouille, de la Calabre, et de ce qu'on nommait alors la Lombardie. Richard, comte d'Averse, reçut du pape Nicolas II la qualité de prince de Capoue, avant même que de se rendre maître de la ville. Robert Guiscard se montra digne héritier de l'autorité de ses frères. Il acheva la conquête de la Calabre par la prise de Rége et celle de la Capitanate, en s'emparant de Troja, bâtie cinquante ans auparavant par les Grecs. Ces éclatants succès l'élevèrent tellement au-dessus des autres comtes, qu'il devint supérieur à toute jalousie de commandement. Les comtes normands s'assemblèrent à Melfes, et d'un consentement unanime le proclamèrent chef de la nation, sous le titre de duc de Pouille et de Calabre. L'ambition rompt les liens les plus étroits. Robert, pour accroître sa puissance par une alliance avantageuse, répudia sa première femme, sous prétexte de parenté,

quoiqu'il eût d'elle un fils, qui fut le fameux Boëmond, si célèbre dans l'histoire de la première croisade. Il épousa Sigelgayte, fille de Gaïmar, prince de Salerne. C'était une héroïne qui accompagna son mari dans ses entreprises militaires, et qui partagea tous ses dangers. Mais l'espérance d'ajouter à ses autres états la principauté de Salerne, fut sans doute le plus puissant attrait qui engagea Robert à contracter ce nouveau mariage. Victor II et Étienne IX, successeurs de Léon IX, n'avaient point eu d'égard au traité que ce pape prisonnier avait fait avec les Normands. Ils n'avaient cessé de les traverser, et Nicolas II, qui succédait à Étienne, n'était pas dans de meilleures dispositions. Mais, dans l'impuissance de les chasser d'Italie, il résolut de s'en faire un appui contre les empereurs d'Allemagne, et de profiter de la conjoncture pour acquérir au Saint-Siége de nouveaux droits, qui n'étaient fondés que sur la fausse donation de Constantin. Le cardinal Hildebrand, le créateur et l'ame des papes de ce temps-là, formait dès-lors le plan de l'énorme édifice de cette monarchie universelle, qu'il s'efforça de construire, lorsqu'il fut lui-même assis sur la chaire de saint Pierre. Dans l'assemblée de Melfes, Nicolas renouvela le traité de Léon. Il accorda à Robert en fief de l'Église la possession de toutes les conquêtes déja faites et encore à faire dans la Pouille et dans la Calabre. Il y ajouta la Sicile, dont Robert se préparait à chasser les Sarrasins, qui, ayant repris Messine, se trouvaient maîtres de l'île presque entière. Il lui confirma le titre de duc de ces trois provinces, à condition de prêter serment de fidélité au Saint-Siége comme feudataire, et de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs.

C'était en faveur du Saint-Siége une conquête qui ne coûtait du sang qu'aux Normands. Les papes disposaient en souverains des biens et des droits de l'empire grec, autrefois possesseur de toute l'Italie, et qui, pillé par tant de mains depuis l'invasion des Goths, se trouvait réduit à la presqu'île de l'ancienne Calabre, où il conservait encore pour peu de temps Bari, Brindes, Otrante, Oria, Gallipoli et Tarente, avec quelques châteaux.

An 1060. XXX. Gouvernement de Constantin Ducas. Scyl. p. 813, 814. 818. Zon. t. 2, p. 272, 273, 275. Glyc. p. 324. 325. Manass. p. 130. Bry. p. 19.

Constantin Ducas fut couronné empereur le jour de Noël sans aucune opposition, Jean Comnène, qui seul aurait pu lui disputer l'empire, étant plus empressé de s'en éloigner que Constantin ne l'était d'y parvenir. Ce fut un prince de peu d'esprit, qui ne porta sur le trône que les qualités d'un particulier; encore étaient-elles altérées par la faiblesse et la bizarrerie. A son couronnement, il fit au peuple assemblé un long discours sur l'équité qui doit régler toutes les actions du prince; car il était grand discoureur, et il aurait, disait-il, préféré la couronne de l'éloquence à celle de l'empire. Mais ces deux règnes avaient alors également perdu leur ancienne splendeur, et l'éloquence de ce temps-là n'était pas en meilleur état que l'Empire. Son zèle pour la justice, vertu propre d'un grand prince, dégénérait en petitesse. Au lieu de se regarder comme protecteur des lois, il en était l'exécuteur. Abandonnant l'inspection générale, il se perdait dans les détails; obligé de veiller à la conduite des magistrats, il voulait lui-même exercer leurs fonctions, écouter les parties, juger les procès. Toujours enveloppé de chicanes et de procédures, il perdait de vue les affaires militaires et les grandes parties du gouvernement. Il avait

mis la plaidoirie tellement à la mode, que les gens de guerre, accoutumés à suivre l'étendard du prince, se faisaient avocats, et renonçaient aux exercices pour ne s'occuper que des combats du barreau. Quoiqu'il s'annonçât pour un juge incorruptible, plus favorable aux petits qu'aux puissants et aux oppresseurs, on le vit cependant plus d'une fois faire acception des personnes, prononcer contre la teneur des lois, changer même les sentences qu'il avait rendues selon l'équité. Dévot, ami des moines, affectant beaucoup de charité pour les pauvres, il était néanmoins avare, jusqu'à licencier les troupes et laisser l'Empire exposé aux incursions des Barbares, pour épargner la paie des soldats. Il est vrai qu'il ne profitait pas de ces économies pour augmenter ses dépenses personnelles; rien de plus simple que sa table et son entretien. Mais il ne connaissait d'autre manière de servir l'Empire que de s'enrichir, même aux dépens de l'honneur. Ce fut le motif qui l'engagea à vendre les emplois et les charges, et à faire monter à un prix excessif le bail des fermes publiques.

Il commença son règne par le rappel de tous les exilés. Dans la distribution des dignités, il ne fit aucune distinction entre les sénateurs et les simples citoyens. Cette conduite irrita contre lui un grand nombre de personnes distinguées, qui résolurent de le noyer dans le golfe, lorsqu'il reviendrait par mer du palais de Mangane, où il allait célébrer le fête de saint George, patron du monastère bâti en ce lieu par Monomaque. Le crime triompherait trop souvent, s'il n'était pas déconcerté par la crainte plutôt que par le scrupule. Les conjurés furent trahis; on leur fit leur procès. Le préfet de la ville était du complot. Ils en

XXXI. Conjuration.

furent quittes pour la confiscation de leurs biens. C'était la maxime de ce prince naturellement porté à la douceur, de ne punir ces sortes de coupables qu'en les traitant comme des esclaves, indignes de la liberté dont ils avaient voulu détruire le défenseur.

An 1061.
XXXII.
Guerre des Turks.
Scyl. p. 814, 815.
Zon. t. 2, p. 273.
Glyc. p. 325.
[Tchamtch. II, p. 960, 988.]

Le danger qu'il avait couru ne le rendit pas plus attentif à entretenir ses armées. Elles dépérissaient de jour en jour par le défaut des choses nécessaires, et par la réforme des meilleurs officiers, que son avarice supprimait. Mais il perdait beaucoup plus par les ravages des Barbares, qu'il ne gagnait par ces épargnes sordides. Les Turks, conduits par Samukh et Khorosalar, mirent à feu et à sang, pendant trois ans, l'Ibérie, la Mésopotamie, la Chaldie, les provinces de Mélitine et de Colonée, et tous les bords de l'Euphrate. La Grande-Arménie et le Vaspouracan éprouvèrent toute leur fureur; et, sans un échec qu'ils reçurent, plutôt par leur imprudence que par la valeur des troupes grecques, ils auraient pénétré jusqu'en Phrygie. L'empereur crut en faire assez d'envoyer sur cette frontière un Arménien fanfaron, nommé Pancrace, qui promettait d'écraser ces Barbares, sans autres troupes que celles du pays. Dès qu'il fut arrivé, il attaqua l'arrière-garde du sultan qui faisait retraite, et fut payé de sa folle audace. Thogrul, qui était venu joindre ses généraux, rebroussa chemin, battit Pancrace, entra dans la Grande-Arménie, se rendit en peu de jours maître d'Ani [1] et de tout le pays d'alentour, où il laissa des garnisons commandées par de

[1] On peut consulter, sur l'expédition d'Alpaslan en Arménie, les savantes notes de M. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, II, 224-231. — B.

bons officiers, et cette contrée fut perdue pour l'Empire.

[Nous allons reprendre les événements relatifs à l'Arménie, depuis Théodora jusqu'à Romain Diogène. En 1055, deux armées de Thathars, les uns, sujets de Thogrul, les autres, dépendants d'Abou'lséwar, vinrent insulter Ani sans pouvoir la prendre, et ravager le canton de Basen dans la Haute-Arménie. Là, ils s'approchèrent d'Ocom dans les monts Dziraniens, peuplée de 30,000 ames, et comme le froid était excessif, ils brûlèrent, pour se chauffer, des amas de fourrages qui étaient hors des murs. A la faveur du trouble qu'occasiona dans la ville la vue de cet incendie, dont on ignorait la cause, ils massacrèrent toute la population, et retournèrent dans leur pays. Un autre parti de Thathars révoltés contre Thogrul s'était retiré au pays de Taron. Théodore, qui y commandait, ayant refusé de les livrer, son pays fut envahi, et lui-même mourut des blessures qu'il reçut en combattant. Comme les ennemis, en s'en retournant, voulurent faire passer sur l'Arazani, alors glacé, leurs prisonniers arméniens, la glace se brisa, et tous furent engloutis. Sous le règne d'Isaac Comnène, Ivané, fils du général arménien Liparit qui avait si bien combattu pour l'Empire en 1048, peu satisfait des principautés d'Hachtéan et d'Archamouni, sur les bords de l'Euphrate, que l'empereur lui avait données, voulut y joindre celle de plusieurs autres villes et s'emparer de Carin. Maître par sa perfidie de la personne et des trésors du grand-domestique d'orient, il se présenta devant la ville; mais comme on lui en ferma les portes, il excita sous main les Turks à fondre sur

les terres de l'Empire; puis, craignant pour lui-même, quand il les vit arriver par troupes innombrables, il se retrancha dans un de ses châteaux, et ne se sauva du pillage qu'en les faisant guider vers la Chaldée, où ils firent un immense butin.

A cette nouvelle, d'autres myriades de Barbares voulurent profiter de l'anarchie qui désolait les provinces grecques. Les uns vont s'emparer d'Érez, à la faveur des ténèbres, pillent et massacrent tout; de là ils fondent sur la ville de Blour, au canton de Carin. Les habitants, effrayés et sans chefs, s'enfuient, se cachent dans des fosses profondes, ou se livrent volontairement à l'ennemi. Le sort des uns et des autres fut également déplorable; il y eut des vieillards que les Turks se plaisaient à écorcher depuis la poitrine jusqu'au cou, et, leur couvrant la tête de leur propre peau, comme d'un sac, ils leur perçaient le cœur à loisir. L'autre moitié de l'armée turke traitait de la même manière les populations de l'Andzitène et de la Khorzène, et les habitants de la ville de Haro ou Hato. Au même temps que ces Barbares se retiraient, une deuxième armée, commandée par Dinar, accourait, en deux divisions, jusqu'à Colonée, sur l'Euphrate, et saccageait Mélitine. Comme ils revenaient par la province d'Ékéléats, les habitants firent bonne contenance, et les forcèrent, en s'emparant des gorges des montagnes, à séjourner cinq mois au milieu des neiges dont le pays était couvert. L'année suivante, 1058, les Barbares, ennuyés d'attendre la fin de l'hiver, poussant en masse leurs chevaux et leurs bêtes de somme à travers les neiges, arrivèrent au village de Mormran, à l'entrée de la Khorzène. Les habitants se

retranchent dans leur fort, qui était imprenable. Alors un archer arménien perce d'une flèche le général des Turks, au moment où il venait les sommer de se rendre, et la nouvelle de l'arrivée d'un corps de Grecs auxiliaires achève de mettre le désordre dans leur armée. Il tomba de la neige rouge cette année, dans la quatrième Arménie : phénomène que Tchamchian dit s'être renouvelé de son temps en Arménie. Il y eut ensuite une année de disette et une d'abondance. Les habitants étaient descendus dans la plaine, pour piller le butin abandonné par les Barbares; mais les Grecs, apprenant que ceux-ci battent en retraite, rebroussent chemin. Les ennemis, qui s'aperçoivent qu'ils ne sont pas poursuivis, reviennent à leur tour, et rentrent dans la province de Taron, après avoir repris une partie de leur proie.

Arrivés sous les murs d'Elnout, ils éprouvèrent d'autres pertes peu considérables, dont ils se vengèrent en brûlant églises et palais, et entre autres le magnifique clocher de Saint-Carapet, construit par les ordres et aux frais de Grégoire, magistros. De son côté, Thornic Mamigonien, ayant rassemblé les braves habitants de Sasoun, défit les Turks dans une mémorable rencontre, et leur enleva tous leurs prisonniers, et parmi eux ceux de Mélitine, qu'il renvoya dans leurs pays respectifs.

D'autres persécutions étaient réservées aux Arméniens : Constantin Ducas, qui avait succédé à Isaac Comnène, ayant appris la mort du patriarche Pierre, commença par s'emparer de toute sa succession. Puis, en 1059, il fit venir d'Ani à Constantinople Khatchic, neveu et successeur de Pierre, pour tirer de lui des

renseignements sur le même objet : il voulut même l'assujétir à payer au trésor royal un tribut annuel. Khatchic refusa les informations et le tribut. Deux Grecs, l'un, prince séculier, l'autre, ecclésiastique, s'offrirent à payer la somme demandée, si l'empereur voulait les investir de la puissance civile et religieuse dans Ani : mais la maladie du premier et la mort de l'autre empêchèrent ce projet de se réaliser. Khatchic, patriarche légitime, fut retenu trois ans à Constantinople.

Ce n'était pas assez pour Constantin Ducas de n'avoir fait aucun effort pour défendre les populations arméniennes de la rage des Turks, il voulut encore leur ravir leur foi et leur culte, et les amener à la croyance et aux rits des Grecs. Il employa toutes les ruses imaginables pour persuader aux princes de Sébaste, Atom et Abousahl, fils de Sénakérim, et à Gagic, roi de Cars, d'entrer dans ses vues, et conçut un vif déplaisir, dont les effets retombèrent sur la nation entière, parce que chacun prit à tâche de l'imiter dans ses dédains et dans ses mesures tyranniques. Un Arménien d'Ani, nommé George, étant venu à Antioche, les Grecs poussèrent l'insulte jusqu'à lui tirer la barbe. Indigné de cet affront, George va demander aux Turks du voisinage un secours de cinq cents hommes, pille douze villages dépendants du gouverneur, et massacre, à la vue des remparts, soixante Grecs, qu'il avait faits prisonniers. C'étaient chaque jour de pareilles scènes. Mais Vest-Khatchatour d'Ani, renommé chez les Grecs et objet de leur envie, à cause de sa valeur, étant venu à Constantinople, l'empereur, qui l'estimait, lui donna, pour prix de

son apostasie, le titre de duc d'Antioche. Ceci eut lieu en 1060.

La même année, Slar-Khorasan, le même que Lebeau appelle Chorosalar, c'est-à-dire général des troupes du Khorasan, vint, par ordre de Thogrul, assiéger Édesse. A cette nouvelle, Vest-Khatchatour, gouverneur d'Antioche, rassemble ses milices, et, victorieux des Turks après un sanglant combat, les force à se retirer. Il apprend qu'ils se sont portés sur la ville arménienne de Nchénic, voisine d'Édesse, et s'apprête à les déloger de leurs positions à la faveur des ténèbres. Il marchait en silence vers leur camp, lorsque les Grecs, jaloux de sa gloire, font entendre tout-à-coup un grand bruit de trompettes.

Cela ne l'empêcha pas de remporter une victoire complète. Mais l'empereur crut devoir punir de mort l'auteur d'une pareille perfidie. Plus tard, cédant aux insinuations calomnieuses, il remplaça Khatchatour à Antioche par Vasac, fils de Grégoire, magistros, mort deux ans auparavant. Ce ne fut qu'ensuite qu'il dédommagea son loyal serviteur, en le faisant gouverneur de la ville d'Andrioun.

Slar-Khorasan revint encore sur Édesse, et, après avoir dévasté les environs, s'approcha des remparts. Au lieu de l'attendre, quatre mille Grecs, tant cavaliers que piétons, qui s'y trouvaient, sortent des murs et campent en deçà du fleuve. A cette vue, le Turk essaie de passer le pont. Les Grecs effrayés se débandent, et auraient tous péri sans la bravoure de deux Arméniens qui renouvelèrent, à la tête du pont, l'exemple de bravoure donné par Horatius Coclès, et ne cessèrent d'opposer la plus vive résistance qu'en

recevant le coup de la mort. Un Franc qui se dévoua comme eux pour le salut de la ville, succomba comme eux en combattant vaillamment.

Poursuivant son plan de conquêtes, Thogrul mit sur pied toutes les forces de ses états et ordonna à ses trois généraux, Samoukh, Armourkaphr et Ghidjaziz, de s'avancer jusqu'à Sébaste. L'Arménie fut alors inondée de sang et se couvrit de ruines. Incapables de résister, les deux princes de Sébaste se retirent dans le fort imprenable de Khavatanek, et ils ont bientôt la douleur de voir leur ville prise, saccagée, réduite en cendres, leurs sujets massacrés, et toutes les richesses de leurs palais tombées au pouvoir de ces farouches ennemis. Les Turks ne quittèrent Sébaste qu'après huit jours de repos, et les deux princes s'enfuirent à Constantinople.

Comme l'empereur n'osait prendre le parti d'une honorable défense, Thogrul envoya l'année suivante, 1061, ses trois généraux, Slar-Khorasan, Medjmedj et Isoulv, dans le canton de Baghin, où était la ville d'Arkni, dont les habitants, ne s'attendant à rien moins qu'à une pareille attaque, furent les victimes de leur insouciance. L'ennemi y trouva d'amples provisions : c'était le mois de mars. On vit alors un bel exemple du pouvoir de la religion sur les peuples les plus farouches. Trois prêtres, Christophe et ses deux fils, Thoros ou Théodore, et Stéphanos, voyant qu'il leur est impossible d'éviter le fer des Turks, rassemblent dans l'église la population de leur village. Christophe célébrait les saints mystères et distribuait la communion à ses ouailles, lorsque les ennemis pénètrent dans ce lieu. Ils s'arrêtent

saisis de respect et laissent achever la cérémonie. Bientôt, les fidèles sortent à la suite de leur pasteur; mais la férocité des Turks, suspendue un moment, reprend son cours ordinaire, et tous les chrétiens sont massacrés. Stéphanos seul échappa et porta à l'empereur cette triste nouvelle.

Ducas parut sortir de sa léthargie; des ordres furent adressés au général Frangapole et au duc d'Édesse de se porter en hâte dans le canton de Baghin : mais le secours vint trop tard. Les généraux grecs se dirigèrent vers Amid, occupée par les Turks; mais un présent de dix mille dahécans ou florins paralysa leurs efforts.

En 1062, Alpaslan, frère, ou neveu [1] suivant d'autres, de Thogrul, succéda à sa puissance, et le surpassa en férocité. Sa première expédition, en 1063, fut contre l'Albanie. David Sans-Terre, roi de Lorhi, fut obligé de lui donner sa fille en mariage : après quoi, Alpaslan envahit la province de Gougark et celle de Dchavakh appartenant à l'Ibérie, où il prit la Ville-Blanche, nommée par les Arabes Sebid-Chehr, par les Arméniens Akhal-Kélek et Akhal, et par les Géorgiens Akhal-kalaki ou la Ville-Neuve.

L'année suivante, Alpaslan vint camper sous les murs d'Ani. Cette ville, fortifiée et enceinte de murs très-élevés au temps de Sembat II, était de toutes parts baignée par les eaux de l'Akhourian et accessible d'un seul côté. Livrée entièrement aux Grecs depuis vingt ans, elle avait alors pour gouverneurs le duc Bagrat, arménien de nation, et, après lui, Grigor,

[1] Abou'lfaradj, *Chron. ar.*, 277, est de ce dernier avis.—B.

fils de Bacgouran, Géorgien. Celui-ci, quand il vit Alpaslan dresser contre la ville, du côté le plus abordable, un énorme bélier, dont la puissance était très-grande, rassembla ce qu'il put des plus braves habitants d'Ani, et ils tuèrent beaucoup d'ennemis à coups de traits, du haut des remparts. Mais bientôt il ne put neutraliser les effets du bélier, et un matin, avant le point du jour, une partie des murs s'écroula.

Excités par Alpaslan, les Perses se pressent sur la brèche et veulent pénétrer dans la ville. Mais l'ouverture était trop étroite, et, après un combat de trois heures, il fallut renoncer à prendre la ville d'assaut. Alors, par l'un de ces hasards qui arrivent souvent à la guerre, Alpaslan se mit en pleine retraite, tandis que les gouverneurs, épuisés par le dernier effort qu'ils venaient de faire, désespéraient de sauver la place, et se retiraient dans la citadelle intérieure. Car ils pensaient que l'ennemi allait revenir sur eux avec de nouvelles ressources, auxquelles il leur serait impossible de résister. Les habitants, qui se croient abandonnés, sont en proie aux plus vives alarmes, et cinquante mille d'entre eux prennent le parti de quitter la ville. Par malheur, un corps de quatre cents hommes de l'armée ennemie était encore dans ses positions, non loin des remparts. Entendant tout ce tumulte et voyant l'empressement des fuyards, ils ne purent d'abord s'en rendre compte. Quelques-uns pénètrent dans l'intérieur; et, ne trouvant rien de mieux à faire que de prévenir leur chef de ce qui se passait, pour preuve de leur véracité, ils prennent un enfant et le portent à Alpaslan. A cette vue, le Barbare, après quelques hésitations, se décida à revenir sur ses pas. Il entra

sans difficulté dans la ville, et la livra à toute la fureur du soldat : ce triste événement eut lieu le 30 maréri 513 de l'ère arménienne, répondant au 6 juin 1064 [1]. Une partie des habitants furent envoyés captifs en Perse, et surtout ceux qui appartenaient aux grandes familles ; les autres furent employés à rebâtir la ville; des populations étrangères y furent introduites, et elle ne tarda pas, sinon à reprendre son ancienne splendeur, du moins à sortir de ses ruines. A la nouvelle de la prise d'Ani, Gagic, roi de Cars, résolut de plier sous le vainqueur, ne pouvant lui résister. Il trompa par une feinte tristesse l'envoyé d'Alpaslan,

[1] Selon Samuel d'Ani, ce fut un lundi, jour de la fête de la Vierge. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant ici l'extrait d'une note de Tchamtchian, relative à la ville d'Ani. Il faut bien la distinguer d'un autre endroit du même nom, sur la droite de l'Arazan, dans la Haute-Arménie. Celle-ci porte, pour plus de précision, le titre de Amourn-Ani, la forteresse d'Ani. On l'appelle aussi Camakh, d'un mot arménien qui signifie *squelette*, parce qu'elle servait de sépulture aux rois Arsacides, ou en raison de la quantité d'ossements de victimes que l'on y trouvait. C'est donc à tort que, dans l'historien Vardan (peut-être par erreur de copiste), les deux villes se trouvent confondues ensemble, contrairement au témoignage de Moyse de Khoren, l. II, 13, 35; III, 45. Quant à la promesse faite de la ville d'Ani à Basile, Tchamtchian cite un auteur anonyme, où il est dit que ce fut ce prince qui en fit la demande à Sembat, dans son expédition d'Orient; que Sembat étant malade ne put s'y refuser, et ne s'en réserva que la survivance. Qu'après cela, Basile marcha vers l'Ibérie, et en invita le roi à venir le voir; mais que celui-ci ne voulut point obéir, parce qu'il avait à se reprocher le meurtre de beaucoup de seigneurs arméniens. Aristakès de Lastiverd ou Lastivard, près d'Arzen, Mathieu d'Édesse et Vardan ne disent point quel motif décida Sembat : c'est d'après les historiens grecs qu'il en a été parlé. Le premier, qui mourut peu d'années après la prise d'Ani, parle à peine des guerres qu'occasiona entre les deux peuples le refus de livrer cette ville après la mort de Sembat; car c'est de cette époque que commence son histoire. Mathieu d'Édesse, les lettres de Grégoire magistros, Samuel d'Ani et Kiracos, auteurs presque contemporains, sont plus explicites sur cet objet. Quant à ce que dit Clément Galanus, I, 19, qu'Ani fut prise du temps du patriarche Pierre, cela est tout-à-fait contraire à la vérité. — B.

qui vint lui commander la soumission, en lui faisant croire que les vêtements noirs qu'il portait étaient le signe de son deuil pour la mort de Thogrul : cette feinte lui attira beaucoup d'amitiés de la part du Barbare. Mais, aussitôt que celui-ci fut parti, Gagic livra ses provinces à l'empereur grec, en échange des villes et territoires de Dzamendav, Amasie, Comane et Larisse avec cent villages, au mois de novembre de la même année]. — B.

An 1063. XXXIII. Terrible tremblement de terre. Scyl. p. 816, 817. Zon. t. 2, p. 374. Glyc. p. 325.

L'année 1063 fut remarquable par un tremblement de terre qui remplit d'épouvante et de ruines la Thrace et la Bithynie. Le 23 septembre, trois heures après le soleil couché, on entendit un mugissement souterrain qui paraissait venir de l'occident. En même temps la terre, se soulevant par de violentes secousses, abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des églises. Ce fléau détruisit presque entièrement Rhédeste, sur la Propontide, *Panium*, à l'entrée du Bosphore, dans le Pont-Euxin, Myriophyte en Thrace. A Cyzique, un superbe édifice, qu'on nommait le Temple des Grecs, et qui, par la solidité de sa construction, semblait devoir durer autant que le monde, fut renversé. A Nicée, la magnifique église où s'était tenu le premier concile général, fut ébranlée jusqu'aux fondements; quantité de maisons, le cirque, les murailles de la ville, furent détruits de fond en comble. Le tremblement se renouvela par diverses reprises, pendant deux ans, avec tant de violence, qu'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais éprouvé de semblable.

XXXIV. Constantin achète pour les Chrétiens la quatrième

La Palestine était depuis plusieurs années un perpétuel sujet de guerre entre les deux monarchies musulmanes ; les deux khalifes de Perse et d'Égypte

s'en disputaient la possession. Jérusalem, plusieurs fois prise et reprise, n'était plus environnée que de ruines, au lieu des tours et des murailles, qui l'avaient rendue, après Antioche, la plus forte place de la Syrie. Dhaher, khalife d'Égypte, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Laodicée, obligea par un édit tous les habitants de la Syrie de réparer leurs murs et de relever leurs tours. Pour obéir à cet ordre, le gouverneur de Jérusalem imposa une taxe sur les citoyens; et les chrétiens, qui étaient en grand nombre, furent chargés de fournir le quart de la dépense. Il s'en fallait bien que leurs moyens fussent en proportion de leur nombre. Accablés par les infidèles qui les pillaient sans cesse et dont ils ne pouvaient obtenir de justice, ils étaient presque tous réduits à l'indigence. Les représentations qu'ils firent au gouverneur furent inutiles; l'impitoyable Musulman leur répondit qu'il fallait payer ou mourir. Dans cette extrémité ils implorèrent l'assistance de l'empereur, et ce prince, touché de leurs larmes, consentit à leur fournir la somme exigée, à condition qu'ils obtiendraient du khalife que désormais le quartier de la ville dont ils auraient relevé les murs, ne serait habité que par des chrétiens, qu'ils y auraient l'exercice libre de leur religion, et qu'ils ne seraient soumis qu'à la juridiction du patriarche. Le khalife leur accorda tout, excepté l'exemption de leur taxe, et l'empereur leur fit délivrer l'argent qu'on leur demandait, sur les revenus de l'île de Cypre. Les chrétiens, séparés ainsi des Musulmans dans Jérusalem, se trouvèrent affranchis des insultes et des avanies qu'ils avaient essuyées depuis la prise de la ville; et la juridiction accordée alors au chef de cette église fut le

partie de la ville de Jérusalem.

Guill. Tyr. belli sacri. l. 9, c. 17, 18.

titre sur lequel le patriarche, lorsque les croisés en eurent fait la conquête, trente-six ans après, requit et obtint de Godefroi de Bouillon le domaine du quart de Jérusalem en toute propriété.

An 1064. xxxv. Xiphilin patriarche. Scyl. p. 817. Zon. t. 2, p. 274. Glycas, p. 325, 326. Joel. p. 184. Pagi ad Bar. Oriens Christ. t. 1, p. 262, 263.

Dans les premiers jours de l'année suivante mourut Constantin Lichudès. Il eut pour successeur Jean Xiphilin, oncle de l'abbréviateur de Dion Cassius. Il était né à Trébizonde, et ayant passé ses premières années à Constantinople dans l'étude des lettres, il se livra ensuite aux affaires civiles, où il se distingua par son habileté autant que par sa vertu. Parvenu par son mérite au rang de sénateur, il se dégoûta bientôt de la vie séculière, et se consacra au service de Dieu entre les solitaires du mont Olympe. Il ne s'occupait que de prières et de bonnes œuvres, lorsqu'il fut appelé au siége de Constantinople. Il fallut l'arracher de sa cellule, et le transporter malgré lui sur le siége patriarcal. S'il était dans la solitude entièrement détaché de toute ambition, il paraît qu'en rentrant dans le monde il y reprit ses liens. Nous verrons dans la suite qu'il ne fut pas exempt de la tentation d'avancer sa famille.

xxxvi. Prise de Belgrade par les Hongrois. Bonfin de reb Hungar. dec 2. l. 3.

Ce fut en ce temps-là que le gouverneur grec qui commandait en Bulgarie eut une guerre sanglante à soutenir pour la défense du pays. Quelques Bulgares ayant passé la Save à Belgrade, avaient ravagé la frontière de la Hongrie. Salomon, roi des Hongrois, lève aussitôt une armée et va faire le siége de Belgrade. La Bulgarie, la Thrace, la Macédoine volent au secours de la ville assiégée. Il se livre en même temps deux combats sur le Danube, et sur les bords de ce fleuve, dans lesquels les Bulgares et les Grecs sont entièrement défaits. Les assiégés aux abois ont recours aux

Besses, ancien peuple de Thrace, qui s'était conservé dans une sorte d'indépendance entre les gorges du mont Hémus, où il s'occupait à fouiller les mines. Les Besses accourent en grand nombre, et sont taillés en pièces. Belgrade, dépourvue de secours, n'en recevant aucun de l'empereur, fut prise le troisième mois du siége.

Une nuée de Barbares, plus féroces encore que les Hongrois, passa le Danube l'année suivante. C'étaient les Uzes, peuple tartare, de même origine que les Turks, établis d'abord dans le Captchac. Ennemis perpétuels des Patzinaces, ils les avaient chassés des bords du Volga et du Tanaïs. Si l'on s'en rapporte aux historiens grecs de ce temps-là, ils étaient au nombre de six à sept cent mille. Zonaras les réduit à soixante mille, ce qui n'est pas plus vraisemblable, puisque c'était une émigration de la nation entière, hommes, femmes, enfants. Après avoir traversé le fleuve sur des outres ou dans des canots qu'ils creusèrent eux-mêmes, ils tombèrent sur les troupes grecques et bulgares, qui voulaient leur disputer le passage, les taillèrent en pièces, firent prisonniers Basile Apocope et Nicéphore Botaniate, qui commandaient en qualité de gouverneurs du pays, et inondèrent de leur multitude toutes les plaines voisines du Danube. Un détachement de leur armée traversa la Macédoine et pénétra jusqu'à Thessalonique, mettant tout à feu et à sang. Mais il n'en revint au camp qu'une partie en très-mauvais état. Le reste avait péri par le froid de l'hiver, qui fut très-rigoureux cette année, et par le fer des garnisons des villes, qui les harcelaient à leur passage, ou les surprenaient dans des embuscades. Cependant

An 1065.
XXXVII. Irruption des Uzes.
Scyl. p. 815, 816.
Zon. t. 2, p. 273, 274.
Glycas, p. 325.
Deguignes, hist. des Huns, t. 2, p. 522.

le gros de l'armée était encore très-redoutable; Constantinople était en alarmes. On murmurait hautement contre l'empereur, que les uns accusaient de lâcheté, les autres d'avarice; il n'osait, disait-on, ouvrir ses trésors pour faire marcher des troupes, et préférait l'argent à l'honneur et au salut de l'état. Quantité d'habitants se mettaient déja en mouvement, pour aller chercher ailleurs une plus sûre retraite. L'empereur, en effet, ne connaissait pas de plus grand fléau que la guerre; ce qui pouvait être vrai depuis la décadence de l'Empire, parce qu'outre l'ignorance des commandants et le défaut de discipline dans les armées, les officiers et les employés dans les troupes pillaient plus que les ennemis. Dévoré de mortelles inquiétudes, Constantin n'épargna pas ses trésors dans cette conjoncture. Il essayait à force de présents de gagner les chefs des Uzes; et les Barbares, amorcés par ces libéralités, ne songeaient qu'à en attirer de nouvelles, en le trompant par des promesses, qu'ils trouvaient toujours moyen d'éluder. Enfin l'empereur, ne pouvant tenir contre les reproches de lâcheté qui devenaient publics, et s'obstinant à suivre le système qu'il s'était formé, de ne jamais mettre une armée en campagne, prit un parti dont l'extravagance serait incroyable, s'il n'était attesté par tous les auteurs contemporains. Il résolut de partir lui-même pour faire preuve de courage, et de ne se faire accompagner que par cent cinquante cavaliers. C'était tout au moins ce qu'il fallait à un partisan pour battre l'estrade et aller reconnaître l'ennemi. Il est difficile d'imaginer ce qu'il se promettait d'une pareille entreprise. La seule chose qu'il fit de raisonnable, fut de recourir à Dieu. Il or-

donna un jeûne de plusieurs jours, fit faire des prières publiques, assista lui-même aux processions avec toutes les marques de la plus sincère pénitence. Il partit ensuite avec sa petite troupe, et s'avança jusqu'à Cherobacques, à quelques lieues de la ville; il n'avait déja plus d'ennemis. Malgré le froid de l'hiver, la peste s'était répandue dans le camp des Uzes; les Bulgares et les Patzinaces, profitant de cette occasion, étaient tombés sur eux et en avaient fait un grand carnage. Les deux généraux prisonniers avaient été tirés des fers, et venaient eux-mêmes annoncer que les débris de l'armée barbare s'étaient sauvés au-delà du Danube. L'empereur, après avoir rendu graces à Dieu, rentra dans la ville étonnée de ce succès inespéré, qu'elle attribuait à la miséricorde divine; et tout l'Empire fut persuadé qu'il était redevable de sa délivrance non pas aux Bulgares et aux Patzinaces, mais au bras de celui qui n'a pas besoin des hommes pour réduire en poudre les plus puissantes armées. Cet événement causa la dispersion des Uzes: une autre branche de leur nation était déja établie dans le Maouarennahar et dans l'Arménie, sous le nom de Turkomans; ceux qui s'étaient jetés du côté de l'Occident, défaits par les Patzinaces, se divisèrent encore; les uns vinrent se jeter entre les bras de l'empereur; il leur donna des établissements en Macédoine, où ils se civilisèrent et demeurèrent fidèlement soumis. Leurs descendants, confondus avec les Grecs originaires, parvinrent aux honneurs et aux dignités de l'Empire. Les autres, conservant leur liberté et leur férocité naturelle, s'arrêtèrent au-delà du Danube, dans ce qu'on nomme aujourd'hui la Moldavie, et dans cette partie de la Hongrie qui porte encore

le nom de Cumanie. Nous les verrons dans la suite acharnés à leur tour à la destruction des Patzinaces.

An 1066. XXXVIII. Comète. Scyl. p. 817. Zon. t. 2, p. 274. Glycas, p. 325.

Au mois de mai suivant parut une comète, qui s'éleva du côté de l'occident aussitôt après le coucher du soleil. Elle semblait d'abord être aussi grande que la lune dans son plein, et environnée d'un brouillard épais. Le lendemain on en vit sortir une chevelure rayonnante, dont la croissance diminuait d'autant le globe de la comète. Elle avançait d'occident en orient, et disparut au bout de quarante jours.

An 1067. XXXIX. Maladie et mort de Constantin Ducas. Scyl. p. 817. Zon. t. 2, p. 274, 275. Manass. p. 130, 131. Glyc. p. 326. Joël. p. 184, 185. Bry. p. 20. Pagi ex Psello.

Ceux qui regardent les phénomènes célestes comme l'annonce de ce qui doit arriver sur la terre, ne furent pas long-temps à chercher ce que signifiait celui-ci. L'empereur tomba malade au mois d'octobre, et jugeant lui-même qu'il n'en reviendrait pas, il employa le temps de sa maladie, qui dura sept mois, à prendre des mesures pour assurer sa succession à ses enfants. Sous le règne de Michel-le-Paphlagonien, il avait épousé en secondes noces Eudocie Macrembolitissa, dont il avait eu trois fils et trois filles. Le dernier des trois fils, auquel il donna son nom, était né depuis qu'il était empereur, et portait pour cette raison le surnom de Porphyrogénète. Ce fut aussi celui qu'il associa le premier à l'empire, quoiqu'il fût le plus jeune. Mais il ne tarda pas à communiquer ce même honneur aux deux autres, Michel et Andronic. Ses trois filles se nommaient Anne, Théodora, et Zoé, surnommée aussi Porphyrogénète pour la même raison que son frère. L'histoire ne dit rien d'Anne, qui mourut apparemment en bas âge. Théodora épousa Dominique Sylvio, qui fut doge de Venise. Zoé fut femme d'Adrien Comnène, frère de l'empereur Alexis. Il paraît que Constantin

entendait que ses trois fils régnassent ensemble; il ne régla point l'ordre de la succession, et laissa la tutelle de tous les trois à leur mère avec le titre d'impératrice; mais auparavant il lui fit promettre avec serment qu'elle ne prendrait pas de second mari. Il déposa cette promesse, signée de la princesse et du sénat, entre les mains du patriarche. Il fit aussi jurer à tous les sénateurs qu'ils ne reconnaîtraient pas d'autre empereur que ses enfants; il les recommanda surtout à Jean Ducas, son frère, auquel il avait donné le titre de César; il enjoignit avec instance à sa femme de se conduire par les conseils du César, et à ses enfants de lui obéir comme à leur père. Il lui donna pour adjoint dans la régence le patriarche Xiphilin. Après ces dispositions, qui furent à peu près inutiles, il mourut au mois de mai, à l'âge d'environ soixante ans, ayant régné sept ans et cinq mois.

XL. Affaires d'Italie.

Leo ost. l. 3, c. 16. Lup. protosp. Chron. Nor. Chron. Bar. Pagi ad Bar. Giann. hist. Nap. l. 10, c. 1. Murat. ann. d'Ital. t. 6, p. 205, 209, 211, 217, 225, 226. Abr. de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 312, 342, 372, 392, 394, 418, 458, 476, 492, 502.

Pendant son règne, les Normands continuèrent presque sans obstacle la conquête de la Pouille et de la Calabre. Abailard, fils de Humfroy, après s'être sauvé dans Bari, s'était retiré à Constantinople, pour implorer contre l'usurpateur la protection de l'empereur grec. Un seigneur normand, nommé Gosselin, l'y avait accompagné. Leur espérance fut trompée; ils n'en tirèrent que de faibles secours, qui ne purent rétablir le prince dépouillé, ni conserver à l'Empire le peu de terrain qu'il possédait encore en Italie. Roger, frère de Robert, prit Squillace, la dernière ville qui demeurât attachée aux Grecs dans la nouvelle Calabre; ensuite, profitant des divisions des Sarrasins, il passe en Sicile, et quoiqu'il n'ait à sa suite que cent soixante cavaliers, il remporte divers avantages, fait

un grand butin, et de retour à Rège il engage son frère Robert à se joindre à lui pour l'aider à s'emparer de cette île, où les Grecs ne possédaient plus que quelques places, les Sarrasins étant maîtres de tout le reste. Je n'entrerai pas dans le détail de cette expédition, qui n'a que peu de rapport à mon sujet. Il suffira de dire que Roger égala la gloire de son frère par des exploits aussi brillants que rapides, et qu'en peu d'années ayant entièrement chassé de cette île et les Sarrasins et les Grecs, il y établit une puissance qui, s'étant unie dans la personne de son fils avec les conquêtes d'Italie, prit en 1130 le titre de royaume. Tarente, Brindes, Matera et Oria ne résistèrent pas long-temps aux attaques des Normands. La possession d'Otrante fut plus disputée. Robert l'avait prise au mois de mai 1060. Au mois d'octobre suivant, un général grec, arrivé à la tête d'une armée nombreuse, battit les Normands en l'absence de Robert et reprit Otrante. L'année suivante, Robert ayant pris Acerenza, marcha contre les Grecs qui assiégeaient Melfes, les mit en fuite, et fit prisonnier le général. D'un autre côté, Richard, comte d'Averse, qui avait déja reçu du Saint-Siége le titre de prince de Capoue, sans être encore maître de la ville, fit en trois mois la conquête de toute la Campanie. Capoue, qui résistait aux Normands depuis dix ans, lui ouvrit les portes. Il s'empara quelque temps après de Gaëte, et prit Aquino. Enorgueilli de ces succès, il forme le projet de se faire nommer empereur d'Italie, et envoie Loffrède, un de ses capitaines, sur le territoire de Rome, pour forcer le pape à le revêtir des ornements impériaux. Un Grec nommé Maurice, homme de tête et de courage, rassemble ce qui res-

tait de troupes grecques, qu'il joint à celles que le pape peut lui fournir; et comptant principalement sur la valeur des Varangues, dont Constantin avait envoyé en Italie un gros détachement, il va chercher Loffrède, le bat et lui ferme le passage. Richard se met lui-même en campagne, et marche vers Rome. Godefroi, marquis de Toscane, après plusieurs combats, l'oblige d'acheter la paix et de s'en retourner à Capoue. Pendant cette guerre du côté de Rome, Robert avait pris la ville de Vasto, et y avait fait prisonnier le catapan Cyriaque. A peine se fut-il éloigné pour aller à d'autres conquêtes, que Maurice, profitant de ses avantages, rentra dans Otrante, dans Tarente et dans Brindes. Mais Robert, secondé de son frère Roger, ne le laissa pas long-temps maître de ces villes; elles retournèrent bientôt au pouvoir des Normands.

XLI. Prise de Bari.

Après tant de combats, tant de révolutions diverses, dans lesquelles chaque ville, chaque forteresse se vit plusieurs fois tantôt surprise par la ruse des Grecs, tantôt forcée par la valeur des Normands, l'Empire grec, qui disputait depuis cinquante ans ses anciennes possessions dans l'Italie méridionale, fut enfin obligé d'abandonner encore cette partie de son domaine. La prise de Bari acheva la conquête. Pour terminer ici cette histoire, qui depuis long-temps interrompt le fil des autres événements, je vais rendre compte du dernier siége de cette ville, quoiqu'il n'ait commencé qu'à la fin d'août de l'année suivante 1068, et qu'il n'ait fini qu'en avril 1071. Bari, capitale de la Pouille et de tous les états que les Grecs avaient possédés dans ce dernier temps en Italie, était située sur une langue de terre avancée dans la mer. Assurée par sa situation,

par la force de ses remparts, et remplie de richesses, elle avait jusqu'alors échappé à toutes les entreprises des Normands. Les catapans y faisaient leur résidence ordinaire. Robert, après la prise d'Otrante, y alla mettre le siége par terre avec une nombreuse armée, par mer avec une flotte considérable. D'abord les habitants, loin de s'effrayer de ce grand appareil, en font un sujet de risée. Du haut de leurs murs, ils étalent aux yeux des assiégeants ce qu'ils ont de plus précieux; ils y rassemblent leurs instruments de musique, et les insultent par des chansons remplies de piquantes railleries. Cependant Robert, peu sensible à ces insolentes bravades, ne songeait qu'à prendre les mesures les plus sûres pour se rendre maître de la ville. Il dresse ses machines, coupe le passage des vivres, livre de fréquents assauts, contre lesquels la garnison secondée par les habitants se défendait avec courage. Le siége est changé en blocus. Il y avait deux ans qu'il continuait; la ville perdait tous les jours de ses défenseurs, et elle était à la veille de manquer de vivres. Aussi infatigable qu'intrépide, Robert était résolu de périr plutôt que de quitter prise. Peu s'en fallut qu'il ne pérît en effet. Les habitants, commençant à se défier de leurs forces, tentèrent de se défaire de leur ennemi par un assassinat. Il y avait dans la ville un transfuge nommé Éméric, animé contre le duc par quelque mauvais traitement. Ils engagent ce malheureux à les servir dans leur noir dessein. L'assassin sort de Bari un soir, et s'étant mêlé parmi les domestiques de Robert, qui était à table, il lui tire une flèche empoisonnée. Heureusement elle ne toucha que ses habits. Le traître s'enfuit dans la ville avant qu'on pût l'arrêter. Ce

danger n'ébranle point la constance de Robert, et les assiégés désespérant de la vaincre autrement que par des forces supérieures, envoient à Constantinople implorer le secours de l'empereur. C'était alors Romain Diogène. Ce prince, plus actif que ses prédécesseurs, fait les plus grands efforts, persuadé que la perte de cette place importante entraînerait celle de l'Empire en Italie. Il ordonne d'équiper une flotte chargée de troupes et de vivres; mais en attendant il fait partir Étienne Patéran, dont il connaissait la probité et la valeur, pour soutenir le courage des assiégés. Dès que la flotte est en état de mettre à la voile, l'empereur en donne le commandement au Normand Gosselin. Celui-ci envoie d'avance à Bari un officier pour avertir les habitants de se tenir prêts à le recevoir, et d'allumer des flambeaux au haut de leurs tours pendant la nuit, dès qu'ils apercevront ses vaisseaux. Les assiégés pleins d'impatience s'imaginent déja voir la flotte, et dès le soir même de l'arrivée de l'officier, ils allument leurs feux. Ce ne fut un signal que pour les assiégeants; ils en conclurent que la ville attendait un secours, et Roger, qui était venu de Sicile joindre son frère avec bon nombre de vaisseaux, se chargea de combattre la flotte. Il ferme le port par une estacade, et peu de jours après, ayant aperçu de loin sur le golfe plusieurs fanaux, il fait embarquer ses troupes et vole à la rencontre. Les Grecs, croyant que ce sont des vaisseaux de Bari qui viennent au-devant d'eux pour les conduire dans le port, ne se préparent point à la défense. Les Normands vont heurter les bâtiments ennemis avec tant de furie, qu'un des leurs, chargé de cent cinquante cuirassiers, est brisé de la violence du choc

et englouti aussitôt. Roger ayant reconnu la capitane aux deux fanaux qu'elle portait, l'aborde, s'en rend maître et fait Gosselin prisonnier. Le reste de la flotte grecque prend la fuite, et les Normands d'Italie, si semblables aux anciens Romains par la faiblesse de leurs commencements, par leur indomptable courage, par l'habileté de leur politique, par leur fermeté dans les revers, eurent encore avec eux cette ressemblance, que, dès la première bataille qu'ils livrèrent sur mer, ils vainquirent les navigateurs les plus anciens et les plus exercés qu'il y eût alors dans l'univers. Bari se voyant sans ressource se soumit au vainqueur en 1071, après un siége de près de trois ans. Robert, aussi humain qu'il était vaillant, traita le gouverneur Patéran avec douceur. Il lui permit ainsi qu'à la garnison de retourner à Constantinople. Il accorda aux habitants les conditions les plus avantageuses. Gosselin fut seul puni comme déserteur et traître à sa nation. On le renferma dans une prison, où il vécut encore quelques années. Ce fut ainsi qu'une colonie de douze gentilshommes, par des prodiges de valeur soutenus d'une invincible constance, chassèrent enfin les Grecs de l'Italie. Ils réunirent dans la suite sur la tête de leur prince, avec la Pouille, la Calabre et la Sicile, les principautés de Capoue, de Salerne, d'Amalfi et de Naples, et formèrent cet état florissant qui porte le nom de royaume des Deux-Siciles.

[On a vu que l'empereur grec retenait à Constantinople le patriarche arménien. Il fut relâché aux sollicitations d'Atom et Abousahl, princes de Sébaste, et vint, par ordre de l'empereur, résider à Thavplour près de Cucuse: mais le chagrin de la ruine de sa mé-

tropole le précipita dans la tombe. Il fallut toutes les instances d'Abas, prince d'Amasie, et l'intervention de l'impératrice femme de Constantin Ducas, pour obtenir, en 1065, la permission d'élire un nouveau patriarche : ce fut Vahram, fils de Grégoire, magistros. Il prit le nom de Grégoire II ; et son zèle à traduire les martyrologes grecs et assyriens, lui valut le titre de *Vcaïaser* (*qui aime les martyrs*). L'année suivante vit deux armées de Turks fondre sur l'Arménie. L'une, sous la conduite d'Ochen, ravagea les cantons de la Caramanie voisins de la Montagne-Noire ; l'autre, ayant pour chef Gomechtécan ou Gomechtikin, fondit sur la province de Telkhoum dans la quatrième Arménie, prit Théléthoukh, et ne partit qu'après avoir désolé tout le canton d'Hasanmsour, au confluent de l'Euphrate et de la rivière Mélas ou Qara-sou. — B.]

XLII. Gouvernement d'Eudocie.

Scyl. p. 818 et seqq. Zon. t. 2, p. 275, 276, 277. Manass. p. 131. Glycas, p. 326. Joël. p. 185.

Dans la confusion où Constantin Ducas avait laissé la succession à l'empire, sa femme Eudocie s'empara du gouvernement, sans néanmoins en exclure en apparence ses trois fils. Elle s'en faisait accompagner dans les audiences qu'elle donnait soit à ses sujets, soit aux ambassadeurs ; dans les tribunaux auxquels elle présidait, dans toutes les cérémonies publiques. Mais assise au milieu d'eux, elle décidait seule et sans conseil ; et elle se prétendait bien la maîtresse ou de garder l'empire, ou de le donner à qui elle jugerait à propos.

XLIII. Guerre des Turks.

Le nom d'une femme régnant rendit les Turks encore plus hardis, et les attira sur les terres de l'Empire. Ils ravagèrent toute la frontière orientale, et réunirent leurs forces contre un grand corps de troupes grecques campées près de Mélitine. Il y en avait un autre vis-à-

vis, en Mésopotamie sur la rive de l'Euphrate. Ceux-ci furent invités à venir joindre leurs compatriotes, pour combattre ensemble l'ennemi commun. Mais mécontents de l'avarice du gouvernement, qui les laissait sans paie et dans la disette des choses les plus nécessaires, ils refusèrent opiniâtrément de passer le fleuve et de prêter aucun secours. Les troupes de Mélitine ainsi abandonnées, attaquées dans leurs retranchements qu'elles ne pouvaient défendre, prirent la fuite vers l'Euphrate; et toujours poursuivies, enveloppées d'un côté par le fleuve, de tous les autres par les Barbares, elles se rangèrent en bataille pour disputer leur vie. Elles furent bientôt écrasées par la multitude des ennemis; la plupart furent tués, les autres pris. Quelques-uns furent assez heureux pour regagner Mélitine. Les Turks, sans s'arrêter devant cette ville, plus avides de butin que de conquêtes, s'avancent vers Césarée, pillant, ruinant, brûlant tout sur leur passage. Ils enfoncent les portes de la ville, passent au fil de l'épée grand nombre d'habitants, forcent l'entrée de la magnifique église de Saint-Basile, dont ils enlèvent les plus riches ornements et brûlent le reste. Ils marchent de là en Cilicie, massacrant tous ceux qu'ils rencontrent; et après le pillage de toute la province, traînant après eux une multitude de prisonniers, ils prennent le chemin d'Alep. A leur tête était un transfuge nommé Amertice. C'était un aventurier qui prétendait descendre des anciens rois de Perse. Ayant passé au service de l'Empire sous le règne de Michel Stratiotique, il avait reçu de ce prince des présents considérables et de grands honneurs. Accusé ensuite devant Constantin Ducas d'avoir formé le dessein de l'assassiner, il avait

été d'abord condamné à un exil perpétuel; mais peu après, son innocence ayant été reconnue, il fut lui-même employé contre les Turks. Le défaut de paie et de subsistances le jeta dans un tel désespoir, qu'il alla se donner aux ennemis, les animant lui-même et leur servant de guide pour les conduire au pillage. Les Turks, arrivés devant Alep, vont ravager le territoire d'Antioche, où ils ne laissent sur pied ni maison ni arbre, emmenant et les hommes et les troupeaux. Nicéphore Botaniate commandait une armée assez nombreuse pour arrêter ces ravages; mais elle se dissipa d'elle-même. Eudocie, aussi avare que son mari, épargnant sur la paie et sur la subsistance des troupes, ces misérables à demi morts de faim désertaient par bandes et regagnaient leur pays. Tout ce que put faire Botaniate, fut de laisser au gouverneur d'Antioche quelques nouvelles levées, qui montraient d'abord de la bonne volonté. Mais ces milices sans expérience et mal conduites, n'ayant point de cavalerie pour les soutenir, manquant de pain, d'armes et d'habits, taillées en pièces par les Turks dans toutes les rencontres, prirent aussi le parti de se débander et de retourner dans leur patrie, où elles retrouvaient la misère qu'elles fuyaient. Botaniate abandonné revint à Constantinople avec ses gardes et quelques troupes étrangères, qui s'étant attachées à lui par estime, l'escortèrent dans la route. Malgré son mauvais succès, il ne perdit rien de sa réputation, toute la honte retombant sur le gouvernement, qui sacrifiait à l'avarice le salut et l'honneur de l'Empire. La cour ne lui rendit pas la même justice. Pour se disculper elle même, elle rejeta sur lui ses propres fautes; il fut disgracié et se retira dans ses terres.

XLIV. Eudocie songe à un second mariage.

Le ravage des provinces et le désordre où se trouvaient toutes les affaires, faisaient assez connaître l'incapacité d'Eudocie. On demandait hautement un empereur. Les courtisans mêmes insinuaient à la princesse *Qu'elle était d'âge à partager avec un mari les soins de la puissance souveraine; qu'au lieu de consumer tristement sa jeunesse au milieu des inquiétudes et des épines du gouvernement, elle pouvait ne s'en réserver que les douceurs, et rendre l'Empire heureux sans qu'il lui en coûtât autre chose que de bons conseils; que la promesse arrachée par le défunt empereur, de demeurer veuve jusqu'à la mort, était un acte tyrannique et nul de plein droit; et qu'il y aurait de la faiblesse à se rendre elle-même et l'état tout entier victimes d'un caprice jaloux, poussé au-delà des bornes de la vie.* Eudocie n'était pas difficile à persuader sur cet article; elle se flattait qu'elle régnerait plus absolument avec un époux qui lui serait redevable de la couronne, qu'avec un de ses fils qui croirait ne la devoir qu'à la nature. Elle songea donc à chercher un mari. Un objet si important donnait une activité prodigieuse à toutes les cabales de la cour. Ceux des courtisans qui n'osaient espérer pour eux-mêmes, remuaient tous les ressorts de l'intrigue en faveur de celui dont ils espéraient davantage. La plupart proposaient Botaniate; l'impératrice les trompa tous. Elle fixa son choix sur un homme qui, cette année même, avait été beaucoup plus près de l'échafaud que du trône.

XLV. Aventures de Romain Diogène.

Romain Diogène était fils de ce Constantin Diogène, qui, sous le règne de Romain Argyre, avait conspiré contre ce prince, et s'était précipité du haut d'une fenêtre,

pour se soustraire aux tourments de la question. La disgrace du père ne fut pas un obstacle à l'avancement du fils. Petit-neveu d'Argyre par sa mère, il fut bientôt élevé à la dignité de patrice, et fait duc de Sardique. Sous le règne de Constantin Ducas, il demanda la charge de grand-maître de la garde-robe, et ne reçut du prince que cette réponse: *Méritez-la par vos services.* Diogène retourne à Sardique, tombe sur un gros parti de Patzinaces qui ravageaient le pays, les taille en pièces, et en fait porter les têtes à l'empereur, qui lui envoie aussitôt le brevet de la charge qu'il avait demandée, avec ces mots: *Vous la devez non à moi, mais à votre épée.* Ce que Diogène prit tellement à la lettre, qu'il se crut dispensé de la reconnaissance, et ne se ressouvint que du refus qu'il avait d'abord essuyé. Demeurant dans sa province, il conçut le dessein de se faire empereur. Il n'osa cependant le laisser apercevoir qu'après la mort de Ducas. Devenu alors plus hardi, il s'ouvrit à un ami fidèle, par l'entremise duquel il forma un parti. Ce complot eut le succès ordinaire; il fut découvert par un des complices. On envoie sur-le-champ saisir Diogène; on l'amène chargé de fers à Constantinople. Il est en peu de jours convaincu et condamné. On le présente à l'impératrice pour confirmer la sentence; tous les assistants sont émus de compassion. On plaint le sort d'un guerrier plein de valeur, seul capable de défendre l'Empire livré en proie à la fureur des Barbares. Mais personne ne fut plus sensible à son infortune que son propre juge. Des motifs moins raisonnés, mais plus puissants, touchaient vivement le cœur de la princesse. Diogène était d'une taille avantageuse; il avait toutes les graces

de la figure; la bonne mine du coupable le justifia aux yeux d'Eudocie; elle renvoya le procès à une plus ample information, et les juges, qui n'avaient pas de peine à lire leur avis dans le cœur de l'impératrice, ne manquèrent pas de trouver Diogène innocent. Rendu à sa liberté, il prit le chemin de la Cappadoce, sa patrie.

XLVI. Eudocie le choisit pour époux. Scyl. p. 821, 822. Zon. t. 2, p. 277, 278. Glyc. p. 326, 327. Manass. p. 121, 122. Ducange, Fam. byz. p. 162, 164. 165, 171, 172.

Dès la seconde journée, il reçut de l'impératrice un ordre de revenir à la cour. Il y arriva le jour de Noël, et fut étonné lui-même de se voir aussitôt nommé maître de la milice et général des armées. La princesse, résolue de l'épouser, n'était arrêtée que par cette fatale promesse, qui la condamnait au veuvage. L'acte était entre les mains du patriarche, et signé de tous les sénateurs. Il s'agissait de le retirer. Eudocie n'avait pas naturellement beaucoup de ressources dans l'esprit; mais la plus ingénieuse de toutes les passions lui inspira de l'adresse. Elle employa pour ce manége un de ces hommes dont les cours ne manquent jamais, toujours prêts à fourber et à mentir pour le service des princes. C'était un de ses eunuques. Il va trouver le patriarche. « Vous voyez, lui dit-il, très-saint pré« lat, en quel état sont les affaires de l'Empire. Attaqué « par les Turks, il est à la veille d'en devenir la con« quête, nos armées languissent faute d'un chef capa« ble de les conduire. L'impératrice elle-même sent le « besoin qu'elle a d'un homme qui puisse relever l'état « penchant vers sa ruine. Elle a jeté les yeux sur Bar« das, votre frère, pour lui donner sa main avec la « couronne. Mais l'acte dont vous êtes dépositaire la « tient enchaînée. Elle vous demande votre conseil, « sans lequel elle ne veut rien faire». Bardas, frère du

patriarche, était l'homme du monde le moins propre à gouverner un état. Libertin désespéré, il passait sa vie à séduire des femmes; et le vertueux patriarche ne cessait de lui en faire des reproches. Cependant la vertu du prélat ne se trouva pas à l'épreuve d'une tentation si délicate. Il se flattait sans doute que son frère deviendrait homme de bien en devenant empereur, quoique le changement contraire fût bien plus souvent arrivé; ou peut-être s'attendait-il à gouverner lui-même sous le nom de son frère. Quoi qu'il en soit, il ne se montra pas difficile sur la promesse; il demanda seulement quelques jours pour disposer les sénateurs, qui s'en étaient rendus caution. Sans perdre de temps, il les fait venir l'un après l'autre. Il leur représente avec chaleur le besoin de l'Empire, la sage résolution de l'impératrice, mais sans parler de son frère. Il fait sentir l'absurdité de cet engagement bizarre, auquel la jalousie du défunt empereur avait voulu assujettir la princesse. *Que si Constantin avait prétendu régner encore après sa mort, des hommes sages et chargés comme eux de veiller à la sûreté de l'Empire, ne devaient pas sacrifier à une ombre le repos et le salut de l'état.* Son éloquence animée par l'ambition trouva peu de résistance. Les uns touchés de ses raisons, les autres gagnés par ses flatteries et même par ses largesses, se rendirent à son avis. L'acte fut remis à l'impératrice; et Bardas ainsi que le patriarche se préparaient à la double cérémonie d'un mariage auguste et d'un pompeux couronnement. Tandis que le prélat, renfermé avec le futur empereur, s'épuisait en bons conseils, et son frère en patience à les écouter et en promesses de les suivre, l'impératrice fit entrer Diogène

dans le palais, la nuit du dernier décembre, l'épousa sur-le-champ par le ministère d'un de ses aumôniers, et le déclara le lendemain empereur, au grand étonnement de toute la cour et surtout du patriarche.

An 1068.

XLVII. Disposition des esprits à l'égard de Diogène. Scyl. p. 822, 823, 824. Zon. t. 2, p. 278. [Tchamtch. II, p. 988 et seqq.]

Les trois fils du défunt empereur, qui n'avaient pas été instruits de l'intrigue, furent frappés de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Ils se voyaient enlever par leur propre mère une couronne, qu'elle ne portait qu'en qualité de leur tutrice; et leur premier mouvement fut de crier à l'injustice. Les Varangues, que Constantin avait toujours bien payés, lorsqu'il épargnait la solde à ses sujets naturels, animés d'un zèle féroce pour la famille impériale, prenaient les armes et menaçaient de brûler le palais avec Eudocie et son nouveau mari. Dans cette extrémité Eudocie fait venir ses fils; elle met tout en œuvre pour leur persuader *Que Diogène ne prend en main le sceptre que pour le leur conserver; que, dans leur bas âge, ils sont environnés d'ambitieux, dont les noirs complots tendent à leur arracher la vie avec la couronne; que; dès qu'ils seront en état de régner par eux-mêmes, le nouveau prince, qui n'est que le régent de l'Empire et leur défenseur, descendra du trône avec plus d'empressement qu'il n'y monte aujourd'hui; qu'il lui en a donné parole; et qu'elle saura bien la lui faire tenir.* Elle ajoute à ces raisons toute la chaleur de la tendresse maternelle; et ayant essuyé les larmes de ses enfants, elle les engage à se présenter eux-mêmes aux Varangues, et à leur dire qu'ils sont contents de la conduite de leur mère, et qu'elle n'a rien fait que pour leur service et de leur consentement. Cette déclaration calme les Barbares.

Le reste de l'Empire ne fit aucun mouvement. Les derniers règnes avaient desséché, jusque dans la racine, cet amour naturel des sujets pour leur prince : l'indifférence était réciproque; et les peuples, condamnés en naissant à être la proie de l'avidité des monarques, s'embarrassaient peu par quelles mains ils seraient dépouillés.

XLVIII. État de la cour.

La cour pliait sous l'autorité d'Eudocie. On obéissait au nouvel empereur, mais à regret, et le mécontentement caché dans les cœurs attendait l'occasion d'éclater impunément. Pour éviter la confusion que peut produire la ressemblance des noms, dans deux princes nommés Jean, deux Andronic, deux Constantin, il est bon de développer l'état où se trouvait alors la cour de Constantinople. Elle était composée de trois familles; les trois fils du défunt empereur, Michel, Andronic et Constantin étaient déja en état de sentir l'injustice de l'usurpation, mais trop jeunes pour s'y opposer. Leur oncle Jean Ducas, que l'empereur son frère avait fait César, avait deux fils, Andronic et Constantin. Ceux-ci, plus avancés en âge, étaient aussi plus sensibles à l'affront de se voir écartés d'un trône auquel ils avaient droit au défaut de la ligne directe. Jean Comnène, curopalate, qui avait refusé l'empire offert par Isaac son frère, était chef d'une autre famille. Il mourut dans ces conjonctures et laissa cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien et Nicéphore. Ces princes, soit politique et ambition plus raffinée, soit douceur de caractère, servirent même le nouvel empereur, et s'accommodèrent au temps. Les deux Andronic et les deux Constantin, portant également le nom de Ducas, seront distingués

par la qualité de fils d'Eudocie et de fils du César.

XLIX. Conduite de Diogène.

Diogène trouvait les affaires du dedans et du dehors dans un état de délabrement et de faiblesse qui semblait être sans remède; les emplois vendus à l'avidité du pillage ou prostitués à de honteuses faveurs, les finances ruinées par les moyens mêmes dont on s'était servi pour les accroître, les troupes dénuées de tout, mal commandées, accablées de misère, obligées par la faim de piller ceux qu'elles devaient défendre; en sorte qu'il ne restait sous les drapeaux que ceux dont la désertion eût été sans ressource. Tel était l'état de l'Empire. Diogène ne perdit pas courage. Vif, actif, passionné pour la gloire, il commença par la réforme de l'intérieur. Il consulta les hommes les plus sages et les plus expérimentés, et suivit d'abord leur conseil pour corriger les abus de l'administration publique. Mais il était présomptueux et précipité. Bientôt il n'en voulut croire que lui-même; il ne se donna pas le temps de consommer l'ouvrage, et la vanité lui persuada que, dès les premières opérations, tout était achevé. Eudocie se croyait en droit de se faire écouter; elle prétendait gouverner un homme qu'elle avait tiré des cachots pour l'établir dans le palais. Diogène, assez fier pour rougir de devoir son élévation à une femme, voulut au moins n'être redevable qu'à lui-même des succès de son gouvernement. Après avoir, dans les deux premiers mois, montré beaucoup de déférence aux volontés de la princesse, il prit le parti de vouloir seul; et pour le faire connaître à tout l'Empire, il laissa le palais à l'impératrice, et alla s'établir au-delà du Bosphore, où il rassembla autour de lui toutes les troupes de sa maison, qui

n'étaient guère mieux équipées que celles des provinces.

Il aurait fallu le repos d'une longue paix pour remettre l'Empire en état de soutenir une guerre. Diogène, bouillant de courage, au lieu d'avoir recours à la négociation pour arrêter les progrès des Turks, ne voulut employer que les armes. Il apprenait qu'Antioche était menacée d'une ruine entière; que la Cilicie était ravagée ; que, dès l'année précédente, le sultan Alp Arslan, successeur de Thogrul, était entré dans le Pont avec une armée formidable; qu'il y avait pris des quartiers, à dessein de marcher au printemps vers le Bosphore et de s'emparer de l'Asie-Mineure. Il résolut de le prévenir, et dès le mois de mars, il rassembla les nouvelles levées de Macédoine, de Bulgarie et de Cappadoce. Il fit prendre les armes à toute la Phrygie; il rangea sous divers drapeaux les troupes étrangères qui étaient à la solde de l'Empire, Uzes, Francs, Varangues, et se mit en marche. Cette armée qui semblait redoutable par le nombre, n'était digne que de mépris. Point de cavalerie, des soldats presque nus et couverts de méchants haillons; nuls chariots, nulle machine de guerre; des faux, des fourches et d'autres instruments d'agriculture au lieu d'armes, très-peu d'épées et de javelots; point de provisions; il fallait vivre aux dépens des lieux par où l'on passait; les drapeaux mêmes, par leur délabrement, n'étaient l'enseigne que de la misère. On eût pris cette armée pour un attroupement de mendiants qui allaient chercher du pain, plutôt que pour des soldats qui marchaient à l'ennemi. C'était ainsi qu'ils allaient combattre un peuple féroce et aguerri, né dans les conquêtes, nourri de sang et de pillage. Ce fut un bonheur pour l'Em-

I. Commencement de la guerre contre les Turks.

pire que les Turks ne fussent pas instruits du pitoyable état de l'armée grecque. C'était la première fois qu'ils voyaient un empereur à la tête de ses armées, et l'estime qu'ils faisaient d'eux-mêmes, leur donnait une haute idée de son courage. Ils ne se trompèrent pas. Ce prince, plein de bravoure et d'une force de corps extraordinaire, supportait sans peine toutes les fatigues et ne craignait aucun danger. Le sultan en fut intimidé, et pour ne pas risquer sa propre réputation, il se retira en Perse, après avoir partagé son armée en deux corps. Il envoya l'un dans l'Asie septentrionale, vers les bords du Pont-Euxin, et fit descendre l'autre vers la Cilicie et la Syrie. L'empereur prit quelque temps pour former son armée, la diviser en bataillons, mettre à la tête de chacun les plus capables du commandement, recueillir tout ce qu'il put d'armes et d'habits. Il sut par une noble familiarité, par des promesses d'avancement, par des récompenses, inspirer à des ames timides et abattues une partie de son courage.

LI. Expédition dans le Pont. Scyl. p. 824, 825. Zon. t. 2, p. 278, 279.

Il traversait la Cappadoce et marchait vers Lycande à petites journées, à dessein de passer en Syrie, pour délivrer Antioche et la Célé-Syrie des ravages des Turks. Mais il n'y voulait arriver qu'en automne, pour ne pas exposer son armée aux chaleurs meurtrières de ce pays. Il apprit dans sa route que les Turks avaient surpris Néocésarée dans le Pont, et qu'après l'avoir saccagée et détruite, ils traînaient les habitants en esclavage. Cette nouvelle lui fit rebrousser chemin. Il gagna Sébaste en Cappadoce, y laissa ses bagages et sa grosse infanterie, sous le commandement d'Andronic, fils du César, qu'il menait avec lui en apparence par honneur,

mais en effet pour s'assurer dans sa personne de la soumission de sa famille. Il prend avec lui les soldats les plus vaillants et les plus alertes, traverse en diligence de hautes montagnes, arrive à Téphrique sur le passage des Turks, et les charge aussitôt avec vigueur. Étonnés de le voir sur eux avant que d'avoir été avertis de son approche, ils prennent la fuite. On ne les poursuivit pas long-temps, les soldats étant fatigués d'une marche difficile et pénible. Ainsi il y en eut peu de tués, mais beaucoup de pris, qui n'en furent pas plus heureux; l'empereur ne voulant pas se charger d'une multitude embarrassante, les fit tous massacrer. Ce premier succès donna de grandes espérances, et alarma les Turks, qui jusqu'alors, méprisant les empereurs grecs plus encore que leurs soldats, commencèrent à redouter les soldats à cause de l'empereur; ils sentaient par eux-mêmes, sans l'avoir appris du proverbe grec, qu'une armée de cerfs, conduite par un lion, est plus formidable qu'une troupe de lions à la suite d'un cerf.

LII. En Syrie. Scyl. p. 825 et seqq. Zon. t. 2, p. 279, 280.

L'empereur, de retour à Sébaste, y demeura trois jours pour faire reposer ses troupes, et reprit la route de Syrie. Ayant passé à Cucuse les défilés du mont Taurus, il vint à Germanicie dans le pays de Télukh. Il envoya un gros détachement de son armée à Mélitine, avec ordre de défendre la frontière contre les incursions des Turks, dont un grand corps, commandé par un vaillant capitaine nommé Hapsinal, menaçait les bords de l'Euphrate. Il composa ce détachement de ses meilleures troupes, entre lesquelles étaient les Francs. Le commandant qu'il mit à leur tête, plus timide et plus circonspect que brave et hardi, se tint renfermé dans Mélitine; et les Turks ne pouvant l'at-

tirer au combat, prirent le parti d'aller chercher l'empereur pour le harceler. Après une marche forcée, ils atteignirent la queue de l'armée, et tombèrent sur un corps de fourrageurs, qui prirent aussitôt la fuite. C'en était fait de toute l'arrière-garde, si l'empereur ne fût accouru avec un renfort considérable, qui battit l'ennemi et l'obligea de fuir à son tour. Délivré de ce danger, il continua sa marche et arriva près d'Alep. L'émir de cette ville était allié de l'Empire, mais les Turks s'étaient emparés du pays d'alentour. Diogène en arrivant l'abandonna au pillage, et on lui amena quantité d'hommes, de femmes, de chevaux, dont il se servit pour se former une cavalerie. Il remonta ensuite vers l'Euphrate, et se rendit en trois jours devant Hiéraple ou Membig, défendue par une nombreuse garnison de Turks et d'Arabes, que commandait Amertice. La vivacité des attaques obligea en peu de jours la ville à capituler. La garnison consentit à sortir sans armes et sans bagages; mais Amertice se retira dans la citadelle, bien résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette conjoncture, l'émir d'Alep, craignant pour sa propre ville lorsque le vainqueur serait le maître de tous les environs, abandonna l'alliance de l'Empire, et prit le parti de se joindre aux Turks et aux Arabes, et d'aller avec eux livrer bataille aux Grecs. L'empereur, occupé au siége de la citadelle, ne voulait pas quitter prise. Il partagea ses troupes en deux corps, et en fit sortir un pour faire tête à l'ennemi. Hiéraple est environnée de vastes plaines, très-propres à la cavalerie, qui faisait toute la force des Barbares. On y vit d'abord paraître divers escadrons, qui, voltigeant sans cesse autour des Grecs, attaquaient tantôt à droite

tantôt à gauche, et toujours avec succès, aussi prompts à se retirer qu'à fondre sur leur proie. Après plusieurs de ces escarmouches meurtrières, les Barbares se réunissant en un seul corps, portèrent toutes leurs forces sur une des ailes de l'armée grecque rangée en bataille, la renversèrent en un moment, et la poursuivirent avec grand carnage. Le reste de l'armée, effrayé de cette attaque subite, demeurait en place sans mouvement, et avant que d'avoir pu faire aucune évolution, ils virent l'ennemi revenir sur eux à toute bride. Enfoncés, culbutés, dispersés comme par un violent orage, ils regagnent le camp en désordre, après avoir perdu grand nombre d'hommes et de drapeaux. Il n'y eut pas un corps qui fit la moindre résistance; chacun ne songeait qu'à se sauver lui-même, comme s'il eût été seul. Les ennemis coupèrent les têtes de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille, et les envoyèrent dans Alep, pour encourager les Sarrasins par ces marques sanglantes de la victoire.

LIII. Victoire de Diogène.

Diogène qui venait de forcer le chateau d'Hiéraple, fut très-affligé de cette défaite. Il sort de la ville avec les Cappadociens, qu'il s'était réservés, et va joindre son armée. Il était temps qu'il vînt lui rendre le courage; tout était dans le plus grand abattement, et l'infanterie arménienne, campée à l'extrémité du camp, avait tenté la nuit précédente de passer du côté des ennemis. Dès le point du jour, les Turks et les Arabes enveloppent le camp des Grecs. Diogène passe la journée à rassurer ses troupes, et à faire les dispositions nécessaires pour l'exécution de son dessein. C'était le vingtième de novembre, et les ardeurs de l'été, qui est brûlant dans ces plaines sablonneuses, s'évaporant aux

approches de l'hiver, laissaient encore dans l'air une douce température. L'empereur sort de son camp à la troisième heure de la nuit, en bon ordre et sans bruit. Nuls signaux, nul instrument de guerre n'annonçaient son approche. Les Grecs avancent à petits pas jusqu'au camp ennemi; poussant alors un grand cri, ils forcent les retranchements, mettent le feu aux tentes, taillent en pièces ceux qui n'ont pas le temps de fuir, font un grand nombre de prisonniers et poursuivent les fuyards. L'empereur ne leur permit pas de les suivre bien loin; il rappela ses troupes, et on le blâma de cette prompte retraite, qui sauva une grande partie de l'armée des Barbares. Mais il craignait les hasards d'un combat nocturne, et content de s'être délivré des ennemis qui le tenaient assiégé, il aima mieux laisser sa victoire imparfaite, que de risquer de la perdre par quelque retour fâcheux.

LIV. Suites de la victoire.

Étant rentré dans Hiéraple, il en fit réparer la citadelle à demi ruinée par les attaques, et y laissa pour commandant l'Ibérien Pharasmane. Cependant les Turks et les Arabes s'étant ralliés, formèrent une nouvelle armée et revinrent harceler l'empereur, qui s'avançait vers Aza dans le dessein de s'en rendre maître. Ils l'incommodaient sans cesse dans sa marche, l'attaquant par pelotons, tombant sur son arrière-garde, interceptant les convois, et lui dressant des embûches à tous les passages. Enfin l'empereur arriva devant Aza, qu'il croyait prendre d'emblée. Mais à la vue de cette place située sur une colline, environnée d'une double muraille de bonnes pierres, où l'on ne pouvait monter que par des rochers escarpés, dans un terrain qui manquait d'eau pour une si nombreuse armée, il changea

de dessein, alla ravager le territoire d'Alep, et s'arrêta dans un lieu nommé Tarkhola. Pendant qu'il y était campé, deux Arabes, cachés derrière une colline voisine du camp, eurent la hardiesse de venir jusqu'au pied du retranchement tuer deux sentinelles, et s'enfuirent aussitôt. L'empereur qui fut le premier à les apercevoir, fit partir après eux quelques cavaliers; mais on ne put les atteindre. On marcha vers Artas, petite ville sur le chemin d'Antioche, au pouvoir des Sarrasins, qui prirent la fuite avant l'arrivée de l'empereur. Il y laissa une garnison et des vivres. Il aurait voulu se rendre dans Antioche; mais l'état où se trouvait son armée, harassée de fatigue et dépourvue de subsistances, l'obligea de songer au retour. Il fallut traverser des défilés presque impraticables, pour gagner Alexandrie sur le golfe d'Issus, où il se reposa quelques jours, et passa le mont Taurus à la fin de décembre. Au sortir d'un pays échauffé sans cesse par les vents de midi, il se trouvait dans un climat glacé, entre les montagnes de la Cilicie; et cette différence de température causa dans l'armée des maladies qui firent périr grand nombre d'hommes et d'animaux. Comme il approchait de Podande sur la frontière de Cappadoce, il apprit que les Turks avaient forcé et saccagé la grande ville d'Amorium en Galatie. Il voulait courir à ces Barbares, pour se venger de cet affront. Mais son armée étant en trop mauvais état pour seconder son courage, il envoya ordre au gouverneur de Mélitine de venir le trouver avec un grand corps de troupes qu'il avait à Zamande. Cet officier timide s'en étant excusé sous divers prétextes, Diogène, au désespoir de ne pouvoir réparer l'honneur de l'Empire, distribua en

quartiers d'hiver la plus grande partie de son armée, donna des ordres pour les subsistances, et revint avec le reste à Constantinople, où il rentra sur la fin de janvier. Cette campagne, malgré la diversité des succès, lui procura beaucoup de gloire. C'était en quelque sorte ressusciter des morts, que d'inspirer de la confiance aux soldats grecs, et de leur apprendre à ne pas perdre courage pour un mauvais succès. Depuis longtemps les empereurs ne savaient que lever des troupes, se flatter de la victoire, et se faire battre. Diogène, quoiqu'aussi vain qu'aucun de ses prédécesseurs, avait plus de valeur réelle et de science militaire. Eudocie avait gouverné les affaires de l'Empire pendant l'expédition de Diogène. Au retour de ce prince, dont la victoire animait la joie publique, elle signala la sienne par un présent plus précieux et plus durable que toutes les fêtes populaires. Elle lui adressa, lorsqu'il était en chemin pour revenir à Constantinople, la dédicace d'un ouvrage qu'elle venait apparemment d'achever, et qui a dû employer une grande partie de sa vie. C'est un recueil intitulé *Ionia*, où, par une immense lecture, elle avait rassemblé les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes, leurs métamorphoses, les fables avec les allégories qui se trouvaient dans les auteurs anciens; elle y avait ajouté quantité d'anecdotes sur les écrivains et sur les personnages illustres par leur savoir. Cette savante princesse, plus capable de bien écrire que de bien gouverner, avait passé, depuis son enfance, toutes ses heures de loisir à extraire les livres de sa riche bibliothèque, qu'elle avait, comme elle le dit elle-même, augmentée à grands frais, en y rassemblant de toutes parts les écrits les plus curieux. Elle

promet à l'empereur de faire paraître au plus tôt, sous son bon plaisir, plusieurs autres de ses ouvrages, qu'elle appelle les frères de celui-ci. C'était un poëme sur la chevelure d'Ariane, une instruction à l'usage des femmes, un traité sur les occupations des princesses, un autre de la vie monastique. Ces derniers écrits ne sont pas venus jusqu'à nous, mais la bibliothèque du roi conserve un manuscrit unique de celui qui porte le titre d'*Ionia*, que le savant éditeur du lexique d'Apollonius se prépare à donner au public.

An 1069.
LV.
Aventures de Robert Crépin.
Scyl. p. 829, 830.
Ducange, not. in Bryen. p. 306, 307.

A peine Diogène avait-il passé quelques jours à mettre ordre aux affaires civiles, que les nouvelles qu'il recevait d'Orient l'obligèrent de rentrer en campagne. Mais avant que de quitter Constantinople, il voulut écarter le soupçon d'avarice, en distribuant d'avance aux principaux du palais et du sénat les libéralités qu'ils avaient coutume de recevoir des empereurs vers la fête de Pâques. La révolte d'un officier renommé pour sa valeur donnait au prince de vives inquiétudes. Plusieurs seigneurs normands qui avaient contribué aux conquêtes d'Italie, n'ayant point eu de partage dans la distribution des nouveaux domaines, s'étaient retirés mécontents à la cour de Constantinople, pour y chercher de l'emploi et y établir leur fortune. De ce nombre étaient Hervé, Radulfe, Gosselin, dont j'ai déja parlé, et Oursel de Bailleul, dont je parlerai dans la suite. Un des plus distingués par son courage ainsi que par sa noblesse, était Robert Crépin; il descendait des Grimaldi, princes de Monaco, dont une branche s'était établie en Normandie du temps de Rollon, premier duc. C'est de cette illustre famille que sont issus dans notre France les seigneurs du Bec-Crépin, les ba-

rons de Bourri et les marquis de Vardes, dont la postérité masculine ne s'est éteinte qu'à la fin du dernier siècle. Ces guerriers, en passant en Orient, emmenaient avec eux leurs vassaux, leurs domestiques et grand nombre d'aventuriers attachés à leur personne. C'est ce qui composait ces corps de Francs qui se signalaient si souvent entre les troupes de l'Empire. Robert Crépin était venu avec les Normands de sa suite offrir ses services à Diogène, et ce prince l'avait envoyé passer l'hiver en Orient, pour couvrir le pays contre les incursions des Turks. Robert qui avait espéré un traitement plus honorable, et qui ne recevait point de paie pour l'entretien de ses gens, se vit obligé de les faire subsister aux dépens du pays. Il commença par piller les caisses des receveurs; ensuite, sans faire distinction entre les deniers du prince et ceux des particuliers, il mit à contribution toute la province. Ce procédé parut être une rébellion ouverte. On fit marcher des troupes pour le réduire, il les battit autant de fois qu'il les rencontra, faisant quartier à tous ceux auxquels il pouvait sauver la vie. Un Bulgare nommé Samuel Alusien, dont Diogène avait épousé la sœur avant que d'être empereur, vint le jour de Pâques tomber sur Robert avec cinq cohortes de troupes d'Occident. Les Francs, sans être préparés à cette attaque, reçurent si mal les Grecs, que ceux-ci prirent la fuite, laissant sur la place grand nombre de morts et plus encore de blessés, dont Robert prit autant de soin que de ses propres soldats. Après les avoir fait guérir, il les renvoya sans rançon. Dans le temps même qu'on le poursuivait comme un rebelle, il rencontra un grand corps de Turks, qui le virent approcher sans défiance, ne

doutant pas qu'il ne vînt se jeter entre leurs bras. Mais fidèle à ses engagements autant que la nécessité pouvait le permettre, il ne joignit les ennemis que pour les combattre, et il les tailla en pièces. Diogène arrivant à Dorylée en Phrygie, reçut une députation de Robert, qui, s'excusant de ses ravages sur le besoin pressant de ses troupes, demandait amnistie, et protestait de son inviolable attachement au service de l'Empire. Le prince qui lui savait gré de la victoire qu'il venait de remporter sur les Turks, et qui craignait d'être traversé dans son expédition par un guerrier si vaillant et si habile, lui accorda tout, et lui manda de le venir joindre. Robert se rendit auprès de lui avec une partie de ses gens; il en avait laissé le plus grand nombre dans Malazkert, ville d'Arménie, sur l'Euphrate. L'empereur, comptant beaucoup sur son courage et sur celui de ses troupes, le fit marcher à sa suite. Mais des courtisans, jaloux de l'estime de l'empereur pour ce brave guerrier, vinrent à bout de le noircir dans l'esprit du prince. On l'accusa de sourdes pratiques contre le service de l'Empire. Sur ces imputations vagues, qu'on ne prit pas la peine d'éclaircir, il fut dépouillé du commandement et envoyé en exil dans Abyde. Les Francs qu'il avait laissés à Malazkert, irrités du mépris qu'on paraissait faire de la nation, levèrent l'étendard de la révolte, et se jetèrent en Mésopotamie, où ils se vengèrent sur les sujets de l'Empire, du traitement injuste qu'éprouvait leur général.

L'empereur arrivé à Césarée, apprenant qu'un grand corps de Turks ravageait tout le pays, envoya contre eux un gros détachement qui fut battu. Il marcha donc en personne avec toute son armée. Sur la fin du jour, LVI. Les Turks battus par Diogène. Scyl. p. 830. Zon. t. 2, p. 279, 280.

comme il commençait à se retrancher, les Turks postés sur des éminences voisines descendirent tout-à-coup dans la plaine pour fondre sur les Grecs. Deux cohortes courent à leur rencontre et les mettent en fuite. Pour achever leur défaite, l'empereur laisse une partie de son armée au travail des retranchements, et se met lui-même avec le reste à poursuivre les ennemis. A peine est-il éloigné, qu'un autre corps de Turks, plus nombreux que celui qui fuyait, vient tomber sur les travailleurs, qui prennent les armes. Mais les Francs, plus hardis et plus diligents que les Grecs, joignent avant eux l'ennemi, l'arrêtent et le terrassent par des efforts redoublés. Les Grecs, simples spectateurs du combat, les laissèrent aux prises, sans leur donner aucun secours. C'était un effet de la jalousie nationale. Les Francs vainquirent seuls, et l'empereur, revenant de la poursuite après le soleil couché, ne trouva plus d'ennemis. Le lendemain il fit mettre à mort tous les prisonniers, sans épargner même le général, quoiqu'il promît une riche rançon.

LVII. Succès divers.

Scyl. p. 831, 832. Zon. t. 2, p. 280.

Pendant trois jours qu'il demeura dans ce campement, il donna le temps aux Turks de rallier les fuyards et de faire de nouveaux ravages. S'étant ensuite remis en marche, il alla camper à deux journées de Malatia ou Mélitine; il y voulait d'abord laisser une partie de son armée, pour fermer ce passage aux ennemis. Mais ayant changé d'avis, il s'avança vers l'Euphrate avec toutes ses forces. Les Turks, campés sur les bords, s'éloignèrent à son approche, et repassèrent le fleuve. L'empereur le passa après eux à Romanople, et ayant dessein de marcher à Chlat [ou Akhlath] sur le lac de Van, il partagea son armée et en donna une partie

à Philarète, qu'il déclara général avec plein pouvoir. Ce choix était l'effet de l'intrigue et ne pouvait être plus aveugle. Philarète était un fanfaron, qui, ne désirant le commandement que pour s'enrichir et se faire des créatures, se piquait de capacité et de bravoure, quoiqu'il n'eût donné dans les emplois subalternes que des preuves d'ignorance et de lâcheté. Aussi était-il méprisé des troupes, meilleurs juges que la cour en fait de science militaire. C'était de plus un libertin, plongé dans la plus honteuse débauche. L'empereur marcha vers le nord pour y trouver de la neige et des eaux froides, dont il ne pouvait se passer à cause de l'ardeur de son tempérament; et ayant traversé des pays montueux et coupés de ravines, il parvint à une plaine fertile en blé et en pâturages. Ce lieu nommé Anthias, parce qu'il était semé de fleurs, était un séjour délicieux, que la nature semblait avoir préparé pour reposer une armée harassée des chemins rudes et difficiles dont il était environné. Diogène, après y avoir délassé ses troupes, passa le mont Munzar (c'est le nom que prend en ce pays le mont Taurus), traversa encore l'Euphrate et entra dans la Kelzène, contrée d'Arménie que les anciens nommaient Acilisène. Cependant les troupes que commandait Philarète, voyant venir les Turks, prennent l'épouvante, et abandonnant le pays qu'elles avaient ordre de garder, elles courent à la suite de l'empereur, sans s'arrêter, jusqu'à la plaine d'Anthias. Là, se voyant encore poursuivies, elles se débandent tout-à-fait, et laissant leurs bagages aux ennemis, elles se rendent par divers chemins en Kelzène auprès de la grande armée.

Les Turks n'osant approcher plus près de Diogène,

LVIII. Icone pillée par les Turks. Scyl. p. 832, 833. Zon. t. 2, p. 280.

dont ils redoutaient le courage, se replièrent sur la Cappadoce, théâtre ordinaire de leurs ravages, et détruisant tout sur leur route, ils pénétrèrent jusqu'à Icone en Lycaonie. C'était une grande ville, la plus peuplée et la plus riche de ces contrées, mais sans défense et sans garnison. Située au milieu des terres de l'Empire, on ne croyait pas qu'elle eût rien à craindre. Les Turks s'en emparèrent sans résistance, et y firent un butin immense. Cependant les soldats de Philarète l'accusaient devant l'empereur, imputant leur fuite à sa poltronnerie, et Philarète, de son côté, rejetait la faute sur la lâcheté et la désobéissance des soldats. L'empereur ayant reconnu que tous étaient également coupables, ne punit personne, et demeura persuadé que la fortune de l'Empire ne s'appuyait que sur *lui seul*, et que, parmi tant de bras, il n'y avait qu'une seule tête. Les soldats, ayant perdu l'habitude du travail sous les derniers empereurs, n'étaient plus en état de supporter les fatigues; les officiers, novices dans le métier de la guerre, se croyaient des héros, lorsqu'ils en voyaient de plus poltrons qu'eux-mêmes; ils ne cessaient de demander pour les moindres services les plus grandes récompenses, et souvent ils les obtenaient par des intrigues dont le succès décourageait la vraie valeur. Ce qui faisait penser à Diogène qu'un prince ne peut être équitable, s'il ne voit tout de ses propres yeux, pour n'être pas trompé sur le mérite de ceux qu'il emploie, et pour mettre une juste proportion entre les récompenses et les travaux.

LIX. Retour de l'empereur. Scyl. p. 832, 833.

A la nouvelle de la marche des Turks vers la Lycaonie, l'empereur ayant changé de dessein était revenu à Sébaste, d'où il était parti aussitôt pour les atteindre

et arrêter leurs progrès. Arrivé à Comopolis il apprit le saccagement d'Icone et la retraite des ennemis, qui, craignant d'être poursuivis, faisaient diligence pour regagner l'Euphrate. Il détacha aussitôt une partie de son armée, et l'envoya en Cilicie pour se joindre à Khatchatour, dont il connaissait le courage. Khatchatour, qui commandait dans Antioche de Cilicie, avait ordre de s'avancer jusqu'à Mopsueste, et d'y attendre les Turks pour les écraser dans les défilés. Mais les Barbares, avant que d'être arrivés à Tarse, avaient déja reçu un grand échec. Un corps de troupes arméniennes posté en embuscade entre les montagnes de Séleucie, les avait accablés, détruits au passage, et leur avait enlevé presque tout leur butin. Apprenant alors qu'on les attendait près de Mopsueste, ils marchèrent de nuit le long de la mer, passèrent le mont Sarbadique, qui fait partie du Taurus, et gagnèrent enfin Alep. L'empereur, qui était déja à Claudiopolis, sur la frontière de Cilicie, et qui espérait tenir les Turks enfermés entre son armée et celle de Khatchatour, apprit avec chagrin leur évasion. Comme l'hiver approchait, il reprit la route de Constantinople après avoir partagé son armée en différents postes, pour défendre le pays contre les Turks, dont les partis répandus de tous côtés désolaient les campagnes et infestaient tous les chemins. A son arrivée, il fut témoin d'un grand incendie, qui détruisit la magnifique église de Sainte-Marie de Blaquernes.

Zon. t. 2, p. 280.

Depuis deux ans il avait les armes à la main contre les Turks; en Syrie, en Arménie, en deçà, au delà de l'Euphrate, s'exposant lui-même, partageant toutes les fatigues avec les soldats, il les animait par son exem-

An 1070.

LX. Manuel Comnène envoyé contre les

Turks.
Scyl. p. 833, 834, 835.
Zon. t. 2, p. 280, 281.
Bry. p. 24, 25.
Glycas, p. 327.

ple, il rallumait dans des ames abâtardies cette valeur romaine éteinte depuis long-temps, et l'on peut dire que les succès qu'il avait eus dans ces deux campagnes étaient dus à son courage, et les échecs à l'incapacité de ses généraux. Après avoir rabattu par plusieurs combats l'audace des Barbares, il crut pouvoir prendre impunément quelque repos, et confia pour l'année suivante le commandement de ses troupes à Manuel Comnène, fils aîné de Jean le curopalate; il l'avait revêtu de cette dignité après la mort de son père. Il estimait ce jeune seigneur, qui joignait à un caractère doux et aimable beaucoup d'esprit et de connaissance de la guerre. Prudent au-dessus de son âge, Manuel n'oublia aucune des précautions à prendre pour s'assurer du succès. Ayant rassemblé les troupes à Césarée, il établit dans son camp la plus exacte discipline, protégeant les sujets de l'Empire, arrêtant par de justes châtiments la violence et l'avidité du soldat, en sorte que son armée n'était à craindre qu'aux ennemis. Aussi fut-il d'abord vainqueur en toutes les rencontres. L'empereur même en devint jaloux. Passionné pour la gloire jusqu'à la faiblesse, il aurait voulu que Manuel se fût contenté de conserver la réputation du prince, sans en acquérir pour lui-même. Il résolut donc d'affaiblir l'armée de Manuel; et pour déguiser la bassesse de ses sentiments, il prit pour prétexte la nécessité de secourir Hiéraple, assiégée par les Turks. Il détacha pour cet effet une grande partie des troupes du curopalate, qui, se trouvant hors d'état de rien entreprendre de considérable, alla camper à Sébaste.

LXI. Manuel défait et pris.

Quoique Manuel eut pris la résolution de ne rien hasarder, il ne put tenir contre les insultes d'un corps

de cavalerie turke, qui vint le braver jusqu'au pied de ses retranchements. Il sortit sur eux, les mit en fuite et les poursuivit assez loin de son camp. C'était de la part des Turks une fuite simulée : dès qu'ils voient les Grecs débandés à la poursuite, ils retournent sur eux : des troupes postées en embuscade au bord du chemin se montrent en même temps. Les Grecs, enveloppés et attaqués de toutes parts, sont taillés en pièces ; la plupart sont tués ; quelques-uns demeurent prisonniers, et de ce nombre est le curopalate avec ses deux beaux-frères, Michel Taronite et Nicéphore Mélissène. Le camp est pris et pillé ; et sans la proximité de la ville de Sébaste, où les fuyards se sauvèrent, c'en était fait de toute l'armée. Cette nouvelle affligea l'empereur, qui devait s'imputer à lui-même la cause de cette défaite. Il en reçut bientôt une autre, à laquelle il ne fut pas moins sensible. Les Turks vainqueurs avaient traversé en courant la Cappadoce, et étaient entrés en Phrygie, où ils avaient saccagé Colosse. Cette ville, alors nommée Khone, était bâtie sur une colline au pied de laquelle deux rivières se plongeaient dans un canal souterrain, et ressortaient par le côté opposé. Ce canal avait au centre de la ville un large soupirail, où les malheureux habitants, hommes, femmes, enfants, se précipitèrent en grand nombre, aimant mieux s'engloutir dans cet abîme ténébreux, que d'éprouver les horreurs d'une férocité aussi brutale qu'inhumaine. Un si grand désastre mit l'empereur au désespoir, il voulait partir sur-le-champ ; et dût-il n'être suivi que de sa maison, il allait, disait-il, périr lui-même, ou venger le sang de ses sujets. Les courtisans arrêtèrent cette fougue généreuse. Nicéphore Paléologue, le phi-

losophe Psellus, et surtout le césar Jean Ducas lui représentèrent *Qu'il allait se précipiter dans un danger évident; qu'il ne pouvait compter sur l'armée vaincue; et qu'avant qu'il en eût formé une autre, les Turks seraient hors de prise : qu'en exposant ainsi sa personne sans aucun fruit, sans aucune espérance, il risquait l'honneur de l'Empire.* Ces instances, couvertes d'une apparence de zèle pour sa personne, étaient cependant l'effet d'une profonde malignité. Ces trois personnages, attachés aux fils de Constantin Ducas, haïssaient mortellement Diogène. Ils auraient souhaité voir les Turks sur le Bosphore, pour le rendre odieux et lui arracher la couronne. Diogène, moins habile dans la connaissance des hommes que dans les opérations militaires, leur sut gré de leur empressement perfide; et une aventure singulière le retint le reste de cette année à Constantinople.

LXII. Manuel amène son vainqueur à Constantinople.

Le général qui avait fait Manuel prisonnier se nommait Chrysoscul[1]. Il était de la famille des sultans, et prétendait avoir des droits à l'empire de la Perse. Enivré de cette idée, il se révolta, et s'engagea dans une guerre dont l'issue ne pouvait que lui être funeste. Manuel, aussi fin et aussi délié que le Turk était grossier et crédule, profita de cette occasion pour recouvrer sa liberté. Il s'insinue dans la familiarité de Chrysoscul, le flatte sur ses prétentions, l'encourage à les faire valoir, et sentant que le rebelle se défie de ses forces et qu'il craint la supériorité du sultan, il lui montre une puissante ressource dans l'alliance de

[1] Tchamtchian l'appelle Khroudj ou Ktridj, II, 990; il était parent de Thogrul, et révolté contre Alp-Arslan. — B.

l'empereur. Il lui persuade d'aller se jeter entre les bras de Diogène, prince juste et généreux, qui saisira volontiers cette occasion d'humilier le sultan et d'appuyer des droits légitimes. Il s'offre lui-même à le conduire à Constantinople et à le présenter à l'empereur, dont il doit attendre l'accueil le plus honorable. Chrysoscul donne dans le piége; il part avec Manuel et les autres prisonniers grecs, dont il veut faire présent à l'empereur; et Constantinople vit avec étonnement le vaincu ramener comme en triomphe son vainqueur, devenu en quelque sorte son prisonnier. La mauvaise mine du prince barbare fut pour le peuple un objet de raillerie. C'était un nain d'une laideur difforme, portant dans les traits de son visage toute la férocité de sa nation. Cependant l'empereur le traita comme un allié, lui donna des titres honorables, et continua de l'entretenir de belles espérances. [Alpaslan, informé de la révolte de Khroudj et de l'appui que lui prêtait l'empereur grec, réunit toutes ses forces. Il prit Manazkert, Thelthovra près de Sévérac, et assiégea Édesse pendant cinquante jours, mais sans pouvoir la prendre. Puis il se porta sur Alep, qui appartenait aux Arabes, où il ne fut pas plus heureux.]—B.

En effet, l'année suivante, Diogène parut avoir formé la résolution de détruire par un dernier effort la puissance des Turks, et de faire la conquête de la Perse. Dès le 13 mars, il partit de Constantinople, emmenant avec lui Manuel Comnène et Chrysoscul, qui, ayant laissé des partisans dans le pays, pouvaient lui procurer des intelligences. Il passa quelques jours dans le palais d'Hérée pour achever ses préparatifs; et sa femme

An 1071.
LXIII.
Dernière expédition de Diogène.
Bry. p. 25 et seqq. et ibi. Ducange.
Scyl. p. 83 et seqq.
Zon. t. 2, p. 281 et seqq.
Glyc. p. 327, 328, 329.

Manass. p. 132 et seqq. Joël. p. 185. Elmacin. Pagi ex Psello apud Bar. Ducange, fam. Byz. p. 162 et seqq. De Guignes, hist. des Huns. t. 2, p. 207 et seqq. [Abou'-lfaradj. Chron. arab. p. 227, 228. Tchamtch. II, 991 et seqq.]

Eudocie se détacha par bienséance des plaisirs qu'elle aimait, pour aller au-delà du Bosphore embrasser un mari qu'elle n'aimait pas. En traversant la Bithynie, il fut obligé d'y laisser Manuel, malade d'un abcès dans les oreilles qui le conduisit à la mort. Ce jeune prince, qui donnait les plus belles espérances, mourut au pied du mont Azalas, entre les bras de sa mère. Elle était accourue de Constantinople pour recevoir ses derniers soupirs. On eut de la peine à retenir le désespoir de Chrysoscul, qui sentait bien qu'en perdant ce prince aimable il perdait toute sa fortune. La généreuse mère des Comnènes voulut qu'Alexis, son troisième fils, âgé pour lors de vingt-deux ans, allât joindre l'empereur pour se former au métier de la guerre, et soutenir l'honneur de sa famille. Mais le prince l'ayant reçu avec attendrissement, l'obligea de retourner auprès de sa mère pour la consoler, et ne pas aigrir encore par de nouvelles craintes le chagrin dont elle était accablée.

LXIV. Marche de l'empereur.

Le funeste succès de cette campagne a fait interpréter en présages sinistres tous les événements du voyage. Les historiens superstitieux en rapportent un grand nombre. C'en fut un, selon eux, que le feu qui prit pendant la nuit à une maison où l'empereur était couché, au bord du Sangar, et qui consuma ses chevaux et ses équipages. Après avoir passé ce fleuve, il rassembla les troupes distribuées en différents postes, et les ayant jointes à celles qu'il amenait de Constantinople, il se trouva une armée si nombreuse, qu'il crut devoir en réformer une partie. Il congédia les soldats qui avaient le plus souffert des campagnes précédentes, et les officiers qu'il soupçonnait moins

affectionnés à sa personne. Mais il y fut trompé. Il renvoya Nicéphore Botaniate et plusieurs autres gens de cœur, dont il aurait pu tirer de bons services, et retint auprès de lui des traîtres, qui l'abusaient par de fausses démonstrations. Il lui restait encore cent mille hommes de pied avec une très-nombreuse cavalerie. Il passa le fleuve Halys, et laissa Césarée sur sa droite pour arriver à une fontaine célèbre, nommée *Cryas*, c'est-à-dire *l'eau froide*. C'était un lieu charmant : la salubrité des bains y attirait de toutes parts les habitants des villes et des campagnes. On y trouvait en abondance tous les besoins et même toutes les délices de la vie. La plaine d'alentour était assez vaste pour y loger commodément une grande armée. L'empereur s'y arrêta et s'en repentit aussitôt. Ce n'était plus le temps où une armée romaine, campée dans un verger rempli de fruits mûrs, décampait le lendemain sans qu'il manquât un seul fruit aux arbres dont les tentes étaient couvertes. Il ne lui fut pas possible de contenir les mains avides d'une multitude indisciplinée. Les troupes n'étaient pas encore passées, que le lieu et les environs étaient déja ravagés. La garde allemande surtout, qu'on nommait les Némizes, se débanda pour aller au pillage ; et quand l'empereur en eut châtié quelques-uns, tous se mutinèrent, et s'emportèrent à des cris séditieux qui annonçaient une désertion prochaine. Diogène monte à cheval, les enveloppe des autres troupes, leur fait mettre bas les armes, et après une vive réprimande, il leur ôte l'honneur de garder sa personne, et les fait passer de la tête à la queue de l'armée.

Il marcha ensuite à Sébaste, et vit en passant les

LXV. Il va au-devant des Turks.

tristes débris de l'armée de Manuel, défaite l'année précédente par la cavalerie turke. Arrivé dans cette ville, [malgré tous les présents et l'accueil respectueux qu'il reçut d'Atom et d'Abousahl, il se laissa prévenir contre eux par ses courtisans. En conséquence, il traita Sébaste comme une ville ennemie. Plus tard, il reconnut l'innocence des deux princes, mais il refusa cependant de leur rendre le titre de roi, et les menaça de toute sa colère au retour de son expédition. Il marcha alors sur Manazkert, la prit, et massacra tout ce qu'il y trouva de Turks.] Apprenant que le sultan commençait à se mettre en marche, il tint conseil pour délibérer s'il irait le chercher en Perse, ou s'il l'attendrait sur les terres de l'Empire. Les plus hardis, et ceux qui ne songeaient qu'à flatter l'empereur, dont ils connaissaient le caractère bouillant et impétueux, étaient d'avis d'aller en avant, et de ne pas laisser au Barbare l'honneur de l'attaque; on le rencontrerait près d'Ecbatane au milieu de la Médie. Mais Joseph Trakhaniote, capitaine expérimenté, qui commandait une partie de l'armée, et Nicéphore Bryenne, général des troupes d'Occident, petit-fils de celui qui avait été aveuglé et enfermé dans un monastère, sous le règne de Stratiotique, pensaient au contraire *Que l'on ne pouvait sans risque s'engager dans les montagnes d'Arménie et de Médie, pour courir au-devant de l'ennemi; que le sultan serait plus fort dans son propre pays; qu'il prendrait à son gré l'avantage des postes; qu'il était plus sage de l'attirer en deçà du Tigre, de mettre en état de défense les villes d'alentour, et de ravager les campagnes pour lui ôter tout moyen de subsistance ; que le meilleur*

parti serait de demeurer à Sébaste; que cependant si l'empereur voulait pousser plus loin, il pouvait se loger à Théodosiopolis, place auparavant négligée, mais qu'on avait fortifiée et garnie de munitions depuis la perte d'Arzé; que ce poste serait favorable pour une bataille; et que si le Turk l'évitait, son armée périrait de disette dans une campagne dévastée. Cet avis était le plus sensé, mais il ne fut pas suivi. Le prince, naturellement présomptueux, devenu plus fier encore pour avoir emporté d'assaut une forteresse et battu des fourrageurs, s'imagina que jamais la Perse n'avait été attaquée par des forces plus respectables et mieux commandées. Il marche à Théodosiopolis, mais ce n'était pas pour y séjourner. Dès qu'il y est arrivé, il donne ordre à ses soldats de se fournir de subsistances pour deux mois, son dessein étant de traverser un pays inculte et désert pour entrer en Perse.

LXVI. Défaite de Basilace.

Lorsque son armée fut pourvue de vivres, il en détacha une partie sous les ordres d'Oursel, brave Normand de l'illustre maison de Bailleul, qui, étant venu en Italie avec les fils de Tancrède, avait contribué par sa valeur à chasser les Sarrasins de la Sicile. Mécontent ensuite de n'avoir point de partage dans la conquête, il avait passé en même temps que Crépin au service des empereurs d'Orient. Diogène le fit partir à la tête des Francs et des Uzes, pour lui ouvrir les passages jusqu'à Chléat [ou Akhlath] sur le lac de Van. Il va lui-même attaquer Manazkert sur [l'un des affluents du haut Euphrate[1]], dont le sultan

[1] Lebeau disait : *sur l'Araxe.*—B.

s'était emparé, et la reprend sans peine. Pendant qu'il était devant cette place, Nicéphore Basilace [1], un de ses généraux, vint le joindre avec un renfort considérable de troupes de Syrie et d'Arménie. Il reçut en même temps une lettre d'un autre officier employé dans ces quartiers-là, qui lui mandait que le sultan, effrayé de son approche, avait abandonné la Perse et se sauvait vers Babylone. Cette fausse nouvelle, confirmée par Basilace, brave de sa personne, mais étourdi et inconsidéré, lui persuada qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il n'était question que d'avancer en diligence. Dans cette opinion, il détacha encore sa meilleure cavalerie avec un grand corps d'infanterie, qu'il fit partir sous les ordres de Trachaniote, pour aller joindre Oursel devant Akhlath. Cet officier, plus instruit et plus avisé que Basilace, eut beau représenter à l'empereur qu'il était dangereux d'affaiblir son armée; que d'autres nouvelles, non moins certaines, annonçaient que le sultan était en marche pour le combattre avec toutes ses forces, et que dans cette incertitude, il convenait de prendre le parti le plus sûr : il fallut obéir et se séparer du gros de l'armée. A peine était-il éloigné, qu'on apprit que le sultan approchait. Mais l'empereur, toujours trompé par la première nouvelle, aima mieux croire que ce n'était qu'un officier turk qui ramassait les troupes dispersées en différents postes, pour les mettre en sûreté et vider le pays. Trois jours après, un corps de Turks vient fondre sur les fourrageurs, en tue une partie,

[1] Basilace était Arménien, aussi bien qu'un autre général des Grecs, nommé Khapat. Tous deux périrent dans la bataille de Manazkert. Tchamtch. II, 992. — B.

enlève les autres et se retire sur les montagnes voisines. C'était l'avant-garde de l'armée du sultan. L'empereur fait venir Basilace, et lui demande qui sont ces ennemis et d'où ils viennent. Il répond avec sa confiance ordinaire, que ce n'est qu'un détachement de la garnison d'Akhlath, et qu'une poignée de soldats suffira pour les mettre en fuite. Diogène envoie contre eux Nicéphore Bryenne, qui trouve plus de résistance qu'il ne s'y était attendu. Le combat devient sanglant; grand nombre de Grecs y perdent la vie: Bryenne blessé envoie demander du secours; l'empereur fait partir Basilace, dont la fougue impétueuse fait fuir les Turks, mais en bon ordre. Il les poursuit vivement, sans s'apercevoir qu'il n'est pas suivi de Bryenne, que sa blessure et le mauvais état de sa troupe avaient obligé de faire halte. Basilace chasse l'ennemi jusqu'à ses retranchements; alors les Turks font volte-face et chargent ceux qui les poursuivent. Les Grecs en désordre, ne s'attendant à rien moins qu'à cette nouvelle attaque, n'ont pas même le temps de fuir à leur tour. Tous sont massacrés. Basilace, qui se défendait avec courage, abattu de cheval et accablé du poids de ses armes, est pris et conduit au sultan, qui venait d'arriver au camp pendant l'action, avec quarante mille cavaliers. Le prisonnier, conservant sa fierté, ne s'abaisse à aucune soumission; il attend d'un air intrépide la sentence qui allait peut-être le condamner aux plus affreux supplices. Mais le successeur de Thogrul n'avait de barbare que l'origine; il lui fait ôter les chaînes, le conduit lui-même dans son camp, et après lui avoir montré toutes ses forces, il l'interroge sur l'état de l'armée grecque. Basilace, at-

tentif à flatter adroitement son vainqueur, sans oublier ce qu'il doit à son maître, admire la puissance du sultan; il fait l'éloge de ses troupes; mais il lui donne en même temps une grande idée de celles de l'empereur, et souhaite que deux princes nés pour partager entre eux l'empire de l'univers n'exposent pas leur fortune au hasard d'une bataille qui peut leur être également funeste.

LXVII. Sanglante escarmouche.

Bryenne, hors d'état de secourir Basilace, apprenant qu'il est pris et que sa troupe est taillée en pièces, regagne le camp et rend compte de cet échec à l'empereur, qui le renvoie dans sa tente pour se faire panser de ses blessures. Diogène sort lui-même du camp avec son armée, pour voir la disposition du camp ennemi; et s'étant arrêté jusqu'au soir sur une éminence, sans apercevoir dans la plaine aucun coureur, il se persuade que les Turks n'osent paraître devant lui, et retourne au camp. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il se sent accablé d'une grêle de flèches. C'était la cavalerie turke, qui, étant sortie du camp à l'entrée de la nuit, courait autour de l'armée, massacrant les traîneurs, fuyant, revenant à la charge, et ne cessant de harceler les Grecs, qu'ils conduisirent ainsi jusqu'à leur camp. La nuit était fort obscure; et comme on ne pouvait distinguer les amis des ennemis, les Grecs osaient à peine faire usage de leurs armes. Au bruit des combattants, Bryenne sort de sa tente tout blessé qu'il était; il va joindre l'ennemi; et, faisant le devoir d'un courageux capitaine, il reçoit de nouvelles blessures. Enfin l'armée rentre dans ses retranchements, et les Barbares passent le reste de la nuit à voltiger à l'entour, poussant des cris affreux

et faisant sans cesse pleuvoir les traits, en sorte que les troupes grecques ne purent prendre aucun repos. Le lendemain matin, on vit un grand corps de cavaliers uzes, campés à l'extrémité du camp, sortir avec son commandant et s'aller rendre aux ennemis. Cette désertion fit craindre à Diogène qu'il n'y eût un complot secret entre toutes les troupes étrangères, il se repentit d'avoir séparé ses forces, et fit partir en diligence des courriers pour faire revenir celles qu'il avait envoyées à Akhlath : mais ils arrivèrent trop tard. Dès que Trachaniote et Oursel avaient appris l'arrivée du sultan, saisis d'épouvante, et sans considérer ni leur devoir ni leur honneur, ils avaient regagné les bords du Tigre pour passer en Mésopotamie. Les Turks qui environnaient le camp, voyant sortir sur eux un grand nombre de troupes, se retirèrent après avoir perdu quelques-uns des leurs.

LXVIII. L'empereur refuse la paix.

L'empereur, toujours enflé d'une vaine confiance et environné de flatteurs qui lui promettaient une victoire assurée, avait résolu de livrer bataille ce jour-là. Il exigea des Uzes qui ne l'avaient pas abandonné un nouveau serment de fidélité, et selon la coutume de ce temps-là, il fit jurer à toute l'armée qu'elle combattrait courageusement jusqu'à la mort. Il la rangeait en bataille, et chaque corps prenait son poste, lorsqu'on vit arriver des députés du sultan, qui apportaient des propositions de paix. Ils furent reçus avec hauteur. On leur permit d'exposer leur commission. L'empereur répondit, que si le sultan désirait la paix, il fallait qu'il commençât par s'éloigner, et lui laisser le poste où il était venu camper; qu'alors on pourrait l'écouter. On les renvoya sans autre réponse, et on

leur mit entre les mains une croix, comme une sauvegarde qui les mettrait à couvert d'insulte à leur retour. Le sultan avait l'ame trop élevée pour s'arrêter à des pointilleries d'honneur. Ce n'était pas la crainte qui lui faisait demander la paix; plus brave et plus intrépide que l'empereur même, il voulait épargner le sang de ses peuples; sa tendresse pour eux était le seul frein qui retenait sa valeur naturelle; et il avait pour maxime qu'un prince ne doit tirer l'épée qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de se faire rendre justice. Il délibérait donc sérieusement avec son conseil, lorsqu'il entendit la trompette guerrière sonner du côté des Grecs. A peine les députés étaient-ils partis, que les courtisans de l'empereur s'étaient empressés à l'envi de lui persuader *Que le sultan sentaït sa faiblesse; qu'il n'avait d'autre dessein que de l'amuser par une feinte négociation, en attendant les troupes qui le suivaient; qu'il serait indigne de la majesté impériale d'être le jouet des mensonges et de la mauvaise foi d'un Barbare.* Sur ces représentations l'empereur, porté de lui-même à livrer bataille, s'y détermina sans garder aucune mesure avec le sultan, et sans lui faire dire qu'il n'était plus question d'accommodement.

LXIX. Bataille de Manzikert.

A la tête de l'aile droite étoit le Cappadocien Alyate, favori de l'empereur. Bryenne, malgré ses blessures, commandait la gauche. Diogène se mit au centre. Andronic, fils du césar, brave guerrier, mais ennemi secret de Diogène, fut chargé du commandement de la réserve. Le sultan, étonné de se voir traité avec tant de mépris, sort du conseil pour endosser sa cuirasse, et range son armée. Il fait sa prière, et parcourant des

yeux le front de sa bataille, il ne peut retenir ses larmes, faisant réflexion que la victoire des princes ne s'achète qu'au prix du sang de leurs sujets. Il fait publier permission de se retirer à tous ceux qui craignaient de combattre, et pour montrer sa propre intrépidité, il quitte son arc et ses flèches, et ne prend que son sabre et sa massue. Il lie lui-même la queue de son cheval; toute sa cavalerie en fait autant. Il se couvre ensuite d'un habit blanc, et s'étant parfumé comme pour la sépulture : *Si je suis vaincu*, dit-il, *c'est ici mon tombeau*. C'était un vendredi 26 août. L'armée grecque ne formait qu'une seule masse; le sultan divisa la sienne en plusieurs troupes, dont les unes devaient à sa suite attaquer de front; les autres, sous la conduite d'un brave eunuque nommé Tarangue, avaient ordre, partie de se poster en embuscade, partie de voltiger autour des ennemis. Lorsque les deux armées furent aux mains, les Turks, après quelque résistance, reculèrent à petit pas pour attirer les Grecs dans les embuscades. L'empereur les poursuivait en bon ordre sans pouvoir ni les atteindre, ni se garantir des flèches de leur cavalerie, aussi prompte à fuir qu'à revenir à la charge. La nuit approchait, et l'empereur, désespérant de joindre l'ennemi, fit réflexion qu'il avait laissé son camp sans défense, et que s'il s'éloignait davantage, il serait facile à la cavalerie turke de le piller avant qu'il y fût revenu. Il prit donc le parti de retourner en arrière, toujours en ordre de bataille, faisant passer les enseignes de la tête à la queue, qui devenait alors l'avant-garde. Mais les corps les plus avancés à la poursuite des ennemis, s'aper-

cevant de ce mouvement, s'imaginèrent que l'empereur prenait la fuite. Andronic, qui ne cherchait que l'occasion de faire perdre la bataille, en fit courir le bruit et fut le premier à fuir vers le camp avec sa réserve. Toute l'armée le suivit en confusion, et en un moment l'empereur, faisant des efforts inutiles pour retenir ses soldats, se vit presque abandonné. Les Turks, profitant de ce désordre, tombent à coups de cimeterre sur le dos des fuyards, massacrent les uns, foulent les autres aux pieds des chevaux. Ils enveloppent l'empereur, qui, accompagné des plus braves de son armée, se défendait avec une valeur héroïque. Il se lança plusieurs fois sur les ennemis, en tua de sa main un grand nombre. Enfin son cheval ayant été tué sous lui, et lui-même, blessé à la *main*, *ne pouvant* plus soutenir son épée, harassé de fatigue, environné de toutes parts, il fut saisi par un esclave turk nommé Schady, qui le connaissait pour avoir été à Constantinople, et qui, s'étant prosterné à ses pieds, le conduisit au camp du sultan. Il était déja tard, et l'empereur passa cette nuit sur la terre comme un prisonnier du dernier ordre, Schady ne voulant pas le faire connaître, de peur qu'on ne l'arrachât de ses mains.

LXX. L'empereur prisonnier est mis en liberté.

Le lendemain Diogène, couvert encore de sang et de poussière, fut présenté au sultan, qui, malgré le témoignage de plusieurs de ses officiers, doutait que ce fût l'empereur, et n'en fut persuadé que lorsqu'il vit Basilace se jeter en fondant en larmes aux pieds du prisonnier. Alors sautant à bas de son tribunal, il renverse par terre Diogène et lui marche sur le corps. C'était le traitement en usage dans l'Orient, et même à

Constantinople, à l'égard des princes vaincus et faits prisonniers. Mais après ce premier transport, Alparslan revenant à lui-même, lui tend la main, le relève et l'embrasse. *Prince*, lui dit-il, *ne craignez rien. Je suis homme comme vous et exposé aux mêmes revers. Je ne vous traiterai pas comme un captif, mais comme un empereur. Malheur à celui qui s'enivre de sa fortune, et qui n'en prévoit pas la fragilité!* Il donne ordre de lui dresser une tente, et de le servir selon la dignité impériale. Il veut qu'il mange avec lui, et lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendant les huit jours qu'il le retint dans son camp, il ne manqua jamais de lui rendre visite deux fois par jour, s'entretenant avec lui comme un ami, le consolant, l'avertissant même de plusieurs fautes qu'il lui avait vu faire dans la bataille, et lui reprochant avec douceur le refus de la paix. Dans ces conversations, le prince barbare avait toujours l'avantage de la générosité. *Qu'auriez-vous fait*, dit-il un jour, *si j'eusse été votre prisonnier?* L'empereur répondit brusquement qu'il l'aurait fait déchirer à coups de verges. *Et moi*, répliqua le sultan, *je vous ferai un traitement plus conforme aux maximes de votre loi: car j'entends dire que votre législateur recommande l'humanité et l'oubli des injures.* Les effets surpassèrent les promesses. Il lui fit présent de dix mille pièces d'or[1], lui remit entre les mains tous les prisonniers dont Diogène demanda la délivrance, les revêtit même de

[1] Aboul'faradj, *Chr. ar.*, 228, dit au contraire que Romain donna un million de pièces d'or pour sa rançon, et tous ses prisonniers musulmans; mais que le sultan lui fit une avance de mille pièces pour l'aider à revenir dans ses états.—B.

vestes d'honneur selon l'usage de l'Orient; il fit ensuite avec lui un traité de paix et d'aillance perpétuelle, fixa les bornes des deux empires, promit de renvoyer libres et sans rançon tous les Grecs qui se trouvaient prisonniers dans ses états, à condition que les Grecs en useraient de même à l'égard des Turks, lui jura une amitié inviolable, qui devait être cimentée par le mariage de leurs enfants; et après avoir accordé au vaincu beaucoup plus qu'il n'aurait osé espérer, il lui rendit la liberté. Il exigea cependant quinze cent mille pièces d'or pour sa rançon, et un tribut annuel de trois cent soixante mille pièces. Dans le pillage du camp et des équipages de l'empereur, s'était perdu un diamant de très-grand prix, célèbre dans tout l'Orient; on le nommait l'*Orphelin*. Il fut la proie de *quelque soldat*, et l'on ne put découvrir ce qu'il était devenu. Le sultan ne regretta que le plaisir qu'il aurait eu de le rendre. Il revêtit l'empereur de la robe de sultan, l'embrassa tendrement, lui donna une nombreuse escorte, et le fit accompagner des premiers de sa cour, qu'il envoyait en ambassade à Constantinople. Ce ne fut pas sans verser des larmes que Diogène se sépara de ce magnanime vainqueur, qui, comptant pour rien le triomphe remporté sur ses ennemis, triomphait si glorieusement de lui-même: héros formé par la nature aux tendres sentiments de l'humanité, au milieu d'une nation féroce.

LXXI. Mouvements à Constantinople.

Diogène prit la route de Théodosiopolis, où il s'arrêta quelques jours, pour guérir sa blessure et reprendre ses forces affaiblies par ses malheurs. Arrivé à Colonée dans le Pont, toujours accompagné des ambassadeurs turks, il crut envoyer une agréable nouvelle

à l'impératrice en lui mandant de sa propre main le détail de sa délivrance. Mais ce prince trouva moins d'affection dans sa famille et dans sa cour qu'il n'en avait trouvé chez les ennemis. Quelques jours après la bataille, un soldat échappé du carnage avait apporté la nouvelle de sa défaite. On douta d'abord de la vérité de son récit; mais il fut bientôt confirmé par le témoignage de plusieurs autres. Leur rapport s'accordait pour le fond, mais non pas quant aux circonstances; chacun d'eux racontait ce qu'il avait vu ou cru voir. Les uns disaient que l'empereur était tué; les autres qu'il était pris. D'autres l'avaient vu blessé, disaient-ils, et abattu par terre. Enfin quelques uns assuraient, comme témoins oculaires, qu'il avait été conduit au camp ennemi. Dans une conjoncture aussi embarrassante l'impératrice manda le césar Jean, qui se voyant, non sans raison, suspect à l'empereur, s'était retiré en Bithynie, où il ne s'occupait que de chasse. En attendant son arrivée, Eudocie assembla les principaux de l'état pour délibérer sur les mesures qu'on devait prendre. Tous s'accordaient à dire que la personne de l'empereur n'était pas ce qui devait inquiéter davantage: qu'il fût tué, ou qu'il fût pris, l'impératrice ne devait songer qu'à conserver la couronne pour elle et pour ses enfants. Le césar en arrivant approuva cet avis, et ajouta qu'il fallait, par une proclamation publique, revêtir Eudocie et Michel, son fils aîné, de l'autorité souveraine, pour régner conjointement.

LXXII. On refuse de reconnaître Diogène.

Cette disposition ne plaisait pas aux courtisans, qui espéraient des succès plus faciles, quand ils n'auraient qu'un jeune prince à tromper. Aussi n'eut-elle pas d'exécution, et Jean lui-même changea bientôt de

sentiment. On reçut alors la lettre de l'empereur, et un moment après arriva Paul, gouverneur d'Édesse, qui, ayant appris ce qui se passait à Constantinople, et étant instruit de la marche de Diogène, avait fait diligence pour avertir la cour que le prince, délivré de ses fers, s'avançait vers le Bosphore. Alors le césar Jean, craignant pour ses enfants, pour ses neveux, pour lui-même, si Diogène rentrait en possession du trône, prend les mesures les plus promptes pour l'en exclure à jamais. Il assemble les gardes du palais, et leur fait prêter serment de fidélité à l'empereur Michel. Il les partage en deux troupes, se met à la tête de l'une, commande à l'autre de suivre ses deux fils Andronic et Constantin, et d'obéir à leurs ordres. Ces deux princes, escortés de ce corps composé des Varangues et des Barbares, enlèvent Michel, le transportent sur la tour la plus élevée du palais, et là, à la vue de toute la ville, ils le font proclamer empereur. Cependant, les soldats qui accompagnaient le césar, frappant leurs boucliers de leurs épées, et faisant grand bruit de leurs armes pour inspirer la terreur, courent à l'appartement de l'impératrice. Épouvantée de ce tumulte, elle croit qu'on en veut à sa vie, et arrachant sa coiffure impériale, elle se jette dans un souterrain ténébreux pour se dérober à la mort. Les soldats, se tenant à l'entrée, la font trembler par leurs menaces et leurs cris affreux; et elle serait morte d'effroi si le césar ne fût descendu pour la rassurer. C'était lui qui excitait cette émeute; mais feignant de craindre pour elle, il lui conseille de sortir du palais pour se soustraire à la violence de ces furieux qui, disait-il, ne voulaient d'autre souverain que Michel. Elle y consen-

tit, et sous la conduite du césar, elle alla s'enfermer dans un monastère qu'elle avait fondé au bord du détroit. Elle n'y fut pas long-temps tranquille. Un décret impérial la contraignit de se faire couper les cheveux et de se vouer malgré elle à la vie monastique. Elle y vivait encore vingt-cinq ans après. On envoie en même temps des courriers dans toutes les provinces avec des lettres de Michel empereur, et du césar Jean, qui déclarent Diogène déchu de la puissance souveraine, dont il n'avait été qu'usurpateur, défendent de lui obéir, et condamnent comme coupable de félonie quiconque lui prêtera aucun secours. Psellus, complaisant de ce prince tant qu'il avait régné, avait été le premier auteur de cet avis; et plus vain que connaisseur en fait de gloire, il s'en vantait lui-même dans ses écrits.

Diogène apprend[1] avec surprise ce soulèvement. Résolu de défendre sa couronne, il lève de l'argent et des troupes dans les provinces d'alentour, et ayant formé en peu de jours une armée considérable, il entre dans Amasée, capitale du Pont. Le césar fait marcher contre lui Constantin, le second de ses fils. Ce jeune seigneur, aussi prudent que courageux, s'approche d'Amasée, et faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, il attire au combat Diogène, indigné de se LXXIII. Bataille d'Amasée.

[1] Selon Abou'lfaradj, *Chr. ar.*, 228, il apprit cette nouvelle au fort de Dakia; il se revêtit d'un habit de laine, comme se vouant à l'état religieux, et fit prévenir Michel, son rival, des conditions stipulées avec Alpaslan. Puis, ayant ramassé à grand'peine deux cent mille pièces d'or, il les envoya au sultan, en lui disant que c'était tout ce qu'il avait pu se procurer. Comme cet auteur ne parle pas des événements de la guerre civile, il est évident qu'il rapproche deux faits entre lesquels il y eut un grand intervalle. — B.

voir braver par un de ses officiers. Théodore Alyate commandait sous les ordres de Diogène. Les deux armées se choquent avec fureur, il se fait de part et d'autre un grand carnage; les deux chefs signalent leur valeur, et la victoire balance long-temps. Enfin Constantin, à la tête des plus braves, charge par un dernier effort le front de l'armée ennemie, le renverse, pénètre dans le centre et met tout en déroute. Alyate est pris, on lui crève les yeux. Diogène désespéré se retire dans la forteresse de Tyropée. Il était perdu sans le secours d'un sujet fidèle. Khatchatour, ce commandant [arménien] d'Antioche dont j'ai déja[1] parlé, comblé de ses faveurs, ne se crut pas dispensé de la reconnaissance par les disgraces de son bienfaiteur. Il rassembla ce qu'il put de troupes, se rendit auprès de lui, releva ses espérances, le conduisit dans les défilés de la Cilicie dont il le rendit maître, lui fit trouver des soldats, des armes, de l'argent, et le mit en état de tenter de nouveau le hasard d'une bataille.

LXXIV. Diogène refuse un accommodement.

Ce changement dans sa fortune donna de l'inquiétude au nouvel empereur et au césar. Ils assemblèrent le conseil. Les avis se trouvaient partagés: les uns voulaient qu'on fît un accommodement avec Diogène, et qu'on lui accordât quelque part dans le gouvernement; les autres s'obstinaient à continuer la guerre, sans laisser au prince détrôné aucune ouverture pour remonter sur le trône. L'avis le plus doux l'emporta. Michel écrivit à Diogène, et lui envoya des députés pour lui proposer une amnistie mutuelle et

[1] *Supra*, § 59.

un partage dans le commandement. Mais Diogène, dont la fierté, toujours soutenue au milieu de l'infortune, se trouvait alors relevée par de nouvelles espérances, rejeta ces conditions avec hauteur. Il répondit que c'était lui faire injure que de lui offrir une partie des droits qui lui appartenaient en totalité, et que pour l'amnistie, c'était à lui de la donner, s'il le jugeait à propos, et non pas de la recevoir.

LXXV. Injuste condamnation de la mère des Comnènes.

Les Comnènes ne prenaient point de part à cette querelle. Manuel, l'aîné de cette famille, était mort au service de Diogène; les autres dans un silence politique attendaient l'événement, et leur grande jeunesse les mettait à l'abri de la calomnie. Mais elle attaqua leur mère, princesse vertueuse et pleine de courage. Un délateur contrefit des lettres, qui supposaient une secrète intelligence entre elle et Diogène, et les mit entre les mains de l'empereur. On nomme aussitôt des commissaires, on la cite devant eux. Elle comparaît avec cette confiance et cette sérénité que donne l'innocence à une ame grande et généreuse; et tirant de dessous sa robe une image de Jésus-Christ : *Vous êtes mes juges*, leur dit-elle, *mais voici le vôtre. Ses yeux plus perçants que les vôtres voyent le fond des cœurs. Songez à porter une sentence dont vous puissiez lui rendre compte.* Ces paroles prononcées avec fermeté frappèrent ceux des juges qui avaient quelque sentiment de religion. L'accusation n'étant appuyée que de la parole d'un délateur, vil insecte de cour, ils la crurent réfutée par la simple négative d'une princesse dont la vertu était respectée. Ils se levèrent et refusèrent d'opiner. Les autres, vendus à la cabale du

césar, qui leur avait déja dicté leur sentence, n'osèrent cependant la déclarer coupable : pour ménager leur fortune et leur crédit, ils prononcèrent qu'il y avait lieu à la présomption; et en conséquence de ce jugement inique, Anne et ses enfants furent exilés dans l'Ile-du-Prince.

LXXVI. Seconde défaite de Diogène.

Le refus de Diogène avait réuni tous les avis pour la continuation de la guerre. On convenait qu'il fallait agir sans délai, pour ne pas laisser à l'empereur détrôné le temps de fortifier son parti. Le césar s'adressa d'abord à son fils Constantin, déja vainqueur, qui refusa de marcher de nouveau. Il chargea donc de cette expédition Andronic, son fils aîné, dont la perfidie avait été la principale cause de la défaite de Diogène dans la bataille contre les Turks. Andronic avait plus de valeur et d'intelligence dans la conduite des armées que de bonne foi et de probité. Il accepta volontiers cet emploi, et passa sur-le-champ à Chalcédoine, où il s'arrêta six jours à faire les préparatifs nécessaires. Ayant ensuite parcouru les provinces d'Orient pour assembler des troupes, et formé un grand corps d'armée, il prit la route de Cilicie, où il entra par les gorges du mont Taurus. Sa marche fut si prompte et si bien couverte, qu'on vit paraître ses troupes au débouché d'un défilé, avant même qu'on fût averti de son approche. Diogène, persuadé par ses malheurs que la mauvaise fortune était attachée à sa personne, s'était renfermé dans la ville d'Adane, et avait confié à Khatchatour le commandement de son armée. Ce fidèle général détacha d'abord un grand corps de cavalerie et d'infanterie pour se saisir des postes d'où il pourrait incommoder les ennemis. Mais

il se trouva prévenu. Il rangea donc son armée en bataille. Andronic en fit autant, et comptant beaucoup sur la valeur de Robert Crépin, il le mit à la tête de l'aile gauche avec ce qu'il avait de Francs. Ce brave aventurier, irrité de son exil, était sorti d'Abyde dès le commencement de la guerre, et était venu offrir ses services aux révoltés. Animé d'une haine personnelle, il avait beaucoup contribué au succès de la première bataille, et il fut dans celle-ci le principal auteur de la victoire. Dès qu'il eut observé la position et les mouvements de la cavalerie ennemie, il se mit à la tête de la sienne, et se tournant vers Andronic: *Laissez-moi faire*, lui dit-il, *je vous épargnerai la peine de combattre.* En même temps il part comme l'éclair, et fond avec la rapidité de la foudre sur les escadrons de Diogène. En un moment il les enfonce et les renverse sur l'infanterie, qui, se voyant foulée aux pieds de ses propres chevaux et sur le point d'être enveloppée, prend la fuite. Il ne se sauva du carnage que ceux qui purent trouver retraite dans les vallons, les précipices et l'épaisseur des forêts. Andronic était déja retourné dans sa tente, où il rendait graces à Dieu de la victoire, lorsqu'on vint lui annoncer un prisonnier qui demandait à lui être présenté. C'était Khatchatour; en fuyant, il était tombé de cheval, et s'étant caché dans une forêt, il avait été découvert par un cavalier qui s'était contenté de le dépouiller. Un autre l'ayant trouvé en cet état, allait lui ôter la vie, s'il ne se fût fait connaître. L'espoir d'une récompense retint le bras du cavalier, qui l'amena nu et enchaîné sur son cheval. Dès qu'Andronic l'aperçoit, il va au-devant de lui, le rassure par un accueil plein de bienveillance,

le fait vêtir ainsi qu'il convenait à un homme de son rang, et ne le traite pas comme un prisonnier, mais comme un ami. Khactchatour, sensible à cette humanité d'Andronic, lui déclare qu'en se retirant dans la forêt où il a été pris, il a enfoui en terre un diamant de grand prix; il demande des gardes pour l'aller déterrer et lui en faire présent; ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. C'était une pierre d'un éclat et d'une grosseur extraordinaire, qu'Andronic donna dans la suite à l'impératrice Marie.

LXXVII. Diogène se rend.

Un si malheureux succès n'abattit pas encore le courage de Diogène. Les débris de son armée s'étant retirés auprès de lui dans Adane, il s'efforça de les ranimer par la promesse d'un grand secours de la part du sultan. Il entreprit d'affaiblir Andronic en détachant de lui Robert Crépin par le moyen de quelques émissaires secrets, qui s'insinuèrent dans le camp ennemi. Mais Andronic avait si bien su s'attacher ce guerrier par des caresses et des récompenses, qu'il refusa de prêter l'oreille aux sollicitations. Toutes ces ressources ne produisant aucun effet, les troupes renfermées dans Adane perdirent entièrement l'espérance; et Andronic s'étant présenté devant la ville, Diogène lui fit dire qu'il était prêt à lui rendre la place et à se mettre lui-même entre ses mains, pourvu qu'on lui donnât des assurances qu'il ne lui serait fait aucun mauvais traitement. A cette condition il consentait à se démettre de l'empire, à prendre l'habit de moine, et à se réduire à la vie privée. Andronic envoya sur-le-champ consulter l'empereur. Le conseil fut d'avis de promettre tout à Diogène, et pour lui donner plus de confiance, on fit partir les trois archevêques de Chal-

cédoine, d'Héraclée et de Colonée, qui se rendraient garants du traité. Ce fut dans cet intervalle que Diogène fit une action qui rend sa bonne foi à jamais mémorable. Il recueillit tout ce qui lui restait d'argent, y joignit un diamant estimé quatre-vingt-dix mille pièces d'or, et dépêcha un courrier au sultan avec une lettre en ces termes : « J'étais encore empereur, lorsque « je suis convenu avec vous de quinze cent mille pièces « ces d'or pour ma rançon. Aujourd'hui dépouillé de « l'empire, je vous en envoie deux cent mille avec ce « diamant, que je vous prie de recevoir comme un gage « de ma reconnaissance. C'est le reste de ma fortune. « Votre générosité à mon égard mérite ce triste héri- « tage, à bien plus juste titre que des sujets ingrats et « rebelles. »

LXXVIII. Sa mort.

La réponse étant venue de Constantinople, et les prélats ayant promis avec serment à Diogène toute sûreté pour sa personne, il sortit d'Adane, vêtu de l'habit monastique et pleurant ses malheurs. Andronic l'embrassa et lui fit un accueil honorable ; mais il lui signifia en même temps qu'il fallait partir pour Constantinople. C'était un spectacle attendrissant de voir ce malheureux prince, monté sur un mulet, portant sur son visage et sur ses habits les marques de son infortune, sans autre cortége que celui d'une garde ennemie, traverser ces provinces qui l'avaient vu cette même année brillant de toute la gloire de la majesté impériale, à la tête d'une nombreuse armée. On le retint quelques jours à Cotyée en Phrygie, pour y attendre les ordres de l'empereur. Il y fut tourmenté d'une colique violente, causée par le poison que des émis-

saires du césar Jean lui avaient fait prendre dans le voyage. L'ordre arriva de lui crever les yeux et de le transporter dans l'île de Proté. C'était l'avis du césar, auquel on attribua toute la barbarie dont on usa dans cette occasion, et l'empereur Michel protesta depuis avec serment qu'il n'y avait eu aucune part. Andronic suspendit l'exécution, pour représenter par lettre à son père que ce traitement, contraire à la parole authentique, donnée et confirmée par le serment respectable de trois prélats, ferait horreur à tout l'Empire. Jean fut inexorable; et comme son intention était de faire périr Diogène, il défendit même de panser ses blessures. En vain ce prince infortuné interpella les archevêques, et leur reprocha de l'avoir trompé par un parjure; en vain les prélats eux-mêmes protestèrent contre cette criminelle perfidie, et menacèrent de la vengeance divine ceux qui en étaient les auteurs. L'ordre fut exécuté. On conduisit Diogène sur un méchant cheval au bord de la Propontide, d'où on le transporta dans une nacelle à l'île de Proté. Il n'y vécut que peu de jours. Le défaut de pansement le mit bientôt dans un état si horrible, que l'air d'alentour en était infecté. Au milieu de tant de maux, ce prince, qui n'était plus qu'un cadavre hideux, ne laissa échapper aucun murmure, aucune malédiction contre ses persécuteurs. Plus patient que ceux même qui l'approchaient, il offrait à Dieu ses douleurs cruelles, il lui rendait grace, il le suppliait d'accepter par miséricorde des peines passagères, en expiation de ses crimes qui méritaient des supplices éternels. Il mourut dans ces sentiments dignes d'un héros chrétien, après un règne de trois

ans et huit mois. Il laissait trois fils : Constantin, qui fut tué deux ans après dans un combat contre les Turks (il avait épousé Théodora la dernière des sœurs d'Alexis) ; Léon, qui fut tué en 1088, dans une bataille contre les Patzinaces, et Nicéphore, dont il sera parlé fort au long dans la suite.

FIN DU LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME ET DU TOME QUATORZIÈME.

NOTE

POUR LA PAGE 477.

L'*Ionia* de l'impératrice Eudocie a en effet été publié par le savant helléniste d'Ansse de Villoison, dans le tome I[er] de ses *Anecdota græca*, Venise, 2 vol. in-4°, 1781. On peut aussi consulter, sur cet objet, la *Bibliotheca critica* de Wyttenbach, II, part. 3, et le travail de M. Meinecke, dans la Biblioth. für alte Litter. und Kunst. Ces détails, dont nous devons l'indication à la complaisance de M. Hase, sont tirés de Schœl., *Hist. de la Litt. grecque*, t. VI, p. 318, seqq. Dans cet estimable ouvrage, ainsi que dans le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale, n° 3057, cité dans la préface du savant français, on lit qu'Eudocie épousa en deuxièmes noces *Romain III, Diogène*; c'est une erreur, puisque ce prince fut le quatrième du nom de Romain. — B.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATORZIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.